5 PUBLICATIONS DU CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE • DIRECTION: GERMAIN LEMIEUX

LES VIEUX M'ONT CONTÉ



BELLARMIN

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Autres ouvrages de Germain Lemieux

- *Chanteurs franco-ontariens et leurs chansons.* Collection « Documents Historiques », nos 44-45, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, Ontario, 1963.
- *De Sumer au Canada français* sur les ailes de la tradition. Collection « Documents Historiques », nos 51-52, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, Ontario, 1968.
- *Placide-Eustache. Sources et parallèles du conte-type 938.* Collection « Archives de folklore », no 10. Presses de l'Université Laval, Québec, 1970.
- *Les jongleurs du billochet.* Conteurs et contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1973.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. I : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1973 ; rééd., 1977.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. II : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1974.
- *Les vieux m'ont contré,* vol. III : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1974.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. IV : contes franco-ontaroens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. V : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. VI : contes et légendes (Ontario et Manitoba). Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. VII : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1976.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. VIII : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin. Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1976.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. IX : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1977.
- *Les vieux m ont conté,* vol. X : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1977.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. XI : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1978.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. XII : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1979.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. XIII : contes franco-ontariens, Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1979.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. XIV : récits folkloriques franco-ontariens, Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1980.
- *Chansonnier franco-ontarien 1.* Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury, Ontario, 1974.
- *Chansonnier franco-ontarien 2.* Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury, Ontario, 1975.

Publications du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE
Université de Sudbury
Sudbury, Ontario, Canada

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Tome 15

Récits folkloriques franco-ontariens

Répertoire de Pete Bell, Albert Fournier, Rose Rozon, Lilianne Lahaie, Alice Perron, Wilfrid St-Georges, Stéphane Côté, François d'Assise Tremblay, Ferdinand Serré, Laura Pilon, Marie-Ange Roberge, Georgette Lépine, Gérard Verrette, Patrick Proulx, Albert Bérubé, Monique Patenaude, Victor Pilon, Frank Nicolas, Gilberte Watier, Claire Jolliat, Omer Blais, Florida Caron, Donald Leacock, Gérard Larivière, Béatrice Campeau)

recueillis et annotés
par
GERMAIN LEMIEUX, PH.D.
directeur du Centre

Les Éditions Bellarmin
8100, boulevard Saint-Laurent
Montréal

1980

Maisonneuve et Larose
11, rue Victor-Cousin
Paris

Tous les textes du présent ouvrage sont conservés dans les archives sonores du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE, Université de Sudbury, Sudbury, Ontario, Canada.

Couverture : Pierre Peyskens

GR
113.5
05V53
N.15

D8100179

Dépôt légal – 3e trimestre 1980 – Bibliothèque nationale du Québec
Copyright © Centre franco-ontarien de folklore 1980
ISBN 2-89007-297-5

REMERCIEMENTS

Nos remerciements s'adressent

- au Conseil des Arts du Canada qui, en 1965, 1966, 1967 et 1969, et de 1972 à aujourd'hui a financé, en grande partie, la transcription et le remaniement littéraire de plusieurs contes contenus dans ce volume,
- au Ministère de l'Éducation de l'Ontario qui, en 1967 et 1968, nous a fait bénéficier de son programme d'échange d'étudiants avec le Québec,
- à nos multiples conteurs franco-ontariens qui ont si charitablement reçu l'enquêteur lors de l'enregistrement des textes oraux sur bande sonore,
- à la Société historique du Nouvel-Ontario qui, jusqu'à 1958, a encouragé et financé nos enquêtes folkloriques régionales,
- à M. Luc Lacourcière, fondateur des Archives de folklore de l'Université Laval, qui a bien voulu analyser nos contes d'après la classification Aarne-Thompson.

PRÉSENTATION

Le répertoire franco-ontarien tire à sa fin. On s'apercevra que ce 15e tome de la collection contient beaucoup de récits très brefs, de pièces littéraires qui affectionnent la légende et la visite de revenants. Quelques-uns de nos informateurs sont passablement jeunes, preuve que ces récits populaires ne sont pas l'apanage des seules personnes âgées.

Le présent volume apporte un peu d'originalité en présentant le répertoire de deux conteuses qui, tout en répétant des contes du répertoire traditionnel, ont su s'en servir pour intéresser les enfants. Nous avons publié d'autres contes qui nous ont été communiqués par des femmes, mais c'est la première fois que deux conteuses nous livrent un répertoire aussi abondant. Le lecteur pourra découvrir dans ces récits une atmosphère de joie et de jeunesse, tant dans le contenu des contes que dans la façon de les dire.

Une dernière remarque s'adresse à ceux qui étudient la tradition orale. Qu'ils n'aillent pas ajouter foi aux conclusions trop faciles de certains écrivains, à savoir que le conte folklorique se serait développé uniquement dans les camps de bûcherons ou parmi les groupes masculins. Au contraire, très souvent une bonne grand' maman, une vieille tante ou une maman acceptait, à la maison, d'immobiliser une grouillante marmaille en disant un conte, au cours des longues soirées d'hiver. Il serait intéressant d'inventorier les récits folkloriques fixés dans la mémoire de certains quadragénaires par les soins d'une conteuse qui a charmé leur enfance ! Certaines correspondantes ou visiteuses nous ont appris que, obligées de s'improviser gardiennes d'enfants, elles trouvent dans LES VIEUX M'ONT CONTÉ une abondante matière digne d'intéresser et de pacifier leurs turbulents sujets. Elles leur lisent des contes ou mieux, elles racontent en leurs propres mots les récits qu'elles ont lus avant de quitter leur demeure. Ces bonnes dames sont donc nos plus fidèles collaboratrices puisqu'elles contribuent à conserver vivant le répertoire ancestral en le transplantant adroitement dans la mémoire de nos jeunes ! Puissent-elles avoir beaucoup d'imitatrices pour le plus grand profit de notre littérature orale !

Germain Lemieux

1 – LA SORCIÈRE OU LE CHAT À LONGUE QUEUE

Au début, nous n'avions qu'une seule vache, oui, une seule. La famille commençait à grossir passablement ; c'est pourquoi le bonhomme Fleury, mon grand-père, le père du vieux Fleury dont il a été question ce soir, mon grand-père donc essaya de nous venir en aide. Il partit de bon matin et acheta une autre vache. Nous en avions deux enfin !

Vers dix heures du matin, une vieille voisine nous arrive et dit à ma mère sans plus de façon : « Tu as deux vaches, tu vas me donner une pinte de lait tous les jours, autrement. . .

– Non ! dit maman. Paie le lait et je t'en fournirai en abondance. Notre famille pourrait consommer toute la production de nos vaches !

– Très bien, alors ! Dans ce cas, reprend la vieille voisine, tes vaches ne te donneront pas de lait bien longtemps ! »

Quatre jours plus tard, les deux vaches étaient mortes ; il nous a bien fallu en acheter une autre. En fait, c'est grand-père qui l'a achetée. C'était un animal farouche comme un chevreuil. Après avoir tenu la vache enfermée trois ou quatre jours dans l'étable, un bon matin, on l'a fait sortir.

Mon grand-père et mon père, en utilisant une sorte de sentier qui passait en avant de la maison, s'étaient rendus jusqu'à la côte de l'hôpital. Ils voulaient empêcher la vache de prendre ce chemin-là et de retourner chez ses anciens propriétaires. Le vieux Fleury, dont je t'ai montré la photo hier soir, cet André Fleury et son frère guettaient de l'autre côté au cas où la vache traverserait la rivière.

La vieille bougresse – une grosse femme d'une taille démesurée – s'en vient sur ces entrefaites et dit à maman : « Qu'est-ce qu'ils font donc, ces fous-là, là-bas ?

– Eh bien ! ils veulent empêcher la vache de traverser la rivière et de reprendre la route qui la conduise chez son ancien propriétaire.

– Dis à ces fous-là qu'ils reviennent – il était presque midi à ce moment – dis-leur qu'ils s'en viennent ! Ils n'ont pas besoin du tout de guetter cette vache !

– Entendu ! »

La vieille déguerpit et maman avertit le vieux bonhomme et son frère de revenir. Ils écoutent l'appel en se disant : « Si la vieille a donné ce conseil, c'est que la vache va traverser la rivière à midi sonnant ! »

Toute la famille était attablée pour manger et avait une vue sur la cour de triage du Canadien Pacifique. Tout à coup on entend la cloche : ding, dong ! La satanée vache achevait de traverser la rivière ! « La vieille, dit l'un d'entre eux, le savait bien, il y a quelques instants, que la vache traverserait. Nous aurions dû y penser ! »

On est donc sorti pour faire changer la direction de la vache et ramener l'animal.

Environ un mois plus tard, ma mère observa un phénomène. Elle était enceinte depuis quatre ou cinq mois. C'était l'année où le plus jeune de la famille est venu au monde. Eh bien ! Chose étrange, à neuf heures sonnant, tous les soirs, ma mère était obligée de sortir pour une raison ou pour une autre. Elle voyait souvent un chat, un chat d'une longueur démesurée, dont la queue était quatre fois plus longue que le corps. Il passait à ses pieds comme un éclair.

À la quatrième apparition de ce chat, maman est rentrée pâle comme un drap ; elle l'avait senti passer sur ses pieds. Le grand-père Fleury s'écria : « Demain soir, à la même heure, je vais sortir avec toi. Cet animal-là, je vais le tuer ! » On ne l'a jamais revu après cette date.

Sept ou huit ans plus tard, la sorcière est tombée malade, gravement malade. Tous les gens des alentours étaient là. Grand-père Fleury nous apprit la nouvelle : « La vieille est mourante !

– Tant mieux, dit l'un de nous, si elle se meurt !

– Oui ! Ça ne lambinera pas longtemps. On va pouvoir enfin garder des vaches sans les voir mourir. Le temps n'est pas éloigné ! » conclut le vieux.

Vers neuf heures, ce soir-là, moi et mon petit frère Tom étions au lit, ma mère également, mais dans une autre chambre. Au milieu de la nuit, un petit animal muni de griffes comme celles d'un chat commence à grimper dans l'encoignure de la maison et à sauter sur le toit de la cuisine attenante à l'autre bâtisse et à un niveau plus bas. Par le coin, il atteignait le toit et sautait en faisant le bruit d'une pelle à neige : bang ! bang ! Aussitôt il remontait le long de l'autre pan, à toute vitesse ; trois fois de suite, il renouvela cette course.

Tom et moi pouffons de rire : « Ce chat-là est fou d'une façon peu ordinaire !

– Quant à moi, reprend maman, ce n'est pas un chat !

– Non ?

– Il me vient une idée ! Ça, c'est la vieille sorcière, j'en suis certaine ! »

À peine trois minutes après, le grand-père Fleury entre. En entendant ouvrir la porte, maman lui lance un cri : « Est-ce toi, papa ?

– Oui !

– La vieille est morte, n'est-ce pas ?

– Oui, elle est morte, enfin ! »

Nous avions l'explication du comportement du terrible chat !

LA SORCIÈRE OU LE CHAT À LONGUE QUEUE

Légende racontée, en juillet 1969, par Pete Bell (68 ans) de Mattawa, Ontario. L'informateur nous a donné ce récit en signalant que c'était un souvenir d'enfance.

Enregistrement n° 5614.

B'en, çâ, ça a commencé, on ava' enn' vache, oué, enn' vache. La famill' commença' à êtr' trop grosse, 'oés-tu. C' fa't que l' bonhomm' Fleury, mon grand-pére, le pér' du vieux Fleury qui éta't lâ, à soèr, lâ, i' asseya'... i' a parti c' matin-lâ, i' a été ach'té' in aut' vache. Ça fa't qu'on n-ava't deuss's, lâ.

La vieille ést v'nue vers dix heur's du matin, 'a dit : « T' âs deux vaches, tu vâs m' donner du la' à tous lés jours... enn' pint' de la' [lait] à tous lés jours. Autrement...

– Maman dit, non ! Peill' [paie] pour ton la't, on vâ t'en donné' en masse[1]. Ça prend tout' pour not' famille.

– O Ké[2] ! 'a dit ; t'a'râs pâs d' la't b'en longtemps, toé non plus ! »

Ça fa't comm' quat' [quatre] jour' apras çâ, lés deux vache' éta'ent mortes. C' fa't qu' 'a arrive, lés deux vach's sont mortes ! Ça fa't qu'on â 'té 'n n-ach'té' in autre ; c'ta't pâs n'us aut's, mé' l' grand-pér' qui 'n n-â ach'té in autre. 'A éta't ouaïld [wild][3] à pe' pras comme in chevreu'. C' fa't qu' ce matin-lâ, on l'a gardée dans l'étab'e à p' pras comm' quat' jours, t'oâs quat' jours. P'i' on l'ava't fa't sortir.

I' y â comme enn' marche en avant d' la maison, t' sé's. Ç' fa't qu' mon grand-pére et p'is mon pére... éta' à 'a côt' l'hôpital, lâ. Mé', i' éta'ent pour qu' 'a prenn' ce ch'min-lâ pour s'en r'tourner che' z-eux. P'is le vieux, lâ, j' t'ai montré hier à soèr, le vieux Fleury, lâ, l' vieu' André Fleury, lâ, lui p'is son frére éta'ent su' l'aut' côt' pour voèr si 'a travars'ra't pâs la riviére.

Ça fa't qu' la vieille, 'a s'en vient, enn' gross' vieille – 'a éta't b'en gross' comm' çâ – s'en vient, p'i' 'a dit : « Quoi cés fous-lâ fais'nt là-bâs, don ?

---

1. *Masse* (en) : En grande abondance, beaucoup.
2. *O.K. [o Ké]* : Façon américaine de signifier : Très bien, entendu.
3. *Wild* (angl.) : Farouche, étrange.

– B'en, 'a dit, i's guett'nt la vach' pour pâs qu' 'a travars' la riviére, p'is qu' 'a prenn' le ch'min pour s'en aller.

– Dis-leu' qu' cés fous-lâ s'en viennent – i' éta't qués'ment midi, dans c' temps-lâ – dis-leu' qu'i's rent'nt ! Pâs besoin de r'gârder la vach' pâ'-en-tout' !

– All raït [right][4] ! »

Ça fa't qu' mouman â parti, p'is l'â app'lé. La vieille â parti te' suit' p'i' alle â été, lâ. All' l'â app'lé. I' a écouté. Le vieux bonhomme, le frér' du vieux, en haut, lâ : « B'en, i' dit, si alle a dit çâ, à médi sharp[5], i' dit, 'a devra't travarser, lâ. »

I' y ava't... ah ! ah ! la cour du Ci Pi Ar' [C.P.R.][6] en avant, lâ. C' fa't qu'i' éta' assis pour manger... l' bonhomme éta' au bout d' la tab'e, comm' çâ, apras manger. T't d'in coup, attend'nt la cloche : ding, dong ! La bonguienn' de vache 'a â quésiment travarsé. « P'is, b'e'tôt, la vieille 'a a dit qu' 'a éta't pour travarser ! Correck ! »

C' fa't qu' lâ on â r'tourné in bout' p'i' on l'â fa't r'virer, lâ. Il l'â emm'née. P'is, à p' pras comme in moâ' apras çâ, ma mére attendu' apras le plus jeun' d' la famille, à p' pras comm' quat' cinq moâ' avant qu'i' vîn [vînt] à arriver, lâ, lui. B'en, sharp' à neuf heures, tous lés soèrs, juss' à neuf heur's, tous lés soèrs, foula't qu' 'a vînt sortir. I' y ava't te'jours que'qu' chos' pour la fair' sortir dehors. C' bonguienn' de chat-lâ éta' à pe' pras long d' minme ! P'i' i' ava' enn' queue quat' fois sa longueur ; i' pâssait comme in éclair à sés pieds.

C' fa't qu' le bonhomm' Fleury, la quatrièm' fois qu' ça a pâssé, lâ, mouman â rentré ; 'a éta't blanch' comm' çâ. I' a pâssé drett' su' sés pieds. C' fa't qu' le bonhomm' Fleury dit : « M'âs sortir avec toé, demain soèr, p'i' à 'a minme heure. M'â' 'oèr, m'âs l' tuer c' bonguienn' de chat-lâ ! » J'ai jama's vu c' chat-lâ apras çâ !

P'is, apras comm' sept, huit ans plus târd, 'aést [la sorcière] tombée malade, b'en malade. B'en tout's lés gen autour d' 'és autre' éta'ent lâ. Ça fa't que l' bonhomm' Fleuryést v'nu, i' dit : « La vieille, i' dit, 'a s' meurt !

– B'en, all right, si 'a s' meurt !

– Ah ! i' dit, oui, 'a taponn'râ[7] pâs longtem [longtemps] écitte. On vâ avoèr dés vache' apras çâ, p'i' i's mourront pâs. C'st all' right ! »

C' fa't qu' vers neuf heures, moé p'is mon frér' Tom on éta't couché ; c'ta't dan 'a nuit'. Ma mére éta't couchée elle aussi, mé' dan in aut' chamb'e. Tu sé's, in chat d' minm' quand i' mont', sés griff's, lâ, pareil à çâ. La gross' maison 'ta't comme icitte, p'i' en arguiér' i' y â enn' cuisin' bâtie comm' çâ. I' monta't dans c'

---

4. *Right* [all] (angl.) : Très bien ; entendu.
5. *Sharp* (angl.) : Sonnant, précis.
6. *C.P.R.* (angl.) : Canadian Pacific Railway.
7. *Taponner* : Mettre en tapon, friper. Ici, VIVRE.

coin-lâ, lâ, su' 'a couvarture[8] p'i' i' sauta' icitte. Tu sé's, quand tu frappe' enn' pelle à nége [neige], lâ, on attenda't [entendait] boung ! lâ, b'en... I' frappa't çâ. P'i' aussitôt qu'i' frappa't c' bonguienn' de pell'-lâ, i' r'monta't l'aut' pan. P'is pâs mal vite, hein ! Monta't l'aut' pan. T'oâs fois comm' çâ !

C' fa't qu' moé p'is Tom on a commencé à rire. « C' bonguienn' de chat-lâ, i' ést fou ! » C' fa't qu' mâman : « Pour moé, c'ést pâ' in chat, çâ !

– Non ? Ah !

– Arrête in peu. Çâ, c'ést la vieille, çâ, lâ ! »

Pâs pluss' que t'oâs menute' apras, que le bonhomm' Fleury i' rent'e. I' a attendu rouvrir la port' p'i' i' a lâché in cri : « C'ést-i' toé, çâ, poupâ ?

– I' dit, oué !

– La vieille ést morte, hein ?

– Oui, la vieille ést morte, bon ! »

C'ta't l' bonguienn' de chât, çâ !

8. *Couverture* : Toit.

2 – LOUP-GAROU ET CHASSE-GALERIE

Ce soir-là, un jeune homme était révolté contre son père. Il prétendait n'avoir peur de rien. Dans l'obscurité et en tout lieu ténébreux il n'avait pas besoin de lampe électrique ou de toute autre lumière. « Eh bien ! lui réplique le père, un de ces bons jours, tu devras franchir rapidement cette porte-là !

– Ah ! enchaîne le jeune homme, je ne crois pas aux loups-garous, aux bêtes à sept têtes et aux chevaux à deux queues, ou à tout autre être du genre ! Je ne crois pas du tout à ces inventions !

– Non ? Tu verras ! »

Ce même soir, le père et le fils parlent d'autres sujets et oublient leur discussion du début de la veillée. Vers les neuf heures, le père dit à son fils : « Prends la chaudière, le puits t'attend. » Le puits était un peu éloigné de la maison. Le jeune homme attrape la chaudière en vue d'aller puiser de l'eau fraîche pour le lendemain matin. À quelque pas de la porte, il se voit en face d'un animal monstreux dont le devant ressemblait à un cochon, mais l'arrière était celui d'un gros chien portant une queue énorme tournée vers le haut. Le jeune homme se précipite dans la maison par une porte qui lui semble bien étroite. « Qu'est-il arrivé ? demande le père.

– J'ai vu. . . j'ai vu une énorme bête monstrueuse ! balbutie le fils.

– Allons voir ensemble ! »

Il neigeait. On apporta une lampe pour mieux éclairer les lieux à l'extérieur de la maison. Le père et le fils ne retrouvent aucune trace d'animal. Le père conclut donc : « Tu t'es imaginé cette bête !

– Non, non ! Je vous l'assure. Elle était là, face à la chaudière, et elle a voulu foncer sur moi !

– C'est donc pour ça que tu es rentré si rapidement et si tôt ?

– Oui, oui !

– Très bien, alors ! Tu ne te croyais pas peureux, pourtant tu es revenu en trombe !

– Très bien, très bien ! Demain soir, quand je sortirai, je serai armé d'un pistolet. »

C'était vrai qu'il avait une arme. Le lendemain soir à la même heure, il sort, son arme en main, ne sachant pas qu'il serait attaqué dans le dos.

Il entend du bruit en arrière et se retourne rapidement. Il aperçoit une grosse poche ; était-elle remplie de foin ou de laine de mouton ? Je n'en sais rien !

La poche commence à rouler et à le heurter aux talons. Elle le poursuit de l'autre côté du chemin. Notre gars est resté « encabané » pour le reste de la nuit, sans bouger.

Il rentre chez lui, le lendemain matin. Son père l'apostrophe : « Où as-tu couché hier soir, toi ?

– De l'autre côté de la rue !

– Très bien ! »

Dans une autre circonstance, notre jeune homme s'engage dans un camp de bûcherons et y travaille pendant cinq ou six mois. Le temps des fêtes venu, il pensa à un voyage qui lui permettrait d'aller visiter sa bien-aimée. Impossible de sortir de la forêt ! Il n'avait aucun moyen de transport. Un soir, il était assis et profondément absorbé par son projet de voyage. Voilà qu'un bûcheron de l'autre bout du camp vient à lui et lui dit : « Tu sembles plein de soucis ! Tu aimerais bien aller visiter ta fiancée, ce soir !

– Oui, c'est vrai ! Mais comment franchir des milles et des milles ? Certainement pas à pied ! C'est un projet irréalisable !

– Viens avec moi », lui dit le bûcheron.

Il y avait dehors un banc de sept à huit pieds de longueur.

Le bûcheron conduit notre jeune homme près du banc et lui dit : « Tu vas monter sur ce banc. Tâche de t'y cramponner fermement. Tu vas voler vers la demeure de ton amie. Mais demain matin, avant l'aurore, remonte sur ce banc et tu reviendras ici ! »

Le jeune homme monte à cheval sur le banc. Celui-ci passe par-dessus les arbres, par-dessus les maisons, en droite ligne, comme un avion. Il cache son banc derrière la maison et réussit donc à veiller avec son amie.

Pendant ce temps-là, la grosse horloge, elle, mangeait les heures rapidement.

À minuit il saute de nouveau sur son diable de banc pour revenir au camp avant trois ou quatre heures du matin. Aussitôt que l'amoureux tombe à cheval sur son banc, le meuble merveilleux s'envole, passe au-dessus des arbres, des montagnes et de tous les obstacles, et vient prendre terre près du camp de bûcherons.

Il entre dans la cabane, la figure tout défaite, blême comme du lait. Son compagnon lui demande : « As-tu vu ton amie ?

– Oui, assurément ! Mais jamais, je ne remonterai sur ce diable de banc ! Tu peux le garder pour toi, ton banc, mon gars ! »

LOUP-GAROU ET CHASSE-GALERIE

Légendes racontées à Mattawa, Ontario, en juillet 1969, par M. Pete Bell (68 ans). Ce récit a été appris, vers 1930, d'un vieux.

Enregistrement n° 5615

B'en, ce soèr-lâ, i' chiqua't la guénille[1] avec son père. I' ava't pâs pêur de rien. Pâs besoin de flashlaït [flashlight][2], pâs besoin de lumiér' d'aucun' sorte, dans la noèrceur, aucun'[3] place. « B'en, i' dit, que'qu's-ins d' cés soèr' écitte, i' dit, tu vâs rentrer vit' par c'tte port'-lâ, lâ !

– Bon ! J' cré's pâ' à çâ, l'affér' dés loups-garous, p'is dés bêtes-à-sept-têtes, p'is dés chevaux qu'ont deux queues, p'is dés affair's comm' çâ, i' dit, j' cré's pâs là-d'dans pâ'-en-tout' !

– Non ? All right[4] ! »

C' fa't qu' ce soèr-lâ – p'i' i' ava' ô'blié çâ, lui – i' commence à parler d'aut' chos' p'i' i' â ô'blié. C' fa't qu' vers neuf heures, c' soèr-lâ, i' dit : « Prends la cha'diére, lâ, i' dit, l' puits t'attend. » C'ta' in peu éloigné d' la maison, i' prend la cha'guiére, i' vâ charché' enn' che'guiér' d'eau fraîch' pour demain matin. Ça fa't qu'i' a sorti d' la porte, p'i' i' rencont'e in gros cochon, in cochon, la mo'quié [moitié], le bout en d'vant du cochon c'éta't pareil comme in cochon. Mé' l' restant c'éta't comme in gros côlé [colley][5], enn' gross' queue en haut, lâ. I' â rentré, hein ! La porte éta't pâ' assez grand' pour rentrer. « Quoi c' qui t'â arrivé ? » I' neigea' in peu. Ça fa't qu'i' ont pri' enn' lamp' p'i' i' ont sorti ; i' y ava't pâs d' traces. I' dit : « Tu t' és 'maginé çâ !

– Non, non ! J'ai pâ' imaginé çâ ! I' dit, i' éta't lâ, i' dit, i' éta't face, i' dit, a'ec la cha'diére, p'i' i' a foncé su' moé.

– Ah ! i' dit, c'ést pour çâ qu' t' âs rentré si vite ?

---

1. *Guenille (chiquer la)* : Bouder, se chicaner, être de mauvaise humeur.
2. *Flashlight* (angl.) : Lampe de poche, projecteur.
3. *Aucune place* : Formule anglaise : partout, en tout lieu.
4. *All right* (angl.) : Très bien.
5. *Colley* : Chien de berger d'origine écossaise, de bonne taille.

– Oué, oué !

– B'en, i' dit, all right ! T'éta's pâs pêureux, hein ! Comment ça s' fa't qu' t' âs rentré si vit', si t'éta's pâs pêureux ?

– All right ! Demain soèr, i' dit, m' âs sortir, m' â' avoèr in pistolat [pistolet], i' dit ! »

I' ava' in pistolet. All right ! Le lend'main soèr, i' sor' [sort] encôre à la minme heure... son pistola' à caus' qu'il l' po'gn' par en arguiére. Se r'vir' pour eur'gârder ; c'éta' enn' gross' poche... j' sé's pâs si 'a éta't remplie avec du foin ou b'en avec d' la lain' de mouton, b'en quoi. Mé' 'a commence à rouler p'i' 'a frappa't su' sés talons. All' l'â couru jusque l'aut' bord du ch'min. Ça fa't qu'i' a resté pour le restant d' la nuit : i' a pâs sorti.

L' lend'main matin, i' rent' cheu' z-eux, p'is son pér' gu'i d'mande : « Où c' t' âs couché, hier soèr, toé ?

– I' dit, l'aut' bord d' la rue, bon !

– All right ! »

Ça fa't qu'i' a parti, i' â rentré dan 'a camp'[6], rentré dan 'a camp' – c'ta' in camp' de voyageurs, t' sé's – c' fa't qu'i' â été lâ à pe' près comm' cinq six moâs. C' fa't que l' temps dés fête' ést v'nu, p'i' i' voula't sortir pour aller voèr sa blonde[7], mé', asteur i' pouva't pâs sortir, I' y ava't pâs de transportage[8], voés-tu. Ça fa't qu'i' éta' assis lâ p'i' i' jongla't[9], tu sé's. C' fa't que c' gârs-lâ 'ta' à l'aut' bout' du camp', s'ést l'vé p'is s'ést en-v'nu. I' dit : « Tu jongles, hein ? T'aim'ra' [tu aimerais] aller voèr ta fille, lâ, i' dit, à soèr ?

– Oué ! i' dit. B'en, i' dit, comment c' qu'on vâ aller lâ, à soèr ? Dés mill's, p'is dés mill's ! I' dit, comment c' qu'on vâ marcher çâ ? I' dit, c'st impossib'e !

– Vien avec moé ! »

I' y ava' in banc dehors p' pras comm' sept, huit pieds d' long... « Tu vâ' embarquer su' c' banc-lâ, p'i' i' dit, quiens-toé b'en, i' dit ! B'en, i' dit, avant qu' l' jour para't d'main matin, i' dit, embarqu' su' c' banc-lâ encôre... avant que l' jour para't d'main matin ! »

I' embarqu' su' l' banc. Le banc pâss' par d'ssus lés â'b's, par 'ssus lés maisons, drett' pareil comme in aréopleine [aéroplane]. C' fa't qu'i' â 'té voèr sa fille, all right.

I' ava't caché l' banc en arriér' dans la maison. C' fa't qu' la grosse harloge... t' sé's b'en...

---

6. *Campe* : Habitation de style fruste où vivent les bûcherons.
7. *Blonde* : Amie, bien-aimée.
8. *Transportage* : Moyen de transport.
9. *Jongler* : Se concentrer, penser d'une façon intense.

Pâssé mainnuit, le jour para't vers t'oâs quatre heures. I' embarqu' su' c' bonguienn' de banc-lâ encôre, b'en i' 'i dit : « J'embarqu' su' l' banc, lâ ! » L' banc pâr' encôr' par 'ssus lés â'b's, par d'ssus dés montagn's, par 'ssus tout', p'i' i' ést r'venu au campe. I' ava' in visage à p' pras long d' minme, p'is blanc comm' du la't [lait].

Ça fa't qu'i' â rentré, l' gârs gu'i dit : « As-tu vu ta fille ?

– Oué ! i' dit, tout en parlant. Mé', i' dit, jama' [jamais] encôr' j'embarqu'rai su' c'te bonguienn' de banc-lâ. Tu peux l' garder ton banc, i' dit ! »

3 – UN SORCIER QUI CONNAIT L'AVENIR

C'était dans un camp de bûcherons. Il y avait un homme qui était... comment dirais-je ?... une sorte d'esprit supérieur, une espèce de clairvoyant.

Ce soir-là, un peu avant minuit, la veille du Jour de l'An, tous les hommes étaient assis. Les uns chiquaient du tabac, d'autres fumaient ou racontaient des aventures. Ils se demandaient aussi ce qui se passait à la maison, en cette dernière soirée de l'année.

Soudain, notre clairvoyant se lève. Il prend son couteau de poche, l'ouvre à moitié et le plante dans la grosse poutre transversale qui supporte le toit du camp. Il va chercher une tasse, ou plutôt un genre de gros bol, et considère son couteau comme un robinet, un peu à la façon d'un employé de taverne. « Qui veut boire du Scotch ? demande-t-il. Tenez, regardez-moi cette boisson ! »

Il présente ainsi diverses sortes de boissons fortes, chacune reconnaissable à son goût particulier. Aussitôt que le cuisinier s'est endormi, notre tavernier devient cartomancien. Il s'empare d'un jeu de cartes et pose la question : « Avez-vous déjà vu tuer un dragon ou une bête semblable ? L'animal reste debout pendant que son sang coule. Regardez bien ce jeu de cartes ! »

Il le lance sur le mur dans la direction de l'horloge, et s'écrie : « Cette horloge a été gravement blessée ! » Les cartes tombent l'une après l'autre comme des gouttes de sang. Il les ramasse et dit à l'un des bûcherons : « Toi, tu pressens sans doute un malheur. Tu aimes à faire la drave, je le sais. Tu vois cette carte ? Elle me dit que tu vas te noyer, ce printemps, au cours de la première journée de la drave. Je te conseille donc de ne pas aller y travailler !

– Oui ? Ah ! répond en riant le bûcheron visé.

– Pourtant je te vois bien en train de mourir ! Va donc travailler sur une ferme ou ailleurs, mais, de grâce ! éloigne-toi de la rivière ! »

L'accident s'est bel et bien produit. Quand le draveur a sauté sur le premier billot flottant, il a filé en ligne droite sous l'eau.

Le même sorcier est revenu, l'automne suivant, pour demander un emploi dans le même camp de bûcherons. En l'apercevant, le contremaître ne put s'empêcher de lui dire : « Toi, là, ton hiver de chantier est terminé avant que tu ne l'entreprennes. Quitte les lieux ! Des sorciers comme toi, je n'en veux pas ici !

– Eh bien ! je vous avertis, reprend le clairvoyant, que cette poutre transversale, malgré sa grosseur, va se rompre soudainement.

– Ah ! sors d'ici ! répète le contremaître. Va-t'en !

– Entendu ! Je m'en vais, mais n'oublie pas ce que je te dis au sujet de la poutre ! »

Cet autre accident prédit par le sorcier n'a pas manqué d'arriver. La poutre s'est rompue, et tout le toit du camp s'est effondré. Par bonheur, personne ne se trouvait dans la bâtisse quand le toit s'est écrasé. Bien que d'apparence solide, ce gros tronc d'arbre s'est toutefois rompu.

Par la suite, on n'a jamais revu ce gaillard dans les parages.

UN SORCIER QUI CONNAIT L'AVENIR

Récit raconté à Mattawa, Ontario, en juillet 1969, par Pete Bell (68 ans), qui l'avait appris dans les chantiers de Booth, vers 1926.

Enregistrement n° 5616.

I' y ava' in gârs de... qui éta't comme... ah ! j' pourra's pâs... comment j' dira's çâ... master mind[1], que'qu' chos' comm' çâ, lâ.

C' fa't qu' ce soèr-lâ, veuill' [veille] mainnuit [minuit], tout's lés gârs 'ta' assis dans l' camp'[2] ; i' 'n n-ava't qui chiqua'ent l' tabac, d'aut's, ça fuma't, ça conta't dés histoères... comment ça devai' êtr' che' nous, à soèr, la veill' du jour de l'an, comm' çâ... b'en, la veill' de Noël.

C' fa't que c' gârs-lâ i' arrive ; i' ava' in couteau d' poche. Ça fa't qu'il l' r'ouv'e à mo'quié [moitié]. I' y ava' in gros bîme [beam][3] qui travarsa't le camp'. Ça fa't qu'i' plant' son couteau d' là-d'dans, p'i' i' pren enn' tâsse, pâs nécessair'men enn' tâsse, dans l' temps dé gross shanty dish[4], qu'i' appellent, lâ. P'i' i' r'vir' son couteau pareil comme enn' champlure[5]. Çâ, quant' tu veux boére, lâ, quiens ! « Qui veu' avoèr du scotch ? Quiens ! B'en, r'gâr' ! » P'i' i' prend différent's sort's de boissons comm' çâ. Ça goûta't pareil.

Ça fa't qu' le couk [cook][6], d' la menut' qu'i' dort, i' ava' in jeu de cartes. Ça fa't qu'i' dit : « As-tu d'jâ vu, i' dit, tué' in dragon, i' dit, ou b'en que'qu' chos' comm' çâ, i' dit ? I' dit, i' ress' debout', mé' le san [sang] i' coule, i' dit. B'en, i' dit, voés-tu c' jeu d' cart's-lâ, i' dit ? »

I' l' garroche[7] ; i' arrêt' su' l' mur. I' dit : « I' â attaqué c'te horlog'-lâ, lâ ! » Lés cartes, ça commence à tomber pareil comm' dés goutt's de sang, lâ. Ça fa't qu'i' a été ramasser lés cartes. I' dit : « Toé, i' dit, tu t'imagin's de que'qu' chose. »

---

1. *Master mind* (angl.) : Esprit supérieur, clairvoyant.
2. *Campe* : Habitation rustique des bûcherons.
3. *Beam* (angl.) : Poutre.
4. Shanty dish (angl.) : Sorte de bol qui peut servir à différents usages, chez les bûcherons.
5. *Champlure* : Chantepleure ou robinet.
6. *Cook* (angl.) : Cuisinier.
7. *Garrocher* : Lancer, projeter.

I' prend lés cartes, i' dit : « Voés-tu c'tte cart'-lâ, i' dit ? I' dit, c' printemps, i' dit, t'aim's çâ, draver. I' dit, vâ pâs draver, i' dit, c' printemps. I' dit, voés-tu c' cart'-lâ, lâ ? Tu vâs t' noyer, i' dit, la promiér' journée qu' tu vâ' arriver lâ.

– Oué ! »

Le gâ' â ri de d' çâ, hein ! « All right, i' dit, j' te voés, lâ ! I' dit, vâ travailler, lâ, su' enn' terre, que'qu' chose... bon ! éloègn'-toé d' la rivière ! »

La minm' chos' qu'i' gu'i a dit, ça a arrivé. La promiér' journée du printemps, c'ést arrivé lâ. I' a sauté su' un billot, p'i' i' a sauté right through[8]. C' fa't qu'i' ést revenu l'automn' d'ensuite, i' ést r'venu l' minm' gârs, de tout' façon. Quant' le for'man[9] l'â vu : « Hé ! toé, i' dit, ton temps, i' dit, i' ést fait' avant qu' tu viens d' commencé' à travailler. I' dit, vâ-t'en ! I' dit, dés gârs comm' toé, i' dit, on veut pâs çâ, icitte !

– I' dit, non ? B'en, i' dit, le beam qui travarse, lâ, i' dit, i' ést gros, hein ? B'en, i' dit, i' vâ câsser !

– Vâ-t'en, vâ-t'en, i' dit !

– All right ! J' m'en vâs ! Mé', te'jours, c' beam-lâ i' ést gros, hein ? I' vâ câsser !

– All right ! »

Ça a arrivé itou[10], i' â câssé. Tout' la couvarture, ça a tombé, çâ. Mé', enn' chance, i' y ava't parsonn' dans l' camp' quand ça arrivé. Dans c' temps-lâ, c'éta't dés gros arb's. I' a câssé, i' a tombé. I' ont jama's vu le minm' gâ' apras çâ.

8. *Right through* (angl.) : De part en part, sans changer de direction, en droite ligne.
9. *Foreman* (angl.) : Contremaître, entrepreneur.
10. *Itou* : Pareillement, aussi.

4 – UNE MAISON HANTÉE

Les faits que je vais raconter se sont passés en bas de Pembroke au moment où l'on construisait le chemin, ce qu'on appelle aujourd'hui la route nationale. C'est au cours des travaux de construction de cette route que nous avons entendu parler d'une maison hantée. On prétendait voir des morts, des gens privés de bras ou de tête, faire le tour de cette bâtisse.

À ce moment, les travaux de terrassement routier s'exécutaient au moyen de chevaux. Comme les ouvriers n'avaient pas le temps de retourner chez eux, le soir, ils couchaient à la belle étoile. Un soir, au cours d'un gros orage, un membre de l'équipe propose aux ouvriers de se réfugier dans une maison abandonnée. « Jamais de la vie ! s'écrie l'un d'eux. N'entre pas là ; c'est une maison hantée ! Personne n'entre dans cette maison !

– Quoi que tu en dises, moi, j'y entre ! » répond un autre.

Aveuglés par les éclairs et forcés par la pluie, les ouvriers foncent dans la maison dont la porte, privée de serrure, battait au vent. Un ouvrier saisit une tige de fer et la plante dans le plancher pour tenir la porte fermée : « Cette satanée porte va rester fermée ; les visiteurs nocturnes ne pourront pas entrer ce soir ! » Il a à peine tourné le dos que la tige de fer est projetée dans le couloir et la porte s'ouvre toute grande.

Notre ouvrier ramasse la tige de fer, va la ficher dans le plancher et bloque solidement la porte. « Cette fois-ci, dit-il, je vais t'immobiliser ! » Il se retire à quelques pas de la porte. Tout à coup, la tige de fer roule au milieu de la pièce et la porte s'ouvre de toute sa grandeur. L'ouvrier se faufile hors de la maison, malgré la force de l'orage. Mais bientôt il rebrousse chemin.

Soudain, on entend, venant de l'étage supérieur, un bruit de chaînes. Il semblait qu'une brouette chargée de chaînes se déversait dans l'escalier. À ce bruit, le gros des ouvriers déguerpit. Nous restons, un groupe de quatre ou cinq, pour assister à l'arrivée du diable. J'étais certain que le diable descendrait et je voulais le voir. Toutefois, je ne l'ai pas vu !

À la suite du bruit d'une porte claquée à toute force, je grimpe au deuxième étage et je constate qu'une croisée est totalement brisée. Je comprends tout de suite la cause de ce vacarme. Le vent de tempête s'infiltrait par la fenêtre du coin et créait une pression qui forçait les portes. Voilà l'explication de la présence des morts !

Restait à savoir d'où venait le bruit de chaîne . J'aperçois une sorte de solarium orné de stores vénitiens suspendus, non pas à des cordes comme aujourd'hui, mais par des chaînes. C'est le tintamarre que nous avions entendu du premier étage. On aurait juré que les chaînes dégringolaient dans l'escalier quand le vent secouait les jalousies du solarium. J'avais au moins une explication !

La tempête prend fin ; le groupe des ouvriers quitte la maison. Il nous fallait traverser un lac. Nous montons dans une chaloupe en route vers l'autre rive. Un dernier coup d'œil sur la maison mystérieuse nous assure qu'aucune lumière ne luit dans la bâtisse. Une fois au milieu du lac, nous apercevons une intense lumière à chacune des fenêtres de notre maison hantée. On aurait dit les effets d'un immense système électrique. « Regardez la maison ! dit l'un de nous. Il s'y passe certainement quelque chose !

– Diable ! dit un autre ; il nous faut retourner.

– Je ne retourne pas, annonce un troisième.

– Moi, dis-je, je ne propose rien ; je retourne ! »

Comme tout le groupe voyageait dans la même chaloupe, nous arrivons tous ensemble près de la maison. « Ce ne sont que des lumières ; elles ne peuvent pas nous manger ! » dit l'un de nous. Tout le groupe entre dans la maison abandonnée. Presque en face de la porte, un escalier faisait une sorte d'équerre, le long de deux murs, et s'élançait vers le second étage. Un dénommé Villeneuve, dont je parlais plus haut, me précède dans l'escalier et le gravit jusqu'à la moitié. Tout à coup, sans aucun avertissement, bang ! Villeneuve s'enfuit à l'extérieur, moi, je continue vers le haut.

Au deuxième étage, je pousse la porte sans y prendre trop garde et j'entre dans la pièce. Je file vers une fenêtre. Tout à coup, j'entends bang ! Le courant d'air venait de fermer la porte avec fracas. Mes compagnons restés dehors près de la porte d'entrée en avaient les cheveux hérissés de peur. Je descends vers le groupe et je dis : « Ce n'est que le vent ! Il n'y a personne ici. Je n'ai vu que des nids de souris en abondance là-haut !

– Même s'il n'y a personne, nous n'entrons pas ! »

Tous mes compagnons restaient dehors et avaient peur d'entrer. Nous reprenons de nouveau la traversée du lac. De l'autre rive, nous apercevons la maison abandonnée autour de laquelle marchaient un groupe d'hommes tout petits, et un autre groupe de gros hommes. Quelques-uns étaient privés de bras, d'autres, de tête. « Comment se fait-il que nous n'avons rien vu de tel au moment où nous y étions ?

– C'est de la pure imagination ! d'enchaîner le vieux Georges Reilly. Vous avez tous peur comme des chats. Tout ce que vous voyez là-bas, c'est le fruit de votre imagination ! »

Un violent éclair, suivi d'un coup de tonnerre, arrête le discours du vieux Reilly. « Très bien ! dis-je, je vais aller moi-même me rendre compte de ce qui se passe sur l'autre rive du lac ! » Je saute dans un canot et je traverse le lac. J'arrive près de la maison hantée... Pas d'hommes privés de bras ou de tête ; rien ! Je fais le tour de la maison, je mets le nez dans la maison ; rien d'anormal !

Ce soir-là, j'ai couché dans la maison hantée. J'y ai dormi comme une pierre, même si les souris menaient un bal endiablé de temps en temps.

Le lendemain matin, j'ai traversé le lac de nouveau pour revenir vers mes compagnons. Leurs visages semblaient inquiets, à mon arrivée : « Comment se fait-il qu'il ait passé la nuit dans cette maison ? demande l'un. Plusieurs citoyens privés de logis n'ont pu trouver asile dans cette maison abandonnée. On dit que le diable rôde autour de cette bâtisse !

– Hé ! Le diable, le diable...

– L'as-tu vu, toi le diable ? me demande-t-on.

– Non ! Je ne l'ai pas vu ! »

UNE MAISON HANTÉE

Légende racontée à Mattawa, Ontario, par Pete Bell (68 ans), en juillet 1969 ; légende apprise d'un vieux Woodess (60 ans), à Pembroke, vers 1930.

Enregistrement n° 5617.

Ça s' passa't çâ, écitte en bâs d' Pembroke, lâ. On en faisa't dés ch'mins, c' qu'on appell' dés highway[1] aujourd'hui. Nous aut'e' on app'la't çâ dés ch'mins, dans c' temps-lâ, in haunted house[2].

Ça f'sa't... lâ de c' qu'i' appelle' in haunted house. Traduis çâ en franç'a's, moé, j' m'âs l' dire en angla's. I's voya'ent tout's sort's de corps morts marché' à l'entour de çâ, dés gârs pâs d' brâs, d'aut's pâs d' tête.

Ça fa't qu'i' y ava' enn' gross' tempêt' c'tte veillée-lâ. Dans c' temps-lâ, folla't travailler... folla't travaillé' avec lés jouaux [chevaux], dehors. On n'ava't pâs l' temps s'en aller che' nous. « Ah ! on vâ rentrer dans c'tte bonguienn' de maison-lâ.

– Ah ! hell ![3] non ; rent' pâs lâ ! C'st enne haunted house. We're not going in there[4] !

– All right ! going anyway ! »[5]

Lés éclairs, quiens ! c'éta't comm' çâ, lâ. La pluie... ah ! On â rentré. Ça fa't qu' lâ, la porte, i' y ava't pâs d' serrure à la porte. Le vent la rouvra't tout l' temps, p'is... La pluie rentra't. C' gârs-lâ, i' dit, i' pren in crobâr [crow-bar][6] et p'i' i' l' plant' dans l' plancher, cont' la porte. I' dit : « Ce bonguienn' de port'-lâ, i' rentrera pâ' icitte à soèr, i' dit ! »

Justement, vir' le dos, p'is le crobâr 'ta't dans l' millieu du ch'min p'is la port' tout grande ouvarte encôre ! Ça fa't qu'i' l' prend la deuxièm' fois, p'i' i' vâ le

---

1. *Highway* (angl.) : Grande route.
2. *Haunted house* (angl.) : Maison hantée.
3. *Hell* (angl.) : Diable !
4. *We are not going in there* (angl.) : On n'entre pas là.
5. *Going anyway* (angl.) : J'entre quand même.
6. *Crow-bar* (angl.) : Pince, tige d'acier.

r'planter lâ encôre, p'i' i' djam [jam][7] encôre, bouch' la [mots inintelligibles] comm' çâ. I' dit : « C' cou' [coup] icitte, i' dit, j' m'âs t' quiend' ! » I' [mots inintelligibles]... d' la porte. Tout d'in coup, le crôbâr dans l' milieu du plancher p'is la port' tout grande ouvarte encôre ! B'en, lâ, i' a sorti, i' ést pâs resté lâ.

Ça fa't qu'i' a sorti dehors, p'i' heill ! i' mouilla' à varse. Ça fa't qu'i' ést r've-nu. Tout d'in coup, l'atten [entend] en haut, pareil comm' si tu viens... ou b'en varsa' enn' barrow chain [wheel-barrow of chain][8]... in grand escalier, lâ, quand ça descend dans l'escalier, lâ... B'en, lâ, çâ, la gang[9] â r'parti. Moé, j'a'ra's ja-ma's... moé, j'a'ra's resté lâ... quatre ou cinq gârs, lâ, b'en lâ pour voèr le guiâb'... j' suppos' le guiâb' qui descenda't, lâ. J'attenda's pour le voèr. J' l'ai pâs vu, par 'zemp' [exemple].

Tout d'in coup, on attend bang ! enn' port' qui slam[10], bang ! J' monte en haut, va's voèr çâ, j'arrive en haut, j' vâs voèr çâ. J'arrive en haut, lâ, l'ava' in châssis[11] d' câssé, comprends b'en, dans l' coin, lâ, p'is le vent, la tempête, c'ést lui qu' a farmé la porte. Ah ! Çâ, c'ést lés morts qu'i' y ava' écitte. P'is lés chaînes, lâ, c' bord-lâ, i' y â d' quoi c' qu'i' appell' in sun-porch, sun-porch[12]. P'is lés Venitian blind[13], lâ, lés chaîn's, là-d'dans – c'ta't pâs dés câb's dans c' temps-lâ – dés chaînes. C'ést çâ qu'i' attenda'ent, lâ. T'a'ra's juré qu' ça descenda't lés escaliers quand ça commence à branler, çâ. Ça fa't que, all right !

Fa't qu' la tempête â pâssé, p'i' on a tout' sorti. Folla't traversé' in lac. Embarque' dans l' boat[14] p'i' on a commencé à travarsé' in lac. On a v'nu p'i' on en r'gârd' p'i' i' y ava't pâs d' lumiér' dan 'a maison, pâ' enn' lumiér' dans la maison. Rendu au milieu du lac, on r'garde, tout allumé, pareil comm' dés gross's lumiére' électriqu's là-d'dans. « Quoi, i' dit, i' y â que'qu' chose, là-bâs, lâ ?

– Ah ! Hell, on vâ r'virer !

– Ah ! non, je r'vir' pâs, moé !

– B'en, j'ai dit, moé, je r'vir' par 'zemp'e ! »

On éta't dans l' minm' boat. Ça fa't qu'on arriv' lâ. I' dit : « C'é' 'ienqu' dés lumiéres, hell ! Ça peut pâs nous manger ! » Lâ, i's rentent. En rouvrant la porte, écitt', l'escalier monta't comm' çâ, lâ. In gârs j' parla's t't à l'heure, Vill'neuve, en bâs, lui, lâ... i' a monté p' pras comme 'a mo'quié d' l'escalier lâ, lui, en avant d' moé. T't à cou' on attend minm' pâs çâ... Bang ! Heille, i' a sorti vite ; moé, j'ai continué. Arrive en haut, lâ.

---

7. *Jam* [to] (angl.) : Bloquer, coincer.
8. *Wheel-barrow of chain* (angl.) : Une brouettée de chaînes.
9. *Gang* (angl.) : Le groupe.
10. *Slam* [to] (angl.) : Se fermer avec bruit.
11. *Châssis* : Fenêtre.
12. *Sun-porch* (angl.) : Solarium.
13. *Venitian blind* (angl.) : Stores vénitiens, jalousies.
14. *Boat* (angl.) : Bateau, chaloupe.

Ça fa't que j' monte, p'is j'ai pâs fait tro' [trop] attention à la porte. J' l'ai ouvert, j'ai rentré. C' fa't que j' pars vers dan in autr' châssis comm' çâ, lâ. Tout d'in coup, la port' farme en arguiér' de moé : Bang ! C'ta' 'ienqu' le vent qui ferma't çâ.

Lés aut'e' i's resta' en bâs, p'i' heill ! Lés ch'feu' éta'ent dret' debout' su' leu' têt' comm' çâ. Ça fa't qu' j'ai descendu : « C'é' 'ienqu' le vent ! Vous avez r'guien écitte ! I' y â b'en dés niqu's de souri' en masse[15], i' dit, en haut, lâ, bon !

– B'en, i' dit, n'us aut'e' on rent' pâs ! »

I' éta'ent dehors, i's resta'ent dehors. I' ava'ent pêur d' rentrer.

Fa't qu'on a parti, on a travarsé l' lac. Rendu su' l'aut' bord du lac, tu peux voèr encôr' la maison, dés homm's tout p'tits, p'i' i' y ava't dés gros. Cés gârs-lâ marcha'ent tout l' tour d' la maison. I' 'n n'ava't qu' a pâs d' brâs, d'aut's qu' ava'ent pâs d' tête. « Mé', comment ça s' fa't, çâ ? N'us aut'es, on n'a pâs vu çâ quan on éta't lâ !

– All right ! »

Ça fa't qu' le vieux... commen i' s'appell', lâ ?... Georges Reilly, i' dit : « C'ést d' l'imaginâtion, i' dit ! Vous avez pêur, i' dit, comm' dés châts, i' dit, vous avez pêur, i' dit, comm' dés châts ! C'é' 'ienqu' vot' imagination ! I' dit, i' y â r'guien là-bâs ! »

T't d'in coup, i' vien in gros coup d'éclair, lâ. Bang ! Ah, b'en ! i' dit : « All right !

– J' peux rien, lâ, mé' m'â traverser moé-minme ! »

C' fa't qu' j'ai pri' in canot p'is j'ai traversé. Arriv' lâ, i' y ava't pâs dés homm's p'is pâs d' brâs, p'i' i' ava'ent pas d' tête, tu trouva's pâs çâ, lâ. Rien !

Pareil comm' rendu écitte. Je r'gârde en d'dans, j' fa's tout l' tour de la... P'is j'ai couché lâ, c' soèr-lâ. A pârt dés souris, j'ai dormi comme enn' roche. Mé', lés souris m'na'ent l' guiâb' d' temps en temps. L' lend'main matin, j'ai travarsé. Quiens ! i' ava'ent dés visag's longs d' minme, quand qu'i's m'ont vu arriver, lâ. « Comment ça s' fa't ? I' a pâssé la nuit' lâ ! I' y â b'en du mond' qui vont s' charché' enn' maison à loyer p'is qui peuv'nt pâs rester lâ, i' dit ! L' guiâb'e éta' autour !

– L' guiâb'e, l' guiâb'e ! Hé !

– As-tu vu, i' dit, l' guiâb' ?

– Non, non ! »

---

15. *Masse* (en) : En abondance, en grande quantité.

5 – VOYAGE DE TI-JEAN POUR GAGNER DE L'ARGENT

Ti-Jean avait une idée fixe : gagner de l'argent. Pour arriver à ses fins, il demande à sa mère de lui préparer une tranche de lard et un morceau de pain.

« Tu es bien trop petit, mon Ti-Jean ! répond la mère.

– Ah ! peu importe ! Maman, donnez-moi une tranche de lard et du pain. Je vais aller gagner de l'argent ! »

La mère finit par donner à Ti-Jean la nourriture qu'il requiert. Ti-Jean prend ses jambes à son cou et file sur la route. Tout à coup, il rencontre un gros bœuf qui lui demande : « Où vas-tu, Ti-Jean ?

– Gagner de l'argent !

– Oui ? Alors, je te suis.

– Viens, mon vieux ! »

Les deux aventuriers partent ensemble et marchent très longtemps. Sur leur route, ils croisent un mouton. Le mouton, lui aussi, pose sa question : « Où vas-tu, Ti-Jean, en compagnie du gros bœuf ?

– Nous allons tenter de gagner de l'argent ! répond le jeune garçon.

– Ah ! Bien, je vais avec vous autres ! »

Les trois compagnons poursuivent leur chemin et rencontrent un gros chien. Le gros chien ne fait que demander à Ti-Jean où il va avec le mouton et le gros bœuf. « Nous marchons toujours en vue de gagner de l'argent ! » répond Ti-Jean.

Et le gros chien de les suivre. Après une marche assez longue, le groupe croise un chat. Celui-ci questionne Ti-Jean : « Où vas-tu, Ti-Jean, avec ces trois compagnons ?

– Nous allons gagner de l'argent !

– Alors, je me joins à votre groupe ! »

La marche générale se poursuit jusqu'à ce que la bande rencontre un coq. Celui-ci, intrigué de voir Ti-Jean en compagnie d'un chat, d'un chien, d'un mouton et d'un gros bœuf, veut connaître le but de cette promenade : « Où vas-tu, Ti-Jean, à la tête d'un tel troupeau ?

– Nous avons décidé d'aller gagner de l'argent !

– Oui ? Alors, je me joins à tes compagnons ! »

La pénible marche se poursuit jusqu'au soir. Ti-Jean, rompu par la fatigue, s'arrête à la vue d'une lumière qui apparaît au loin dans un champ. Il annonce sa décision : « Nous allons nous rendre à cette demeure ; peut-être y trouverons-nous un gîte pour ce soir ? »

On se rend à la maison. Ti-Jean frappe à la porte. Une vieille femme vient lui ouvrir. « Bonsoir, madame !

– Bonsoir, mon petit garçon !

– Me permettriez-vous d'entrer et de me reposer un peu ?

– Je ne sais trop que répondre. Mon vieux n'y est pas !

– Je vous avoue que je suis très fatigué et que je ne suis plus capable de marcher ! Je coucherai sur le plancher, près du poêle, peu importe l'endroit, pour me remettre de ma fatigue.

– J'accepte de te loger, mais, auparavant, trouve une place pour tes animaux, et, ensuite, reviens à la maison. »

Ti-Jean fait entrer son mouton sous la remise où il trouve un tas de copeaux. Le bœuf, il le mène dans la cour de la grange ; l'animal se couche sur un tas de paille. Quant au coq, il va se jucher sur le faîte de la grange. Ti-Jean ramène avec lui le chien et le chat. Aussitôt dans la maison, Ti-Jean assigne au chien une place sous la table, et au chat un coin sous le poêle. Ti-Jean, rendu à la limite de ses forces, s'assoit près du poêle. La vieille lui demande : « As-tu faim, Ti-Jean ?

– Oui, madame ! »

La vieille sert un repas à Ti-Jean. Une fois rassasié, Ti-Jean retourne s'asseoir près du poêle, mort de fatigue. La vieille entre dans sa chambre pour se coucher. Bientôt, elle crie à Ti-Jean : « Viens te coucher avec moi ! »

Ti-Jean ne fait ni un ni deux ; il va se coucher à côté de la vieille. Il ressent un tel confort, dans le lit, qu'il ne peut qualifier le bien-être que lui procure cette paillasse.

Tout à coup, la vieille entend arriver son mari. Elle s'empresse de dire à Ti-Jean de se cacher sous le lit. Ti-Jean obéit.

Le bonhomme rentre, enlève ses chaussures et se couche près de la vieille. Aussitôt le vieux installé, Ti-Jean appuie son dos sous les planches de la couchette et met tout en branle. « Qu'est-ce qui se passe ? demande le mari.

– Voyons ! vieux, tu rêves ! » reprend la vieille.

Rassuré, le vieux s'étend de nouveau sur sa couche. Une minute après, Ti-Jean recommence à pousser les planches du lit et à reproduire le même vacarme.

Le mari prend peur, saute hors du lit et se sauve près du poêle. Là, le chat le reçoit à coups de griffes. Le vieux se précipite vers la table où le chien le mord en hurlant. Fou de peur et de douleur, l'homme sort de la maison pour se réfugier sous la remise. Il se frappe contre le mouton. Plus désemparé par la peur, il court à la grange. En traversant la cour, le vieux se fait attraper dans les cornes du bœuf qui le projette dans les airs jusque sur le faîte de la grange.

Le coq, juché sur le toit de la grange, prend notre homme, lui tord le cou et le jette en bas. Une fois le bonhomme mort, Ti-Jean demeure avec la vieille.

VOYAGE DE TI-JEAN POUR GAGNER DE L'ARGENT

Récit populaire raconté, en juin 1976, à Ottawa, Ontario, par M. Albert Fournier, âgé de 90 ans. Il a appris ce conte en 1898, à Saint-Philippe-d'Argenteuil, Québec, de sa maman (Lia Rochon), qui avait alors une trentaine d'années.

Enregistrement n° 4515. Conte-type 130 (déformation).

Ti-Jean... Ti-Jean qui voula't gâgner d' l'argent ? Ti-Jean qui voula't gâgner d' l'argent ! I' di' à sa mére : « Donnez-moé enn' grillad'[1] p'i' in morceau d' pain, m'â' aller gâgner d' l'argent.

– La mére a dit, t' 'és b'en d' trop p'tit, Ti-Jean !

– Ça fa't r'guien, dennez-moé enn' grillad' p'i' in morceau d' pain, m'â' aller gâgner d' l'argent ! »

Toujours, 'a gu'i denne enn' grillad' p'i' in morceau d' pain, p'i' i' pârt. Prend l' chemin. Marche, marche, marche, marche, marche. Rencont'e in gros boeu'. Le gros boeu' i' dit : « Où c' que tu vâs, Ti-Jean ?

– Ti-Jean i' dit, j' m'en vâs gâgner d' l'argent !

– B'en, i' dit, m'â' allé' avec toi !

– O ké ! »[2]

Le gros boeu' pâr' avec Ti-Jean. Marche, marche, marche, marche, marche, marche. Rencont'e in mouton. Le mouton i' dit : « Où c' que tu vâs, Ti-Jean, i' dit, avec le gros boeu' ?

– B'en, i' dit, on s'en vâ gâgner d' l'argent !

– B'en, i' dit, m'â' allé' avec vous aut's ! »

Le mouton pâr' avec le gros boeu' p'is Ti-Jean. Marche, marche, marche, marche, marche, marche. Rencont'e in gros chien. Gros chien i' dit : « De v'où c' tu vâs, Ti-Jean, i' dit, avec le mouton p'is l' gros boeu' ?

---

1. *Grillade* : Tranche de lard.
2. *O ké* (Okay) : Façon américaine de dire oui.

– B'en, i' dit, on s'en vâ gâgner d' l'argent !

– B'en, i' dit, m'â' allé' avec vous aut's ! »

L' gros chien pâr' avec eux aut's. Marche, marche, marche, marche, marche. Rencont'e in chât. Le chât dit : « De v'où c' tu vâs, Ti-Jean, i' dit, avec le chien, l' mouton p'is l' gros boeu' ?

– B'en Ti-Jean dit, on s'en vâ gâgner d' l'argent !

– B'en, i' dit, m'â' allé' avec vous aut's ! »

Le chât pâr' avec eux aut's. Marche, marche, marche, marche, marche. Rencont'e in coq. Le coq i' dit : « De v'où c' tu vâs Ti-Jean, i' dit, avec le chât, p'is l' chien, p'is l' mouton, p'is l' gros boeu' ?

– B'en, i' dit, on s'en vâ gâgner d' l'argent !

– B'en, i' dit, m'â' allé' avec vous aut's ! »

Le coq i' pâr' avec eux aut's. Marche, marche, marche. P'is lâ i' éta't rendu au soèr. P'is Ti-Jean éta't fatiquié. P'i' i' r'gârd' dans l' champ p'i' i' voé' enn' lumiér' loin dans l' champ. I' dit : « On vâ aller lâ, 'ted b'en[3], i' dit, on vâ pou'oèr rentrer p'is se r'poser, lâ ! »

Ça fa't qu'i' s'en vâ lâ, p'i' i' arrive à 'a maison, lâ, p'i' i' frappe à 'a porte. Bagne ! Bagne ! Bagne ! Toujours, i' y â enn' vieill' qui r'vient gu'i ouvrir la porte. « Bonsoèr, madame !

– 'A dit, bonsoèr, mon p'tit gârs !

– I' dit, i' a'ra't-tu moyen d' rentrer pour se r'posé' in peu icitte ?

– B'en, 'a dit, j' sé's pâs, 'a dit, mon vieux gu'y ést pâs !

– B'en, i' dit, j' su's b'en fatiquié, i' dit, j' p'us capab' marcher. I' dit, m'âs m' coucher cont'[4] le poêle à terre, n'importe v'où, i' dit, pour me r'poser.

– B'en, 'a dit, c'ést correck, 'a dit. Vâ serrer[5] tés animaux, p'i' 'a dit, rent' dan 'a maison ! »

Fa't qu'i' rent' son mouton p'i' il l' mat d'ssour la r'mis'[6] su' l' tâs d'écopeaux [copeaux], p'i' i' vâ m'ner son boeu' dan 'a cour d' la grange, i' y ava't d' la pâille en avant d' la grange ; le boeu' s' couch' dan 'a pâille. P'is l' coq i' s' monte se jouquier [jucher][7] su' l' faît' d' la grange. P'is lâ, Ti-Jean s'en vien 'a maison, p'is le chien i' rent'e en d'ssour d' la tab'e, p'is l' châ' i' rent'e en d'ssour du poêle. Ti-

3. *'Ted b'en* : Peut-être bien.
4. *Contre* : Près de.
5. *Serrer* : Placer à l'endroit convenable.
6. *Remise* : Endroit de la grange où l'on entrepose les instruments aratoires.
7. *Jouquer* (se) : Se percher.

Jean i' s'assit cont' le poêle, p'i' i' éta't fatiquié ça 'va't pâs d' bon sens. La vieille 'a dit : « As-tu faim, Ti-Jean ?

– I' dit, oui ! »

Ça fa't qu' la vieille 'a gu'i donne à manger, à Ti-Jean. Apras qu' Ti-Jean a vu [eu] manger, i' s'assit cont' le poêle, p'i' i' éta't b'en fatiquié, p'is la vieille 'a vâ s' coucher, p'is... 'A dit : « Viens t' couché' avec moé, Ti-Jean ! » Ti-Jean i' pârt p'i' i' vâ s' couché' a'ec la vieille. Ah ! P'is qu'i' éta't don b'en couché a'ec la vieille, qu'i' éta't don b'en, ça a pâs d' bon sens comme i' éta't b'en !

Tout' d'in coup le vieu' i' arrive. La vieille a dit : « Ti-Jean, 'a dit, v'lâ mon vieux, 'a dit, cach'-toé d'ssour le lit ! » Ah ! b'en, lâ, Ti-Jean i' s'en vâ d'ssour le lit.

P'is l' vieu' i' rent' p'i' i' s' déchausse, s'en vient s' coucher. Apras qu' le vieu' a 'té couché, Ti-Jean a commencé' à branler lés planch's d' la couchette a'ec son dos.

Le vieux dit : « Quo' c'ést çâ, quo' c'ést çâ ?

– La vieille 'a dit, té'-toé [tais-toi] don, vieux, 'a dit, tu rêves ! »

Ah ! Le vieux se r'couche. Enne escousse [secousse][8] apras, Ti-Jean i' commence encôre. Bedigne, bedagne ! a'ec lés planch's d' la couchette. Le vieux, la pêur le prend, i' saut' debout' p'i' i' s'en vâ cont' le poêle, p'is l' chât qu' éta't d'ssour le poêle, graffign'[9] le vieux ! Le vieu' i' saute au râ' 'a tab'e, le chien qui était lâ, ffffrouingn ! Mord le vieux ! Le vieux pârt, i' éta't fou fou ! Prend sa cours' p'is sort dehouors, p'is s'en vâ d'ssour la r'mise, p'is l' mouton qu' éta't lâ. Le mouton lutt'[10] le vieux ! Ah ! Le vieu' i' éta't fou fou fou ! Cour' à 'a grange. Le boeu' qu' éta't dan 'a cour d' la grange. Po'gn' le vieu' a'ec sés cornes p'is l' garroch'[11] su' l' faît' d' la grange.

P'is lâ, l'aut' coq éta't su' l' faît' d' la grange. Po'gn' le vieux p'i' i' tord le cou p'is l' jette en bâs. P'is l' vieu' ést mort, p'is Ti-Jean ést resté a'ec la vieille.

---

8. *Secousse* : Espace de temps.
9. *Grafigner* : Égratigner, érafler, griffer.
10. *Lutter* : Heurter, frapper.
11. *Garrocher* : Lancer.

6 – TI-JEAN TRÈS FORT

Ti-Jean allait à l'école. Dans la classe, cependant, il énervait tout le monde. Il était doué d'une force dont il ne savait pas la portée. Personne ne le connaissait. Il demandait sans cesse à ses voisins : « Veux-tu tirer au poignet avec moi ? Veux-tu te mesurer à moi ? »

Le maître d'école, fatigué d'entendre l'enfant importuner ses voisins, ne cessait de lui répéter : « Ti-Jean, tiens-toi tranquille ! » Mais Ti-Jean, par tempérament, n'y pouvait rien. L'instituteur crut trouver un moyen efficace. « Viens ici, Ti-Jean, dit-il à l'enfant, viens tirer au poignet avec moi ! » Ti-Jean se précipite vers l'instituteur et à plusieurs reprises fait résonner la table sous les jointures de son adversaire.

Blessé dans son orgueil, le maître d'école renvoie l'élève à sa place et lui répète l'ordre de ne pas importuner ses voisins. Ti-Jean entend les paroles de l'instituteur, mais ne peut s'empêcher de déranger ses petits compagnons. En plus d'ignorer les limites de sa force, c'était pour lui une nécessité d'importuner la classe, malgré les avertissements de l'instituteur.

Voilà midi qui sonne ! Les élèves quittent la classe pour aller dîner. En passant à la porte d'un restaurant, Ti-Jean y entre et défie le commis de tirer au poignet. L'employé accepte, mais se fait cogner la main sur la table plusieurs fois d'affilée.

Le commis dirige alors le vainqueur vers le fond de la pièce, où était assis un vieux, dont la réputation de tireur au poignet le classait parmi les champions. Ti-Jean aborde le vieillard et remporte la victoire à plusieurs reprises. Sans aucune prétention jusque-là, l'enfant s'aperçoit enfin qu'il est réellement doué d'une grande force.

Arrivé chez lui, Ti-Jean dit à sa mère : « Maman, je ne vais plus à l'école ! Je viens de découvrir que je suis très fort, et je veux me mesurer à la grosse besogne !

– Tu n'y penses pas, Ti-Jean, quitter l'école...

– Je suis fort à faire peur. Je suis capable de travailler !

– À ce compte-là, vas-y, mon Ti-Jean ! »

L'enfant va chercher le gros cheval blanc à l'écurie et le conduit près de la maison. Il prend un grand sac, il y empile tout son linge, place le sac sur le dos du cheval et prend la route du chantier.

Au moment où l'enfant approche du camp des bûcherons, le contremaître et le cuisinier, tous deux dans la cour de l'établissement, se disent l'un à l'autre : « Regarde donc ce petit gars qui s'en vient ici sur un gros cheval blanc ! Il a au moins le mérite de nous faire rire ! » Ils le reçoivent en disant : « Où vas-tu, le petit ?

– Je m'en viens demander un emploi dans votre chantier !

– Ici, on embauche des hommes, pas des enfants !

– Oui ? Mettez mes capacités à l'épreuve. Si je satisfais à vos exigences, je reste ; si je suis trop faible, je décampe !

– Entendu, mon garçon ! »

Le vieux contremaître, en réprimant un sourire, lui donne une hache et une scie à cadre. En pointant du doigt une grosse épinette très longue, dont les branches touchaient terre, près du camp, il dit : « Mon gars, prends cette scie, abats l'arbre que tu vois là, et je jugerai, à ton allure, ta force et ton habileté ! »

Ti-Jean empoigne la hache, ébranche l'arbre aussi haut que possible pour le moment, puis, de trois ou quatre coups de hache, fait une belle entaille. Au moyen de la scie, il atteint presque l'autre côté de l'arbre. Il applique une poussée à l'épinette qui s'écroule aussitôt sur le sol. Ti-Jean ébranche le reste du tronc à coups de hache, puis, à la scie, il débite l'arbre en billots de douze pieds. Bientôt les billots forment une pile à côté du chemin.

« C'est bien ! dit le contremaître. Tu es assez fort pour faire du bon travail en forêt ! Mais avant de t'envoyer abattre des arbres, je t'amène manger ! »

Le cuisinier lui sert une pleine assiettée de patates et de fèves au lard. Une deuxième portion succède à la première rapidement ingurgitée.

À la suite de ce solide repas, le contremaître s'adresse à Ti-Jean : « Maintenant, au travail ! » On lui indique une sleigh disponible : Ti-Jean attelle son cheval blanc. Une fois rendu au dispositif du chargement des billots, il trouve les bonnes places déjà occupées. Ti-Jean passe de l'autre côté, tire les billots à force de bras, et les charge sur sa voiture avec un entrain endiablé. Lorsqu'il parvient au lac pour décharger son voyage, toutes les bonnes places sont encore prises. Il passe outre, et, de la route, il lance les billots sur le lac. Ti-Jean fut fidèle à cette technique, tout l'hiver. Le charroyage terminé, le contremaître annonce à tous ses employés : « Passez maintenant à mon bureau et je vais vous payer ! »

Ti-Jean se hâte d'y entrer le premier : « Patron, dit-il, moi je veux être payé avec des billets d'un dollar ! »

Le contremaître acquiesce à sa demande.

Ti-Jean se met à compter ses billets, les empile et les met dans son sac. Il remplit son sac de billets d'un dollar et s'en retourne à la maison !

C'est la fin de mon histoire.

TI-JEAN TRÈS FORT

Récit populaire raconté, en juin 1976, à Ottawa, Ontario, par M. Albert Fournier, âgé de 90 ans. Il a appris cette histoire en 1898, à Saint-Philippe-d'Argenteuil, Québec, de sa maman (Lia Rochon), qui avait alors une trentaine d'années.

Enregistrement n° 4516. Conte-type 650 A[1] *(tire du poignet) (charroyage du bois).*

Ti-Jean, i' disa't. . . i' allè' à l'école, p'is, to'jours dan 'a clâsse, i' éta't tannant[1], i' éta't b'en fort, p'i' i' l' sava't pâs, parsonn' le connaissa't. To'jours, i' éta't toujour apras sés p'tits tchums [chums][2] voésins d' lui, p'i' i' disa't toujours, in : « Veux-tu tiré' au po'gna' [poignet][3] avec moé, veux-tu tiré' au po'gna' a'ec moé ! »

P'is le maît' d'école i' éta't rendu tanné[4] d' 'oèr çâ. « Ti-Jean, rest' don tranquille ! » P'is Ti-Jean voula't. . . i' éta't to'jours pareil. Fa't qu' le maît' d'écol' dit : « Ti-Jean, i' dit, viens 'citte, m'en vâs t' tiré' au po'gnat, moé ! »

Fa't qu' Ti-Jean i' pârt p'i' i' s'en vâ tiré' au po'gna' avec le maît' d'école. L' maît' d'école i' s' faisa't renvarser, bang ! bang ! bang ! Lâ, i' s'ést trouvé choqué, i' dit : « Vâ-t'en à ta place, p'i' i' dit, rest' tranquille ! »

Fa't qu' lâ, Ti-Jean s'st en-allé à sa place, p'i' i' continua't pareil d'êt' tannant de. . . i' éta't toujour' apras sés p'tits chums. I' éta't fort p'i' i' l' sava't pâs comment c' qu'i' éta't fort. I' éta't tannant !

To'jours, le. . . le maît' d'écol' gu'i disa't toujours : « Ti-Jean, rest' don tranquille ! » P'is to'jours, lâ, le v'lâ rendu médi. Lâ, i' ont parti pour aller dîner. P'i' en pâssan au restaurant, i' rent' dans l' restaurant, Ti-Jean, p'i' i' d'mande lés commis du restaurant pour tiré' au po'gna' avec lui. Commis du restauran i' dit : « C'ést correck ! »

---

1. *Tannant* : Énervant, capable de faire perdre patience.
2. *Chums* (angl.) : Copains, amis.
3. *Poignet (tirer du)* : Jeu qui consiste à saisir la main d'un adversaire, coudes sur la table, et à lui tordre le poignet, en lui rabattant la main sur la table.
4. *Tanné* : À bout de patience.

C' fa't qu'i' tire au po'gna' avec, p'i' i' renvarsa't l' commis du restaurant. Bang ! bang ! bang ! P'i' i' ava' in vieux tireu' d' po'gna' au fond du restaurant. Le commi' i' dit : « Vâ trouver l' vieux, i' dit, au fond, lâ, i' dit, tu vâs voèr, i' dit, i' vâ t' tiré' au po'gnat, lui. » C' fa't qu'i' s'en vâ trouver l' vieux champion d' tireu' d' po'gnat, p'is lâ, i' po'gn' le vieux p'i' i' renvarsa't l' vieux, bang ! bang ! bang ! Ah ! i' éta't bien fort, p'i' i' l' sava't pâs. Mé' lâ, i' s'st aparçu qu'i' éta't fort.

I' arriv' chez eux, p'i' i' di' à sa mére, i' dit : « M'man, i' dit, moé, j' vâs p'u' à école. I' dit, j' vâ' aller travailler, i' dit, j' su's b'en fort, p'i' i' dit, j' vâ' aller travailler.

– Sa mére 'a dit, sé's b'en qu' ça pâs d' bons sens !

– Ah ! I' dit, j' su's fort c'st effreyant, p'is, i' dit, j' vâ' aller travailler.

– To'jours b'en, sa mére 'a dit, c'ést correck ! »

C' fa't qu'i' ava' in gros ch'fal [cheval] blanc chez eux. I' prend l' gros ch'fal blanc, p'i' il l'emmène au râs la maison, p'i' i' pren in sac, in grand sac, p'i' i' mat tout' son ling' dedans, mat çâ su' l' dos du ch'fal p'is pârt, p'is s'en vâ au chanquier.[5]

Quand i' ést arrivé au chantier, le for'man[6] éta't... dan 'a cour de... du camp'[7] a'ec le couk [cook][8]. I' ont dit : « R'gârd' don c' 'tit gârs qui s'en vien icitte avec in gros ch'fal blanc ! C'ést-tu comiqu' de 'oèr v'nir çâ ! » To'jours qu'i' arriv' lâ au chanquier, p'i' i' ont dit : « Où c' que tu vâs, 'tit gârs ?

– I' dit, j' m'en vien en chanquier !

– B'en, i' dit, on engag' pâs dés p'tits gâ' icitte, on engag' dés hommes !

– B'en, i' dit, asseillez-moé [essayez-moi], p'i' i' dit, si j' capab'e, c'st correck ; si j' pâs capab'e, b'en, j' m'âs m'en aller ! »

To'jours le vieux... le for'man pour le fon' [fun][9], i' 'i denne enne hache p'i' in bock saw [buck saw][10]. P'i' i' ava' enn' grosse épinette au râs l' camp', lâ, plein d' branch's jusqu'à terre, p'i' 'a éta't b'en longue. Le for'man, pour le fun, i' dit : « Quiens, i' dit, v'lâ enne hach' p'i' in buck saw, p'i' i' dit, s' t'és capab' de mett' c'tte épinett'-lâ à terre, voèr qu'est-c' que t'és capab' de faire ! »

Ti-Jean i' po'gn' la hache, p'i' i' ébranch' l'épinett' tant qu'i' a pu l' fair' lâ, p'i' i' prend sa hach' p'i' i' denn' t'oâs quat' coups d' hach' p'i' i' fa' enn' bell' natch [notch][11] p'i' i' prend l' buck saw p'i' i' scie la bûche. Lâ i' pouss' dessus p'is l'épi-

---

5. *Chantier* : Zone de la forêt soumise à l'exploitation du bois.
6. *Foreman* (angl.) : Contremaître.
7. *Campe* : Campement, maisonnette rustique, en forêt.
8. *Cook* (angl.) : Cuisinier.
9. *Fun* (angl.) : Plaisir. Expression : *Pour le fun* : Pour rire, pour s'amuser.
10. *Buck saw* (angl.) : Scie manuelle pour débiter les billes de bois.
11. *Notch* (angl.) : Entaille, coche.

nett' tombe à terre. Prend sa hache, i' l'ébranch' d'in bout' à l'aut'e, lâ, i' 'a coup' toute en billots d' douze pieds, p'i' i' po'gn' çâ, p'i' i' pil' [empile] çâ à côté du ch'min.

Lâ, l' for'man : « Ah ! b'en, i' dit, c'ést correck ! I' dit, t'és b'en capab'e, i' dit, c'st âll raït [all right][12] ! Mé', i' dit, avant d'aller travailler dans l' boâs, i' dit, on vâ' aller manger ! »

Fa't, rent' dan 'a couk'rie [cookery][13] p'is le cook i' gu'i denne enne assiett' de bin's [beans][14]. Enfaîtés dés patates, p'is dés bin's ! « P'is, quiens, i' dit, Ti-Jean, viens manger ! » Ti-Jean i' mange enne assiettée comm' çâ. I' dit : « En veux-tu encôre ?

– I' dit, oui ! »

I' en denne enn' deuxième assiettée, i' mang' tout çâ encôre. B'en, l' for'man i' dit : « B'en, asteur, on vâ aller travailler ! » Lâ, i' gu'i denne in set[15] de slé [sleigh][16] pour mett' son ch'fal blanc là-d'ssus. I' attell' son ch'fal blanc su' in set de sleigh. S'en vâ au rollway[17] pour charger, p'is lés bonn's plaç's 'ta'ent tout's pris. Ti-Jean i' pâss' d' l'aut' côté p'i' i' po'gn' lés billots, p'is charge, po'gn' lés billots p'is charge, po'gn' lés billots p'is charge. I' a chargé d' minm' lâ, p'is lâ, i' s'en vâ au lac pour décharger p'is lâ tout's lés bonn's place' éta'ent pri' encôre. Ti-Jean pâss' tout drett' p'is s'en vâ d' l'aut' côté, po'gn' lés billots, gorroch'[18] su' l' lac, po'gn' lés billots, gorroch' su' l' lac, po'gn' lés billots, gorroch' su' l' lac. I' â châarguié d' minm' tout' l'hiver.

P'is quand i's ont eu fini d' châarguier lâ, l' for'man dit : « Asteur qu'on a fini d' châarguier, i' dit, vous allez v'nir à l'office[19], p'is m'en vâs vous payer ! »

Ti-Jean s' dépêche à rentrer l' premier à l'office. I' dit : « Moé, j' veu' êt' payé tout' avec dés bills[20] d'un' piasse !

– L' for'man dit, c'ést correck ! »

Commence à gu'i compter dés bills d'enn' piasse. Ti-Jean, i' ramâssa't lés bills p'i' i' 'és metta't dans son sac. Bills p'is dés bills d'enn' piasse ; emplit son sac b'en plein, p'is s'st-en v'nu chez eux !

Fini !

---

12. *All right* (angl.) : Très bien.
13. *Cookery* (angl.) : Cuisine ; lieu où l'on cuit la nourriture.
14. *Beans* (angl.) : Fèves.
15. *Set* (angl.) : Assortiment ; outil ou instrument comportant plusieurs pièces.
16. *Sleigh* (angl.) : Sorte de traîneau à quatre patins pour transporter le bois.
17. *Rollway* (angl.) : Sorte de tréteaux où l'on empile les billots avant le charroyage.
18. *Garrocher* : Lancer.
19. *Office* (angl.) : Bureau.
20. *Bills* (angl.) : Billets.

7 – TROIS LÉGENDES

Le champ de roches à Rigaud

Mon père venait de Rigaud. Les oncles avaient souvent des légendes à nous raconter, entre autres celle du champ de roches de la grotte de Rigaud. C'est une légende, dit-on ; il ne faut donc pas trop y croire ! Un cultivateur travaillait le dimanche à semer du grain et à le récolter. Ce paysan fut puni. Son champ, au lieu de produire du blé et autres grains, fut changé en une sorte de place couverte de cailloux. Ce champ existe encore.

L'horloge

On nous parlait aussi d'une horloge dépourvue de sonnerie et de tout mécanisme. Un soir, elle sonna soixante-douze coups. On nous effrayait longtemps avec des faits mystérieux.

Les enfants Cholet

Le répertoire contenait aussi l'histoire des trois enfants Doucet ou Cholet. Des colporteurs les avaient enlevés parce que leurs parents, disaient-ils, n'avaient pas été gentils avec ces passants. Les enfants ont été longtemps entre les mains de ces méchantes gens. Placés comme matelots sur un bâtiment, deux sont morts, l'un après l'autre, et ont été ensevelis en mer. Le troisième est revenu longtemps après, tellement changé que même ses parents ne le reconnaissaient plus. Il a raconté comment les choses s'étaient passées pendant près de quarante ans. Nous avions une voisine qui se disait parente d'une famille Doucet.

Pour le moment, c'est ce dont je me souviens. On nous racontait bien d'autres récits, mais la mémoire me fait défaut.

TROIS LÉGENDES

Légendes racontées, le 9 août 1975, à Sudbury, par Sr Rose Rozon (âgée de 71 ans), qui est native de Hawkesbury, Ontario. Elle a appris ces légendes de son papa, alors qu'elle avait 9 ans (1912).

Enregistrement n° 3843. Légende : Les enfants Cholet... L'enfant perdu et retrouvé, *par J.-B. Proulx, Libr. Beauchemin, Montréal, 1922, 140 p.*

Le champ de roches à Rigaud

Comm' mon pèr' v'nait de Rigaud, lés oncle' avaient souvent dés légende' à nous raconter, en autres, cell' du champ de roch's de la grott' de Rigaud. Paraît-il, c'est un' légende, il ne faut pas trop y croire, qu'un cultivateur travaillait le dimanche à semer du grain et à le récolter. Et comme il a été puni, ce fut un champ de roch's qui existe encore, qui a été mis là au lieu du... d' la farine, au lieu du grain de blé et dés autres semences.

L'horloge

Ensuite, ils parlaient d'une horlog' qui n'avait ni sonn'rie, tout étè' enl'vé. Ell' s'est mise à sonné' un soèr, soixante-et-douz' coups. On nous effreya' avec c'lâ !

Les enfants Cholet

Il y avè' aussi l'histoèr' dés enfants Doucet ou Cholet que lés peddlers, c'st-à-dir' lés colporteur' avaient enl'vés parç' que lés parents disaient ... on avait pâ' été gentil avec cet homme. Alors, ils ont été longtemps dans lés mains de cés méchants, ils ont été mis sur un bateau et il y en a deux qui sont morts l'un après l'autre enterrés sur... la mer, et le troâsième ést r'venu bien âgé, sés parents ne le r'connaissaient plus. Et il a raconté comment lés chos's s'étaient pâssées durant près de quarante ans. Nous avions une voisine qui se disait parente avec un' famill' Doucet.

C'ést c' que j' me rappell' dans l' moment, i' en avait d'aut's, mé' lâ ça m'échapp' d' la mémoère !

8 – HISTOIRE DE REVENANT

Mon père nous a raconté ces faits, onze ans après les avoir vécus. Je pense bien qu'il y croit encore. Quant à nous, jeunes enfants, il nous faisait trembler de peur en nous racontant son aventure.

À l'âge de dix-neuf ans, mon père assista à un grand accident. Un homme était tombé d'un train et s'était fracturé le crâne. Aussitôt, on a demandé aux témoins de l'accident qui parmi eux voulait bien aller chercher le médecin et le curé de la paroisse.

Mon père, désireux de se montrer serviable, courut se procurer un cheval et une voiture dans une écurie de louage, pour se déplacer plus rapidement. Après avoir ramené le médecin et le prêtre, il était fier de cette action bénévole qu'il compléta en allant reconduire tous les curieux chez eux.

On vit à ensevelir le défunt et à exposer son cadavre, pendant la nuit, sur un tréteau de planches comme on le faisait dans ce temps-là.

Une fois le défunt enterré, mon père, sans trop savoir pourquoi, ressentait une certaine frayeur à passer devant la demeure du disparu. Il ne pouvait s'empêcher de jeter les yeux en-dessous du perron où l'on avait replacé les planches qui avaient servi à exposer le mort.

Un bon soir, au cours d'une promenade à pied, mon père avait dépassé d'une certaine distance la demeure du défunt. Sur le chemin du retour, il sifflait, nous racontait-il. En passant devant la maison macabre, il lui a semblé voir le mort s'appuyer sur ses mains et sur ses genoux, puis se dresser debout sous le perron près des planches sur lesquelles on l'avait exposé. À ce récit, nous, les petits, nous sentions nos pieds trembler dans nos bottes.

Mon père s'est donc mis à presser le pas sur l'étroit trottoir de bois que les pauvres gens d'alors avaient bâti. Mon père filait rapidement en rythmant le clic clac de ses talons sur le trottoir. Tout tremblant de peur, il se demandait bien ce qui était arrivé. Pour lui, il avait réellement vu le revenant. Quand il a pressé la clanche de la porte, chez lui, il a tout à coup pensé que le mort était venu lui demander d'oublier la somme d'argent dépensée à son sujet, lors de son décès.

Il faut rappeler, ici, que mon père avait dépensé un dollar et soixante-quinze sous pour louer la voiture et le cheval, le jour de l'accident. Cette dépense il la regrettait un peu. Chaque fois qu'il passait près de la maison du mort, cette somme

lui revenait à la mémoire. Il se dit que le mort lui était apparu pour créer l'occasion de régler ce compte une fois pour toutes. Il s'empressa de dire : « La somme d'argent que j'ai sur le cœur, je te la donne ! » Enfin libéré, il a fermé la porte avec grand bruit derrière lui. Il concluait ainsi son histoire : « Je n'ai jamais eu peur après cet incident ! »

Cette déclaration ne nous a jamais convaincus, puisque mon père a fermé la porte avec fracas, toute sa vie.

HISTOIRE DE REVENANT

Histoire racontée, le 4 avril 1976, à Alban, Ontario, par M^me^ Eugène Dionne (née Lilianne Lahaie), agée de 65 ans. Elle a appris ce fait de son père, Hormidas Lahaie, en 1917.

Enregistrement n° 4614.

... i' ava' onze ans, et puis j' pens' bien qu'i' croi' encor' fermemen à son histoère. Seul'ment que, n'us aut's comm' p'tits t-enfants, on a eu bien pêur, c'était un' grand' frayeur pour la famille. Il nous a raconté qu' à l'âg' de dix-neuf ans, i' ést arrivé su' in accident, enn' grande accident. Un homm' qui a tombé en bâs d'un train et puis qui s'éta't câssé l' crâne.

Alors, on a demandé tout autour qui est-c' qui courra't chercher l' méd'cin, p'is l' docteur... le curé d' la paroisse. Et puis, mon pèr' voula' êt' galant ; i' ést parti, pour aller plus vite, i' ést arrêté à un' littery barn[1] qu'on appell' dans c' temps-lâ. Bien, i' s'éta't loué in ch'fal p'i' enn' voiture. Et puis, i' ést allé chercher le curé, i' ést allé chercher le méd'cin, et pui' il l'amm'né, i' éta't fier de sa galant'rie. P'i' alors...

Apras tout çâ, i' été r'conduir' lés gens chez lui, puis c'ui qui ést mort, on l'â exposé comme on faisa't dans c' temps-lâ. Et puis, on l'exposa't, la nuit, sur dés planches.

P'is, i' â... pour trouver son chez-eux, mon pèr' pâssa't d'vant la maison et pui' i' ava't toujour' enn' p'tit' frayeur... i' sava't pâs pourquoi, parç' qu'i' r'garda't toujours cés planch's-lâ en d'ssour d' la gal'rie, qui ava'ent 'té remplacée' en d'ssous, pour... qui ava' exposé le mort de d'dans, et puis...

Un bon soèr, qu'i' éta' apras prend'e un' marche, i' éta't dépâssé cett' maison-lâ un bon bout. I' s'en r'venait, et pui' i' nous racontait qu'i' sifflait, mé' j' pens' qu'i' sifflait pâs, par 'zemp'e ! Et p'is, en pâssant devant, il lui a semblé avoir vu lever le mort sur sés mains et sur sés g'noux. Il l'â vu debout sour sa gal'rie, sur lés mêmes planch's... À pârt çâ, n'us aut's, quand on éta't p'tit, on trembla't d'

---

1. *Littery barn* (angl.) : Ferme où l'on loue des chevaux.

frayeur dans nos bottes, j' vous garantis. Et puis, mé', i' dit, qu'i' a commencé à hâter l' pâ' in p'tit peu, i' ava' in p'tit trottoèr de boâs, ici, dans c' temps-lâ le monde... on sait b'en qu'i' étè'... et p'is ça faisa't clic clac, clic clac, clic clac ! I' s'en alla't chez lui à l'épouvante. Et puis, i' éta't lâ qu'i' se d'mandait qu'est-c' qui... qu'est-c' qui ést arrivé. Pour lui, il l'ava't vraiment vu. Quand i' a attrapé la clanche d' la port' de chez lui, i' a pensé... que c'éta't Fator [?] qui lui d'mandait l'argent, parç' que quand o' â été... l' ch'fal p'is la voéture, on lui a chargé[2] un' piasse et soixant'-quinz' pour avoir loué çâ.

Alors, i' ava't pensé comm' jaune [?], longtemps... et puis ça gu'i r'vena' à 'a mémoèr' souvent, chaqu' fois qu'i' pâssait, je suppôse. Alors, i' a pensé que c'était sa piasse et soixant'-quinze. Alors, il lui â dit : « J' t' la donne ma piass' soixant'-quinze ! » P'i' i' dit, après çâ, i' a farmé la port' très fort en arrièr' de lui, et puis, i' a dit : « Bien, j'ai jama' eu peur après çâ ! »

Mé' on a jamais cru çâ, parç' qu'i' a toujours farmé la port' fort tout' sa vie !

2. *Charge* [to] (angl.) : Demander, exiger.



BIOGRAPHIE

Madame Albert Vachon (Alice Perron) est née à Verner, Ontario, le 13 août 1904. Elle nous rappelle que, à cette époque, la nouvelle paroisse s'appelait Laprairieville. Son père, Cyrille Perron, natif des Éboulements, comté de Charlevoix, s'exila très jeune aux États-Unis où il travailla quelques années dans les manufactures de tissage. C'est aussi aux États-Unis que Cyrille connut Eugénie Bourgeois (native de Midland, Ontario) qui devint son épouse en 1900.

Cyrille Perron arriva à Verner (Laprairieville) au cours de l'année 1900, et prépara une maison de poutres équarries tout en défrichant un coin de terre. Sa femme le rejoignit au début de 1904. C'était un homme de plusieurs métiers. Il bâtit même l'église actuelle de Verner dans laquelle notre informatrice, Alice Perron, fut une des premières à recevoir le baptême.

Toute jeune encore, Alice montra un talent prononcé pour le théâtre, la poésie et le conte. Elle se rappelle avoir appris plusieurs récits oraux, à l'âge de 12 ans, d'une madame Racette de Lavigne, sage-femme venue soigner sa mère à l'occasion d'une naissance. La jeune conteuse répétait à l'école, à l'heure de la récréation, les récits appris à la maison de la bouche de Madame Racette. « Une fois, nous a-t-elle dit, l'institutrice négligea de sonner la fin de la récréation pour me permettre de terminer un conte que les écoliers écoutaient attentivement ! »

Alice Perron alimenta son répertoire de récits oraux à même les répertoires d'une demoiselle Éma Gélinas (plus tard, Mme Aimé Pilon) et celui de son père qui rapporta plusieurs contes des chantiers où il exerçait, l'hiver, le métier de forgeron.

Devenue Madame Albert Vachon, notre conteuse égaya souvent les veillées de corvée chez ses voisins, au moyen de récits folkloriques appris au cours de son enfance. À Sturgeon Falls où elle demeura longtemps, elle débitait, tout en tricotant sur la galerie, les soirs d'été, des contes qui avaient pour effet de rassembler tous les enfants du voisinage.

Agée actuellement de 76 ans, Madame Albert Vachon est encore une agréable conteuse qui a le don d'égayer ceux ou celles qui la visitent pour lui parler d'un passé rempli de joyeux souvenirs.

9 – JEAN-DE-L'OURS

Il était une fois un homme que tout le monde avait surnommé Jean-de-l'Ours parce qu'il était grand, énorme, et que son corps était couvert de poils. Jean-de-l'Ours avait quitté sa famille et se promenait de village en village depuis déjà assez longtemps.

Un jour, il rencontre, sur sa route, un étranger, aussi grand et aussi corpulent que lui. Jean-de-l'Ours lui demande son nom ; l'inconnu lui répond : « Tout le monde m'appelle Branle-Montagne.

– Mais pourquoi Branle-Montagne ?

– Parce que je suis tellement fort que je peux saisir une montagne et la secouer en tous sens.

– Oh ! fit Jean-de-l'Ours. Moi, on m'a baptisé Jean-de-l'Ours parce qu'il n'existe pas d'homme plus fort que moi.

– Si tu voulais, reprend Branle-Montagne, nous pourrions nous associer et faire fortune ! »

Les deux hommes partent donc à l'aventure. Après avoir marché pendant plusieurs jours, ils rencontrent un autre individu. Ils le saluent : « Bonjour, monsieur ! » Puis les trois voyageurs se mettent à causer ensemble : « Quel est ton nom ? demandèrent les deux associés à l'inconnu.

– Moi, je m'appelle Tord-Chêne !

– Ah ! Mon ami, lui, a pour nom Branle-Montagne. Moi, on m'a surnommé Jean-de-l'Ours à cause de ma grande force. Mon ami, lui, est capable de secouer les montagnes.

– Bien moi, je peux saisir un chêne et le tordre facilement.

– Alors, pourquoi ne ferions-nous pas route ensemble tous les trois ? Nous pourrions faire beaucoup d'argent puisque nous sommes les trois hommes les plus forts au monde. »

Marché conclu ! Les trois géants s'engagent sur la route. Quand vient le soir, ils aperçoivent au loin une maison qui ne semble pas habitée. Ils y entrent ; à leur grande surprise, ils constatent que les armoires sont remplies de nourriture ! Les trois compagnons font le tour de la maison et décident d'y demeurer.

Ils y passent la nuit. Le lendemain matin, Jean-de-l'Ours dit à ses deux compagnons : « Écoutez-moi un peu. Nous sommes tout près d'une immense forêt que nous pourrions exploiter. Il s'agirait de travailler tous les trois ; nous pourrions abattre une grande quantité d'arbres et en vendre le bois par la suite. Forts comme nous sommes, nous pourrions abattre beaucoup d'arbres dans une journée et jouir d'un bon revenu.

– C'est un plan merveilleux ! répondent les deux autres.

– Cependant, ajoute Jean-de-l'Ours, un de nous trois va rester à la maison pour préparer le repas ! Aujourd'hui, Tord-Chêne, c'est toi qui vas agir comme cuisinier ; fais-nous de la soupe pour ce soir. Prends ce chiffon de guenille, et quand la soupe sera cuite, monte au sommet de l'arbre devant la maison et suspends-y le chiffon pour nous indiquer que tu es prêt à servir la soupe ! »

Tord-Chêne fait bouillir la soupe et prépare soigneusement le repas en chantonnant. Au moment où il s'apprête à hisser la guenille au haut de l'arbre, une trappe s'ouvre dans le parquet de la cuisine, et il en sort un petit nain qui bondit sur les épaules du cuisinier. Il lui bouche les yeux, lui arrache des poignées de cheveux, lui tire les oreilles, le jette à la renverse et lui égratigne le visage.

Tord-Chêne est incapable de se libérer de l'emprise du bouillant visiteur. Pendant que le cuisinier reprend ses sens, le petit nain s'empare du chaudron de soupe et décampe à toute vitesse. Tord-Chêne parvient à se relever et à s'affaisser sur un banc. Les deux compagnons, à la vue du temps qui filait, et fatigués par un long maniement de la hache, se disent entre eux : « Voyons ! Il ne se presse pas d'attacher son guenillon, lui ? Ce n'est pourtant pas une si longue corvée que de faire cuire de la soupe !

– Moi, dit Branle-Montagne, je commence à avoir passablement faim !

– Filons à la maison, dit Jean-de-l'Ours. Allons voir ce qui s'y passe. Si le repas n'est pas encore prêt, nous attendrons ! »

Les deux géants reviennent à la maison et trouvent Tord-Chêne tout pantelant, assis sur le blanc de la cuisine, la tête entre les mains. Quand ils l'aperçoivent dans cet état, le visage tout ensanglanté, ils s'empressent de lui demander : « Veux-tu bien nous dire ce qui s'est passé ?

– Ah ! rien ! répond Tord-Chêne. J'ai été malade.

– Et puis, ta soupe ?

– J'étais tellement malade que je n'ai pas eu le temps de la préparer. J'ai trébuché et je me suis blessé à la figure.

– C'est dommage ! enchaînent ses amis. Nous allons manger autre chose ! »

Les deux géants se préparent à dîner et ne retournent pas bûcher dans l'après-midi. Le lendemain matin, cependant, ils se font un devoir de retourner en forêt. Jean-de-l'Ours donne alors des ordres à ses deux compagnons : « Toi, Tord-Chêne,

tu viens bûcher avec moi, aujourd'hui ; toi, Branle-Montagne, tu vas rester à la maison. Et j'espère que tu réussiras à nous faire de la soupe. N'oublie surtout pas d'aller attacher le chiffon au faîte de l'arbre pour nous prévenir que la soupe est prête. »

Jean-de-l'Ours et Tord-Chêne partent donc en forêt. Tout en marchant, Tord-Chêne se demandait : « Je ne sais pas si le petit nain va lui rendre visite ? » Il était inquiet pour la vie de son ami, mais il n'osait pas, à cause de son orgueil, confier ses craintes à Jean-de-l'Ours.

Pendant que ses compagnons bûchent dans la forêt, Branle-Montagne prépare soigneusement sa soupe, comme l'avait fait Tord-Chêne. À onze heures, le repas était déjà préparé. Le cuisinier, heureux de son travail, se dit en lui-même : « Mes compagnons vont être surpris de voir que j'ai pris si peu de temps à apprêter la soupe ! Moi, je suis capable de m'occuper d'un repas ! »

Il est sur le point de quitter la pièce, pour aller suspendre son chiffon, quand, par la même trappe, apparaît le même petit nain. Ce dernier lui saute au visage et lui inflige les mêmes blessures que, la veille, à Tord-Chêne. Impossible pour Branle-Montagne de maîtriser ce petit nain doué d'une force incroyable.

Jean-de-l'Ours, vu le manque du signal, manifeste son inquiétude : « Écoute donc ! Je commence à avoir faim, moi. Mais pourquoi la faim nous tenaille-t-elle si fort ? Est-ce parce que nous travaillons dans la forêt ? Je ne peux pas m'expliquer pourquoi Branle-Montagne n'a pas encore suspendu son drapeau ! » À ses côtés, Tord-Chêne soupçonnait ce qui se passait à la maison : « Je parie, pense-t-il, que le petit nain est allé lui rendre visite ! » Mais il n'osait rien révéler de sa propre aventure. Stimulé par la faim, Jean-de-l'Ours dit à son compagnon : « Gagnons la maison ! Allons voir ce qui se passe chez nous ! »

Tord-Chêne suit Jean-de-l'Ours sans dire un mot. En arrivant à la maison, ils trouvent le cuisinier étendu sur le parquet de la cuisine ; il avait subi une raclée plus forte encore que celle de Tord-Chêne, la veille.

Quand Jean-de-l'Ours s'aperçut qu'il n'y avait pas de soupe sur le poêle — le petit nain s'était enfui avec le chaudron — il s'écria : « Voulez-vous bien me dire pour quelle raison vous n'arrivez jamais à nous préparer un repas ? » Puis, s'adressant encore à ses deux compagnons de travail : « Demain, vous irez bûcher tous les deux ; c'est moi qui resterai à la maison pour faire la soupe. » Les deux géants se regardaient du coin de l'œil, sans dire un mot.

La nuit venue, tout le monde se couche. Puis, le lendemain matin, Jean-de-l'Ours s'adresse à ses deux associés : « Allez au travail maintenant, et je vous promets que le pan de guenille sera hissé à temps pour annoncer le dîner ! »

Tout en déambulant, les deux hommes échangent leurs impressions : « Veux-tu bien me dire si c'est un petit nain qui a voulu te battre ? demande l'un.

– Un petit nain, en effet ! Et j'ai tellement honte ! Quand j'y pense ! Me faire donner une raclée par un petit homme mesurant à peine un mètre. J'ai bien hâte de voir s'il jouera le même jeu avec Jean-de-l'Ours ! »

Les deux bûcherons se démènent un certain temps pendant que Jean-de-l'Ours s'affaire autour de son poêle. Tout à coup, le petit nain fait à nouveau son entrée dans la cuisine. Le cuisinier l'empoigne sur-le-champ et s'écrie : « Tiens, voilà justement la guenille que je vais suspendre à l'arbre ! »

Jean-de-l'Ours l'attrape donc sous son bras, le hisse jusqu'au faîte de l'arbre. Il noue la barbe du pauvre nain à une branche de l'arbre, laisse le petit visiteur suspendu dans les airs. Jean-de-l'Ours continue son travail en toute quiétude.

De la forêt, Branle-Montagne et Tord-Chêne s'exclament en apercevant le signal convenu. « Eh ! As-tu vu ? Le guenillon est suspendu au faîte de l'arbre ! Peut-être que le petit nain n'est pas venu, aujourd'hui ? C'est possible, étant donné les deux marmites de soupe qu'il a avalées ! »

Les deux bûcherons décident d'en apprendre plus long. En revenant à la maison, ils examinent plus attentivement la pièce de tissu : « Mais ! Cette guenille n'est pas toute blanche ! On y entrevoit du rouge. Qu'est-ce qui pend à cette branche ? » Ils ne cessent d'examiner le guenillon suspendu à l'arbre. Ils approchent de la maison et reconnaissent le petit nain accroché à la tête de l'arbre. Sur un ton assez rude, Jean-de-l'Ours leur dit : « Vous en êtes de beaux poltrons, vous autres, même si vous vous croyez forts ! Et vous vous êtes laissé massacrer par cette sorte de Tom-Pouce ! »

Pendant ce temps, le petit nain, suspendu à la branche d'arbre, ne cessait de se trémousser.

Les trois géants commencent à manger leur soupe. Soudain, le petit nain, à force de s'agiter, réussit à desserrer le nœud de sa barbe et tombe de la branche. Aussitôt à terre, il détale à toutes jambes à travers un champ du voisinage. Les bûcherons le poursuivent sans tarder, mais bientôt s'aperçoivent qu'il est disparu. À force de parcourir à pied le pâturage, ils découvrent une ouverture dans le sol.

Jean-de-l'Ours enjoint alors à Tord-Chêne de pénétrer dans cet orifice : « Précède-nous et va voir où conduit ce passage ; tu reviendras ensuite nous le dire ! » Malgré ses appréhensions, Tord-Chêne obéit à son chef et disparaît dans le trou. Quand Jean-de-l'Ours constate que son ami ne revient pas, il envoie Branle-Montagne à la découverte du petit nain. Le second délégué imite le premier : il ne revient pas.

Jean-de-l'Ours s'étonne de ce piètre résultat. À son tour, il descend dans la cavité où se sont engagés ses deux amis. Quelle surprise, en arrivant au fond de la cachette ! Il découvre plusieurs belles filles assises au centre d'une bande de nains ! Il comprend alors pourquoi ses compagnons ont préféré demeurer sous terre. Lui-même, Jean-de-l'Ours, reste figé sur place à contempler ces belles filles ; il ne songe plus à remonter à la surface.

Par contre, les jeunes filles implorent les trois géants : « Ah ! messieurs, messieurs, disent-elles, retirez-nous de cette prison ; nous avons été enlevées. Nous voulons retourner chez nous ! » Jean-de-l'Ours conclut alors un marché avec ses associés : « Je vais faire quelque chose, écoutez-moi bien. Puisque c'est moi qui ai préparé votre soupe et qui ai contribué à retrouver les filles au fond de cette cachette, je crois avoir le privilège de choisir en premier la jeune fille vers laquelle va ma préférence ! »

Jean-de-l'Ours fixa son choix sur la plus jolie, et il dit à ses compagnons : « Je prends celle-ci et je l'emmène avec moi ! » Puis il pria tour à tour Branle-Montagne et Tord-Chêne de se choisir respectivement une jeune fille.

Les trois géants, accompagnés des jeunes filles, quittèrent le souterrain et suivirent les géants à leur maison. Pour leur part, les petits nains obtinrent les autres jeunes filles, à condition de ne plus venir importuner les géants.

Ces derniers se fixèrent définitivement sur leur terre, chacun avec sa femme. Ils gagnèrent leur vie à bûcher dans la forêt et s'ils ne sont pas morts, ils bûchent encore !

JEAN-DE-L'OURS

Conte traditionnel raconté à Sudbury, Ontario, le 6 août 1974, par M^me^ Albert Vachon (née Alice Perron), 70 ans, qui l'avait appris à Verner, Ontario, vers 1916, d'une dame Racette (plus de 70 ans), de Lavigne, Ontario.

Enregistrement n° 4450. Contes-types 650 A I, 301 I, II a, b, c, III.

Un' fois c'ta' in homm' qu' éta't gros, grand p'is tout' couvert de pouell [poil], p'is tout' le mond' l'app'la't Jean-de-l'Ourse. I' marcha't dans l' chemin, puis ça faisa' in grand bout d' temps qu'i' marcha't.

P'is tout d'in coup, i' rencontre in autre homme. L'autre homme éta't gran et gros comm' lui, p'i' i' gu'i â d'mandé son nom. L'autre homme i' dit : « Moi, i' dit, on m'appell' Branl'-Montagne.

– Ça fa't, i' dit, comment Branl'-Montagne ?

– I' dit, oui, i' dit. Moi, i' dit, j' sui' assez fort, i' dit, j' pren enn' montagn' p'is j' la secoue comme i' faut.

– Oh ! i' dit, moi, i' dit, on m'appell' Jean-d'-l'Ours' parç' qu'i' dit, j' suis l'homm' le plus fort, i' dit, i' y a parsonn' qui. . .

– B'en, i' dit, si tu voula's, i' dit, on partira' ensemb' no's deux p'i' on s' f'ra't beaucoup d'argent. »

Alors, lés deux homm's parte' et puis, lâ, ça faisa' in grand bout d' temps qu'i's marcha'ent. Te'jours, i's rencontre' in autre homme. I' ont dit : « Bonjour, mecieu ! » P'i' i's commence' à jâsé' ensemb', lés troâs. « Lâ, i' dit, comment c' tu t'appelles ?

– I' dit, moi, i' dit, j' m'appell' Tord-Chêne !

– Oh ! b'en, i' dit, lui, i' dit, i' s'appell' Branl'-Montagne. Moi, i' dit, j' m'appell' Jean-de-l'Ours' parç' qu'i' dit, j' suis bien fort. Lui, i' dit, i' branl' lés montagnes.

– B'en, i' dit, moi, i' dit, j' prends l' chên' p'is, i' dit, j' tords le chêne, p'i' i' dit. . .

– B'en, i' dit, pourquoi qu'on s'en ira't pâ' ensemb' no's troâs, i' dit, on pourra't s' fair' beaucoup d'argent, i' dit, on ést lés troâs homm's lés plus forts du monde ! »

Alors, i's part'nt p'is ça f'sa' un grand bout d' temps qu'i's marcha'ent. Ah b'en ! lâ, i' éta'ent rendu' au soèr. I' dit. . . i's voeille' enn' maison p'is c' ava't pâs d' l'air qu'i' y ava't du mond' dedans, rien. I' ent'nt ; c'ta't plein d' manger, dés grands armoires. P'i' i's s' prom'na'ent tout autour, i's r'garda'ent çâ. « Ouè ! B'en, i' dit, j' pens' qu'on vâ resté' ici ! »

Alors, lâ, i' ont couché. P'is l' lend'main matin, Jean-d'-l'Ours' i' di' aux aut'es, i' dit : « 'Cou' don, i' dit, i' y a pâs mal[1] d'arb'es, et p'is, i' dit, tout's sort's d'affaire' autour d' la gross' forêt, i' dit. Si on s' metta' ensemb'e, lâ, i' dit, on pourra't bûcher pâs mal de boâs. P'i' i' dit, on vendra't du boâs, p'i' i' dit, on ést fort, on en f'ra't beaucoup par jour.

– Ah ! i' dit, c' correck ! »

Toujours b'en, i' dit : « Par exemp'e, lâ, i' dit, i' 'n n-â in qui vâ rester, i' dit, pour nous faire à manger. I' dit, toi, Tord-Chêne, tu vâs rester, p'i' i' dit, tu nous f'râs d' la soupe ; p'i' i' dit, tiens, i' dit, çâ, i' dit, c' guénill'-lâ, lâ – p'is c'ta' in grand morceau d' drâ' ou quelque chose – i' dit, quant' ta soupe 'a s'râ faite, lâ, i' dit, vois-tu l'arb'e en avant, lâ ? B'en, i' dit, mont' là-d'dans, p'i' i' dit, attach' la guenille, lâ, p'i' i' dit, n'us aut'es, i' dit, lâ-bâ' où c' qu'on vâ bûcher, i' dit, quand on voirâ ta grand guenille, lâ, b'en, i' dit, on s'en viendrâ dîner, p'is mangé' 'a soupe. »

Alors, mon Tord-Chêne i' faisa't sa soupe, p'i' i' chanta't p'is tout' çâ. P'is lâ, la soupe éta't prête, p'i' i' éta't pour aller mett' çâ, sa guénille, attacher sa guénille. Tout d'in coup, i' y â in cârré qui s'ouv' [ouvre] dan 'a maison, p'i' i' t' sor' [sort] in p'tit nain. Ah ! ch. . . i' a fait' le saut, lui. Le p'tit nain gu'i saut' su' 'és épaules, rent' lés doigts dan 'és yeux, i' arrach' lés ch'veux, tir' lés oreilles, le jette à terre, grafigne, p'is. . .

Ah b'en, lâ ! Mon Tord. . . mon. . . c'ést Tord-Chêne, lui, pouva't pâs s'en défaire. Te'jours qu'i' éta't tout étourdi, p'is l' 'tit nain po'gn' la marmit' de soup' p'i' i' s' pousse[2]. V'lâ mon aut' qui s' lève ; 'tè' assis su' in banc, lâ. Lés homm's qui bûcha'ent p'is qui bûcha'ent, i' ont dit : « 'Cou' don, i' attach' jama's sa guénille, lui ? Ça gu'i prend b'en du tem [temps] à fair' d' la soupe ?

– I' 'n n-â in i' dit, oui, moé, j'ai pâs mal faim.

– Ah ! Jean-d'-l'Ours' i' dit, on vâ gu'y eller voèr ; i' dit, quand minm' qu' la soupe 'a s'râ pâs prête, i' dit, on attendrâ. »

---

1. *Mal* (pas) : Assez, probablement, assez grand nombre, assez grande quantité.
2. *Pousser* (se) : Décamper à toute vitesse.

Fa't qu'i's s'en viennent, p'is mon gârs, i' éta' encore assis su' l' banc p'is la tête ent' lés mains, p'is dés grand's grafignur's[3] de sang dans l' visag' p'is... I' ont dit : « 'Cou' don, que ç' c'ést qui t' â arrivé ?

– Ah ! i' dit, eur'guien ! I' dit, j' 'ta's malade !

– I' ont dit, ta soupe ?

– Ah ! i' dit, j' 'ta's trop malade, j'ai pâ' eu l' temps d' la faire, la soupe, i' dit. J'ai tombé p'is j' me su's grafigné, p'i' i' dit, ah !...

– Ah ! b'en, i' ont dit, c'ést b'en d' valeur ! On vâ manger d'aut's choses ! »

I' ont mangé d'aut's choses, i' ont resté lâ l' restant du temps. I's sont pâs r'tournés bûcher. P'is le lend'main matin, folla't qu'i's r'tournent. « Bon, b'en, lâ, i' dit, toi, lâ, i' dit, Branl'-Montagne, toi, i' dit, Tord-Chêne, tu vien avec moi. P'i' i' dit, Branl'-Montagne, toi, i' dit, j'espèr' que tu vâs nous fair' d' la soupe. I' dit, oublie pâs d' mett' ta guénille, lâ, quant' t' a'râ' fini. »

Ça fa't que, i's s'en vont, lés deux. Mon Tord-Chêne, dans son fond, i' disa't : « J' sé's pâs si l' 'tit nain vâ gu'y aller ? » P'i' i' avè' bien peur, mé' i' voula't pâs l' dire à Jean-d'-l'Ours' i' éta't pâs mal orgueilleux. Toujours bien que, mon gârs, mon Branl'-Montagn' fa't sa soupe, la minme affaire, brâsse, p'is tout', p'is tout éta't prêt. Ah ! i' éta't pâ' onze heures. I' dit : « Tu vâ' 'oèr qu'i's vont rester surpris. Moi, i' dit, j' su's capab', j' vâs la fair' la soupe ! »

Juss' comme i' éta' encor' pour partir, le minm' 'tit nain par le minm' trou, i' gu'i saut' su' 'a têt' p'is la minm' batâille r'commence que l' jour d'avant. Ah ! p'is l'aut'e, i' pouva't pâs s'en défaire, p'i' i' éta't fort c'te p'tit nain-lâ bien effrayant.

P'is lâ, lâ, Jean-d'-l'Ours' i' dit : « 'Cou' don, i' dit, moi, j' commence à a'oèr faim. I' dit, quo' ç' ça veut dire, don, i' dit. C'ést-tu parç' qu'on ést dans l' boâs, i' dit, quo' ç' ça veut dir' qu'on â faim comm' çâ ? I' dit, i' a pâ' encore étendu sa guénille, i' dit. » Ça fa't qu' lâ, mon aut'e, en arrière, i' s' disa't : « J' te gage' que l' p'tit nain ést allé ! » Mé' i' ôsa't pâs parler. Te'jours que : « B'en, i' dit, on s'en vâ. I' dit, on vâ allé' 'oèr que c' qui s' pâsse ! »

Ça fa't qu'i' disa't rien, l'aut' marcha' en arrière, p'i' i' disa't r'guien. Fa't qu' lâ, i' arrive, p'i' i's voèya' encor' mon aut' qu' éta' à terre, i' ava' eu enn' plus gross' volée. Branl'-Montagne i' s' 'ta't fait' batt' plus fort que Tord-Chêne encore. Ah ! l'aut'e arrive, i' dit : « Dis-moé don – p'is l' p'tit nain i' ava' emporté 'a soupe – dis-moé don, i' dit, quo' ç' c'ést vous avez, vous aut'es, i' dit, pâs moyen d' fair' de soupe ? »

Ça fa't que : « B'en, i' dit, demain, lâ, i' dit, vo's deux, i' dit, vous allé' aller bûcher, p'i' i' dit, c'ést moi qui reste, p'i' i' dit, c'ést moi qui fa' 'a soupe. » Fa't qu' lâ, lés deux se r'garda'ent du coin d' l'œil p'i' i' ôsa'ent pâs r'guien dire. I's sont

3. *Grafignure* : Éraflure, égratignure.

couchés, p'is l' lend'main matin, i' dit : « Partez, p'i' allez, p'i' i' dit, moi, j' vous garantis, i' dit, qu' vous allez la voèr la guénille à temps, pour v'nir dîner. »

Mé', en s'en allant, lés deux hommes, i' 'n n-â un, i' dit, le promié' i' di' à l'aut'e, i' dit : « 'Cou' don, i' dit, c'ést-tu in p'tit nain, toi, i' dit, qui voula't t' batt'e ?

– L'aut'e, i' le r'garde. Oui, p'i' i' dit, j'ai b'en assez honte, i' dit, in p'tit homme à pein' troâs pieds, puis c'ést comm' si... I' dit, j' sé's pâs si i' vâ fair' la minm' chose avec Jean-d'-l'Ourse ?

– I' ont dit, je l' sé's bien pâs ! »

Fa't qu' ça bûcha't, p'is ça bûcha't. Hoppe laï ! Le p'tit nain, i' arrive. Mon Jean-d'-l'Ours' te l' po'gne. « Ah ! tiens, i' dit, je l' l'ai ma guénille, i' dit, pour mett' dans l'arb'e ! » Po'gn' le p'tit nain en d'ssour de son brâs, p'i' i' mont' t't à fait' en l'air dans l'arb'e, prend la barb' du p'tit nain, fa' in gros nœud dan 'a branche, p'i' i' laiss' le p'tit nain en l'air, p'i' i' r'descend.

Lés aut's qu' éta'ent là-bâs, i' ont dit : « Heille ! il l'â mis sa guénille ! I' ont dit, i' ést peut-ê' pâs v'nu aujourd'hui. Ça fesa't deux gross's marmit's de soupe. » En s'en v'nant, i' ont dit : « 'Cou' don, 'a ést pâs blanch' sa guénille ! I' y â du roug' là-d'dans ? Mé', quo' c'ést qu' c'ést çâ ? » P'i' i's r'gârda'ent, p'i' i's r'gârda'ent.

Ah ! quand i' arrivent, i' envisag'nt le p'tit nain. Jean-d'-l'Ours' i' dit : « Vous en êt's dés beaux pêureux, vous aut'es, i' dit ! Me sembla't qu' vous étiez si forts, vous fair' batt'e... » P'is l' p'tit nain, lui, i' éta' accroché apra' 'a branche, p'i' i' gigota't, p'i' i' gigota't. I' dit : « Vous fair' batt' par enn' p'tite affair' de minme ! »

Te'jours b'en, lâ, ça mangea't leur soupe, p'is ça mangea't. D'in coup, l' p'tit nain, à forç' de gigoter, b'en sa barbe 'a s'ést démanchée, p'i' i' saute en bâs, p'i' i' prend sa course, p'i' i' coura't. Lés troâs homm's par derrièr' pour 'oèr à quell' plaç' qu'i' éta't pour s'en aller. P'is tout d'in coup, houp ! dans l' champ, p'i' i' â disparu. Lés homm's sont partis p'i' i's marcha'ent, p'i' i's marcha'ent tout autour. Lâ, i's s' sont aperçus qu' c'ta't un trou qu'i' y ava't lâ.

Ça fa't qu' lâ, i' di' à Branl'-Montagne, i' dit : « Pâss' le premier, toi, p'is vâ voèr jusqu'où qu'i' vâ l' trou ! » Ah ! i' ava't peur, p'i' i' dit : « Tu viendrâs nous l' dire ! » Mé', i' ést pâs r'venu ; alors, i' a envoyé l'aut'e, Branl'-Montagne... c'ést-à-dire, oui, Branl'-Montagne, le deuxième. I' dit : « Vâs-y ! » Alors, i' y ést allé, lui non plu' i' r'vena't pâs. Jean-d'-l'Ours' i' dit : « As-tu déjà vu ? » I' descen à son tour. Quant' i' ést arrivé en bâs, c'ta't tout's dés bell's filles, lâ, qu' éta' assis, mon vieux ! Lés gârs, i's fila'ent [to feel][4] pâs p'us pour eur'monter pâ'-en-tout'. P'is lés p'tits nains 'ta'ent lâ aussi. Fa't qu' mon Jean-d'-l'Ours' i' r'garda't çâ : lui, c'ést pareil, i' voula't p'us r'monter non plus, i' y ava't trop dés bell's filles.

4. *Feel* [to] (angl.) : Être dans telle disposition, être disposé à.

Lés filles, eux aut's : « Ah ! méssieu's, méssieu's, sortez-moi, sortez-moi d'ici, p'i' on veut s'en aller, on â 'té volé ! » Alors, Jean-d'-l'Ours' i' dit : « J' vâs fair' quelque chose. Moi, i' dit, j'ai tout' fait', p'i' i' dit, c'ést moi qui vous â' fait' la soupe, c'ést moi qui vous â' fait' trouver. Alors, j' choisis l' promier ! »

Alors, i' a choisi la plus belle, cell' qu'i' voula't. I' dit : « J' prends cell'-lâ p'is j' l'emmène. Pui' i' dit, toi, i' dit, Branl'-Montagne, b'en, i' dit, choisis, p'is, i' dit, toi, i' dit, Tord-Chêne, prends l'aut'e. » Alors, i' ont sorti lés troâs filles, p'is s' sont en-allés dans leur maison. P'is, lâ, lés p'tits nains, i' ont resté' a'ec lés aut'es, en bâs, à condition qu'i's vienn'nt p'us jama's lés achaler[5].

Ça fa't qu' lâ, i' ont resté su' leur terre à bûcher du boâ' avec chacun enn' femm' p'is si i's sont pâs morts, b'en, i's bûche' encore !

5. *Achaler* : Importuner, agacer, fatiguer.

10 – L'ESPIÈGLE

Un homme était le père d'une famille très nombreuse. Un bon jour, découragé de ne pouvoir faire vivre toute sa marmaille, il fait venir l'aîné de la famille, surnommé l'Espiègle : « C'est regrettable, mon fils, dit-il, mais il va te falloir quitter la maison pour te trouver un emploi ailleurs ; s'il t'arrive malchance en cours de route, n'hésite pas à revenir ! »

L'Espiègle part à travers les champs ; il marche pendant plusieurs jours. Un bon soir, il aperçoit au loin une faible lueur : « Tiens, se dit-il, si je me rendais jusque là ! » La lumière le conduit aux abords d'un village, chez un cordonnier. Le jeune homme entre dans sa boutique et demande au cordonnier : « Pourriez-vous m'embaucher pour nul autre salaire que ma nourriture ? Comme je suis l'aîné d'une grosse famille, j'ai été forcé de partir de chez moi, parce que mon père ne pouvait plus me faire vivre. Vous pouvez m'aider, monsieur, vous possédez une bonne entreprise.

– Entendu ! acquiesça le cordonnier. Je vais te garder à mon service ! »

Le cordonnier fait souper le jeune homme et le conduit à sa chambre. La femme du cordonnier va alors trouver son mari : « Veux-tu bien me dire, je t'en prie, pour quelle raison tu as embauché ce jeune homme ? Son visage ne me semble pas rassurant ; je trouve qu'il a l'air menteur. J'ai bien peur qu'il nous ruine, ce garçon-là ! »

Le cordonnier médita toute la nuit les paroles de sa femme. Le lendemain, il lui dit : « Ne t'inquiète pas, ma femme. Je lui ai trouvé du travail, à notre homme. Je vais l'envoyer travailler dans la forêt du géant. Aussitôt que ce dernier va le voir venir à lui, tu sais bien qu'il va en faire une bouchée ; on va s'en débarrasser de cette façon ! »

Le matin, le cordonnier transmet ses volontés à l'Espiègle : « Ce matin, mon gars, tu vas aller bûcher ! Voici mes exigences : tout le bois que tu vas abattre doit être coupé de telle façon et de telle mesure ! » Le cordonnier se garda bien de lui dire qu'un géant gardait la forêt où il irait bûcher.

L'Espiègle se dirige vers la forêt avec un sac de victuailles. Il se met tout de suite à l'ouvrage. En entendant des coups de hache, le géant s'interroge : « Qui est en train de bûcher sur ma propriété ? Je me le demande ! Je crois bien que je vais le laisser faire... Je n'aurai toujours pas besoin d'abattre le bois qu'il aura bûché ! J'en profiterai ! »

Sur l'heure du dîner, le géant, curieux de connaître le bûcheron qui s'affairait sur son terrain, s'approche de l'étranger : « Comment t'appelles-tu, étranger ?

– Moi, on m'a surnommé l'Espiègle.

– Oui ? Qui t'a envoyé travailler ici ?

– C'est le cordonnier du village.

– Vas-tu bûcher bien longtemps ?

– Oui, je le pense bien.

– Demain, comptes-tu revenir sur mon terrain ?

– Ah oui ! Je reviens bûcher, demain.

– Si tu reviens demain, es-tu prêt à participer avec moi à un concours ?

– Ah ! Entendu ! Mais quel concours allons-nous organiser ?

– J'en connais assez peu, répond le géant. Le seul que je connaisse, c'est le concours de force qui consiste à enfoncer nos poings dans les arbres. La victoire va à celui qui enfonce son poing le plus profondément dans l'arbre.

– Ah ! ah, je suis bien d'accord ! On peut tenter ce jeu ! »

Le soir venu, l'Espiègle regagne la demeure du cordonnier. À la vue du jeune homme, la femme s'exclame : « Je te l'avais bien dit, hein ! Regarde-le revenir à la maison ; le géant ne l'a pas dévoré. Tu n'aurais jamais dû engager cet étranger, tu sais bien qu'il va nous ruiner. Et puis... et puis...

– Écoute-moi un peu, reprend le mari. Dis-toi qu'un jour ou l'autre, le géant finira bien par le manger. »

Le lendemain matin, on prépare à nouveau un goûter à l'employé ; il s'en retourne au bois avec sa hache et sa boîte à dîner. Une fois en route, l'Espiègle se demandait bien quel plan il allait inventer pour affronter le géant lors de son concours de force. Une idée surgit alors à son esprit. Une fois rendu sur la propriété du géant, l'Espiègle pose son poing sur l'arbre et, au moyen de son couteau, il taille l'écorce ; il contourne d'abord ses jointures, son pouce et creuse une imposante cavité jusqu'à son coude. Puis il remet en place l'écorce de l'arbre, de façon que le géant ne soupçonne pas son subterfuge.

Soudain, le géant arrive à travers les branches, en soulevant tout un vacarme. Cette fois-ci, il était bien décidé à l'avaler tout rond, vu la grande faim dont il était tenaillé. L'Espiègle, préparé à participer au concours de force, demande à brûle-pourpoint au géant : « Est-ce qu'on commence le tournoi ?

– Ah ! oui ! de répondre le géant, qui s'était assis et n'attendait que cette question.

– Je suis vraiment embarrassé de me lancer le premier dans ce jeu, reprend l'Espiègle. Ouvre donc le concours, toi. Quant à moi, je ne sais vraiment pas comment procéder pour enfoncer mon poing dans un arbre ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait ! Le géant se détourne et attaque, de son large poing, le tronc d'un arbre : « Tiens, c'est comme ça ! » L'écorce était à peine fendillée. À la vue de ce geste, l'Espiègle pouffe de rire : « Ha ! ha ! ha ! ha ! Aussi facile ? Si peu difficile ?

– Tais-toi, petit ver de terre, lui lance le géant. Montre-moi donc ce dont tu es capable, toi.

– Oui, mais pas avant que tu ne frappes l'arbre une autre fois. Je veux observer encore ta technique ! »

Sans se faire prier, le monstre concentre toutes ses forces et s'élance sur l'arbre en enfonçant les jointures de sa main de quelques lignes seulement. Son adversaire s'esclaffe à nouveau : « Ha ! ha ! ha ! ha !

– Si tu n'arrêtes pas de te moquer de moi, menace le géant, je te mange ! Montre-moi ta force, toi aussi... C'est à ton tour de frapper ! Vas-y ! »

L'Espiègle se retourne en direction de l'arbre et enfonce son bras presque jusqu'au coude, à la stupéfaction du géant, qui s'écrie : « Aie ! tu es fort, toi ! Veux-tu bien me dire d'où vient cette force ?

– Je ne le sais pas.

– Écoute-moi un peu. Reviens-tu demain ?

– Ah ! oui ; je le pense bien !

– Alors, entendu ! On inventera un autre concours.

– Mais quel concours ?

– Nous nous cracherons au nez.

– Oui ? Nous verrons bien ! »

Le soir venu, le jeune employé retourne chez le cordonnier. La femme n'en pouvait plus : « Ah ! je t'avais pourtant prévenu, mon mari ! Regarde-le s'en revenir à la maison ; c'est un vrai signe de malheur que ce garçon... il va nous ruiner ! Toujours la même rengaine ! »

Pour la rassurer, le cordonnier lui dit : « Nous allons le laisser se tirer d'affaire dans la forêt ; c'est la meilleure manière de nous en débarrasser. De toute façon, on ne lui donne aucun salaire ; on se contente de le nourrir. »

Le lendemain, l'Espiègle, en cours de route, se torturait les méninges pour découvrir un autre moyen d'affronter le géant. Il en arriva à s'inventer une espèce de lance-pierres qu'il dissimula derrière son dos ; il savait bien qu'il ne parviendrait jamais à cracher jusqu'au nez du géant.

L'Espiègle parvient bientôt à la propriété du géant. Alors que le bûcheron achevait son dîner, le monstre l'interrompit : « Eh bien ! Tu n'as pas encore fini de manger ?

– Ah ! Tes petits jeux ne m'emballent pas outre mesure !

– Comment ? Qu'est-ce que tu dis là ? Mes petits jeux ? »

Le jeune farceur mangea bien lentement. Quand il eut fini : « Ah bien ! J'ai fini, maintenant ! » Le géant, affamé, l'invite alors à ouvrir le concours : « On commence ? demande-t-il à l'Espiègle.

– Oui, oui, oui, on commence !

– C'est à toi de cracher le premier !

– À quelle distance devons-nous nous installer ?

– À peu près à dix pieds, précise le géant.

– Bien ! mesure la distance précise, toi. D'abord, tes pieds sont bien plus longs que les miens. . . Bon ! c'est à toi de commencer, puisqu'il s'agit de ton jeu à toi ! »

Le géant s'accumule un gros crachat et le projette au loin, sans même atteindre son adversaire, qui s'écrie : « C'est tout ? Tu n'es pas capable de donner un meilleur rendement ?

– Crache donc, toi, à ton tour. Puis arrête donc de parler ! »

L'Espiègle saisit le lance-pierres qu'il s'était fabriqué ; il l'ajuste en un clin d'œil et atteint le géant en pleine face. Le monstre n'eut connaissance de rien : des débris de pierre dans les yeux, il se tordait de douleur en se prenant le visage à deux mains et en criant à l'autre : « Tu craches ! Tu craches ! Vas-tu revenir travailler demain ?

– Ah ! oui. Et je pense même que je suis venu ici pour y demeurer toute l'année.

– Ouaha ! s'exclame le géant. Je vais en finir avec toi, tu vas voir ! »

Le soir venu, l'Espiègle regagne à nouveau la demeure du cordonnier, qui lui demanda dès son arrivée : « Et puis, travailles-tu bien fort, là-bas ?

– Ça va bien, ça va bien ! répond le jeune homme. Ah ! Dans la journée, un géant vient me trouver pour s'amuser avec moi. Je pense bien qu'il s'agit d'un géant parce qu'il est d'une grosseur et d'une grandeur peu ordinaires. . . Ensemble, on organise des concours de force.

– Oui, oui ; mais si tu vas dans le bois, c'est pour travailler !

– Ah ! J'ai abattu bien des arbres, depuis quelques jours. Une bonne corde, au moins.

– Oui ?

– Et j'ai bien l'intention d'y retourner demain ! »

Le cordonnier ne le questionne pas davantage. Le lendemain, il lui prépare à nouveau une collation pour la journée ; l'Espiègle retourne bûcher dans la forêt. Après le départ de l'employé, la femme du cordonnier se met à pleurnicher : « Je te l'ai dit et répété ; le géant ne le mangera pas. Tu l'as entendu parler ? Il s'est vanté de s'amuser avec le géant !

– Ne t'en fais pas, ma femme ; il va se produire un malheur, j'en suis certain ! S'il revient à la maison, demain, je vais l'avertir sérieusement de ne plus mettre les pieds ici ; je vais le chasser une fois pour toutes ! »

L'Espiègle et le géant se rejoignent très tôt dans la forêt, désireux tous les deux d'entreprendre un autre duel. Le géant affamé propose alors à son adversaire : « Nous allons jouer ! Et je préfère qu'on n'attende pas après le dîner ; commençons tout de suite.

– Oui. Mais sais-tu au moins quel concours organiser ?

– Bien ! aujourd'hui, nous allons nous amuser avec la masse que tu vois là. (Une masse de géants, vous savez que ça pèse plusieurs centaines de livres !) La victoire ira à celui qui la lancera le plus haut dans les airs.

– Entendu ! Entendu ! Mais j'aimerais mieux que ce soit toi qui commences ; je veux voir à quelle hauteur tu la lances ! »

Le géant prend un peu de recul, saisit la masse et la projette presqu'au faîte des arbres. L'Espiègle lui demande alors : « Tu ne peux pas lancer la masse plus loin ?

– Voyons donc ! Fais-en autant, toi, si tu te crois si fort !

– Entendu ! »

Le jeune garçon tente de soulever la masse, mais il ne peut que serrer le manche en criant : « Guettez, guettez, guettez, mes frères ! Guettez, guettez, guettez, mes frères !

– Qu'est-ce que tu répètes là ? lui demande le géant.

– Bien ! J'appartiens, moi, à une grosse famille très pauvre. Et je ne peux jeter à tâtons une aussi belle masse ; ce serait trop regrettable de la lancer à n'importe qui. Je veux que ce soit mes petits frères qui l'attrapent ; ils pourront s'en servir par la suite. . .

– Ah ! bien, non ! riposte le géant. Je ne te permettrai pas de donner ma masse à tes frères ! »

Le géant reprend sa masse et quitte l'Espiègle, après une dernière question : « Écoute-moi donc. Reviens-tu ici, demain ?

– Oui, oui ! Ce soir, je m'en retourne chez le cordonnier, mais demain je serai au rendez-vous. Je vais même venir m'installer ici !

– Oui ?

– Oui, oui ! »

Le lendemain, le jeune homme retournait dans la forêt du géant, après avoir reçu les ordres du cordonnier : « Trouve-toi un coin pour dormir dans la forêt ; tu n'auras pas besoin de revenir à la maison, ce soir. »

Le géant vient bientôt accueillir le bûcheron : « Est-ce vrai que tu passes la nuit, ici ?

– Oui ! Oui ! Je ne partirai plus de la forêt, désormais. »

Le géant jette un coup d'œil sur une belle quantité de bois cordé que le jeune homme avait abattu. En lui-même, il se disait : « Ce bois-là que je n'ai pas abattu, je vais au moins le garder ! »

Le soir venu, l'Espiègle réfléchit : « Je le connais, ce géant-là ; il va vouloir me tuer pendant la nuit ! Il faut que j'invente une ruse pour le tromper. » Il place alors une bûche de bois sur son grabat, puis une autre sur son oreiller ; il dissimule les bûches de son mieux et va se cacher.

Au cours de la nuit, le géant entre dans le réduit du jeune homme ; de sa masse, il frappe à tour de bras sur le grabat du soi-disant dormeur ; tant et si bien qu'il réussit à le démolir complètement. Il était certain d'être maintenant débarrassé de son concurrent.

Le lendemain matin, le monstre n'attendait que le moment d'aller dévorer sa proie convoitée depuis une semaine. Tout à coup, il entend un bruit dans la forêt : toc... toc... toc... Surpris, le géant se demande : « Serait-il encore en vie, celui-là ? »

Pour en avoir le cœur net, il fait quelques pas et découvre le jeune garçon en train de bûcher.

« Bonjour ! lui dit-il bien poliment, en essayant de cacher son geste de bandit. As-tu bien dormi, cette nuit, dans la forêt ?

– Ah ! Je n'ai pas beaucoup profité de ma nuit ; j'ai eu bien du mal à m'endormir ! Ce soir, je retourne passer la nuit chez le cordonnier ; je n'ai pas l'intention de me faire encore manger par les maringouins ; ils m'ont piqué à la tête durant toute la nuit !

– Ouais ! »

Le géant dissimule sa déception et rebrousse chemin, en se posant bien des questions : « Des maringouins ? Des coups de masse ! Veux-tu bien me dire à quelle sorte de gars j'ai affaire ? »

Le soir venu, le jeune garçon regagne la demeure du cordonnier : « Je ne retourne plus bûcher ! Je suis à bout de patience ! Avez-vous un autre emploi à me donner ? »

La femme du cordonnier n'avait jamais semblé si malheureuse : « Je te l'avais bien dit et répété, dit-elle à son mari, mais tu ne voulais pas me croire.

– Laisse donc faire, reprend le cordonnier. Avant de partir en vacances je vais lui confier un travail qu'il n'arrivera jamais à accomplir. »

Un peu plus tard, le cordonnier s'en va retrouver son employé : « Eh bien ! accompagne-moi jusqu'à la ferme. » Puis, en lui montrant l'étendue de sa propriété : « Tu vois ces larges fossés, là-bas ?

– Bien oui !

– Tu vas maintenant niveler ces fossés et, pour accomplir ta tâche, tu n'as le droit d'utiliser ni terre, ni eau, ni vêtements, ni pierre... Et n'oublie pas ! Tu dois combler tous ces fossés, du premier jusqu'au dernier ! »

Fier de son coup, le cordonnier en fait part à sa femme dès son retour à la maison : « Là, je lui ai donné toute une besogne ! Et je l'ai menacé de le chasser de la maison s'il n'arrivait pas à l'accomplir selon mes exigences. »

Le couple partit en vacances. Assis sur les marches de l'escalier de la maison, le jeune homme semblait vraiment désespéré : « Ouais ? Je ne peux me servir de rien pour exécuter cette tâche ; il m'a bien défendu d'utiliser de vieux vêtements, ou de prendre de la terre, des roches, de l'eau... Qu'est-ce que je vais faire ? »

L'Espiègle se met à regarder au loin, dans la prairie : « Eh bien ! il ne m'a pas défendu d'employer des vaches, des cochons et des chevaux ! Ah ! Je vais pouvoir les niveler, ses fossés ! »

À force d'abattre tous les animaux sur son passage, le farceur en arriva à combler tous les fossés ; les moindres enfoncements avaient même été comblés au moyen des poules qu'il avait égorgées. Enfin ! Sa tâche était terminée.

Au retour de son voyage, le cordonnier reste un peu surpris de trouver l'Espiègle assis sur la galerie. Il lui demande : « As-tu terminé ta besogne ?

– Ah ! oui, monsieur ! Venez voir à quel point j'ai respecté vos ordres ; tous les fossés sont nivelés à la perfection ; vous ne trouverez pas un seul enfoncement ! »

Le cordonnier se hâte de se rendre sur place pour examiner le travail de son employé.

Il aperçoit avec stupéfaction tous ses animaux massacrés et distribués dans les fossés : partout, ce ne sont que des têtes, des cornes... Enragé contre l'Espiègle, il accourt vers sa femme et lui raconte le carnage. L'épouse, éplorée, s'écrie alors : « Ah ! Je t'avais bien prévenu, dès son arrivée, que cet énergumène allait nous ruiner !

– Taisons-nous encore une fois, lui répond son mari. Pendant que nous serons partis au chalet, regarde-bien la tâche que je vais lui imposer.

– Je ne te crois pas ! Nous allons encore nous faire rouler !

– Non, non, non ! Cette fois, je ne manquerai pas ma chance. J'ai une bonne idée en tête ! »

Au moment du départ, le cordonnier appelle le jeune homme : « Viens ici, toi. Je ne reviendrai pas à la maison avant deux jours ; pendant notre absence, je te confie la surveillance de ma boutique ! Je veux que tu me confectionnes de beaux souliers, aussi beaux que ceux que je fais habituellement. Pour les fabriquer, cependant, tu as le droit d'utiliser ni papier, ni écorces, ni bois ; sers-toi seulement de cuir. » Le cordonnier parti, l'Espiègle se met à réfléchir : « Je n'ai jamais vu de tâche aussi facile ! Faire des souliers avec du cuir ! Mais pourquoi ne me l'a-t-il pas dit tout de suite ? Je vais donc fabriquer les souliers avec le cuir qu'il y a dans sa boutique ! »

Le jeune garçon s'empresse aussitôt de fabriquer toutes sortes de souliers : des petites pantoufles, des souliers de cuir... Il avait utilisé toutes les belles pièces de cuir qu'il avait pu trouver dans la boutique de l'artisan. Quand le bon homme revient, il s'informe auprès de l'Espiègle : « As-tu fait ton travail comme je te l'avais demandé ?

– Ah ! Oui ! Venez voir dans la cordonnerie. Vous allez en voir des souliers ! »

Le cordonnier fut consterné quand il entra avec sa femme dans la boutique. Il ne restait plus aucune belle pièce de cuir : partout, traînaient des reliquats de pièces coupaillées à la diable. Sa femme faillit encore une fois en perdre le souffle : « Je te l'avais bien dit ; nous sommes ruinés à tout jamais. Plus d'animaux, plus de cuir pour nos souliers... sans compter tout l'argent qu'on a dépensé pour le nourrir.

– Laisse faire, reprend son mari ; demain il sort d'ici, tu peux me croire !

– Ainsi, tu vas le chasser pour de bon ! Je suis donc contente !

– Non, non, non ! Tu me comprends mal. Je veux l'envoyer au chevet de ma vieille mère, qui gît dans sa malpropreté... Quand il aura pris soin d'elle pendant quelque temps, tu vas voir qu'il ne restera pas longtemps ici ! »

Le cordonnier commande de nouveau à l'Espiègle : « Viens ici, mon Espiègle !

– Oui. J'y vais tout de suite.

– Bon ! À partir de maintenant, c'est toi qui prendras soin de ma mère. Lave-la comme il faut, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur !

– Ah ! Certainement ! »

Le garçon monta au chevet de la malade et la torchonna de son mieux ; quand il eut fini sa toilette extérieure, il s'arrêta. « Oui ! Mais comment je vais m'y prendre, maintenant, pour lui nettoyer l'intérieur ? »

L'Espiègle réfléchit longuement, puis : « Ah ! bien, se dit-il, j'ai trouvé ! » Il sort alors son couteau, éventre la vieille et la vide complètement ; cette toilette terminée, il va placer la vieille sur une clôture, en vue de la faire sécher. Puis, en attendant, il s'assoit à côté de sa victime.

De retour chez lui, le cordonnier ne tarde pas à voir la scène : « Mais qu'est-ce que tu fais là ?

– Bien, j'attends que votre mère sèche !

– Comment ? Tu attends que ma mère sèche ?

– Eh bien ! j'ai suivi vos instructions. Ne m'aviez-vous pas demandé de la laver au dedans et au dehors ? C'est ce que j'ai fait. Elle est maintenant en train de sécher. »

Le pauvre mari va trouver sa femme en pleurant : « Ah ! bien, lui dit-il, c'est bien vrai ce que tu me répétais chaque jour ! Ma mère est morte et ce farceur nous a ruinés ! Je ne sais vraiment plus ce que nous allons devenir maintenant.

– C'est facile ! lui répond sa femme. Enfuyons-nous d'ici ! »

Le cordonnier et sa femme quittèrent donc leur maison, laissant à l'Espiègle le soin de la cordonnerie. Et puis, si ce jeune garçon n'est pas mort, des souliers il en fabrique encore !

L'ESPIÈGLE

Conte folklorique raconté à Sudbury, Ontario, le 6 août 1974, par M^me^ Albert Vachon (née Alice Perron, 70 ans), qui l'avait appris à Verner, Ontario, vers 1916, d'une dame Racette (70 ans) de Lavigne, Ontario.

Enregistrement n° 4451. Contes-types 1085 (poing), 1063 A (masse), 1115 (bûche de bois).

Un' fois, c'ta' un homm' qui ava' enn' gross' famille. I' ava't tell'ment d'enfants qu'i' pouva't p'us tout' lés fair' viv'e. Alors, i' di' à son plus vieux, qui s'app'la't l'Espiègle, i' dit : « C'ést bien dommage, mon garçon, mé', i' dit, vâ falloèr que tu aill's pour te trouver d' l'ouvrage ! » Alors, le p'tit gârs... Mé' i' ava' avarti son p'tit garçon : « Si jama' i' t'arriv' quelque chose, tu sé's, i' dit, r'viens-t'en à maison ! »

Alors, le p'tit garçon, i' pâr' à travers lés champs, p'i' i' a marché, p'i' i' a marché dés grand's journées. Et puis final'ment, le soèr arrive, i' ava't vu un' lumière. « Tiens, i' dit, si j'alla's lâ ! » C'ta't juss' sur lés premièr's maisons, au commenç'ment d'un village. Alors, lâ, i' arriv' p'is c'éta't un cordonnier. I' d'mande au cordonnier, i' dit : « Me donneriez-vous d' l'ouvrage, i' dit, juss' pour mon manger ? I' dit, chez nou' on ést un' gross' famille, p'i' i' dit, mon père i' peut pâs m' fair' viv'e. P'i' i' dit, vous, i' dit, vous avé' un commerce.

– Ça fa't que, i' dit, c'ést correck ! L'homme i' dit, bon, b'en, i' dit, c'ést correck, i' dit, j' vâs t'engager ! »

Alors, i' donne à mangé' au p'tit garçon, p'is le p'tit garçon i' soupe, p'i' i' gu'i deunn' sa chamb'e. Mé' la femm' du cordonnier, elle, 'a dit : « Pourquoi, j' t'en prie, t' â' engagé c'te garçon-lâ ? 'A dit, j'aim' pâs son visage, 'a dit, i' a d' l'air menteur. 'A dit, d'après moi, lâ, 'a dit, i' vâ nous ruiner, c' garçon-lâ ! »

I' jongla' à çâ tout' la nuit. C' fa't qu' le lend'main, i' dit : « Laiss' faire, i' dit, j' m'en vâs le... j' vâs gu'i denné' enn' djob [job][1], lâ. I' dit, m' âs l'envoyé travailler dans la forêt du géant. P'is, i' dit, tu comprends, aussitôt qu' le géant vâ

1. *Job* (angl.) : Tâche, occupation, travail.

l'entend'e, i' dit, i' vâ l' manger, p'i' i' dit, on vâ en êt' débarrassé. » L' lend'main matin, i' di' à l'Espiègle, i' dit : « A matin, mon... tu vâ' aller bûcher du boâs ! » Seul'ment, i' gu'i ava't pâs dit que lâ où i' alla't, c'ést la forêt du géant. B'en, i' gu'i fa' [fait] un lonch [lunch][2] lâ, p'i' il l'arrang' pour la journée. « Vâ lâ, p'i' i' dit, tu bûch'râs du boâs, p'i' i' dit, pour... faut qu'i' soit tout' coupé en çartain' longueur, p'is tout' çâ...

– I' dit, c'ést correck ! »

Le garçon, i' pârt, p'is s'en vâ lâ, p'i' i' bûch' du boâs. Tout d'in coup l' gros géant, i' attenda't toc, toc, toc. I' dit : « Dis-moi don qui c' que c'ést qu'ést su' mon terrain, qui bûch' du boâs ? Ah ! b'en, i' dit, le géan i' dit, j' vâs laisser faire. Le boâs qu'i' vâ faire, i' dit, je l'aurai, j'aurai pâs besoin d' m'en faire. »

Vers midi, i' pârt, p'i' i' arrive, i' vâ 'oèr qui est-ç' c'éta't. Le p'tit garçon, i' dit : « Comment c' tu t'appelles ?

– I' dit, moé, i' dit, on m'appell' l'Espiègue.

– Ça fa't que, i' dit, oui ? I' dit, pour qui tu travaille' ici ?

– Ah ! i' dit, pour le cordonnier, lâ, i' dit, au village.

– I' dit, i' 'n n-â-tu pour longtemps ?

– Ça fa't que, ah ! i' dit, oui, i' dit, j' pens' bien.

– I' dit, vâs-tu bûcher, i' dit, demain encore ?

– Ah ! i' dit, oui, i' dit, j' vâs r'venir demain.

– Le géan i' dit, b'en, demain, lâ, i' dit, on jou'râ dés jeux, si tu veux !

– Ah ! i' dit, c'ést correck. I' dit, quels jeux, i' dit, qu'on vâ jouer ?

– Ah ! b'en, le géan i' dit, moi, i' dit, j'en conna's pâs gros. I' dit, cell's que j' conna's lâ, i' dit, c'ést d' donné' in coup d' poing su' in arb'e. Le celui qui vâ rentrer son poing le plus loin, i' dit, c'ést lui qui gangn'râ !

– Ah ! ah, b'en, i' dit, c'ést correck, i' dit, on jouerâ ! »

Le p'tit gârs, i' arrive, le soèr, su' l' cordonnier. La femme 'a dit : « J' t' l'ava's b'en dit, hein ! R'garde, lâ, l' giant l' â pâs mangé, i' ést r'venu. P'i' i' vâ nous ruiner, p'is c'ést ci p'is c'ést çâ, p'is t'a'ra's jama's dû prend' c'te p'tit garçon-lâ. P'is...

– Ah ! b'en, i' dit, laiss' faire, un jour ou l'aut'e, tu sé's b'en que l' giant vâ l' manger. »

Ça fa't qu' le lend'main, i' gu'i fa' encôre in aut' lunch. Le p'tit garçon pâr' encore avec sa hache. P'is lâ, lâ, i' jongla't lâ, l' fameux p'tit gârs comment qu'i' éta't pour s'arrangé' un truc. Alors, i' met son poing su' l'arb' lâ avec son couteau.

---

2. *Lunch* (angl.) : Repas léger, collation.

I' coup' tout' le contour de sés jointures, i' dessin' tout' son pouce, p'i' apras çâ, i' creuse in grand grand trou bien proch' jusqu'à son coude. P'i' i' plass' [place] l'écorç' comme i' faut. Et puis, lâ, attends-tu [entends-tu], l' giant, i' attenda't v'nir çâ lés gross's branches. Vrouch, vrouch, le géan arrive. Bon, lâ, l' gian i' ava't faim aussi, i' voula't l' manger. Bon, b'en, lâ, i' dit : « On joue-tu ?

– Ah ! i' dit, oui, p'i' i' éta't lâ, assis, qui attenda't. Bon, b'en, i' dit, l' p'tit gârs, i' dit, moé, i' dit, j' sé's pâs comment commencer çâ. I' dit, tu vâ êt'e' ôbligé d' commencer l' premier, i' dit, toé. Moi, i' dit, j' sé's pâs comment jouer, çâ, denné' in coup d' poing su' in arb'e ! »

Le géant, i' se r'devire, i' dit : « Tiens, i' dit, c'ést comm' çâ ! » P'i' i' t' plante in coup d' poing, p'i' à pein' si i' a craqué l'écorce. Le p'tit gârs, i' dit : « Ha ! ha ! ha ! ha ! rien qu' çâ ? Rien qu' çâ ?

– Le géant, i' dit, tais-toi don, p'tit ver de terre, i' dit, quo' c' t'és capab' de faire, toi ?

– B'en, i' dit, asseill's-en don in aut', pour voèr ! »

Le géan i' s'élance, heille ! de tout's sés forces. Ah ! lâ, i' â rentré sés jointure' à pe' pra' un quârt de pouce. Lâ, le p'tit gârs r'guia't [riait] : « Hâ ! hâ ! hâ ! hâ !

– Arrêt' de rire, parç' qu'i' dit, j' te mange ! Fesse... cogn' don, i' dit, fess' don, toé 'ssi ! » I' se r'dévir' p'i' i' donne in coup d' poing, p'is rent' son brâs presque jusqu'au coude. Le géant, i' le r'garde : « Heille, i' dit, t' és fort, toi ! Comment ça s' fa't, i' dit, qu' tu fess's fort de minme ?

– J' sé's pâs !

– I' dit, 'cou' [écoute] don, tu r'viens-tu demain ?

– Oh ! i' dit, j' pens' bien qu' oui !

– B'en, c' correck ! I' dit, on jouera encôre. Mé', i' dit, à quoi qu'on vâ jouer ?

– Ah ! b'en, i' dit, on jouerâ, i' dit, à s' craché' au nez.

– Oué ! B'en, i' dit, c'ést correck ! »

Le soèr, le p'tit gâ' [gars] i' r'vient chez l' cordonnier. La femme encore : « Ah ! j' t'eul l'ai dit, r'gard'-lé r'venir c'te p'tit gârs-lâ ; c'ést sign' de malheur ; i' vâ nous faire... i' vâ tout' nous ruiner ! » P'is, 'a gu'i chanta't çâ à son mari tout l' temps.

« Ah ! b'en, i' dit, j' m'en vâs l' tenir dedans la forêt ; i' dit, c'ést à peu près l' mieux qu'on peut faire, i' dit, on l' peill' [paie] pâs d'abord, on gu'i deunn' juss' son manger, et p'is tout'. » Fa't qu' lâ, l' lend'main, l' p'tit gâ' i' s' demanda't bien comment qu'i' éta't pour faire. C' fa't qu'i' s'éta't patenté [to patent][3] un espess'

3. *Patent* [to] (angl.) : Inventer, obtenir un brevet d'invention.

[espèce] de fusil to'jours, p'is d'amanchure avec dés poâs [pois] p'i' i' t'na't çâ en arrièr' de son dos... pâs dés poâs, dés roches... p'i' i' qu'na't çâ en arrièr' de son dos parç' qu'i' sava't bien qu'i' pouva't jama's cracher jusqu'au nez du géant.

Lâ, fa't qu' lâ... enfin, i' arrive, p'is l' p'tit gârs, i' ava't pâs féni d' manger, 'ta' encore après manger son lonnch' [lunch]. « Comment, i' dit, t' âs pâs féni ?

– Ah ! j' pâs pressé d' jouer çâ, i' dit, moi, i' dit, cés p'tits jeux-lâ ?

– Comment ? l' gros géant dit, cés p'tits jeux-lâ ? »

T't à coup : « Ah ! b'en, i' dit, c'ést tout', lâ, i' dit, j'ai féni ! » P'is lâ, l' géan i' ava't faim. « Alors, i' dit, on commence ?

– Oui, oui, oui, i' dit, on commence !

– B'en, i' dit, crache, toi !

– I' dit, comment loin, i' dit, qu'on s' ma't ?

– Ah ! b'en, i' dit, tant d' pieds.

– B'en, i' dit, mesur'-lé, toi, i' dit, t' âs lés pieds plus grands qu' moi, i' dit, mesur'-lé.

– Bon ! p'i' i' dit, commence, c'ést toi, c'ést ton jeu ! »

P'is lâ, l' gian i' s' fa' in gros crachât p'i' i' crache. I' a pâs r'joint seul'ment le p'tit gârs. L' p'tit gârs dit : « C'st-i' tout' ? C'é' 'ienqu' çâ qu' t' és capab' de faire ?

– Crach' don, i' dit, toi ! I' dit, t' és lâ qui parl' p'is qui parles ! »

Fa't qu' le p'tit gârs, ni in ni l'aut', i' sort son agrès[4] d'en arrièr' de son dos, p'i' i' fa't çâ assez vite, p'i' i' gu'i â tout' en-'oeillé çâ dans l' visag' du géant. Le géan i' â jama's vu qui c' qui éta' arrivé : dés roch's dan 'és yeux p'is tout c' que tu veux, p'i' i' s' po'gn' le visag' p'i' i' criguia't. I' dit : « Tu craches, tu craches ! I' dit, tu vâs-t-i' v'nir travailler d'main ?

– Ah ! i' dit, oui ; i' dit, moé, i' dit, j' pens' j' su's v'nu pour tout' l'année, i' dit, éci.

– Ouahâ [wow] ! Fa't qu' lâ I' géant, i' dit, faut n'en fénir ! »

Lâ, i' arrive encor' su' le fameux cordonnié' avec sa chaudière à lonnch' vide. Le cordonnier dit : « P'is, comment tu travaill's, là-bâs ?

– Ça vâ bien, i' dit, ça vâ bien. I' dit, ah ! i' dit, i' y â in géant qui vient joué' avec moi. I' dit, c'st in grand, i' dit, j' pens' que c'st un géant ; i' dit, i' ést gros p'is grand, i' dit, on joue dés jeux.

– Oua, oua, mé', i' dit, toi, tu vâs lâ pour travailler !

---

4. *Agrès* : Engin, outil.

– Ah ! i' dit, j' n-ai pâs mal de bûché ; 'n n'-a pâs mal grand, i' dit, enn' grand' cordée.[5]

– Ouin ?

– P'is, i' dit, j' gu'y r'tourn' demain ! »

Fa't qu'ô Ké[6]. I' fa' encor' son lonnch, p'i' i' pâr' encôre. Fa't qu' lâ, la femme 'a n-en pleura't. 'A dit : « J' te l' l'ai dit, 'a dit, le géant l' mang'ra't pâs. Tu l' l'âs vu : i' a dit qu'i' joua' [jouait] avec.

– Mé', i' dit, i' vâ arriver quelque chose, çartain ; i' dit, tu vâ' 'oèr, i' dit ! Lâ, j' l'envoie d'main, lâ, p'is, i' dit, si i' r'vient, lâ, b'en, i' dit, après çâ, i' dit, j' l'envoeill' pour to'jours : m' âs gu'i dir' qu'i' ress' lâ tout l' temps. Fa't qu'i' dit, tu vâ' 'oèr qu'i' r'viendra pâs ! »

Fa't qu' lâ, i' arrive, p'is le géant, i' â arrivé d' bonne heure, presqu'en minm' temps qu' lui. Oh ! Ça fa't que i' dit : « On joue-t-u, i' dit, tout d' suite ?

– Ah ! i' dit, oui ! C'st aussi bien ! »

Mé', c'ést que l' géan ava't faim. Fa't qu' le géan i' dit : « Oui, oui, i' dit, on vâ jouer ! I' dit, c'st aussi bien avant d' manger comme après.

– Ouais ! Mé', l' p'tit gâ' i' dit, à quoi qu'on joue ?

– Bien, i' dit, on... on vâ jouer... tiens, i' dit, tu vois-tu, i' dit, c'tte mass'-lâ ? »

P'i' enn' mass' de géant qu' ça pès' combien d' cents liv's, hein ? I' dit : « Celui qui vâ la lancer l' plu' haut, i' dit, celui qui vâ lancer la masse, lâ, haute, haute, lâ, bien, i' dit, c'ést lui qui vâ gangner.

– Ah ! Bien, le p'tit gârs dit : c'ést correck, c'ést correck ! I' dit, ça m' vâ ! Fa't qu' lâ, i' di' au géant, commence, i' dit, que j' voie commen haut qu' tu vâs ! »

Le géan i' s'élance, p'i' i' ést allé presqu'à la têt' dés arb's. Le p'tit gâ' i' dit : « Tu peux pâs l'envoyer plus loin qu' çâ, hein ?

– 'Oéyons don, i' dit, fais-lé don, i' dit, toi !

– C'ést correck ! »

I' prend, i' faisa't juss' tenir le manche, i' éta't pâs capab' seul'ment d' la l'ver, p'i' i' commence à criguier : « Guett', guett', guett', més frères ! Guett', guett', guett', més frères !

– Te'jours, le géant dit, hein ? C'ést quoi qu' tu dis, lâ ?

– Bien, i' dit, n'us aut's, on ést un' gross' famill' bien pauv', p'is, i' dit, çâ, c'ést un' bien bell' masse. P'is, i' dit, la j'ter n'impor' où, lâ, p'is, i' dit, la gaspiller, i' dit,

5. *Cordée* : Pile (de bois).

6. O.K. : Façon populaire américaine de dire « Très bien ! »...

c'ést bien d' valeur[7] ! I' dit, j' veux la lancé' à més p'tits fréres, là-bâs ; i's pourront s'en servir...

– Ah ! b'en, non, par exemp'e ! I' dit, t' és pâs pour donner ma masse à personne ! »

I' prend sa mass' p'i' i' s'en vâ. I' dit : « 'Cou' don, i' dit, tu ress's-tu ici, toi ?

– Oui, oui, lâ ; i' dit, demain j' m'en viens, p'i' i' dit, j' ress', j' couche, tout'.

– Oué ?

– I' dit, ah ! oué ! »

Ça fa't que l' lend'main i' r'vient, p'is lâ, l'homme i' gu'i ava't dit : « Tu peux t' faire in p'tit camp', tu peux coucher lâ, p'is tu peux rester lâ ! » I' gu'i ava't denné du manger, p'is lâ, i' éta't parti.

Ça fa't qu' le géan i' arrive. I' dit : « C' tu vra', lâ, i' dit, qu' tu couche' ici ?

– Ah ! oui, oui ! I' dit, j' sui' ici pour to'jours, lâ ! »

P'is l' géan i' r'garda't çâ : i' ava' enn' bell' grand' cordée d' boâs [bois]. I' dit : « Pendant qu'i' bûche, ça vâ m' fair' çâ ! » To'jours bien, le soèr, lâ, le p'tit gârs, i' dit : « J' le connais, lui ! » B'en, i' a mi' enn' bûch' de boâ' à sa place, p'i' in aut' bûch' de boâs pour sa tête, p'is lui, s'ést caché.

C' fa't qu' dans la nuit, l' gros géan i' arrive avec sa fameus' masse, p'i' i' deunn' tout in coup pour tuer l' p'tit gârs. I' en â démoli l' lit.

Le lend'main matin, lâ, l' géan i' attenda't pour aller manger, lâ. Lâ, i' ava't faim ! Ça f'sa' enn' semaine. To'jours bien qu'est-c' qu'i' attend [entend] dans l' boâs ? Toc... toc... toc ! I' dit : « Dis-moé pâs qu'i' cogne ! » Fa't qu' le géan i' arrive ; le p'tit gâ' éta' après bûcher. « Bonjour ! » P'is, i' voula't pâs l' dire, lui, lâ, qu'i' ava't... qu'i' éta't v'nu pour le tuer ; i' charcha' in aut' moyen. I' dit : « Puis, comment qu' t' âs dormi, i' dit, dedans la forêt ?

– Ah ! i' dit, j'aim' pâs çâ. I' dit, j'ai pâs bien dormi du tout ! I' dit, j' m'en vâs... i' dit, je r'tourn', ce soèr, i' dit, chez l' cordognier. I' y â eu dés maringouins, c'tte nuit, i' dit, qui m'ont piqué en plein su' 'a tête, p'is, i' dit, çâ, i' dit, j'aim' pâs çâ, i' dit !

– Oué ! »

Fa't qu' lâ, l' géan i' s'en r'tourne... i' dit : « Dés maringouins ? À coups d' masse ? Mé', i' dit, j' sé's pâs quell' sort' de p'tit gârs qu' c'ést çâ ! » Lâ, lâ, le p'tit gâ' i' r'vient chez l' cordognier, l' soèr, i' dit : « Moi, j' gu'y vâs p'us bûcher ! J' tanné ![8] I' dit, a'-vous d'aut' sort' d'ouvrage à m' donner ? »

---

7. *Valeur* (de) : Malheureux, regrettable.
8. *Tanné* : Ennuyé, dégoûté, à bout de patience.

Lâ, la femme éta't en peine. 'A dit : « J' t'ai dit, p'is j' t' l'ai dit, le géant...

– I' dit, laiss' don faire ! I' dit, faut qu'on prenn' dés vacances, lâ, p'is, i' dit, m' âs gu'i deunné' un' sort' d'ouvrag' qu'i' pourrâ jama's faire. I' dit, bon, bien, i' dit, tu vâs v'nir a'ec moi su' ma ferme, lâ, p'is, i' dit, vois-tu, lâ, i' dit, ici, lâ... – p'i' i' montra't tout partout – i' dit, tu vois cés grands fôssés, lâ ?

– B'en, i' dit, oué !

– I' dit, j' veux, lâ, qu' tu lés empli' toutes, p'is j' veux pâs qu' tu prenn's d' la terre, p'is, i' dit, j' veux pâs qu' tu prenn's de l'eau ; p'is, j' veux pâs qu' tu prenn's du linge[9], lâ, ni roches, p'is, i' dit, j' veux qu' tu lés empli' tout's comme i' faut ! »

I' s'en r'vient, p'i' i' di' à sa femme, i' dit : « Lâ, j' gu'i en ai deunné une, p'is j' gu'i ai dit qu' si i' faisa't pâs çâ, qu'i' éta't mieux d' s'en aller, parç' que j'ava's pâs besoin d' lui ! »

L'homm' pârt, p'is l' p'tit gâ' i' dit : « Oué ? – 'ta't lâ assis su' 'és marches – j' peux pâs prend' de linge, j' peux pâs prend' de terre, j' peux pâs prend' de roches, j' peux pâs prend' d'eau... »

I' commence à r'garder loin. « Oué ! b'en, i' dit, i' m'â pâs dit d' pâs prend' dés vaches, p'is d' pâs prend' de cochons, p'is d' pâs prend' dés ch'faux ! B'en, i' dit, on vâ lés emplir sés fôssés ! »

Commence à tuer tout's lés animaux, p'i' où c' qu'i' y avè' in p'tit trou, lâ, i' tua' enn' poul' p'is rentra't çâ lâ... I' a tout' empli lés fôssés comme i' faut. Bon ! Lâ, i' ava't fini. L'homme i' r'vient ; ça fa't que mon Espiègue éta' assis su' 'a gal'rie. L'homme i' dit : « P'is, t' âs-tu fait' ton ouvrage ?

– Ah ! oui mecieu' ! V'nez voir çâ ! C'ést tout' bien égal, lés fôssés, lâ ; i' y a pâ' in trou seul'ment ! »

P'i' i' arrive, l'homme i' envisag' tout' son bétail, c'ta't tout's sés animaux qu' éta'ent tout's dans lés trous, lâ, lés cornes, p'is tout' çâ... Ah ! i' dit, çâ à sa femme. Ah ! lâ, sa femme 'a pleura't. « Ah ! 'a dit, j' t' l'ava's dit dès que j' l'ai vu la promièr' fois ! P'is la minm' chos' commence !

– B'en, i' dit, laiss' don faire ! I' dit, faut qu'on aille à in tel chalet, 'n tell' place, lâ ; i' dit, tu vâs voèr, i' dit, qu'est-c' que j' vâs gu'i fair' faire !

– Oh ! 'a dit, si c'ést comm' lés aut's choses, 'a dit, je l' sé's : ça vâ r'tourné' encore à r'guien !

– Non, non, non, i' dit, c' que'qu' chos' de bon ! »

Fa't qu' lâ, i' di' au p'tit gârs, i' dit : « Viens 'ci. N'us aut's, on pârt, lâ, i' dit, pour deux jours ; p'is, i' dit, toi i' dit, tu vâs garder le... le magasin d' souliers ! –

---

9. *Linge* : Vêtements, habits.

il lés faisa't, lui, lés souliers – p'is, i' dit, tu vâs garder çâ. P'is, lâ, i' dit, j' veux qu' tu m' fass's dés souliers. Mé', i' dit, j' veux pâs que tu prenn's du papier, p'is j' veux pâs que tu prenn's dés écorces, j' veux pâs qu' tu prenn's du boâs ni més [jus d' bœu' ?], i' dit, qu' tu m' fass's dés beaux souliers ! »

Ça fa't que... p'is lâ, i' pârt, p'i' i' s'en vâ. C' fa't qu' le p'tit gârs dit : « C'ést trop simp'e ! I' dit, i' veut que j' prenn' du cuir, pourquoi c' qu'i' me l' disa't pâs dès l' commenc'ment ? I' dit, j' vâs fair' dés souliers dans... lâ, avec son cuir ! »

Tâilla' dés beaux grands souliers dans lés p'tit's retâilles, dés p'tit's pantouf's, dés p'tits souliers d' cuir, p'is tout's sort's d'affair's. Tout çâ, i' a tout pris l' cuir qu'i' y ava't lâ. Et, i' ava' encor' fini, p'i' i's r'viennent. Fa't que... i' dit : « T' âs-tu fait' ton ouvrag' tout' comm' j' t'ai dit ?

– Ah ! oui ! V'nez voèr çâ si c'ést beau ! P'is, i' dit, i' y en â dés souliers ! »

Ah ! quant' le cordonnié' i' rent' : tout' son beau cuir, tout' coupâillé en tout's sorte'... Ah ! lâ ! P'is la femme a... 'a ést b'en proch' sans connaissance, et p'is : « J' t' l'ava's dit ; on ést ruiné, on n'a p'us d'animaux, on n'â p'us ci ! Ça fa't tant d' s'main's qu'on l' nourrit, p'is... bon ! »

To'jours bien... « Oué, b'en, lâ, i' dit, demain ça vâ êt' sa dernièr' journée !

– 'A dit, c'ést qu' tu gu'i dis d' s'en aller ? 'A dit, j' su's don content' !

– Non, non, non ! I' dit, t' sé's ma vieill' mère, lâ, i' dit, en haut, lâ, i' dit, qu' ést to'jours sal' dans son lit, p'i' i' dit... J' vâs gu'i dir' qu'i' prenn' soin d' ma grand-mère. Tu vâs voèr ! »

Te'jours bien, l'homm' dit : « Viens 'ci, mon Espiègle !

– I' dit, oui !

– Bon, b'en, à matin, lâ, i' dit, c'ést toi, à l'av'nir qui vâs prend' soin – non, c'éta't sa mère – de ma mère. I' dit, tu vâs la laver comme i' fau' en dehors, p'i' en dédans, bien nette !

– Ah ! i' dit, oui ! »

I' monte en haut, p'i' i' lav' la vieille ; p'i' après qu' 'a a 'té bien nett' tout en dehors, i' commence à s' demander : « Ouin ? Mé', i' dit, en d'dan asteur ! Comment j' vâs fair' çâ ? »

Jongle... « Ah ! b'en, i' dit, 'cou' [écoute] don ! » I' prend son couteau, p'i' i' coup' la vieill' tout' la longueur ; i' 'a vide, p'i' i' 'a lav' bien nett', p'i' i' 'a prend, p'i' i' vâ l'étend' su' enn' cletur' pour la fair' sécher ; p'i' i' s'assi' à côté.

Le cordonnié' i' pâsse, i' dit : « Que c' tu fa's lâ, qui c'ést qu' çâ ?

– B'en, i' dit, j'attends qu' vot' mér' sèche !

– Comment, i' dit, t'attends qu' ma mèr' sèche ?

– B'en, vous m'avez dit d' la lavé' en d'dans, la lavé' en dehors. P'is, i' dit, pour la lavé' en d'dans comme i' faut, lâ, b'en, i' dit, j' l'ai lavée, p'is, lâ, i' dit, 'a ést après sécher ! »

Lâ, i' rent'e en pleurant, lâ. « Ah ! b'en, i' di' à sa femme, i' dit, c'ést vrai ! Ma mère ést mort' p'i' i' nous â ruinés ! I' dit, j' sé's p'us qu'est-c' qu'on vâ faire ?

– B'en, 'a dit, c'ést facile, 'a dit, on vâ s'en aller ! Ça fa't que, b'en, 'a dit, c'ést çâ ! »

Ça fa't qu'i' ont laissé le p'tit gârs dans... à fair' dés souliers. P'is, si i' ést pâs mort, i' fa' encor' dés souliers !

11 – ROSE-DES-BOIS

Un homme et une femme vivaient avec leurs trois fillettes dont l'une se nommait Rose-Des-Bois en souvenir de sa marraine qui était une fée. Rose-Des-Bois était la cadette de la famille.

À cause de leur extrême pauvreté, les parents discutèrent, un soir, du sort de leurs enfants. Pendant le sommeil des filles, les parents, conscients de ne pouvoir nourrir leur nichée, se demandaient quelle décision prendre.

Rose-Des-Bois, qui couchait au second étage, entend ses parents discuter et vient s'asseoir à la tête de l'escalier pour mieux entendre la conversation de ses parents. « Demain, dit le père, je vais faire l'essai d'une ruse. Nous irons cueillir des bleuets en compagnie de nos enfants. Nous leur dirons que nous voulons passer la nuit dans la forêt. Cependant nous profiterons du sommeil des petites pour nous enfuir à la maison. Seules dans les bois, il leur faudra bien se débrouiller toutes seules ! »

À ces paroles, Rose-Des-Bois se met à pleurer et à implorer l'aide de sa marraine. La fée vient la consoler sans tarder : « Écoute bien ce que je vais te proposer, ma filleule ! Quand ta mère sera bien endormie tout à l'heure, descends et fouille dans son sac à tricotage. Tu choisiras plusieurs pelotons de laine. Demain, marche à faible distance derrière le groupe d'excursionnistes. Arrivée à l'orée de la forêt, attache le brin de laine à un arbre, et, tout en marchant, déroule d'une façon continue ton peloton de laine jusqu'à ce que vienne l'ordre de cueillir des bleuets. Tu prendras alors le restant de ton peloton et tu l'attacheras à un arbre ! »

Le lendemain matin, Rose-Des-Bois part en compagnie de ses parents et de ses sœurs. Fidèle à la consigne de sa marraine, elle marche à faible distance du groupe et déroule ses pelotons de laine, jusqu'au moment où le père annonce : « C'est ici que nous allons maintenant cueillir des bleuets ! » Toutes heureuses, les fillettes s'adonnent au travail de la cueillette.

Au souper, toute la famille se régale de bleuets. Quand vient l'heure du sommeil, le père dit : « Je crois bien que nous allons dormir en forêt : nous serons sur place, demain matin, pour continuer à cueillir des bleuets.

– Entendu ! » répondent les enfants.

Bien sûr, les deux sœurs aînées acceptent joyeusement de dormir à la belle étoile. Rose-Des-Bois a bien soin de s'étendre tout près de l'arbre où elle a attaché son peloton de laine. Elle s'endort sur-le-champ. À son réveil, elle entend des pleurs et le va-et-vient de ses sœurs autour d'elle : « Rose-Des-Bois, tu ne sais pas ce qui nous arrive. Papa et maman se sont enfuis ! » Elles ont beau appeler au secours, les parents ne répondent pas aux cris déchirants des petites.

Rose-Des-Bois rassure ses sœurs : « Suivez-moi ! » leur dit-elle. Elle détache de l'arbre son peloton de laine qu'elle se met à enrouler tout en suivant le chemin suivi la veille. La route est longue et difficile. Tantôt il leur faut se laisser glisser en bas d'une falaise, tantôt escalader un rocher ou sauter par-dessus un tronc d'arbre. Les trois fillettes ne parviennent à la demeure paternelle qu'à cinq heures du soir. À pas feutrés, à l'insu de leurs parents, elles pénètrent dans la maison et vont se cacher sous un lit.

Sur les entrefaites, la mère arrive et s'affaire à préparer le souper ; toutes sortes de bons plats mijotent sur le poêle. Mais la pauvre femme est pleine de remords : « Ah ! si nos pauvres petites filles étaient ici ! Vois-tu tout ce qui cuit sur le poêle, mon mari ? Crois-tu que nous n'en aurions pas assez pour faire souper les enfants ?

– Qu'est-ce que tu dis là ? lui demande le mari qui entre à ce moment dans la maison.

– C'est ta faute, aussi ! continue la mère éplorée. Pourquoi les avoir abandonnées dans la forêt ? Regarde tous ces beaux plats que nous devrons manger seuls, ce soir ! Je parierais que nos petites sont en train de pleurer ou que des bêtes féroces les ont déjà dévorées ! »

Cachées sous le lit, les trois sœurs sourient en écoutant les lamentations de leur mère. La pauvre mère ne peut réprimer ses larmes ni s'empêcher de penser à ses enfants. Elle sert son mari qui commence à manger. « Tu ne manges pas, ma vieille ? demande le papa.

– Non ! »

La mère pleurait sans cesse et répétait à son homme : « Je ne peux pas croire que nos petites filles meurent de faim dans la forêt ! »

À ces mots, les fillettes sortent de leur cachette et courent vers la table de famille, en criant : « Nous voici, maman ! Nous voici ! Nous voici ! » Folle de joie, la mère leur saute au cou et les embrasse : « Assoyez-vous à la table, leur dit-elle, et mangez ! »

Pendant ce temps, le mari, passablement contrarié, n'ose même pas lever les yeux de son assiette. Après le souper, les fillettes vont s'amuser comme d'habitude, puis elles vont au lit pour la nuit. Rose-Des-Bois veut, encore une fois, se renseigner sur ce qui peut se passer. Assise à la tête de l'escalier, elle écoute son père : « Nous ne les avons pas conduites assez loin ! Demain, nous retournerons dans la

forêt. Cette fois, je vais les amener à une si grande distance qu'elles ne pourront jamais plus revenir à la maison ! »

Rose-Des-Bois implore de nouveau sa marraine qui vient immédiatement à son secours : « Procure-toi une chaudière et remplis-la de cendre ; quand tu prendras le chemin de la forêt, demain matin, aie bien soin de semer sur ta route des pincées de cendre qui te guidera lors de ton retour.

– Ah ! C'est un excellent moyen ! » enchaîne la fillette.

Pendant le sommeil des autres membres de la famille, Rose-Des-Bois va ramasser dans le poêle de la cuisine une pleine chaudière de cendre. Le matin, après le déjeuner, le père dit aux fillettes : « Eh bien ! Ce matin, mes petites, nous irons encore cueillir des bleuets. » Les sœurs de Rose-Des-Bois s'écrient alors : « Encore ? Allez-vous nous abandonner seules dans la forêt, cette fois ?

– Ah ! s'il ne pleut pas, nous passerons probablement la nuit encore dans les bois. »

Rose-Des-Bois garde le silence. Quand vient le temps du départ, elle ne se presse pas ; c'est elle qui ferme le rang. La famille s'engage dans la forêt. Elle y marche des heures et des heures. Tout à coup, le père donne le signal d'un arrêt : « Bon ! Nous sommes rendus suffisamment loin. Restons ici pour cueillir nos bleuets ! »

Rose-Des-Bois dissimule discrètement sa chaudière près d'un arbre ; puis, elle cueille des bleuets avec ses sœurs et ses parents. À la fin de la journée, le père annonce : « Nous en avons assez cueilli pour aujourd'hui. C'est le temps de manger ! »

On soupe encore à même les bleuets, après quoi le père trace le programme : « Comme le temps est beau, nous allons coucher ici même ! » Mais les sœurs de Rose-Des-Bois sont plus craintives que la veille. La filleule de la fée se trouve un coin près de sa chaudière ; elle s'endort sans tarder.

Le lendemain matin, les parents ne sont plus avec les enfants ; les fillettes, réveillées dès le lever du soleil, demandent à leur sœur : « Rose-Des-Bois, crois-tu pouvoir retrouver notre route encore aujourd'hui ?

– Je l'espère bien ! »

Rose-Des-Bois n'a pas besoin de sa chaudière de cendre, mais elle la porte toutefois à bout de bras, après avoir fait à ses deux sœurs cette recommandation : « Guidez-vous sur les pincées de cendre que j'ai semée partout sur les sentiers de la forêt. Comptez sur cette cendre pour retrouver vos parents ! »

Le voyage fut beaucoup plus long que la veille. Parties tôt le matin, les fillettes arrivèrent à destination tard le soir. Leur mère n'était pas encore entrée pour préparer le souper. Elles en profitent pour aller se cacher dans une chambre.

La mère prépare son souper comme à l'accoutumée : des patates et d'autres bons mets. Mais la peine et l'ennui l'envahissent plus que jamais. La pauvre mère ne fait que songer à ses filles perdues dans la forêt : « On devrait jamais dire que l'on n'a plus de ressources pour nourrir ses enfants ! Si le bon Dieu les donne, c'est que les parents sont capables de joindre les deux bouts ! Regarde, là. Nous avons assez de patates, nous avons encore. . . »

Sur les entrefaites, le mari entre et surprend sa femme à débiter ses jérémiades. « Tu parles encore toute seule, toi ! dit-il à sa femme.

— Oui ! Tu as raison, mon mari. Et je vais te répéter ce à quoi je pensais tout haut. Tu as eu tort d'abandonner nos petites filles dans les bois. C'est ta faute ! Nous aurions dû. . . Regarde sur le poêle ! Nous avons des patates, des légumes, nous aurions pu encore leur donner à manger, ce soir ! »

Et la pauvre femme ne peut plus retenir ses larmes. Mais voilà que ses trois fillettes se précipitent vers elle : « Ne pleurez pas, ne pleurez pas ! Nous sommes revenues, nous voici, maman ! » La femme dit tout bas à son mari : « Tu auras beau vouloir t'en débarrasser, tu en seras toujours incapable ! Le bon Dieu nous les a données, tu n'as pas le droit de nous les enlever ! »

Aussitôt après le souper, les deux sœurs de Rose-Des-Bois montent se coucher. Rose-Des-Bois, elle, encore assise dans l'escalier, tâchait de prendre connaissance du sort qu'on leur réservait, à elle et à ses sœurs. « Nous n'y échapperons pas si facilement ! » se disait-elle.

En effet, elle entend son père énoncer un autre plan : « Demain, nous retournons à la cueillette des bleuets, mais je t'assure que c'est la dernière fois. J'ai trouvé l'endroit où nous allons conduire nos petites ; elles ne pourront jamais revenir à la maison ! »

Rose-Des-Bois s'empresse d'implorer de nouveau sa marraine qui vient la visiter au premier appel. « Cette fois-ci, ma filleule, prends un sac de grain dans l'étable. Veille à ce qu'il ne soit pas trop lourd ; autrement tu ne pourras pas le porter. Aie soin de laisser tomber quelques grains le long de ta route, mais ne sois pas trop prodigue ; cette fois, vous irez très loin, très loin ! »

Pendant la nuit, Rose-Des-Bois se rend à la grange et prépare son sac de grain. Le matin venu, elle ne se hâte pas trop : il lui fallait fermer la marche. La famille s'avance longtemps, très longtemps. Enfin, le père annonce qu'il est temps de s'arrêter et de souper. À la nuit tombante, les deux aînées font part de leurs craintes : « Nous ne coucherons pas ici, papa ! Dis, tu ne veux pas que nous dormions encore en forêt ? » Rose-Des-Bois garde encore le silence. Le père proclame enfin sa décision : « Eh oui ! Nous coucherons ici. Nous couchérons de nouveau dans les bois !

— Tu vas nous abandonner encore dans la forêt ! » conclurent les deux fillettes.

Mais, cette fois-là, en s'étendant pour dormir, elles se disent à voix basse : « Si nous guettons toute la nuit, ils ne pourront pas s'enfuir. Faisons le guet ; nous pourrons plus facilement partir à leur suite ! »

Les trois fillettes veillèrent une bonne partie de la nuit, mais la fatigue les entraîna bientôt dans le sommeil. Rose-Des-Bois fut la première à s'endormir... Le lendemain, les deux aînées se réveillèrent très tard. Elles tournèrent alors leurs plaintes vers Rose-Des-Bois : « Eh ! toi, connais-tu un moyen de retrouver notre route ? Nos parents sont bel et bien repartis sans nous.

– Oui, j'en ai un autre ! » répond la cadette.

Mais elle avait compté sans les oiseaux. Ceux-ci s'étaient levés bien avant les fillettes et avaient mangé tous les grains semés, la veille, le long de la route. Les petites eurent beau s'enligner sur le sac à grain et examiner tous les sentiers qui s'offraient à leur vue, aucune graine n'était là pour indiquer le chemin du retour. Les pauvres sœurs tournèrent en rond toute la journée, si bien qu'elles durent coucher de nouveau dans la forêt, ce soir-là.

Le lendemain, le groupe repart encore à l'aventure dans la grande forêt. Le soir venu, Rose-Des-Bois, désespérée, commande à sa sœur aînée : « Grimpe donc le plus haut possible dans un arbre. Peut-être apercevras-tu au loin des lumières qui pourraient nous orienter ? »

La fillette entreprend de monter dans l'arbre. À peine à mi-hauteur, elle se met à crier : « J'ai peur ! J'ai peur !

– Descends, si tu as peur ! »

Rose-Des-Bois suggère à son autre sœur de tenter la même expérience : « Vas-y, toi ! Essaie de grimper un peu plus haut ! » La fillette obéit, monte un peu plus haut que sa sœur, mais se contente de dire : « D'ici, je ne vois rien, mais je peux...

– Écoutez, fait Rose-Des-Bois. C'est moi qui suis la plus jeune, mais je vais grimper jusqu'au faîte de l'arbre ! »

Rose-Des-Bois monte, monte, monte de branche en branche... et atteint finalement le faîte de l'arbre. « Remarquez bien, dit-elle à ses sœurs, dans quelle direction je tends mon bras ! De ce côté-ci, j'aperçois une lumière. Mais hâtons-nous ! Si nous ne rejoignons pas cette lumière avant le jour, nous la perdrons de vue ! »

Les ténèbres de la nuit contribuèrent à multiplier les chutes des fillettes et à ralentir leur marche. Elles avancèrent très peu au cours de la nuit. Le lendemain, les petites firent halte et attendirent la venue de la nuit pour reprendre leur marche. Rose-Des-Bois grimpa de nouveau dans un arbre et dit à ses sœurs : « La petite lumière est encore là ; nous sommes sauvées ! »

Après une longue marche à travers bois, elles aboutirent, au matin, à une petite maison isolée au milieu d'un champ. Elles eurent beau frapper plusieurs fois à la porte, personne ne répondait. Les fillettes entendaient cependant de faibles gémissements venant de l'intérieur. Elles se résignèrent finalement à foncer.

Elles découvrent une pauvre petite vieille couchée dans un lit, malade et incapable de toute activité. La maison était agréablement disposée. Les armoires étaient remplies de nourriture, mais la malade ne pouvait s'en préparer. À la vue de cette pauvre vieille, Rose-Des-Bois se sent prise de pitié ; elle s'adresse, d'une façon autoritaire, à ses deux sœurs : « Écoutez-moi bien ! D'abord, toi – en s'adressant à l'aînée – puisque c'est toi qui as grimpé le moins haut dans l'arbre, tu vas prendre soin des planchers ! Quant à toi – en désignant l'autre – prépare la nourriture et vois au repassage de la lingerie. Occupe-toi aussi des autres petits travaux de la maison ! Pour ma part, je vais soigner cette pauvre femme. Je veux être seule à en prendre soin ! C'est moi qui vais lui servir ses repas et voir à ses vêtements ! »

Rose-Des-Bois prit un si grand soin de la vieille malade que celle-ci ne tarda pas à guérir. Les trois fillettes vécurent ainsi pendant quelques années ; elles étaient heureuses en compagnie de la vieille dame. Ensemble, elles confectionnaient des pièces de vêtements.

Mais cette vie était trop douce pour durer ! Un jour, la vieille femme tomba malade et mourut. Les trois sœurs hésitèrent à prendre une décision. Finalement elles s'installèrent pour de bon dans la maison de la défunte, et si elles ne sont pas mortes, elles y demeurent encore !

ROSE-DES-BOIS

Conte traditionnel raconté à Sudbury, Ontario, le 6 août 1974, par M^me^ Albert Vachon (née Alice Perron, 70 ans), qui l'avait appris à Verner, Ontario, vers 1916, d'une dame Racette (70 ans et plus) de Lavigne, Ontario.

Enregistrement n° 4452. Conte-type 327 a, b (pelotons de laine, cendre), c, (grain), d (maison d'une vieille malade).

Un' fois, c'ta' in homm' p'i' enn' femm' p'i' i' ava'ent t'oâs p'tit's filles. I' 'n â un' qui s'app'la't Rose-Dés-Boâs parç' que c'éta't... sa marraine éta't un' fée, et puis lés deux aut's c'ta't sés sœurs plus vieilles. P'is le pèr' p'is la mére éta'ent b'en pauv's, p'i' un bon soèr, après qu' lés p'tit's fille' on été couchées, i' ont décidé qu'i's pouva'ent p'us lés nourrir ; p'i' i's jongla'ent comment c' qu'i's f'ra'ent.

Alors, le père, i' di' à la mère, i' dit : « Demain, i' dit, j'ai in bon tour ! » P'is Rose-Dés-Boâs, elle, 'a éta't couchée en haut pui' alle â entendu son pèr' p'is sa mèr' qui parla'ent. Ça fa't qu' 'a s'ést en-v'nue s'assoèr en haut d' l'escalier, p'i' 'a écouta't. Le père, i' dit : « Demain, on vâ leur dir' qu'on s'en vâ aux bleuets. P'is, i' dit, on vâ' allé' aux bleuets, puis, i' dit, on vâ leu' faire accroèr' qu'on couch' lâ. Ça fa't que, p'is, i' dit, lâ, dans nuit, i' dit, pendant qu'i's vont dormir, on s'en viendrâ p'is, i' dit, on vâ lés laisser. P'is, i' dit, lâ, b'en, i' dit, 'cou' don... »

Fa't qu' lâ, la p'tit' fille attenda't [entendait] çâ en haut, p'i' 'a commence à pleurer, p'i' 'a commence à implorer sa marrain' qu' éta't un' fée. Sa marraine, alle arrive. 'A dit : « Écoute, 'a dit, lâ, 'a dit, j' vâs t' donné' un bon moyen. Descen en bâs, p'i' 'a dit, vâ dans l' sac à tricotage à ta mère, quand ta mèr' vâ dormir, p'i' 'a dit, prends-toi dés p'latons d' laine en masse[1], 'a dit, prends-en beaucoup. P'i' 'a dit, pâss' la dernière, lâ, p'i' 'a dit, quand t'arriv'râs, attach' ta laine apra' enn' branche, p'i' 'a dit, march' la dernière, p'i' 'a dit, déroule, p'is déroule, p'is déroul' tés p'latons. P'i' 'a dit, lâ, i's vont t' dir' qu' vous ramâssez[2]. 'A dit, attach' ton p'tit p'loton lâ, c' qu'i' t' rest'râ lâ, 'a dit, de ta laine. »

---

1. *Masse* (en) : En grande quantité, beaucoup.
2. Ramasser : Cueillir (des fruits).

Te'jours bien, c'ést çâ ; i' y ont fait' çâ. I's s' sont en-allés, p'i' i' ont marché, p'is pâs mal loin, p'i' alle â tout' pâssé' sés p'latons, p'is... « Ah ! b'en, i' dit, j' pens' qu'on vâ resté' ici p'i' on vâ ramâssé' ici. » Ah ! b'en, i's s' sont mi' à ramâsser, p'is lés p'tit's filles... sés p'tit's sœur' éta'ent b'en contentes, p'is ça ramâssa't, p'is tout'.

Le soèr, i' ont mangé dés bleuets, l'homme, la femm' p'is lés p'tit's filles. P'is lâ, i' ont dit, le père, i' dit : « J' pense, i' dit, qu'on vâ couché' ici, p'i' on s'râ rendu pour ramâsser, demain matin.

– All raït [all right][3] ! »

Lés p'tit's filles, ça leur faisa't r'guien. Seul'ment, Rose-Dés-Boâs, elle, 'a s'ést couchée pâs loin d' son p'tit p'loton. 'A s'ést couchée, p'i' 'a s'st endormie tout d' suite. P'is quand 'a s'ést réveillée, c'ést sés sœurs qui pleura'ent p'is qu'i's marcha'ent tout autour d'elle. « P'is, Rose-Dés-Boâs, tu sé's pâs ! Papa p'is maman sont partis ! » P'is, i' app'la'ent, p'is papa ! P'is maman ! P'is pâs d' réponse.

Fa't qu' Ros'-Dés-Boâ' 'a dit : « Suivez-moi ! » Fa't qu' 'a prend son p'tit p'loton, p'i' 'a commence à p'letonner, p'is p'letonner, p'is ça s'en v'na't, p'is tranquill'ment ; descen in rocher, p'is monte in rocher, pâsse enn' logu' [log][4]. Final'ment, i' arriv'nt ver' [vers] à peu près cinq heures, le soèr, à la maison de leurs parents. Fa't qu'i's s'en vienne' en marchant pâs fort, p'is rent'nt dan 'a maison p'is vont s' caché' en d'ssour du lit.

La maman, alle arrive, p'i' 'a commence à fair' le souper, p'is mett' d' la soup' p'is tout's sort's de chos's su' l' poêle. Fa't qu'... Ah ! 'a commence à jongler, p'i' à parler fort. « Ah ! 'a dit, si nos pauv's p'tit's fille' éta'ent don ici ! Vois-tu, lâ, on 'n a'ra' assez pour souper ! » Son mari, i' arrive, i' dit : « C'ést quoi qu' tu dis, lâ ?

– C'ést d' ta faute aussi ! 'A dit, vois-tu, lâ, 'a dit, si tu nous ava's... pourquoi tu nous â fait' lés laisser dans l' boâs ? 'A dit, r'gâr' [regarde], on â tout' çâ pour souper ! P'is, 'a dit, 'ted b'en qu' nos p'tit's fill's pleurent, lâ, 'a dit, i' ont 'ted b'en peur, i's sont 'ted b'en mangées par dés bêtes ! »

Lés p'tit's fill's 'ta'ent en-d'ssour du lit p'i' i's r'guia'ent [riaient], 'és aut's. Ça fa't que... p'is la mère 'a continua't toujours, lés larme' aux yeux, p'i' 'a dit... p'is, 'a 'ta't lâ qu' 'a jongla't, p'is sés pauv's p'tit's filles. P'i' 'a sert son mari. Lui i' commence à manger. « Tu mang's pâs, sa vieille ?

– Non ! » P'i' 'a pleura't. « J' peux pâs penser qu' més p'tit's fill's sont dans l' boâ' avecque r'guien d' quoi manger. »

P'is, en disant çâ, lés troâ' i's sort'nt dans d'ssour du lit : « Nous v'lâ, maman, nous v'lâ, nous v'lâ ! » Ah ! b'en, si 'a éta't contente, 'a lés embrasse, p'is : « Assoyez-vous p'is, mangez ! »

---

3. *All right* (angl.) : Très bien. Entendu.
4. *Log* (angl.) : Tronc d'arbre renversé.

Mé', le père, lui, i' mangea' avec lés yeux baissés, p'is lui, i' éta't pâs content. Te'jours bien, lâ, lés p'tit's fill's vont jouer comm' d'habitude, p'is tout' çâ. I's vont s' coucher ; mé', seul'ment, Ros'-Dés-Boâs, elle, alle â resté en haut d' l'escalier p'i' alle écouta't. Alle â compris l' pèr' qui â dit : « On lés â pâs condui' assez loin. On gu'y r'tourn' demain, p'i' on vâ lés conduire assez loin, aie pâs peur qu'i's r'viendront pâs ! »

Lâ, b'en, i' ont dit. . . lâ, encore la p'tit' fille, alle â encor' commencé' à implorer sa marraine, la fée. P'i' 'a r'vient. B'en, 'a dit : « Vâ, lâ, p'i' 'a dit, vâ t' charché' un' p'tit' chaudière, p'i' emplis-la de cend'e, p'is, 'a dit, tout partou' où tu pâss'râs sur ta route, laiss' tomber dés p'tits paquets d' cendr', p'i' 'a dit, tu suivrâs ton ch'min pour revenir.

— Ah ! bon, 'a dit, c'ést bien vrai ! »

'A s'en vâ dans l' poêl' pendant qu' sés parents dorma'ent, ramâss' d' la cend'e, remplit sa p'tit' chaudière. Le matin arrivé, i's déjennent ; le père, i' dit : « Bon, b'en, à matin, lés p'tit's filles, lâ, i' dit, lâ, on s'en vâ aux bleuets. » Lés deux grandes : « Encore ! Allez-vous nous laisser ?

— Ah ! ça s' peut qu'on couche ; si i' pleut pâs, lâ, on vâ coucher. »

Ros'-Dés-Boâs, elle,'a parla't pâs. I's partent ; 'a pârt la dernière. P'is, lâ, i' ont marché. Eh ! Sauveur ! i' ont marché dés heures. Final'ment, i' dit : « Bon, bien, lâ, lâ, on ést assez loin. I' dit, on vâ ramâsser ici. » P'is, elle, alle â laissé sa p'tit' chaudièr' cachée contr' l'arb'e, lâ, p'is, lâ, i' ont ramâssé, i' ont ramâssé.

Te'jours qu' le père, i' dit : « Ah ! c'st assez pour aujo'rd'hui, lâ, i' dit, on vâ manger ! » P'i' i's mangea'ent te'jours dés bleuets, quand i's mangea'ent. P'is lâ, i's s' couchent ; i' dit : « On vâ coucher, i' fa't beau, i' pleut pâs, i' dit, on vâ coucher ! » Seul'ment, lés deux plus vieilles, lâ, ça po'gna't pâs si bien qu' la promièr' fois. Ros'-Dés-Boâs, elle, 'a ést allée s' coucher pâs loin d' sa p'tit' chaudière, p'i' 'a s'st endormie tout' suite.

Le lend'main matin, comm' de fait', le pèr' p'is la mèr' 'ta'ent partis, mé' lés aut'e' éta'ent réveillées de bonne heure avec le jour, et puis réveill'nt tout' suite : « Ros'-Dés-Boâs, as-tu un moyen pour qu'on retourne ?

— 'A dit, j' pens' que oui ! »

'A prend sa p'tit' chaudière, malgré qu' 'a 'n n'ava't pâs d' besoin pour eur've-nir, mé', lâ, 'a sava' où partir, où est c' qu' éta't la chaudière. 'A commence à suiv' la 'tit' route, p'i' 'a leur â dit : « Tout partou' où vous voyez d' la cendre lâ, on s'en r'vient ! »

Ah ! mé', lâ, c' fois-lâ par exemple, sont à. . . i' ont parti d' bonne heur' le matin, p'is sont arrivés târd, juss', juss' avant qu' la mâman rent' dans maison pour fair' le souper. Encore, i' von encor' se cacher.

P'is lâ, la maman, alle arrive, p'is fa' encor' son souper, dés patates, p'is tout's sort's de choses. La pein' la prend p'is l'ennui. « P'is, vois-tu, on devra't jama's dir' qu'on n' â pâ' assez pour nos enfants ! Le bon Dieu nous lés donne, on 'n â toujour' assez pour lés nourrir ; 'garde, lâ, on a assez d' patates, on â assez... » L' mari rent' p'is : « Tu parle' encor' tout' seule, lâ, toi !

– Oui, bien, 'a dit, c'ést çâ, j'éta' après l' dire, j' vâs te l' répéter, on â mal... t' âs mal fait', c'ést d' ta faute. On aura't dû... r'garde, on â assez d' patates, on â assez de légumes, on a'ra't pu lés nourri. »

P'i' 'a pleura't. Lés p'tit's filles : « Pleurez pâs, pleurez pâs, on ést ici, nous v'lâ ! » Ah ! la mère 'a di' à son mari : « Tu vois, 'a dit, t' és pâs capab'e, 'a dit, le bon Dieu nous lés â données, tu peux pâs nous lés ôter ! »

Toujours bien, ah ! bien ça soupe et p'i' euh ! i' ont fait' comm' le soèr d'avant, i's sont allés s' coucher. P'is lâ, la p'tit' fille, alle écouta't, lâ. 'A dit : « Pourtant, ça lâch'râ pâs d' minme. » To'jours qu'alle enten encor' l'homme : « Demain, lâ, on gu'y vâ, p'is c'ést la dargniér' fois. Lâ, lâ, j'ai un' place, p'i' i's pourront pâs r'venir ! »

Ça fa't qu' lâ la p'tit' fill' Ros'-Dés-Boâ' alle â encore imploré sa marraine. P'is sa marraine 'a dit : « Vâ dans l'écurie lâ, p'i' 'a dit, vâ charché' un' poch' de grain, 'a dit, assez gross' que tu peux la porter, p'i' 'a dit, ménag'-la, mets-en pâs trop. Et puis, 'a dit, parç' que lâ vous allez aller loin.

– Ça fa't qu' 'a dit, c'ést correck ! »

Ça fa't qu'alle â fait' encor' çâ, alle â préparé tout' çâ dans nuit. P'is l' matin, p'i' encor' pâssé la dargnière. Pui' ah ! c'ést vrai qu'i' ont marché loin, loin, loin. Le soèr, ah ! lâ, lés p'tit's filles : « On couch' pâs, papa ! P'is, tu veux pâs qu'on couche, papa ! » Puis Ros'-Dés-Boâs parla't pâs. Toujours bien que, final'ment : « Ah ! oui, on couche, on couche !

– P'is tu vâs nous laisser ! »

Mé', i's s' sont dit : « On vâ lés guetter ! » Lés p'tit's fill's s' sont couchée' en disant : « I's partiront pâs, on vâ lés guetter. On dormira pâs ! » Mé' tu comprends, dans l' boâs, hein ! i's s' sont endormis ; Ros'-Dés-Boâ' aussi.

Comm' qu'i's sont endormis bien tar' à guetter leurs parents, i's s' sont réveillés târd. Lâ, i' ont réveillé Ros'-Dés-Boâs : « Heille, tu peux-tu nous dire, tu sé's-tu, toi, un moyen d' nous ram'ner ? Lâ, nos parents sont partis pour de vrai !

– 'A dit, oui ! »

Mé', alle ava' ô'blié ; lés p'tits oiseaux s'éta'ent l'vé' avan eux aut's, p'i' i' ava'ent mangé tout's lés grains. P'is lés v'lâ parti' à charcher, p'is r'gard' la poche éta' ici, p'is ça doè' êt' par lâ, p'is ça doit...

En tout câs, i' ont jama's r'trouvé leur ch'min c' jour-lâ. I' ont marché en rond tout' la journée p'is tout partout, couche in aut' soèr. Le lend'main, lâ, i's mar-

cha'ent dans d' la gross' forêt vierge, et puis Ros'-Dés-Boâs, 'a di' à la plus vieill' de sés p'tit's sœurs, 'a dit : « Mont' don lâ en l'air d'un arb'e, lâ, 'a dit, bien haut, 'a dit, p't-êt', 'a dit, que lâ, tu vâs voir dés lumières, quelque chos' qu'on pourra't s' diriger ! »

Ah ! mé', la p'tit' fille, 'a commence à monter, pui' hoch ! in coup rendue au milieu d' l'arb'e : « J'ai peur ! J'ai peur !

– Ah ! mé', descends ! »

L'aut'e, cell' du milieu, 'a commence à mon. . . 'A dit : « Vâs-y toi, asseill' d'aller plus haut ! » Alors, elle, alle a monté p'i' alle a monté in p'tit peu plus haut. « 'A dit, j' vois rien d'ici, mé', 'a dit, j' peux. . .

– La p'tit' Ros'-Dés-Boâs, bien, 'a dit, 'cou' don, 'a dit, c'ést moi la plus p'tite, p'i' 'a dit, j' vâ' asseyer d' gu'y aller ! »

Alors, 'a commence à monter, monte, monte, monte, monte. 'A vâ jusque dans l' bout' d' l'arb'e. « Ah ! 'a dit, r'marquez bien, lâ, 'a dit, su' quel bord que j'envoie mon brâs ; 'a dit, de c' côté-lâ, lâ, 'a dit, i' a un' lumière. P'i' 'a dit, i' faut qu'on s' dépêche à s' rend'e à c' lumièr'-lâ avant qu'i' fass' clair, parç' qu' 'a dit, on vâ perd' not' lumière. Ah ! vâ don marcher dans l'boâs quand i' fa't noèr ? Ça tomba't. Alors, i' a pâ' avancé long c' journée, c'tte nuit-lâ. Encore in aut' journée.

Le lend'main, lâ, i' on attendu qu'i' fass' noir encore. P'is, lâ, quand i' a fait' noir, alle â encor' grimpé, p'i' 'a dit : « 'A ést encor' par lâ, la lumière ! » Final'ment, i' on arrivé sur le matin à un' méson, à c' méson-lâ, dans l' champ, lâ, tout' seule. I' ont cogné, p'i' i' ont cogné, p'i' i' attenda'ent juss' dés p'tits plain [plaints][5] en d'dans. P'is final'men i's sont entrés. P'is, lâ, bien, i' y ava' enn' pauv' p'tit' vieille. Alle ava't bien bien du mangé' à manger, mé', 'a éta't bien malade, 'a pouva't pâs s'en faire, et puis la maison éta't belle. Alors, Ros'-Dés-Boâ' 'a dit : « Écoute ! Toi, lâ, 'a di' à la plus vieill' de sés sœurs, 'a dit, toi, t' âs monté la moins haut' dans l'arb'e. Alors, 'a dit, toi, 'a dit, c'ést toi qui vâs s'occuper du lavage, du lavag' de plancher. P'i' 'a di' à l'aut'e, cell' du milieu lâ, 'a dit, toi, 'a dit, tu vâs t'occuper d' la nourriture, faire à manger, p'i' 'a dit, le r'passage, dés affair's de minme. P'i' 'a dit, moi, 'a dit, j' m'occup' d' la femm' qu' ést malade. P'is, 'a dit, c'ést rien qu' moi qui s'en occupe, donner son manger, l'habiller p'is tout' çâ. »

Lâ, alle â commencé à fair' çâ, ça marcha't bien. La vieille ést r'venue bien, p'i' i' ont vécu plusieurs années comm' çâ. P'is ça. . . i's faisa'ent du linge, et puis, c'ta't trop beau pour êt' vrai.

'A a fini par tomber malade, p'i' 'és p'tit's fill's sava'ent pâs quoi faire. Toujours qu' 'a ést morte. Alors, lâ, lés p'tit's filles, i' ont hérité d' la maison, p'is si i's sont pâs mortes, i's rest'nt lâ encore.

---

5. *Plaints* : Plaintes, gémissements.

12 – PEAU-D'ÂNE

Un jeune homme était follement amoureux d'une jeune fille qui n'avait aucune amitié pour lui. Il allait la visiter tous les soirs de la semaine et la demandait en mariage. Mais la jeune fille refusait toujours en s'inventant mille et un prétextes. Un bon soir, après le départ de son visiteur, elle fait part à sa mère de ses inquiétudes : « Écoute, maman, lui dit-elle ; il faut que tu m'aides à me débarrasser de ce garçon-là qui m'achète toutes les babioles dont il me sait désireuse.

– Demande-lui de t'acheter une belle robe de la couleur du firmament. Tu sais bien qu'il n'en trouvera chez aucun marchand. Ainsi, ma fille, tu ne l'auras plus à tes trousses. »

Deux semaines se passent. Un bon soir, l'amoureux arrive à la maison, portant sous le bras une jolie boîte contenant la robe couleur de firmament. Ah ! La jeune fille n'avait donc plus rien à objecter. Le jeune homme était maintenant assuré d'avoir la main de la jeune fille. « Eh bien ! lui demande-t-il, es-tu maintenant disposée à m'épouser ? Tu m'avais dit. . .

– Quand tu reviendras veiller, réplique la jeune fille embarrassée, nous en reparlerons. J'aimerais mieux en discuter avec mes parents avant de te donner une réponse définitive ! »

Désespérée, la jeune fille se confie de nouveau à sa mère : « Qu'est-ce que je vais faire, maman ? Regardez la belle robe qu'il m'a apportée en cadeau ? Et puis, il n'arrête pas de me parler de mariage.

– Quand il reviendra, répond sa mère, dis-lui que tu ne peux pas te contenter d'une seule robe. Demande-lui de te procurer une robe couleur de lune. C'est presque impossible à trouver, une robe de cette couleur ! »

Le lendemain soir, l'amoureux vient visiter sa bien-aimée ; au cours de la veillée, la jeune fille aborde avec lui l'épineux problème : « J'en ai discuté avec mes parents, tu sais. Maman m'a dit qu'une seule robe ne suffisait pas ; il m'en faudrait une autre couleur de lune !

– Ah ! Entendu ! Entendu ! Je vais vous en trouver une quelque part. »

La pauvre fille se disait bien que son visiteur n'arriverait jamais à dénicher une robe semblable. Enfin ! elle ne reverrait plus cet homme qu'elle n'aimait pas.

Pendant trois semaines, aucune nouvelle de l'amoureux. Mais un soir, le voilà qui arrive, avec, en mains, la fameuse robe couleur de lune. Une belle robe d'un modèle tout différent de celui de la première, et d'un style tout à fait élégant. La jeune fille ne savait plus que répondre. « La robe me plaît bien, tu sais ; mais je préfère la montrer à mes parents avant de te communiquer mes commentaires. Quand tu reviendras me rendre visite, nous en reparlerons, veux-tu ? »

La pauvre fille n'avait jamais été aussi inquiète. « Maman, dit-elle à sa mère, qu'est-ce que je peux faire pour le décourager ? J'ai beau lui demander mer et monde, il arrive toujours à dénicher le cadeau !

– Mon Dieu ! Si tu veux vraiment l'embêter, demande-lui de t'offrir une troisième robe couleur de soleil. Je te jure qu'il lui sera impossible de trouver un tissu d'une telle nuance ! »

Après un mois de patientes recherches, le jeune homme réapparaît. Il avait trouvé la robe couleur de soleil parsemée de décorations rutilantes. La jeune fille se montre vraiment décontenancée. Le jeune homme lui demande s'il peut continuer à la courtiser ; elle n'a pas le courage de rompre ces fréquentations.

Après le départ du jeune homme, la tristesse s'empare de la jeune fille. Que pouvait-elle lui demander de plus ? Seule sa mère pouvait la sortir de son impasse. Elle va donc la trouver : « Qu'est-ce que je vais lui dire maintenant ? Quelle décision dois-je prendre ? Je ne peux pas l'épouser ; je ne l'aime pas.

– Il te reste une seule chose à faire. Dis-lui que, suivant notre coutume, tu ne l'épouseras pas tant qu'il n'aura pas offert un gros diamant à chaque membre de la famille. »

Le jeune homme disparaît de la région. Pendant près d'un an, on ne le revoit plus. La jeune fille espère ne plus le revoir ! Elle croit que les fréquentations ont pris fin pour toujours.

Quelle ne fut pas sa surprise, un bon soir, de le voir arriver chez elle ! Non seulement il avait trouvé de gros diamants, mais il rapportait des colliers et des bijoux de différents styles. La jeune fille a beaucoup de peine à cacher sa déception. L'amoureux, cette fois, croit à la conquête. « Quand allons-nous nous marier ? demande-t-il.

– Patiente encore un peu ! Je vais en discuter avec mes parents qui fixeront la date du mariage et s'occuperont des préparatifs. »

Le jeune homme retourne chez lui sans mot dire. Pendant ce temps, la jeune fille va trouver sa mère : « Quoi faire, maman ? Il m'a offert en cadeau tout ce que je lui ai demandé : les trois robes, les diamants, des tas de bijoux. J'ai tout ce qu'il me faut.

– Pourquoi ne lui demanderais-tu pas de t'offrir maintenant un petit coffre volant ? Quand tu l'auras en ta possession, fais-lui croire que tu veux en essayer la

vertu. Puis, quand tu seras montée dans le coffre, prends les airs et ne reviens plus ici. C'est la seule façon de te débarrasser de lui ! »

L'amoureux prit des années avant de trouver le fameux coffre volant. Aussi, est-il fier, à son retour de l'offrir en cadeau à sa bien-aimée. Elle ne l'a pas aussitôt en mains qu'elle fait au jeune homme une proposition : « Ah ! Il faut que j'en fasse l'essai ! C'est trop beau ! » Juste avant de partir de chez elle, elle dépose dans le coffre ses belles robes, ses bijoux et ses effets personnels ; puis elle se rend dans le champ, monte dans le véhicule magique qui s'envole aussitôt dans les airs. La voilà enfin débarrassée de son amoureux qu'elle abandonne volontairement au milieu du champ !

Mais il lui fallait redescendre ! Après un long vol, elle finit par descendre. Comment s'y prit-elle ? Je ne le sais. Ce n'était pas un avion, mais elle toucha terre près d'une grange. La jeune fille, d'abord indécise, se résigna à entrer dans la bâtisse après avoir pris soin de son coffre et de ses bagages. En furetant partout dans la grange, elle aperçoit une peau d'âne cachée quelque part dans un recoin. « Je ne dois révéler mon nom à personne ; car je suis certaine qu'il va tenter de me retrouver, cet énergumène ! »

Elle se glisse tant bien que mal dans la peau d'animal et en noue deux lanières sur ses épaules. Ainsi habillée, elle se présente à la demeure d'un gros seigneur, à quelque distance de la grange, et demande un emploi. Ce seigneur avait de nombreux serviteurs. On lui demande son nom, elle ne sait que répondre. Une employée du seigneur, à la vue de son accoutrement, s'écrie alors en riant : « Appelons-la Peau-d'Âne ! Regardez donc le costume dont elle est affublée ! » Et l'on ne cessait à tour de rôle de se moquer de la pauvrette, que personne ne voulait approcher à cause de la mauvaise senteur qui, disait-on, se dégageait d'elle. Peau-d'Âne se vit alors confier les tâches les plus difficiles et les plus malpropres ; elle devint la risée de tout le monde.

Le fils du seigneur, cependant, par une sorte d'intuition, avait pitié de cette malheureuse jeune fille. Un bon soir, après son travail, Peau-d'Âne se rend à sa chambre et s'y enferme. Pour tromper sa tristesse et son ennui elle décide de se faire une belle coiffure, et elle revêt sa robe couleur de ciel et se pare de ses bijoux. Pendant qu'elle faisait ainsi sa toilette, le fils du seigneur l'épiait à travers la serrure de la porte. Il n'en croyait pas ses yeux : « Mon Dieu, pensa-t-il en lui-même, que cette fille est jolie ! C'est incroyable ! » Et Peau-d'Âne faisait maintenant reluire des diamants à son doigt et agitait les bijoux suspendus à son cou.

Le jeune homme retourne au château, en riant dans sa barbe : « Cette jeune fille, c'est sûrement Peau-d'Âne ! Mais pourquoi se cache-t-elle ainsi ? » Malgré ce qu'il vient de voir, le jeune homme n'en souffle mot à personne. Le lendemain, Peau-d'Âne reprit ses besognes repoussantes... personne n'osait s'approcher d'elle. Le fils du seigneur toutefois la surveillait de loin.

Quand Peau-d'Âne regagne sa chambre, ce soir-là, elle s'enferme à nouveau dans son coin et se fait une autre toilette ; elle se coiffe, passe sa robe couleur de

lune et se pare de tous ses bijoux. Le prince aperçoit que sa peau est d'une blancheur ravissante. Il avait l'habitude de la voir au travail, la figure noircie volontairement pour ne pas se faire reconnaître. Le fils du seigneur était maintenant désireux d'approcher la jeune fille et de lui parler. Car Peau-d'Âne, au travail, ne regardait personne et ne s'occupait nullement des autres employés. Quand elle sortait de sa chambre, elle était Peau-d'Âne sans plus !

Le lendemain, la jeune employée va travailler comme d'habitude. Une fois à sa chambre, le soir, elle ne s'aperçoit pas que le fils du seigneur épie tous ses faits et gestes. Peau-d'Âne se fait encore plus belle que la veille ; parée de ses bijoux et vêtue de sa robe couleur de soleil, elle lançait des éclairs même à travers la serrure de la porte. Le jeune homme en extase ne sait plus quoi penser à la vue de tant de beauté : « Cette fille mène une double vie, j'en suis sûr ! » pense-t-il.

Peau-d'Âne occupait ainsi toutes ses soirées à se mettre belle. Ce soir-là, en se couchant, elle oublia d'enlever sa bague de son doigt. Le matin, quand elle descendit à la cuisine, on lui dicta son programme pour la journée : « Toi, Peau-d'Âne, aujourd'hui, tu vas faire des gâteaux et toutes sortes de pâtisseries ! »

Bague au doigt, la pauvre fille se mit à cuisiner. Ses pâtisseries terminées, elle constate soudainement que sa bague est disparue : « Mais où est ma bague ? » se demande-t-elle. Elle pense alors qu'elle avait dû la laisser par mégarde dans la pâte d'un gâteau. Elle s'empresse alors de demander à chacun des convives : « Si quelqu'un trouve une bague, aurait-il la gentillesse de me la remettre ? » On ne tarda pas ainsi à apprendre que Peau-d'Âne avait perdu un objet précieux ; mais personne n'osait en parler. Après quelque temps la pauvre employée à bout de patience, déclara : « Je promets d'épouser celui qui trouvera ma bague ! »

Ouf ! Bien sûr que personne ne voulait épouser Peau-d'Âne. Mais par hasard, le fils du seigneur venait de détecter la bague dans une bouchée de gâteau. En apprenant la promesse de Peau-d'Âne, il s'empresse de crier à tout le monde : « Moi, je veux l'épouser, Peau-d'Âne ! » Le seigneur et ses serviteurs eurent beau s'opposer à cette décision, rien n'y fit. Peau-d'Âne aimait le jeune homme. Elle le fit venir à sa chambre et étala devant lui ses robes et ses bijoux. Le fils du seigneur lui fit alors une proposition : « Si tu le veux bien, Peau-d'Âne, nous allons déserter tous deux en utilisant ton petit coffre magique ; ainsi personne ne saura où nous avons fui. Voudrais-tu bien me révéler ton nom, cependant ? » Ce que Peau-d'Âne n'hésita pas à faire. Puis le fils du seigneur lui fit une demande importante : « Veux-tu m'épouser ?

– Certainement ! répond la jeune fille.

– Je t'aime beaucoup, tu sais » continue le jeune homme.

Le fils du seigneur lui raconta ensuite dans quelle circonstance il l'avait connue ; chaque soir, depuis trois jours, il la surveillait par le trou de la serrure de sa chambre. Après son récit, il s'envola avec Peau-d'Âne dans le petit coffre magique qui se mit à voler dans le ciel. Et s'ils ne sont pas morts, ils volent encore dans les airs !

PEAU-D'ÂNE

Récit folklorique raconté à Sudbury, Ontario, le 6 août 1974, par M^me^ Albert Vachon (née Alice Perron, 70 ans), qui l'avait appris, vers 1916 de son père Cyrille Perron, de Verner, Ontario, âgé actuellement (1974) de 94 ans.

Enregistrement n° 4453. Contes-types 510 B (3 robes couleur du firmament, de la lune et du soleil) 653 A (coffre volant).

Enn' fois, c'ta't in garçon qui été' en amour avec enn' fille ; p'is la fille 'a l'aima't pâs pâ'-en-tout'. Te'jours, i' v'na't la voir à tout's lés soirs, te'jours la minme histoère, il lui d'manda't toujours pour la marier, p'i' elle 'a charcha't dés excuses. To'jours b'en, in bon coup, après qu'i' â 'té parti, 'a di' à sa mère, 'a dit : « 'Cou' don, maman, tu m'aid'ra's pâs, 'a dit, à m' trouvé' in moyen, 'a dit, pour me débarrasser de c' gârs-lâ. 'A dit, n'import' quoi qu' j' 'i d'mande, 'a dit, il l' fa't, i' m' l'emmène. . .

– 'A dit, pourquoi, 'a dit, qu' tu gu'i d'mand's pâs, un' bell' rob' couleur du temps ? 'A dit, i' pourra jamais trouver çâ. Ça fa't qu' 'a dit, de minme, 'a dit, tu 'n és clair [clear][1]. »

Ah ! i' s'ést pâssé deux s'maines. Un bon soèr, le gârs, i' arrive avec un' bell' gross' boète en d'ssour du brâs p'i' enn' bell' rob' couleur du temps. Ah ! que c'ést qu' tu veux qu' la fille 'a dise ?

Alors, i' ont parlé. « Bon, b'en, i' dit, tu vâs-tu m' marier. Tu m'ava's dit. . .

– Tu r'viendrâ' in aut' fois, lâ, p'is, 'a dit, on parl'râ de d' çâ.

– 'A dit, faut qu' j'en r'parle a'ec més parents. »

Lâ, sa mère 'a gu'i dit, 'a d'mande encore à sa mère, 'a dit : « Qu'est-c' que j' vâs faire ? 'Gardez don la bell' robe, et puis tout çâ !

– Fa't qu' sa mère, 'a 'i dit : Demand'-lui, dis-y qu' t'âs besoin d' pluss' qu'un' robe. Rien qu'un' rob', lâ, que c'ést pâ' assez ; demand's-y en un' couleur d' la lune ; 'a dit, çâ, c'ést dur à trouver, 'a dit, couleur d' la lune, 'a dit, un' couleur de minme ! »

---

1. *Clear* (angl.) : Libéré, débarrassé.

Ça fa't qu' le lend'main soèr, le gârs vient veiller. Fa't qu' 'a gu'i dit çâ, 'a dit : « J'en ai parlé a'ec més parents, p'is, 'a dit, maman m' dit que ça m' prend pluss' qu'un' robe. J' 'n a'ra's besoin d'in aut', couleur de la lune.

– Ah ! i' dit, c'ést correck, c'ést correck ! I' dit, j' vâs vous en emporté' une ! »

Lâ, 'a éta't bien sûr' que 'a l' voèra't plus jamais, 'a dit : « I' pourra jamais trouver çâ ! » Deux s'main's passent, troâs s'main's pâssent, p'is... Ça fa't qu' final'ment, l' gârs, i' arrive. Ah ! c'ta't un' bell' robe, p'is pâs fait' comm' l'aut', toute in aut' modèle, p'i' ah ! que'qu' chos' de beau, p'is couleur d' la lune. Ah ! lâ 'a sava't p'us quoi faire, la fille. « Bien, 'a dit, c'ést beau, p'i' 'a dit, j' vâs l' montré' à més parents, p'i' 'a dit, la prochain' fois qu' vous viendrez, 'a dit, on en parl'râ ! »

To'jours, i' r'vient, p'i' alle a encor' demandé à sa mère, 'a dit : « Qu'est-c' que j' vâs faire, maman ? 'A dit, tout c' que j' demande, i' me l'emporte !

– 'A dit, mon Dieu ! 'a dit, demand'-lui en une, la couleur du soleil. Çâ, 'a dit, c'ést brillant, p'i' 'a dit, comment c' tu veux qu'i' trouv' du matériel couleur de soleil ! »

Ah ! lâ, ça gu'i â pri' un gros moâs. Au bout d'un moâs, le gâ' i' r'vien avec sa rob' couleur de soleil. Ah ! p'is tout' garnie en brillant, p'is tout' bien décorée. Ah ! lâ, la fille 'a été' encor' bien mal pris pluss' qu' avant. Te'jours, i' dit : « B'en, i' dit, j' peux-t-i' r'venir ?

– 'A dit, ah, oui ! »

Mais, qu'alle ava't l'air trist' p'is, lâ, 'a s' voya't pris ; 'a pouva't p'us r'guien demander. Lâ, 'a d'mande à sa mère, 'a dit : « C'ést quoi j' vâs dir' quoi j' vâs faire ? J' peux pâs l' marier, j' l'aim' pâs.

– Sa mère 'a dit, dis-y qu' nous aut's, 'a dit, not' coutume, lâ, 'a dit, ça nous prend tout' un beau gros diamant. Que si on n'a pâ' in diamant d'un' tell' grosseur – ah ! c'éta't b'en gros – 'a dit, tout' la famille, 'a dit faut tout' qu'on en eille un. »

Alors, i' pârt. Lâ, i' a été parti, ah, Seigneur ! presqu'un an. « Ah, b'en ! lâ, 'a dit, j' le voèrai p'us. Lâ, 'a dit, c'ést bel et bien fini ! » Bon ! In bon soèr, qui c' qui arrive ? Le gârs p'is le gros diamant, ah ! p'is dés colliers, p'is dés bijoux de tout's lés sortes. Lâ, 'a sava't plus, ah ! bien, lâ, 'a éta't bien mal pris. « Bien, i' dit, lâ, i' dit, quand est-c' qu'on vâ s' marguier ?

– B'en, 'a dit, j' vâs n'en parlé' avec més parents, lâ, p'i' 'a dit, on vâ décider la date, puis tout' çâ. »

S'en... l' gârs, i' pârt. Fa't qu' lâ, 'a di' à sa mère, 'a dit : « Qu'est-c' que c'ést que j' vâs faire ? J'ai l' diamant, j'ai lés robes, j'ai lés bijoux, j'ai tout c' qu'i' faut.

– 'A dit, pourquoi qu' tu gu'i d'mand's pâ' un p'tit coff'e r'volant ? 'A dit, tu lui d'mand'râs... 'a dit, un' fois qu' t'aurâs l' coff'e, lâ, 'a dit, t'embarqu'râs

d'dans, p'is dis-y qu' c'ést pour l'asseyer, p'is, 'a dit, vâ-t'en, p'i' 'a dit, r'viens pâs ! 'A dit, c'ést la seul' façon, 'a dit, qu' tu vâs t'en défaire ! »

Te'jours, ah ! mé', lâ, le gârs, lâ, ça gu'i a pris du tem [temps] ah ! lâ, c'éta't dés années. Final'ment le gârs, i' arrive avec le p'tit coff'e r'volant. « Ah ! 'a dit, faut qu' j' l'asseille ! » 'A a tout' mis sés bell's rob's dedans, p'is tout's sés affair's p'i' 'a di' au garçon, 'a dit : « Faut qu' j'asseill' çâ ! 'A dit, c'ést trop beau ! » Ah ! 'a s'en vâ dans l' champ, p'i' alle asseill' [essaie] son p'tit coff'e r'volant, p'i' 'a pâr' à r'voler, p'i' 'a pârt ; p'i' 'a laisse l' gârs lâ.

Ça fa't que, falla't qu' 'a descende. Final'ment, 'a ést v'nue à bout d' descend', j' sé's pâs comment qu' 'a s'ést pris, c'ta't pâ' in avion, mé' alle â tombé to'jours, et puis proch' d'un' grange. 'A ést entrée dan 'a grange ; 'a sava't pâs quoi faire. Alle â tout r'plié son p'tit coff' p'is sés affaires, p'i' 'a rent' dan 'a grange, p'is lâ, 'a r'gard' partout, p'i' 'a voè' un' peau d'ân' qu'i' y ava't dans un coin. Fa't qu' 'a dit : « Faut pâs que j' dise à personn' qui est-c' que j' suis, parç' que lui vâ m' chercher, p'i' i' vâ me r'trouver ; faut pâs j' me fass' trouver ! »

Fa't qu' lâ... p'i' 'a sava't pâs quel nom s' donner. Ça fa't qu'alle â pris c'tte peau d'ân'-lâ, p'i' 'a s' l'ést attachée su' 'és deux épaul's tant bien qu' mal, pui' alle ést allée à la maison... lâ, dés gros seigneurs. C'tè' un homme, lâ, p'is qui ava't beaucoup d'employé' à son service. Alors, lâ, alle â d'mandé pour d' l'ouvrage, p'i' i' ont d'mandé comment c' qu' 'a s'app'la't. 'A sava't pâs quoi dire. Fa't qu'i' y en a un' qui pâr' à rire, 'a dit : « On vâ l'app'ler Peau-d'Âne, 'a dit, 'gard's-y don la... l'air et puis 'garde ! » P'is, 'a r'guia't [riait] d'elle. Minme i' trouva't qu' 'a senta't mauvais, puis, personn' voula't s'approcher d'elle. Ça fa't qu' lâ, bien, 'a a continué d' dir' qu' 'a s'app'la't Peau-d'Âne. Et pui' i's gui'i donna'ent tout's lés ouvrag's lés plus sales, lés plus répugnantes, p'is tout l' monde r'guia't d'elle.

Mé', le garçon du seigneur, lui, i' la prenè' en pitié, puis, j' sé's pâs. Te'jours bien, un bon soèr, 'a s'en vâ à sa chamb'e, après tout' l'ouvrag' fini, p'is lâ, 'a s'ennuya't, p'i' alle ava't tout's sés bell's robes, p'is tout' çâ. Sa porte éta't bien bârrée[2] ; fa't qu' 'a s' mè' en train de s' peigner comme i' faut, p'is mett' tout's sés bijoux, p'is sa bell' rob' couleur du temps. P'is l' garçon du seigneur, lui, i' ava't suivi p'i' i' r'garda't par la serrure. Hoch ! i' pouva't pâs croèr' sés yeux. « Mon Dieu, i' dit, si alle ést belle ! Mé', i' dit, ça s' peut pâs ! » Puis lâ, 'a balança't tout's sés beaux diaman après son doigt p'is son beau collier dans son cou.

Ah ! i' s'en r'tourn' tout' souriant. Ah ! i' dit : « Çâ, c'ést Peau-d'Âne ! » P'i' 'a s' cache, lâ, elle ! P'i' i' jongla't tout l' temps çâ, p'i' i' disa't pâ' in mot. P'is lâ, le lend'main, c'ta't pareil, tout's lés misères, tout's lés ouvrage' sal's p'is tout' à chacun... c'éta't toujours Peau-d'Âne, p'is jama's personn' voula't s'asseoir à côté puis...

---

2. *Barré* : Fermé à clé.

Ça fa't qu' le lend'main soèr pareil, le gârs j' te dis qu'i' t' la guetta't de loin ! 'A s'en vâ à sa chamb' p'i' 'a fè' encor' la minm' chos' pui' asseill' la bell' rob' couleur de lune, p'is tout's lés bell's affaires. P'i' 'a éta't belle, p'is blanche, sa peau éta't blanche. Parç' que pour aller travailler, 'a s' beurra't la peau comm' si 'a éta't vraiment sale. Ah b'en ! lâ, lui, i' dit, i' sava't pâs comment s'arranger, quoi c' qu'i' f'ra't pour gu'i parler ? B'en, 'a faisa't pâs d' câs d' personne, 'a r'garda't personne. Alle arriva't, p'is son nom c'ta't Peau-d'Âne et puis ça finissa't lâ.

Le troâsièm' soèr, i' 'a suiva't, toujours, et puis, lâ, c'ta't pluss' que beau, ça r'luisa't jusque dans la serrur' d' la porte. Alle ava't sa bell' rob' couleur de soleil et p'is tout's sés bijoux. Ah ! lâ, i' étè' en extâs' p'i' i' sava't p'us quoi faire. « Ah ! i' dit, c' fill'-lâ, alle â vraiment deux vies ! »

To'jours bien, la fille, elle, après çâ, ça gu'i prena't du temps ; 'a passa't sés grands soirée' à joué' avec cés bell's chos's-lâ. 'A s'ést couchée, p'i' alle â ô'blié d'ôter sa bagu' dans son doigt. Fa't qu' 'a descen en bâs pour travailler l' lend'main matin, p'is, lâ, i' ont dit : « Toi, lâ, Peau-d'Âne, tu vâs... aujo'rd'hui, tu vâs nous... tu vâs fair' dés gâteaux, ça prend dés gâteaux, p'is tout' çâ ! »

Fa't qu' 'a s'ést mi' à fair' dés gâteaux p'i' alle â ô'blié' qu'alle avè' un' bague. Quand 'a ést v'nue... quand 'a s'en ést aparçue, c'ést qu'alle ava't p'us d' bagu' dans sés mains. 'A dit : « À quell' plac' qu' ést ma bague ? » I' y ava't r'guien qu'un' chose, c'éta't qu' 'a éta't dans l' gâteau.

Alors, lâ, 'a s'ést mis... alle â pâssé, p'i' alle a di' à tout l' monde, 'a dit : « Si i' y â quelqu'un qui trouve un' bague, lâ, 'a dit, voulez-vous m' la donner ! » Le mot, ça s'ést pâssé entre eux aut's, p'is lâ, parsonn' parla't. P'is final'ment : « Si vous trouvez ma bague, j' vâs marier le celui qui trouv' ma bague ! »

Ouf ! personn' voula't marier Peau-d'Âne, hein ! Ç fa't que, qui est-c' que c'ést qui a'ra't marié c' Peau-d'Âne ? Lâ, bien, ça a 'rrivé qu' c'éta't le garçon du seigneur. I' a pâs di' un mot p'i' il l'ava't dan 'a bouche. Tu comprends, i' a parti, p'i' i' a dit : « Moi, j' veux marier Peau-d'Âne ! » Ça fa't que, ah ! i' ont tout' dit non ! p'is le seigneur i' voula't pâs, p'is c'ést ci, p'is c'ést çâ.

Ça fa't qu' lâ, elle, 'a voula't. All' l'â emm'né dans sa chamb'e, p'i' 'a gu'i â tout's montré sés bell's affaires, p'is tout' c' qu' 'a ava't. « Mé', i' dit, tu veux-tu, i' dit, on vâ partir, i' dit, avec ton p'tit coff', juss' nô's deux, p'i' i' dit, on vâ s'en aller. Puis, i' dit, parsonn' vâ sa'oèr, lâ, où c' qu'on ést. P'i' i' dit, c'ést quoi ton nom ? » P'is lâ 'a gu'i dit son nom. I' dit : « Veux-tu m' marier ?

— 'A dit, oui ! 'A voula't bien.

— Ça fa't que j' t'aime, i' dit, moi ! »

I' racont' tout's lés fois qu'i' v'na't la voèr par la port' p'is tout' çâ. Alor' i' ont parti, lés deux, p'i' i' on embarqué dans l' p'tit coff' p'is le p'tit coff' s'ést mi' à r'voler, p'i' i' r'vola't tout partou' en haut. P'is si i's sont pâs morts, b'en, i's r'vole' encore !

13 – LE CORDONNIER ET SA FEMME

Un cordonnier venait tout juste d'épouser une fileuse. Après un voyage de noces rempli de plaisirs, le couple revient à la maison. Le cordonnier dit à sa femme : « Eh bien ! là, ma vieille, la lune de miel est finie. Maintenant, tu vas me faire de la soupe !

– Ah ! non, rétorque la vieille. Je ne t'ai pas épousé pour faire la cuisine et t'emplir le ventre.

– Si tu crois que je me suis marié, moi, pour être au service d'une femme, tu te trompes royalement ! » lance le mari.

Et voilà la chicane qui commence à gronder entre les deux époux. « Arrête, s'écrie soudainement le cordonnier ; il est trop tôt pour nous chicaner de la sorte ! Écoute-moi bien, ma vieille. Je te propose un moyen de nous entendre. Le premier de nous deux qui parlera, c'est lui qui fera la soupe !

– Entendu ! Ton pari me va à merveille, dit l'épouse toute joyeuse.

– Je te préviens cependant d'une chose, ma femme. Moi, quand je cogne sur la semelle des chaussures, il me faut chanter ! Je ne voudrais pas perdre mon pari à cause de cette nécessité !

– Ta remarque arrive juste à point, mon mari ; moi aussi, je chante toujours quand je file la laine ! »

Le cordonnier et la fileuse s'installent alors, chacun pour vaquer à sa besogne ; d'un côté le mari devant des souliers, de l'autre, la fileuse devant son rouet. Et voilà le cordonnier qui murmure un rythme de chanson en cognant sur les semelles : « Toum, toum, toum ! Toum ta loum to toum ! Toum toum toum ! Toum ta loum to toum ! »

La fileuse, de son côté, actionne son rouet d'un balancement régulier du pied en chantonnant un autre air : « Tir lir lir rum, tir lir lo rum ! Tir lir lir rum, tir lir lo ! » Pendant une bonne demi-heure, les deux époux rythment ainsi leur travail sans ralentir. Tout à coup, on frappe à la porte. Les deux concurrents restent bien en place et continuent à fredonner. « Toum, toum, toum, ah ! toum, toum, toum !

– Tir lir lir lir rum, tir lir lo ! »

L'inconnu frappe une seconde fois et fonce dans la maison. Il demande au cordonnier : « Monsieur, pourriez-vous m'indiquer la route à suivre pour se rendre au village ? »

Mais pour toute réponse, le cordonnier continue sa ritournelle : « Toum, toum, toum ! Toum, toum, toum ! Toum toum toum ! Moum tou d'lou d'lum ! »

L'étranger s'adresse alors à la fileuse : « Et vous, madame, pourriez-vous m'indiquer la route à suivre pour gagner le village ? » Pas d'autre réponse que le turlutage de la femme : « Tir lir lir rum ! Tir r'la r'li r'lum ! Tir lir lu rum ! Tir lir lir r'lô ! »

L'inconnu retourne alors sa question vers le cordonnier : « Monsieur, êtes-vous sourd ? Je voudrais savoir quelle route mène au village ? » Même réponse : « Toum toum toum, tour lour loum ! Toum toum toum, tour lour loum ! »

Le voyageur pose de nouveau sa question à la fileuse : « Et vous, madame, êtes-vous sourde ?

– Tir lir lir lam, tir lour lour rum ! Tir lir lir, tir lir lir lam, tir lour lour d'lum !

– Écoutez-moi, monsieur, êtes-vous fou ?

– Tour lour lour lum, tour lour lour ! »

Le vieux cordonnier, en furie devant l'étranger, le regardait maintenant s'adresser à sa femme : « Vous, madame, êtes-vous folle ? Voulez-vous bien me dire qu'est-ce qui se passe ici ? Dans quelle maison de fous suis-je entré ? »

Rien n'y fait. Ce sont maintenant les deux artisans qui fredonnent à l'unisson : « Tour lour lour... Tir lir... Toum toum toum ! » Aucun des deux ne ralentit son rythme de travail. À bout de patience, l'étranger lance à la femme cette menace : « Vous, madame, si vous ne vous décidez pas à parler, je vais vous chatouiller !

– Tir lir lir rum tir lour lour ! »

Le rouet continue à ronronner de plus belle, pendant que le cordonnier martelle les semelles de souliers... « Toum toum toum... »

Cette fois-ci, l'étranger se décide de passer à l'action. Mais au moment où il allait toucher la fileuse, le cordonnier se lève de son banc et crie : « Lâche ma femme, toi ! »

La vieille avait gagné ! « Ha ha ha ! lance-t-elle à son mari. C'est toi qui vas t'occuper de la soupe ! »

LE CORDONNIER ET SA FEMME

Récit traditionnel raconté, le 6 août 1974, à Sudbury, Ontario, par M^me^ Albert Vachon (née Alice Perron, 70 ans), qui l'avait appris à Verner, Ontario, vers 1910, d'une de ses tantes venues de Midland, Ontario.

Enregistrement n° 4454. Conte-type 1351.

Un' fois, c'étè' in cordognier qui v'na't de s' marié' avec un' femm' qu'i' app'la' un' fileuse. Et puis, sont allés faire in voyag' de noce' et pui' i's on eu bien du plaisir.

Quand i's sont r'venus, le vieu' i' di' à la vieille, i' dit : « Bon, bien ! lâ, ma vieille, lâ, i' dit, l' temps d' la lun' de miel ést fini, p'i' i' dit, vâ falloir que tu m' fass's ma soupe.

– La vieille, ah ! 'a dit, b'en non ! Si tu penses, 'a dit, que j' vâs fair' d' la soupe, j' me su's pâs mariée pour te faire à manger, p'is te nourrir.

– Mé', lui, i' dit : si tu pens's que j' me su's marié pour êt'e obligé d' servir ma femme, tu t' trompes ! »

P'is lâ, la gross' chican' commence. Bon, le vieux, i' dit : « Arrête ! I' dit, on ést pâs pour fair' çâ, pâs pour se chicaner. I' dit, m'âs t' dire quelque chose. I' dit, le premier dés deux, lâ, qui vâ parler, lâ, i' dit, c'ést lui qui vâ fair' la soupe !

– Ah ! 'a dit, c'ést correck, 'a dit, ça m' vâ !

– B'en, i' dit, moé, par exemp'e, i' dit, j' vâs t' dire. Quand j' cogn' su' més souliers, lâ, i' dit, faut to'jours que j' chante. I' dit, faudra't pâs qu' ça conte, çâ, i' dit, pour parler.

– Ah ! b'en, 'a dit, ça s'adonn' bien parç' qu' 'a dit, moi, 'a dit, quand j' file, 'a dit, faut to'jours que j' chante ! »

Alors, lâ, i's sont préparés. Lui i' a pris sés souliers, p'i' elle, alle â pris sa laine, p'i' i's sont installés pour cogner su' 'és souliers, p'is filer. P'is le vieux, lui, i' commence à chanter, i' commence à chanter, en cognant : « Toum toum tou ! Toum ta loum to toum' ! Toum toum toum ! Toum ta loum to toum ! »

La p'tit vieille, ell' 'a s'en-'oéya't la patt' p'i' 'a en-'oya't son rouet, p'is t' chanta't : « Tir lir lir rum, tir lir lô rum ! Tir lir lir rum, tir lir lô ! » B'en, ah ! i' ont fait' çâ chacun... pâs mal longtemps. I' étè' à peu prè' enn' demi-heur', p'is ça travailla't. T't d'in coup, ça cogne à 'a porte. Lés deux, i' alla'ent : « Toum, toum toum, ah ! toum toum toum !

– Tir lir lir lir rum, tir lir lou ! »

Ça cogne, p'is l' gârs, i' rent', s'en vâ à l'homme : « Mecieu, voulez-vous m' dir' par quel chemin qu'on pâss' pour allé' au village ?

– Toum toum toum ! Toum toum toum ! Toum toum toum ! Moum tou d'lou d'lum !

– P'i' i' dit, vous, madame, i' dit, pourriez-vous m'enseigner, i' dit, par quel chemin qu'on pâss' pour allé' au village ?

– Tir lit lir rum ! Tir r'lâ r'li lim ! Tir lir lir rum, tir lir r'lô !

– Mecieu, i' dit, êt's-vous sourd ? Pourriez-vous m' dire, i' dit, quel chemin qu'on prend pour allé' au village ?

– Toum toum toum, tour lour loum ! Toum toum toum, tour lour loum !

– B'en, i' dit, vous, madame, êt's-vous sourde ?

– Tir lir lir lam, tir lour lour rum ! Tir lir lir rum, tir lir d'lir !

– I' dit, 'cou' don, mecieu, êt's-vous fou ?

– Tour lour lour lum, tour lour lour ! »

P'is l' vieux s' choqua't, p'i' i' r'garda't l'homme : « Vous, madame, i' dit, êt's-vous folle ? Qu'est-c' qui s' pâsse ici d'dans ? Quell' sort' d'agrès d' maison que c'ést çâ, i' dit ?

– Tour lour lour... lés deu' ensemb'... Tir lir... p'is toum toum toum ! P'is ça gu'y alla't...

– B'en, i' dit, vous, madame, lâ, si vous parlez pâs, lâ, b'en, i' dit, j' vous chatouille !

– Tir lir lir rum, tir lour lour... ! p'is l' vieux, ça barda't : toum toum toum. »

P'i' i' vient pour po'gné' 'a vieille, le vieu' is s' lève : « Lâch' ma vieille, i' dit.

– Ha ha ha ! 'a dit, c'ést toi qui fè' 'a soupe ! »

14 – C'EST TROP, C'EST PAS TROP

Une femme qui devait se rendre à l'épicerie pour y faire ses emplettes laissa ses deux fillettes à la maison, en les avertissant sérieusement de n'ouvrir la porte à personne. Après le départ de la maîtresse de maison, les deux petites sœurs s'en vont jouer dans la chambre de leur mère ; elles se poudrent le visage, se fardent les joues et prennent plaisir à s'inventer de hautes coiffures et à se parer de bijoux de leur mère. Elles s'amusent ainsi à jouer à la madame. Soudain, quelqu'un cogne à la porte. Une des fillettes dit à sa sœur : « Il ne faut laisser entrer personne !

– Ah ! Ça ne fait rien ! » répond l'autre.

Après discussion, elles ouvrent la porte à l'inconnue. C'est une sorcière ; elle leur demande un brin de nourriture. La plus petite des fillettes refuse de lui en donner ; cependant, la plus grande a pitié de la pauvre femme : « Oui, oui, nous allons lui donner quelque chose à manger ! » Elle lui offre alors un croûton de pain, mais la petite s'oppose : « C'est trop ! dit-elle.

– Bien non, ce n'est pas trop ! reprend la plus grande.

– Je te dis que c'est trop ! Ne lui en donne pas tant ! »

Et voilà les deux fillettes en train de se chamailler ! Choquée, la sorcière les regarde en pleine face et tourne les talons en frappant de sa main le cadre de porte ; elle y laisse une empreinte de couleur jaunâtre.

Les petites sœurs, surprises d'entendre ce coup de poing, se précipitent aussitôt à la porte pour examiner de plus près la tache laissée par la sorcière. Au seul contact de l'empreinte, elles se mettent à danser en scandant ce refrain : « C'est trop, c'est pas trop, c'est trop, c'est pas trop ! »

Impossible de s'arrêter ! Soudain, quelqu'un frappe à la porte ; c'était le laitier avec son panier rempli de bouteilles. Il s'étonne de voir tourbillonner ainsi les deux fillettes : « Veux-tu bien me dire qu'est-ce qu'elles font là ? » Puis il aperçoit à son tour la tache imprégnée sur le cadre de la porte ; il s'en approche, y touche de sa main et se met à virevolter à son tour en répétant : « C'est trop, c'est pas trop, c'est trop, c'est pas trop ! » Le pauvre laitier saute, tenant à bout de bras son panier de bouteilles, se balançant à droite et à gauche. Et puis il n'avait de cesse de répéter : « C'est trop, c'est pas trop ! » Malgré sa fatigue excessive, il lui est impossible d'arrêter ses virevoltes.

Tout à coup, arrive le boulanger. Il jette un coup d'œil surpris sur les fillettes et le laitier en train de danser au milieu de la pièce en rythmant : « C'est trop, c'est pas trop, c'est trop, c'est pas trop ! » Puis il leur crie : « Hé ! Qu'est-ce que vous avez ? » Comme seule réponse, il entend : « C'est trop, c'est pas trop, c'est trop, c'est pas trop ! »

Le boulanger aperçoit alors la plaque jaunâtre sur le cadre de la porte ; il y porte la main, et le voilà maintenant dans la ronde des danseurs, son panier de pains au bras : « C'est trop, c'est pas trop, c'est trop, c'est pas trop ! »

Une fermière se présente à la porte ; elle porte un grand panier rempli d'œufs. Elle fonce dans la pièce et aperçoit le groupe des danseurs : le laitier balançait ses bouteilles, le boulanger, ses pains, les fillettes sautaient dans leur coin en chantant avec les autres : « C'est trop, c'est pas trop, c'est trop, c'est pas trop ! » La fermière s'étonne du branle-bas qui règne dans la maison ! « Mais qu'est-ce qui se passe ici ? » se demande-t-elle. Ses yeux se portent alors sur le cadre de la porte ; elle touche de sa main la fameuse tache magique. Elle se sent aussitôt emportée dans la ronde, son panier au bout du bras : « C'est trop, c'est pas trop, c'est trop, c'est pas trop, c'est trop ! » Les œufs roulent d'un bord à l'autre du panier pendant que tous les danseurs rythment leur sauterie. « C'est trop, c'est pas trop, c'est trop, c'est pas trop ! » Les fillettes n'en peuvent plus, tant elles sont fatiguées de se trémousser sans interruption.

Le nettoyeur arrive à son tour, portant sous son bras un ballot d'habits. À la vue d'un tel sabbat, il s'écrie : « Qu'est-ce qui se passe dans cette maison ? » Lui non plus n'échappe pas à la force mystérieuse de l'empreinte de la sorcière. Il se joint à son tour au groupe des danseurs. « C'est trop, c'est pas trop, c'est trop, c'est pas trop !... »

Tout le monde, malgré l'essoufflement général, fredonne le refrain magique : « C'est trop, c'est pas trop, c'est trop, c'est pas trop ! »

Un autre fournisseur de la maison vient se mêler au bal... L'épicier portant une boîte de marchandises. À ce spectacle inaccoutumé, il reste figé sur place : « Hé ! Mais qu'est-ce que vous faites ici ? » Tous les yeux se tournent vers le cadre de la porte ; l'épicier aperçoit soudain la tache jaunâtre qu'il touche de sa main. Lui aussi entre dans la danse : « C'est trop, c'est pas trop, c'est trop, c'est pas trop ! » Et tout le monde suit le rythme de la danse en chantonnant : « C'est trop, c'est pas trop, c'est trop, c'est pas trop ! » La ronde continue de plus belle.

Arrive le camelot. « Mon Dieu ! s'écrie-t-il, en regardant, stupéfait, tous ces enragés danseurs qui ne disent mot. » Cependant tous les visages se tournent vers l'empreinte magique. Le jeune homme se dirige alors vers la porte ; et, en mettant la main sur la tache jaunâtre, il entre, lui aussi, dans la danse : « C'est trop, c'est pas trop, c'est trop, c'est pas trop, c'est trop !...

– C'est trop !

– C'est pas trop ! C'est trop. . . ! »

Et la danse se poursuit. Bientôt arrive un colporteur, un de ces hommes qui se promenaient dans les paroisses pour y vendre toutes sortes de pacotilles : des coupons de tissus, du fil. . . Autrefois, on les appelait des « peddleurs ».

Le marchand ambulant entre dans la cuisine avec tout son attirail de valises qu'il dépose par terre. De tout bord et de tout côté, il n'entendait que : « C'est trop, c'est pas trop !

– C'est trop, c'est pas trop ! »

Il observe un instant cette danse folle à laquelle il ne tarde pas à se joindre après avoir touché à l'empreinte magique. Ce gros personnage ventru commence à chantonner avec les autres : « C'est trop, c'est pas trop, c'est trop, c'est pas trop !

– C'est trop, c'est pas trop !

– C'est trop, c'est pas trop ! C'est trop. . . »

La mère des fillettes revient enfin de l'épicerie, un paquet sous son bras. Quelle n'est pas sa surprise d'apercevoir tous ces danseurs qui ont envahi sa maison : « Mon Dieu ! Qu'est-ce qui se passe chez moi ? » s'exclame-t-elle. Et s'adressant à ses filles : « Je vous avais pourtant bien défendu d'ouvrir la porte aux passants ! » Pour toute réponse, elle n'entend que les murmures répétés : « C'est trop, c'est pas trop !

– C'est trop, c'est pas trop ! »

Et les bouteilles de lait, les pains et les œufs qui se balancent et augmentent le tumulte. La pauvre mère se dirige à son tour vers la porte et appuie sa main sur l'empreinte jaunâtre. La voilà, elle aussi, dans la ronde ! « C'est trop, c'est pas trop ! » Tout le monde est maintenant épuisé de fatigue. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Heureusement, la sorcière fait son apparition, et, d'un seul signe, met fin à ce bal endiablé. Soulagement général ! La sorcière s'adresse alors aux gens de la maisonnée : « J'avais demandé un peu de nourriture à ces fillettes et j'ai été éconduite. Si vous ne m'en donnez pas, cette fois-ci, vous allez continuer à danser jusqu'à la fin de la journée ! »

La femme de la maison lui donna quelques emplettes de son sac d'épicerie, et la sorcière s'enfuit aussitôt. À ma connaissance, je ne crois pas qu'elle soit revenue dans cette maison.

C'EST TROP, C'EST PAS TROP

Récit folklorique raconté à Sudbury, Ontario, le 6 août 1974, par M^me^ Albert Vachon (née Alice Perron), qui l'avait appris, vers 1914, de M^me^ Aimée Gélinas (20 ans), devenue M^me^ Aimée Pilon, à Verner, Ontario.

Enregistrement n° 4455. Conte-type 571 (similitude).

Un' fois, c'st un' femm' qui parta't pour aller fair' sés épic'ries. P'i' alle â laissé sés deux p'tit's fille' à garder[1], et pui' 'a lés a bien averties de pâ' ouvrir la porte à personne. Puis le temps que... lâ, eux aut'es, i' ont commencé à jouer dan 'a chamb'e à leur mère, p'i' avec d' la poudre i's s' poudra'ent p'i' i's s' farda'ent p'i' i's s' peigna'ent lés ch'feu' en l'air, p'i' i's metta'ent tout's lés bijoux d' leur mère. P'is, ça faisè' in grand bout d' temps qu'i's jouè' à madame. Te'jours, bien, ça cogne. Ah ! enn' disa't : « B'en, i' faut pâs la laisser rentrer.

– L'aut'e, 'a dit, ah ! ça fait r'guien ! »

En tout câs, i's laiss'nt rentrer la femme, p'is c'ta't un' sorcière, p'i' 'a leur a d'mandé à manger. Fa't qu' la p'tite 'a voula't pâs l'en donner ; mé', la grosse, 'a dit : « Oui, oui, 'a dit, on vâ leur en donner. » Ah b'en ! 'a vient pour donné' un morceau d' pain, la p'tite 'a dit : « C'ést trop !

– Ça fait qu' la grosse : b'en, non, 'a dit, c'ést pâs trop !

– Oui ! »

Ça fa't qu' lâ, 'a dit, lâ, b'en lâ, 'a dit : « C'ést trop ! La p'tite, 'a dit, c'ést trop, gard's-en. T'en donn's trop ! » P'is...

To'jours bien la sorcièr' lés r'gard' dan 'és visages, 'a se r'dévir' p'i' 'a donn' comme in coup d' poing su' l' bord d' la câd' [du cadre] d' la porte. Ça a resté in empreint' jaune.

Lés deux p'tit's fill's s'en viennent r'garder qu'est-c' qu'i' y ava't lâ, p'i' i' ont touché à c' papier jaun'-lâ. P'i' i's commence' à danser : « C'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop ! »

---

1. *Garder* : Être gardien, être responsable en l'absence du maître.

Pendant qu'i's dansa'ent comm' çâ tout's bien fatiguées, ça cogn', ça rent', p'is c'ta't l' laitié' avec sés bouteill' de lait. Il eur'gard' lés p'tit's fill's qui dansa'ent comm' çâ. « Dis-moé don qu'est-c' que ça fait ? » À son tour, il voèt cont' la port' la p'tit' marqu' jaune, i' vâ p'i' i' gu'i touch' p'i' i' commence : « C'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop, » avec sés fameus's bouteill's de lait qui balanc'nt su' tout's lés bords. P'is : « C'ést trop, c'ést pâs trop ! » P'i' i' dans' comm' ça, bien rendu au bout.

Lâ, i' arriv' le boulanger. I' rent'e, i' r'gard' c' mond'-lâ qui sont lâ : « C'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop ! » Heille ! i' dit, quo' c' vous avez ?

– C'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop ! »

I' s'en vâ cont' la porte, p'i' i' voèt c'tte affair'-lâ, i' touche à c'tte affair' jaun'-lâ, p'i' i' commence à son tour. Lâ lés pains dans l' pagnier, p'is : « C'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop, p'is c'ést trôp ! »

Ah ! i' arrive enn' fermière avec in grand pagnier p'i' i' y ava't dés œufs là-d'dans. 'A rent'e, alle r'gard' tout' le monde, i's dansa'ent, lés bouteill's de lait r'vola'ent p'is lés pains, p'is lés p'tit's fille' à l'aut' bout. « C'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop ! » L' boulanger : « C'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop ! »

'A dit : « Dis-moé don qu'est-c' qu'i' y â ? » Fa't qu' 'a r'gard' l'affair' jaune. 'A gu'i touche ; 'a commence a'ec son pagnier : « C'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop... ! » P'is lés œufs su' in bord, p'is su' l'aut', ça dansa't : « C'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop ! » Lés p'tit's fill's 'ta'ent rendue' au bout'.

I' arriv' le nettoyeur avec sés habits qu'i' porta't sous son brâs p'i' i' r'garda't tout' c'te monde, p'is tout c' carnage. « Qu'est-c' qu'i' y a ici d'dans ? » S'en vâ cont' la port' p'i' i' r'gard' c'tte affair'-lâ i' i' gu'i touche : « C'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop ! » Tout' le monde : « C'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop ! » Ah ! b'en ça fait qu' tout l' mond' 'tè' [était] essoufflé !

Final'men i' arriv' l'épicié' avec un' boêt' d'épic'ries. I' r'gard' çâ : « Heill', i' dit, qu'est-c' qu'i' s' pâsse ? » Tout' le mond' tourn' la têt' p'is lui aussi i' r'gard' c'tte affair'-lâ. I' vâ lâ, i' r'gard' c'tte affair' jaune, pès' dessus çâ, touche à çâ, p'i' i' commence : « C'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop ! » P'is l'aut' : « C'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop ! » Ça dansa't, p'is ça dansa't.

Ah ! i' arriv' le p'tit garçon pour délivrer l' journal. « Mon doux ! » P'i' i' r'garda't tout' c'te monde, p'is ça dansa't p'is personn' parla't. I' r'garde, mé' tout l' monde i' ont tourné leur têt' du bord d' la plaç' qui éta't jaune, le p'tit cârré jaune, lâ. I' vâ, p'i' i' r'garde, p'i' i' touche. « C'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop...

– C'ést trop, c'ést pâs trop !

– C'ést trop, c'ést pâs trop ! C'ést trop. . . »

Après çâ, i' arrive un peddleur[2] ; ça c'éta't un homm' qui passa't dans lés ran [rangs][3] et p'is pour vend' tout's sort's d'affaires : dés coupons, p'is du fil. . . I' app'la'ent çâ, lés gens dans c' temps-lâ, in peddleur. P'i' i' entre a'ec tout's sés valises, met çâ à terre, p'is tout' la gagn' [gang][4] : « C'ést trop, c'ést pâs trop !

– C'ést trop, c'ést pâs trop !

– C'ést trop, c'ést pâs trop !

– C'ést trop, c'ést pâs trop !

– C'ést trop. . . ! »

Ça dansa't t' sé's b'en ! P'is, lâ, i' ést lâ qui r'garda't, p'i' i' s'en vâ voèr cont' la porte, i' voèt c'tte affair'-lâ, i' gu'i touche. P'i' i' commence à son tour, c'ést un gro' avec un gros vent'e. « C'ést trop, c'ést pâs trop, c'ést trop, c'ést pâs trop !

– C'ést trop, c'ést pâs trop !

– C'ést trop, c'ést pâs trop ! C'ést trop. . . »

Après çâ, i' arriv' final'ment la mère, avec un paquet dan 'és brâs. Oh ! 'a voit tout' çâ dans sa maison. 'A dit : « Mon Dieu, qu'est-c' que c'ést qu' ést arrivé ? J' vous ava's dit d' pâ' ouvrir la porte, j' l'ava's défendu. « C'ést trop, c'ést pâs trop !

– C'ést trop, c'ést pâs trop !

– C'ést trop, c'ést pâs trop !

– C'ést trop, c'ést pâs trop ! »

Lés bouteill's de lait, lés pains, p'is lés œufs, p'is tout'. 'A vâ, p'i' 'a r'garde, elle, comme 'a pès' d'ssus. « C'ést trop, c'ést pâs trop ! »

Tout' le monde en pouva't p'us. P'i' ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Tout d'in coup, i' arriv' la sorcière. Lâ, 'a fè' in signe, p'i' i' ont tout' arrêté. Ah ! tu parles, ça faisa't du bien ! Fa't qu' lâ, 'a dit : « J'ava's d'mandé' à mangé' et p'i' 'a dit, i' ont pâs voulu m'en donner, p'i' 'a dit, si vous m'en donnez pâs, 'a dit, vous allez danser comm' çâ l' rest' de vot' jour ! »

Alors la femme 'a pris du manger de dans l'épic'rie, 'a gu'i en â donné, p'i' 'a ést partie, la sorcière. J' pens' pâs qu' 'a soit jamais r'venue !

---

2. *Peddler* (angl.) : Marchand ambulant, colporteur. . .
3. *Rang* : Suite de fermes. . . s'échelonnant sur une partie de territoire, desservie par un chemin.
4. *Gang* (angl.) : Groupe, bande.

15 – MAISON HANTÉE

Voici une histoire que j'ai entendu raconter et que l'on n'entend pas souvent. Nous allions en groupe chez monsieur Corriveau et monsieur Courchesne, le soir. Ils nous racontaient l'histoire d'une maison hantée qu'ils avaient visitée à l'époque où ils allaient faire la récolte du foin dans le Vermont. À cette époque, à Saint-Gabriel-de-Brandon, les salaires étaient presque inexistants. On se rendait au Vermont dans une voiture tirée par un cheval. C'était un voyage de quatre ou cinq jours.

Ce soir-là, au cours d'une pluie intense, ils ont aperçu une maison abandonnée. Ils ont donc remisé voiture et cheval pour entrer dans la maison en vue d'y passer la nuit. Une heure à peine après leur arrivée, on commence à percevoir des bruits. « Qu'est-ce qui se passe ici ? s'écrie monsieur Courchesne.

– Il ne parle pas souvent ! » répondent les autres.

De plus en plus, le bruit s'accentue. On perçoit comme des cris de petits singes jouant dans des plats métalliques. Des bruits de pas vont en augmentant. Les voyageurs se disent entre eux : « Nous ne quitterons pas les lieux aussi longtemps que personne ne nous en donnera l'ordre ! » Le bruit se faisait de plus en plus proche. Des pas montaient, dégringolaient dans les escaliers ; on entendait des éclats de rire, des ricanements, des bruits de différents timbres.

À bout de nerfs, monsieur Courchesne se décide à sortir. Monsieur Corriveau et mon père se disent l'un à l'autre : « Moi, je ne sors pas ! J'y suis, j'y reste ! » Mais la croissance considérable du bruit décide bientôt monsieur Corriveau à quitter la place. Mon père s'entête à ne pas remuer : « Moi, dit-il, je ne sors pas d'ici ! » Pour s'assurer une sorte de protection, il place un bâton près de lui en répétant : « Je resterai ici ; je ne sortirai pas ! »

Malgré ses longues protestations, il a été obligé de suivre l'exemple de ses compagnons. Une fois sur le seuil de la porte, il a senti une forte bourrasque de vent qui l'a poussé vers l'extérieur.

En écoutant ce récit, nous le prenions pour un produit d'imagination ; nous étions convaincus de l'impossibilité de tels événements. Mais les trois hommes racontaient les mêmes faits et affirmaient que la maison existait réellement.

Après l'aventure de la maison hantée, les voyageurs firent route vers le Vermont où ils travaillèrent au foin tout l'été, du moins pendant plus d'un mois. Leur

travail terminé, ils reprirent la route du retour, dans l'espoir de revoir la maison d'où ils avaient été chassés. Ils la cherchèrent en vain ; ils en conclurent qu'ils s'étaient trompés de route, d'autant plus que d'autres voyageant dans la même région virent bel et bien la maison. Cependant personne ne voulait y entrer. Il était impossible d'y demeurer.

Quoi qu'il en soit, dès qu'un visiteur franchissait la porte de cette maison, le vacarme devenait insoutenable. Je ne sais ce qui s'y passait, mais on a constaté les faits : si les visiteurs s'introduisaient dans la maison, ils se faisaient poursuivre ou harceler jusqu'à ce qu'ils décident de sortir.

MAISON HANTÉE

Légende racontée, le 23 mars 1976, à Blezard Valley, Ontario, par M. Wilfrid St-Georges (72 ans). Il a appris cette légende de son père alors qu'il était très jeune, vers 1912, 1914. C'est un fait personnel, dont M. Ducité St-Georges, père de Wilfrid, avait été un des acteurs, vers 1870, alors qu'il avait une vingtaine d'années.

Enregistrement n° 3999.

J'ai attendu conter... c'éta't pâs sorti souvent c'tte histoèr'-lâ. On s'en alla' ensemb'e avec Mecieu' Corriveau, Mecieu' Courchesne, le soèr, i' nous conta't çâ l'histoèr' d' la maison hantée, du temps qu'i' alla'ent fér' lés foins dans l' Vermont. À Saint-Gabriel-de-Brandon, dans c' temps-lâ, i' y ava't presque r'guien pour... pour gages. I' att'la'ent le ch'fal su' un' voitur' pour monter dans l' Vermont. Ça leu' prena't quat'e à cinq jours.

Ce soèr-lâ, bien, il pleuva't, et p'i' i' ont 'parçu c' maison-lâ. Fa't qu' lâ, i' ont dét'lé leu' ch'fal, i' ont rentré dans c' p'tit' maison-lâ pour se coucher. Le v'lâ à pe' pra' in heure, lâ, i' ont commencé le bruit... commencé' à s' fair' entend'e. Mecieu' Courchesne, lui : « Qu'est-c' que c'ést que c'tte histoèr'-lâ ? » Lés aut's : « Ah ! On parl' pâs ! »

Et plus ça alla't, plus c'éta't plus fort. Comm' deux p'tits sing's... c'été' comm' dés vaisseaux... lés pieds plus forts... « Ah ! i' ont dit, on sort pâs tant qu' ça s'amène ! » Plus qu' ça alla't plus qu' ça rapprocha't. Ça descenda't, ça vâ en haut, ça descenda't lés escalguiers [escaliers], et ça ria't, p'is ça m'na't du bruit, ça ricana't, tout's sort's d'affair's qui...

Fa't qu' lâ, Mecieu' Courchesn' s'ést décidé p'i' i' a sorti. Mecieu' Corriveau, le père... mon père, i' dit : « Moé, j' ress', j' sors pâs ! » Mé', plus ça alla't plus c'ta't plus fort dan 'a maison. Fa't qu' lâ, Mecieu' Corriveau, b'en, i' dit : « Moé, ah ! çâ, i' dit, j' résist' pâs, i' dit, j' m'en vâs !

– Mon père, b'en, i' dit, moé, i' dit, j' sors pâs ! »

I' s' prend... j' sé's pâs de qu'i' y ava't lâ, in bâton, que'qu' chose, p'i' i' s' ma' au râs lui, lâ, p'i' i' dit : « Moé, j' ress' icitte ! J' sors pâs ! »

B'en, i' ont 'té obligés d' sortir comm' lés aut's. P'is quand i' â arrivé tout pras d' la porte, c'ést pareil comm' si ça 'va' été un vent fort, lâ, qui l'â r'poussé douhors [dehors].

P'is n'us aut's, lâ, quand i's nous ont conté çâ, on â pris çâ pour enn' légende, qu'i's nous disa'ent qu' ça pouva't pâ' arriver. Mé', tou' 'és t'oâs, i's disa'ent pareil, i' ont dit que c'ést vra' qu' la maison éta't lâ.

C' fa't qu' lâ, i' ont monté... i' ont r'tourné r'prend' leu'... i's s' sont rendus dans l' Vermont p'is fér' leu's ouvrag's tout' l'été. I' on été au-d'ssus d'in moâs, lâ. I's s' sont en-r'venus, p'is lâ, i' ont r'pâssé pour asseyé' à r'voèr où c' qu' ést la méson. Mé', i' ont r' pâs vu. I's pens'nt qu'i's s' sont trompés d' chemin. Parç' qu' 'és aut's, i' ont r'tourné, i' ont vu 'a méson. La méson éta't lâ, mé', i' y ava't p'us parsonn' pour vouloèr visiter la maison. Çâ... c'ést... i's resta'ent pâs dan 'a méson ; ça resta't pâs !

En tout câs, en rentrant, le bruit 'ta' assez fort que... J' sé's pâs quoé c'ést qu' c'ést qui s' pâssa't lâ, mé'... Si i's sorta'ent pâs, i's s' faisa'ent... ça 'és suiva't... foula't qu'i's gu'y a'll'nt dehouors !

16 – SENTIMENTS BIZARRES D'UN MENDIANT

Un jour, un mendiant, conduisant un petit traîneau tiré par un chien très maigre, s'arrête chez un cultivateur et lui adresse cette demande : « Mon cher ami, voulez-vous me donner une aumône pour l'amour du bon Dieu ? Je suis un pauvre homme, père d'une grosse famille et, comme vous le voyez, je suis affligé d'une infirmité.

– Certainement, mon ami, répond le fermier, je vais vous faire l'aumône ! »

Le cultivateur dépose, sur le traîneau, un sac de farine, un sac de patates, et couronne le tout d'un quartier de viande de bœuf. « Mon ami, dit le mendiant au cultivateur, je vous suis très reconnaissant ! Que le bon Dieu vous le rende ! »

Le mendiant reprend la route en poussant sur le traîneau. Il arrive à une sorte de colline qu'il faut gravir. Le petit chien ne peut plus tirer le traîneau, les pieds du mendiant glissent sur la neige, ce qui l'empêche de venir en aide au chien. Soudain le mendiant perd patience. Il arrache du traîneau le sac de patates et tout ce qu'il peut en tirer. Emporté par la colère il s'écrie : « À quoi a pensé ce maudit imbécile d'habitant en chargeant de la sorte le traîneau d'un pauvre petit chien ! »

SENTIMENTS BIZARRES D'UN MENDIANT

Histoire racontée, le 9 février 1950, par Mgr Stéphane Côté (74 ans), de Sturgeon Falls, Ontario.

Enregistrement n° 698.

Enn' foâs, c'st in quêteux avec in p'tit chien b'en maigr' p'i' in p'tit traîneau. I' arriv' ché' in cultivateur, i' gu'i d'mande : « Mon cher ami, i' dit, voulez-vous m' fair' la charité pour l'amour du bon Dieu ? J' su' in homm' très pauv', j'ai enn' gross' famill', comm' vous voyez, j' su' infirme ! »

Alors, le cultivateur lui dit : « Certain'ment, mon ami, j' vous fais la charité ! » I' mè' [met] un' poch' de fleur[1] su' son traîneau, i' mè' enn' poch' de patat's par dessus, ensuite in gros quartier de bœuf. I' dit : « Mon ami, j' vous r'mercie beaucoup ! Que l' bon Dieu vous bénisse ! »

I' pâr' [part] avec son p'tit traîneau. I' marcha't par darriére, poussa't sur le traîneau. I' y ava' enn' p'tit' côte à monter. Le p'tit chien glissa't, le p'tit quêteux par derriér' glissa' aussi. Tout d'in coup, i' s' choque[2]. I' débarqu' lés patates, i' débarqu' le voyag' de c' qu'i' pouva't. I' s' fâche. I' dit : « Ça prend-i' in maudit habitant d' fou, chargé' in chien comm' çâ ! »

---

1. *Fleur* : Farine.
2. *Choquer* (se) : S'impatienter, se mettre en colère.

17 – LES FEUX FOLLETS

Vous aimez entendre des histoires de feux follets ? Je vais vous raconter une aventure arrivée à mon père, alors que j'avais quatre ou cinq ans. D'ailleurs, il nous l'a souvent répétée au cours des années.

Nous demeurions dans le huitième rang à Moose Creek. Vers 1900, une femme y est morte avec deux jumelles naissantes. On apercevait souvent trois lumières, une grosse et deux petites, qui se promenaient. Les vieux, à cette époque, disaient qu'il s'agissait de l'esprit de ces trois personnages : « La bonne femme et les deux jumelles, par derrière ! »

Mon père, dans ce temps-là, charroyait de la brique dans une voiture tirée par deux chevaux. À son retour, le soir, ces trois lumières descendaient de la grange située sur la ferme opposée à la nôtre. Elles suivaient la clôture et atteignaient le chemin conduisant jusque chez nous.

Quand mon père rentrait à la maison, les lueurs continuaient leur route et s'arrêtaient deux fermes plus loin pour aller s'amuser dans une érablière. Au bout d'une heure d'ébats dans ces parages, elles revenaient et retournaient à la grange. Elles montaient sur le faîte de cette bâtisse, et, tout à coup, ces lumières s'éteignaient.

Mon père observa ce phénomène tous les soirs pendant près d'une semaine. Un de mes oncles accompagnait toujours papa. Un bon soir, ils reviennent tous les deux et ne voient aucune lumière. Alors mon père dit à mon oncle : « Tiens, nos amies ne sont pas venues nous rendre visite, ce soir !

– C'est vrai ! » dit l'oncle.

À l'entrée de notre maison, mon oncle descend de la voiture et file chez lui. Pendant que mon père dételle les chevaux dans la cour et s'apprête à décrocher les traits, une grosse lumière fonce sur lui. La peur le prend. D'instinct, il tire son couteau de poche et s'élance vers la lueur. La lumière s'affaisse aussitôt dans le champ de blé d'Inde voisin et ne reparaît plus.

Mon père contait cette histoire, un dimanche soir en présence de mon grand-père maternel qui se montrait assez incrédule : « Ah ! c'est de l'imagination !

– De l'imagination ? Attendez vers neuf heures et demie ou dix heures, vous allez voir ! » rétorque mon père.

L'horloge sonne neuf heures et demie ; rien d'anormal n'est encore arrivé. Alors, le grand-père se prépare à partir en vue de la rude corvée de travail du lendemain. Mon grand-père et ma grand-mère ne sont pas aussitôt montés en voiture que la lumière quitte la grange et se précipite en plein sur eux. L'aïeul prend peur, lui aussi. Il claque le fouet sur le dos du cheval et file vers la maison ! La lumière les suivit jusqu'à la sucrerie. Là, la lumière a quitté la route pour folâtrer parmi les érables.

Comme d'habitude, les lueurs sont retournées à la grange. Le monde disait dans le temps : « Ça, c'est la vieille Aubé qui se promène avec ses deux filles. » D'après les dictons des vieux, c'était des esprits qui se promenaient.

J'avais un autre de mes oncles qui connaissait bien des histoires de feux follets. « Ce soir, dit-il, nous allons assister à un spectacle amusant ! » Il part avec deux carrelets qu'il pique en croix sur la clôture. Les trois lumières sont venues passer dans le chas des carrelets en s'éparpillant toutes en étincelles. Après, elles se réunissaient en un faisceau pour aller visiter la sucrerie.

Comme à l'accoutumée, au bout d'une demi-heure, les lumières sont revenues à leur grange. Les gens avaient peur de ces lumières. Tout de même, elles n'ont jamais fait de mal à personne. On cherchait à connaître l'origine de ces phénomènes. Le peuple se contentait de les appeler « feux follets » !

LES FEUX FOLLETS

Légende racontée par M. François-d'Assise Tremblay (79 ans), en mars 1976, à Timmins, Ontario. Il a appris cette légende de son père, Jean-Baptiste Tremblay, qui avait, à ce moment (1904), 31 ou 32 ans.

Enregistrement n° 4523.

Ça vous intéresse, çâ, dés histoèr's de feux follets ? J' m'en vâs vous en conter, moi, qui ést arrivée à mon père, ah ! j'éta's jeun' dans c' temps-lâ, j'ava' à pe' pras quat'e ou cinq ans. Mé', i' nous a conté çâ souvent par après.

On resta't dans la huitième conception [concession] à Moose Creek, et puis, en l'année 1900 à pe' pras, un' femme ést mort' lâ. Alle avè' eu dés bessons, p'is lés vieux raconteurs de c' temps-lâ disa'ent qu' c'éta't cés esprits qui s' prom'na'ent. I' y ava't t'oâs lumières, un' gross' p'is deux p'tites. Alors, lés vieux disa'ent : « Çâ c'ést la bonn' femme avec lés deux p'tit's par darguière ! »

Mon père, dans c' temps-lâ, charroya't d' la brique avec sés chevaux. P'is l' soèr, quand i' s'en v'na't, cés lumiér's-lâ descenda'ent d' la grange, d' la terre opposée à la nôt'e, lâ, ça descenda't d' su' 'a cleture, p'is ça l' prena't du long du ch'min p'is ça l' suiva't jusque chez nous.

Alors, mon pèr' rentra't chez nous, lés lumiér's continua'ent deux ferm's plus loin p'i' i' alla'ent jouer dans la... un' sucrerie qu'i' y ava't lâ. P'is quant' ça ava't joué à pe' pra' une heur' là-d'dans, ça r'vena't, p'is i's r'tourna' à la grange encôre, p'i' i's r'monta' su' le d'ssus d' la grange, p'is tout d'in coup, plouck ! i' y ava't p'us r'guien.

Ça faisa't ques'men enn' semaine qu'i's suiva'ent mon pèr' comm' çâ, tous lés soèrs. Mon pèr' charroya' avec in d' més onk's [oncles], hein ! P'i' un bon soèr, i's sont arrivés, pâs d' lumières ! Alors, mon pèr' di' à mon onk', i' dit : « Quiens, i' dit, nos dondain's[1] sont pâs v'nues nous voèr, à soèr !

– Mon onk' i' dit, c'ést vrai ! »

---

1 *Dondaine* : Amante, amie.

Rendu à bârrière, mon onk' débarque, i' s'en vâ chez eux. Pâpâ rent' dan 'a cour, détell' sés chevaux. Pendant qu'i' éta't dans l' milieu d' sés deux ch'fau' apras décrocher sés traits, un' gross' lumièr' qui s'en vient drett' su' lui. Alor' i' a eu souleur[2]. I' sort son couteau d' poche, p'i' il l' po'gn' par la lumière. La lumière a tombé drett' lâ, lâ, dans l' champ d' blé d'Inde à côté, p'i' il l'a p'us r'vue.

Mon pèr' conta't cés histoèr's-lâ, l' dimanch' soèr. Mon grand-pèr' du côté d' maman vienn'nt veiller, hein ! p'i' i' leur conta't cés histoèr's-lâ. P'i' i' voula't pâs crair' çâ, lui. « Ah ! i' dit, c'ést d's imaginations que vous vous fait's !

– Mon père, i' dit, oui, attendez jusque vers neuf heure' et d'mie, dix heures, vous allez voèr ! »

Neuf heure' et d'mie p'i' encôre r'guien. Alors, mon grand-père a dit qu'i' travailla't b'en fort : « Ah ! b'en, i' dit, moé, j' m'en vâs ! » Alors, i' embarque, mon grand-père, ma grand-mère. P'is comme i's s' prépara' à partir, lâ, la lumiér' pârt d' la grange, p'i' 'a s'en vient drett' su' eux aut's. Lâ, grand-père a eu pêur, lui aussi. I' a po'gné son fouett' su' l' dos d' son ch'fal, p'i' en-'oeille à maison, hein ! La lumiér' lés suiva't tout l' temps. Rendu à la surcrerie, lâ, alle â laissé mon grand-pèr' p'i' i' ont été jouer dans la... surcrerie.

Alors, comm' d'habitude, sont r'venus p'is sont r'tourné' à la grange. Le mond' disa't dans c' temps-lâ : « Çâ c'ést la vieille Aubé qui s' promène avec sés deux filles ! » C'éta't dés vieux dictons dés vieux, çâ, que c'ta't dés esprits qui s' prom'na'ent.

J'ava' un aut' de més onk's, lui, qui connaissa't b'en çâ, l'histoèr' dés feux follets. I' dit : « À soèr, on vâ a'oèr du fonn' [fun][3], quiens ! » I' pâr' avec deux carr'lats[4], p'i' i' vâ planter çâ en croix su' 'a cleture. Lés lumiér's sont v'nues p'i' i' pâssa'ent là-d'dans tous lés t'oâs p'i' i' s'éparpilla'ent tout' en étincelles. Apras çâ, lâ, i's sont tout' ramâssés dan in paquat p'is sont v'nues fair' leur visit' dans la sucrerie.

Comm' d'habitude, au bout' d'un' d'mi-heure, sont r'venues chez elles, lâ, le monde ava't bien peur de d' çâ, d' cés lumiér's-lâ. Mé' tout d' minme, i' ont jama's fa't d' mal à parsonne. On se d'manda't quoi c' que c'éta't. Le mond' disa't c'ést deux feux follats !

---

2. *Souleur* : Peur, sensation de danger.
3. *Fun* (angl.) : Plaisir, joie.
4. *Carrelet* : Grosse aiguille dont se sert le bourrelier.

18 – RENCONTRE DU GRAND CHIEN NOIR

J'avais un oncle qui était grand sacreur ; il blasphémait aussi naturellement qu'il marchait. À l'époque dont je parle, il allait courtiser les filles. Chaque fois qu'il revenait de chez son amie pour venir chez moi, un grand chien le suivait jusqu'à la division des cantons, lieu que l'on appelait les « quatre-coins ». Le chien le quittait à ce carrefour, et mon oncle continuait seul sa route.

Un bon soir qu'il revenait de veiller, il constate que le chien ne le suit pas. Aux quatre-coins où il avait l'habitude de disparaître, le chien arrive subitement et s'élance droit sur lui en se haussant à la hauteur des épaules. « Reste tranquille, reste tranquille ! » lui crie mon oncle. Le chien poursuit son attaque. Alors, mon oncle essaie de passer à côté de l'animal, mais celui-ci s'obstine à combattre debout. Sacreur qu'il était, mon oncle invente une couple de jurons et applique à l'animal un solide coup de pied. Le chien disparût en hurlant et gagna la forêt. Il n'a jamais revu son fameux chien. Ce fut la dernière aventure de ce genre.

RENCONTRE DU GRAND CHIEN NOIR

Légende racontée à Timmins, Ontario, en mars 1976, par M. François-d'Assise Tremblay (79 ans). Une version qu'il a apprise, en 1913, de son oncle Xavier Saint-Denis à Moose Creek.

Enregistrement n° 4524.

'Ava' un onk' [oncle], moi, ah ! c'éta't un grand sacreur, i' sacra't comme i' marcha't. P'is dans c' temps-lâ, b'en i' alla't voèr lés filles. P'i' à chaqu' fois qu'i' parta't d' su' sa blond'[1] pour s'en v'nir chez nous, i' ava' in grand chien qui l' suiva't jusqu'au coin dés. . . i' app'la't çâ lés quat' coins lâ, division de township. P'is l' chien l' lâcha't lâ, p'is lui, continua't chez eux.

Alors, un bon soèr, comme i' r'vena't d' veiller, mé' son chien l' suit pâs. « Quiens ! i' dit, r'gârd' don, mon chien ést pâs v'nu à soèr ! » P'i' i' arrive aux quat' coins où i' ava't l'habitud' de l' laisser, p'is lâ l' chien arriv' tout d'in coup lâ comm', p'i' i' s' mât'[2] drett' su' lui. Fa't qu' mon onk' gu'i crie : « Vâ t' coucher, vâ t' coucher ! » Mé' l' chien s'ôta't pâs. Alors, i' asseya't d' pâssé' à côté, l' chien se r'monta' encôr' su' lui. Alors, quand qu'i' a vu çâ, lui, sacreur comme i' éta't, i' lâche enn' coup' de sac's [sacres], p'i' i' gu'i denne in coup d' pied. P'is l' chien s'en alla' en criant p'i' i' a pris l' boâs. P'i' i' l'â jama's r'vu son fameux chien. Ça été final, çâ !

---

1. *Blonde* : Amie, jeune personne que l'on fréquente.
2. *Mâter* (se) : Se dit d'un animal qui se dresse sur ses pattes postérieures.

19 – DEUX HOMMES DEVENUS LOUPS-GAROUS

Je vais vous raconter une histoire de loup-garou. Mon père, dans les premières années de sa jeunesse, était obligé d'aller travailler dans la forêt. Il conduisait une paire de chevaux. Le soir, donc, après souper, il allait visiter et abreuver ses chevaux.

Un bon soir comme d'habitude, mon père allume son fanal, va à l'écurie et voit deux hommes se diriger vers l'étable. Il éteint son fanal et reste aux écoutes. Les deux hommes se couchent sur le tas de fumier. À peine quelques minutes après, deux lumières s'échappent de leurs corps. Ils quittent précipitamment l'écurie à la poursuite de ces lumières, passant d'un chemin à l'autre. Ensuite, ils gagnent un endroit où gisent des chevaux morts pour y dévorer cette charogne.

Après s'être bien gavés de cette viande répugnante, ils sont revenus se coucher sur leur tas de fumier. La lumière mystérieuse disparue, nos deux hommes se sont relevés et retournèrent au camp.

Son ouvrage terminé, mon père s'en va au camp lui aussi. En le voyant entrer, ces deux gaillards le regardent surpris, et l'abordent : « D'où viens-tu, toi ?

– Je viens de l'écurie, étriller et nourrir mes chevaux !

– Tu as été chanceux de ne pas nous révéler ta présence là-bas ; autrement tu ne serais jamais revenu ! »

Cette histoire, mon père me l'a racontée maintes et maintes fois.

DEUX HOMMES DEVENUS LOUPS-GAROUS

Légende racontée, en mars 1976, à Timmins, Ontario, par M. François-d'Assise Tremblay, âgé de 79 ans. Il a entendu raconter ce fait par son père, Jean-Baptiste Tremblay, à Moose Creek, vers 1905.

Enregistrement n° 4525.

M'en vâs vous conté' une histoir' de loup-garou. Mon père, quand i' éta't jeune, dans sés premièr's années, l'hiver, i' éta' obligé d'aller dans l' boâs, hein, i' alla't travailler dans l' boâs. P'i' i' m'nè' enn' tim [team][1] de ch'faux. Alors, le soèr, lâ, apras souper, i' alla'ent soègner leu's chevaux !

In bon soèr, comm' d'habitude, mon pèr' prend son fanal, sortant d' souper, p'is vâs fair' boèr' sés ch'faux p'is lés soègner pour la nuit. À peine était-il rendu à l'écurie qu'i' attendu la port' du camp'[2] se farmer p'is s'ouvrir.

Alors, i' entr'ouv' la port' p'i' i' r'garde, p'i' i' voit deux homm's qui s'en v'na' à écurie. I' éteint son fanal p'i' i' reste aux écoutes. Cés deux homm's-lâ s'en vienn'nt p'i' i's s' couch'nt su' l' tâs d' fumier. I' ont été quelques minut's couchés lâ, lâ. Tout d'in coup, deux lumièr's sont échappées d'eux aut's. I' ont parti p'i' i' ont couru, i's s'en alla'ent dans lés ch'mins d' boâs, partout. P'i' i' ont été à un' place où c' qu'i' y ava't dés ch'faux morts, p'i' i' été manger d' la charrogne.

P'i' aprè' a'oèr b'en... s'êt' b'en repus d' châRrogne, lâ, sont r'venus, p'i' i's sont couchés su' leu' corps, p'is la lumiére ést disparue, p'is lés deux homm's s' sont r'levés, sont r'tourné' au camp'.

Alors, mon père a fait' son train[3], p'is s'en vâ au camp, lui 'ssi. Quand i' a rentré, cés deux homm's-lâ le r'gard'nt, p'i' i's sont allés l' trouver. I' ont dit : « D' où c' tu d'viens, toé ?

– B'en, i' dit, j' viens d' fair' mon train, j' viens d' soégner més ch'faux.

– I' ont dit, t' â' été chanceux qu'on vâ pâs sa'oèr qu' t'éta's lâ, pa'ç' qu' tu s'ra's pâs r'venu. »

P'is çâ, j'ai attendu mon pèr' conter çâ, b'en dés fois, c'tte histoèr'-lâ.

---

1. *Team* (angl.) : Attelage composé de deux chevaux.
2. *Camp* : Habitation rustique, en forêt.
3. *Train* (faire le) : Vaquer aux soins des animaux.

20 – UN HOMME DEVIENT CHEVAL NOIR

Je vais vous raconter une autre histoire de mon père, un fait qui, d'après son récit, s'était passé à l'époque où il fréquentait les chantiers en forêt.

Un bon soir, tout le monde fumait tranquillement, après souper. Tout à coup, on entend un cheval galoper autour du campement. Dans la surprise générale, on ouvre la porte pour voir ce qui s'y passe, d'autres tentent d'arrêter le cheval, mais personne ne peut le toucher. Le cheval a fait le tour de la bâtisse, au grand galop, au moins une dizaine de fois.

Finalement, il disparaît dans la forêt. Tout le monde se pose des questions sur cet animal. La conversation continue. Soudain, après un quart d'heure environ, un homme émerge de la forêt et entre dans le camp. Le contremaître reconnaît un de ses hommes et lui demande : « D'où viens-tu ?

– Je viens de faire ma randonnée !

– Comment ta randonnée ?

– Eh bien ! Tous les soirs, je fais une promenade ! »

Tous les soirs depuis plus d'une semaine, ce cheval-là se promenait autour de l'habitation. « Enfin, dit le contremaître, comment expliques-tu ton comportement ?

– J'ai fait la promesse de faire cette randonnée tous les soirs pendant un mois ! »

Après avoir vendu son âme au diable, ce bûcheron avait promis de courir autour du campement sous la forme d'un cheval. Le contremaître comprend la situation et enjoint à son employé d'aller au lit.

À son lever, le lendemain matin, le contremaître dit à ce bûcheron : « Remplis ton sac de guenilles et quitte la place au plus tôt ! » Il avait bien jugé. C'était un homme qui avait vendu son âme au diable.

UN HOMME DEVIENT CHEVAL NOIR

Légende racontée, en mars 1976, à Timmins, Ontario, par M. François-d'Assise Tremblay, âgé de 79 ans. Il a entendu cette version de son père, Jean-Baptiste, vers 1905.

Enregistrement n° 4526.

J' m'en vâs vous raconté' une autre histoèr' que mon pèr' nous raconta't dans l' temps qu'i' alla' au chantier[1], d' minme.

Un bon soèr, tout l' monde fuma't tranquill'men apras l' souper. Tout d'in coup, i' attende' un ch'fal qui pâssa' au galop à l'entour du camp'[2]. Alors, tout surpris, i's rouv'nt la port' pour voèr, p'i' i' y en â qui sont asseillé' à l'arrêter, l' cheval, mé' i' éta't pâs touchab'e. I' â fait enn' dizain' de fois le tour du camp' au grand galop d' minme.

Final'ment, i' a disparu dans l' boâs. Tout l' mond' se d'manda't qu'est-c' que ça pouva't b'en êt'e. Alors, i' ont continué à jâser, p'i' à p' pra' in quart d'heure apras, i' y a in homm' qui r'ssout, p'i' i' rent' dans l' camp'. P'is l' for'man[3] l'a r'connu, c'ta't in d' sés hommes. Fa't qu'i' d'mande, i' dit : « D'où c' tu d'viens, toé ?

– Ah ! i' dit, j' viens d' fair' ma ronn' [run][4] !

– Comment ta ronne ?

– B'en, i' dit, tou' 'és soèrs, j' vâs fair' ma ronne ! »

Ça faisè' enn' demi-heur' que... ce ch'fal-lâ... un' gross' semain' que c' ch'val-lâ s' prom'na't tout l' tour du camp', p'is tous lés soèrs. « B'en, i' dit, comment ça s' fa't ?

---

1. *Chantier* : Organisation destinée à l'exploration du bois, en forêt.
2. *Camp* : Maisonnette de style rustique dans laquelle logent les bûcherons, en forêt.
3. *Foreman* (angl.) : Contremaître.
4. *Run* (angl.) : Course.

– B'en, i' dit, j'ai promis d' fair' çâ, i' dit, pendan in moâs d' temps. »

I' ava't vendu son âme au diâb'e, p'i' i' ava't promis d' fair' le ch'fal p'is d' courir à l'entour du camp ! Le for'man dit : « Ah ! c' correck, vâ t' coucher ! »

L' lend'main matin, i' s' leve, hein ! p'is l' for'man dit : « Prends ton pack-sack[5] p'i' en-'oueille ! » P'is c'ést çâ qu' c'éta't, c'ta' in homm' qui ava't vendu son âme au diâb'e.

5. *Pack-sack* (angl.) : Havresac. Sac utilisé par un bûcheron pour transposer ses hardes ou de petits outils.

21 – LA VACHE DÉMORPHOSÉE

Il y a environ soixante-quinze ans, mon père était venu s'établir le long de la rivière Sturgeon. Il s'était bâti, en pleine forêt, une maison en billots équarris.

Il avait une vache. Comme il n'avait pas encore de champ en culture, il menait paître l'animal dans un petit coin de terre où les arbres n'avaient pas poussé, mais où l'herbe était abondante.

Naturellement, tous les matins, il conduisait sa vache au bout d'une corde pour la faire manger durant la journée. Le soir, il allait la chercher et l'attachait à un poteau pour la traire.

Des aventuriers, qui rôdaient dans les alentours, ont bientôt remarqué les allées et venues de mon père. Ils ont dit à leur chef : « Nous allons lui enlever sa vache ! » Ils se sont donc cachés le long du sentier où passait mon père. Celui-ci précédait un peu sa vache et lui disait de temps en temps : « Viens, Bossée, viens ! » Parfois elle s'arrêtait pour brouter à la sauvette. Mon père tirait le câble et reprenait : « Viens, Bossée ! »

Les aventuriers se tenaient cachés près de la route. L'un d'eux attrape silencieusement le câble et le tranche. L'autre fait demi-tour et fait disparaître l'animal. Le premier, au bout du câble, suit mon père. De temps en temps, il imprime une secousse à la corde, et mon père croit toujours que cette résistance vient de la vache.

Une fois près de la maison, mon père se prépare à attacher le câble au poteau. En se retournant, il aperçoit notre homme : « Comment se fait-il ? demande mon père. Où est ma vache ?

– C'est moi votre vache ! de répondre l'aventurier. J'ai été magiquement transformé en vache, mais regardez le sang sur ma main. Grâce à cette éraflure, j'ai contribué moi-même à retrouver ma forme humaine ! »

Mon père se gratte la tête et s'exclame, en utilisant son juron favori : « Torrieu ! Malgré ma déception, laisse-moi te dire que tu m'as donné deux maudites belles génisses ! »

LA VACHE DÉMORPHOSÉE[1]

Récit populaire raconté à Verner, Ontario, en mars 1976, par M. Ferdinand Serré, âgé de 62 ans. M. Serré est natif de Desaulniers, Ontario. Il a appris ce conte, en 1930, de Godefroy Cusson (55 ans), dans les chantiers de River Valley, Ontario.

Enregistrement n° 4516b. Conte-type 1529.

. . . P'is quand mon pér' s'ést en v'nu, lui lâ, on vâ dire à pe' pras soixante-et-quinze ans pâssés. . . et puis qu'i' s'ést en allé s'établir su' enn' terre. I' a monté su' 'a rivièr' d'Esturgeon, et pui' i' arrivé, p'i' i' a rentré dans l' boâs p'is s' sont bâti' enn' p'tit' maison en boâs, en logue' [logs][2] équârries, p'i' i' ava' enn' vache. Et puis, comme i' ava't pâs d' terr' faite, b'en, i' alla' amm'ner sa vach' paît' lâ. . . pâ' enn' pâturage, t' sé's, lâ, i' ava't enn' p'tit' place, lâ, qu'i' éta't désert, et l'harbe éta't belle.

Fa't qu' à tou' 'és soèr' et matins, b'en i' 'a prena' a'ec in câb'e, p'i' i' alla' 'a m'ner, la fair' manger duran 'a journée. P'is l' soèr, b'en, i' alla' 'a charché' a'ec son câb'e, et pui' il l'emm'nè' et p'i' il l'attacha' apras l' pôteau pour la tirer.

P'is, i' y ava't dés gârs qui barauda'ent[3] dans l' boâs, p'i' i' ont vu çâ. I' ont di' au bonhomme : « On vâ gu'i voler sa vache !

– Oué ? »

C' fa't qu'i's sont cachés du long d' la tréll [trail][4]. Et p'is, en pâssant. . . mon pèr' s'en alla' a'ec sa vache : « Viens-t'en, Bossée ! » Dés fois, 'a arrêta't pour manger, t' sé's. I' gu'i dennè' in coup d' câb'e : « Viens-t'en Bossée ! »

Fa't qu' lés gârs, 'és aut's, i' éta'ent cachés ; i' on arrivé, p'i' i' 'n a in qui â po'gné l' câb' p'i' il l'â coupé. P'is l'aut'e a r'viré d' bor' a'ec la vache. P'is l'aut', b'en, i' suiva't mon pére avec le câb'e, v's savez ; p'is, temps en temps, i' dennè' in p'tit coup, in p'tit coup su' l' câb'e. P'is mon pér' pensa't qu' c'éta' 'a vache, lui. « C'ést b'en, viens-t'en, Bossée ! »

---

1. *Démorphosé* : Contraire de *amorphosé*. Un homme « amorphosé » [changé magiquement] en vache est dit « démorphosé », quand il reprend sa forme humaine.
2. *Log* (angl.) : Poutre ; pièce de bois en grume.
3. *Barauder* : Aller ça et là ; rôder.
4. *Trail* (angl.) : Sentier, chemin à peine tracé à travers la forêt.

Toujours qu'i' arrive à 'a maison p'is vient pour l'attaché' apras l' pôteau. I' se r'vir' de bord et p'i' aparçoé', c'st in homme ! I' dit : « Comment ça s' fa't, i' dit, où c' qu' ést ma vache ?

– I' dit, c'ést moé, i' dit, qu' ést vot' vache, i' dit. J'ava' été changé, i' dit, en loup-garou[5], p'i' i' dit, lâ, i' dit, voyez-vous, i' dit – i' â r'gârdé sa main p'i' i' ava't du sang[6] su' 'a main, – graffigné, fait' sortir du sang, p'is lâ, i' dit, j' su's délivré ! »

Mon pér' s' ma' à s' gratter la tête. Fa't qu' son patois c'éta't « torguieu ! » « B'en, i' dit, torguieu, i' dit, ça m' fa't r'guien ! I' dit, j'ai touhours b'en eu deux maudit's bell's géniss's qui vient d' toé ! »

5. *Loup-garou* : Être changé en loup-garou signifiait, selon la croyance populaire, prendre la forme d'un animal quelconque.

6. *Sang* : Allusion à une sorte de rite consistant à faire jaillir d'un loup-garou un peu de sang pour le « démorphoser ».

22 – LA PRINCESSE ET LA GRENOUILLE

Un roi et une reine vivaient dans un riche château du nord de l'Europe. Ils étaient très heureux, mais il manquait un élément à leur bonheur parfait : ils n'avaient eu aucun enfant ! Ils suppliaient le Ciel de leur envoyer un petit ange du paradis. Leur vœu fut enfin exaucé : il leur fut donné une jolie petite fille, blonde comme les blés d'or qui croissaient dans les champs environnants.

Ils la nomment Bouton-d'Or. Ici, au Canada, nous en avons dans nos champs des boutons d'or, mais ce sont de mauvaises herbes. La naissance de l'enfant apporte la joie dans le foyer royal. Tous les serviteurs l'adorent et la dorlotent dans son berceau. À l'âge de sept ans, Bouton-d'Or reçoit en cadeau, de ses parents, une petite balle en or qui, une fois lancée, laisse entendre une douce harmonie.

On peut s'imaginer la joie de Bouton-d'Or. Elle court follement dans le parc du château. Bientôt son père y fait creuser une magnifique piscine pour la baignade de sa fillette.

Un jour qu'elle traversait le parc à toutes jambes, sa balle en main, elle lance son jouet avec une telle violence qu'il roule dans la piscine. « Oh ! mon jouet ! mon jouet est enseveli dans les eaux profondes ! » s'écrie Bouton-d'Or toute consternée. Elle s'assoit sur le bord de la piscine et éclate en sanglots.

Tout en se croyant seule près de l'étang, elle entend tout à coup, près d'elle, un léger bruissement et un doux murmure de voix. Elle relève sa tête blonde et voit, tout près d'elle, une grosse grenouille qui lui dit : « Je peux faire cesser ta douleur, ma petite, mais à certaines conditions. Si tu me promets de m'emmener avec toi au château, de me permettre d'être ta compagne, de manger à ta table, de coucher dans ta chambre, j'irai chercher ta balle ! »

Bouton-d'Or réfléchit un instant. « Je peux bien tout promettre et ne rien tenir ! se dit-elle. A-t-on jamais vu un humain vivre en compagnie d'une grenouille ? » Elle essuie ses larmes et promet à la grenouille de respecter les conditions exigées. À l'instant même, la grenouille plonge au fond de la piscine et rapporte la petite balle qu'elle remet à Bouton-d'Or. Cette dernière, toutefois, s'enfuit aussitôt au palais et se renferme dans sa chambre.

Bientôt elle entend frapper à sa porte. Toc ! Toc ! Toc ! Elle ouvre et voit entrer la grenouille sans plus de cérémonie. « Rappelle-toi ta promesse ! » dit le petit animal. On cause, on visite le château, et c'est bientôt l'heure du souper. « Emmè-

ne-moi avec toi à la salle à manger, dit la grenouille. Remplis ta promesse. » Bouton-d'Or s'élance dans le long corridor, mais la grenouille a de grandes pattes ! Elle la suit en sautant ! Dès que Bouton-d'Or est servie, la grenouille saute sur la table, s'approche de l'assiette et mange avec l'enfant le repas qu'on lui a servi.

La fillette lutte contre le sentiment de dédain qui l'anime. La grenouille, cependant, est si gentille que la princesse lui permet de la suivre à sa chambre où tous les deux s'amusent après le souper. À l'heure du coucher, la grenouille saute dans le lit. Bientôt, sa petite tête repose sur le moelleux oreiller, et elle s'endort près de la fillette.

Les jours, les mois, les années se succèdent. La grenouille devient de plus en plus aimable, de plus en plus attachante. Bouton-d'Or ne peut plus se séparer de son aimable compagne.

La princesse aura bientôt quinze ans. Un jour, sa chère grenouille lui dit : « J'ai un grand service à te demander : il faut que tu répandes mon sang. Prends un couteau et perce-moi la gorge !

– Moi attenter affreusement à la vie de ma chère grenouille ? répond Bouton-d'Or. Oh ! non, non ! Je ne puis m'y résigner ! Je t'aime trop !

– Il le faut pourtant. Je te supplie de me rendre ce service ! »

Pauvre Bouton-d'Or ! Elle saisit le couteau d'une main tremblotante et le plonge dans la gorge de son amie chérie ! Le sang coule... mais, oh ! surprise ! Elle aperçoit devant elle un joli prince qui lui dit : « Je fus changé en grenouille, dans ma jeunesse, par une méchante fée ! Cette dernière me prédit alors : « Tu redeviendras prince quand une jolie princesse t'aimera et fera couler ton sang ! » Voilà ce que tu viens de faire, ma chère ! Tu m'aimes, je t'aime, me voici à ton service ! Marions-nous, car je te promets bonheur et fidélité ! »

Le roi et la reine, avertis de cette heureuse métamorphose, se réjouissent du bonheur de leur fille. On prépare une fête splendide. Les deux jeunes s'unissent pour la vie par les liens du mariage.

Leur progéniture nombreuse fit le bonheur de leurs parents et de leurs grands-parents.

LA PRINCESSE ET LA GRENOUILLE

Récit folklorique raconté, le 14 septembre 1975, à Sudbury, Ontario, par Sœur Saint-Irénée (née Laura Pilon), âgée de 78 ans. Elle apprit ce récit traditionnel, en 1904, de sa grand-mère, M^me^ Isidore Pilon, alors âgée de 70 ans. Sœur Saint-Irénée a appris ce conte à Rockland, Ontario.

Enregistrement n° 3925. Conte-type 440 I promesse d'être sa compagne ; IIa, b ; III c (sang répandu) ; IV (mariage).

Un roi et un' rein' vivaient dans un beau château du nord de l'Europe. Ils étaient très heureux. Mé' il leur manquait quelque chos' pour que leur bonheur soit parfait. Ils n'avaient pas d'enfants. Ils suppliaient le Ciel de leur envoyé' un petit chérubin du paradis, et leur vœu fut exaucé. Un' jolie petite fill' blonde comm' lés blés d'or qui croissent dans les cham [champs] environnants leur fut donnée.

Ils la nommèr'nt Bouton-d'Or. Nous en avons par ici, au Canada, des boutons d'or, mais ce sont de mauvais's herb's dans nos champs. Et le gentil petit Bouton-d'Or du roi et de la reine met la joie au foyer. Tous les serviteurs l'adorent et la barce' un peu. Quand elle eut ses sept ans, le roi et sa maman lui achète' un' petit' balle en or qui laissait entendre un' douc' musiqu' quand on la lançait.

Imaginez-vous la joie de Bouton-d'Or. Ce ne sont que des courses foll's dans les parcs du château où le roi, son père, fait creusé' un' magnifiqu' piscine pour baigner sa fille.

Un jour qu'elle court dans le parc avec sa balle, elle la lance si fort qu'ell' tombe dans la piscine. « Oh ! mon jouet ! mon jouet ! » Il disparut dans les eaux profondes de la piscine. Bouton-d'Or en est consternée. Elle s'assoit sur le bord de la piscine et pleure à fendre l'âme, car elle aimait beaucoup ce précieux jouet. Tout à coup, elle entend un brui' et un doux murmur' de voix tout près d'elle. Ell' se croyait bien seul' pourtant.

Ell' relèv' sa tête blonde et voit tout près d'elle un' gross' grenouill' qui lui dit : « Je puis fair' cesser ta peine, ma petite. Mais, il y a des conditions à remplir. Si tu me promets de m'amené' avec toi au château, de me permettre d'être ta compagne, de mangé' à ta table, de coucher dans ta chambre, j'irai chercher ta balle. »

Bouton-d'Or réfléchi' un instant. « Je peux bien tout promettre et ne pas tenir, se dit-elle. Vivre avec un' grenouille, qui a déjà vu c'la ? » Ell' cesse ses sanglots et promet d'accomplir tout ce que la grenouill' lui a demandé. Dès l'instant, cette dernièr' plonge au fond de la piscine et rapport' la bell' petit' ball' qu'elle remè' à Bouton-d'Or qui s'enfui' aussitô' au palais et se renferme dans sa chambre.

Bientôt, elle entend frappé' à la porte. Toc ! Toc ! Toc ! Toc ! Toc ! Elle ouvre et voit la grenouill' qui entre sans plus de cérémonie. « Tu m'as promis ! » dit-elle. On cause, on visite l'appartement et c'est bientôt l'heur' du souper. « Emmèn'-moi avec toi au réfectoire, dit la grenouille. Tu m'as promis ! » Bouton-d'Or court le long du grand corridor, mais la grenouille a de grand's pattes, et ell' la sui' en sautant. Dès que Bouton-d'Or est servie, la grenouill' saute sur la table, s'approch' de son assiette et mange avec ell' ce qui est servi.

Oh ! Que de dédain ! Mais la grenouille est si gentille qu'ell' lui permet de la suivre à sa chambre après le souper où tous les deux s'amusent. À l'heur' du coucher, la grenouill' saute dans le lit, et bientôt sa petit' têt' repos' sur le moelleu' oreiller et elle s'endort.

Les jours, les mois, les années se succèdent. La grenouill' devient de plus en plus aimable, de plus en plus attachante. Bouton-d'Or ne peut plus s'en séparer. Elle aura bientôt quinze ans.

Un jour, sa chèr' grenouill' lui dit : « J'ai un grand service à te demander. Il faut que tu répandes mon sang. Pren [prends] un couteau et perce la chair de mon cou.

— Moi ? Faire un' chose affreuse à ma chèr' grenouille, répondit Bouton-d'Or ? Oh ! non, non ! Je ne puis fair' cela ! Je t'aime trop !

— Il le faut pourtant ! répondit la grenouille. Il faut que tu me rendes ce dernier service ! Je t'en supplie, fais ce que je te d'mande ! »

Pauvre Bouton-d'Or, sa main tremble, quand elle prend le couteau qui perce le cou de son amie chérie ! Le sang coule et quelle surprise ! Elle aperçoit devant elle un joli prinç' qui lui dit : « Je fus changé en grenouille par un' méchante fée, quand... dans ma jeunesse, et elle me dit : « Tu deviendras prince quand une jolie princesse t'aimera et fera couler ton sang ! » Voilà ce que tu viens de faire, ma chère ! Tu m'aimes, je t'aime, me voici à son service ! Unissons nos vies par le mariage et je te promets bonheur et fidélité ! »

Le roi et la reine avertis de cette métamorphose surprenante, se réjouiss'nt du bonheur de leur fille. Un' splendide fêt' s'organise. Lés deux jeun's s'uniss'nt pour toujours par lés liens du mariage. Ils eur'nt de nombreux enfants qui fir'nt le bonheur de leurs parents et de leurs grand-parents.

23 – LE POU ET LA PUCE

Un pou et une puce formaient un foyer commun dans une hutte de paille près d'une grande route conduisant à la ville. Le bonheur comblait la vie de ce couple qu'unissait un grand amour. Tous les jours, le pou quittait sa chère épouse pour aller à son travail. La puce s'occupait du ménage et préparait un léger repas de bouillie.

La puce faisait cuire sa nourriture dans un dé de métal sur un feu de brindilles disposées dans un vieux cendrier. Tous les soirs, la puce attendait son cher époux à la porte de la hutte. À l'arrivée du mari, on prenait joyeusement le repas.

Un jour, le pou ne trouve pas la puce à la porte du logis. Surpris de ce fait inhabituel, le pou se laisse aller à ses réflexions : « Où est allée ma puce ? Sans doute est-elle sortie pour rendre service à quelque fourmi voisine ! » Il rentre, voit la bouillie qui bout sur le feu : « Mangeons, se dit-il, après, je ferai des recherches ! » En brassant la bouillie au moyen d'un vieux clou, il trouve la puce noyée dans le liquide du dé. Oh ! quelle douloureuse épreuve ! Le pauvre pou éclate en sanglots et décide sur-le-champ de quitter cette triste demeure.

Il part vers la ville en pleurant lamentablement. Il croise sur sa route un petit chat, un petit minou tout blanc. Le petit chat regarde le pou et lui demande : « Pourquoi pleures-tu si abondamment ?

– Ne m'en parle pas ! dit-il, je viens de perdre ma puce ! Elle s'est noyée dans le dé de bouillie !

– Eh bien ! moi, en signe de sympathie pour ton malheur, je vais miauler ! »

Et les voilà tous deux sur la route. Le pou pleure : « Hein, hein, hein ! » Et le petit chat l'accompagne : « Miaou, miaou, miaou ! »

Bientôt les deux compagnons croisent un petit chien. Ce dernier s'arrête tout surpris : « Qu'as-tu, pauvre minet, à tant pleurer ? » Le pou répond le premier : « J'ai perdu ma puce ! Je pleure et le chat miaule !

– Eh bien ! moi, je vais aboyer ! »

Et les trois malheureux continuent leur route. Un petit coq voit passer ce cortège et s'arrête, étonné : « Qu'as-tu, pauvre pou à tant pleurer ?

– Je pleure la mort de ma puce ; le chat miaule et le chien aboie par sympathie pour moi !

– Alors, moi, je vais me joindre à eux et scander : « Cocorico, cocorico ! »

Et quel tapage sur la route ! Arrive bientôt un pigeon qui demande à son tour : « Qu'avez-vous à faire tant de bruit ? »

Et le pou d'expliquer sa situation : « Ma puce est morte : moi, je pleure, le chat miaule, le chien aboie et le coq fait « cocorico ».

– Moi, je vais vous suivre en roucoulant ! »

Les pauvres amis unis par le deuil continuent leur marche et rencontrent un canard. Celui-ci s'écrie avec stupéfaction : « Pouvez-vous bien m'expliquer pourquoi vous faites tant de vacarme ? »

Le pou répond : « La mort m'a enlevé ma puce. Le chat miaule, le chien aboie, le coq chante et le pigeon roucoule, pour manifester leur sympathie.

– Alors, je vais piailler mes « coin coin coin » en vous accompagnant ! »

Le groupe tapageur continue sa route et rencontre une corneille. Celle-ci demande : « Pourquoi tout ce tapage ? »

Le pou y va de son explication : « Moi, je pleure la mort de ma puce ; le chat miaule, le chien jappe, le coq chante, le pigeon roucoule, le canard piaille, par sympathie pour mon deuil.

– Eh bien ! moi, je vais me joindre à votre groupe, et je vais croasser pour accompagner ton malheur ! »

Un peu plus loin, une vache broute l'herbe sur le bord de la route. À la vue d'une procession si tapageuse et si pitoyable, elle s'écrie : « Mais. . . que se passe-t-il ? »

Le pou déclare la tristesse de son veuvage. « Mes compagnons sympathisent avec moi : le chat miaule, le chien aboie, le coq chante, le canard piaille, le pigeon roucoule et la corneille croasse !

– Quant à moi, reprend la vache, je vais me joindre au groupe en beuglant ! »

Un gros bœuf, du milieu de son champ, entend beugler la vache. Il s'approche de la route et demande : « Pourquoi beugler si fort ? »

Le premier à répondre, c'est encore le pou : « Je suis responsable de tout ce tintamarre. La mort m'a pris ma pauvre puce, et je la pleure lamentablement. Quant aux autres, ils m'expriment leur sympathie à leur façon.

– Eh bien ! moi, ajoute le bœuf, je vais t'exprimer ma peine, en mugissant ! »

Le bœuf se joint au groupe et ajoute son mugissement aux lamentations des autres.

Un cheval, libre dans le grand champ, arrive en trottinant légèrement et s'informe à son tour de tout ce tapage. Et le pou de donner sa réponse habituelle : « Ma pauvre puce a perdu la vie. Moi, je pleure sa mort. Pour me prouver leur

sympathie, le chat miaule, le chien aboie, le coq chante, le pigeon roucoule, le canard piaille, la corneille croasse, la vache beugle et le bœuf mugit !

– Et moi, continue le cheval, je vais hennir ! »

Alors, le cheval, à son tour, joint son hennissement au tintamarre général.

Ah ! misère ! Le petit agneau qui broute dans les environs s'approche et fait sa propre enquête : « Quel tapage ! Que se passe-t-il ? Est-ce la fin du monde ? »

Le pou explique la cause de sa tristesse en rappelant le décès de sa puce. Pendant ce temps, le chat miaule, le chien aboie, le coq chante, le canard piaille, la corneille croasse, le pigeon roucoule, la vache beugle, le bœuf mugit et le cheval hennit.

Le mouton se mêle à ces animaux bruyants et se met à bêler. « Ah ! Voyons, voyons ! s'écrie un gros porc qui se prélassait dans le champ. Que faites-vous là, vous autres ? Est-ce une procession de fête ou un enterrement ?

– C'est une démonstration de douleur, dit le pou. Ces gens sympathisent avec moi qui ai vu mourir ma puce ! Je pleure, le chat miaule, le chien aboie, le coq chante, le canard piaille, la corneille croasse, le pigeon roucoule, la vache beugle, le bœuf mugit, le cheval hennit et le mouton bêle ! »

Le porc entre dans le mouvement et se met à grogner.

Une petite grive, perchée sur une branche surplombant la route, écoute ce tintamarre et se dit : « Pourquoi ces voyageurs sont-ils si tristes ? Moi, je vais égayer ces gens !

Bonnes gens, leur crie-t-elle, pourquoi ce bruyant tapage et ces mines si tristes ? Le bon Dieu m'a mise sur la terre pour répandre de la joie autour de moi ! Veux-tu, cher pou, que je remplace ton ancienne épouse par une nouvelle ? Je vais m'approcher de ce chien et, dans sa fourrure, je vais te trouver une belle puce ! »

Et avec son bec pointu, elle attrape une belle grosse puce et la remet au pou qui redevient tout joyeux. « Merci, dit le pou, merci, cher petit oiseau ! » La grive se met alors à chanter : « Vivez en paix ! Vivez en paix ! Vivez en paix ! »

Elle retourne sur son perchoir et suit du regard le pou qui revient à son foyer tout pimpant.

Les amis se dispersent et le bonheur se répand partout. . .

LE POU ET LA PUCE

Récit folklorique raconté, le 16 septembre 1975, à Sudbury, par Sœur Saint-Irénée (née Laura Pilon), âgée de 78 ans. Elle a appris ce conte de sa grand-mère Isidore Pilon, vers 1904, alors que la grand-mère avait 70 ans.

Enregistrement n° 3936. Conte pris probablement à la littérature enfantine du début du siècle.

Le pou et la puce. Un pou et un' puç' vivè' ensemble dans un' hutt' de paille près d'un' grand' route conduisant à la vill' voisine. Ils étaient très heureux, ils s'aimaient d'un amour tendre. Tous les jours, le pou quitte sa chère épouse pour aller travailler. La puç' s'occup' du ménage et prépare le repas de bouillie qui se prépar' dans un dé en métal, car le pou et la puce ne prenn'nt pas de gros repas.

La bouillie cuit sur les brindilles de paill' dans un vieux cendrier. Tous les soirs, la puce attend son cher épou' à la porte de la hutte, et le repas se prend gaiement.

Un jour, le pou ne trouv' pas la puce à la porte du logis. Surprise ! « Où est-elle ? Sans doute, elle est sortie pour rendre service à quelque fourmi voisine ! » Il rentre, voit la bouillie qui bout sur le feu. « Mangeons, dit-il ; après, je ferai dés recherches. » En brassant la bouillie avec un vieux clou il trouv' la puç' noyée dans le petit plat. Oh ! Douleur amère ! Le pauvre pou éclate en sanglots, et décide de ne pas rester dans cett' triste demeure.

Il part vers la ville, en pleurant lamentablement. Il rencontre un petit chat, un petit minou tout blanc, sur la route. Le petit chat regarde le pou et lui demande : « Mé' pourquoi pleur's-tu tant ?

– Ne m'en parle pas, dit-il, je viens de perdre ma puce ! Ell' s'est noyée dans la bouillie.

– Eh bien ! Moi, en sign' de deuil, de sympathie pour toi, je vais miâler ! »

Et les voilà tous deux sur la route. Le pou pleure : « Hein, hein, hein, hein ! » Et le petit chat : « Miaô ! miaô ! miaô ! » Voici venir un petit chien. Et le petit chien s'arrêt' tout surpris : « Qu'as-tu, pauvre petit minou, à tant miâler ?

– Ah ! le pou répond le premier : j'ai perdu ma puce ! Je pleure, et le chât miâle !

– Eh bien ! moi, je vais japper ! Ouack ! ouack ! ouack ! ouack ! ouack ! ouack ! »

Et les trois continuent la route. Voici venir un p'tit coq. Il s'arrêt' tout surpris : « Qu'as-tu, pauvre pou, à tant pleurer ?

– Ah ! Que c'est triste ! J'ai perdu ma puce, le chat miâle et le chien jappe !

– Eh bien ! Moi, je vais allé' avec vous autre' et je vais chanter cocorico, cocorico, cocorico ! »

Ah ! Le tapag' sur la route ! Voici venir un pigeon. Le pigeon demande : « Mais qu'avez-vou' à fair' tant de bruit ?

– Le pauvre pou lui répondit : j'ai perdu ma puce ! Le chat miâle, le chien jappe, et le coq chante.

– Et moi, je vais roucouler : rou rou rou ! »

Lés pauvres amis attristés continuent leur marche et rencontre' un canard. Le canard leur demande, tout ébahi : « Qu'avez-vou' à fair' tant de bruit ?

– Le pou répond : j'ai perdu ma puce. Le chat miâle, le chien jappe, le coq chante, le pigeon roucoule.

– Eh bien ! Moi, je vais... canailler... canarder : coin coin, coin coin, coin coin, coin coin, coin coin ! »

Et lés amis continuent leur route, et rencontre' une cornai... un' corneille. La corneill' demande : « Qu'avez-vou' à fair' tant de tapage ?

– Le pou répond : moi, je pleure, j'ai perdu ma puce ! Le chat miâle, le chien jappe, le coq chante, le pigeon roucoule, le canard : coin coin coin.

– Eh bien ! Moi je vais crailler ! Crâ, crâ, crâ ! »

À quelque distance sur le bord de la route, un' vache broute l'herbe. Elle est surprise de voèr cett' procession si tapageuse et si triste. « Qu'avez-vous donc ?

– Ah ! répond le pauvre pou, ne m'en... ne m'en parlez pas, j'ai perdu ma puce et je pleure. Le chat miâle, le chien jappe, le coq chante, le canard fait coin coin coin ! le pigeon roucoule, la corneille crâille !

– Et la vache : Eh bien ! moi, je vais beugler ! Beu beu beu ! »

Voici venir un gros bœuf qui était dans l' champ et qui est tout surpris d'entendre la vache beugler. Il s'approche de la route et demande : « Mais pourquoi beuglez-vous si fort ?

– Le pou de répondre : c'est d' ma faute ! J'ai perdu ma puce, et je pleur' lamentablement ; le chat miâle, le chien jappe, le coq chante, le canard fait coin

coin coin coin coin coin coin, le pigeon roucoule, la corneille crâille et moi, je beugle !

– Eh bien ! dit le bœuf, moi, je vais mugir ! Mœu mœu mœu ! »

Le cheval est libre dans le grand champ. Il arrive en trottant légèr'ment et demande à ses amis : « Pourqoi fait's-vous tant de tapage ?

– Et le pou s'approche et dit : bien, moi, j'ai perdu ma pauvre puce ! Le chat miâle, le chien jappe, le coq chante, le pigeon roucoule, le canard : coin coin coin et la corneille crâille, la vach' beugle, le bœuf mugit.

– Et moi je vais hennir : nignan han han han ! nignan han han han ! nignan han han ! »

Ah ! Misère ! Le petit mouton, qui broute pas loin, s'approche et dit : « Quel tapage ! Qu'est-c' qu'il y a ? Est-c' la fin du monde ?

– Et le pou de répondre : Moi, je suis bien triste, je pleur' ma puce qui est morte ! Le chat miâle, le chien jappe, le coq chante, le canard : coin coin coin, la corneille crâille, crâille, crâille, le pigeon roucoule, la vach' beugle, le bœuf mugit, et moi, je hennis !

– Eh bien ! Le mouton dit, je vais bêler ! Bêê ê ê ê ê ! bêê ê ê ê ê ! bêê ê ê ê ê ! »

Ah ! Voyons, voyons ! Un gros porc qui allait dans le champ s'approche et demande : « Que faites-vous là, vous autres ? Est-ce un' procession de fête ou un enterr'ment ?

– C'est un' tristesse, dit le pou. Cés gens sympathise' avec moi, j'ai perdu ma puce ! Je pleure, le chat miâle le coq... le chien jappe, le coq chante, le canard : coin, coin, coin, la corneill' crâille, le pigeon roucoule, la vache beugle, le bœuf mugit, le cheval hennit et moi, je bêle !

– Et le porc de répondre : moi je vais grogner ! Hunk ! hunk ! hunk ! hunk ! »

Un' petit' grive était plantée sur le bord d'un' branche d'un arbre près de la route, écoutait ce tapage, et ell' se dit : « Pourquoi cés gens sont-ils si tristes ? Moi, je vais les égayer ! » Ell' s'approche et demande : « Mais qu'avez-vous donc à tant fair' de tapage ? Pourquoi cés airs tristes ? Moi, le bon Dieu m'a mis sur la terr' pour égayer, c'est ma vocation de répandre la joie autour de moi ! Veux-tu, cher pou, que je te trouve un' nouvelle épous' que tu as perdue ? Je vais m'approcher de ce chien, et dans la fourrure je vais te trouvé' un' bell' petit' puce ! »

Et avecque son becque pointu elle attrape un' bell' gross' puç' dans la fourrur' du chien et ell' remet la puce au pou qui est tout joyeux. « Merci, merci, cher petit... oiseau ! » Et l'oiseau de chanter : « Chirrup chirrup chirrup ! chirrup ! » Et elle retourne sur la branche et regarde le pou qui retourne à son foyer tout joyeux. Et lés amis se dispersent, et le bonheur règne partout !

24 – HISTOIRE DE REVENANT

Voici un fait dont mon père a été la victime. Quand on en parlait, les larmes lui venaient aux yeux et il commençait à pleurer.

Une fois, mon père revenait du village de Verner, après y avoir fait ses emplettes. Dans ce temps-là, il n'y avait pas, peut-on dire, de chemins praticables comme aujourd'hui. Mais on disposait d'une route pour voyager en boghei.

Mon père avait donc quitté le village, seul dans sa voiture tirée par la jument. C'était en novembre ; on roulait sur la terre gelée. Il descend la pente au sortir du village, et s'engage à travers le bois, sur la route qui longeait la ferme de monsieur Laurin, pour enfin aboutir chez monsieur Pressé. Ce dernier était un vieux colon du temps des pionniers. Il avait émigré des États-Unis, je crois, et avait acquis la ferme voisine de celle de mon père.

Sur la route gelée, en traversant le bois, il entend tout à coup un bruit de chaînes apparemment suspendues à l'arrière du boghei. Ce bruit intrigua le voyageur : les voitures de promenade ne portaient pas de chaînes à leur carrosserie.

Mon père se retourne pour vérifier si une autre voiture le suit, mais il ne voit rien sur la route. Il continue son chemin ; les chaînes se font de plus en plus bruyantes. Elles effarouchent la jument au point qu'elle en prend le mors aux dents. Pendant combien de temps, quelle distance a parcourue la voiture au son de ce tintamarre de chaînes sans cesse accru ? Dieu seul le sait ! Croyant son dernier moment venu, mon père récita son acte de contrition.

Arrivé à la maison, le voyageur était à bout de nerfs, et sa jument était tellement en sueur qu'elle en était blanche d'écume.

Mon père a raconté les faits à la maisonnée. Ma mère lui dit : « Eh bien ! il n'y a qu'une chose à faire. C'est une âme du purgatoire qui a besoin d'aide. Nous allons lui faire dire une messe ! »

Mon père a fait dire la messe et, jamais plus, il n'a été inquiété par un revenant.

HISTOIRE DE REVENANT

Histoire racontée par M^me^ Pierre Carrère, née Marie-Ange Roberge, à North Bay, Ontario, le 21 novembre 1976. M^me^ Carrère est âgée de 62 ans. Cette histoire de revenant lui fut contée par son père, M. Ovila Roberge, qui avait alors 44 ans et qui a vécu ce fait, vers 1912, entre Verner et Lavigne.

Enregistrement n° 4622.

J' va's vous raconté' in évèn'ment qui ést arrivé à mon pére. Quand i' nous en parla't, i' ava't toujours lés larme' aux yeu' et sanglota't.

Une fois, mon pèr' s'en r'vena't du villag' de Verner, de fair' sés commissions, et dans c' temps-lâ c'ta't pâs comme aujourd'hui, lés ch'mins, on pourra't dire, qu'i' y en ava't pâs. Mais, i' y ava't toujour' un' rout' pour s'en v'nir en boghei[1]. Alors, i' r'vena't du village avec son... dans son boghei att'lé d'un' jument. I' éta't t'ut seul, c'ta't au moâs d' novemb'e, la terre éta't g'lée. I' â descendu la montée du village, et dans c' temps-lâ, falla't qu'i' traverse à travers dans l' boâs sur la terr' de mecieu' Laurin, et pour allé' aboutir sur mecieu' Pressé, i' ést vieux mecieu' Pressé, la promiér' génération. J' pens' que mecieu' Pressé, eux vena'ent dés États-Unis, p'is c'éta't... i' ava't pri' un lot voisin du celui d' mon pére.

Pendant qu'i' éta't dans le boâs, sur sa route, la terre éta't g'lée, in moment denné, i' a attendu [entendu] dés chaîn's qui branla' en arrière de son boghei. P'is comm' vous savez que dés bogheis, dans c' temps-lâ, i' y ava't pâs d' chaîne' après.

Alors, i' a r'gardé en arrièr' de lui voèr si i' ava't quelqu'un qui s'en v'na't, i' y ava't parsonne. I' a continué, p'is lâ, lés chaîn's alla'ent de plus en plus fort, p'is lâ la joument a pris l' mor' au dent. Et puis combien d' temps, combien d' mill's ils ont fa't, de cett' façon-lâ, qu'i' entenda't dés chaîn's p'i' entenda't dés chaînes ? Alors, il a fait' un act' de contrition, p'i' i' a arrivé à 'a maison tout énervé, p'is la jumen en sueur, à l'écume. Dans c' temps-lâ on app'la't çâ... quand la joumen ava't chaud on disa't qu'alle ava't l'écume.

---

1. *Boghei* : Voiture assez légère, à quatre roues.

I's nous a raconté c' qui lui éta' arrivé et lâ, ma mèr' lui a dit : « B'en, i' a 'ienqu'un' chose à faire ; c'st in âm' du purgatoèr' qui â besoin de... d'aide. On vâ lui fair' dire un' messe ! »

I' on fait' dire un' mess' p'i' i' a jama' été r'bâdré[2] !

2. *Bâdrer* (angl. TO BOTHER) : Embêter, ennuyer, embarrasser, inquiéter.

25 – MARQUE DE NAISSANCE

En 1914, mes parents demeuraient dans une maison de style pièce sur pièce, bâtie au bord du rocher. Ils avaient décidé, au printemps, de se construire une maison neuve, une grande maison. Durant l'été et les chaleurs, tout le monde faisait du défrichement et brûlait les débris d'abatis. Mais un monsieur Cornelier, le deuxième voisin, ne procédait pas comme les autres colons. Au lieu d'abattre les arbres et d'en brûler les branches en tas, il mettait le feu directement dans les arbres. Un jour, le feu est devenu incontrôlable et s'est répandu dans une réserve de bois. Le vent s'est mis de la partie et le feu a sauté chez monsieur Lemire dans un champ couvert de veillottes de foin.

D'un tas de foin à l'autre, le feu, poussé par le vent, a traversé le fossé chez Lemire, et l'autre fossé du côté de chez mes parents. Les veillottes en arrière de notre maison avaient subi le même sort, au point que les poteaux de la galerie sont devenus brûlants. Là, ma mère, au comble de l'émotion, commence à attacher des images pieuses aux poteaux. La main en arrière de la tête, ma mère s'est frappée en disant : « Ah ! Mon Dieu ! nos biens vont disparaître dans le feu ! Nous allons nous retrouver sur la paille ! »

Ma sœur a alors ouvert la porte de la cave de la cuisine où l'eau s'était amassée. Ma sœur y est descendue au moyen d'une échelle, et, munie d'un seau, elle puisait de l'eau dans la cave pour la passer à maman placée dans la cuisine. L'eau servait à éteindre le feu dans le champ et à arroser le tour de la maison. Grâce à des draps mouillés, on protégea les poteaux contre l'ardeur du feu.

Finalement, on est venu à bout d'arrêter l'incendie. À ce moment, ma mère était enceinte de quatre mois. J'attribue aux tribulations et au geste de ma mère la marque que je porte derrière la tête depuis ma naissance : l'empreinte d'une main. Cette marque n'a jamais disparu.

J'avais cinq ans, quand maman m'a mise au courant de ces faits.

MARQUE DE NAISSANCE

Histoire racontée à North Bay, Ontario, le 21 novembre 1976, par M^me^ Pierre Carrère (née Marie-Ange Roberge), âgée de 62 ans. Ce fait s'est déroulé en 1914 dans le Mille-Rang de Lavigne, Ontario, et a été vécu par sa mère, Donalda Beaudry, alors enceinte de sa fille Marie-Ange. La maman avait alors 37 ans.

Enregistrement n° 4623.

En 1914, més parents demeura'ent dans un' maison d' pièc's[1] sur le bord du rocher. Ils ava'ent décidé, au printemps, de s' construire une maison neuve. C'ta't un' grand' maison et durant l'été et chaleur, tout l' mond' faisa't d' la terre, brûla't dés... lés souches. Alors, mecieu' Cornelier, le deuxièm' voisin, lui, ne faisa't pâs comm' lés aut's. Plutôt d' fair' dés... dés branchag's, dés tâs d'arb's, i' metta't l' feu n'importe où. Alors le feu a pris, et c'ést c' qu'il a fait, i' a mis l' feu à... à son boâs, p'is le feu a pris, p'is le vent s'ést mis là-d'dans p'is chez l' voisin qui éta't, chez mecieu' Lemire, ava' un champ d' vailloch's de foin.

Le feu a pris d'un' vailloche à l'aut'e, le vent s'ést l'vé p'i' il a traversé le fossat, le chemin, et l'aut' fossat du côté de notre maison. Le feu a pris dans lés vailloch's que nous avions en arrièr' d' la maison et lâ, lés pôteaux d' la gal'rie sont v'nus tell'ment chauds, lâ, ma mère a eu un choc émotif. Alle ést sortie pour mettre dés image' après lés poteaux d' la gal'rie. Lâ, alle a mis sa main en arrièr' d' la têt' p'i' all' l'a frappée. 'A dit : « Ah ! Mon Dieu ! 'a dit, on vâ pâssé' au feu. 'A dit, on vâ v'nir dans l' chemin ! »[2]

P'is ma sœur a ouvert la port' d' la cave, d' la cuisine, parç' qu' l'eau monta't dan 'a cave. Ils ont descendu avec in échelle, elle a descendu avec in siau d'eau p'is prena'ent dés siaux d'eau de d'dans la cave pour la donné' à l'aut' qui éta't dan 'a cuisine. I's charria'ent l'eau comm' çâ pour éteind' le feu dans l' champ, et pui' i' arrosa'ent tout l' tour d' la méson, p'i' avec dés linge' i's mouilla'ent lés poteaux d' la gal'rie pour pâs qu' le feu prenne.

---

1. *Pièces* : Poutres équarries pour en faire les murs d'une maison. *Maison de pièces* : maison dont les murs sont faits de poutres équarries à la hache.
2. *Chemin* (être dans le) : être pauvre au point de mendier.

Final'ment, ils ont v'nu à bout d' l'éteind'e. Pour vous dire à présent le choc émotif quand j' su's v'nue au monde, j'éta's... ma mère éta't enceint' de quat' moâs. Quand j' su's v'nue au monde, j'ava's la marqu' de naissance en arrièr' d' la tête, c'ést un' main. P'is ma main ést encôr' lâ. J'ava's cinq ans quant' ma mèr' me l'a raconté.

26 – LA FILLETTE ET LES TROIS OURS

Il y avait, une fois, un homme, une femme et une petite fille. Celle-ci, à cause de son jeune âge, ne fréquentait pas encore l'école. Ces pauvres gens demeuraient à trois milles d'un petit village.

La fillette, privée de frère pour s'intéresser au jeu, voulait occuper son temps à quelque travail. Elle avait bien des jouets rustiques fabriqués par son père, mais vint un temps où elle se lassa de jouer.

L'aventure dont il sera bientôt question s'explique facilement. Le père de la fillette, sans s'en rendre compte, était un peu poète. Il avait légué son tempérament à sa progéniture. La petite fille était une passionnée de la nature, et fréquemment elle allait cueillir des fleurs.

Un jour, elle demande à sa mère : « Pourquoi, maman, ne voudrais-tu pas que j'aille dans le champ voisin pour cueillir les fleurs que j'y vois ? » Elle ne connaissait pas le nom des fleurs. Dans ce champ-là, croissaient des pissenlits, des fleurs dorées appelées communément moutarde, je crois ; de plus, beaucoup d'autres fleurs, même du pain d'oïseaux et de nombreuses fleurs sauvages caractéristiques de la saison.

La mère trouvait son enfant trop petite pour lui permettre de s'éloigner de la maison. La forêt étant à proximité, c'était un sujet d'inquiétude pour la maman : « Pauvre petite, dit-elle, reste avec maman, et joue dans les limites de la cour, je t'en prie ! » Mais la petite insistait et pleurnichait à l'heure où la maman préparait le souper.

À force de se faire prier – l'enfant persistait à répéter sa demande – la mère cède, influencée par le père un peu fatigué devant tant d'insistance. Le père fait signe à sa femme : « Permets-lui donc. . . ! » La mère acquiesce enfin à la demande de son enfant, tout en lui faisant cette recommandation : « Ne sois pas longtemps et ne va pas trop loin ! Ce qui m'inquiète, ce sont les ours ! On ne sait jamais. . .

– Je n'irai pas loin, maman. Merci ! »

Elle embrasse ses parents et part à l'aventure, folle de joie. Naturellement ce ne sont pas les fleurs à portée de la main qui l'intéressent le plus. Elle croit toujours en découvrir de plus belles à une plus grande distance.

La fillette commence donc à cueillir des fleurs. Elle en trouve à profusion. Quand elle décide de retourner à la maison, elle voit, dans le champ voisin, des

fleurs de plus grande beauté et de plus grande taille. Ah ! que de belles fleurs ! Sans plus, elle jette son bouquet par terre, saute par-dessus la clôture et se met à rassembler une gerbe de fleurs encore plus alléchantes. Elle cueille, cueille des fleurs sans penser à s'orienter.

Peu à peu, sans s'en rendre compte, elle s'avance parmi les arbres clairsemés, au bord de la forêt. Tout à coup, elle aperçoit un petit sentier, constate l'absence de fleurs et l'abondance de fougères. Quand elle s'aperçoit qu'elle ne voit plus la maison de ses parents, elle commence à s'inquiéter et cherche à s'orienter. Elle fouille la forêt du regard, à la recherche d'une route de retour.

Soudain elle voit monter une petite fumée. « D'où vient cette fumée ? se demande-t-elle. Quelqu'un aurait-il allumé un feu dans la forêt ? » Elle se dirige donc vers cet endroit, après avoir perdu tout intérêt pour les fleurs. Elle se dit à elle-même pour calmer son inquiétude : « C'est peut-être la maison de ma mère ? »

À sa grande déception, elle constate que c'est un petit camp plutôt bas, à peine un étage et demi de hauteur, bâti de grosses poutres rustiques. Une sorte de balcon fabriqué d'écorce s'accroche à la maisonnette. Elle trouve la porte fermée mais privée de clé, de cadenas ou de barre.

L'œil aux aguets, la petite pénètre dans le camp. Personne ! Le poêle chauffe encore, la soupe est versée dans les assiettes et commence à refroidir. Les ours eux, – car c'est la maison de trois ours – ont coutume, en laissant refroidir leur soupe, d'aller faire une visite chez le voisin. Malgré l'éloignement de ce dernier, les ours s'y rendent d'un pas rapide et en reviennent au moment où la soupe est bonne à manger. La fillette entre dans le camp juste au moment où les ours filent vers la demeure du voisin.

Une fois à l'intérieur de la maisonnette, la petite va de surprise en surprise. Sur les murs, elle ne voit pas de photos comme chez elle ; elle ne voit que des figures d'ours. Elle ne se rend pas compte qu'elle se trouve dans une demeure d'ours. Aussi en vient-elle à passer cette remarque : « Grand Dieu ! Ces gens aiment donc beaucoup les ours ! »

À force de fureter à droite et à gauche dans la maison, surtout aux abords du poêle, elle sent venir la faim. Cependant, certains détails piquent sa curiosité. Les chaises sont de bois naturel non verni, comme fabriquées au couteau et d'une solidité remarquable. La table a une hauteur normale. Ce qui frappe d'avantage la visiteuse, c'est que, dans le domaine des meubles et de la vaisselle, elle observe trois formats : une grosse chaise, une moyenne et une petite. Les assiettes à soupe correspondent au format des chaises.

Nous, nous sommes au courant du récit, mais la petite ne savait pas que la grosse assiette et la grosse chaise appartenaient au gros ours. La visiteuse s'assoit d'abord devant la grande assiette et goûte la soupe. Comme l'assiette en contient une grande quantité, la fillette ne la vide pas ; elle a l'ambition de goûter égale-

ment la soupe que contiennent les deux autres assiettes. Elle passe ensuite à la chaise de format moyen et avale une partie de la soupe de cet autre convive. La vue d'une belle petite assiette, à la place suivante, active, chez la fillette, le désir de goûter la soupe du plus petit personnage. Elle s'installe assez rudement sur la chaise minuscule. Malgré sa petite taille, la fillette ébranle la chaise du petit ours. Mais la visiteuse ne savait pas que c'était la chaise d'un petit ours ; elle se croyait assise dans une chaise de poupée tellement ce siège était délicat.

La fillette trouve la soupe de la petite assiette excellente. Elle vide aussi les autres assiettes, mais sa faim n'est pas tout à fait apaisée. Elle aurait pu manger davantage !

La petite fille commence à jeter un coup d'œil partout dans la maisonnette. Le sommeil la gagne bientôt ; elle songe au repos avant de retourner chez elle. Un escalier s'offre tout naturellement à sa vue. La fillette se dit : « Je vais me retirer dans la pièce supérieure ! » Elle prenait plaisir à fouler aux pieds les tapis moelleux dont le parquet de la maisonnette était entièrement recouvert. Sans s'en apercevoir, elle laissait sur le tapis l'empreinte de ses petits pieds qu'elle avait salis dans la boue en dehors de l'entrée principale de la demeure des ours.

Elle parvient au second étage et y découvre naturellement trois chambres dont la première affichait de grandes dimensions quant à la porte, à la fenêtre, au chiffonnier et au lit garni de couvertures assorties. C'était une surprise plutôt déroutante. Elle s'étend sur ce lit avec la détermination de ne pas dormir. Elle se disait : « Ils vont revenir ! » Mais elle croyait encore que les propriétaires constituaient une famille, disons un père, une mère et un enfant. Elle ne savait trop que penser à ce propos.

Tout en se reposant sur le gros lit, elle avait hâte d'aller visiter la chambre voisine. Elle se décide bientôt d'accéder à cette chambre où tout est de dimensions moyennes : le lit et ses couvertures, le chiffonnier, la fenêtre, tout est de grandeur moyenne. Le lit était confortable, mais elle le trouvait trop grand pour elle. « Dieu que j'ai hâte de visiter la petite chambre ! » se dit-elle. Et la voilà bientôt rendue dans la minuscule chambre rose ! Ah ! que de beautés dans ce chiffonnier, ce lit, cette chaise de mesures proportionnées à celles de la chambre ! Quelle poésie, quelle délicatesse de goût !

Elle s'étend sur ce petit lit tout moelleux, rembourré de plume d'oie ou, ma foi ! d'une autre substance moelleuse. Fatiguée de sa journée, la fillette s'endort. La chère petite ! Elle repose sur le petit lit placé juste en face de la fenêtre qu'elle a eu soin d'entrouvrir pour jouir du bon air.

Pendant le sommeil de la fillette, les trois ours arrivent. Avant de pénétrer dans sa maison, le gros ours s'était rendu compte de la venue d'un étranger. On ne peut tromper l'odorat de cette bête ! Les trois compagnons entrent chez eux ; le gros ours s'aperçoit de la disparition de sa soupe. De sa grosse voix d'ours en colère, il lance sa question : « Qui a osé toucher à ma soupe ? »

L'ours de taille moyenne, indigné lui aussi de constater qu'une partie de sa soupe lui a été enlevée, demande à son tour : « Qui a vidé une partie de mon assiette ? » Et le petit ours de poursuivre : « Qui a dérobé toute ma soupe ? Et qui a brisé ma petite chaise ? » ajoute-t-il en pleurnichant.

Les deux aînés commencent à consoler le petit ours au moyen de paroles doucereuses. Le gros ours s'attarde un peu auprès du petit pendant que le moyen examine les lieux. Bientôt, il relève les empreintes de la fillette sur le tapis et se rend compte qu'on a laissé des traces dans l'escalier. Il fait signe à ses compagnons de garder le silence. Il savait bien que l'enfant – il le savait d'après les traces des petits pieds – il savait bien que l'enfant était allé dormir au second étage.

Le gros ours convoque les deux autres en agitant l'index de sa grosse patte et leur impose le silence. À titre de maître de la maison, il avait droit à l'obéissance. Il leur fait signe de le suivre à l'étage des chambres. Les trois compagnons pénètrent dans la chambre du maître. Ce dernier s'écrie, avec mauvaise humeur : « Qui a défait mon lit ? Qui s'est couché sur mon lit ? » Cette intervention bruyante, vu l'éloignement de la petite chambre, n'a pas eu pour effet de réveiller la fillette, mais de la faire retourner sur son lit. Cependant le sommeil de la petite devint agité.

La famille des ours entre dans la chambre de grandeur moyenne. « Qui a utilisé mon lit ? » s'écrie, en colère, le propriétaire de la chambre. On respirait une atmosphère de mauvaise humeur. Le petit ours avait hâte de visiter sa chambre d'autant plus qu'il sentait un courant d'air sortir de chez lui. C'était du nouveau, puisqu'il gardait normalement sa fenêtre fermée pour se garer des moustiques. Il avait hâte de connaître la réponse à ces questions.

Les trois copains se coulent dans la chambre du petit ours, le gros, après s'être fortement incliné, et le second après avoir baissé seulement la tête, pour éviter le cadre de la petite porte. Le premier arrivé dans sa petite chambre, le petit ours commence à crier : « La voici, la voici, la voilà ! » Surexcitée, la fillette s'assoit sur le lit et se rend compte qu'elle est dans la demeure de trois ours. « Mon Dieu ! se dit-elle, ma mère m'avait pourtant avertie du danger. Je ne pensais pas faire une telle expérience ! »

La pensée ne connaît pas les lenteurs du temps. Le premier geste de la fillette à la vue des ours est de se diriger vers la fenêtre de la chambre pour sauter à l'extérieur sans réfléchir au fait qu'elle est à l'étage supérieur. Au moment où elle saute, un fermier, voisin de la maison paternelle, passe près de la demeure des ours en conduisant une voiture chargée de foin. La fillette saute sur le foin sans la moindre blessure.

Elle a sauté sur la queue de la petite souris. . . et mon conte est fini !

LA FILLETTE ET LES TROIS OURS

Récit folklorique raconté, le 24 mai 1976, à Malartic, Abitibi, par M^me^ Gérard Verrette (Georgette Lépine), âgée de 50 ans. Elle a appris ce conte, vers 1920, d'une de ses tantes.

Enregistrement n° 4617. Conte littéraire qui semble avoir circulé dans les livres scolaires de plusieurs générations.

Un' fois, c'éta' un homme, un' femme, un' p'tit' fille. La p'tit' fille éta't b'en jeune, 'a alla't pâ' à 'a clâsse ; et puis, c'éta't dés gens pauvres. I's resta' à troâs mill's d'in p'tit village. Et puis, la p'tit' fille, nécessair'ment, 'a ava't pâs d' frèr's pour jouer, puis, 'a voula't bien s'occupé' à quelque chose. 'A ava't dés jouets fabriqués rustique' un peu, par son père. Mé', v'nè' in temps qu' 'a s' tanna't[1] d' jouer.

C' qu' ést arrivé ? Le père, sans l' savoèr c'éta' in peu in poète. I' ava't légué çâ à sés enfants. La p'tit' fill' c'éta' une admiratriç' d' la nature, puis qu' à tout bout d' champ, all' ramâssa't dés fleurs. Un jour, 'a d'mande à sa mère : « Pourquoi, maman, tu voudra's pâs que j'aill' dans l'aut' champ, lâ, ramâsser cés bell's fleurs-lâ ? » 'A connaissa't pâs l' nom dés fleurs. I' y ava't dés pissenlits, dés fleurs jaunes, on appell' çâ d' la moutarde, j' pense, et puis tout's sort's de fleurs ; minm' du pain d'oiseaux, tout's sort's de choses, dés fleurs dés champs qu'i' y ava't dans l' temps.

Te'jour' ést-il que la mère, nécessair'ment, sa p'tit' fille éta't bien trop p'tit' pour s'éloigner d' la maison. Le boâ' éta't pâs trop loin ; c'ta' inquiétan in peu. 'A dit : « Pauv' p'tit' fille, 'a dit, non, non, reste avec meman, joue lâ, lâ, près d' lâ en d'dans d' la cour, tout çâ ! »

Ah ! La p'tit' fille insista't, p'i' 'a pleura't, p'is la mère éta' après préparer l' souper, p'is. . . Bon enfin !

Toujours que, à forç' de s' fair' demander – la p'tite éta't tenace – 'a r'tourne à sa mère, p'i' 'a dit : « Meman, voulez-vous. . . » P'is le père éta' in peu tanné, ça l' dérangea't, i' fa't signe à la mère : « Envoeill'-la don, envoeill'-la don ! » La p'tit'

1. *Tanner (se)* : Se fatiguer, se lasser.

fille... Bon, 'a dit : « C'ést correck, 'a dit, sois pâs longtemps, p'i' 'a dit, vâ pâs trop loin ! P'i' 'a dit, tu sé's, ici, i' y â dés ours, p'i' 'a dit, c'st inquiétant. On sé' jama's...

– Non, m'man ! Merci ! »

P'i' 'a embrass' son père, embrass' sa mère, folle, folle, 'a sort p'i' 'a s'en vâ. Mé', tu comprends b'en c'éta't pâs dés fleurs trop près qu'ell' voula't. 'A n-en voya't toujours dés plus belles.

'A commence à ramâsser dés fleurs. 'A 'n n-ava't, 'a 'n n'ava't, mé', 'a 'n n-ava't. Ah ! Comme 'a alla't pour r'tourné' à 'a maison, 'a s' lèv' la tête, 'a voé', dans l'aut' champ, dés fleur' encor' plus belles, plus hautes. Tout's sort's de bell's fleurs. 'A jett' son bouquat par terre, p'i' 'a saut' la clôture, p'i' 'a vâ s'en ramâsser un' gerbe encor' plus belle. Ramâsse, ramâss' sans r'gardé' où c' qu'alle alla't. Promiér' nouvell' qu'on a sue, lés arb's... 'a éta' in p'tit peu au bord d' la forêt ; in arb' d' temps en temps. À in moment donné, in p'tit sentier, 'a voya't d'aut's choses, dés fougères. 'A commence... quand, in moment donné, 'a s'ést aperçue qu' ça commença' à êt'e inquiétant : 'a voya't p'u' 'a maison.

'A commenç' par vouloèr s'orienter, à r'garder partout... Qu'est-c' qu' 'a aperçoé' un' p'tit' fumée ! « Où c' que ça s'ra't ? I' y a-tu du mond' qui fon in p'tit feu dans l' boâs ? » Ell' se dirig' vers la fumée. P'is lâ, 'a s'occupa't plus d' sés fleurs. Lâ, lés fleurs ava'ent resté lâ. Qu'est-c' qui l'inquiéta't, 'a dit : « C'ést peut-êt' la maison d' ma mère, çâ ? » Mé', non ! C'éta't in p'tit camp'[2] pâs trop haut, à peine in étage et d'mi, disons, et puis tout en gross's pièc's[3] rustiques, lâ, et puis comme in espèc' de p'tite gal'rie, lâ, fabriquée avec d' l'écorce. La porte éta't fermée, mé', pâs d' clé, pâs de bârrure, lâ, pâs d' cad'nas.

Fa't qu' 'a s'en vâ d'aguet p'i' 'a commence... 'a rent' lâ. Parsonne ! « T'nez ! » Le poêl' chauffa' encore, la soupe éta't versée dan 'és assiett's, et pui' 'a éta' après r'froidir. Lés our', 'és aut's – c'éta't la maison dés troâs ours – lés our', 'és aut's, i' ava'ent coutum' que quant' la soupe éta't trop chaude, i's parta'ent p'i' i' alla'ent visité' in voisin. P'is lés ours, ça march' vite. Le voisin éta' in p'tit peu loin, mé' tout d' minme, i' alla'ent faire un tour su' l' voisin, dans c' temps-lâ. P'is justemen à c' moment-lâ quand la p'tit' fille ést entrée.

'A comprena't r'guien. 'A r'gârda't su' 'és murs ; 'a pensa't d' voir dés photos comm' chez elle. Mé', non ! C'éta't te'jours dés ours. Elle, 'a l' sava't pâs qu' c'éta't la maison dés ours. « Mé', 'a dit, mon Dieu ! C' mond'-lâ aim' don b'en lés ours ? » P'is lâ, à in moment donné, la faim l'â pri' à forç' de sentir partout dan 'a maison, à droite, à gauche, vâ au poêle, 'a trouva't çâ curieux : dés chaises, c'ta't pâs verni. C'ta't fait' comme au couteau, lâ ; la tabl' c'éta't pareil, mé' c'éta't solide, c'éta't que'qu' chos' de solide. Mé', c' qu' 'a trouva' encor' plus curieux, c'éta't

2. *Camp* : Maisonnette de style primitif, dans la forêt.
3. *Pièces* : Poutres, arbres à peine dégrossis.

d' voèr qu' la table éta't d'une hauteur moyenne. Mé', lés chaises, lés meub'es... i' y ava't toujour' un gros meub'e, un moyen meub'e, p'i' un p'tit meub'e. La chaise ; i' y ava' un' gross' chaise, un' moyenn' chais' p'i' un' p'tit' chaise... Un' grosse assiette à soupe, un' moyenne assiette à soupe, un' p'tite assiette à soupe !

'A s'assoi' à 'a première. C'éta't la grosse assiette à soupe. Nous aut's, on l' sé't, parç' que on sé't l'histoère. C'éta't l'assiett' du gros our'. 'A commence à goûté' à 'a soupe. Mé' i' y en ava't, mé' i' y en ava't, p'i' 'a voula't goûté' aux t'oâs aut's plats. Ça fa't, all' l'a pâs tout' pris. 'A s'assi' à la plass' [place] du moyen our'... p'i' elle 'a l' sava't pâs... 'a sava't pâs trop pourquoi, mé', i' y ava' enn' moyenne assiette. 'A 'n n-â mangé in p'tit peu, mé' pâs trop parç' qu' 'a voéya't tell'men enn' bell' p'tite assiette à la plass' suivante. C'ést cell'-lâ qu'alle ava' hât' d'aller goûter ! 'A vâ s'asseoir, p'i' en s'assoyant, b'en, 'a s'ést assi' in p'tit peu fort. Malgré qu' la p'tit' fille éta't pâs b'en grosse, alle â ébranlé la chaise du p'tit our'. Mé', elle, 'a sava't pâs qu' c'éta't pour le p'tit our', mé' 'a pensa't qu' c'éta't peut-être pour un' poupée. C'ta't tell'ment p'tit, çâ.

'A a tout mangé sa soupe. Minme, 'a 'n n'a'ra't mangé encore. Cell' du p'tit our', 'a la trouva't b'en bonne. 'A commence à r'garder partout, bon, p'is tout çâ. 'A ava't sommeil in peu, p'i' 'a disa't : « Mon Dieu, avant de r'tourner... Ah ! Tiens, i' y â in escalguié' [escalier], ici, j' vâs monter ! » Elle, 'a pila't[4] su' 'és laiz's de tapis, comm' de raison, parç' qu' alle aima't çâ, c'éta't moelleux, p'is tout çâ. I' y ava't dés bell's catalogne'[5] à 'a grandeur de c'te chac-lâ [shack][6]. Ça fa't qu' 'a s'ést pâ' aparçue, mé', 'a laissa't sés emprunt's [empreintes] partout, parç' que c'éta't vâseu' in p'tit peu avant d'entrer, p'i' alle ava't pâs pâssé exactement lâ où ce que falla't qu'ell' pâsse. Alors, sés souliers, la marqu' de sés p'tits pieds marqua'ent su' 'és tapis.

C' fa't qu'alle arrive en haut, p'is, comm' de raison, i' y ava't t'oâs chamb's : enn' gross' chamb'e, enn' gross' porte, gross' fenêt'e, in gros lit p'i' in gros bureau p'is dés couvarte' en équipollent[7]. 'A éta't pardue ; 'a s'ést couchée su'... dans c'te lit-lâ, p'is c' 'ta't probablement la chamb' du gros our'. 'A s'ést couchée comm' faut, 'a dit : « J' dormirai pâs, parç' que, hein ! i's peuve' arriver ! » Mé' ell' sava't pâs. 'A pensa't qu' c'éta't dés gen [gens] avec, j' sé's pâs, lâ, moé. Enfin le pèr' p'i' 'a mèr' p'is peut-être in p'tit enfant ? 'A sava't pâs trop.

Et p'i' 'a ava't b'en hât' d'aller voir dans l'aut' chamb'e, la chamb'e... B'en n'us aut's, on l' sé't, c'ta't la chamb' du moyen our'. P'i' elle, 'a l' sava't pâs.

Alle arrive, p'i' 'a s'ést couchée, moyen lit, moyen bureau, moyen fenêtr', moyenn' couvart', moyen tout çâ. Et puis, 'a éta't pâs pir' couchée. Mé', all' l' trouva't grand. « Mon Dieu ! J'ai t-u hâte, 'a dit, d'aller voèr la p'tit' chambre ! »

---

4. *Piler* : Marcher sur, fouler aux pieds.
5. *Catalogne* : Tapis de parquet confectionné de retailles de guenilles.
6. *Shack* (angl.) : Camp, maisonnette de style primitif, en forêt.
7. *Équipollent* : À proportion.

Alle arriv' dan 'a p'tit' chamb' rose. Ah ! Si 'a la trouva't belle ! Un beau p'tit bureau, un beau p'tit lit, un' bell' p'tit' chais' toute en proportion. Ah ! 'A trouva't çâ beau, si 'a trouva't çâ fin ! 'A s' couch' dan c' lit-lâ. Tout moelleux, c'éta't tout' fait' avec d' la plum' d'oie, ma foi ! Je l' sé's pâs, le... le... le mat'lâs, lâ, deva't... c'ta't moelleux. 'A s'ést endormie : 'a éta't b'en fatiquée. 'A s'endort. Pauv' p'tite ! P'i' 'a éta't droette... le lit donna't droett' vis-à-vis d' la fenêtre.

Tout à coup, durant son sommeil – la p'tit' 'ta't b'en à la maison dés troâs our' – lés troâs our' arrivent. Le gros our' sava't d'avance, avant d' pénétrer dans sa maison, qu'i' éta't pâssé quelqu'un lâ, parç' que ça a l' sentiment fin, çâ, c'tte bell' gross' bêt'-lâ. I' rent'e ; i' voét-u pâs qu' sa soupe ava' été touchée. Avec sa gross' voix d' gros our', i' arriv' p'i' i' dit : « Qui c' qui a goûté à ma soupe ? » P'is, choqué. Le moyen n-our', pâs trop content, la voix moyenne : « Qui qui â touché à ma soupe ? » Le p'tit our' : « Qui qu'a tout' mangé ma soupe ? » P'i' i' pleura't parç' que sa p'tit' chais' 'ta' ébranlée.

Ah ! P'is lâ, tout l' mond' le gros our' p'is l' moyen our' l'â consolé du mieux qu'i' a pu, mé' le moyen our', pâs fou ! Durant que l' gros our' consola't son p'tit our', i' commence à examiner lés lits : p'i' i' s'ést b'en aparçu qu'i' y ava't dés emprunte' icitte et lâ. P'i' i' â tout' vu où c' que la p'tit' fille ava' été. I' voét dés marqu's dans l'escalguier. I' fa't signe, i' parl' pâs. I' sava't b'en qu' la p'tit' fill' dorma' en haut, elle. I' voya't qu' c'éta' in p'tit enfant par lés empruntes ; lés marque' éta'ent p'tites. I' appell' lés autr's, du doigt de sa patte, lâ, i' a fa't branlé' in morceau d' sa patte – la griff' que n'us aut' on appell'ra't l'index, si c'éta't not' main – i' appell' le p'tit our' p'is l' moyen our' p'is leur fait sign' « Silence ! » P'is l' gros our', vous savez qu' c'éta't lui qu' éta't l' maîtr' d' la maison. Folla't qu' lés deux aut' écoutent. P'is lâ, i' leu' fa't sign' de monter d' 'és [de l'] suivre.

Lés troâs our' arriv'nt dan 'a chamb' du gros our'. Ah ! Le gros our' éta't pâs d' bonne humeur : « Mon li' ést défait' ! Qui qu'â défait' mon lit ? » Mé' la chamb'e éta't in p'tit peu loin... la chamb'e éta' in p'tit peu loin de l'autre. Alors, la p'tit' s'ést pâ' encôr' réveillée. Mé', ça grouilla't dans l' lit. 'A gigota't[8]. Eux aut's le sava'ent pâs, mé' n'us aut' on l' sé't, çâ. 'A s'ést r'tournée d' l'aut' côté. Alle arrive... lés deux aut's our' suiv'nt le moyen n-our' dans la chamb' du moyen n-our' : « Qui qui â défait' mon lit ? » dit le moyen n-our'. Pâs content du tout. Et p'is j' te dis qu' ça fila't[9] pâs. J' te dis qu' le p'tit' our' ava' hât' de voèr dans sa chamb'e. Parç' que... quoi c' qu'i' trouva't curieux, i' senta' un vent dan 'a chambr' du p'tit our'. La p'tit' fille, avant d' s'endormir, 'a trouva't çâ b'en chaud, p'i' alle ava' ouvert la f'nêtre. Mé' i' voya't l' vent. Mé', lui, i' sava't qu' la f'nêt'e éta't farmée pour pâs qu'i' rent' trop d' moustiques, p'i' i' sava't qu'i' y ava't que'qu' chos' d'anormal dans sa chamb'e. Quoi ? Point d'interrogation !

---

8. *Gigoter* : Remuer, en parlant des personnes.
9. *Filer (ne pas)* : N'être pas de bonne humeur.

Le gros our' suit le p'tit our' p'is l' moyen n-our', p'is c'st entendu, p'i' y arriv' dan 'a chamb' du p'tit ours. En tou' 'és câs, la porte éta' assez p'tite que l' gros our' éta' obligé de s' penché' 'a tête ; sans çâ, chose, i' aura't pu arracher tout' c'te câdrage. Le moyen n-our', disons qu'i' faisa't juss' enn' p'tite inclination, p'i' i' pâssa't. Le p'tit our', lui, i' pâssa't très bien. Ah ! Le p'tit our' ést arrivé l' premier, c'éta't sa chambre. I' s' ma' [met] à crier : « La voici, la voilà ! La voici, la voilà ! » Ah ! la p'tite ést tout excitée, s'assoit dans l' lit ; 'a réalis' que... Ah ! mon Dieu ! qu' c'éta't la maison dés troâs our' ! « Mon Dieu ! Pourtant ma mér' m'en ava't parlé. J'y pensa's pâs ! J' pensa's pâs qu' c'éta't d' minme ! »

Lâ, c'ést dans son idée, lâ, naturell'ment l'idée vâ vite. La promiére impression... t'ut suite, 'a saut' par la f'nêtre. 'A a pâs pensé qu' 'a éta' au deuxième étage... pâs d'importance ! Mé', heureus'ment, comme elle alla't pour sauter, un dés voisins de son père, un fermier passa't justemen avec un' gross' charg' de foin – c'éta't dans l' temps dés foins – b'en, 'a s'ést pâs trouvée à s' fair' mal du tout, 'a a sauté su' 'a charg' de foin, c'tte p'tite affair'-lâ. Mé', 'a a sauté su' la queue d' la p'tit' souris qui éta't cachée lâ. Et, le conte ést fini !

27 – JEAN DE CALAIS [DECOLLAIS] ET JEAN-LA-CANE

Il y avait une fois un jeune homme, Ti-Jean, qui demeurait avec sa vieille mère. Tous deux vivaient dans une extrême pauvreté. Ti-Jean se fatigua bientôt de vivre dans un tel dénuement.

Un bon jour, il dit à sa mère : « Prépare-moi un sac de galettes, et je vais quitter ces lieux pour essayer de gagner de l'argent et ainsi nous tirer de cette misère ! »

La maman éplorée s'oppose d'abord à ce plan. Mais sur les instances répétées de son fils, elle lui prépare un sac de galettes. Ti-Jean, tôt le lendemain matin, portant sur l'épaule un bâton auquel est attaché le sac de nourriture, quitte la maison paternelle.

Ti-Jean marche, marche, toute une demi-journée. Il observe toutes sortes de curiosités sur son passage, dans la forêt surtout. Le midi, il s'arrête au bord d'un lac pour dîner. Il détache son sac, mange sept ou huit galettes et boit de l'eau pure du lac. Le repas terminé, le jeune voyageur s'endort et fait un petit somme.

Après s'être frotté la figure avec de l'eau fraîche pour se réveiller, Ti-Jean poursuit sa route jusqu'à la « brunante », vers les sept heures. Il fait halte sur le bord d'un autre lac où il rencontre un homme apparemment riche : il emploie un grand nombre d'ouvriers et possède un magnifique bateau, même un bateau bizarre puisqu'on y remarque des roues.

Ti-Jean s'approche donc du riche propriétaire et lui dit : « Bonjour, monsieur !

– Bonjour ! Que puis-je faire pour toi ?

– Voulez-vous bien me dire quelle est cette entreprise ?

– Eh bien ! mon Ti-Jean...

– Comment ? Vous savez mon nom ?

– Ah ! j'ai entendu parler de toi depuis longtemps. En te voyant avec ton bâton et ton sac de nourriture, je me suis rendu compte que tu étais bien Ti-Jean !

– Ah ! oui ? reprend le jeune voyageur avec étonnement.

– Bien, tu vois ce lac ? Il est assez étendu que l'on en voit à peine l'autre rive. Si tu savais combien d'amoureux ont essayé de traverser ce lac pour aller épouser

de belles princesses d'un roi ! Ce roi habite un grand château, sur l'autre rive, et il est père de trois jolies filles. Des centaines de jeunes gens ont tenté de rejoindre le château pour y épouser l'une des princesses. Mais le château est sous la garde d'une vieille sorcière qui, en se branlant, soulève de hautes vagues sur l'eau. Cette tempête fait périr bateaux et équipages. Ainsi personne ne peut aborder à l'autre rive.

– Si vous avez l'intention, monsieur, d'entreprendre cette traversée, moi, j'aimerais me joindre à vous ! Nous sommes extrêmement pauvres, ma vieille mère et moi, et je suis décidé d'utiliser tous les moyens pour me procurer une certaine richesse.

– Eh bien ! Ti-Jean, j'ai sous mes ordres un grand nombre de serviteurs. Je dispose de la meilleure fanfare au monde. Ce n'est pas la pauvreté qui me pousse vers l'autre rive, mais bien le désir d'épouser une princesse. Pour entreprendre la traversée, je placerai sur le bateau, en plus de la fanfare, une grande quantité de bœuf et tout un équipage pour la manœuvre. »

De fait, Jean de Calais – c'était le nom de notre homme – possédait un gros bâtiment, le « Centurion ». Au moyen de roues adaptées à la coque, il pouvait voyager par mer et par terre. Il disposait d'un bon nombre de cabines munies de lits confortables. Ti-Jean se voit attribuer une cabine. Mais avant d'aller au lit, Ti-Jean doit s'approcher de la table et manger un bon repas pour refaire ses forces de pauvre hère. Ti-Jean s'assoit devant une table remplie de raisins, de moutarde, de hors-d'œuvres délicats, de toutes les viandes imaginables et de différentes pâtisseries. Il s'empiffra au point qu'il évita de justesse une indigestion durant la nuit. Sa jeunesse l'a sauvé de la maladie.

Le lendemain matin, on se réveilla tard, vers les dix heures. Il faut dire que Ti-Jean avait marché longtemps avant de rencontrer le riche propriétaire au bord du lac. Jean de Calais dit à Ti-Jean : « Si tu es prêt, nous filons vers l'autre rive ! » L'équipage se met au travail et bientôt le gros bateau met le cap sur le château.

La vieille sorcière, sur l'autre rive, scrutait sans cesse l'horizon pour y découvrir la moindre embarcation. Tout à coup, elle voit un petit point noir s'avancer sur le lac, mais elle est certaine que ce n'est pas une bestiole. D'ailleurs ce point grossit à vue d'œil.

Soudain, elle se rend compte qu'il s'agit d'un bateau. Elle se dit : « Un autre fou qui essaie de venir voler mes belles princesses ! Il va se tromper ! »

Elle le laisse approcher davantage. Quand elle est renseignée sur la grosseur du bâtiment, elle commence à se dandiner pour faire du vent, mais Jean de Calais avait tout prévu. Il n'était pas riche pour rien ! Lorsque le vent commence à s'élever, il place sa fanfare sur le pont : « Vous allez me jouer une belle musique ! »

La vieille sorcière, folle de la musique, se met à écouter plus attentivement ces flots d'harmonie. Pendant ce temps-là, elle ne se rend pas compte qu'elle ne bouge

plus. Le vent tombe par le fait même ; le « Centurion » fonce encore plus rapidement vers le château. Tout à coup, la sorcière secoue sa distraction. Elle recommence à mettre graduellement tout en branle. Elle réussit à faire grossir la houle. Jean de Calais commande alors à ses musiciens : « Attaquez une autre pièce de plus haute harmonie ! »

En effet, la vieille est littéralement médusée par la musique et oublie la tempête. Jean de Calais en profite pour dire aux marins : « Ne négligez rien ! Dirigez le navire le plus rapidement possible vers la côte ! »

La sorcière sort de son extase et recommence à se dandiner de plus belle. Jean de Calais réagit en criant à ses musiciens : « Jouez la plus belle mélodie de votre répertoire ! » Le bateau était maintenant à une faible distance du rivage. La vieille sorcière, entièrement gagnée à cette pièce de fanfare, ne pense plus à se balancer !

La pièce musicale terminée, le bâtiment était trop proche de la côte pour souffrir des hautes vagues, même si la sorcière avait persisté à se dandiner.

Se sentant menacée, la gardienne du château décide subitement d'envoyer à la rencontre des envahisseurs une immense nuée de fourmis pour déchiqueter complètement leur navire. Jean de Calais, à la vue des fourmis, ordonne à son équipage de jeter du blé à l'eau, sans lésiner sur la quantité.

Le résultat attendu se fait bientôt sentir : les fourmis s'attardent à ramasser le blé et rebroussent chemin. Là, évidemment, la sorcière devient furieuse.

Vite, elle commande à un troupeau d'ours apprivoisés de se lancer à la mer et d'aller dévorer les gens qui voyagent sur le bâtiment. Jean de Calais ne perd pas de temps. Il enjoint à son équipage de jeter du bœuf à l'eau. Ils en jettent au point que les bêtes concentrent leur attention sur cette nourriture et laissent le bâtiment gagner paisiblement la plage.

La sorcière était naturellement au désespoir. Tout de même elle dit à Jean de Calais et à Ti-Jean qui venaient de débarquer : « Il me faut avouer que vous êtes bien intelligents pour être parvenus à vous rendre ici, alors qu'il y en a des centaines qui n'y ont jamais réussi. Vous allez jouir de notre hospitalité, mais vous aurez des épreuves à affronter avant d'obtenir mes princesses.

– Très bien ! Nous acceptons de nous soumettre à vos épreuves ! »

Tout le monde va dormir. Le lendemain matin, la sorcière annonce le sujet de la première épreuve : libérer une grande écurie de son fumier. C'était une écurie où les chevaux vivaient en groupe ; le fumier s'y était accumulé sur une épaisseur de près de quatre mètres. Les exigences de la sorcière étaient claires : « Si vous ne passez pas à travers cette épreuve aujourd'hui, votre cadavre pendra à la potence du château demain matin ! »

Jean de Calais a essayé d'affronter l'épreuve. Malgré sa richesse, il ne put libérer l'écurie de son fumier. Pour tout instrument, elle lui avait fourni une fourche

à un fourchon. Conséquemment, il fut pendu à la porte du château, le lendemain matin.

Ti-Jean vit défiler le cortège des curieux qui allaient assister à la pendaison. Il n'était pas gros dans ses chaussures. Il était loin d'avoir hâte au lendemain. Le soir, il se dit que ce sera bientôt son tour. Ti-Jean vient à peine de s'endormir quand un bruit inattendu le réveille. En se tournant, il aperçoit une belle princesse, la plus belle des trois. La jeune fille lui dit : « Ti-Jean, je sais que tu es venu ici pour m'épouser. Je t'annonce une nouvelle importante : demain, la sorcière va te demander de nettoyer l'écurie que Jean de Calais n'a pu libérer du fumier en utilisant une fourche incomplète. Je vais te laisser l'une de mes jarretières. Si tu es dans une situation difficile, tu diras : « Ma petite Jarretière-Verte, viens à mon secours !

– Merci, belle princesse ! » répond Ti-Jean.

Ti-Jean se rendort. Le lendemain matin, la sorcière le conduit à l'écurie : « Il faut que tu me nettoies cette bâtisse. Tu enlèveras tout ce fumier de cheval au moyen d'une fourche à un seul fourchon. Il faut que tout ce fumier soit enlevé, ce soir ! »

Ti-Jean, à ce moment, ne pense pas à la princesse. Il s'applique à son travail ; il commence à avoir chaud. Quand une crotte de cheval se fend en deux ou encore en quatre, le travail n'avance pas vite. Soudain, il s'arrête pour s'asseoir, se rafraîchir et aussi réfléchir. Il se rappelle soudain l'avertissement de la princesse. Il s'écrie : « Petite Jarretière-Verte, viens à mon secours ! » La princesse accourt à cet appel. Elle fait asseoir Ti-Jean et lui éponge le front. Ti-Jean sombre dans le sommeil.

À son réveil, il ne reste plus qu'un petit tas de fumier. « L'écurie n'est pas nettoyée entièrement ? demande Ti-Jean.

– Eh bien ! Tu diras que tu étais capable de tout vider puisqu'il ne reste que ce petit tas-là ! »

La sorcière vient examiner l'écurie. Le parquet était propre comme si l'on avait utilisé le balai, excepté le minime tas. Elle s'écrie : « Tu n'as pas fini !

– Écoutez, dit Ti-Jean, s'il ne reste que cette poignée de fumier, c'est une preuve que je pouvais tout vider.

– Très bien, très bien ! Va dormir parce que demain matin, tu devras te mesurer à une autre épreuve !

– Vraiment ? »

Après cette première épreuve, Ti-Jean devait en accomplir deux autres avant d'obtenir la princesse. Le jeune homme, bien que reposé le lendemain, n'avait pas hâte qu'on lui assigne une autre tâche. La sorcière le fait monter dans un carrosse royal et le conduit au pied d'une immense montagne parsemée de gros quartiers

de roche sur un parcours d'à peu près deux milles de longueur. « Ti-Jean, tu vas faire de cette montagne une route carrossable pour la voiture du roi ! »

Ti-Jean fait mine d'être à l'aise, mais il est loin de l'être. Il se voit incapable de remuer une seule de ces roches. La sorcière partie, il s'attaque aux plus petits cailloux. Gagné par le découragement, il se dit : « Je ne suis pas capable d'accomplir ce travail ! » Au bord du désespoir, il tire la petite jarretière verte de sa poche et lance à la princesse un appel au secours. « Ti-Jean, dit-elle, tu as failli m'oublier. C'est un malheur qui aurait pu t'arriver !

– C'est l'épuisement, il est vrai, qui m'a rappelé votre promesse. La tâche est tellement difficile que je ne voyais plus comment m'y prendre.

– Tiens ! Couche-toi la tête sur mes genoux ; je vais te caresser les cheveux de ma main. Tu vas alors t'endormir, et, à ton réveil, la route sera terminée ! »

Arrive un gros troupeau de lions à la rescousse ; ils étaient à peu près cinq cents. Ils s'attaquent aux roches, les culbutent et voient au terrassement du chemin désiré. Quand Ti-Jean s'est réveillé, tout le travail était parfaitement accompli.

La vieille sorcière vient faire son inspection et n'en croit pas ses yeux. « Comment t'es-tu pris pour passer au travers d'une telle besogne ? demande la sorcière.

– C'est mon secret, voyons ! Vous m'avez demandé de faire une route ? Elle est faite !

– Oui ! Tu vas maintenant prendre un bon souper et dormir tranquillement cette nuit ! La troisième épreuve demain matin ! Si tu es vainqueur lors de cette dernière tâche, tu auras la princesse comme épouse et tu seras l'homme le plus riche au monde ! »

Ti-Jean était content, mais, d'un autre côté, il se demandait en quoi consisterait la dernière épreuve. Il soupe donc copieusement et s'installe au lit dans le château. Bientôt, la princesse fonce dans la chambre. Elle dit à Ti-Jean : « Demain, ce sera ta dernière épreuve. La vieille sorcière va nous faire défiler, mes deux sœurs et moi, sous formes de deux canards et d'une cane. La première fois, je serai en avant ; la deuxième fois, en arrière et la troisième fois, au milieu. N'oublie pas ces précisions ! Si tu fais une erreur, tu vas être pendu à la porte du château, le lendemain matin !

– Ah ! Très bien ! Je n'oublierai pas ! »

Ti-Jean prit une bonne nuit de sommeil. Le lendemain matin, la sorcière arrive et lui dit : « Tu vas venir avec moi au château, là où il y a une grande galerie et des fleurs. »

Ce château était d'une beauté et d'une richesse incroyables. « Tu vas t'asseoir à côté de moi, continue la sorcière, et les trois princesses vont défiler trois fois devant nous. Comme tu es venu pour épouser une princesse, tu vas t'en choisir une.

Elles vont changer de place chaque fois, et tu devras indiquer, sans te tromper, où est la tienne.

– Bien ! je vais essayer ! » répond Ti-Jean.

Le jeune homme porte ses regards sur toutes ces splendeurs qui l'entourent. Tout à coup, la vieille sorcière signale les canards : « Attention ! les voici ! Ils font le tour pour venir passer devant toi. Laquelle choisis-tu ?

– Je choisis celle d'en avant.

– Ah ! mon petit bougre, tu as choisi ma plus belle princesse ! proteste gentiment la sorcière.

– Écoutez ! Vous m'avez dit de choisir !

– Parfait ! Mais tu n'as pas fini, elles vont revenir tout à l'heure ! »

Ti-Jean accompagnait la sorcière tout en admirant les fleurs. Tous deux font une promenade en voiture. Ti-Jean, lui, concentre son attention sur le grand parterre et les beaux arbres. La sorcière le tire soudain de son admiration, en disant : « Tiens les voilà ! Elles s'en viennent ! Parmi les trois, où est-elle celle que tu as choisie ?

– Elle est en arrière, selon moi !

– Ah ! mon chanceux de petit bougre, c'est bien elle ! »

Et les canards disparaissent un certain temps. Ti-Jean en profite pour musarder avec la sorcière. Ses yeux n'étaient pas assez grands pour admirer l'immensité du château, ses créneaux, ses tours bien arrondies et ses grosses pierres bien cimentées.

Enfin, les trois canes passent devant Ti-Jean. Il s'écrie aussitôt : « La mienne est au milieu !

– Bien ! dit la sorcière. Ton succès ne me réjouit pas. Je n'aurais jamais voulu marier mes princesses. Cette fois-ci, je suis obligée de t'en donner une ! »

Les discours terminés, la cane vient se poser près d'eux et reprend sa forme humaine. Aussitôt, la princesse saute au cou de Ti-Jean. Celui-ci respire le bonheur.

Alors, là, mes amis, on a organisé un mariage et toute une escorte, on peut se l'imaginer. Les voitures, les attelages, les chevaux, les décorations regorgeaient d'or, tout était d'une richesse inouïe. Ce fut un mariage incomparable. Ti-Jean, au comble du bonheur, dit à la princesse : « Nous allons chercher ma vieille mère ! »

Pour la circonstance, on monte dans le plus beau carrosse pour s'en aller à la campagne natale de Ti-Jean. La vieille mère aperçoit tout à coup sur la route une voiture reluisante comme un soleil. Elle se rend compte que c'est un carrosse en or tiré par des chevaux aux harnais richement décorés. La bonne paysanne se frotte

les yeux à la vue du véhicule qui s'avance et entre dans sa cour. Incapable de reconnaître Ti-Jean si bellement habillé, elle le voit débarquer avec une belle princesse à son bras : « Maman, dit-il, depuis trop longtemps nous avons été pauvres ! Je t'ai dit que j'arrangerais notre situation une bonne fois et que nous cesserions de crever de faim ! Embarque avec nous, nous filons au château ! »

Le carrosse revient chez le roi. Dans ce milieu confortable, Ti-Jean et les siens vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

JEAN DE CALAIS [DÉCOLLAIS] ET JEAN-LA-CANE

Récit folklorique raconté, le 24 mai 1976, à Malartic, Abitibi, (Québec), par Gérard Verrette (56 ans), né à St-Marc-des-Carrières, comté de Portneuf (Québec) ; appris, en 1926, de son père, Louis Verrette, qui l'avait appris d'un de ses oncles.

Enregistrement n° 4618. Conte-type 313 II b (nettoyer grange, construire route carrossable), c (choisir une des princesses changées en canards).

Enn' fois, c'éta't Ti-Jean. I' resta' avec sa vieill' mère, p'is c'éta't pauv'e, pauv'e, pauv'e, pauv'e, pauv'e. Et p'is Ti-Jean, lui, i' commença' à êtr' tanné[1] d'êt' pauv' comm' çâ. In bon jour, i' di' à sa mère : « Tu vâs m' fére in p'tit sac de galettes, et p'is j' vâs partir pour asseyer de m' gagner d' l'argent pour arrêter d' fair' d' la misèr' comm' çâ. »

Sa mèr' voula't pâs, 'a pleura't. To'jours que, à forç' d'insister, la vieill' mèr' de Ti-Jean lui a fait in sac de galettes, et puis mon Ti-Jean, de bonne heure, le lend'main matin, ést parti avec son sac de galett's su' l' dos, accroché apras sa canne.

Fa't que mon Ti-Jean marche, marche, marche, p'is marche. I' voya't tou' sort's de chos's su' son pâssage : dés bell's affaires, dans l' boâs, tout çâ. Le midi, i' a arrêté pour dîner ; i' a démanché son sac de galettes, i' a mangé sept huit galettes, p'i' i' y ava't d' la belle eau propr', lâ, au bord d'un lac. I' s'ést couché p'is s'é' endormi, i' a fait un p'tit sorme [somme].

Après çâ, s'en vâ au bord du lac, s' frott' la figure in peu avec de l'eau pour se réveiller, p'is, lâ, i' ést parti. Vers six heure' et demie, sept heures, le soèr, lâ, i' commença' à fair' brun. I' s'en vâ aupras d'in lac encor' et p'i' i' rencont'e in gârs, lâ. I' éta't b'en rich' ce gârs-lâ. I' aparçoét qu'i' y ava't beaucoup d' mond' qui travailla't pour lui. I' voya' in beau bôt' [boat][2]. P'is c'é' in curieux d' boat. I' y ava't dés roue' apras çâ, p'is c'st in boat en minm' temps.

Fa't que Ti-Jean s'approch' du mecieu'. I' dit : « Bonjour, mecieu' !

---

1. *Tanné* : Fatigué, à bout de patience.
2. *Boat* (angl.) : Navire, bâtiment, embarcation.

– Oué ! I' dit, qu'est-c' qu'i' y â pour toé ?

– I' dit, voulez-vous b'en m' dir' qu' ést-c' que c'ést qu' vous avez lâ ?

– B'en, i' dit, çâ, mon Ti-Jean...

– Comment, i' dit, vous savez mon nom ?

– Ah ! i' dit, ça fa't longtemps qu' j'ai entendu parler d' toé ! I' dit, en t' voyan avec ta cann' p'is ta poch' de galett's, lâ, j' sava's qu' tu t'appela's Ti-Jean, i' dit !

– Ah ! i' dit, oué ?

– B'en, i' dit, 'oés-tu, i' dit, lâ, lâ, su' c'te lac-lâ, icitte, i' y â in grand... hein ! : on voé' à pein' l'aut' bord. P'is ça fa't plusieurs qui asseill'nt [essaient] de travarser c' lac-lâ, pour aller marier [épouser] dés bell's princess's su' l'aut' bord. L'aut' bord, i' y â in gros château, lâ, c'ést un roi qui reste lâ, p'i' i' â t'oâs bell's filles. P'is ça en fa't peut-êtr' dés centain's qui asseill'nt de travarser c' lac-lâ pour avoèr... marier un' princesse, lâ. P'i' i' y â enn' vieill' sorcière, lâ ; à s' branler [à force de se branler], lâ, 'a fa't fair' dés vagu's sur l'eau, p'is lés bateaux r'vire' à l'envers, p'i' i's s' noeill'nt [noient] p'i' i's sont jama's capab's de s' rendre.

– B'en, i' dit, moé, mecieu', si vous avez l'intention d'aller essayer, vous, de travarser çâ, j'eum'ra's çâ, asseyer çâ, moé, parç' que, i' dit, ça fa't longtemps qu'on ést pauv'e, pauv'e, moé p'is ma vieill' mére, lâ, et puis j'ai décidé, lâ, de trouver d' l'argent coût' que coût', de la manièr' que ça voudra.

– B'en, le gârs gu'i dit : moé ici, j'ai enn' grosse équipag' de gens pour travailler. J'ai la plus bell' orchess' [orchestre] au mond' d'engagée pour moé. Moé, c'ést pâ' à caus' j' su's pauv', parç' que j' veu' avoèr enn' princesse. P'is, i' dit, en plus, on â une cargaison de bœuf en masse[3], on a du blé, on a tout's sort's de chos's su' l' bateau, p'is tout' du mond' pour manœuvrer çâ ! »

C'éta't in gros, gros, gros bateau. I' dit : « Çâ, i' dit, i' s'appell' le Centurion, le bateau. I' dit, çâ, si i' y â dés roues d'ssour, t' âs vu, ça vâ par mer et par terre ! »

Fa't que, lâ, i's s' sont couchés, lâ. Le gârs, lui, dans c' bateau-lâ i' ava't dés beaux lits, p'is tout çâ, p'is mon Ti-Jean a été s' coucher, lui, lâ. Lâ, le gârs i' dit çâ : « Si t' és pauv' comm' çâ, i' dit, tu vâs manger in bon r'pas ! » Avant de s' coucher, il l'ava't fait' approché' à 'a tab'e, p'i' i' ava't tout' su' 'a table : lés raisins, la moutarde, la relish, p'is tout' lés viand's possible' émaginables, lés tartes. Mon Ti-Jean, en tout çâs, i' â râsé d'êtr' malad' dan 'a nuit'. Enn' chanç' qu'i' éta't jeune, parç' qu'i' a'ra' été b'en malade.

Le lend'main matin quand i' s'ést réveillé, lâ, i' éta't târd, i' éta't vers dix heures. Ça faisa't quat' cinq jours qu'i' marcha't comm' çâ, avant d'avoèr rencontré c' gârs-lâ, au bord du lac. Fa't qu' lâ, le gâ' i' dit : « Si t'és prêt, Ti-Jean, on pârt ! »

3. *Masse (en)* : En grande quantité.

Ça fa't qu' lâ, avec son équipage, lâ, i' ont mis l' boat à l'eau, p'is lâ, i' ont mis l' boat à l'eau, p'is lâ, ça a parti, çâ.

Fa't qu' la vieill' sorcière, elle, qu' éta't l'aut' bord du lac, 'a scruta't tout l' temps l'horizon pour voèr si i' s'en v'na't quelque chose. Tout d'in coup, alle â aparçu in p'tit point noèr, p'is lâ, 'a dit : « I' y â que'qu' chos' su' l' lac ! C'ést certain'ment pâ' enn' mouche, çâ, çartain ! » P'is, lâ, 'a r'garda't p'is ça grossissa't, p'is ça grossissa't.

In moment donné, 'a s'ést aparçue qu' c'éta't in bateau. « Ah ! 'a dit, in aut' fou qui asseill' [essaie] de v'nir me voler més bell's princesses, 'a dit, i' vâ s' tromper ! »

Ça fa't qu'all' l'â laissé approcher, approcher, approcher... Tout d'in coup, quand 'a a vu comme i' faut, lâ, que c'éta't vraimen in boat, p'is moyenn'ment gros, 'a a commencé à s' branler pour fair' du vent, mé' John de Colla' i' ava't tout prév'nu [prévu], lui. C'éta't b'en riche, lui. Quand i' a vu commencé' à élever le vent, lâ, i' a di' à son orchess', c'st-à-dir' la fanfâre, qu'é' 'a plus bell' fanfâre au monde, lâ, s' sont tout's placés su' l' quai [pont], puis lâ, i' dit : « Vous allez m' joué' in beau morceau ! »

Ça fa't qu' lâ, ça a commencé à joué' in beau morceau. La vieill' princesse [sorcière], alle euma't b'en la musique. En eumant b'en la musique, 'a s'ést mi' à écouter çâ. Ça fa't qu' lâ, écout' p'i' écoute. 'A s' renda't pâs compte... Mé' lâ, 'a s' branla't p'us. Lâ, le vent s'ést mi' à modérer, p'is lâ, mon John de Colla', lui, i' approcha' avec son boat. Tout d'in coup, 'a gu'y pense. Commence à se r'branlé' encôre : branle, branle. Lâ, lâ, v'lâ l' vent qui s'élèv' p'is la houl' qui commence. John de Collè' i' di' à son orchess', lâ, i' dit : « Vous allez joué' in aut' morceau, plus beau ! »

Comm' de fait' ! La vieill' sorcièr' commence à écouter çâ, à écouter çâ, p'is lâ, mon John de Colla' disa' aux gârs dés machin's, lâ, du boat, lâ : « Envoyez, lés gârs ! Approchez l' plus vit' possib' ! »

In moment donné, la princesse [sorcière] 'a gu'y pense... pâs la princesse, la sorcière. Alle arrête, p'i' 'a commence à se r'branlé' encôre. John de Colla' i' dit, lâ, i' dit : « Le plus beau morceau que vous avez ! » I' éta't rendu pâs mal proche. Ça fa't qu' lâ, la vieill' sorcièr' se ma' [met] à écouté' encôre. P'i' 'a trouva't çâ assez beau que 'a pensa't pâs d' s' branler.

Lâ, à la fin de c' morceau-lâ, lâ, i' éta' assez proch' que, co' minm' [quand même] qu' 'a a'ra't voulu s' branler à c'tte heure, le ven ava't pâs l' temps de faire assez dés grosse' houl's pour s' rendre au bord.

Lâ, la sorcière 'a s' senta't fait', lâ. 'A pense à son affaire, 'a dit : « J' vâs leu's envoyé' in volier d' frémill's [fourmis] su' l'eau i's vont tout manger l' boat à forç' qu'i' vâ avoèr dés frémilles ! » John de Collais, lui, i' a vu v'nir çâ, c'te nuag' de fremill's-lâ. I' a di' à son équipage : « J'tez du blé à l'eau – i' ava' emm'né du blé en masse – j'tez du blé à l'eau ! »

Lâ, i' ont j'té assez d' blé à l'eau qu' lés frémilles, 'és aut's, i's s' sont amusée' à ramâsser l' blé. I's s' sont toute', en-r'tournées. Ah ! b'en, lâ, la vieill' sorcière 'ta' en guiâb'e !

Alle ava' enn' gagn' [gang][4] d'ours, lâ, qu'alle ava' aprivoisés, p'i' alle envoeill' [envoie] lés our' à l'eau pour qu'i's gu'y a'll'nt dévorer l' mond' su' l' boat. John de Colla's, i' perd pâs d' temps ; i' voét çâ, i' di' aux gârs d' l'équipage : « J'tez du bœuf à l'eau ! » Ils ont j'té' assez d' bœuf à l'eau qu' lés ours s' sont rassasiés, p'i' in moment donné, i' â approché au bord.

C' fa't qu' lâ, la sorcière éta't pâs mal en guiâb'e. I' â débarqué, mon John de Collais p'is Ti-Jean. 'A dit : « Vous êt's pâs mal du monde intelligent pour avoèr v'nu à bout d' vous rend'e écitte ! 'A dit, ça fa't dés centain's qui s'asseill'nt [s'essaient], p'i' i' ont jama's réussi. 'A dit, lâ, vous allez vous coucher, mé', 'a dit, vous avez dés épreuve' avant d'avoèr més princesses.

– I' ont dit, d'accord ! On vâ s' soumettre à vos épreuves ! »

Ça fa't qu'i's s' sont couchés. Le lend'main, à leu's annonç' çâ. Lâ, i' y ava' enn' grosse écurie à vider. C' 'ta't tout' plein d' fumier d' chevaux, çâ ; i' y en ava' à peu près comm' douz' pieds d'épa's [épais] là-d'dans. L'écurie dés ch'vaux 'ta't lib' là-d'dans, lâ, p'is... John de Collais s'est assayé, lui... P'i' en pluss' 'a leur ava't dit : « Si vous réussissez pâs, vous allé' êtr' pendu' à la port' du château, d'main matin ! »

Mon John de Collais, lui, i' éta't b'en riche, mé', i' a pâs pu fair' qu'est-c' que c'ést qu' la princess' [sorcière] lui ava't d'mandé de tout' vider c'tte étab'-lâ. I' â asseyé... 'A gu'i ava't donné enn' fourche à in fourchon comm' c'éta't supposé, pour... To'jours, all' l'â pendu à la port' du château, l' lend'main.

Mon Ti-Jean, lui, i' a vu l' cortège de mond' qui alla't lâ, voir çâ, pend' le gârs. Ça fa't qu'i' éta't pâs gros dans sés chaussures. I' ava't pâs hâte. I' s'ést couché, l' soèr, p'is l' lend'main matin, c'éta' à son tour. Mé', le soèr, i' v'na't d' s'endormir. Tout d'in coup, i' a attendu du bruit. I' s' tourne, p'i' i' aparçoé' enn' bell' princesse. 'A dit : « Ti-Jean, 'a dit, j' sé's qu' t' és v'nu écitt' pour me marier [m'épouser]. » P'is çâ, c'éta't la plus bell' dés troâs princesses. 'A dit : « Lâ, m'âs t'avartir d'enn' chose. La sorcière, lâ, demain, 'a vâ te d'mander de vider l'écurie que de Colla' a pâ' été capab' de vider, p'is tu vâ' avoèr enn' fourche à in fourchon. M'âs t' donné' une de més jarr'tières. Si tu viens qu'à êtr' mal pris, tu diras : « Ma p'tit' Jarr'tièr'-Varte, v'né' à mon secours !

– Ah ! i' dit, c' correck ! »

4. *Gang* (angl.) : Groupe, foule, troupeau, nombre.

I' s'endort. Le lend'main matin, la vieill' sorcière 'a gu'i dit çâ : « Lâ, 'a dit, j' vâs t'emm'ner à l'écurie, lâ, faut qu' tu m' vid's tout' çâ. C'ést du fumier d' chevaux, à part de d' çâ, p'i' enn' fourche à in fourchon. Faut qu'i' ress' p'us r'guien à soèr ! »

Mon Ti-Jean, lui, i' pensa't pâs qu'est-c' que la princess' gu'i ava't dit. Commence à travailler. I' ava't chaud. P'is, tiens ! enn' crott' de ch'fal, ça fenda' en deux, en quat'... c'éta't pâs d'avance[5]. À in moment denné, i' s'assit, p'i' i' ava't chaud ; i' commence à penser à çâ. « Ah ! oui, i' dit, c'ést vra' ! 'A m'ava't dit, la princesse, de l'app'ler si j' v'na's qu'à êtr' mal pris ! I' dit : « P'tit' Jarr'tièr'-Varte, vien à mon secours ! » Ça fa't qu' lâ, all' l'â fait asseoir, lâ, p'i' 'a s'ést mi' à gu'i frotter l' front, lâ ; mon Ti-Jean s'ést endormi. Quand i' s'ést réveillé, i' y ava't p'u' 'ienque in p'tit tâs d' fumier d' chevaux. « Ouè, mé', i' di' à 'a princesse, i' dit, c'ést pâs tout' vidé net' !

– Ah ! b'en, 'a dit, tu gu'i dirâs que, lâ, c'ést pour vous prouver qu'il y â p'u' rien que c' p'tit tâs-lâ... j'éta's capab' de l' vider. »

Ça fa't que la princesse 'a arrive... pâs la princesse, la sorcière. Oh ! C'éta't comme au balai' excepté c' p'tit tâs-lâ. 'A dit : « T' âs pâs féni !

– B'en, i' dit, écoutez, j'ai justement laissé çâ, lâ, pour vous montrer que j'éta's capab' d' tout' vider.

– Ah ! 'a dit, c' correck ! Correck ! Mé', 'a dit, lâ, tu vâs t'endormir, p'is demain matin, tu vâ' avoèr in aut' épreuv' que çâ.

– Ah ! oué ? »

Çâ, c'éta't la promiére épreuve. I' y ava't t'oâs épreuve' à pâssé' avant d'avoèr la princesse. Le lend'main matin, mon p'tit Jean s' réveill' b'en r'posé, mé' i' ava't pâ' hât' de voèr qu'est-ce qu'i' alla' avoèr à faire. 'A pren in carrosse, lâ, du roi, lâ, p'i' all' l' fa't conduire au pied d'enn' gross' montagne, p'i' i' y ava't dés gross's roch's là-d'dans. 'A gu'i montr' çâ. I' y ava' à peu pras comm' deux mill's de lon [long] à faire... dés gross's roch's là-d'dans, p'is, 'a dit, faut qu' tu m' fasse' in ch'min carrossab' pour la voétur' du roi... deux mill's de long.

– Ah ! i' dit, correck ! »

Fa't voèr qu'i' éta't pâ' en peine, mé' i' éta't sapremen [saprement][6] en peine. Ti-Jean, i' éta't minm' pâs capab' de mouvé' [move][7] un' de cés gross's roch's-lâ. Ça fa't que mon Ti-Jean, apras qu' la sorcière a été partie, i' commence à manœuvrer dés roch's, dés p'tit's roches. In moment denné, i' di' en lui-minme : « J' s'rai jama's capab' d' fér' [faire] çâ ! » Comme i' alla't pour se décourager, i' prend sa

5. *D'avance (être)* : Expéditif, vif ; qui accomplit beaucoup de travail en peu de temps.
6. *Saprement* : Autre forme du juron *sacrement*.
7. *Move* [to] (angl.) : Transporter, remuer, faire mouvoir.

p'tit' jarr'tièr' varte, sort sa p'tit' jarr'tièr' vart' de d'dans sa poche, p'i' i' dit : « P'tit' Jarr'tièr'-Varte, v'né' à mon secours !

– 'A dit, Ti-Jean, t' âs râsé m'ô'blier ! T'a'ra's b'en pu, 'a dit, m'ô'blier !

– B'en, i' dit, à forç' d'avoèr d' la misère, j'ai pensé à vous, mé', i' dit, c'éta't tell'ment difficile à fair' que j' voya's pâs comment m'y prend'e !

– B'en, 'a dit, couch'-toé su' més g'noux ; j' m'âs t' frotter la main dan 'és ch'feux [cheveux], tu vâs t'endormir p'is mecqu' tu t' réveill's, ça vâ êt' fait' ! »

Ça fa't qu'i' ést v'nu enn' gross' famill' de lions. I' éta'ent peut-êt', j' sé's pâs. . . cinq cents lions à peu pras. S' sont mi' apras lés roches, p'i' i' ont tout' culbuté çâ p'i' i' ont tout' terrassé l' chemin. Quant' all' l'â réveillé, tout éta't b'en fait.

La vieill' sorcière arrive, alle aparçoé' l' chemin. All' l' croya't pâs d' sés yeux. 'A dit : « Comment c' t' âs fait' pour fér' çâ ?

– I' dit, çâ, c'ést mon secrat [secret]. Vous m'avez d'mandé de l' fair' le ch'min ? I' ést fait' !

– Oué ! B'en, 'a dit, lâ, tu vâs prend'e in bon souper, p'is tu vâs dormir comme i' faut, cett' nuit. 'A dit, lâ, t' âs la t'oâsième épreuve. Si tu passe' à la t'oâsième, tu vâ' avoèr ta princesse, p'is tu vâs t' marier, tu vâ' êtr' l'homm' le plus riche au monde ! »

Ti-Jean éta't content, mé' d'in aut' côté, i' se d'manda't qu'est-c' qu'i' alla' avoèr à faire. Ça fa't qu'i' soup' comme i' faut, p'i' i' s'en vâ s'installer su' in lit, lâ, dehors, lâ, dans l' château, p'i' in moment donné, la princesse 'a a r'ssout. 'A dit : « Ti-Jean, lâ, 'a dit, demain, lâ, c'ést ta dargniére épreuve. La vieille sorcière, lâ, 'a vâ nous fair' pâsser lés troâs princess's sous form's de can's, dés canards, lâ, p'i' enn' cane, la femelle. La promiér' fois qu'on vâ pâsser, lâ, m'â' êt' en avant. La deuxièm' fois qu'on vâ pâsser, lâ, j' vâ' êt'e en arrière, p'is la t'oâsièm' fois, j' vâ' être au milieu. O'blie-lé pâs, parç' que si tu t' trompes, tu vâ' êt' pendu à 'a port' du château, le lend'main matin !

– Ah ! i' dit, c'ést correck, j'ô'blierai pâs ! »

Mon Ti-Jean, lâ, i' s'ést couché, p'i' i' a dormi tout' la nuit. Le lend'main matin, la sorcière arrive, p'is, lâ, 'a dit : « Tu vâs v'nir avec moé ; tu vâs v'nir au château ! » – où c' qu'i' y ava' enn' grand gal'rie, p'is dés fleurs. P'is c'ést que'qu' chos' de beau, c' château-lâ, c'éta't riche au coton[8] – p'i' 'a dit : « Tu vâs t'assir à côté d' moé. P'is lâ, 'a dit, lés t'oâs princesses, lâ, que t' és v'nu pour choésir, lâ, tu vâs t'en choésir une. . . puis j' vâs lés fair' pâsser t'oâs fois. Vâ folloèr qu' tu m' dises, la promiér' fois, où c' qu'alle ést cell'-lâ que tu choésis, lâ ; la deuxièm' foi' aussi, p'is la t'oâsièm' foi' aussi. I's vont changer d' place.

8. *Coton* (au) : Forme superlative. À la limite ; en très grande abondance.

– B'en, Ti-Jean i' dit, j' vâ' asseyer ! »

Fa't qu' lâ, lâ, mon Ti-Jean r'garda't partout. Tout d'in coup, la vieill' sorcière : « Quiens, 'a dit, lés v'lâ ! 'A dit, i's font l' tour, lâ, p'i' i's vont v'nir pâsser d'vant toé. Laquell' que tu choésis ?

– B'en, Ti-Jean, i' dit, m'âs prend'e çall'-lâ d'en avant !

– 'A dit, p'tit bougre ! 'a dit, t' âs choési' ma plus bell' princesse !

– B'en, i' dit, vous m'avez dit d' choésir.

– 'A dit, correck, correck ! Mé', 'a dit, c'ést pâs féni. T't à l'heure, i's vont r've-nir.

– Correck ! »

Mon Ti-Jean r'garda't lés fleurs, quiens b'en ! avec la vieille. I' ont 'té prend'e énn' grand raïe [ride][9]. Mon Ti-Jean, dans c' temps-lâ, i' admira't çâ, le grand parterr' qu'i' y ava't lâ, lés beaux arb's, et puis... Tout d'in coup : « Tiens ! 'a dit, lés v'lâ qui s'en vienn'nt ! »

S' trouve' à v'nir lés t'oâs canes. « Lâ, 'a dit, où c' qu'alle ést, lâ, çall'-lâ qu' t' âs choésie ?

– B'en, i' dit, 'a ést en arrière !

– 'A dit, p'tit bougre ! 'a dit ; t' és chanceux, 'a dit, c'ést b'en çâ ! »

Ça fa't qu' lâ, ça fa' encôr' pareil. Sont longtemps parties, p'is mon Ti-Jean placote[10] avec la sorcière... quiens b'en ! p'i' i' admira't tout's sés affaires. I' r'gârda't l' château comment c'éta' immens' p'is b'en fait', lés affair's tout's découpées, lâ, lés tours b'en rondes, lâ, p'is t' sé's, faite' avec dés gross's roch's comme ancienn'men avec du mortier p'is cés affair's-lâ.

Tout d'in coup, 'a dit : « Lâ, lés v'lâ encore ! » I' voét v'nir lés t'oâs can's ; i's pâss'nt devant lui. I' dit : « 'A ést au milieu !

– B'en, 'a dit, ça m' fa't pâs plésir parç' que, 'a dit, j' voula's... j'a'ra's jama's voulu marier més princesses ; mé', 'a dit, j' su's t-ôbligée de t' la laisser, ta princesse ! »

P'is lâ, en disant çâ, lâ, la can' s'ést v'nue s' posé' à râ' [ras] eux autres, p'i' 'a s'ést changée réell'men en princesse. Lâ, lâ, lâ, la princesse a sauté au cou d' Ti-Jean. Lâ i' éta' heureux.

C' fa't qu' lâ, i' on organisé in mariage, hein ! avec toute in escorte, chose ! p'is c'éta't pâs... Lés châteaux, c'éta't... j' veux dir' lés voitures, lâ, p'is lés ch'faux, c'éta't tout's dés monture' en or, p'is c' 'ta't que'qu' chos' de très très ri-

9. *Ride* (angl.) : Promenade en voiture.
10. *Placoter* : Parler à tort et à travers sans arrêt ; flâner, musarder.

che. P'is lâ, i' ont fait in vra' beau mariage. Mon Ti-Jean éta' heureux. Lâ, i' di' à la princesse, lâ, i' dit : « À c'tte heure, on vâ aller charcher ma vieill' mére ! »

Ça fa't qu' lâ, i' ont parti avec le beau carrosse, t' sé's, pour s'en aller dans l' rang[11] de Ti-Jean. Tout d'in coup, la vieill' mére à Ti-Jean aparçoét d' quoi qui s'en v'na't dans l' chemin ; ça r'luisa't, c' 'ta't comme in saleil. C' 'ta't l' carrosse en or avec lés ch'faux qu' éta'ent tout's b'en décorés p'is tout's lés affér's, lés att'lag's monté' en or. La bonn' femme, 'a s' frotta' 'és yeux p'i' 'a r'gârda't v'nir çâ. In moment denné, ça rent' dan 'a cour, çâ. Mon Ti-Jean ! All' le r'connaissa't quasiment pâs : i' éta't b'en habillé, hein ! P'i' i' débarque avec sa bell' princesse. I' dit : « M'man, ça fa' assez longtemps qu'on éta't pauv'e, j' te l'ava's dit qu' j'arrang'ra's çâ, qu'à in moment denné, on arrêt'ra't d' crever d' faim ! Embarque avec n'us aut's ! On s'en vâ au château ! »

I's s' sont en-allé' au château, p'i' i' ont vécu heureux jusqu'à leu' fin... jusqu'à la fin d' leurs jours.

11. *Rang* : Suite de fermes s'échelonnant sur une partie de territoire desservie par un chemin.

28 – HISTOIRE DE REVENANT

Au mois de novembre 1906, mon père William est décédé. Peu avant sa mort, il avait dit à ma mère : « Garde-toi bien d'aller travailler dans la forêt ! Tu as assez de garçons pour voir à cette besogne ! »

Malgré cet avis, ma mère est allée dans la forêt en compagnie de mes deux frères pour couper une charge de bois destiné au chauffage de la maison.

Vers quatre heures de l'après-midi, le soleil commençait à baisser ; la charge de bois était prête. Aux alentours de cinq heures, le soleil dépassait à peine les arbres. À ce moment-là, ma mère aperçut un homme au visage invisible, habillé de noir, qui est disparu aussitôt.

Elle a pensé tout haut : « C'est William qui vient m'avertir de ne pas travailler dans la forêt ! » Quelques jours après, une nuit, je dormais dans sa chambre, et, tout à coup, je m'éveillai et j'aperçus la fenêtre se lever, se baisser trois fois. Ma mère, aussitôt de dire : « William, ne viens pas me faire peur ! Je vais faire ce que tu m'as recommandé de faire ! »

Après cette date, elle n'a jamais été inquiétée. Inutile de dire qu'elle n'est jamais retournée travailler dans la forêt.

HISTOIRE DE REVENANT

Histoire racontée, le 24 novembre 1976, à Azilda, Ontario, par Patrick Proulx (75 ans). M. Proulx est né à Bristol, province de Québec. Il tient ce récit de sa mère, qui a vécu elle-même le fait, en 1906, à la suite de la mort de son mari.

Enregistrement n° 4626.

Au mois d' novemb' 1906, mon père ést mort, et i' a di' à ma mèr' de pâs travailler dans l' boâs, que i' â... qui ava' assez d' garçons qui pouva'ent fair' l'ouvrage.

Et puis lâ, b'en, 'a été dans l' boâ' avec més deux frér's pour coupé' un voyag' de boâs, pour se quiend'e, pour s' réchauffer, pour... pour la maison.

En v'nant vers quatre heur's dan après-midi, le soleil commença' à baisser. Fa't qu'i' ava't chargé leu' 'oéyag' de boâs prè' à s'en v'nir. Vers cinq heures, le soleil i' dépâssa't lés â'b's. Fa't que, 'a a vu un homm' que... i' a pâs d' visage, 'a pouva't pâ' 'oèr son visage, et pui' i' éta' habillé en noèr, et pui' i' a disparu.

Fa't que... lâ, alle â pensé, 'a dit : « C'ést William qui vient me... qui vient m'avartir pâs travailler dans l' boâs ! » Que'qu's jour' apras çâ, j' 'ta's couché avec elle, et puis... j' me su's t-aparçu... le châssi' a l'vé troâs fois p'i' i' â baissé. Fa't qu' ma mère a dit : « William, viens pâs m' fair' pêur ! » 'A disa't : « M'âs fair' de quo' c' que tu m'âs dit d' faire ! »

Lâ, 'a â jama' été bâdrée[1] apras. Alle a pâs r'monté dan 'a forat !

---

1. *Bother* [to] (angl.) : Ennuyer, déranger.

29 – LE DIABLE DANSEUR

Un soir, une jeune fille voulait se rendre à une danse. Elle en parle à son père et à sa mère. Le père lui répond carrément : « Je ne veux pas que tu ailles danser, ce soir ! Reste à la maison !

– Même si c'était le diable qui s'offrait à m'y conduire, rétorque-t-elle, j'irais danser, malgré votre défense ! »

Le père ne discute pas davantage. Soudain quelqu'un frappe à la porte. Un homme entre, un homme au teint noir. Le père le dévore des yeux et s'aperçoit que les pieds du visiteur ressemblent à des sabots de cheval. Le papa a le temps de saisir ce détail.

La fille quitte ses parents en compagnie du visiteur et se rend à la danse. Au cours de la veillée dansante, l'homme noir enlace la fille et essaie de l'entraîner dehors. Tous les invités lancent de hauts cris pour dénoncer la désinvolture de ce danseur dont on ne voit plus le visage.

Je ne sais plus exactement ce qui s'est passé sur les lieux, mais la fille est revenue chez ses parents. Elle n'a jamais voulu sortir de nouveau avec un étranger ; elle n'a jamais voulu retourner à une danse.

LE DIABLE DANSEUR

Légende racontée, le 24 novembre 1976, à Azilda, Ontario, par M. Patrick Proulx (75 ans). Il a appris ce récit, en 1905, de ses parents, M. et M^me^ William Proulx. Les faits se seraient déroulés dans les environs de Masham, dans la province de Québec, autour des années 1890.

Enregistrement n° 4628.

Son pér' p'is sa mére... la fill' voula' allé' à un' danse, un soèr et p'is son pér' voula't pâs, i' dit : « Non, vâs-y pâ' à soèr, i' dit, t' és mieux d' resté' à maison, à soèr ! »

Fa't qu' 'a dit : « Co' minm' qu' ça s'ra't l' guiâb'e [diable], 'a dit, qui viendra't m' charcher, 'a dit, j' gu'y vâs pareil[1] !

– Son pére i' dit, b'en... ! »

Toujours, i' a que'qu'in qui a cogné à 'a porte. Alle â aparçu in homme... à peu... in homm' noèr. Et puis, son pére i' gu'i a pris garde, et p'i' 'a a parti avec, te'jours. 'A a 'té à 'a danse. P'is son pér' s'st aparçu qu'i' ava't dés pieds pareils comme enn' patt' de joual [cheval] comm' la corn' d' la patt' d'in joual. P'i' i' s'st aparçu d' çâ, son pér' s'st aparçu d' çâ.

Et puis, 'a a 'té à 'a danse. P'is rendu à la dans', lâ, pendant... il â po'gné la fille, i' a essayé d' l'entraîner dehors et puis le monde, tout' le mond' cria't 'oèr que, que i' ava't que'qu'in... p'i' i' 'oéya'ent pâs l' visag' d' l'homme. Et puis, toujours, j' sé's pâs quo' c' qui â arrivé, mé' la fill' s'st en v'nue. 'A a jama's r'voulu r'sortir avec un... jama's voulu allé' à un' danse apras.

---

1. *Pareil* : Pareillement, malgré tout.

30 – TI-JEAN ET LE RUBAN VERT

Ti-Jean restait avec sa mère, en plein milieu de la forêt. Le père était mort, ce qui accentuait la pauvreté de la mère et du fils. Bien des soirs, il leur arrivait de n'avoir plus rien à la maison pour se nourrir.

Ti-Jean grandissait, grandissait. Il avait comme marraine une bonne fée. Une fois il se décide, pendant la nuit, de partir à l'insu de sa mère pour aller visiter sa marraine. Quand elle le voit, elle lui dit : « Moi, je ne suis pas une fée douée de grands pouvoirs. Le seul cadeau que je puisse te donner, c'est un petit ruban vert, grâce auquel tu peux devenir le plus fort des hommes, si tu le portes autour de ton corps. »

Évidemment, Ti-Jean jubilait. Elle lui recommande de retourner chez lui en prenant bien garde de révéler ce secret à qui que ce soit, aux amis, ou même à sa mère. Autrement, si quelqu'un vient à découvrir ce pouvoir magique, on lui enlèvera le ruban et il ne sera pas plus fort qu'auparavant.

Sans tarder, Ti-Jean prend le chemin du retour. Il arrive chez lui au petit jour, alors que sa mère, réveillée tôt le matin, cherchait son fils. En le voyant arriver, elle lui demande : « Où étais-tu donc rendu, Ti-Jean ?

– Ah ! maman, je me suis levé de très bonne heure, ce matin ! Je reviens d'une promenade dans le bois.

– Je te croyais disparu et j'étais très inquiète !

– Allons, maman, vous voyez que je suis en bonne santé !

– Très bien, nous allons donc déjeuner. Tiens ! mange ce peu que nous avons ! »

Ti-Jean vérifiait sans cesse la vertu que lui conférait son ruban ; il se rendait compte qu'il était réellement fort. Deux ou trois jours après sa visite à sa marraine, Ti-Jean dit à sa mère : « Pourquoi n'essaierions-nous pas de nous éloigner d'ici pour nous fixer à un autre endroit ? Nous pourrions trouver de la nourriture et diminuer notre misère !

– Oui, mais, Ti-Jean, nous ne pouvons pas parcourir de si longues distances !

– Oh ! Venez avec moi, maman ! Venez, nous partons ! »

Ti-Jean emporte donc un peu de bagage et part en compagnie de sa mère. Les voyageurs parviennent à une haute montagne et commencent à la gravir. Souvent, Ti-Jean enlevait avec facilité les gros arbres qui barraient le sentier. Sa mère, émerveillée, lui dit : « Comment se fait-il que tu sois si fort ?

– Voyons, maman, j'ai toujours joui de cette force !

– Je ne le savais pas, c'est la première fois que je m'en rends compte ! »

Ti-Jean et sa mère escaladent la montagne. Ti-Jean s'aperçoit bientôt que sa mère est fatiguée d'une telle ascension. Il la prend sur son dos et la transporte sur le haut de la montagne, en vue d'une immense bâtisse construite de billots. C'était la demeure de trois géants, un grand, un moyen et un petit.

Ti-Jean entre dans la bâtisse. La mère invite son fils à la prudence : « Cette maison a certainement un propriétaire. Nous risquons de nous faire déloger d'ici !

– N'aie pas peur, maman ! C'est moi qui prends l'initiative d'entrer ici. Nous avons faim et tu me prépares un bon repas ! »

En jetant un coup d'œil sur les lieux, Ti-Jean aperçoit un gros hangar en arrière. On y découvre des quartiers de bœuf et autre nourriture. Comme ils sont affamés tous les deux, la mère fait un repas en règle et les deux voyageurs mangent à satiété. Ti-Jean n'avait jamais si bien mangé de sa vie. Après ce plantureux repas, Ti-Jean se met à examiner les alentours. Il est frappé par la poésie de la montagne animée par cette immense demeure de style rustique. Tout à coup un bruit sonore monte du flanc de la montagne : broum ! broum ! broum ! « Ti-Jean, tu n'as pas peur ? demande la mère.

– Maman, je n'ai pas peur du tout !

– Moi, à franchement parler, j'ai peur !

– Bien, attends-moi ici. Je sors un instant pour constater d'où vient ce bruit et qui en est la cause ! »

À proximité de la bâtisse, il rencontre le plus gros des géants. Furieux de la présence de ce jeune étranger, le géant se prépare à l'écraser. Mais Ti-Jean ne lui donne pas de chance, il l'empoigne et le lance par terre. Ti-Jean peut enfin profiter de sa force ; il attrape le géant par les pieds et commence à le massacrer en l'assommant sur un angle de la bâtisse. Le gros géant se met à hurler : « Lâche-moi ! lâche-moi ! » Le géant saignait abondamment à l'arrière de la tête.

Ti-Jean met fin à son massacre. Le géant lui demande son nom ! « Je m'appelle Ti-Jean !

– Je ne suis pas surpris que tu portes ce nom. Rentre chez moi ! Tu m'as battu, donc tu es plus fort que moi ! »

Le géant entre avec Ti-Jean. Imaginez l'étonnement de la mère en voyant cet énorme géant aux bras couverts de longs poils, aux longues dents et aux doigts ornés d'ongles semblables à des griffes.

Évidemment piteux de sa raclée, et la tête endolorie, le géant prend sa pipe, une pipe au fourneau gros comme une tasse, qu'il bourre de tabac. Il commence à fumer à grosses bouffées, on le comprend, pour calmer sa nervosité.

Peu de temps après, du tapage parvient encore du flanc de la montagne. La mère de Ti-Jean s'écrie : « Encore du vacarme ! Un autre visiteur qui arrive !

– Ne te fatigue pas maman, je vais aller jeter un coup d'œil dans cette direction !

– Laisse faire, dit le gros géant, je vais recevoir le nouveau visiteur !

– Je te fais confiance ! » dit Ti-Jean.

Quelques instants plus tard, la porte résonne sous les coups : boum, boum ! Les deux autres géants entrent. À la vue de la femme et du jeune homme, ils demandent à celui-ci ce qu'il vient faire en ces parages.

Le gros géant répond : « Ti-Jean reste ici, parce que. . . »

Le deuxième s'apprête à faire un mauvais parti à Ti-Jean : « Avance ! Je vais te rosser à ma façon !

– Pas si vite ! Tu n'en feras pas ce que tu vas vouloir, remarque le plus âgé, en montrant les blessures qu'il a reçues. Ti-Jean est capable de nous battre, tous les trois réunis, à cause de sa force peu ordinaire ! »

Les autres géants se montraient sceptiques sur le discours de leur aîné. « Si vous ne me croyez pas, de grâce, ne tombez pas entre ses griffes ! Regardez les plaies de ma tête ! » Les deux jeunes acceptent alors de baisser le ton.

Le gros géant, devant cette situation, s'interroge sur la façon d'en tirer parti. Enfin il dit à la mère de Ti-Jean : « Vous allez demeurer ici et vous vous occuperez de la cuisine à notre place. Nous n'avons pas le temps de préparer nos repas. Nous passons la journée dans la forêt à abattre du gibier en vue de nous nourrir. Souvent, nous arrivons très tard le soir.

– Voulez-vous manger tout de suite ? demande la femme.

– Ah ! oui assurément ! »

La bonne femme commence à leur préparer un repas en coupant de la viande en menus morceaux. « Ce n'est pas de cette façon que nous mangeons ici, dit le géant. Chacun de nous consomme, par repas, un quartier d'animal presque en entier. Moi, j'en mange un gros, les autres un plus petit, et nous ajoutons à ce menu une couple de fesses de mouton. Pour notre dessert nous dégustons une douzaine de poules ! »

À la suite de ces explications, Ti-Jean dit à sa mère : « Très bien ! je vais t'aider à te tirer d'affaire ! » Il entasse des billots dans le gros foyer et suspend des quartiers au-dessus du feu. L'on peut s'imaginer que les géants ne faisaient pas

cuire longuement leur viande. Ils la mangeaient un peu fumée, selon leur coutume, et se régalaient surtout de chair saignante au cours de leurs repas.

Les géants ont donc connu un vrai festin, un repas plus appétissant que jamais auparavant, grâce au bon feu de Ti-Jean. Ils en étaient enchantés.

La vie s'est écoulée assez agréablement pendant un certain temps. Tout à coup, cependant, le gros géant tombe amoureux de la mère de Ti-Jean. Vous pouvez comprendre pourquoi il la trouvait aimable. À partir de cette date, Ti-Jean couchait dans son coin, le géant ayant adopté la visiteuse comme épouse. Une bonne fois, celui-ci se réveille dans la nuit et dit à la femme : « Qu'en penses-tu toi ? Il me semble que cet enfant-là possède une force inexplicable chez un homme ordinaire !

– C'est vrai. Il n'était pas si fort autrefois. D'où lui vient cette force ? Je n'en sais rien !

– Eh bien ! ce phénomène tient certainement à une cause. Il dort actuellement : tu l'entends ronfler comme une toupie. Approche-toi de lui et fais bien attention à ce qu'il porte sur lui. Tu découvriras peut-être le secret de sa force démesurée !

– Entendu, je vais lui rendre visite secrètement ! »

La vieille rejoint son fils, ouvre sa chemise et ne trouve qu'un petit ruban vert sans aucune valeur apparente. Elle retourne voir le géant et lui fait part de sa démarche : « Je n'ai rien trouvé qui puisse le rendre si fort. Je n'ai vu qu'un petit ruban vert autour de ses reins ; ce n'est certainement pas là la source de la force de Ti-Jean !

– Pauvre imbécile ! s'écrie le géant, en bondissant. C'est là son secret ! Enlève-lui ! Enlève-lui ce ruban ! Nous verrons bientôt la différence ! »

La femme s'empresse de mettre la main sur le ruban de son fils, sans penser aux conséquences ! Le gros géant s'empare du ruban et l'accroche en haut d'une fenêtre. Sans plus tarder, il va réveiller Ti-Jean et commence à le provoquer. À la vue du peu d'agressivité du jeune homme, il l'attrape, lui donne la plus humiliante raclée jamais essuyée par un humain : deux yeux au beurre noir et nombre de blessures d'où gicle le sang. Sur ce, il empoigne Ti-Jean et le lance dehors. « Tiens ! s'il n'est pas mort, il va mourir bientôt ! J'irai lui donner le coup de grâce, demain matin ! »

Le gros géant, heureux et fier de son coup, retourne se coucher, tandis que Ti-Jean reste évanoui, pendant de longues heures, des suites de la sauvage raclée reçue du géant.

Vers cinq heures du matin, Ti-Jean reprend connaissance. Les géants dorment encore. Ti-Jean se lève, entend les ronflements des géants dans la maison et décide de s'enfuir. Il marche à tâtons incapable qu'il est de s'ouvrir les yeux par suite des

coups reçus du géant. Il descend la montagne et s'en éloigne dans une autre direction. À mesure qu'il descend, le jour se lève. Là-haut, les géants se sont réveillés. Ils s'inquiètent de l'absence de Ti-Jean. Ils le cherchent mais ne le trouvent pas. Ils émettent quelques hypothèses : « Il va revenir. Quelqu'un a dû l'aider à s'enfuir. Pourquoi s'inquiéter ? »

De son côté, Ti-Jean continuait à dévaler la pente, en se guidant sur le bruit d'une rivière. Parvenu au cours d'eau il se lave à sa guise et en retire un bon réconfort. Cependant, fatigué, affaibli par ses blessures, il tombe dans une sorte d'inconscience semblable au sommeil.

Une route côtoyait le cours d'eau. Chaque jour, une princesse s'y promenait en carrosse en compagnie de son cocher. Chemin faisant, elle voit remuer quelqu'un au bord de la rivière.

Elle demande au cocher d'arrêter. Au premier coup d'œil, la princesse constate l'état pitoyable de Ti-Jean. Elle commande au cocher de le transporter dans le carrosse et l'on file vers le château. La princesse s'empresse de lui procurer tous les soins qu'exige son état. Grâce à ces soins assidus, Ti-Jean recouvre la santé. Le roi l'aimait et le trouvait intelligent. D'ailleurs Ti-Jean avait toujours été reconnu pour sa débrouillardise.

Malgré un long séjour au château, Ti-Jean n'avait pas oublié sa brute de géant, ni surtout son ruban vert d'autrefois. Un bon jour, il décide de répéter un voyage déjà fait. Il s'esquive encore au milieu de la nuit, déserte la princesse et s'éloigne du château en direction de la fée, sa marraine. Il la rejoint et lui raconte son aventure. « Mon pauvre Ti-Jean, lui dit-elle, je plains ton malheur. Mais je ne puis rien te donner. Le seul cadeau dont je pouvais disposer, c'était le ruban vert. Incapable de te faire un autre cadeau, voici le conseil que je te donne. Retourne à la demeure des géants. Ton ruban vert est suspendu à la partie supérieure d'une fenêtre. Tu devras te procurer une échelle pour pénétrer à la noirceur par cette fenêtre. Tu profiteras du sommeil des géants pour remettre la main sur ton ruban et ainsi redevenir aussi fort qu'auparavant.

– Merci marraine ! Je suis réconforté et heureux, vous ne savez pas jusqu'à quel point ! »

De retour au château, bien tard dans la nuit, il se recouche sans bruit. Le lendemain soir, il va au lit de bonne heure, et, au milieu de la nuit, il quitte le château pour escalader de nouveau la montagne.

Il gagne sans incident le camp des géants. Il prête l'oreille. Les géants ronflent assez fort qu'il croit son succès assuré. Prudemment, il se rend dans la forêt et se façonne une petite échelle assez longue pour atteindre la fenêtre désignée. Au moment où il retire la fenêtre, il entend crier un des géants. Une sueur froide lui descend dans le dos. Il croit son dernier moment venu. Pourtant, il tend de nouveau l'oreille et constate que les géants continuent à dormir. Il se dirige vers le bas de l'échelle, la fenêtre dans les mains, et la dépose par terre pour ne pas risquer d'a-

lerter les géants. Il remonte aussitôt pour prendre possession de son ruban. Sans perdre de temps, Ti-Jean, toujours dans son échelle, s'entoure le corps de son ruban. Tout de même, il n'avait pas encore la preuve que sa force lui avait été rendue.

Il veut sans tarder en avoir le cœur net. Il empoigne le coin de la bâtisse et la soulève. Bing, bang. . . ! Les géants se réveillent. Le gros géant se présente de nouveau. Là, Ti-Jean avait son homme. Il attrape le géant solidement et le balance dans un sens, dans l'autre. On entend un vacarme terrible : il se sert du gros géant comme d'une massue pour attaquer les deux autres. Il tue les trois géants, de peur de leur laisser une chance de se venger de nouveau.

Quant à sa mère, il lui dit : « Ce n'est pas de votre faute, maman, si vous m'avez causé ces embarras. Vous m'avez fait beaucoup de peine, mais vous étiez sous l'influence du gros géant ! »

Ti-Jean revient au château en compagnie de sa mère. Il faisait déjà grand jour ; le règlement des comptes avec les géants avait retardé Ti-Jean. La princesse, après l'avoir vainement cherché lui demande tout bonnement : « Dis-moi donc, Ti-Jean ce que tu faisais ?

– Eh bien ! je ne t'avais pas dit que ma mère demeurait là-haut dans la montagne. Je me suis rendu la voir et elle s'est montrée intéressée par votre château !

– Je suis heureuse de l'initiative que tu as prise d'amener ta mère. Je regrette toutefois que tu ne m'aies pas dit plus tôt qu'elle demeurait là-haut, sur la montagne. Ici, il y a une belle demeure pour elle, une belle petite maison où tu pourras aller vivre avec elle ! »

La maman de Ti-Jean était au comble de la joie. Elle n'avait jamais vu une si belle maison !

Les mois, les années passèrent. Ti-Jean et sa mère continuaient à vivre heureux comme jamais. . ., heureux comme des princes. Ce bonheur semblait avoir duré trop longtemps. Subitement, on annonce l'arrivée d'une horde de barbares qui veulent s'emparer du château du roi. Ce dernier dit à Ti-Jean : « J'en suis désolé, mais il va me falloir partir en guerre, et je manque de soldats ou ceux que j'ai ne peuvent offrir une grande résistance. Je ne sais trop que faire. Je me verrai probablement obligé de leur abandonner mon château !

– Ah ! non, mon roi, répond Ti-Jean ; je vais vous aider à faire la guerre.

– Je vois bien ta bonne volonté, Ti-Jean, mais qu'est-ce que tu peux faire contre des ennemis ? Tu es trop petit, trop jeune ! Tu ne peux pas beaucoup changer ma situation !

– Mon roi, je suis capable de vous aider, croyez-moi !

– Pour aider, il faut au moins être fort.

– De la force ? Je vais vous montrer la mienne ! »

Ti-Jean pose la main sur un solide rempart de béton et le soulève à bout de bras.

« Eh ! eh ! crie le roi. Ne touche plus à ce rempart ; tu vas le détruire ! Je ne te croyais pas si fort ! Où as-tu pris cette force ?

– Sire, j'ai toujours été fort comme vous me voyez aujourd'hui !

– Ah ! Dans ce cas tu vas certainement pouvoir m'aider ! »

Le roi commence à préparer ses troupes. Dans ce temps-là, on ne disposait pas d'armes comme aujourd'hui. On se servait de grands couteaux, de glaives et d'épées. Je doute même que l'on ait utilisé les épées, à cette époque !

Ti-Jean dit au roi : « Moi, je vais aller me faire faire une épée ! » Le forgeron lui fabrique une arme d'à peu près six pieds de longueur très pesante il est vrai, mais que Ti-Jean maniait facilement.

« Sire, dit Ti-Jean, nous nous mettrons en marche demain matin. Je partirai seul, avant vous et votre cavalerie. Moi, je n'apporte que mon épée. Aucun de vos chevaux ne peut porter cette arme. Je vous précéderai et je tâcherai de vous aider tout en attendant votre arrivée ! »

Ti-Jean quitte le château, son épée à la main. Une fois aux remparts de la ville, Ti-Jean attrape la porte de la ville et s'en sert comme bouclier. Ainsi armé, Ti-Jean se lance à la rencontre des ennemis. Il attend les armées du roi ; il attend, attend. . . Il voit le camp des agresseurs : il attend qu'ils dorment. Tout à coup, Ti-Jean se décide d'avancer. Il les réveille, et à mesure qu'ils se lèvent, il les abat. Il se sert de sa porte et de sa grosse épée. Un coup de porte, un coup d'épée, tue un, tue l'autre ; après quelque temps, ils étaient presque tous morts. Le restant des troupes fuyaient en débandade, mues par la peur.

Lorsque le roi arriva avec ses soldats, Ti-Jean se préparait à revenir. « Que fais-tu là, Ti-Jean ?

– Je m'en retourne, mon roi ! il ne reste presque plus d'ennemis !

– Quoi ? Est-ce vrai ?

– Venez voir ! »

Ti-Jean montre au roi le camp ennemi : des soldats plus morts que vifs. Ceux qui réussissaient à se lever s'empressaient de fuir.

« Ti-Jean, dit le roi, nous sommes sauvés ! Nous pouvons retourner au château. Je suis heureux que les ennemis aient été vaincus. Je n'aurais jamais cru que tu pouvais régler si facilement une situation semblable ! »

Le retour au château s'accompagna d'une grande fête où les invités furent nombreux. La princesse, émerveillée des multiples prouesses de Ti-Jean, tomba amoureuse de lui.

Mis au courant des sentiments de sa fille, le roi dit à ses invités : « Puisque la princesse aime Ti-Jean, nous allons procéder aux fiançailles au cours de cette fête ! »

Les faits suivirent de près la décision du roi. On offrit un grand festin aux fiancés, et toute la ville, désormais en paix, se joignit à la fête.

Un peu plus tard, le roi assista au mariage de la princesse et de Ti-Jean que tout le monde aimait, surtout le roi.

Après le mariage, le roi fit bâtir pour les nouveaux époux un beau petit château à côté du sien. Ils y ont vécu longtemps et ont eu beaucoup d'enfants.

TI-JEAN ET LE RUBAN VERT

Récit populaire raconté, en septembre 1976, à Noëlville, Ontario, par M. Albert Bérubé (51 ans) ; il a appris ce conte de son grand-père, natif d'Angliers, Québec.

Enregistrement n° 4646. Conte-type 590 I a (ruban vert) II a (3 géants), IV a, V (aide de la princesse), IV a, III (aide le roi à gagner la guerre).

I' resta' a'ec sa mér' dans l' boâs, b'en loin dans l' boâs. Et puis, sa mère ava't perdu son mari, p'i' i' éta'ent b'en b'en pauv's. I' y ava't b'en dés soèrs, minme i' ava'ent r'guien d' quoi à manger.

To'jours que Ti-Jean grandissa't tout l' temps, et puis la mârraine à Ti-Jean c'ta' enn' bonn' fée. Te'jours b'en que, tout en vieillissant, in moment donné, Ti-Jean décide de partir, la nuit, à 'a cachett' de sa mèr' pour aller trouver sa mârrain' qu' éta' enn' fée. I' a parti, p'i' i' a été la r'trouver, p'is lâ, sa mârrain' gu'i a dit, 'a dit : « Moé, j' su's pâs b'en b'en. . . enn' fée, t' sé's, qui a b'en b'en du pouvoèr, mé', 'a dit, tout c' que j' peux t' donner, 'a dit, c'st in p'tit ruban vert. Avec ce p'tit ruban vert-lâ, tu vâs t' mett' çâ à l'entour du corps, p'is tu vâ' êt' le plus fort dés hommes ! »

Fa't qu' lâ, mon p'tit Jean éta't b'en content. Fa't qu' lâ, 'a dit : « Vâ-t'en chez vous, mé' 'a dit, dis-lé pâ' à parsonne, ni minm' pâ' à ta mère, ni à tés amis, ni à parsonne ! Parç' que si jama's qu'i's vienn'nt qu' à savoèr que t' âs çâ, ce petit ruban-lâ, i's vont te l' l'ôter, p'is tu s'râs pâs p'us fort qu' t'éta' avant ! »

Comm' de fait', Ti-Jean s'en r'tourn' chez eux. I' arrive, le matin, au p'tit jour. Mé' sa mère s'éta't réveillée, p'i' all' l' chercha't. Tout à coup, 'a voé' arriver Ti-Jean. 'A dit : « Ti-Jean, où c' que t'éta's rendu, don ?

– Ah ! b'en, i' dit, maman, j' me suis l'vé d' bonne heure, à matin ; j'ai 'té faire in p'tit tour dans l' boâs, p'is lâ, j' su's r'venu.

– 'A dit, j' te pensa' écarté, j' 'ta' assez inquièt' de toé.

– Ah ! i' dit, vous voyez, maman, j' su's b'en correck, i' dit, tout ést correck !

– Bon, 'a dit, ô ké[1], 'a dit, comm' çâ, on vâ déjeuner. I' y a'râ pâs grand-chôs' pour manger. Tiens ! »

---

1. *O.K.* (ô ké) : Façon populaire de dire « oui », ou de répondre en montrant son adhésion à une proposition.

To'jours b'en qu'au bout deux, troâs jours, mon Ti-Jean, t' sé's, i' sava't qu'i' ava't l' p'tit ruban, p'i' i' s'asseya't [essayait] pour voèr comment c' qu'i' éta't fort, p'i' i' voya't qu'i' éta't b'en fort, hein... To'jours que au bout d' deux t'oâs jours, i' di' à sa mère : « Maman, i' dit, pourquoi c'ést, i' dit, qu'on s'en ira't pâs plus loin, à enne autr' plaç' que çâ, i' dit. On vâ trouver d' quoi à manger, p'i' on vâ avoèr moins d' misère.

– Oh ! Mé', 'a dit, Ti-Jean, on n'ést pâ' 'apabl' de s' rend' loin d' minme !

– I' dit, oui, oui, maman. V'nez-vous-en ! »

Fa't qu' lâ mon p'tit Jean emporte in p'tit peu de stuff[2] qu'i' ava't, p'i' i' pâr' a'ec sa mère. I' y ava' enn' grand grand montagne. P'is lâ, i' monta't la montagne a'ec sa mère. P'i' i' y â dés fois, i' y ava't dés gros arbre' à travers du ch'min. Mon Ti-Jean po'gna't lés arbr' p'i' i' 'és ôta't de d'dans l' chemin. Sa mére 'a dit : « Dis-moé don, Ti-Jean, mé', c' que ça veut dir' que t' és si fort que çâ, toé ?

– Mé', i' dit, mâman, i' dit, j'ai tout l' tem [temps] été fort de minme !

– B'en, 'a dit, j' sava's pâs çâ, moé ; j' sava's pâs çâ ! »

Te'jours b'en qu'i's mont'nt la montagne. P'is lâ, sa mére éta't rendue fatiquée, tu comprends b'en ! Alle éta't pâs capab' monter d' minme. « Ah ! i' dit, mâman ! » I' prend sa mèr' su' son dos, p'i' r'rajev' [achève] d' la fair' monter la montagne, parç' qu' 'a éta't p'us capab' : 'a éta't fatiquée. Te'jours que, rendu en haut d' la montagne, i' y ava' in gros camp'[3] tout' bâti en logu's [logs][4] p'is dans c' camp'-lâ c''ta't t'oâs gros géants qui resta'ent là-d'dans... plutô' in gros géant, un moyen géant, p'i' in p'tit géant.

Ça fa't que Ti-Jean rent' dans l' camp', mé' sa mère a dit : « Ça appartien à que'qu'un, çartain ! I's vont nous chiper [to ship][5].

– Ah ! i' dit, sa mére, i' dit, t' âs pâs be'oin d'avoèr pêur, i' dit, j' rent'e icitte, moé, lâ, p'i' i' dit, j'ai faim, p'is tu vâs m' faire à manger, lâ ! »

I' rent'e, p'i' i' r'garde, i' y ava' enn' gross' shed[6] en arrière. I' y ava't dés quarquiers d' bœuf tout's sort's de quoi à manger. Ça fa't qu' sa mére... I' ava'ent faim tout's lés deux ; i's s' sont fait' in lunch[7], i' ont mangé au coton[8]. Ti-Jean, lui, i' ava't minm' jama's mangé d' minm' de sa vie. To'jours b'en que, in coup qu'i' on eu mangé comme i' faut comm' çâ, p'is lâ, i's part'nt, p'is lâ, mon Ti-Jean s' ma' [met] à r'gardé' à l'entour, voèr... I' trouva't qu' c'éta't b'en beau c'tte grand'

2. *Stuff* (angl.) : Bagage, biens.
3. *Campe* : Camp de chantier ; maison rudimentaire de style primitif.
4. *Log* (angl.) : Billots.
5. *Ship* [to] (angl.) : Expédier, envoyer (quelque chose), évincer, éloigner.
6 *Shed* (angl.) : Hangar, remise, abri.
7. *Lunch* (angl.) : Repas. En général, repas froid.
8. *Coton* (au) : À pleine force ; à la limite. Ici, sens superlatif.

montagn'-lâ, p'is le chac [shack][9] p'is tout', tu sé's : le camp'... Te'jours b'en que tout à coup, i' attende' [entendent] in train[10] qu' ça monta't dan 'a montagne, p'is broum ! broum ! broum ! P'is sa mèr' dit : « Ti-Jean, 'a dit, t' âs pâs pêur ?

– Ah ! i' dit, m'man, j'ai pâs pêur pâ'-en-tout', pâ'-en-tout' !

– Ah ! 'a dit, moé, 'a dit, j'ai b'en pêur.

– B'en, i' dit, atten [attends] in peu, i' dit, m'âs gu'y aller, m'âs sortir dehors, m'â' allé' 'oèr qu'est-c' qu'i' y â, qu'ést-c' qui mèn' du train d' minme ! »

I' sort-i' pâs déhors, p'i' i' aparçoét-i' pâs le gros giant, le plus gros. Lâ, le gros giant, quand il l'â vu, heille ! I' arriv' pour sauter su' Ti-Jean, ah ! mé' mon Ti-Jean gu'i a pâs donné d' chance. I' te l' po'gne, tu comprends, p'i' il l' sacre à terre. I' éta' assez fort. I' te l' po'gn' par lés pattes, p'i' i' commence à gu'i donné' enn' volée assez... Il l'âssomma't su' l' coin du camp', heille ! Le gros géan i' dit : « Lâch'-moé ! Lâch'-moé, Ti-Jean ! » Lâ, le gros giant saigna' en arrièr' d' la têt' p'is : « Lâch'-moé, lâch'-moé ! »

C' fa't qu' mon Ti-Jean l'â lâché. P'i' i' dit : « Comment c' tu t'appelles, toé.

– J' m'appell' Ti-Jean !

– B'en, oui, b'en, i' dit, j' m'aparçoés b'en d' çâ qu' tu t'appell's Ti-Jean. Bon ! b'en, i' dit, ô ké ! i' dit, rent'e icitte. I' dit, tu m'âs battu, i' dit, t'és b'en meilleur que moé ! »

L' gros giant rent'e avec Ti-Jean, p'is la mère, tu comprends b'en, quand 'a a vu rentrer c'te giant-lâ. B'en, i' éta't gros, heille ! I' ava' assez de pouell [poil] su' 'és brâs... j' pens' qu'i' ava't l' pouell' quasiment quat' pouc's de long, heille ! heille ! P'i' i' ava't dés dents, p'is dés grands ongl's c' 'ta't quésiment dés griffes, hein !

To'jours que lâ, i' éta't piteu' in peu. Lâ, tu comprends qu'i' ava't mal 'a tête. Lâ, i' prend sa pipe. I' t'ava' enn' pipe 'a éta't quésiment gross' comme enn' tâsse, t' sé's ! I' bourr' çâ d' tabac, commence à fumer... à gross' pipée, tu comprends b'en, p'i' i' gu'i donna't çâ.

To'jours b'en que, pâs longtem apras çâ, encôr' du train ! P'is ça monta' encôr' dan 'a montagne. Fa't que la mére à Ti-Jean 'a dit : « Écoute ! Encôr' du train ! 'A dit, i' y â que'qu' chose encôr' qui arrive !

– B'en, Ti-Jean, i' dit, écoute, m'man, m'âs gu'y aller !

– Ah ! le gros giant dit, laiss' faire, i' dit, m'a' arranger çâ !

– Ti-Jean dit, c'st ô ké ! »

---

9. *Shack* (angl.) : Bâtisse en forêt, habitation de style primitif.
10. *Train* : Tapage, vacarme, bruit.

To'jours b'en qu' ça pâ' été long. Boum ! Boum ! dan 'a porte. Lés deux aut's gian [géants] arrivent. I's s' mette' à r'garder la mére à Ti-Jean, mé' Ti-Jean... « Mé', qu'est-c' que tu fa' icitte, toé ?

– Ah ! le gros gian i' dit, écoute, Ti-Jean, i' dit, i' reste icitte, parç' que, i'...

– L'un... l' deuxièm' gian i' dit, oui, i' dit, m'âs te l' trimer [to trim][11] !

– B'en, i' dit, tu l' trim'râs pâs çartain, parç' qu'i' dit, r'gâr' c' qu'i' m'â fait'. I' dit, i' ést b'en plus fort que tout' no's t'oâs ! I' dit, i' ést capab' de nous batt'e, i' dit, tou' 'és t'oâ' ensemble ! »

Lés aut's giants voula'ent pâs crèr' [croire] çâ. « B'en, si tu m' cré's pâs, i' dit, fa's-toé pâ' asseyer par lui parç' que, r'gâr'...

– Lés deux gian i' ont dit, on t' cré' b'en, ça a b'en du bon sens ! »

Te'jours que l' gros giant jongla't tout l' temps qu'est-ce qui éta't pour faire avec çâ. Te'jours, b'en qu'i' di' à la mére à Ti-Jean, i' dit : « B'en d'abord, i' dit, vous allez resté' icitte, i' dit, vous aut's, p'i' i' dit, vous allez fair' la cook'rie [cookery][12] pour n'us aut's. N'us aut's, on n'â pâs l' temps : on pâss' tout' not' journée dans l' boâs, à ramâsser dés animaux pour manger, p'is tout çâ, p'i' à 'a fin du compte, on arriv' dés fois trop târd, le soèr, pâs l' temps de s' faire à manger. Tu vâs nous faire à manger !

– B'en, 'a dit, voulez-vou' a'oèr à manger t'ut suite ?

– Ah ! i' dit, oui, çartain ! »

Ça fa't qu' la bonn' femm' commence à gu'ieu [leur] faire in r'pâs, couper dés p'tits morceaux d' viande. Ah ! le giant dit : « C'ést pâs d' minm' qu'on mange, n'us aut'e' icitte ! I' dit, n'us aut'es, on mange, i' dit, quésimen in quartier d' bœuf chaque, i' dit. Moé, j'en prends in gros, p'i' i' dit, l'autre en pren in plus p'tit, p'is lâ, apras çâ, i' dit, enn' coupl' de fess's de mouton ; p'i' i' dit, pour not' dessert, i' dit, enn' douzain' de poules ! »

Ah ! Ça fa't qu' tu comprends b'en. 'Cou' don, b'en, Ti-Jean, i' di' à sa mère, i' dit : « O Ké ! M'âs tout' arranger çâ ! » Bon ! lâ i' t'ava' enn' gross' faïeur pléce [fire place][13], lâ, t' sé's. Mon Ti-Jean commence à mett' dés logu's là-d'dans, faire in gros feu p'i' i' accroch' lés quartié' [quartiers] au-d'ssus. Tu comprends b'en qu'i's faisa'ent pâs cuir' leu' viand' beaucoup, lés giants, 'és aut's. D'abord qu' 'a éta't juss' in peu fumée, lâ, c'éta't tout' c' qu'i' ava'ent besoin, 'és aut's. I's manga'ent çâ, le sang... ah ! c'ta't juss' [juste] bon pour 'és aut's, tu comprends b'en. I's t' mangea'ent çâ...

---

11. *Trim* [to] (angl.) : Arranger, raboter. Ici : *rosser*.
12. *Cookery* (angl.) : Cuisine.
13. *Fire place* (angl.) : Foyer, âtre.

To'hours b'en qu'i's t'ont fait in snack[14]. Ah ! lés gian i' ava'ent trouvé çâ meilleur que jama's, parç' que, tu sé's, Ti-Jean, i' ava't fait in beau feu, lâ. Ah ! Lés gros gian éta'ent b'en b'en contents.

Ça fa't que, ça a b'en donné longtemps d' minme, enn' bonn' secousse[15], to'hours, tu sé's. To'hours que, à in moment donné, le gros giant, i' tombe en amour avec la mére à Ti-Jean. I' 'a trouva' assez fine, tu comprends b'en. Fa't que mon Ti-Jean, b'en, lui, i' coucha't dans son coin, p'is le pér' giant, lui, b'en, i' éta't rendu qu'i' ava't pris la mère à Ti-Jean, tu comprends b'en ! Fa't que, to'jours b'en, in bon coup, le gros giant s' réveill' dan 'a nuit, p'i' i' di' à 'a mére à Ti-Jean, i' dit : « Qu'est-c' t' en penses ? C't enfant-lâ, i' â que'qu' chose, ça a pâs d' bon sens !

– 'A dit, moé 'tou[16] 'a dit, i' m' semb' pâs qu'i' éta't tant... si fort que çâ. J' trouv' qu' ça a pâs d' bon sens ! Que c' c'ést qu'i' peut b'en a'oèr ? Je l' sé's pâs !

– Ah ! b'en, i' dit, i' â que'qu' chose, çartain ! I' dit, r'gâr' b'en, i' dit, i' dort b'en dur, tu l'attends [entends] ronfler, lâ. I' dit, vâ don 'oèr, p'i' i' dit, r'gâr' pou' 'oèr si i' a'ra't pâs que'qu' chose, su' lui en que'qu' pârt, qui l' mat fort de minme. I' dit, ça a pâs d' bon sens ! I' â que'qu' chose !

– B'en ! O ké ! 'a dit, m'âs gu' y eller ! »

'A pârt, p'i' 'a vâ l' voèr. 'A rouv' sa ch'mis' p'i' 'a s' ma' [met] à r'garder, p'i' 'a trouv' ce p'tit ruban vert-lâ, t' sé's. Ah ! elle, ça gu'i f'sa't pâs grand-chose, ce p'tit ruban vert-lâ. 'A r'tourn' voèr le giant. « B'en, 'a dit, j'ai rien vu qui ava't su' lui qui pouva't l' mett' fort. 'A dit, i' a juss' in p'tit ruban ver' à 'entour' de lui ; 'a dit, ça peut pâs l' mett' si fort que çâ !

– Ah ! b'en, i' dit, pauv' toé, c'ést çâ ! Ot's-y, ôt's-y, i' dit, tu 'oèr çâ, i' dit, ôt's-y ! »

C' fa't qu' 'a pârt p'i' 'a vâ gu'i ôter, tu comprends b'en. Elle, 'a pensa't pâs c' qui éta't pour arriver, hein ! Fa't que, le gros giant, i' po'gn' le ruban vert, p'i' il l'accroche en haut, au haut d'in châssis. P'is lâ, i' arriv' p'i' i' réveill' Ti-Jean, p'i' il l'asseya't. I' voya't b'en qu'i' éta't p'us fort. I' te l' po'gne, hein ! P'is lâ, i' gu'i a-t-i' pâs fourré la plus v'limeuse [venimeuse] de[17] volée qui ava't jama's mangée d' sa vie : lés deux yeux noèrs, le sang r'vola't[18] partout. P'i' i' te l' po'gn' p'i' i' te l' sacr' dehors. Quiens ! P'is, lâ, b'en i' dit : « Si i' ést pâs mort lâ, i' dit, i' vâ mourir b'en vite[19]. J'irai le rach'ver d'main matin ! »

---

14. *Snack* (angl.) : Festin, régal, repas copieux.
15. *Secousse* : Période de temps.
16. *Itou* : Aussi, pareillement, de même.
17. *Velimeux de* : Sens superlatif. Terrible.
18. *Revoler* : Jaillir, être lancé, projeté, se répandre à distance.
19. *Vite* (bien) : Bientôt

Le gros giant, lâ, i' éta't b'en content. I' éta't fier de son coup. Lâ, i' pârt p'i' i' vâ s' coucher. Te'jours b'en qu' mon Ti-Jean i' â resté enn' bonn' secousse à terre, lâ, tu comprends b'en ! I' éta't sans connaissance. I' ava't mangé la plus maudit' volée qu'i' ava't pâs vue [eue].

To'jours que, i' s' réveille ; p'i' à in moment donné, i' éta' à pe' près cinq heur's du matin, lés giants dorma' encôre. Mon Ti-Jean s' leve, p'i' i' écouta't çâ. Ça ronfla' encôre, lés giants dans l' camp'. Fa't qu' lâ, i' pâr' à tâtons... I' ava't d' la misère à voèr clair ; i' ava't lés yeux quésiment tout's bouchés. I' descend la montagne, saut' par su' l'aut' bord. I' descenda't ; p'is lâ, tu comprends b'en, en dargnié' [dernier], i' faisa't grand jour, et puis, lâ, lés giants s' sont réveillés. P'is lâ, i' s' sont mi' à chercher Ti-Jean, p'i' ils l' trouva'ent pâs. Tu comprends b'en, i's pensa'ent pâs... « Ah ! i' ont dit, i' vâ arriver... Peut-êtr' que'qu'in gu'i a'râ aidé, peut-êt' que'qu'un l'â ramâssé, p'i' i'ést parti, lâ. On n'a pâ' à s'en inquiéter b'en b'en ! »

P'is lâ, Ti-Jean descenda't tout l' temps, p'i' i' attenda't [entendait] coulé' enn' rivière, en bâs. Fa't qu' lâ, i' s'en alla't tout l' temps su' l' train[20] d' la rivière, t' sé's. Te'jours, quand i'ést arrivé à 'a rivière, lâ, i' s'ést lavé comme i' faut. Lâ, ça gu'i a fait' b'en du bien, t' sé's. Mé' lâ, i' éta' assez fatiqué, p'i' assez malade, tu comprends b'en, de s'êtr' fait' batt' de minm' qu'i' éta't resté lâ, au râs la riviére, p'i' i' dorma't lâ, p'i' i' éta't quésiment malad' de d' çâ.

To'jours b'en que su' c' bord de c'tte minme riviér'-lâ, i' y ava' enn' princess' qui s' prom'na't tout l' tem [temps] en carrosse avec son cocher, et puis, te'jours b'en qu' 'a s' prom'na't dans l' chemin, p'i' alle a vu çâ au bord d' la riviér' que'qu'un qui grouilla't. 'A fa' [fait] arrêter son cocher, 'a dit : « Dis-moé don, 'a dit, i' â quelqu'un, lâ ! » Fa't que l' coché' arrêt' p'is la princesse, 'a pârt p'i' 'a vâ l' voèr. Ah ! b'en, tu comprends b'en, quand all' l'â vu arrangé d' minme, all' l'a fait' embarquer par le cocher dans son carrosse, p'i' all' l'â emm'né au château, p'i' 'a l' soigna't b'en comme i' faut. Ah ! b'en, lâ, mon Ti-Jean, ah ! b'en lâ, i' éta't vraiment b'en soigné, mieux qu'i' ava't jama's 'té d' sa vie. I' ava't tout', tout', tout'. P'is le roi, il l'aima't, il l' trouva't... heille ! i' éta't smatt' [smart][21]. B'en, i' ava't te'jour' été smatt', Ti-Jean !

Te'jours que lâ, mon Ti-Jean, ça f'sa' enn' bonn' secouss' qu'i' éta't rendu au château, mé', lâ, i' pensa't tout l' tem à son v'limeux d' giant, lâ, à son ruban vert qu'i' ava't pardu. To'jours b'en qu'in moment donné, i' fa' encôr' la minm' chos' qu'i' ava't faite : i' pârt dan 'a nuit, désart' la princesse, sort du château, p'i' i' s' pârt, p'i' i' s'en vâ trouvé' encôr' sa mârraine. To'hours qu'i' arriv' lâ ; i' cont' çâ à sa mârrain' qu'est-c' qui gu'i ava' arrivé. « B'en, 'a dit, pauv' Ti-Jean, c'ést don b'en d' valeur[22] ! Mé', 'a dit, moé, c'ta't mon seul pouvoèr que j' pouva's t' donner,

---

20. *Train* : Bruit. Il se guidait sur le bruit de la rivière.
21. *Smart* (angl.) : Gentil, prévenant, intelligent.
22. *Valeur* (de) : Malheureux, fâcheux, regrettable.

in ruban vert. 'A dit, lâ, j' peux pâs t'en r'donné' in aut'. Mé', 'a dit, la seul' chos' que tu peux faire, 'a dit, r'tourne au camp' dés giants, p'is lâ, 'a dit, ton ruban vert, i' ést accroché au côté d'in châssis[23], p'is, 'a dit, lâ, i' vâ f'oèr [falloir] qu' tu prenne' enne échell' p'i' ôter l' châssis, à la noèrceur, quant' lés giants vont dormir, p'i' asseyer de r'voler ton giant... ton ruban plutôt, et puis tu vâ' êt'e aussi fort comm' t' éta' avant.

– Ça fa't qu'i' dit, ô ké ! J' su's b'en content, i' dit, j' su's b'en content, ma marraine, j' su's b'en content ! »

Fa't qu' lâ, i' s'en r'tourne au château. P'is c'tte fois-lâ, i' ava't pâs l' temps, tu comprends b'en. Lâ, i' arrive... quand i' a arrivé au château i' éta't rendu quésiment târd dan 'a nuit. Ça fa't qu'i' s'ést r'couché back[24], hein ! To'jours b'en que lâ, le lend'main soèr, i' s' pâr' encôre, i' s' couch' de bonne heure, p'is, l' lend'main s' leve encor' dan 'a nuit, p'i' i' pârt p'i' i' mont' pour r'monté' 'a montagne.

Ça fa't que lâ, i' arrive au camp', au camp' dés giants. Te'jours b'en qu' lâ, b'en, il écouta't. Ça ronfla't, lés giants, assez fort qu'i' éta't b'en proch' sûr de son coup. Ça fa't qu' lâ, i' s' fa' enn' p'tite échelle, i' s'en vâ dans l' boâs, s' fa' enn' p'tite échelle, pour monter. C'ta' haut. P'i' i' monte, to'jours, et p'is lâ, comme i' arrive, tu sé's b'en, il arrach' le châssis, et p'is comme i' arracha't l' châssis, i' attend-i' [entend] pâ' in dés giants qui lâche in cri. I' dit : « C'ést b'en fini, j' su's mort çartain ! » Mé', lâ, i' s' ma' à écouté' encôre ; lés giants r'parte' à dormir ! Ça fa't qu' lâ, lâ, i' descen en bâs, i' ava't l' châssis dan 'és mains. I' éta't pris... I' descen en bâs, vâ r'mett' le châssis lâ pour pâs m'ner trop d' train, p'is lâ, i' r'monte. Prend son ruban. P'is lâ, i' prend son ruban, p'is lâ, pour être... pour fair' sûr[25] de son coup – lés giants s' réveill'nt pâs – en haut d' son échelle, i' mat son ruban t'ut suite à l'entour de son corps, p'is lâ, i' descend l'échelle. Ça fa't qu' lâ, i' éta't pâs sûr de son coup que c'ta't vra' qu'i' éta' aussi fort comme i' éta't.

Fa't qu' lâ, i' s'asseill' [s'essaie] t'ut suite, heille ! I' po'gn' le coin du camp', p'is lèv' le coin du camp' : bougn ! bougn ! Ah ! tu comprends b'en qu' lâ lés giants s' sont réveillés, hein ! Ah ! fa't qu' lâ, heille ! le gros gian arrive encôre. Lâ, ça fa't qu' lâ, mon Ti-Jean, lâ, i' te l'ava't. Lâ, i' te l' po'gne. Souign' [swing][26] le giant su' in bord p'is su' l'autre. Bing ! Bang ! Arriv' lâ, p'is frapp' lés aut's gian avec. I' 'és tue tout's lés t'oâs ! I' ava't la force... I' dit : « Ça ser' [sert] à rien, i' dit, lâ, j'ai p'us d' chance à prend'e avec eux aut's ; i' dit, r'gârd c' qu'i's m'ont fait' ! » Tue lés t'oâs giants. Ça fa't qu' lâ, i' di' à sa mére, i' dit : « Vous, i' dit, c'ést pâs d' vot' faute, vous, m'man, i' dit, vous m'avez fait' çâ, c'tte affair'-lâ, i' dit. En t't's lés câs, i' dit, ça m' fa't b'en d' la pein' que vous m'avez fait' çâ, mé' en

23. *Châssis* : Fenêtre.
24. *Back* (angl.) : Sens général : arrière, retour au lieu ou à la situation dont il a été question. *Il s'est recouché*.
25. *Sûr* (faire) : Expression anglaise : S'assurer.
26. *Swing* [to] (angl.) : Mouvement rythmé, oscillation, branle, répétition d'un mouvement oscillatoire.

tou' 'és câs, i' dit, j' vous emmène a'ec moé, parce que, i' dit, lâ, i' dit, c'ta't pâs d' vot' faute ; c'éta't le pér' giant qui vous faisa't fair' çâ ! »

Ça fa't qu'i' emmèn' sa mére. I' descend sa mére a'ec lui, puis, i' s'en r'tourne au château. Ça fa't qu' lâ, i' arrive au château, apra' a'oèr fait' tout' c'te ravag'-lâ, tu comprends b'en, i' faisa't grand jour, p'is la princess' le chercha't. P'is lâ 'a dit : « Dis-moé donc qu'est-c' tu faisa's, Ti-Jean ?

– B'en, i' dit, j' t'ava's pâs dit çâ, i' dit, ma mère, 'a resta' en haut, là-bâs dan 'a montagne, p'is lâ, i' dit, j'ai 'té la 'oèr, p'i' i' dit, j' trouva's, i' dit, qu' 'a voula't v'nir voèr le château.

– Ah ! b'en, la bell' princesse, 'a dit, j' su's b'en content' qu' t' eille [tu aies] amené ta mére ! Si tu me l'ava's dit... T' a'ra's dû m' dir' çâ plus vit' que çâ qu' ta mèr' viva' en haut. 'A dit, lâ, 'a dit, on vâ vous donner... 'A dit, i' y â enn' bell' plaç' pour elle. 'A dit, on vâ gu'i faire enn' belle... un' bell' p'tit' méson qu'on â pour elle, lâ, p'i' on vâ gu'i donner çâ, lâ, p'is tu pourrâ' aller resté' avec elle ! »

Bon ! b'en, i' éta't... 'a éta't b'en contente. Sa mère, 'a ava't jama's vu un' si bell' maison d' sa vie.

To'jours b'en que, lâ... ça faisa' enn' secouss' qu'i' resta't lâ, p'i' i' éta't b'en, heille ! b'en heureux, b'en, b'en heureux, tu sé's, heureux comm' jama's, tu sé's, heureux comm' dés princes, comme on dit hein ! To'jours b'en que ça a pâs duré trop longtemps ; in moment donné i' y enn' gang[27] de, enn' gang de barbâre' on arrivé, tu sé's, pour v'nir voler l' château du roi, pour v'nir ôter l' château au roi. To'jours b'en que, lâ, le roi di' à Ti-Jean : « C'est b'en d' valeur, mon Ti-Jean, vâ f'oèr [falloir] qu' j'a'lle en guerre, p'is j'ai pâs beaucoup d' soldâts, p'i' i's sont pâs b'en b'en forts. To'jours b'en que, i' dit, j' sé's pâs l' guiâb' que c' que m'âs faire. Pour moé, j' vâ' êt'e ôbligé d' leu' donner mon château !

– Ah ! i' dit, mon roi, i' dit, m'â' aller vous éder [aider], i' dit, à 'a guerre.

– B'en, oui, mé' Ti-Jean, i' dit, toé que c'ést qu' tu peux faire, toé, i' dit ? T' és trop p'tit, p'is t' és trop jeune, p'i' i' dit, tu peux pâs rien fair' lâ !

– Ah ! i' dit, mon roi, i' dit, j' su's capab' de fair' que'qu' chose !

– Mé', i' dit, t' és pâs fort !

– Moé, i' dit, j' su's pâs fort ? »

I' prend le... I' y ava' in gros pir' [pier][28] de ciment, enn' gross' clôture de ciment, t' sé's. Te'jours que Ti-Jean, i' lev' la clôture de ciment. Le roi dit : « Heille ! Ti-Jean, Ti-Jean ! Lâch' c'tte clôtur'-lâ, tu vâs la sacré' à terre. Mé', i' dit, j' pensa's jama's qu' t'éta's si fort que çâ. Comment ça s' fa't que t' és si fort comm' çâ, toé ?

---

27. *Gang* (angl.) : Groupe, troupe.
28. *Pier* (angl.) : Pilier, pont.

– Ah ! b'en, i' dit, moé, i' dit, j'ai to'jour' été fort comm' çâ, i' dit, mon roi !

– Ah ! b'en, i' dit, comm' çâ, i' dit, tu pourra's peut-être m'éder, tu pourra's m'éder ! »

B'en, lâ, i' s' ma' à organiser sés soldats, tu comprends. Dans c' temps-lâ, i' ava't pâs dés arm's comme aujourd'hui, i' ava't juss' dés grands couteaux, lâ, t' sé's, dés glaiv's, et p'is j' pense, j' sé's pâs si i' ava't minm' dés épées, dans c' temps-lâ.

To'jours b'en que mon Ti-Jean, i' di' au roi, i' dit : « Quiens, moé, j' m'â' aller m' fair' faire in épée ! »

I' pârt p'i' i' s'en vâ su' l' forgeron, i' s' fa't faire in épée. B'en, alle ava't à pe' pras comm' six pieds d' long. P'is c'ta't pésant, çâ, c'ta' à peu pras... c'ta't pâs l'vab'e[29], hein ! Mé' lui, i' te l'va't çâ, heille !

Te'jours b'en que i' di' au roi : « B'en, i' dit, lâ, d'main, i' dit, on pârt le matin. I' dit, moé, j' m'âs partir avant vous, tandi' qu' vous, vous allez partir avec vos ch'faux, p'i' i' dit, moé, b'en lâ, i' dit, j'ai 'ienqu' [rien que] juss' mon couteau : lâ, lés ch'faux, i's pourront pâs porter mon couteau, i' dit, çartain ! M'âs partir avant vous, p'i' i' dit, lâ, i' dit, lâ, i' dit, j' m'en vâs vous éder, i' dit, j' m'en vâs vous attend'e.

– O Ké ! »

Te'jours b'en qu' mon Ti-Jean pâr' a'ec son grand couteau et p'is, en pâssant à 'a port' d' la ville, tu sé's, la port' du roi, lâ, i' y ava' enn' grand' clôture, lâ, p'i' i' y ava' enn' gross' port' de fer. Ti-Jean, i' lev' la port' de fer ; tu comprends b'en, i' y ava' enn' gross' po'gnée apras. Te'jours que i' pâr' avec la port' de fer. Lâ, i' s'en vâ en avant dés enn'mis, tu sé's.

Te'jours b'en qu'i' attenda't, i' attenda't lâ, tu sé's. I's dorma'ent, tu sé's. I' éta'ent tout' campé 'és aut's lâ, p'i' i's dorma'ent. Mon Ti-Jean s'avance, tu comprends. I' 'és réveille. Tu comprends b'en, un se l'va't, p'is mon Ti-Jean arriva' avec sa grosse épée, p'is sa porte : in coup d' port' p'is lés gâ' [gars] arriva' avec leu's épées 'és aut's ; i' ava'ent pâs d' chanç' pâ'-en-tout'. In coup d' porte, in coup d'épée, tue un, tue l'autr' à 'a fin du compte, i' és â quésiment tout's tués, p'is l' restant d' la gang, tu comprends b'en, qu'i's s' sont sauvés, i' on eu assez pêur, tu comprends b'en !

Te'jours b'en quand le roi â arrivé avec sa gang, mon Ti-Jean s'en r'vena't. « Mé', i' dit, que c'ést qu' tu fa's lâ, Ti-Jean ?

– Ti-Jean i' dit, i' dit : B'en, i' dit, mon roi, i' dit, j' lés ai quésiment tout's tués !

– B'en, le roi dit, c' pâs vra' !

---

29. *Levable* : Qui peut être levé.

– B'en, i' dit, v'nez voèr ! »

Mon Ti-Jean r'tourne. Le roi aparçoét-i' pâs çâ : lés soldâts, tout' la gang de barbâr's tout' à terre, tout' à mo'quié morts. I' 'n n-ava't d'aut's, minm' qui réussissa' à se r'lever ; p'is ceux qui se r'leva'ent, i's s' poussa'ent[30], tu comprends b'en, p'is heille !

Ça fa't qu' lâ, i' dit : « B'en, mon Ti-Jean, on ést correck, on s'en r'tourne, i' dit, o' 'és â tout's battus. I' dit, j' su's b'en content ! J' pensa's jama's qu' tu f'ra' in affair' de minme ! »

Te'jours qu'i's s'en r'tourne' au château, p'is lâ, le roi t'â fait enn' fête. I' t'â tout' invité enn' gang de monde, tu comprends b'en. Et p'is, lâ, la princesse, quand 'a a su qu' mon Ti-Jean ava't fait tant de chos's que çâ, alle éta' assez... ah ! b'en, c'ést b'en... c'ést b'en en quoi, alle ést tombée en amour après Ti-Jean, tu comprends b'en.

To'jours b'en que le roi d'abord, i' dit : « Quiens, d'abord qu' t' és t-en amour a'ec Ti-Jean, i' dit, moé, i' dit, on vâ fair' lés fiançâille' en minm' temps ! »

Ça fa't qu' lâ, i' a fiancé sa fille avec, lâ, Ti-Jean. P'i' i's t'ont fait in gros festin, tu comprends b'en. P'is lâ, tout' le village éta't tout' en pa' [paix] parç' qu'i' y ava't p'us r'guien qui lés nuisa't.

Te'jours b'en que, in peu plus târd, t' sé's, ah ! b'en â follu que le roi marie Ti-Jean parç' que la princess' tu comprends b'en, all' l'euma't tell'ment, et p'is le roi 'tou l'aima't tell'ment !

Ça fa't que la princesse... le roi i' â marguié sa princesse, p'i' i' â fait in aut' beau p'tit château à Ti-Jean au côté du sien. P'is lâ, i' ont vécu longtemps, p'i' i' on eu beaucoup d'enfants.

30. *Pousser* (se) : S'enfuir, s'en aller rapidement.

31 – LE PÊCHEUR ET LE ROI DES POISSONS

C'était un pêcheur très pauvre. Sa seule nourriture était le poisson. Il allait à la pêche tous les jours. Une bonne journée, il attrape le roi des poissons.

Ce dernier lui crie : « Libère-moi ! Libère-moi ! Je vais te faire faire une pêche abondante ! » Évidemment il le laisse aller et attrape une grande quantité de poissons. Il revient donc chez lui avec une abondante pêche. Sa femme, étonnée, lui demande où et comment il a capturé ces poissons.

« Eh bien ! Sais-tu ce qui m'est arrivé aujourd'hui ? J'ai attrapé le roi des poissons et je l'ai rejeté à l'eau en échange de la promesse de me procurer une excellente pêche. Regarde la belle prise !

– Mais, dit la femme, es-tu fou ? Pourquoi l'as-tu relâché ? Si par hasard tu l'accroches une autre fois, garde-le ! Nous pourrions devenir riche une fois en possession de ce poisson, et oublier notre pauvreté actuelle !

– Mais, je pensais bien faire en acceptant l'offre du roi des poissons ! Si jamais la même chance se répète, je le garderai, c'est entendu ! »

Il continue donc son métier de pêcheur ; chaque jour il retourne à la pêche. Un bon jour, il attrape de nouveau le roi des poissons. Celui-ci adresse la même demande, lui fait la même promesse. « Non, non ! Ma femme va être bien furieuse, si je te relâche. Elle m'a dit de te garder, même si je ne prenais qu'un poisson. C'est pourquoi je ne puis te rejeter à l'eau !

– Alors, ta décision est prise... tu es bien décidé à ne pas me relâcher ?

– Je ne te libère certainement pas !

– Très bien ! C'est entendu. Garde-moi ! Lorsque tu arriveras chez toi, tu donneras ma chair à ta femme, ma tête à ta chienne, mon ossature à ta jument et tu iras enterrer mes viscères dans le jardin ! »

De fait, le pêcheur retourne chez lui, dépèce le poisson et en distribue les parties tel que convenu. Au bout d'un an et un jour, sa femme mit au monde trois petits bébés en tout ressemblants, sa jument eut trois beaux poulains semblables, sa chienne eut aussi trois beaux petits chiens parfaitement identiques. Dans le jardin, avaient poussé trois beaux rosiers supportant trois belles épées en tout semblables.

Avec le temps, ces êtres disparates se sont développés. Un bon jour, Ti-Jean, l'un des trois garçons rendus à un certain âge, dit à son père : « Moi, je vais partir pour tenter de me trouver de l'ouvrage quelque part et ainsi gagner ma vie, plus tard.

– Tu es encore trop jeune, voyons !

– Papa, il faut que j'aille voir ce qui se passe ailleurs, dans les autres pays ! »

Bien décidé, il gagne l'écurie, selle son cheval, amène son chien et ramasse son épée dans le jardin. Au moment de prendre la route, il dit à son père : « Ne soyez pas inquiet, papa. S'il m'arrive quelque malheur, la fleur de mon rosier va se faner ! »

Après un assez long voyage, il parvient à une ville en deuil : tout y était sombre et de grands drapeaux noirs flottaient partout ! Il se demande bien ce qui se passe dans cette ville. Il demande à une femme qu'il rencontre : « Qu'est-ce qui se passe ici ?

– C'est la période du grand deuil. À tous les ans, un monstre – on l'appelle la bête-à-sept-têtes – exige qu'on lui donne une personne en pâture. Pour la satisfaire, on lui abandonne d'ordinaire une personne tirée au sort. Cette fois-ci, la bête est plus cruelle, elle exige qu'on lui livre la fille du roi. Le monarque ne veut pas sacrifier sa fille. On ne sait plus que faire. C'est une bien triste situation !

– Cette bête-là ne doit pas être aussi féroce qu'elle en a l'air. Pourquoi ne la tuez-vous pas ?

– Eh bien ! C'est impossible de la tuer. D'ailleurs, tout le monde a essayé de la tuer, mais sans succès ! »

Ti-Jean prend le chemin de l'endroit où, lui a-t-on dit, la bête-à-sept-têtes se tenait. À son arrivée sur les lieux, il se trouve en face d'une bête hideuse comme il n'en a jamais vu de sa vie. Alors que la bête s'apprête à sauter sur lui, Ti-Jean met pied à terre, son épée à la main. Pendant que le chien mord la bête et que le cheval y va de ruades, Ti-Jean vient à bout de couper une tête. Cette perte évidemment affaiblit un peu la bête !

Ti-Jean lance une autre attaque, aidé de son chien et de son cheval qui l'assistent de la même façon, et parvient à couper une deuxième tête. À force de multiplier les attaques et les mêmes tactiques, Ti-Jean abat enfin la septième tête. La bête s'écroule naturellement pour ne plus se relever.

Ici, il faut rappeler que le roi avait promis la princesse comme épouse à celui qui tuerait le monstre. Ti-Jean avait donc mérité la récompense promise !

Une fois la bête terrassée, Ti-Jean prend soin d'extraire les langues des sept têtes et de les placer dans un grand mouchoir qu'il accroche solidement à sa selle avant de reprendre la route.

Il y avait, dans la ville, sept petits charbonniers qui désiraient tuer la bête-à-sept-têtes ; l'un d'eux ambitionnait d'épouser la princesse.

Ils partent donc à la rencontre du monstre dans l'espoir de le tuer à coups de pioches et de différents autres outils. Au bout de la route conduisant à la cachette de la bête, ils trouvent son cadavre privé des sept têtes qui gisaient sur les lieux. Leur travail en est donc simplifié. Ils ramassent les têtes et vont les montrer au roi en lui disant : « Nous avons tué la bête-à-sept-têtes ! »

Le roi n'en croyait pas ses yeux. Les petits charbonniers avaient tué la bête !

Alors, le roi s'est dit : « Il va falloir que j'honore ma promesse ! » Le roi répugnait un peu à donner la main de sa princesse à un charbonnier, mais il dit à l'un des soi-disant héros : « Puisque tu as tué le monstre, tu auras ma princesse ! »

Le roi prépare alors un grand festin en vue des noces de sa fille. Pendant ce temps, Ti-Jean se tenait aux abords du château. Il portait toujours les sept langues. Au milieu du repas, Ti-Jean envoie son chien chercher le plus beau rôti de la table. Tout naturellement les serviteurs du roi poursuivent le chien et aboutissent à la cachette de Ti-Jean. On arrête celui-ci et on l'emmène devant le roi. « Comment se fait-il, demande le monarque, que tu aies envoyé ton chien enlever mon plus beau rôti ?

– Sire, répond Ti-Jean, personne ne voulait me laisser entrer ici, alors que j'avais un message important à vous transmettre !

– Quel est ce message si important ?

– Pour le moment, Sire, laissez parler les autres ! Moi, je parlerai après. »

On en était rendu au moment où les petits charbonniers racontaient comment ils s'y étaient pris pour tuer la bête-à-sept-têtes. C'est le roi qui leur avait posé la question. L'histoire des charbonniers est assez brève : « Nous avons affronté la bête tout bonnement, armés de nos couteaux, nos grattes et autres outils, et nous avons eu la chance de couper les têtes que vous voyez ici comme preuves tangibles.

– Vous avez raconté la vérité ! dit le roi. Voilà bien les sept têtes ! »

Ti-Jean entre en scène . « Écoutez, maintenant le récit de mes aventures. Quand je suis arrivé dans cette ville, je l'ai trouvée en deuil. On m'a appris la présence d'un monstre que personne ne pouvait tuer. Aidé de mon chien et de mon cheval, j'ai tranché à coups d'épée les sept têtes de cette bête. Voici la preuve : je possède les sept langues.

– C'est impossible ! s'exclame le roi.

– Visitez donc les têtes, Sire ! Vérifiez donc si ces têtes ont des langues ! »

Le roi fait ouvrir les têtes et n'y découvre aucune langue. Furieux, il semonce les petits charbonniers . « Tas de menteurs ! Il est évident que votre récit est rempli de faussetés ! Dehors, tout le groupe ! »

Le roi a marié sa fille à Ti-Jean, parce qu'il avait vraiment tué la bête. Ses preuves étaient irréfutables.

On célèbre les noces. La nuit venue, Ti-Jean se retire en compagnie de la princesse. Il aperçoit une petite lumière au loin et en demande l'explication à la princesse. « C'est un endroit dangereux, répond la mariée. Il ne faut pas y aller ! C'est là la demeure d'une sorcière. Ceux qui vont la visiter sont changés en statues de sel !

– Comment ? Est-ce possible ? » réplique Ti-Jean.

Avant d'aller au lit, Ti-Jean demande à la princesse . « Est-ce que je puis placer ma selle entre nous deux ?

– Pourquoi ?

– C'est une idée qui me passe par la tête !

– Soit ! » conclut la mariée.

Aussitôt la princesse endormie, Ti-Jean se dirige vers la lumière de la sorcière, en compagnie de son chien. La sorcière l'accueille à sa porte en lui disant . « Ton chien me fait réellement peur, tu sais ! Attache-le donc en te servant d'un de mes cheveux ! »

Ti-Jean obéit, mais est changé aussitôt en statue de sel. Or, à ce même moment, à la maison paternelle, une fleur du jardin commence à se faner. Le frère de Ti-Jean dit à son père . « Regarde, la fleur est fanée ! Mon frère est en péril ! Il faut donc que j'aille voir ce qui se passe ! »

Lui aussi selle son cheval, prend son chien en laisse, après avoir choisi son épée au jardin. Il suit les traces de Ti-Jean, parvient au château, le matin, au moment où la princesse, dehors, cherchait en vain son époux. Les deux frères se ressemblaient tellement que la princesse demande au second voyageur . « Que fais-tu ici, toi ? » De là, le nouvel arrivant se dit . « C'est bien ici que mon frère était ! »

Il passe donc la journée avec la princesse. Sa grande ressemblance avec Ti-Jean avait écarté tout soupçon. Le soir, il se dirige vers la chambre à coucher. Avant de se mettre au lit, il lui demande . « Si je mettais mon étrille entre nous deux, qu'en dirais-tu ?

– Tiens ! Encore un plan ! dit-elle. Hier soir, c'était ta selle et maintenant c'est ton étrille ! Je te donne toute permission en ce qui a trait à l'étrille ! »

Il jette un coup d'œil au loin et aperçoit la petite lumière. Il demande à la princesse ce qu'elle signifie. « Je te l'ai pourtant dit, hier soir ! répond la princesse. C'est la demeure d'une sorcière. Si tu allais la visiter, tu deviendrais une statue de sel ! »

Le frère de Ti-Jean se dit à lui-même . « C'est là que mon frère se trouve ! » Il attend le moment où la princesse dort et il se met en route, à cheval, accompagné de son chien, vers la lumière de la sorcière.

Cette dernière attend le voyageur à sa porte, et, sous prétexte de craindre le chien, elle le transforme en statue de sel.

Chez le pêcheur, le troisième fils constate qu'une autre fleur s'est fanée. Il dit donc à son père . « Mon autre frère est en péril. Je pars à son secours !

– J'ai déjà perdu deux garçons, s'écrie le père. Prends les plus grandes précautions pour ne pas subir le même sort que les autres !

– Papa, je vais tout surveiller attentivement, je vous le garantis ! »

À son tour, il part donc sur son cheval, suivi de son chien et armé de son épée. Il arrive, le matin. La princesse cherche désespérément son conjoint. En voyant le troisième voyageur, elle s'écrie . « Pourquoi pars-tu si tôt le matin, alors que je dors ?

– Ah ! simple habitude de faire une promenade au grand air. Je ne m'endormais plus ! »

La princesse passe encore la journée avec lui. Le soir, avant de se coucher, le troisième voyageur demande à la princesse . « Que dirais-tu si je plaçais ma brosse entre nous deux ?

– Drôle de question ! Avant hier soir, c'était ta selle, hier soir, c'était l'étrille, aujourd'hui c'est la brosse. Enfin ! Agis comme tu l'entends ! »

À la vue de la petite lumière, le nouveau mari pose la même question que les autres et reçoit la même réponse.

Cette fois-ci la princesse lui reproche de ne pas avoir de mémoire après les explications données l'avant-veille et la veille. « C'est vrai, c'est vrai ! » dit-il, feignant de se rappeler le tout.

La princesse, une fois endormie, le voyageur rejoint la sorcière, accompagné de son chien et armé de son épée. La sorcière feint de nouveau la peur . « Je crains ton chien ! Prends un de mes cheveux et attache-le ! »

Là, évidemment, notre jeune homme se douta aussitôt de quelque chose . « Non, non, non ! dit-il. Garde ton cheveu ! Si tu ne délivres pas mes frères et tous les autres transformés en statues de sel, tu vas goûter de mon épée ! »

Il y avait tout un monde de statues dans la salle. La sorcière ne pouvait pas résister à la volonté du dernier jeune homme parce qu'il avait en main son épée magique. Le roi des poissons avait communiqué une force irrésistible aux épées des rosiers. Le malheur des autres frères venait du fait qu'ils avaient visité la fée sans porter leur épée. Donc, la sorcière, apeurée par l'attitude ferme du dernier visiteur, fait revenir à leur vie normale toutes les personnes métamorphosées. Quand la sorcière eut obtempéré entièrement aux ordres du dernier visiteur, celui-ci lança son chien sur elle et la tua de son épée magique.

Ensuite, il est revenu à la cour du château avec ses deux frères et tous ceux que la sorcière avait transformés depuis bien longtemps en statues de sel. Le roi, heureux de ces événements, paraît à la cour avec la princesse, l'épouse de Ti-Jean.

Le monarque pouvait à peine contenir sa joie de revoir tout ce monde revenu à la vie et d'apprendre la mort de la sorcière. C'était la fin d'une foule de soucis.

En signe de réjouissance, le roi prépara une fête extraordinaire où tous les rois qu'il connaissait furent invités avec leurs princesses. Les deux frères de Ti-Jean eurent le loisir de se choisir chacun une belle princesse. Les noces ont, sans doute, eu lieu plus tard. N'oublions pas que le roi avait invité le pêcheur à la fête. Le roi l'installa dans un beau petit château où, le reste de sa vie, en autant que je sache, il jouit d'un grand bonheur.

LE PÊCHEUR ET LE ROI DES POISSONS

Récit folklorique raconté, en mai 1976, à Noëlville, Ontario, par Albert Bérubé (51 ans), qui l'avait appris de son grand-père, natif d'Angliers, province de Québec.

Enregistrement n° 4647. Contes-types 555, 303, I a f, II a (rosier), 300 I c, d, f, h, II a, b, III b, IV f, g, V a, b (charbonnier), VII a, b (rôti), c, 303, III a, d, IV a, b, c, (étrille) V a.

C'éta' un pêcheur qui éta' assez pauv' et qui prena't du poesson pour manger, tu sé's. P'is to'jours b'en qu'à forç' de pêcher – pêcha't tout's lés jours – in moment donné, enn' journée, i' po'gn' le roi des poessons.

Ça fa't que le roi dés poessons, i' dit : « Lâch'-moé, lâch'-moé ! M'âs t' fair' po'gner b'en b'en dés poessons ! » Ça fa't, qu' tu comprends b'en, il le r'lâche, hein ! lui, pour po'gner b'en du poesson. Ça fa't qu'i' arriv' chez eux avec un tâs d' poessons, ça ava't pâs d' bon sens ! Sa femme, 'a dit : « Dis-moé don comment ça s' fa't çâ, qu' t'âs po'gné tant d' poessons qu' çâ ?

– B'en, i' dit, sé's-tu qu'est-ce qui m'ést arrivé aujourd'hui ? I' dit, j'ai po'gné le roi des poessons ; p'i' i' dit, i' m'â dit : « Lâch'-moé, lâch'-moé, p'i' i' dit, tu vâs po'gner b'en dés poessons. P'i' i' dit, r'gâr' comment j'en ai po'gné !

– Mé', 'a dit, és-tu fou ? Pourquoi c'ést qu' tu l'âs lâché, 'a dit ? Si jama's tu r'po'gn's le roi dés poesson encôre, lâch'-lé pâs ! 'A dit, on vâ p't-êt' b'en v'nir riche a'ec çâ. Tu sé's b'en comment c' qu'on ést pauvre !

– Ah ! b'en, i' dit, çâ, i' dit, moé, j' pensa's qu' c'éta't mieux d' po'gner b'en dés poessons que d' po'gner le roi des poessons ! B'en, i' dit, si j' viens qu' à le r'po'gner back[1], i' dit, ô ké[2], j' le r'gard'rai ! »

Ça fa't qu' te'jours b'en, i' r'continue à allé' à 'a pêche, p'i' i' gu'y alla't, p'i' i' gu'y alla't, tout's lés jour' encôre. In moment donné, po'gne encôr' le roi dés poessons. Le roi dés poessons dit : « Lâch'-moé, lâch'-moé, j' m'âs t' fair' po'gner b'en b'en dés poessons !

---

1. *Back* (angl.) : De nouveau. Idée de répétition. . .
2. *O.K.* (ô ké) (angl.) : Très bien, c'est entendu.

– Ah ! i' dit, non, non ! I' dit, lâ, i' dit, ma femm' vâ êt' b'en trop fâchée, si j' te lâche. 'A m'â dit de t' garder. Ça ser' à r'guien, co' minm'[3] que j' po'gn'ra's r'guien qu'in poesson. « Si tu po'gn's le roi dés poessons, gard'-lé ! I' dit, j' te lâch' pâs !

– Bon ! b'en, i' dit, d'abord[4], si tu veux pâs m' lâcher... I' dit, t' és sûr qu' tu veux pâs m' lâcher ?

– Ah ! non, non, i' dit, j' te lâch' pâs, çartain !

– B'en, i' dit, d'abord, i' dit, c'st ô ké ! I' dit, lâ, mecqu' t' arriv's chez vous, i' dit, tu donn'râs, i' dit, la viande à ta femme, p'is tu vâs donner la tête à ta chienne et puis lés arêches[5] à ta jument, et puis lés tripes, tu gu'irâs lés enterrer dans l' jardin ! »

Comm' de fait' ! Le gârs s'en r'tourn' chez eux, i' arrang'[6] le poesson, i' donn' la chair à sa femme, la tête à son chien, lés arêche' à son ch'fal, et pui' i' vâ mett' lés trip's dans l' jardin. To'jours qu'au bout d'in an et in jour, sa femme a eu t'oâs p'tits bébés pareils, pareils, pareils ; sa jumen â eu t'oâs beaux poulains tout's pareils, pareils ; sa chienne â eu aussi t'oâs beaux p'tits chiens tout's pareils, pareils. P'is, dans l' jardin, i' ava't poussé t'oâs bell's grands rose' avec t'oâs bell's épée' apras, tout's pareill's, pareilles !

Ça fa't que lés enfan ont grandi, lés bébé' ont grandi, t' sé's, lés ch'fau' ont grandi, p'is lés chien aussi. Te'jours b'en que lés enfan éta'ent rendu' assez grands, t' sé's que... in moment donné, i' 'n n-â un qui dit : « B'en, i' dit, p'pa, i' dit, moé, j' m'en vâs partir pour aller m' trouver d' l'ouvrage à que'qu' pârt, fair' quet' chose !

– Ah ! b'en, i' dit, t' és t-encôr' trop jeune !

– Ah ! i' dit, papa, faut que j'a'll' pour 'oèr qu'est-ç' qui s' pâsse ailleurs, dan 'és aut's villes ! »

Te'jours qu'i' pârt, i' s'en vâ dan écurie, i' vâ charcher son ch'fal, et pui' i' s'en vâ charcher son chien et puis s'en vâ dans l' jardin, vâ chercher son épée. I' pârt p'i' i' s'en vâ. « Ah ! i' dit, soyez pâs inquiète, papa, i' dit, si i' m'arriv' quet' chose, i' dit, la fleur vâ faner ! »

Ça fa't qu'i' pârt, p'is s'en vâ. To'hour' i' arriv' dan enn' ville, t' sé's, p'is dans c' vill'-lâ tout éta' en deuil. I' y ava't p'us d' lumière, des grands drapeaux noèrs partout. I' se d'manda't b'en qu'est-ce que c'ést qui éta' arrivé lâ. Te'jours b'en qu'i' rencont'e un' femme : « Dis-moé don, i' dit, qu'est-c' qui â ici ?

3. *Co' même* : Quand bien même.
4. *Abord* (d') : Puisqu'il en est ainsi.
5. *Arêche* : Arête (de poisson).
6. *Arranger* : Dépecer, nettoyer.

– B'en, 'a dit, sé's-tu, 'a dit, lâ, 'a dit, on ést en grand deuil. 'A dit, icitte, n'us aut'e', à tout's lés ans, i' â enn' gross' bête – b'en, on l'appell' la bête-à-sept-têtes – c'st enn' bêt' qui â sept têtes, et puis, 'a veut to'jour' avoèr que'qu'un à manger. Pour la contenter, on gu'i deunn' que'qu'un à manger. On tire au sort, et p'i' on gu'i deunn' que'qu'un à manger. Mé', c' cou' [coup] écitte, c'ést encôr' b'en pire, 'a veu' a'oèr la fill' du roi pour manger. P'is lâ, b'en, le roi, tu comprends b'en, i' veut pâs gu'i denner. P'is lâ, on sé' [sait] p'us quoi faire. On est tout' b'en mal amanché a'ec çâ.

– Ah ! b'en, i' dit, c'tte bêt'-lâ doét pâ' êt' si mauvais' qu' çâ. Pourquoi c'ést qu' vous la tuez pâs ?

– Ah ! i' ont dit, c'ést pâs tuab'e, c'tte bêt'-lâ ! Parç' que tout l' monde a asseyé d' la tuer... 'a ést pâs tuab'e ! »

Ça fa't que c'te gârs-lâ s'app'la't Ti-Jean, comm' de raison, hein ! Ça fa't que Ti-Jean pârt p'i' i' s'en vâ... in grand ch'min. I's gu'i ont di' où c' que la bête-à-sept-têt's se t'na't. I' s'en vâ pour rencontrer la bête-à-sept-têtes.

To'jours b'en qu'i' arrive. Ah ! b'en, c' 'ta't... Tu parl's d'enn' bête, toé ! I' ava't jama's vu enn' bêt' de minm' de sa vie, lui. C' fa't qu' mon Ti-Jean, i' ava't son ch'fal, son chien. P'is lâ, la bête, 'a voula't sauter su' lui. Fa't qu'i' saute à terre avec son épée, p'is lâ, le chien morda't la bête, p'is son ch'fal rua't d'ssus. To'jours b'en qu' mon Ti-Jean vien à bout d' coupé' enn' tête. Ah ! b'en, tu comprends b'en, en 'i coupan enn' tête, ça l' l'â affaiblie in peu, hein !

Ça fa't que lâ, le chien morda' encôr' la bête, p'is le ch'fal sauta't su' la bêt' p'is mon Ti-Jean vien à bout d' coupé' in aut' tête. To'jours que, d'in cou' [coup] à l'aut'e, de minme, i' vien à bout d' couper tout's lés sept têtes. P'is quand i' a toute' eu lés sept têtes, bien, nécessair'ment, la bête ést morte, hein ! Ça fa't que Ti-Jean...

Ah ! Oui, c'ést pâs tout' ! J' vous ava's pâs dit çâ... Le roi ava't promi' à celui qui tuera't la bête-à-sept-têt's de gu'i donner sa princesse en mariage. Ça fa't que, lâ, mon Ti-Jean, i' ava't tué la bête, i' ava't coupé 'és sept têtes.

Ça fa't qu' lâ, i' â toute' ôté lés langu's dés sept têtes, dés sept têt's d' la bête, p'i' i' 'és â mis dan in mouchoèr, t' sé's, in grand mouchoèr, in grand mouchoèr, lâ, çâ dans... i' â accroché çâ apras sa selle, quiens !

Te'jours b'en que lâ, i' s'en r'tourne, t' sé's, et puis, i' ava't dés p'tits charbonniers – t' sé's, i' éta'ent set' [sept] p'tits charbonniers – et pui' i's voula'ent b'en tuer la bête-à-sept-têt's pour marguié' 'a princesse. I' 'n n-â in dés deux qui voula't marguié' 'a princesse, un dés sept, plutôt !

Te'jours b'en qu'i's part'nt pour aller rencontrer la bête-à-sept-tête' à leu' tour avec leu's pioches, p'is ci, p'is çâ, pour asseyer d' tué' 'a bête-à-sept-têtes. To'hours, i' arrive' au bout du ch'min b'en proche, la bête éta't morte, lés tête' éta'ent tout's coupées. Ah ! b'en, c'éta't b'en facil' pour 'és aut's, tu comprends b'en ! I' em-

mèn'nt lés sept têt's, tu sé's, i's vont montrer çâ au roi : « Quiens ! i' ont dit, on â tué la bête-à-sept-têtes ! » Le roi, i' croya't pâs sés yeux. Qui ava't tué la bête-à-sept-têtes ? Lés p'tits charbonniers !

Ça fa't que : « B'en, 'cou' don, i' dit, vâ b'en falloèr qu' j'accompliss' ma promesse ! » Le roi, i' aima't pâs b'en çâ donner sa princesse à in charbonnier ; mé' il l'ava't promi' apras tout, hein ! Ça fa't que, â 'té. I' dit : « C'st ô ké, d'abord ! Tu vâ' avoèr ma princesse ! »

Ça fa't qu' lâ, le roi fa' in grand festin, t' sé's, pour marguier sa princesse, t' sé's. Te'jours b'en que Ti-Jean, lui, i' s' t'na' [se tenait] à l'entour du château ; p'is lui, i' ava't lés sept langues, b'en. C' fa't qu' lâ, to'jours b'en que, dans l' temps que le festin marcha't b'en fort, i' di' à son chien, i' dit : « Vâ don charcher le plus beau routi, i' dit, qu'i' y â su' 'a table ! » Son chien pârt, tu comprends b'en, i' saut' su' 'a tab'e, po'gn' le plus beau routi p'i' il l'emmène. Bah ! Tu comprends b'en qu' lés sarviteurs du roi i' ont parti apras l' chien. Le chien arrive à Ti-Jean. Ça fa't qu' lâ, lés sarviteurs po'gn'nt Ti-Jean, p'i' ils l'emmèn'nt devant le roi. Le roi, i' dit : « Que c' ést qu' t' â' fait' à ton chien ? Tu l'envoeill's [envoies] charcher mon plus beau routi !

– B'en, i' dit, c'ést parç' que, mon roi, i' dit, i' y â parsonn' qui voula't... j' pouva's pâs rentré' icitt' dans l' château, p'i' i' dit, j'ai que'qu' chos' de b'en importan à vous dire.

– B'en, i' dit, que c'ést qu' t'â' à m' dir' de si important ?

– B'en, i' dit, laissez faire... dir' lés aut's, lâ, i' dit, p'is lâ, i' dit, moé, j' dirai mon affére apras ! »

Lâ, i' éta't rendu qu' c'ta't lés p'tits charbonniers qui commença' à dir' comment c' qu'i' ava'ent fait' pour tué' 'a bête-à-sept-têtes. Ça fa't qu' le roi, i' dit : « Comment c' vous avez fait' pour tué' 'a bête-à-sept-têtes, te'jours ?

– Ah ! fa't qu' lés p'tits charbonniers, i' ont dit, on ést parti avec nos couteaux, nos grattes, p'is tout's sort's de... p'i' on ést v'nu à bout d' coupé' enn' tête, coup' l'aut' tête... à 'a fin du compte, on â la preuve écitte, r'gardez, on â lés sè' [sept] têtes !

– Fa't que... le roi, i' dit, c'ést b'en vra', i' dit, vous avez b'en lés sè' têtes, c'ést b'en vra' ! »

Fa't que Ti-Jean, b'en, i' dit : « D'abord, j' veux vous dir' que'qu' chose. I' dit, moé, j' su's v'nu icitte, i' dit, p'is la ville éta't toute en deuil. I' ont dit qu'i' y ava' enn' gross' bête-à-sept-tête' icitte, et puis parsonn' pouva' 'a tuer. J'ai parti, i' dit, moé, avec mon chien, mon ch'fal, p'is moé-minme, p'i' i' dit, j'ai coupé lés sè' têt's d' la bête. P'i' i' dit, si vous voulez que j' vous mont' la preuve, i' dit, r'gardez, i' dit, j'ai sè' langues ! »

Ça fa't qu' le roi r'gard' çâ. « Ah ! i' dit, ça s' peut pâs !

– Ah ! b'en, i' dit, r'gardez, r'gardez dan 'és têt's pour 'oèr si i' y â dés langues ! »

Ça fa't qu'i's rouv'nt lés têtes... pâs d' langues ! Ah ! ça fa't qu' le roi, lâ, i' dit... Ah ! lâ, lés p'tits charbonniers... Lâ, i' éta't b'en enragé apras lés p'tits charbonniers : « Vous aut's, vous m'avez conté dés ment'ries[7] çartain ! »

Fa't qu' lâ, i' sapr'[8] lés p'tits charbonniers déhors tout' la gang[9], hein ! Lâ i' â marguié sa fille avec Ti-Jean à 'a place, parç' que c'éta't b'en lui : i' ava't la vra'e preuv' qu'i' ava't tué la bêt' pour vra'.

To'jours b'en que lâ, b'en, i' ont fait' lés noces. To'jours, ça fa't qu' lâ, que le promier soèr mon Ti-Jean, b'en, i' â été s' couché' avec la princesse. Te'jours b'en que, i' y ava' enn' p'tit' lumiére, t' sé's. Fa't qu'i' di' à 'a princesse, i' dit : « Que c'ést c'tte p'tit' lumiér'-lâ ?

– Ah ! b'en, 'a dit, çâ, 'a dit, vâ pâs lâ, 'a dit, çâ c'st enn' sorcière, çâ. P'i' 'a dit, si tu vâs voèr c'tte sorcièr'-lâ, tu vâs r'viré' en statue d' sel !

– Ah ! i' dit, ça s' peut pâs ! »

Ah ! oui... Te'jours que Ti-Jean, avant de s' coucher t' sé's, i' di' à 'a princesse, i' dit : « J' peux-t-i' mett' ma selle, i' dit, entre no' deux ?

– B'en, 'a dit, pourquoi çâ ?

– Ah ! b'en, i' dit, j' l' sé's pâs, i' dit, c'st in idée !

– Ah ! b'en, 'a dit, ô ké, ô ké ! »

Te'jours b'en que, in coup qu' la princesse â été endormie, mon Ti-Jean, i' pârt p'i' i' vâ voèr la sorcière. Fa't que, en arrivant lâ, la princesse... la sorcièr' plutôt, 'a dit : « Ah ! Ti-Jean, 'a dit, j'ai don b'en pêur de ton chien ! 'A dit, prends don in d' més ch'feux, p'i' attach'-lé don ! »

Ti-Jean pren in d' sés ch'feux... en prenan in d' sés ch'feux, tu comprends b'en, i' a r'viré en statue d' sel t'ut suite, tu sé's !

Ça fa't que, lâ, à l'aut' bout', lâ, où c' que c'ést que sés deux aut's frère' i's resta'ent, lâ, la fleur â fané. Ça fa't que l'aut' Ti-Jean di' à son pére, i' dit : « 'R'gâr', i' dit, quiens mon frére ést mal pris, r'gâr', i' dit, la fleur ést fanée ! Lâ, i' dit, faut qu' j'y a'lle, lâ ! »

Ça fa't qu' lâ, i' pârt, lui 'tou[10] avec son ch'fal. Vâ charcher son ch'fal, son chien, i' vâ dans l' jardin charcher son épée, ça fa't qu'i' pârt p'i' i' s'en vâ.

---

8. *Menteries* : Mensonges, faussetés.
8. *Saprer* : Autre forme de *sacrer*. Ici, *jeter*.
9. *Gang* (angl.) : Groupe, bande, foule.
10. *Itou* : Pareillement, aussi. Vx fr. *Itel*. Angl. : *TOO*.

Ça fa't qu' lâ, b'en, i' arriv' lâ, au château ; i' suiva't lés traç's de Ti-Jean. Toujours b'en que... i' arriv' le matin, lâ, p'is, lâ, la princesse éta't déhors. 'A charcha't son p'tit Jean, 'a l' trouva't p'us, tu comprends b'en ! Ça fa't que 'a dit : « Dis-moé don qu'est-ç' tu fa' icitte, toé ? » Ah ! P'is lâ, i's se r'ssembla'ent tell'ment... Lui, lâ, i' dit : « Quiens, quiens ! C'ést icitt' que mon frére éta't ! »

Fa't que, to'jours b'en, i' pâss' la journée a'ec la princesse. P'is le soèr, i' pârt p'i' i' s'en vâ s' couché' avec la princess' lui 'tou, parç' qu'i' éta't tout' pareil, hein ! Ça fa't qu' avant de s' coucher, i' di' à 'a princesse, i' dit : « Sé's-tu, i' dit, si j' mettra's mon étrille, i' dit, ent' nous deux, i' dit ?

– Ah ! b'en, 'a dit, r'gâr'-moé çâ, 'a dit ! Hier soèr, 'a dit, c'ta't ta selle, p'is lâ, 'a dit, c'ést ton étrille. Ah ! 'a dit, c'st ô ké ! 'a dit, c'st ô ké ! 'A dit, mats-lé [mets-le] ! »

Bon ! Te'jours b'en que... i' r'gard' la p'tit' lumiére, lui 'tou. I' di' à 'a princesse : « Mé' c' que c'ést c'tte p'tit' lumiér'-lâ ?

– B'en, 'a dit, j' t'ai di' hier soèr ! 'A dit, c'st enn' sorciére ! P'i' 'a dit, si tu vâs lâ... vâ pâs lâ, parç' que tu vâs r'viré' en statue d' sel ! »

Ça fa't que, b'en, mon Ti-Jean, i' a attendu qu' la princess' dorme, tu comprends b'en, p'is lâ, i' dit : « Mon frére ést lâ, çartain, çartain ! » Ça fa't qu' lâ, p'i' in coup qu' 'a dorma't, i' pâr' a'ec son chien lui aussi pour 'oèr la sorcière.

En arrivant lâ, la sorciére a dit : « Oh ! 'a dit, j'ai don pêur d' ton chien ! Prends don in d' més ch'feux, p'i' attach'-lé don ! » Ça fa't qu' 'a gu'i donne in d' sés ch'feux p'is mon Ti-Jean pren in d' sés ch'feux... p'is c'éta't d' minm' qu' 'a lés faisa't r'viré' en statue d' sel, t' sé's.

Ça fa't que, en prenant l' ch'feu, i' r'vire en statue d' sel, lui aussi. Ça fa't qu' la deuxièm' fleur â fané à l'aut' bout', tu sé's.

Ça fa't que l' troâsièm' frére i' di' à son pére : « Quiens, i' dit, r'gâr', pâpa, i' dit, la fleur ést encôr' fanée ! I' dit, mon frére ést encôre en danger.

– B'en, i' dit, heille ! Crime ! I' dit, j'ai déjà pardu deux garçons. I' dit, fa' attention en batéche, parç' que lâ, i' dit, j' veux pâs vous pard'e, i' dit, moé !

– Ah ! i' dit, pâpa, i' dit, c'ést çartain m'âs fére [faire] attention, i' dit, m'âs ouatcher[11] tout' toute. »

Te'jours b'en que, i' vâ charcher son ch'fal p'is son chien, p'i' i' vâ charcher son épée dans l' jardin, p'i' i' pârt p'i' i' s'en vâ lâ, lui 'tou. I' arriv' lâ, lui aussi, le matin. La princess' le chercha't lui aussi : « Mé', 'a dit, dis-moé don qu'est-c' que c'ést qu' tu fa's, l' matin de minme ? Tu pars de bonne heure, le matin, p'i' 'a dit, moé, j' dors, p'i' 'a dit...

11. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, porter attention.

– B'en, i' dit, ah ! J' su's v'nu faire in p'tit tour ; i' dit, j' m'endorma's p'us, p'is. . .

– Ah ! b'en. . . »

To'jours b'en qu' la princesse 'a a cont'nu tout' la journée, 'a a pâssé avec lui, tu sé's. Fa't qu' lâ, le soèr, i' ont parti p'i' i' ont 'té s' coucher, tiens. Fa't que Ti-Jean, i' dit : « Que c'ést qu' tu dira's, si j' mettra's ma brosse, i' dit, ent' nous deux, i' dit ?

– B'en, 'a dit, r'gâr'-moé çâ ! Hier soèr, c'ta't sa selle, p'i' avan-hier soèr c'ta't son. . . en tout câs. Aujourd'hui, c'ést. . . B'en, 'a dit, ôké, ôké ! Fa's-lé, fa's-lé ! »

To'jours b'en que Ti-Jean, lâ, i' voét la p'tit' lumiére, lui aussi. I' dit : « Dis-moé don qu'est-c' que c'ést que c'tte p'tit' lumiér'-lâ ?

– B'en, 'a dit, voyons don ! 'A dit, t' âs don pâs d' mémoère ! J' te l'ai dit, hier soèr, p'i' avan-hier soèr que c'ta' enn' sorcièr' qu'i' y ava't lâ. P'is si tu vâs lâ, tu vâs r'viré' en statue d' sel.

– Ah ! Ah ! i' dit, c'ést vra', c'ést vra' ! j' m'en rappelle. O Ké ! »

To'jours b'en qu'i' atten encôr' que la princess' dorme. P'is lâ, i' pârt, p'i' i' vâ voèr la sorciére, a'ec son chien lui 'ssi. Fa't qu' la sorcière, en arrivant : « Oh ! 'a dit, j'ai don pêur de ton chien, 'a dit ! 'A dit, prends don in d' més ch'feux, p'i' attach'-lé don ! »

Lâ ! Lui, tu comprends b'en, lâ, lui, i' s'en douta't. I' dit : « Non, non non ! I' dit, j' prendrai pâ' in d' tés ch'feux. I' dit, lâ, i' dit, si tu fa's pâs r'venir, i' dit, més frér's pareils comme i' éta' avant, p'is tout' le mond' que t' âs fa't m'né' en stâtue d' sel comm' çâ, lâ, . . . »

I' y ava' in tâs de statues, tu comprends b'en ! la salle 'ta't plein' de statues, tout' du mond' qui ava't r'viré en statues. Ça fa't qu' la sorciére, tu comprends b'en, qu' 'a pouva't pâs v'nir à bout d' Ti-Jean, parç' Ti-Jean, i' ava' am'né son épée magique. Cés épées-lâ, c'éta't tout's dés épées magiques, hein ! P'is sés aut's fréres, i' ava' ô'blié d'emm'ner leu's épées magiques. Parç' que cés épées magiqu's-lâ, ça v'na't du roi dés poessons. Fa't qu' la sorciér' pouva't r'guien cont' çâ. Fa't qu' lâ, la sorciére 'a a eu b'en pêur, 'a 'és â tout's faite r'venir pareils comme i' éta'ent. Et puis, lâ, b'en, quant'. . . qu' 'a lés â faite r'venir pareils comme i' éta'ent, b'en, lâ, Ti-Jean, i' â envoyé son chien apras la sorciére, p'i' avec son épée magique, i' a tué la sorcière.

Fa't que lâ, i' a descendu en bâs dan 'a cour du château avec sés deux frér's qui éta'ent r'venus, p'is tout' la gang qui éta't tout' en statue d' sel, que la sorciére ava't mi' en statue d' sel depuis b'en longtemps. Fa't qu' lâ, te'jours b'en, que lâ, le roi â descendu, tu comprends b'en, dan 'a cour, p'is la princesse à Ti-Jean, aussi, hein ! Ah ! le roi, i' éta' assez content, lui, de voèr que tout c'te mond'-lâ éta't r'venu, p'is la sorcière 'ta't morte. . . plus d' troub'es ! Ah ! i' a fait' v'nir, i' a fait'

in gros parté [party][12], i' a faite v'nir tout's lés rois qu'i' connaissa' avec tout's sés princesses, tout's lés princess's qu'i' y ava't. . . i' y ava't dés princesses, i' ava't tout' çâ. P'is c'ta' assé' in gros party qu' ça s'éta't jama's vu encôre. To'jours b'en que lâ, b'en, lés deux aut's Ti-Jean s' sont choisi checun enn' bell' bell' princesse, lés plus bell's qu'i' y ava't. . . Mé', i' t' en ava't dés bell's princesses, tu sé's. . . Et puis, b'en, j'en dout' pâs qu' plus târd, i' s' sont mariés. Et puis, aussi, faut pâ' ô'blier que le roi ava' invité aussi le pêcheur, t' sé's. P'is lui 'tou i' éta't dans l' party, hein ! P'is lâ, i' â. . . le roi l'â installé, b'en, dan in beau p'tit château, tu comprends b'en, et p'i' apras çâ, ça a l'air qu'i' ont vécu heureux tout' le restant d' leu' vie.

12. *Party* (angl.) : Réunion mondaine, soirée, réception.

32 – L'APPARITION DU VIEUX MÉDÉRIC

Mon père m'a raconté une aventure vécue par son grand-père à lui, donc mon arrière-grand-père à moi, Paul Tremblay. Ce dernier demeurait à Saint-Édouard, là où mon père vit actuellement.

Un bon soir, après le souper, le grand-père Paul décide d'aller à Saint-Jacques, paroisse voisine, visiter des amis, presque des parents. Il part à pied, à travers champs, dans le but indirect de faire une bonne promenade et avec l'intention de coucher à Saint-Jacques.

Parti à la « brunante », il marchait dans une espèce de pénombre. Après avoir traversé la décharge, il côtoie une chaîne de roches couvertes de broussailles. Tout à coup, à peu de distance devant lui, il voit venir un homme, mais ce voyageur s'empresse de se cacher dans un buisson. Le grand-père, toutefois, avait eu le temps de reconnaître le vieux Médéric, un concitoyen auquel il avait prêté de l'argent sans avoir été remboursé. Grand-père se dit en lui-même : « Le vieux Médéric ne veut pas me rencontrer à cause de ce prêt d'argent ! » Il lui crie bien fort, de manière à être entendu au fond des broussailles : « Écoute, Médéric, n'aie pas peur ! L'argent que je t'ai prêté, je te le donne ! N'aie pas peur de moi ! Tu peux sortir de ta cachette ! »

Et grand-père continue son chemin, sans se soucier de cet incident. En arrivant à Saint-Jacques, après les salutations d'usage, grand-père Paul s'empresse de dire à ses hôtes : « Vous ne savez pas qui j'ai rencontré sur ma route ? Il s'est caché de peur que je lui parle de l'argent emprunté sans jamais me le remettre. Mais je l'ai rassuré. Savez-vous qui ? Le vieux Médéric ! »

Aussitôt tout le monde se regarde et trouve le récit étrange. « Mais qu'avez-vous donc, vous autres ? de demander grand-père.

– Écoute, Paul ! Le vieux Médéric est décédé ce matin ! »

Grand-père Tremblay, tout embarrassé, resta bouche bée. Revenu à la maison, il a tout raconté à sa femme. En y pensant bien, tous les deux, ils ont conclu que le vieux Médéric, décédé avec une dette sur la conscience, était revenu pour se faire pardonner et ainsi alléger sa peine dans l'autre monde.

L'APPARITION DU VIEUX MÉDÉRIC

Légende racontée, le 12 août 1975, à Sudbury, Ontario, par M^lle^ Monique Patenaude (26 ans), native de St-Édouard-de-Napierville, Québec. Elle a appris cette légende de son père, Paul-Henri Patenaude (44 ans), en 1964, alors qu'elle avait 15 ans.

Enregistrement n° 3861.

Çâ, c'ést mon pèr' qui m'a raconté çâ. C'ést l'histoèr' de son grand-père à lui qui s' trouvè' êt' mon ancien grand-père à moi, le pèr' Tremblay, Paul Tremblay. Alors, i' resta't, lui, à Saint-Édouard, à minm' place où mon pèr' demeur', d'ailleurs.

Alors, un bon soèr, après souper, le grand-pèr' Paul décid' d'aller chez dés amis qui étè' un peu paren aussi à Saint-Jâcques. Saint-Jâcqu's c'st enn' paroèss' voisine. Alors, i' pâr' à pied à travers lés champs pour s'en allé' à Saint-Jâcques, ça gu'i faisa' un' marche en minm' temps. P'i' i' pouva't coucher lâ.

Alors, to'hours qu'i' pârt, p'i' i' s'en alla't, p'is c'ta't... vers la breunante, alor' i' faisa't pâs clair' clair', mé' c'ta't juss'e un p'tit peu somb'e. Fa't qu' quand qu'i' a travarsé 'a décharge, à côté d' la décharge i' avè' enne espèç' de chaîn' de roche' avec b'en dés broussâilles. Fa't qu' pâs loin d' lâ, i' voit v'nir in gârs d'vant lui. B'en, aussitôt qu'il l'â vu, l' gâ' i' pârt p'i' i' s'en vâ s' cacher dan in buisson. Mé' le grand-père, i' avè' eu l' temps de voèr qui c'éta't, c'tait l' vieux Médéric. P'is l' vieux Médéric i' gu'i ava't jamais r'mis c't argent-lâ !

Fa't qu' le grand-père i' dit, i' s' di' à lui-minme : « B'en l' vieux Médéric i' a pêur de m' rencontré' à caus' de c't argent-lâ. » Fa't qu' lâ, i' crie b'en fort pour que l' vieux l'entend' dans sés broussâilles, i' dit : « Écoute, Médéric, aie pâs pêur. L'argent que j' t'ai pâssé, j' t' le donne ! Fa't qu' tu peux sortir de tés buissons, lâ, i' dit, aie pâs pêur de moi ! »

Pui' i' continue son ch'min comm' si de r'guien n'éta't. Fa't qu' le soèr i' arrive à Saint-Jâcqu's chez sés amis, p'is, lâ, b'en : « Bonjour, p'is bonsoèr, comment ça vâ, p'is tout çâ ! » I' dit : « Vous savez pâs qui est-c' que j'ai rencontré en m'en v'nant ! I' dit, i' s'ést caché dan 'és buissons parç' que i' ava't... j' a eu peur. I' m' doét d' l'argent p'i' i' me l'a pâs r'mis ç' fa't longtemps, fa't que, i' dit, i' a eu pêur de moi, p'i' i' ést allé s' cacher. I' dit, j'ai rencontré l' vieux Médéric ! »

Fa't qu' lâ, i' a b'en vu qu' lés aut's se r'garda'ent p'i' i' ava'ent d' l'air à trouver çâ drôle. Fa't que, b'en, i' dit : « 'Cou' don, qu'est-c' vous avez ?

– Fa't qu' lâ, i' ont dit, écout' Paul. Le vieux Médéric i' ést mor' à matin ! »

Fa't qu' lâ le grand-pèr' Tremblay, hein, i' attrapé son air. Fa't qu' quand i' ést r'venu à 'a maison, i' ava't conté çâ à sa femme, La Vée. Fa't qu'en gu'y pensant b'en tou' 'és deux, i' ont pensé que le vieux Médéric, hein, i' ava't çâ su' 'a conscienç' c't argent-lâ, p'is qu'i' d'vè' êt' rev'nu pour se fair' pardonner çâ, parç' que, i' doi' avoèr d' la misèr' d' l'aut' bor' avec çâ.

33 – L'ORPHELINE

Cette histoire me fut racontée par mon père qui l'avait lui-même apprise de mon grand-père, Romuald Tremblay. Tous ces faits se sont passés dans la même petite paroisse de Saint-Édouard. Vous dire en quelle année, je ne sais trop, mais il y a longtemps, longtemps !

Une jeune fille de dix-sept ou dix-huit ans, qui était, comme on dit, prise des poumons, ou affectée par la tuberculose, devint orpheline. Un voisin, la sachant douce, pieuse et bonne, bien que malade, la recueillit chez lui. Si ma mémoire est bonne, le nom de cet homme charitable était Lécuyer. La jeune fille utilisait le métier à tisser, fabriquait des catalognes, des couvertures et toutes sortes de tissus du genre.

Un bon jour, elle dit à son protecteur : « Monsieur Lécuyer, vous allez me faire une promesse.

– Eh bien ! parle, ma fille, et je verrai si l'on peut te promettre quelque chose.

– Alors, dit-elle, vous allez me promettre de me faire chanter une grand-messe, après ma mort !

– C'est assuré, fille, je te le promets ! Je te ferai chanter une grand-messe après ta mort ! »

Peu de temps après cette promesse, au printemps suivant, la jeune fille mourut par suite de sa maladie incurable. Pendant que son cadavre fut exposé sur les planches, il n'y eut rien d'anormal à signaler. On procéda à l'enterrement et la vie continua comme à l'ordinaire à la maison.

Cependant, une nuit, on commença à entendre des bruits de tissage dans le grenier où avait été remisé le métier dont personne ne se servait.

Chaque nuit, le métier faisait entendre un vacarme assourdissant : il fonctionnait sans tisserand. Chacun se réveillait, incapable de dormir commodément, se levait, en se demandant comment expliquer un tel branle-bas. On n'osait pas trop en parler de peur de se faire traiter de fou, mais souvent on hésitait. . .

Une bonne fois, un brave d'entre les braves, l'oncle Romuald Tremblay, va visiter Lécuyer. Ce dernier profite de l'occasion pour parler des faits mystérieux à l'oncle Romuald. Avec précaution, il lui raconte que, depuis la mort de la petite –

elle s'appelait Thérèse, je crois – la maisonnée est incommodée par des bruits étranges provenant d'un métier qui fonctionne seul dans le grenier.

L'oncle Romuald, friand de ces aventures mystérieuses, s'écrie : « Je vais voir à ça. Je vais coucher ici, ce soir, pour entendre et voir ce qui s'y passe. »

Au beau milieu de la nuit, le charivari nocturne se met à réveiller tout le monde. Romuald, témoin du fait, reprend son juron coutumier : « Véreux ! Lécuyer, est-ce possible ? Serait-il possible, Lécuyer, que tu aies fait une promesse à cette fille-là sans la tenir ?

– Tu as justement mis le doigt sur la cause de nos tracas ! reprend vivement Lécuyer. Imagine-toi que j'ai promis à la défunte fille de lui faire chanter une grand-messe après son décès, et rien n'a été fait encore. Voilà le fond de l'histoire ! »

Le lendemain matin, il attelle la jument, monte au village, recommande la messe et revient à la maison. Chaque fois que mon père me racontait ces faits, il disait infailliblement : « Explique le changement comme tu voudras, on n'a jamais plus entendu le métier fonctionner seul la nuit ! »

Quoi qu'il en soit, mon père m'a toujours affirmé que cette histoire était conforme à la vérité. Il y croit, lui, même s'il avait peut-être des doutes !

L'ORPHELINE

Légende racontée, le 12 août 1975, à Sudbury, Ontario, par M^lle^ Monique Patenaude (26 ans), native de St-Édouard-de-Napierville, Québec. Elle a appris cette légende de son père, Paul-Henri Patenaude, en 1964, alors qu'elle avait quinze ans et son papa, 44.

Enregistrement n° 3862.

C'tte histoèr'-lâ, c'ést mon grand-oncl', Romuald Tremblay, qui ava't raconté çâ à mon pèr' qui me l'â raconté à moé. Alors, ça s'ést pâssé à Saint-Édouard dans la minm' p'tit' paroèsse... J' sé's pâs tro' en quelle année c'éta't, mé' ça doét faire in bon bout d' temps.

I' avè' enn' fille, dix-sept dix-huit ans qui éta't pris dés poumons, comme i' disa't, ava't la tuberculose. Et p'is vers c't âg'-lâ, dix-sept dix-huit ans, 'a ést dev'nue orpheline. Fa't qu' lâ i' ont... un voèsin qui sava't qu' c'tte fill'-lâ éta't b'en douce, p'is b'en pieuse, p'is b'en bonn' p'is tout çâ, p'is qu' éta't malade, p'is qu' éta't jeune, p'is... Alors, l' bonhomme – j' me souviens pâs trop trop d' son nom, j' pens' c'étè' un Lecuyer – alors, i' l'â r'cueillie chez... chez lui. Et puis la fille, b'en, 'a faisa't du métié' à tisser, 'a tissa't dés catalogn's, et puis dés couvert's, p'is tout sort's d'affair's comm' çâ.

Fa't qu'un jour 'a di' au pèr' Lécuyer, 'a dit : « B'en, mon pèr' Lécuyer, vous allez m' faire enn' promesse.

– Fa't qu' le père i' dit, parl' to'jours ma fille, i' dit, on vâ voèr, on vâ voèr si on peut t' promett' de que'qu' chose.

– Alor' 'a dit, quand j' vâs mourir, vous allez m' promett' que vous allez m' fair' chanté' un' grand-messe !

– Fa't qu' le pèr' Lécuyer, i' dit, j' te l' promets... j' te l' promets c'ést garanti, j' vâs t' faire chanté' enn' grand-messe ! »

Fa't que, le temps pâsse, p'is la fill', b'en, comme 'a éta't pris dés poumons, ça pâs pris d' temps qu' 'a ést morte. Alors, le printemps suivant, 'a ést morte. Fa't qu' lâ, pendant qu' 'a éta't su' 'és planches, i' s'ést rien pâssé de b'en spécial, lâ. C' fa't qu'i's l'on enterrée p'is tout çâ, p'is sont r'venu' à maison, puis... C'ést lâ

que... Lâ, la nuit, le métié' a commencé à faire in charivari, i' ava't mis l' métié' au grenier, puisqu'i' y avait p'us personn' qui s'en serva't.

Fa't qu' lâ, chaqu' nuit, au milieu d' la nuit, le métier faisé' un barda[1] en haut dans l' grenier. Le métier qui commence à marcher t'ut seul. Fa't qu' ça réveilla't tout l' monde, p'is pâs capab' dormir, p'is lâ i's se l'va'ent p'i' i's se d'manda'ent qu'est-c' ça voula't dir', c'tte affair'-lâ. P'i' i' osa'ent pâs trô' en parler pour pâs s' fair' pâsser pour dés fous par tout l' monde, p'is souvent ça l'air que...

Fa't qu' toujours, enn' bonn' fois, le... l'oncl' Romuald, lâ, Romuald Tremblay 'ta't pâs b'en b'en peureux lui. C' fa't qu'i' s'en vâ lâ, s'en vâ voèr le pèr' Lécuyer. P'is lâ le pér' Lécuyer, i' dit : « Tiens, m'âs gu'i en parlé' à lui ! » C' fa't qu'i' dit : « Écoute, Romuald, i' dit, j' veux pâs qu' tu m' prenn's pour in fou, mé' i' dit, depuis qu' la p'tite – me sembl' qu' 'a s'app'la't Thérèse – i' dit, en tout câs depu's qu' la p'tit' Thérèse ést morte, i' dit, on a dés troub's[2], i' dit, ça fa't du bardâ p'i' in charivari la nuit dans l' grenier. I' dit, le métier march' t'ut seul !

– Fa't qu' le bonhomme Romuald, i' dit : « Ouè ! – i' aima't çâ cés histoèr's-lâ, lui – fa't qu'i' dit, on vâ voèr à çâ ! Fa't qu'i' dit, b'en, écoute, j' vâs couché' écitte, ce soèr, fa't qu'i' dit, comm' çâ, on vâ voèr c' qui s' pâsse ! »

Fa't qu' comm' de fait', b'en, i' couch' lâ. Fa't que, au beau milieu d' la nuit, v'lâ qu' le barda commence, le métier qui commence à marcher t'ut seul dans l' grenier, réveill' tout l' monde. F' qu' lâ, l' bonhomm' Romual i' dit, i' disa't toujours çâ, i' disa't toujours : « Vérreux, c'st-u possib'e ! » Fa't qu'i' dit : « Vérreux c'st-u possib', Lécuyer ? I' dit, t'aura's pâs fait' un' promesse, toi, i' dit, à c'tte fill'-lâ p'is qu' t'aura's pâs qu'nue ?

– Fa't qu' lâ, l' pèr' Lécuyer, b'en, i' dit, c'st en plein çâ ! I' dit, imagin'-toé don j' i' ai promis » – p'is lâ i' s' rappell' sa promesse, p'is l'histoèr' d' la grand-messe. Fa't qu'i' racont' çâ.

Fa't qu' le lend'main matin, i' attell' la jument p'i' i' monte au village, p'i' i' peille [paie] la messe, p'i' i' r'vien à maison. B'en, mon père, lui, i' disa't tout l' temps : « Arrang' ton histoèr' comm' tu voudrâs, i' ont p'us jama' entendu l' métier marcher t'ut seul, la nuit ! »

En tout câs, mé' si... c'tte histoèr'-lâ, mon pèr' m'a conté çâ pour pur' vérité, hein ! I' gu'i croya't, lui, j' pense, ou b'en en tout câs, i' ava't dés doutes.

---

1. *Barda* : Vacarme, tapage, bruit.
2. *Trouble* : Ennui, embarras, souci.

34 – LA PRÉFACE DU MOINE

Dans un monastère, les moines menaient une vie assez relâchée. Un seul tenait à observer fidèlement la règle monastique. Pour faire disparaître ce reproche vivant, sans doute, les autres moines confinèrent leur frère austère à un lieu de réclusion.

Un bon matin, arrive le visiteur canonique pour faire la visite du monastère. Les moines, à la suite d'une bamboche, ne se sentaient pas en état de célébrer la messe conventuelle de la communauté. Le supérieur du monastère ne savait que faire.

Soudain, on pense au moine en réclusion. On va causer avec le moine, on lui propose de chanter la messe en présence du visiteur, mais on lui fait promettre sous serment de ne rien dire de la vie commune à l'enquêteur canonique. Le moine reclus promet par serment de ne rien dire à qui que ce soit sur terre.

Il chanta donc la messe conventuelle, et au moment de la Préface, voici ce qu'il chanta :

« Adsunt tres in monasterio,
Qui omnia, in monasterio subvertunt :
Pater Abbas, omnia bibendo,
Pater Prior, omnia manducando
Et Pater Procurator, utrumque faciendo.
Et juravi nemini dixere [dicere],
Nimini dixi, nemini dicam,
Nemini dico nisi tibi soli Deo Patri omnipotenti. »

TRADUCTION :

« Il y en a trois au monastère
Qui mettent tout sens dessus dessous dans la maison :
Le Père Abbé (ruine tout) en buvant
Le Père Prieur, en mangeant,
Et le Père Procureur, en faisant les deux.
J'ai juré de ne le dire à personne :
À personne ne l'ai dit

À personne ne le dirai,
À personne ne le dis
Excepté à toi seul, Dieu le Père tout puissant ! »

LA PRÉFACE DU MOINE

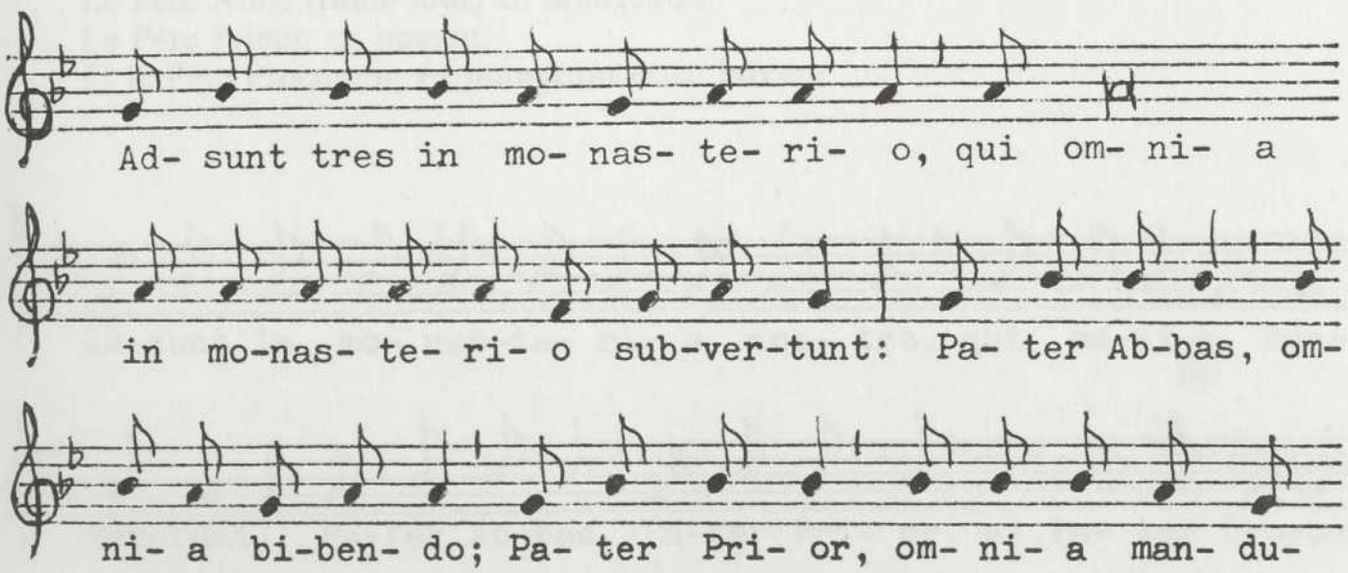
Légende racontée, en 1954, par l'abbé Victor Pilon (50 ans), curé de Mattawa, Ontario ; récit qu'il a appris, en 1950, de l'abbé André Zipfel, grand vicaire du diocèse de Pembroke. Suit une préface en latin.
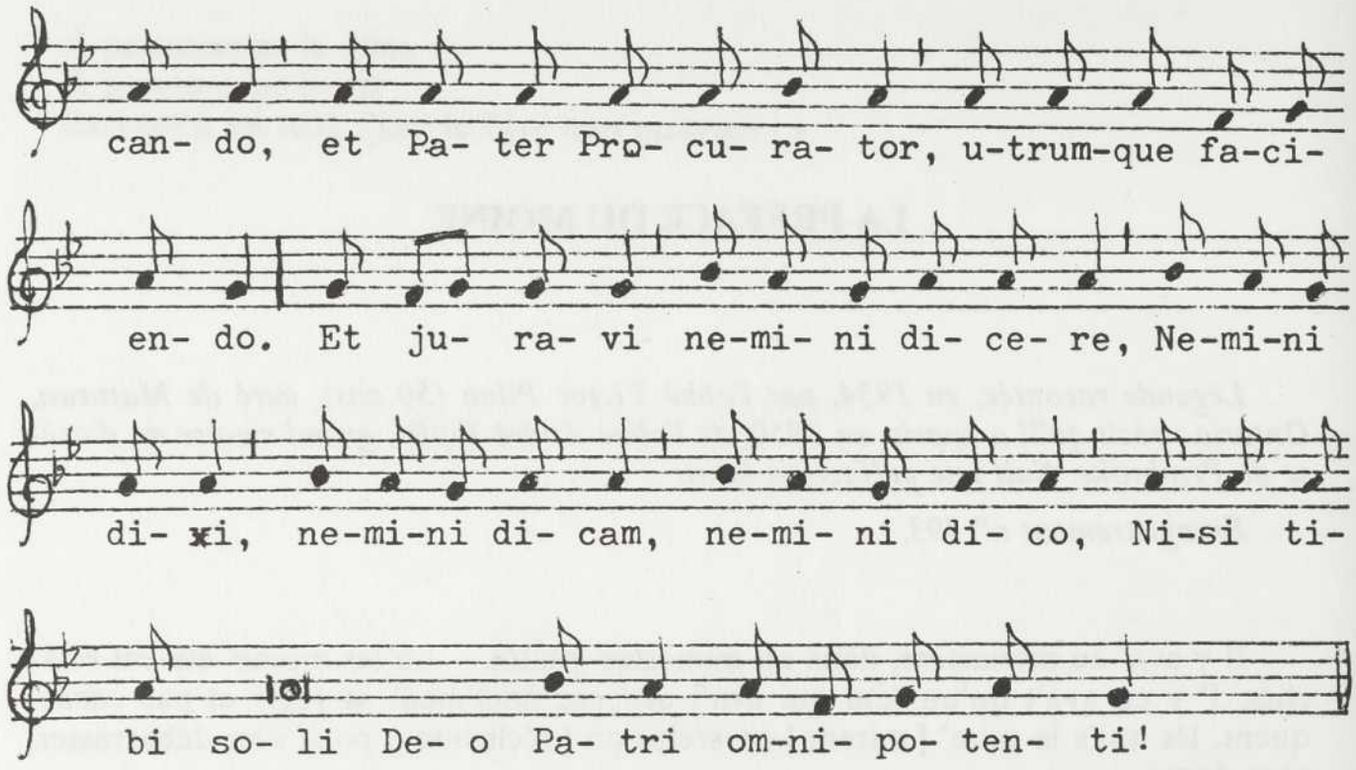
Enregistrement n° 493.

Il y ava' au monastère, dans un monastèr' plutôt... où les moine' éta'ent relâchés. I' y en ava't qu'un seul qui ava't observé fidèl'ment sa règle et par conséquent, lés aut's le mire' [mirent] en séclusion [réclusion], pour s'en débarrasser, sans doute.

Alors, in bon matin, le Visiteur canoniqu' s'amèn' pour fair' sa visite. Alors tous les moine' éta'ent... n'éta'ent pâ' à jeun, et par conséquent, ils deva'ent chanter la mess' de règl' de sa [leur] communauté. Alors ils ne sava'ent quoi faire.

Tout à coup, ils pensère' à celui qui éta't en séclusion. Par conséquent, ils allèr'nt le voèr, lui fir'nt promett' sous serment de ne rien dire au Visiteur. C' fa't que le moine a promis. Et par conséquent, il vint chanter la messe. Et rendu à la préfaç' voilà... voici la préfaç' qu'il chanta :




can- do, et Pa- ter Pro- cu- ra- tor, u-trum-que fa-ci-
en- do. Et ju- ra- vi ne-mi- ni di- ce- re, Ne-mi-ni
di- xi, ne-mi-ni di- cam, ne-mi- ni di- co, Ni-si ti-
bi so- li De- o Pa- tri om-ni- po- ten- ti!

35 – PRÉFACE DE MOINE

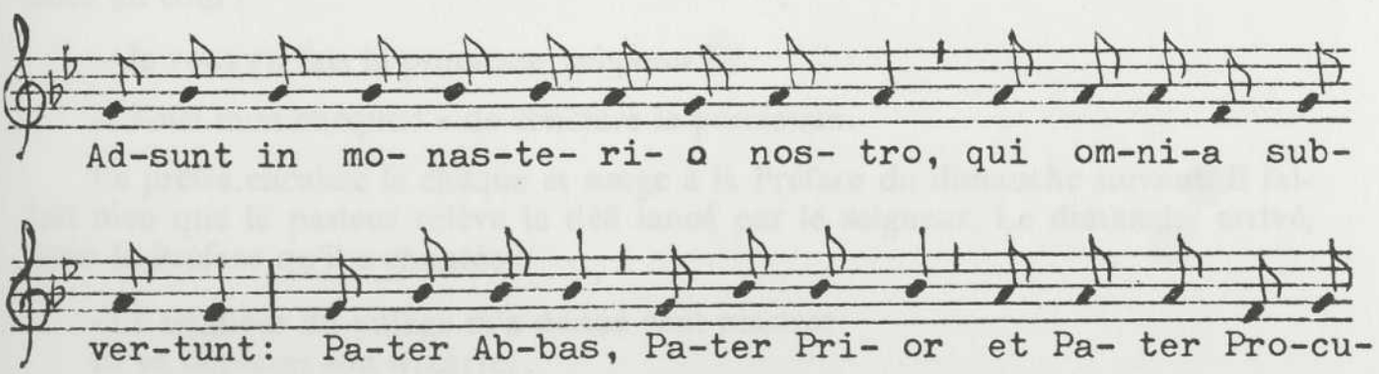
Préface chantée, le 9 février 1950, à Sturgeon Falls, Ontario, par Mgr Stéphane Côté (74 ans).

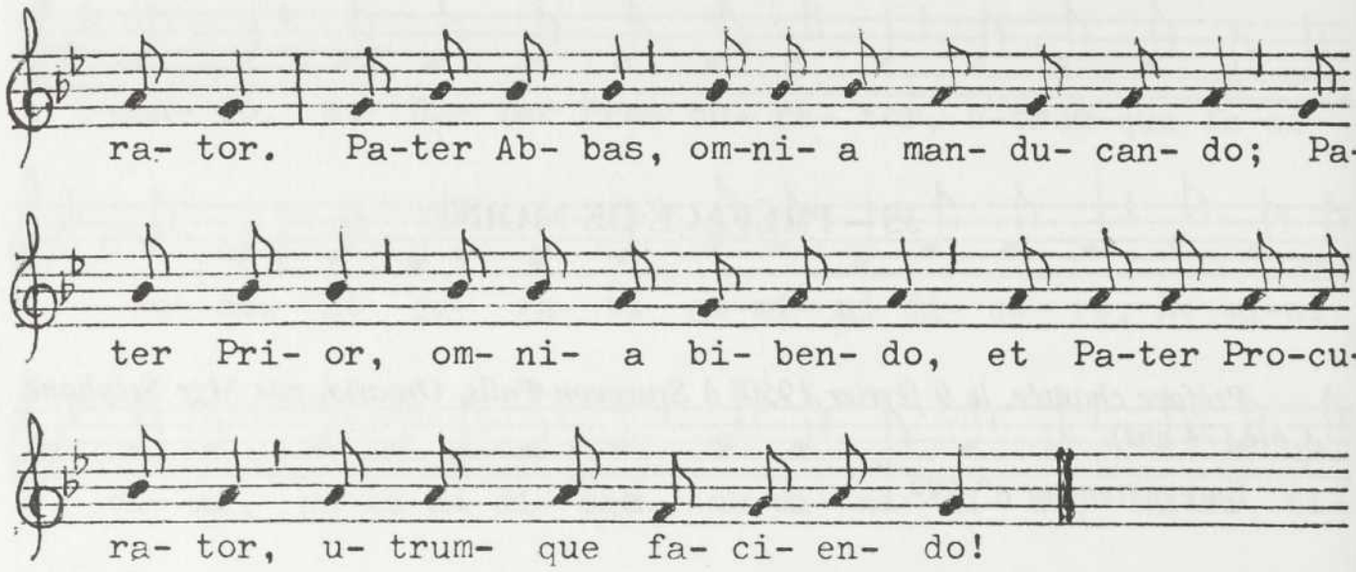
Enregistrement n° 699.

Adsunt in monasterio nostro
Qui omnia subvertunt :
Pater Abbas, Pater Prior
Et Pater Procurator.
Pater Abbas, omnia manducando,
Pater Prior, omnia bibendo,
Et Pater Procurator, utrumque faciendo.

TRADUCTION :

Voici les trois, dans notre monastère,
Qui mettent tout sens dessus dessous :
Le Père Abbé, le Père Prieur et le Père Procureur.
Le Père Abbé (ruine tout) en mangeant,
Le Père Prieur, en buvant,
Et le Père Procureur, en mangeant et en buvant.




ra- tor. Pa-ter Ab- bas, om-ni- a man- du- can- do; Pa-
ter Pri- or, om- ni- a bi- ben- do, et Pa-ter Pro-cu-
ra- tor, u- trum- que fa- ci- en- do!

36 – LA PRÉFACE DU CURÉ COLONISATEUR

Deux frères étaient les pionniers d'une nouvelle paroisse dans un pays de colonisation. L'un d'eux, nommé Salutaré, était pauvre et ne possédait qu'une concession à coloniser. Son frère, que tous appelaient le seigneur du village, possédait deux concessions et s'enorgueillissait du titre que tous lui donnaient.

Salutaré avait donné une bande de sa propriété, au bord de la route, pour y bâtir une chapelle, un presbytère et une école. Mais le seigneur du village ne voulait ni vendre ni louer de terrain, encore moins en faire cadeau.

Les oreilles de monsieur le Curé commençaient à s'échauffer. Un jour, le pasteur rend visite au seigneur et l'aborde avec franchise : « Il serait impossible de réaliser un projet comme le nôtre si tous les paroissiens comptaient leurs sous comme vous le faites ! Je prends votre frère en exemple : Il est pauvre, il a sacrifié une bande de terrain pour le bien de la paroisse, tandis que vous, le propriétaire d'immenses terrains, vous ne voulez ni en louer ni en vendre, encore moins en donner !

– Monsieur le Curé, répond le seigneur, je vais vous expliquer tout de suite la raison de ma conduite. Quand je vais à la messe, je vous entends nommer, dans la Préface, mon frère qui est pauvre comme sel, et moi, le seigneur du village, vous ne me nommez jamais !

– Écoutez, mon ami, ce n'est pas moi qui ai composé cette Préface !

– Je vais faire une entente avec vous, monsieur le Curé. Si vous parvenez à me nommer dans la Préface avant mon frère Salutaré, je vous donne cent dollars comptant et je promets de reculer les bornes de mon terrain pour que vous en utilisiez un coin !

– Je vous en fais la promesse, seigneur !

– Voici mon chèque ! » de conclure le paroissien.

Le prêtre encaisse le chèque et songe à la Préface du dimanche suivant. Il fallait bien que le pasteur relève le défi lancé par le seigneur. Le dimanche arrivé, voici la Préface qu'il a chantée :

« Le seigneur du village m'a donné cent piastres
Et va déplacer son trécarré,

Pour se faire nommer, dans la Préface,
Avant son frère, Salutaré.
Ah ! qu'il est sot !
Il m'a défendu d'en parler à ni femme ni homme,
Voilà pourquoi j'en parle seulement à mon Jesum Christum ! »

LA PRÉFACE DU CURÉ COLONISATEUR

Légende racontée à Cap-Chat, Gaspésie, le 19 août 1958, par Frank Nicolas (83 ans), Amérindien Micmac de la tribu des Malécites, né à Cacouna, mais qui vivait au Nouveau-Brunswick. Il nous a chanté une Préface en français.

Enregistrement n° 897.

C'éta't deux fréres, vous savez, qui fonda' [fondaient] enn' paroèsse. P'i' i' 'n n-ava' in qu' ava' in lot[1] p'is l'aut', i' ava't deux lots. C't'i'-lâ [celui-là] qui ava' 'ienqu'in lot, i' éta't plus pauv', vous savez. Ils l'appela'ent Salutâré, lui, p'is c'ui-lâ qu' ava't deux lots, b'en, ils l'appela'ent toute' l' seigneur du village, p'i' i's s'en faisa' accraire [accroire] avè' çâ.

Fa't que, lui, Salutâré, i' ava't tout' sacrifié la d'vantur'[2] de son terrain, v's savez, au profit d' la chapell' p'is du presbytère, in école, p'i' i' avè'... L' seigneur du villag' voulé' [voulait] pâs n'en vend' ni n'en louer, encôr' b'en moins n'en denner ! Ça fa't que lés areille' à mecieu' l' Curé... In jour, i' gu'i ren [rend] enn' vésit' p'i' i' gu'i dit : « C'ést comme r'guien d'asseyé' à fonder que'qu' chos' si on veut tout' fair' comm' vous ! Prenez l'exempl' sur vot' frère : i' ést pauv' p'is, i' a dit, i' a tout' sacrifié la d'vantur' de son terrain. P'i' i' dit, vous, vous avez tout's lés terrains ; vous voulez pâs n'en louer ni n'en vendre encôr' b'en moins n'en denner !

– I' dit, mon Pére, i' dit, m'âs vous dire. I' dit, j' fa's çâ... la raison d' ceci. I' dit, quante j' vâ' à la messe, i' dit, j' vous attends [entends] nemer [nommer] mon frér' dans la Préface, qu'ést raid' pauv', p'is moé j' su's l' seigneur du village, p'i' i' dit, vous m' nemez pas dans la Préface !

– Mé', i' dit, c'ést pâs moé qu' â éventé [inventé] la Préface.

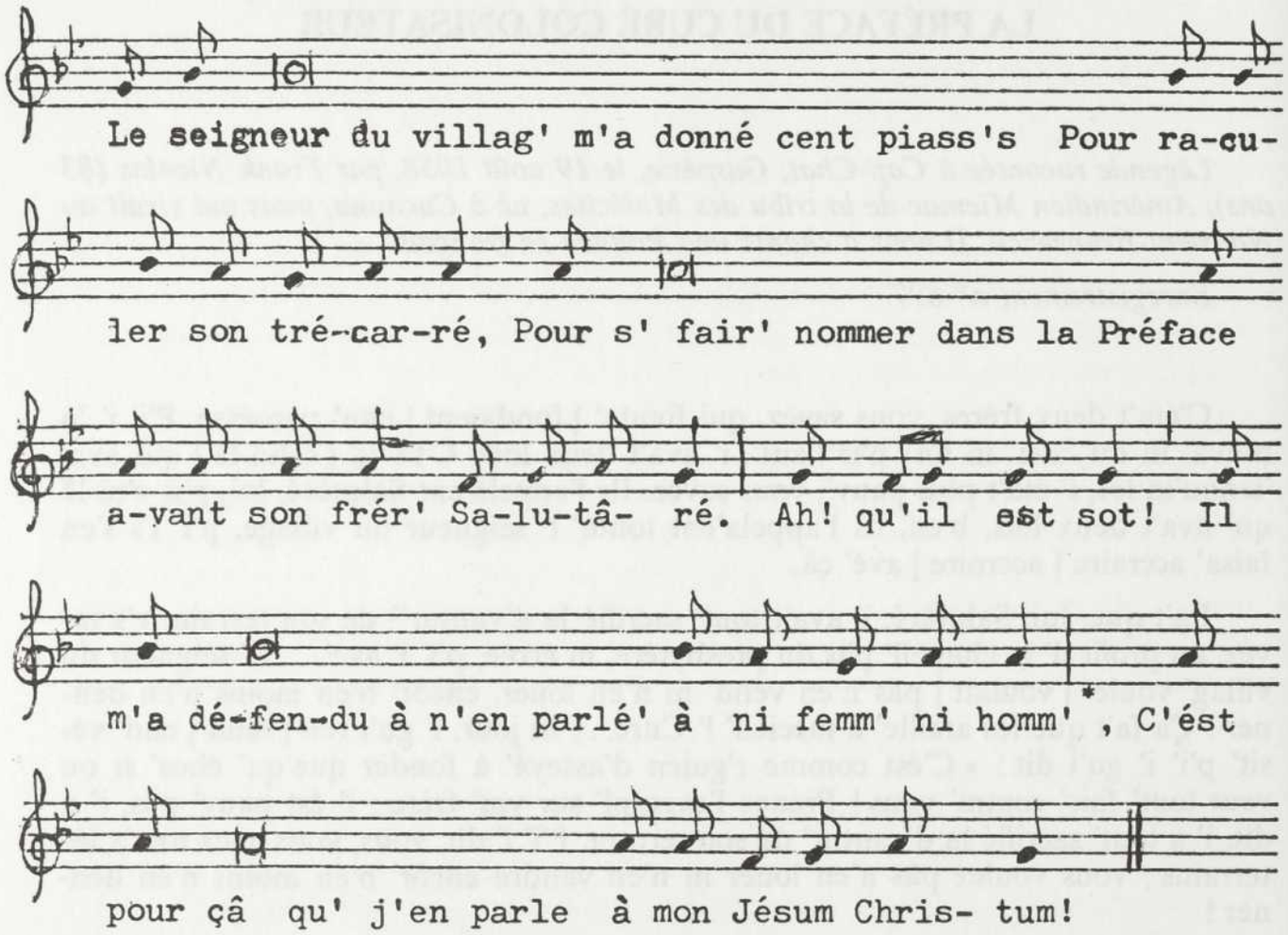
– I' dit, j' m'âs vous dir' quoi c' que m'en vâs faire avé' vous, mon Pére. I' dit, si vous voulez m' nommer dans la Préface avant mon frér' Salutâré, m'âs vous denner cent piass's [piastres], p'is m'âs vâs raculer mon trécârré[3].

---

1. *Lot* : Pièce de terre assez étendue et destinée à devenir une ferme.
2. *Devanture* : Sur une propriété, la partie qui donne sur la route.
3. *Trécarré* : Ligne qui sépare deux rangs dans une région de colonisation. Ici, *trécarré* est pris dans le sens de bornes d'un terrain.

– Mecieu' l' Curé dit : C'ést correck ! »

Te'jours que l' tchèqu' [chèque] éta't bon ! Fa't que, rendu au dimanch' comm' de raison, i' faut qu'i' chante. Ça fa't qu'i' s'ést mi' à chanter :



* Le texte oral disait : *ni homm' ni femme.* Comme, dans les autres vers, il semble y avoir souci de l'assonance, nous avons jugé bon de changer l'ordre de ces deux mots, pour faire rimer *homme* avec *Christum.*

37 – LÉGENDE ET PRÉFACE

C'est une histoire ! Le seigneur d'Aberville avait un bedeau nommé Salutaré. Le seigneur était jaloux d'entendre, dans la préface dominicale, le nom de Salutaré sans jamais entendre le sien.

Un jour, il aborde son curé : « Comment se fait-il, monsieur le Curé, qu'à chaque dimanche vous nommez Salutaré dans la Préface de la messe, et que moi, vous ne me nommez jamais ? Si vous consentez à introduire mon nom dans la Préface, dimanche prochain, je vous donnerai, j'en fais la promesse, une bande de terrain boisé de six arpents de largeur, aussi longue que le domaine, mais à condition de me nommer dans la Préface avant Salutaré. Soyez bien précis, monsieur le Curé ! »

Le dimanche arrivé, le curé fait le sermon comme à l'ordinaire. Quand vient le temps de la Préface, voici ce qu'il chante :

« Vere dignum et justum est ;
Le seigneur d'Aberville m'a fait promesse
De me donner un lot boisé
De six arpents de trécarré,
Et cela, pour être nommé avant Salutaré.
Il m'a fait promettre de le dire ni aux petits
ni aux grands,
Ni à Jacques ni à Jean,
Mais je l'ai dit, que voulez-vous que j'y fasse,
à présent ? »

LÉGENDE ET PRÉFACE

Légende racontée par Sœur Gilberte Watier (60 ans), de Sudbury, Ontario, en août 1975. Elle l'avait apprise, en 1926, de son frère Agis, alors âgé de 25 ans.

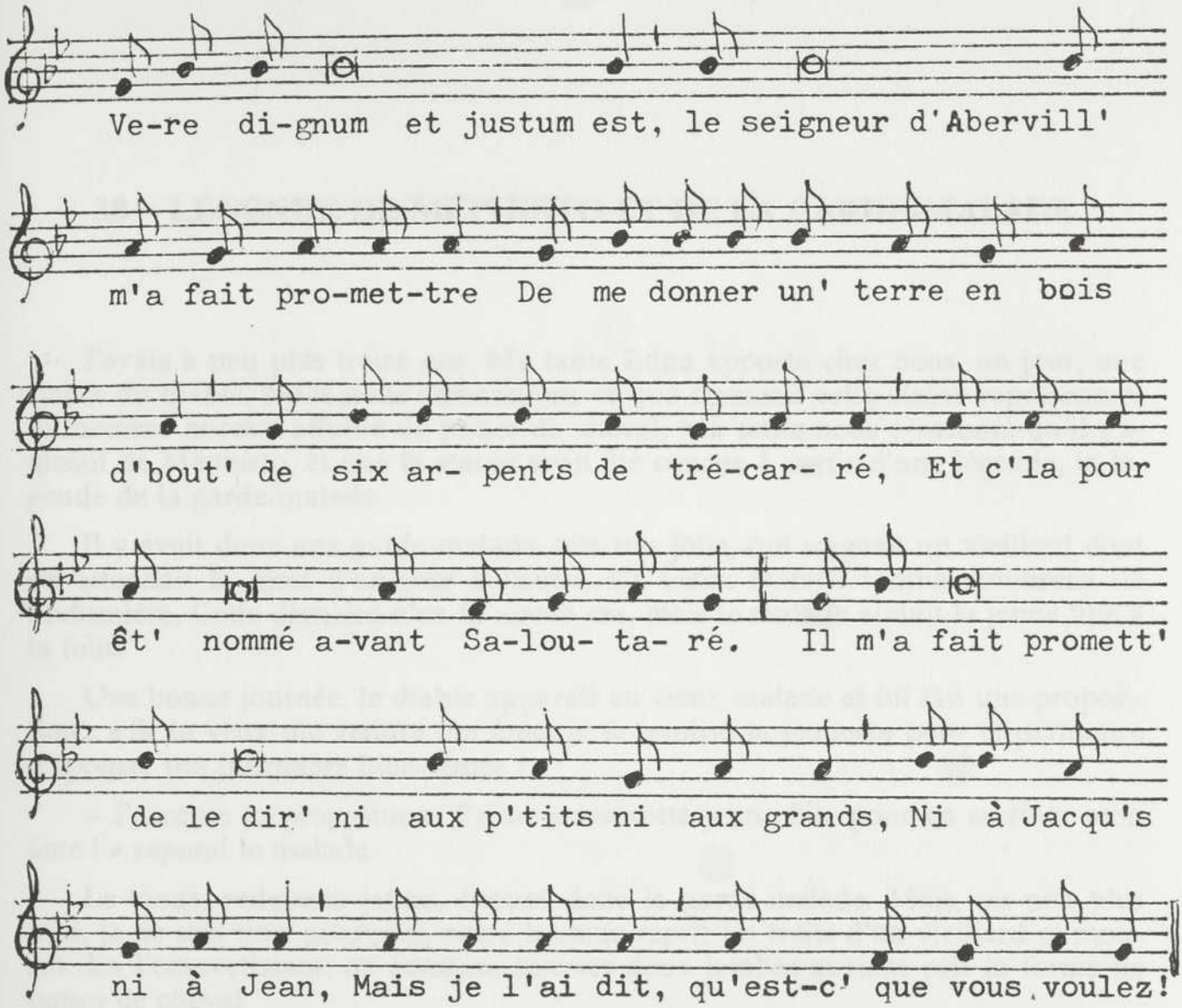
Enregistrement n° 3881.

Il s'agit d'une histoire. Le seigneur d'Aberville avai' un bedeau qui s'app'la't Saloutaré. Et le seigneur d'Aberville éta't in peu jaloux. Il di' à mecieu' l' Curé : « Mecieu' l' Curé, comment s' fait-il qu' à tous lés dimanch's vous nommez Saloutaré, et que moi, qui suis le seigneur d' la place, vous ne me nommez jamais ? Si vous voulez me nommer, dimanch' prochain, j' vais vous donné' enn' terre en boâs d' bout'[1] de six arpents de trécarré[2], mé' soyez sûr de m' nommé' avant Saloutaré ! »

Le dimanche arrive. Le curé monte en chaire, et la Préface après la... au commenc'ment d' la Préface, voici ce qu'il chante :

---

1. *Terre* en bois debout : Terrain où le bois n'a pas été abattu.
2. *Trécarré* : Ligne qui sépare les propriétés de deux rangs différents.


Ve-re di-gnum et justum est, le seigneur d'Abervill'
m'a fait pro-met-tre De me donner un' terre en bois
d'bout' de six ar- pents de tré-car- ré, Et c'la pour
êt' nommé a-vant Sa-lou- ta- ré. Il m'a fait promett'
de le dir' ni aux p'tits ni aux grands, Ni à Jacqu's
ni à Jean, Mais je l'ai dit, qu'est-c' que vous voulez!

38 – LÉGENDE DE MÉPHISTO ET DE LA GARDE-MALADE

J'avais à peu près treize ans. Ma tante Edna apporta chez nous, un jour, une statue du diable. Nous nous demandions ce que signifiait cette statue représentant un homme normal affublé de pattes de cheval. Ma tante nous a raconté qu'il s'agissait de Méphisto, et que la statue avait été conçue à partir d'une légende, la légende de la garde-malade.

Il y avait donc une garde-malade, très très jolie, qui soignait un vieillard dont on attendait la mort d'un jour à l'autre. Ce vieux malade tomba amoureux de l'infirmière. Cette dernière n'en fit aucun cas, mais le malade aimait la jeune fille à la folie.

Une bonne journée, le diable apparaît au vieux malade et lui fait une proposition : « Si tu veux me vendre ton âme, je te rendrai ta jeunesse pour te permettre d'épouser ton infirmière bien-aimée !

– J'accepte ta proposition. J'aime assez cette jeune fille pour en sacrifier mon âme ! » répond le malade.

Le vieux, redevenu jeune, épousa donc la garde-malade. Mais, un peu plus tard, je ne sais trop pourquoi, notre homme reprit les traits d'un vieillard et mourut. En l'ensevelissant, on constata que ses deux jambes avaient pris la forme de pattes de cheval.

La garde-malade se rendit compte que le défunt était le vieillard dont elle avait pris soin autrefois. Il avait recouvré sa jeunesse pour épouser la jeune fille, mais il avait repris son apparence de vieillard pour mourir.

Ainsi, la statue de Méphisto trouvait son explication dans la légende de la garde-malade !

LÉGENDE DE MÉPHISTO ET DE LA GARDE-MALADE

Légende contée, le 30 novembre 1976, à Chelmsford, Ontario, par M^me^ Omer Blais (née Claire Jolliat), âgée de 52 ans. Elle a appris cette légende, vers 1941, de M^me^ Auguste Jolliat, sa tante, née Edna Robidoux.

Enregistrement n° 4638.

J'éta's... j'avè' à pe' près treize ans, douz' treize ans. Puis ma tant' Edna ést arrivée chez nou' avec un' statue du diâb'e, pui' on se d'manda't quo' c' que c'éta't, çâ, c'tte statue du diâb'-lâ, i' ava't dés patt's de ch'fal ; un homm' normal, seul'ment qu'i' ava't dés patt's de ch'fal. P'i' 'a nous a conté qu' c'éta't... i' s'app'la't Méphisto, p'is, c'éta't çâ la légend' dés gard'-malades.

C'tè' enn' gard'-malad' p'i' alle éta't très très belle, p'i' 'a soègna' in vieux qu' éta't presque mourant, i' attenda't sa mort d'un' journée à l'aut'e. P'is c'te vieux-lâ, i' ést tombé' en amour avec la gard'-malade. Mé', i' éta't vieux, la gard'-malade en faisa't pâs d' câs, p'i' i' l'aima't, bon !

P'i' un' bonn' journée le diâb'e gu'i ést apparu. P'i' i' gu'i â di' au vieux, i' dit : « Si tu veux m' vend' ton âme, j' vâs te r'tourner jeun' pour tu puisse' avoèr la gard'-malade.

— Fa't qu' le vieu' a dit, b'en, c'ést correck, i' dit, j' trop en amour, i' dit, j' vends mon âme ! »

P'is lâ, le vieu' ést r'devenu jeune. P'is lâ, b'en, i' a eu sa gard'-malade. Mé', in moment denné, j' sé's pâs trop, lâ, au juss' qu'est-c' que c'ést qu'i' a fait', en tout's lés câs, i' ést r'devenu vieux. P'is lâ, i' ést mort, mé' avec dés patt's de ch'fal. P'is lâ, la gard'-malade a vu que c'éta't le vieux qu'alle ava't soégné, qu'i' éta't r'tourné jeun' pour la marier p'i' apras çâ i' éta't r'devenu vieux pour mourir.

C'ést çâ qu' éta't la... le symbol' du Méphisto.

39 – HISTOIRE DE REVENANT

Un père avait un garçon qui lui donnait beaucoup de misères et de soucis. Il s'en va voir un de ses voisins et lui fait part de son problème : « Je ne sais plus quelle conduite adopter à l'égard de mon fils. Il mène une vie désordonnée et je ne peux plus le faire obéir.

– Laisse-moi faire, réplique le voisin ; je vais mettre un terme à tes tracas ! »

Le voisin s'enveloppe d'un drap blanc et entre dans la cave de l'homme au fils endurci. Il remarque un tonneau de vin dans le coin. Il se cache dans l'obscurité.

Une fois le faux fantôme bien installé, le fils dépravé descend dans la cave et commence à puiser du vin dans le tonneau. D'une voix caverneuse, le voisin caché lance un avertissement : « Change de vie, mon garçon ! » Ce dernier se demande d'où vient cette voix et commence à fouiller du regard les épaisses ténèbres.

Peu de temps après, la voix étrange donne un deuxième avertissement : « Change de vie, mon garçon ! » Dans l'obscurité, la peur saisit le jeune homme. Une faible tache blanche apparaît de temps en temps. Le fils se dit en lui-même : « À la vérité, les morts m'en veulent ! Il va donc falloir que je prenne une décision ! »

Le jeune homme se fâche, saisit une brique sur le parquet. Au troisième appel lugubre, le jeune homme sort de ses gonds et crie au fantôme : « Eh ! là-bas, change de place, mon enfant de chienne ! »

HISTOIRE DE REVENANT

Récit raconté, le 30 novembre 1976, à Chelmsford, Ontario, par M. Omer Blais, âgé de 56 ans. M. Blais a appris ce fait de son père, Honoré Blais, en 1935.

Enregistrement n° 4634.

C'ta't c'te pèr' qui ava' un... i' ava' un garçon et puis... i' faisa't, i' ava't beaucoup d' misère avec lui. Et puis, i' ava't b'en du troub'e[1] avec. Ça fa't qu'i' ést allé voèr un d' sés voisins, p'i' i' dit : « J' sé's pâs d' quoi faire avec, i' dit... i' dit, c'ést effrayant la vie qui mène, mon garçon, p'i' i' dit, j' peux pâ' en v'nir à bout du tout.

— Ça fa't qu'i' dit, b'en, i' dit, j' vâ' aller, moé, p'i' i' dit, j' m'en vâ' arranger çâ ! »

I' s' mè' in drâp blanc su' l' dos p'i' i' s'en vâ lâ. P'i' i' rent' dan 'a cave ; i' ava' in quârt[2] de vin dans l' coin, et pui' i' rent' dan 'a cave, i' faisa't b'en noèr, c'ta't in entrée d' cave aussi. P'i' i' rent' lâ, i' a... descend, faisa't noèr.

Mon gâ' arriv' juss' dans l' bon temps, p'is i' commence à t' fair' couler du vin de d'dans l' tonneau. Ça fa't qu' lâ, i' s' décide, p'i' i' dit : « Chang' de vie, mon garçon ! » Se d'manda't où ça d'v'na't. I' r'garda' alentour.

In bout d' tem [temps] apras, deuxièm' fois. « Chang' de vie mon garçon ! » Ah b'en ! Fa't qu' lâ, mon gârs commença' à a'oèr pêur, pui' avec la noèrceur comm' çâ, obscur' comm' tout'. I' voèya't seul'ment qu'un' p'tit' lueur de blanc, temps en temps. Ça fa't qu'i' dit : « C'ést b'en d' trop vra', i' dit, lés morts sont b'en apras moé, p'i' i' dit, j' vâs falloèr que j' me décide. »

Ça fa't qu' tout d'in cou' i' s' pench' p'i' i' ramâsse enn' brique. I' s' lève. La t'oâsièm' foi' arrive, le gâ' i' dit : « Chang' de vie, mon garçon ! » Ah b'en ! lâ, l' gâ' i' en pouva't p'us ! I' dit : « Toé, lâ, i' dit, chang' de coin, mon enfant d' chienne ! »

---

1. *Trouble* (angl.) : Difficultés, soucis.
2. *Quart* : Tonneau, baril.

40 – HISTOIRE DE REVENANT

Lorsque j'ai entendu du bruit pour la première fois, ma petite fille, elle, avait près d'un an. J'ai entendu marcher en haut comme quelqu'un portant de grosses chaussures, ce que nous appelons des bottes.

Je me trouvais seule à la maison : mon mari était allé visiter sa mère. Je me suis empressée de l'appeler pour lui signaler ces bruits insolites. Naturellement, il est revenu sur-le-champ.

Assis tous les deux près de la table avec notre petite, nous avons entendu, mon mari et moi, quelqu'un marcher au second étage. Je me suis donc levée et j'ai dit à mon mari : « Tu vas aller voir qui marche là-haut !

– Eh bien ! mieux vaut le laisser faire, répond mon mari.

– Ah, non ! Je ne le laisserai pas faire, moi ! »

Mon mari a allumé une lanterne et j'ai filé à l'étage supérieur ; il ne voulait pas me donner la lampe de peur que je ne la laisse tomber. J'ai fouillé des yeux toutes les pièces sans y voir personne.

Je suis donc revenue m'asseoir avec les autres. Et voilà que les pas mystérieux se font entendre. Alors mon mari dit : « Laisse faire ! Attendons ! »

Au cours de notre conversation, je communique à mon époux mon opinion sur la cause de ces faits : « C'est peut-être quelqu'un qui demande des prières ? Si tu veux bien, nous allons nous mettre à genoux et réciter un chapelet ! Ce sera peut-être un moyen de faire cesser ce bruit de pas. »

Nous nous mettons donc à genoux immédiatement. Le chapelet terminé, nous n'entendons plus aucun bruit.

Quatre ou cinq jours après cet événement, je me trouvais encore seule à la maison. Mon mari était allé visiter ses parents. J'ai entendu fonctionner la pompe à bras et l'eau tomber dans la chaudière : « Tiens, encore quelqu'un qui veut nous jouer des tours ! » pensais-je. Mais bientôt je me décidai d'aller vers la pompe ; je ne vis personne. J'ai donc appelé mon époux pour lui signaler que j'avais de nouveau entendu du bruit.

Aussitôt arrivé à la maison, il me demande : « Qu'y a-t-il donc ? » Au récit du fait survenu il s'écrie : « C'est bizarre ! » Encore assis près de la table, nous enten-

dons bientôt la même pompe se mettre en branle et l'eau tomber dans la chaudière.

Alors, j'ai dit : « Va donc voir !

– À quoi bon ? répond-il.

– Eh bien ! moi, je vais voir ce qui se passe ! » lui dis-je.

J'ai donc pris le fanal pour me rendre dans la cuisine. Personne ! Nous avons encore pensé que ce devait être un ami décédé qui quémandait des prières.

Un autre chapelet de récité, nous constatons, bien assis sur nos chaises, que le bruit a disparu. Une semaine après, cependant, toute seule comme je l'étais souvent, j'entends démarrer l'écrémeuse mécanique. Un départ lent, comme d'habitude, puis une vitesse accrue régulièrement. Je cours vers la machine. Personne n'était là.

J'ai téléphoné à mon homme pour qu'il revienne à la maison. Aussitôt rendu, il s'assoit avec moi et la petite. L'écrémeuse recommence à fonctionner. « Je vais aller voir qui s'amuse à tourner la machine, dis-je à mon mari.

– Ah ! c'est inutile, dit mon homme.

– Non ! j'y vais ! »

Arrivée là, je ne trouve personne. J'en suis venue à ma conclusion ordinaire : « En voilà d'autres qui désirent des prières ! »

On récita à genoux un autre chapelet et ce fut la fin du tapage.

À la suite de ces événements, nous avons décidé d'inviter Monseigneur Côté à bénir la maison. Mon mari recommanda une grand-messe et moi j'ajoutai : « Nous continuerons à prier pour ceux qui nous ont précédés dans cette maison. » Moi, je ne les connaissais pas, mais mon mari les connaissait. C'est après cette visite du curé que tout bruit s'est tu pour toujours.

Enquêteur : « Vous rappelez-vous de qui vous aviez acheté cette propriété ?
Inf. : Oui, d'un monsieur X.
Enqu. : Est-ce que madame X s'accordait bien avec ses voisins ?
Inf. : Non, pas beaucoup :
Enqu. : Pourquoi, pensez-vous ?
Inf. : Eh bien ! c'était à cause des enfants ; cette famille était formée de nombreux enfants rassemblés par le mariage d'un veuf et d'une veuve.
Enqu. : Vous rappelez-vous quelle était la marotte de cette femme ?
Inf. : Elle ne voulait tolérer aucun Castor sur sa propriété.
Enqu. : Quel était le sens de ce mot « Castor » ?
Inf. : C'est que mon mari et ses parents venaient de Castor.
Enqu. : Castor, c'était le nom d'une localité ?
Inf. : C'était un petit village.
Enqu. : Ce qu'on appelle aujourd'hui Embrun, je crois !

Inf. : Embrun, oui ! La famille de mon mari venant de cette paroisse ; elle voulait dire naturellement, que personne de cette famille-là n'était admis sur sa propriété...
Enqu. : Mais c'était par pur hasard que vous veniez de là ?
Inf. : Oui !
Enqu. : Mais vous, vous ignoriez ces faits pendant la période où vous entendiez tous ces bruits ?
Inf. : Assurément ! J'ignorais tous ces détails !
Enqu. : Comment avez-vous appris ces faits ?
Inf. : Eh bien ! J'ai été mise au courant de l'histoire du passé, lorsque mon mari me confia à la suite de ces bruits : « Tu sais, l'auteur de ce tapage, tout à l'heure, devait être madame X ; elle voulait, sans doute, me chasser de sa ferme que j'avais achetée. Elle avait juré, paraît-il, qu'aucun Castor n'y mettrait le pied. Voilà l'explication du bruit que l'on entendait. Nous allons donc continuer à prier pour elle et lui faire chanter des messes de temps en temps ! »

« Nous n'avons jamais eu connaissance de ces bruits mystérieux depuis cette époque. Nos craintes ont été terminées à tout jamais ! »

HISTOIRE DE REVENANT

Histoire racontée, le 2 décembre 1976, à Sudbury, Ontario, par M^me^ Léo Lamoureux (née Florida Caron), âgée de 82 ans. M^me^ Lamoureux demeure au Pioneer Manor, mais est native de Cornwall en Ontario. Elle vécut ce fait elle-même avec son mari, en 1917, à Chelmsford, Ontario.

Enregistrement n° 4630.

Ma p'tit' fille, quand alle a... quand on â attendu [entendu] du bruit, lâ, ma p'tit' fille ava't pras [près] d'un an. Et puis, j'ai attendu marché' en haut, pareil comm' si i' ava't quelqu'un lâ qui marcha' avec dés bottes, avec dés gross's chaussures, lâ.

Et p'is, comm' de raison, b'en j' 'ta's t'ut seul' dan 'a maison. Fa't qu'... mon mari 'ta't chez sa mère. Fa't qu' j'app'lé, je l'ai app'lé p'is j'y ai dit qu' j'ava's que'qu'un qui marcha' en haut. Comm' de raison, i' s'st en-v'nu t'ut suite.

On s'st assis tou' 'és deux, lâ, cont' [contre] la tab'e, avec la p'tite. Et pui' i' attendu marché' en haut, lui, pareil comm' moé. I' attenda't marcher, lâ, p'is... Lâ je me su's l'vée p'is j'ai di' à mon mari : « B'en, tu vâ' aller voèr si i' y a quelqu'un en haut.

– Ah b'en ! i' dit, on vâ lés laisser faire...

– Ah ! J'ai dit, j' lés laiss' pas faire, moé ! »

I' a allumé l' fanal p'is j'ai monté en haut, i' voula't pâs m' denner la lampe, i' ava't pêur que je l'échappe. Fa't qu'i'... j'ai pris l' fanal en haut p'is j'ai monté en haut p'is j'ai r'gardé partout, p'i' i' ava't pâs parsonne.

Fa't qu' j'ai r'descendu en bâs. Et p'is lâ, apras qu' j'éta' assis lâ, ça l'a r'marché encôre. Fa't qu' lâ, i' dit : « Laiss'-lé faire ! » Ça fa't qu'on l'â laissé faire, lâ.

Lâ, on a dit... lâ j'ai di' à mon mari : « C'ést quelqu'un qui d'mand' dés prièr's 'ted b'en, p'is si tu veux dir' comm' moé, on vâ dire in chap'lat [chapelet]. On vâ s' mett'e à g'noux tou' 'és deux, p'i' on vâ dir' le chap'lat. Peut-êt' que ça vâ cesser le train... le marchement d'en haut ! »

Ça fa't qu'on s'ést mi' à g'noux p'i' on dit l' chap'lat, lâ, p'i' on â pâs r'guien attendu apras. Pour enn' secousse[1], on â pâs r'guien attendu.

Apras çâ, à pe' pras quat' cinq jour' apras, lâ, b'en lâ, j' 'ta' encôr' seul' dans la maison, i' éta' encôr' parti chez sés parents, et puis tout d'in coup, j'ai attendu la pompe... i' faisa't marcher la pomp' dan 'a cuisine, c'ta't un' pompe à l'eau, lâ, qu'on pompa' avec un brâs. J'attenda's l'eau tomber dans la chaudière. Fa't que j' me su's dit : « Quiens, encôr' quelqu'un qui veut nous jouer dés tours ! » J'ai pâs pensé t'ut suite... apras çâ, lâ... j'ai été voèr, i' y ava't pâs personne. Quand j'ai vu çâ j'ai app'lé mon mari encôre. J'ai dit : « T'és t-aussi b'en d' t'en v'nir, j'ai dit, j'atten encôr' du bruit ! »

I' s'st en-v'nu, i' dit : « Quo' c'ést qu'i' y â ? » B'en, j' gu'i ai conté çâ. I' dit : « 'Cou' don ! » Lâ, i' s'ést assi' avec moé p'is lâ, la... la pompe a commencé encôre, a commencé encôre à marcher p'is l'eau tomber dan 'a chaudière.

Fa't qu' lâ j'ai dit : « Vâ don voèr...

– Ah ! i' dit, laiss'-les don faire, i' dit !

– Fa't qu' j'ai dit, ah ! j' lés laiss' pâs faire ! »

Me su's parti, i' m'â rem'ner l' fanal p'is j'ai 'té voèr dans cuisine, partout, p'i' i' ava't pâs personne. Fa't qu' comm' de raison, b'en, i' ava't juss' dit : « B'en, ça doé' êt' quelqu'un encôr' qui d'mand' dés prières, ça doé' êt' quelqu'un d' nos amis qui sont morts qui d'mand' dés prières.

– O ké ! »

Fa't qu' lâ, on â dit l' chap'la' encôre p'i' on a pâs r'guien entendu apras. On s'ést assis tou' 'és deux p'i' on a attendu enn' secousse, p'i' on a pâs r'guien entendu.

Apras çâ, à pe' pras, ah ! enn' semaine apras çâ, lâ, b'en, lâ, j' ta' encôr' t'ut seul' dan 'a maison avec la p'tite, j' 'ta's souvent t'ut seule. Fa't que, d'in coup j'attends partir le séparateur[2]. Marcha't tranquill'ment, p'i' i' a commencé tranquill'ment, apras çâ, b'en, ça augment' toujours çâ, in séparateur quant' ça marche. J'ai 'té voèr, i' ava't pâs personne.

Fa't qu' j'ai téléphoné à mon mari qu'i' s'en vienne à la maison. I' s'st en-v'nu. Lâ, i' s'st assi' encôre avec moé pras d' la tab'e, avec la p'tite, i' dit... le séparateur a commencé encôre à marcher. Commence à marcher, lâ, tranquill'ment. Fa't qu'lâ, j'ai dit : « M'â' allé' 'oèr qui c' que c'ést.

– Fa't qu'i' dit, laiss'-lé don faire.

– J'ai dit, ah ! non, m'â' aller voèr ! »

---

1. *Secousse* : Espace de temps.
2. *Séparateur* : Écrémeuse mécanique.

Fa't qu' arrivé lâ, i' y ava't pâs parsonne. Fa't quand qu' j'ai vu çâ : « Quiens ! C'en ést d'autr's qui veule' a'oèr dés prières. » Fa't qu' lâ, on s'ést mi' encôre à g'noux, on a dit l' chap'lat p'i' on â pâs r-attendu d' train[3], on n'a pâ' attendu d' train apras çâ, t' sé's...

Fa't qu' lâ, quand j'ai vu çâ, j'ai dit : « On ést aussi b'en d' fair' v'nir Monseigneur Côté, et puis qu'i' vienn' bénir la maison, p'i' i' dit, on vâ s' fair' chanté' enn' messe, p'is j'ai dit, n'us aut'e' on continuera à prier pour ceux qui resta' avant, p'is... » Moé, j' lés connaissa's pâs, lui, lés connaissa't bien, moé j' lés connaissa's pâs. « On vâ continuer à prier pour eux aut's, et p'is »... Lâ, apras çâ, on a pâs r-attendu d' train apras...

Int. – Dit's don, de qui aviez-vous ach'té cette propriété-lâ ?

– D'un mecieu' X...[4]

Int. – Et puis, Mme X, est-c' qu'elle s'accordait bien avec ses voisins.

– Non, 'a s'accorda't pâs beaucoup avec...

Int. – Pourquoi ?

– Ah b'en, c'ta' à propos dés enfants, i' ava't dés enfants su' 'és deux bords, une gross' famill' su' 'és deux bords.

Int. – Qu'est-c' qu'alle a toujours dit... ?

– Alle a toujours dit, qu'i' a'ra't pâ' in castor qui rentrera't sur sa terre.

Int. – Que c'ést qu' ça voula't dir' çâ, castor ?

– Castor, c'ést parç' que mon mari v'na't de Castor, p'is lés parents...

Int. – Castor, c'éta' un' vill', çâ ?

– C'tait un p'tit village, çâ.

Int. – C' qu'on appelle, aujourd'hui, Embrun.

– Embrun, ouè. Et puis, b'en, i' v'na't de d' lâ, eux aut's. De comm' de raison, 'a voula't dir' qu'i' a'ra't pâs parsonn' de c' famill'-lâ qui viendra't su' sa terre.

Int. – Ça s'ést adonné que vous veniez de d' lâ ?

– Oué !

Int. – Mé' vous, vous n' saviez pâs çâ, alors que vous entendiez tout's cés bruits-lâ ?

– Non, non, j' sava's pâs çâ. Non, non, j' sava's pâs qu'alle leu's ava't dit çâ, moé, comm' de raison.

Int. – Quand est-c' que vous l'avez su, çâ ?

– B'en, je l'ai su, çâ, apras qu' tout's cés chos's-lâ ont 'té pâssées, lâ, mon mari s'ést mi' à m' dire, i' dit, i' dit : « Tu sé's-tu, i' dit, quoi qu' le train t't à l'heure, i' dit, çâ doé' êt' madam' X qui v'na't... 'a v'na't m' chasser de d' sa terre, parç' qu'

3. *Train* : Bruit, vacarme, tapage.
4. L'informatrice a cité un nom de famille assez bien connue dans la région.

'a ava't toujours dit qu'i' a'ra't pâ' in Castor qui déménag'rait su' sa terre. I' dit, comm' de raison, c'ést moé qui â' ach'té sa terre. Fa't qu'i' dit, ça doé' êt' ce bruit-lâ qu'on attenda't. Fa't qu'i' dit, on vâ continué à... prier pour elle, fair' chanter dés messes, d' temps en temps, ça... »

On a jama's r-entendu c' train-lâ, ça été fini.

41 – HISTOIRE DE REVENANT

J'avais l'habitude d'aller avec mon mari, tous les soirs, à l'écurie, pour vérifier, avant le coucher, si tout était en ordre chez les animaux. Nous voulions éviter des accidents fâcheux à la ferme.

Je me faisais un plaisir de placer notre fillette dans le carrosse à bébé et de la conduire entre nous deux à l'écurie. Un soir où la petite était bien endormie, j'ai dit à mon mari : « Vas-y donc tout seul, ce soir ! » Ce serait dommage de la tirer d'un si paisible sommeil, seulement pour une simple promenade ! »

Il est donc parti seul. En arrivant à l'écurie, il ouvre la porte et l'appuie solidement pour l'empêcher de fermer d'elle-même. C'était une mesure de prudence au cas où il devrait s'enfuir rapidement à la maison à l'occasion d'une crainte subite.

Une fois entré dans l'écurie, il entreprend de faire sa tournée habituelle. La porte se ferme et même se trouve comme verrouillée solidement. Ainsi enfermé dans la bâtisse, une seule issue lui était disponible : la petite ouverture carrée destinée à lancer le fumier au dehors.

Il fut donc obligé d'utiliser cette petite fenêtre pour sortir de l'écurie. Sortir par une pareille ouverture, vous pouvez vous imaginer dans quel état il revint à la maison !

Je l'ai questionné sur ce qui était arrivé et je lui ai dit : « La porte s'est peut-être fermée d'elle-même ?

– Non ! Je l'avais ouverte toute grande et je l'avais solidement étançonnée. Quelqu'un l'a fermée et verrouillée. J'ai été pris de peur, je me suis précipité par le guichet à fumier et je suis revenu ici. »

Inutile de vous dire qu'il lui a fallu prendre un bain avant d'aller au lit !

Ce fut la dernière fois, tout de même, qu'on a soupçonné un revenant. Nous avons récité le chapelet, et le calme s'est rétabli de plus belle.
Enquêteur : « Est-ce que vous pensiez que c'était la même madame X qui manifestait sa présence ?
Inf. : – Oui, oui ! Nous avons pensé qu'elle avait profité du fait que mon mari était seul pour lui faire une bonne peur. Ce fut toujours notre conviction en reprenant les faits racontés par mon mari. Naturellement, nous avons continué à prier pour elle, à lui faire dire des messes et à réciter des chapelets pour le repos de son âme. »

HISTOIRE DE REVENANT

Histoire racontée au Pioneer Manor, à Sudbury, le 2 décembre 1977, par M^me^ Léo Lamoureux (née Florida Caron), âgée de 82 ans. Elle a appris ce fait, en 1917, de son mari qui a lui-même vécu l'événement cette même année.

Enregistrement n° 4631.

... dir' que... j'éta' habituée d'allé' à l'écurie avec... J'éta' habituée d'allé' à l'écurie avec mon mari tout's lés soèrs, avant d' se coucher, on alla't voir lés animau' en cás que rien soit... pour que r'guien arrive.

Et... j'ava's l'habitud' de mett' la p'tit' dans l' carross' p'is l'emm'né' avec n'us aut'e à l'écurie. C' soirée-lâ, la p'tit' 'ta't b'en endormie, ça fa't que j' di' à mon mari : « Vâs-y don t'ut seul. J'ai dit, c'tte pauv' p'tite a l'air à b'en dormir ; la réveiller pour l'emm'ner... ! »

Fa't qu'i' a parti seul p'i' i' s'st en allé. En arrivant lâ, lâ, b'en i' a ouvert la port' d' l'écurie, p'i' il l'â accotée[1] comme i' faut, pour pâs qu' 'a farm' seule. Si i' arriva't que'qu' chose, qui peuv' s'en v'nir à course à maison.

Fa't que, apras qu'i' a été rentré lâ, p'is qu'i' a commencé à fair' le tour lâ, b'en lâ, lâ, la port' s'ést farmée et p'i' 'a s'ést bârrée comme i' faut, lâ. Fa't qu' lui s'ést trouvé pri' en d'dans d' l'écurie comm' de raison, I' ava't pâs moyen de sortir de d' lâ à pârt que sortir par le... le cârreau où c' qu'i' garrocha't[2] le fumier.

C' fa't qu'i' â 'té obligé d' sortir de d' lâ, p'i' i' a arrivé à maison comm' de raison, b'en, quand on sort par in trou d' fumier v's savez comment c' qu'on sort de d' lâ.

Fa't que, j' gu'i ai d'mandé c' qui éta' arrivé, p'i' i' m'â dit çâ, qu' la port' s'éta't bârrée, p'i' i' dit... J'ai dit : « 'A s'ést 'ted b'en farmée seule.

– Non, j' l'ava's farmée comme i' faut... l'ava' ouvert comme i' faut, l'ava't b'en accotée, i' dit, i's l'ont farmée p'i' ils l'ont bârrée. I' dit, la pêur m'a pris p'is j'ai pâssé au travers, p'is j' me su's t-en v'nu. »

---

1. *Accoter* : Appuyer.
2. *Garrocher* : Lancer.

Vous comprenez, quand qu' ça arrivé à maison, i' a été obligé d' prend'e in bain, p'is, avant d' se coucher, p'is...

Mé', ça été la dargniér' fois, çâ, qu'on â attendu du train[3]. Lâ on â dit l' chap'lat quand qu'on a arrivé à la maison, p'is... Fa't qu' apras çâ, on a pâs r'guien r-attendu, ça toujours été en pa' [paix] apras.
Int. – Est-c' que vous, vous pensiez que peut-êt' qu' c'éta't encor' la minm' madam' X qui revenait ?

– Oui, oui, on pensa't, on ava't b'en dans l'idée qu' c'éta' encore ell' qui... vu qui éta't seul, lâ, lui faire enn' bonn' pêur à lui-minme. On a toujours pensé' à çâ. C' fa't qu'i' nous a raconté quo' c'ést qui s'éta' arrivé tout çâ, lâ, fa't que... Comm' de raison, b'en, on a prié' pour son âm' p'i' on faisa't dir' dés messes, p'i' on disa't dés chap'lats pour çâ ! »

3. *Train* : Bruit, tapage.

42 – HISTOIRE DE REVENANT

Voici un fait dont j'ai eu connaissance, il y a deux ans. C'est un récit très simple.

Nous suivions un programme télévisé, ma famille et moi, au salon. Soudain, nous entendons quelqu'un ouvrir la porte de la maison et la refermer. Nous nous dirigeons vers la porte pour nous enquérir sur ce visiteur ; nous n'y trouvons personne, mais nous observons, sur le parquet, les empreintes de deux semelles entourées de neige.

Nous ouvrons la porte. Personne n'attend, nous n'observons aucune trace dans la neige. Qu'est-il arrivé, au juste ? Nous ne le savons pas !

HISTOIRE DE REVENANT

Histoire racontée par M. Donald Leacock à Sudbury, le 10 décembre 1976. M. Leacock est âgé de 20 ans, étudiant à Sudbury mais demeurant à Iroquois Falls, Ontario. Cette histoire a été vécue par le conteur à Iroquois Falls, chez ses parents.

Enregistrement n° 4619.

Bon ! Ceci est arrivé i' y a deux ans, et c'est très simp'e. Nous étions assis dans l' salon, ma famille et moi en train de regarder la télévision. P'is nous avons entendu quelqu'un ou quelque chose ouvrir la porte. Ensuite, la port' s'ést farmée. Quant' nous avons... nous sommes allés voir qui qui éta' à la porte, i' y ava't r'guien lâ. I' y ava't seul'ment deux empreint's de pied à terre entourées de neige. Nous avons ouvert la porte, et p'is dehors dans la neige, i' n'y ava't pâs d'empreinte, et parsonne n'éta't lâ. Nous ne savons pas c' qui ést arrivé.

43 – PRÉMONITION DE MORT

Eh bien ! D'abord, ma grand-mère était une femme très superstitieuse, ou, du moins, elle me semblait l'être. Un soir où nous étions assis chez elle, voici l'histoire qu'elle nous raconta.

Elle s'en allait en auto en compagnie de son mari, mon grand-père, qui tenait le volant. Elle crut soudainement voir quelqu'un sur la route. Ses cris ont forcé le chauffeur à arrêter rapidement la voiture. Les deux passagers descendent pour s'assurer s'ils avaient heurté quelqu'un. Mais il n'y avait personne sur la route.

Cependant, deux jours plus tard, l'on apprit que l'un des parents de ma grand-mère était décédé.

– Enquêteur : « Tu as dis auparavant, je crois, que ta grand-mère était certaine que l'auto avait culbuté quelqu'un ?

– Oui ! Elle était absolument certaine de la chose. Mon grand-père, lui, n'avait fait qu'immobiliser la voiture ! »

PRÉMONITION DE MORT

Histoire racontée par M. Donald Leacock, âgé de 20 ans, à Sudbury, Ontario. M. Leacock demeure à Iroquois Falls. Il a appris cette histoire, en 1976, de sa grand-mère, M^me^ Yvonne Thomas, qui a elle-même vécu le fait il y a vingt ans.

Enregistrement n° 4621.

Bon ! Je vais commencer par dir' que ma grand-mèr' c'est un' femm' très superstitieuse ou bien me semb' l'êt'e. Et puis, un soir nous étions assis su'... assis chez elle, et p'i' alle a commencé à dire in histoèr' de quand qu'alle éta't dans l'auto avec mon grand-père, et pui' ell' croya' absolumen à voir quelqu'un dans le ch'min. Et puis, elle a commencé à crier, p'is mon grand-père a arrêté l'auto très vite. P'is sont sortis dehors p'is sont... ils ont regardé pour voir si i's ont frappé quelqu'un, p'i' i' y ava't parsonn' lâ.

Puis, deux jour' après ils ont su que un dés... dés memb's de la parenté de ma grand-mère éta't morte.

Int. – T'âs di' aussi, j' pens' que ta grand-mère était çartain qu' vous aviez frappé quelque... quell' grandeur... l'auto a frappé quelqu'un ?

– Oui ! 'A éta' absolument çartain qu'elle... qu'ils ava'ent frappé quelqu'un, p'is mon grand-père, lui, i' ava't seul'ment qu' arrêté l'auto. »

44 – LE PETIT BOEUF BLANC

Il y avait, une fois, un pauvre jeune homme appelé Ti-Jean. Je crois que c'était son seul nom. Sa famille vivait dans la pauvreté, n'ayant qu'une vache pour tout bien. Un jour la vache donne naissance à un beau petit veau d'une blancheur de neige immaculée.

Ti-Jean grandit. Toute son attention se porta sur le petit bœuf. Il voyait à sa nourriture et lui procurait tous les soins possibles. Ce bœuf était pour Ti-Jean le centre de sa vie. Partout où Ti-Jean allait, il se faisait accompagner de son petit bœuf blanc.

Une bonne journée le bœuf parle à Ti-Jean : « Nous ferions mieux de nous éloigner d'ici. Moi, je pressens des malheurs qui peuvent mettre notre vie en danger. Nous allons nous exiler, c'est mieux pour nous ! »

Le lendemain matin, Ti-Jean réunit dans un paquet un peu de nourriture pour lui et le petit bœuf. Ce dernier se nourrissait de la même nourriture que Ti-Jean.

Une fois dans la forêt, le petit bœuf confie un autre message à Ti-Jean : « N'allons pas trop rapidement ! Je me demande si nous ne sommes pas partis vers la ruine. Même si nous parcourons une longue distance, je devrai un jour ou l'autre affronter la mort. Dès demain, je devrai rencontrer un gros bœuf roux. Il y aura bataille. . .

– Ah ! non ; tu t'en fais pour rien ! Tu connais l'avenir. . .

– C'est une rencontre qui peut être dangereuse, reprend le petit bœuf. Je puis en perdre la vie ! Il a une grande force ; c'est un animal de pure race, capable de me détruire au premier choc.

– Ah ! écoute-moi, continue Ti-Jean. Laisse-moi aller le rencontrer, ce bœuf roux. Je vais me procurer un bon bâton, et je vais le recevoir de la belle manière !

– Non, non ! Toi, tu vas grimper dans un arbre et tu observeras de là-haut la bataille que je vais livrer. Ne sois pas surpris si je perds la vie. Écoute-moi bien ! Si je succombe dans le combat, tu couperas ma corne gauche. Dans mon oreille droite, tu trouveras une petite scie qui t'aidera à couper cette petite corne de gauche. Dans mon oreille gauche, tu trouveras une sorte de nourriture qui soutiendra ta vie pendant une longue durée.

– Ah ! Grand Dieu ! se dit Ti-Jean ; il est possible que mon petit bœuf blanc se fasse tuer ! »

Il dit au petit animal : « Sois prudent ! Je tiens autant à toi qu'à moi ! »

Le lendemain matin, la rencontre a lieu, et la bataille s'engage, une bataille sauvage, violente. Les branches et les feuilles en étaient réduites en poussière. Après de longs efforts, le petit bœuf blanc vainc l'adversaire, mais il est épuisé : il ruisselle de sueur. Ti-Jean descend de son arbre tout heureux de la victoire de son compagnon : « Je suis fier de toi ! de répéter Ti-Jean. Tu ne m'as pas abandonné ! Tu es un ami fidèle ! »

Ti-Jean reprend sa marche en forêt en compagnie du bœuf blanc. Tout à coup, ce dernier fait part à Ti-Jean d'une autre appréhension : « J'aurai bientôt à faire face à une autre difficulté. Je vais me battre avec un autre animal, un bœuf noir cette fois-ci ! Je suis à peu près certain que la rencontre aura lieu demain matin. Ti-Jean, n'oublie pas mes recommandations à propos de ma petite corne, ma corne gauche. Il te faudra la couper au moyen d'une petite scie que tu trouveras dans mon oreille droite. Aussitôt, dans mon oreille gauche tu trouveras de la nourriture qui pourra t'entretenir longtemps la vie. N'oublie pas que tu marcheras peut-être très longtemps avant de sortir de la forêt.

– Ah ! écoute. Je ne veux pas que tu meures. Prends courage. Tu as battu le bœuf roux, tu peux aussi vaincre le bœuf noir. Je ne vois pas où est la différence ! »

Le lendemain matin, au moment de la rencontre des deux adversaires, Ti-Jean monte au faîte d'un arbre. Il commence à entendre un bruit sourd et une secousse persistante rappelant celle d'un tremblement de terre. Le vacarme s'accentue d'instant en instant. Ti-Jean promène ses yeux tout le tour de son poste d'observation, pour découvrir le bœuf noir. Tout à coup, il entrevoit une immense paire d'oreilles qui s'avancent. « Mon petit bœuf blanc, crie Ti-Jean, sois sur tes gardes ! Ton ennemi approche ! »

À ces mots, la bataille s'engage, une bataille désespérée. Parfois le bœuf noir prend le dessus, parfois le blanc piétine le noir, mais le plus souvent les deux adversaires disparaissent dans un nuage de poussière d'où s'échappent des bruits assourdissants. Tout à coup, le spectateur constate que le petit bœuf blanc a vaincu son adversaire.

Ti-Jean descend de son perchoir en criant à son ami : « Ah ! sacrifice ! J'avais peur que tu te laisses détruire par le bœuf noir ! Pendant un certain temps, je ne voyais que de la poussière et des nuages de sable qui tourbillonnaient de tous côtés. Je suis surpris de ta victoire, mais je m'en réjouis beaucoup. Tu es un véritable compagnon. Reprenons notre route ensemble ! »

Ti-Jean continue son voyage en compagnie de son petit bœuf blanc, et les deux compagnons parcourent une longue distance. Le lendemain matin, le petit animal annonce à son compagnon une autre épreuve : « Écoute, Ti-Jean. Nous al-

lons rencontrer un autre adversaire, le dernier, cette fois. Si je puis vaincre celui-là, ma vie est assurée pour longtemps. Mais je ne suis pas certain de la victoire. J'aurai à me battre contre un gros bœuf blanc de la même race que moi. Je ne suis pas optimiste quant à l'issue de cette bataille. Si la chance me favorise, je ne pourrai faire mieux que neutraliser mon adversaire.

– Ah ! prends courage, répond Ti-Jean. Tu as déjà deux victoires à ton actif jusqu'à présent, et j'ai plus confiance en toi qu'en ton adversaire !

– N'oublie pas, Ti-Jean, si je perds la vie, d'enlever, en t'aidant d'une petite scie, la corne dont je t'ai parlé. Ne manque pas non plus de t'emparer de la nourriture contenue dans mon oreille gauche ; tu en auras besoin pour soutenir tes forces.

– Ah ! je ne crois pas être obligé de recourir à ces moyens. J'ai confiance en ton habileté et ta force. Tu vaincras ! »

Le lendemain matin, selon son habitude, Ti-Jean grimpe au faîte d'un arbre pour assister à la rencontre des deux bœufs blancs. Bientôt, la secousse surpasse celle d'un tremblement de terre. Les pierres culbutent sous la force de l'adversaire qui approche. Nous pourrions comparer cette force à celle d'une bombe atomique.

Tout à coup, Ti-Jean aperçoit l'animal pressenti par le petit bœuf blanc. C'était un gros bœuf tout blanc, d'un blanc sans aucune tache. Les deux adversaires s'attaquent l'un l'autre. Tantôt le gros terrasse le petit, tantôt ce dernier prend l'avantage. La bousculade est sauvage. Soudain le petit bœuf donne un solide coup de corne au gros. Celui-ci pirouette et roule sur le dos. Mais de nouveau sur ses pieds, il lance un gros coup de corne au petit bœuf qui s'écroule pour ne pas se relever.

Ti-Jean descend de l'arbre tout en pleurant et se lamentant : « Mon petit bœuf blanc ! Mon pauvre petit bœuf blanc ! » Il attrape une pelle et commence à creuser une fosse pour enterrer le cadavre de son compagnon. Il creuse la fosse passablement profonde et y roule le petit bœuf blanc. Une fois la terre ramenée sur le cadavre de l'animal, Ti-Jean s'aperçoit qu'une corne du petit bœuf apparaît hors de la fosse. « Comment expliquer ce phénomène ? se demande Ti-Jean. J'avais pourtant creusé la fosse assez profonde ! »

Ti-Jean vide la fosse et lui donne une plus grande profondeur. Il enterre de nouveau le petit animal et constate une seconde fois qu'une corne sort de la fosse. « Comment se fait-il. . . ? Ah ! se dit Ti-Jean, il m'avait averti de couper cette corne ! »

Ti-Jean vide la fosse une seconde fois et en retire le petit bœuf. Tel qu'annoncé, il trouve une petite scie dans l'oreille droite de l'animal et s'empresse de détacher la corne gauche. Comme le lui avait annoncé le petit bœuf, il trouve de la nourriture dans l'oreille gauche du cadavre. Mais Ti-Jean ne sait que faire de la petite corne : « Que faire de cette corne ? C'est un beau jouet. À quoi pourrait bien me servir cette corne ? Ah ! elle ressemble à un petit pistolet ! Pourrait-elle

m'aider de quelque façon ? Petite corne, commande Ti-Jean, enterre le cadavre du petit bœuf blanc ! »

À l'instant même, Ti-Jean constate que son compagnon est disparu sous terre. « Ah ! Grand Dieu ! voilà une corne qui me sera utile ! » s'écrie le jeune voyageur. Il glisse la corne dans sa poche et la caresse de temps en temps. Pour mieux s'assurer de la vertu de sa petite corne, Ti-Jean lui demandait un service. Par exemple, un soir, en organisant son campement, il disait à sa corne : « Prépare mon feu ! » Aussitôt, un beau feu flambait.

Ti-Jean continue son voyage pendant une couple de semaines. Il arrive chez un fermier et ne tarde pas à engager la conversation : « Bonjour, monsieur ! Moi, je m'appelle Ti-Jean, et je cherche un emploi. Il y a longtemps que je n'ai pas pris un bon repas et je ne demande qu'une chose : travailler pour pouvoir manger à ma faim !

– Eh bien ! mon garçon, écoute-moi. J'ai déjà été un fermier important ; j'avais un beau troupeau de vaches et un gros matériel de ferme. Mes affaires étaient prospères ; mais soudain, une famille de géants est venue s'installer près de ma propriété. Petit à petit, les géants m'ont réclamé un coin de terre, puis un autre coin de terre ; enfin, ils ont enlevé une bonne partie de mon troupeau de vaches. Je ne pouvais m'opposer à leurs revendications, à cause de mon manque de force. Eux autres, les géants, ils fonçaient sur moi et me dictaient leurs volontés. Je leur ai cédé presque tous mes biens. N'avait été de ces voisins encombrants, mes affaires iraient bien. Ti-Jean, si tu pouvais au moins avoir soin de mes vaches en vue de l'exploitation du lait, je te récompenserais en te donnant ma fille en mariage ! »

Le fermier savait bien qu'il exigeait du jeune voyageur une tâche impossible. Il riait d'avance de l'insuccès de Ti-Jean qu'il trouvait inapte à trouver la solution à de tels problèmes.

Ti-Jean accepte de prendre soin des vaches. Le lendemain matin, le jeune vacher quitte la ferme à la tête du troupeau de vaches. Mais les pauvres bêtes n'avaient rien à manger. Les pâturages étaient devenus trop restreints pour nourrir tout le troupeau. Ti-Jean aperçoit un beau champ d'avoine de l'autre côté de la clôture. « Quelle bonne nourriture pour les vaches ! se dit le vacher. Petite corne, s'écrie-t-il, ouvre un passage dans la clôture ! »

La petite corne pratique une large ouverture dans la clôture, créant une entrée pour tout le troupeau. Les vaches se précipitent dans l'avoine, en courant, et s'empiffrent de cette bonne nourriture. Elles rasent une grande partie du champ d'avoine au cours de la journée. Le soir, Ti-Jean ramène le troupeau à l'étable. Le fermier commence à traire ses vaches, constate que leur lait est très abondant. « Diable ! dit-il à Ti-Jean, où as-tu alimenté mes vaches aujourd'hui ?

– Je n'ai rien découvert d'extraordinaire, mais je les ai fait manger !

– Eh bien ! où les as-tu fait manger ?

– Ah ! là-bas, dans votre forêt. . .

– Mais c'est bizarre ! Je n'ai remarqué aucun pré, moi, dans cette forêt.

– Eh bien ! moi, par pur hasard, j'ai découvert un beau coin de pâturage.

– En as-tu un autre en vue ?

– Non ; il n'y a plus de pâturage du côté de la forêt ! »

Le lendemain matin, Ti-Jean conduit ses vaches dans une autre direction. Il aperçoit un beau pré de trèfle dont il pense régaler son troupeau. Au moment où le petit vacher se prépare à faire percer un trou dans la clôture du pré, un géant accourt et crie : « Ah ! c'est toi qui te permets de couper ma clôture ? Tu vas attraper une raclée pour t'apprendre que je suis seul maître chez moi ! »

Tout en débitant ces menaces, le géant fonce sur Ti-Jean pour lui mettre la main au collet. Ti-Jean tire sa petite corne de sa poche et lui dit doucereusement : « Le temps est venu, ma petite corne, de rosser rudement ce géant ! »

À l'instant, la corne s'échappe des mains du vacher et paff ! paff ! sur la figure du gros homme. Le géant prend ses jambes à son cou pour devancer l'agresseur, mais la petite corne se rit de la vitesse du géant ; elle l'accable de coups jusqu'à la demeure des puissants voisins. Ti-Jean rappelle sa corne et lui commande de briser la clôture du pré de trèfle. La petite corne pratique une large ouverture dans la clôture, et les vaches s'empressent de satisfaire leur gros appétit, en dévorant le trèfle qu'elles n'ont pas goûté depuis longtemps.

Le soir, au retour du troupeau, le fermier s'affaire à la traite des vaches et constate encore une augmentation de la quantité du lait. « De grâce ! où as-tu fait paître les vaches aujourd'hui, Ti-Jean ? demande le fermier.

– Ah ! derrière la forêt, j'ai découvert une pièce de pâturage. Elle n'était pas très étendue, mais l'herbe y était abondante.

– C'est une surprise pour moi. Je n'aurais jamais cru que. . .

– J'ai fait cette trouvaille ce matin. Mais, vous savez, les vaches ont déjà nettoyé tout ce pré. Il n'y reste presque plus d'herbe !

– Ah ! bien, môsess ! Je ne savais pas que ce pré existait. Pendant que j'y pense. . . Prends bien garde d'indisposer les géants contre nous ! Ces gens-là sont tellement puissants qu'ils pourraient me ruiner !

– Aucun danger, aucun danger, patron ! Je n'ai aucun contact personnel avec les géants ! »

Le lendemain matin, Ti-Jean conduit de nouveau le troupeau au bout de la ferme. Il aperçoit, à une faible distance, une sorte de petite rivière, de l'eau paresseuse, qui arrosait une prairie de mil et de trèfle. Le vacher se dit aussitôt : « Voilà un champ dont mes vaches peuvent profiter ! C'est en plein ce qu'il leur faut ! Petite corne, libère un passage pour mes vaches dans cette clôture ! »

Pendant que la petite corne se démène, un jeune géant aborde le vacher : « Ha ! ha ! c'est toi qui fais des trous dans notre clôture ! Ah ! c'est toi qui as battu mon père ? Tu ne perds rien pour attendre, mon petit ! Tu vas t'apercevoir que je suis plus agile que mon père et que je suis de ton âge. Je vais t'administrer une de ces raclées dont tu te souviendras longtemps ! »

Ti-Jean tire de sa poche sa petite corne et lui indique une autre tâche : « Ma petite corne, empresse-toi de servir une bonne raclée à ce petit malappris ! » Je vous laisse deviner quelle volée de coups reçut le petit géant. C'est ainsi que les vaches se sont délectées toute la journée de l'eau de la rivière et du fourrage des géants.

Le soir venu, le troupeau revient de nouveau à l'étable. Le fermier ne peut s'expliquer la quantité de lait supplémentaire que les vaches lui donnent. Ti-Jean répond à son patron avec son imprécision habituelle : « Vous savez, là-bas, au bout de votre ferme. J'ai découvert un cours d'eau et un autre coin propre au pâturage. C'est là que vos vaches. . .

– Prends bien garde, Ti-Jean, de mettre le pied sur le terrain des géants ! Sois bien prudent !

– Moi, chez les géants ? Jamais ! Ah ! non ! » s'écrie Ti-Jean.

Évidemment ce n'était pas le vacher qui se nourrissait chez les géants, mais les vaches. Ti-Jean n'était pas si loin de la vérité ! Le lendemain matin, les vaches reprennent leur marche vers le pâturage. Le vacher jette les yeux sur un champ cultivé à proximité des écuries des géants. C'était la première fois que Ti-Jean prenait connaissance de ce pré très riche où poussaient de l'orge, du mil et du trèfle, surtout, le long de la clôture, du trèfle blanc dont les animaux raffolent. Ti-Jean dit à sa petite corne magique : « Dépêche-toi, fais un trou dans la clôture. Mais fais bien attention de semer l'alerte chez les géants. Il ne faut pas qu'ils nous voient, même si nous sommes près de l'écurie. »

La petite corne pratique un autre passage dans la clôture. Sur les entrefaites, une petite vieille femme de la famille des géants sort de chez elle. Je dis « petite », mais elle dépasse de beaucoup la taille du vacher. « Ah ! c'est toi, crie-t-elle à Ti-Jean, qui démolis notre clôture ? De plus, tu as battu mon mari et mon garçon ! Tu n'as pas fini de récolter ce que tu as semé ! Tu vas rencontrer chaussure à ton pied immédiatement ! »

Tout en hurlant, la vieille géante poursuit Ti-Jean. Ce dernier ne perd pas de temps, il invite sa petite corne à son aide : « Hé ! petite corne, viens donner une bonne raclée à cette chipie ! » La petite corne part encore en guerre contre l'épouse du géant, et ta, ta, ta ! Les coups pleuvent sur la vieille fermière. La petite corne la massacre suffisamment pour l'empêcher de gueuler.

Les vaches repues, Ti-Jean les ramène à l'écurie de son patron. Ce dernier entreprend de traire ses vaches. Il est renversé par l'abondance de la traite. « Dis-moi donc, Ti-Jean, où tu as fait paître mes vaches, aujourd'hui ?

– Pas très loin d'ici. J'ai trouvé un beau champ et les vaches ont bien mangé toute la journée ! »

Pendant cette conversation du vacher et de son employeur, la famille des géants s'approche du propriétaire. Le géant a un œil poché, le garçon porte un bras en écharpe, et la mère géante se laisse pousser en chaise roulante. Le géant dit timidement : « Bonjour, voisin !

– Bonjour !

– Je viens, dit le géant, conclure une entente avec toi. Je t'abandonne ma ferme et tous mes animaux. Je te fais cadeau de tous mes biens.

– Êtes-vous sérieux ? demande le cultivateur.

– Très sérieux ! J'ai enfin compris quelque chose, répond le géant.

– Mais expliquez-moi votre décision.

– Non ! à plus tard l'explication ! »

Le géant voyait que Ti-Jean caressait sa corne magique. « Ah ! assez de paroles ! conclut le géant. Nous quittons la région, nous ne remettrons plus les pieds ici. Nous quittons les lieux, monsieur, et voici les documents écrits vous établissant propriétaire de nos biens ! »

Le fermier se tourne vers Ti-Jean et lui dit : « Je ne comprends rien à cette scène ! Ces géants qui m'ont grignoté mes terres, enlevé mes troupeaux, me font un pareil don ! Il n'y a rien à comprendre !

– Eh bien ! moi, je commence à y comprendre quelque chose. Il y a un certain temps que je vous sers de vacher. Voyez comme vos vaches sont belles, grosses, et donnent du lait riche en crème. Ne trouvez-vous pas que je mérite une petite récompense ? Vous m'aviez promis votre fille en retour des soins que je donnerais à votre troupeau. Ne trouvez-vous pas le temps venu de. . .

– Oui, oui, très bien ! Mais, attends un instant. Oui, j'avais dit. . . je me rappelle que j'ai dit. . . mais, prends ton temps ! Tu n'as pas tout à fait saisi ce que j'ai voulu dire. Comprends-tu ma pensée ? Vois-tu. . . j'aimerais que ma fille épouse un avocat !

– Mais ce n'est pas ce que vous m'avez dit, lors de mon arrivée. Vous m'avez dit qu'elle m'était destinée, si je. . .

– Ah ! tu ne comprends pas que la situation a changé ?

– Je regrette de vous contredire, mais je pars et j'amène votre fille avec moi. Vous me l'avez promise ! Mon plan consistait à exploiter la ferme voisine de la vôtre et de nous entraider.

– Ah ! non, non, non ! Je ne te donne pas ma fille ! Je m'y oppose formellement ! »

Chacun tenait à son idée et personne ne voulait céder. Voilà la chicane allumée entre le patron et l'employé ! Le fermier, armé d'une fourche, poursuit Ti-Jean pendant que le vacher exhorte sa corne magique : « Petite corne, ne fais pas trop de mal à mon patron, mais attache-le à un poteau, là-bas ! »

La petite corne ne tarde pas à trouver un lien – ne me demandez pas où elle l'a trouvé – et elle attache solidement le cultivateur au poteau. « Maintenant, demande Ti-Jean, consentez-vous à me donner votre fille pour épouse ?

– Je ne puis satisfaire à ta demande ! répond le patron.

– Très bien ! Petite corne, donne-lui une bonne raclée. Ne ménage pas tes coups ! »

Pendant que la corne traite rudement le patron, Ti-Jean lui répète sa question : « Me donnez-vous votre fille pour épouse ?

– Impossible, impossible ! répond le fermier. Même si tu uses de rudesse, je ne puis te donner ma fille !

– Eh bien ! vous allez attraper une autre raclée. À l'œuvre, petite corne ! »

Ah ! Bonguienne ! le fermier commence à sentir la soupe chaude. Toutefois il ne cesse de répéter : « Je ne puis t'accorder ma fille en mariage !

– Eh bien ! reprend Ti-Jean, les coups que vous recevez ne me fatiguent nullement. Continue ton travail, petite corne !

– Une minute, une minute ! Très bien, très bien. . . Je consens à te donner ma fille. Je te ferai un aveu : il y a longtemps que tu es à mon service, il y a longtemps que ma fille veut te faire de beaux yeux. Mais moi, je m'arrangeais pour qu'elle ne puisse te rencontrer. Maintenant, cours à la maison, elle t'attend ! »

Ti-Jean a épousé la fille du fermier et ils ont toujours vécu dans la bonne entente et le bonheur.

LE PETIT BOEU' BLANC

Récit folklorique raconté, le 12 février 1978, à Hanmer, Ontario, par M. Gérard Larivière, âgé de 35 ans. Il a appris ce conte, vers 1950, de son père, Matte Larivière, décédé en 1977 à l'âge de 78 ans.

Enregistrement n° 4652. Contes-types 511 A III, IV (nourriture dans l'oreille), 314 A (3 géants vaincus).

B'en, i' y ava' enn' fois, c'ést qu'i' y ava' in pauv' p'tit-Jean, p'is j' sé's b'en qu' son nom c'ta't juss' Ti-Jean c'ui-lâ. Et p'is, i' rest'... c'ta't du mond' qu' éta't b'en pauv'e. Et puis, tout' d'in cou' [coup] i' on eu la vache, la vache a eu in beau p'tit veau, p'is blanc comm' d' la neige, blanc, lâ, t' sé's, lâ, pur.

Ça fa't que ah ! i' a to'jours grandi' avec son p'tit bœu', p'i' i' soigna't son p'tit bœu', p'i' i' 'n ava't soin d' son p'tit bœu'. Ah ! C'ta't pâs drôle : « Mon p'tit bœu' blanc, çâ, partout d' où c' que j' vâs, j'amèn' mon p'tit bœu' blan avec moé, tu comprends ! »

Fa't qu' un' bonn' journée, p'tit bœu' blan i' dit : « Heille, i' dit, o' 'â [va] prend'... on ést aussi b'en d' s'en aller. I' dit, moé, j' sens d's affair's, lâ... d's affair's que ça peu' êt' dangereux pour not' vie ; i' dit, on vâ s'en aller, on ést aussi b'en d' s'en aller d' idcitte ! »

Ça fa't que l' lend'main matin, Ti-Jean paqu' [paqueter] un p'tit lonch [lunch][1], p'i' en paqu' un p'tit peu pour l' p'tit bœu' aussi ; l' p'tit bœu' blanc mangea't tout c' que Ti-Jean mangea't. Fa't que rendu dans l' boâs, lâ, i' dit : « Enn' menute, lâ, Ti-Jean, i' dit. Lâ, j' m'aparçois, lâ, i' dit qu'on â parti pour r'guien. J' m'aparçoi' aussi lâ, lâ, i' dit, quand minm' qu'on ira't b'en loin, lâ, faut j' r-enface[2] la vie. Voés-tu, demain, lâ, i' dit, ça s'râ pâs r'guien, i' dit, faut j' rencont'e... i' â un gros bœu' rouge, lâ, j' vâs l' rencontrer !

– Ah ! non, t' és pâs fou ! Tu sé's qu'est-c' qui peu' arriver.

---

1. *Lunch* (angl.) : Repas froid, repas que l'on prend sans longs préparatifs.
2. *Enfacer* : Sens probable, *faire face à.* Ici, *enfacer la vie* aurait le sens de *affronter la mort*.

– B'en, i' dit, ça peu' êt' dangeureux, dés fois ; m' âs mourir ! Parç' qu'i' dit, i' ést b'en trop fort, c'ést in pur' race, ça ser' à r'guien, i' vâ arriver p'i' i' vâ tout' me détruire, hein !

– Ah ! i' dit, écoute, un' menute, un' menute, i' dit, laiss'-moé m'arrangé' a'ec le bœu' rouge. Moé m'âs l'arranger moé l' bœu' rouge, tu vâs voèr çâ, lâ. M' âs m' prend'e un grand bâton...

– Enn' menute, enn' menute, lâ ; non ! La seul' magniér' lâ, tu mont'râ' dan in grand â'b' p'is tu m' ouatch'râs [watch] faire. P'i' i' dit, sois pâs surpris, i' dit, si j' meurs. Mé', i' dit, écout' b'en, lâ. Si j' meurs lâ, b'en, i' dit, tu m' coup'râ' enn' p'tit' corne – i' vâ a'oèr enn' corne, lâ, à gauche – tu coup'râs c' corn'-lâ. I' dit, lâ, dans l'oreill' drett' [droite], tu vâs trouvé' enn'... enn' p'tit' scie pour couper c'tte corn'-lâ ; p'is dans l'oreill' gauche, lâ, b'en, tu vâs trouver du... comm' d' la nourriture, un' nourritur' qui vâ t' t'nir pour longtemps.

– Ah ! My Gosh ! i' vâ s' fair' frapper ! Ah ! My Gosh ! Mé' fa' attention à toé, to'jours b'en ! C' pâs çâ que j' veu' avoèr moé, j' veu' a'oèr toé, moé. »

Le lend'main matin, i' commence à s' batt'e ! Oh ! boy ![3] lâ, ça s' batta't, les feuille' r'vola'ent partout, tu comprends ! Oh ! Apra' enn' bonn' p'tit' secouss'[4], lâ, le p'tit bœu' blanc vien à bout d' gâgner, mé' i' ést tout en sueur. Ah ! I' éta't content, mon p'tit bœu' blanc ! « Ah ! Lâ j' su's content d' toé, i' dit... tu m'âs pâs laissé, tu m'âs pâs laissé t'ut seul... You're a real pal ![5].

So[6], lâ, mon vieux, lâ, i' ont parti à marcher. Fa't que l' p'tit bœu' blanc, i' dit : « I' â encôre in aut'e affaire, i' dit, in aut'e affaire, i' dit, in bœu' noèr à c' coup-lâ. » P'is lâ, lâ, lui, i' dit : « I' s'en vient me rencontrer d'main matin, p'is lâ, lâ, j' pâs mal çartain. I' dit, oublie pâs, i' dit, que j' t'ai dit, lâ, à propos d' la p'tit' corne. La corn' gauche, lâ, faudrâ qu' 'a soeill' coupée, p'is tu r'gârd'râs dans l'oreill' drett' pour a'oèr enn' p'tit' scie pour couper c'tte corn'-lâ. J' t'ai dit, dans l'oreill' gauche, lâ, en minm' temps, lâ, i' dit, tu vâ' 'oèr comme enn' sort' de lunch, du manger pour te qu'nir b'en longtemps, parç' que tu peu' êt' b'en longtemps dans l' boâs, lâ, toé.

– Ah ! Mé', écout', chose ! Faut pâs qu' tu meur's, t' sé's j' veux dire. T' âs battu l' bœu' rouge, tu peux batt' le bœu' blanc [noir], i' a pâs d' diffarence ! »

Ça fa't que l' lend'main matin, mon Ti-Jean mont' dan in â'b'e. Ça commença't. Ah ! V'lâ l' noèr : boum, bereboum, bereboum, bereboum, bereboum ! Ça fa't comme in tremblement d' terre, tu comprends, p'is ça s'en v'na't tranquill'ment. P'i' i' r'garda't partout pour 'oèr si i' pourra't pâ' 'oèr le bœu' noèr. Tout' d'in

3. *Boy* (angl.) : Garçon.
4. *Secousse* : Espace de temps.
5. *Pal* (angl.) : Compagnon, copain, *YOU ARE A REAL PAL* : Tu es un véritable ami.
6. *So* (angl.) : Ainsi.

coup, i' aparçoit lés deux oreill's qui s'en v'na'ent. Ah ! Sacrafice ! Heill', chose ! « Ah ! Mon p'tit bœu' blanc, i' dit, ouatch'-toé [to watch][7], i' s'en vient ! »

En disant çâ, ça commence à s' batt'e, heill', chose ! P'is lâ, lâ, ça s' batta't, lâ, lâ, heille, heille, in par dessus p'is l'aut'e à l'envers, p'i' ah ! tout' sorte comment. Tout d'in coup, i' dit, lâ, le p'tit bœu' blanc, i' dit, i' â gâgné énéoué [anyway][8].

Lâ, lâ, p'tit-Jean dit : « Ah ! Sacrafice ! J' pensa's pâs qu' t'éta's pour gâgner ! Enne escouss'... tout c' que j' 'oéya's, lâ, c'ta' 'ienqu' enn' poussiére, p'is r'guien qu' du sâb' qui r'vola't partout. J' su's surpris qu' t'eill's gâgné, i' dit, mé' j' su's conten anyway ! Toé t' és mon pal ! Viens-t'en avec moé ! »

Fa't qu'i' pârt, i' pârt, i's fon un aut' grand bout'. Fa't que le lend'main, i' dit : « Écoute, mon Ti-Jean, lâ, i' dit, i' 'n n-â in aut', çâ, c'ést l' dargnier. Si j' peux gâgner, c'ui-lâ, lâ, lâ, i' dit, m'âs viv' longtem apras çâ. Mé' si... lui, lâ, lâ, lâ, je l' sé's pâs, c'ést in gros bœu' blanc çâ. P'i' i' dit, c'te bœu' blanc-lâ, lâ, c'ést la minm' chos' de raç' que moé, lâ, lâ c'ést pâs mal mautadit[9]. Lâ, lâ, lâ, c'ést... c'ést un contest'[10] qui vâ' êt' pâs mal proche à proche.

– C' fa't qu' oué ! Écoute, i' dit, tu 'n âs gâgné deux jusqu' asteur, lâ, i' dit, moé j'ai... j' su's rendu j'ai confiance à toé !

– Ah ! i' dit, oublie pâs, lâ, tu coup'râs mon... ma p'tit' corn' lâ, la corn' gauch' tu la coup'râs, lâ. P'is tu r'gârd'râs dans l'oreill' drett' pour trouvé' enn' p'tit' scie pour couper la p'tit' corn' gauche. P'is tu r'gârd'râs dans l'oreill' gauch' pour a'oèr in... comm' du manger. Tu vâ' 'oèr, ça va t' sout'nir çâ.

– Oué ? Ah ! J' pens' pâs qu' j' n'eill' de besoin de d' çâ, parç' qu'i' dit, franch'ment, i' dit, j' su's rendu qu' j'ai confiance en toé. »

So, lâ, le lend'main matin Ti-Jean, ov cors' [of course][11] i' mont' dan in â'b'e. Ah ! Lâ, c'ta't pluss' qu'in tremblement d' terre, lés roche' en tomba'ent partout, més amis, c'ta't que'qu' chos' qui s'en v'na't ... enn' bombe atomiqu' c'ést b'en simp'e.

Ça fa't qu'i' aparçoét çâ. C'ta' un beau bœu' blanc, et p'is blanc lui itou[12]. Ça fa't qu' lâ ça commence à s' batt'e, heill', chose ! P'is lâ, heille, in en d'ssour p'is l'aut' su' l' dessus, p'is l' p'tit bœu' blanc, i' denne in coup d' corne au gros bœu' blanc, p'is l' gros bœu' blanc vâ r'tomber su' l' dos, mé' se r'leve aussitôt p'i' i' en donne in aut'e, in bon coup, au p'tit bœu' blanc, més amis. P'is lâ, il l'â tué !

---

7. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, prendre garde, guetter.
8. *Anyway* (angl.) : De toute façon.
9. *Mautadit* : Autre forme de *maudit* : Ici, le sens équivaut à : c'est passablement risqué !
10. *Contest* (angl.) : Épreuve, concours.
11. *Course* [of] (angl.) : Naturellement, bien entendu.
12. *Itou* : Aussi, pareillement.

Ah ! Ti-Jean descend d' son â'b', p'i' i' pleura't : « Mon p'tit bœu' blanc, pauv' p'tit bœu' blanc ! » I' po'gne enn' pell' p'i' i' commence à creusé' in trou, p'is creuse in trou pâs mal creux, p'i' enterr' son p'tit bœu' blanc. « Comment ça s' fa't, câline ! Pourtant j'ai creusé ce trou-lâ pâs mal creux ! Comment c' fa't que... Ah b'en ! » In aut' corn' qui sort, b'en, anyway ! on vâ déterrer l' bœu'. Déterr' le bœu' p'is fa' in trou plus creux, i' enterr' le bœu'. « Comment ça s' fa't que... Ah ! oui la corne, faulla't que j' coup' la corne. » Ah b'en ! Déterr' le bœu' encôre in aut' fois.

Ç' fa't qu' lâ i' r'gârd' dans l'oreill' drett' pour 'oèr ; i' ava' enn' p'tit' scie dans l'oreill' drette, heill', chose ! p'i' i' coup' la corn' gauche. P'i' i' 'gârd' dans l'oreill' gauche, p'i' i' ava't comm' du manger, quequ' chos' qui l'a'ra't sout'nu ! « Ah » b'en, çâ, c' pâs pir' çâ ! Mé' que c'ést qu' m'âs faire a'ec ce p'tit' corn'-lâ. Oh ! My Gosh ! 'a ést belle, c'ést que'qu' chos' de beau ! Que c' c'ést que j' pourra's b'en faire avec enn' p'tit' corn' de minme ? Ce corn'-lâ ést ques'ment comme in p'tit revolver[13]. Ah ! 'ienqu' pour 'oèr qu'est qu' ça vâ faire. Ma p'tit' corne, enterr' le p'tit bœu' ! »

Heille ! Aussi vit' dit, c'ta't faite ! Le bœu' 'ta't enterré, mon vieux ! « Ah ! 'Cré môseusse, c'ést c'mmod' c'tte affair'-lâ, lâ ! » C' fa't qu'i' mat [met] sa p'tit' corn' dans sés poches, p'i' heille ! i' 'a flatta't. Enn' fois d' temps en tem i' s' pratiqua't, i' disa't : « Heille, dison à soèr, on vâ camper, hein, ma p'tit' corne, fa's l' feu ! » Ah ! La p'tit' corn' faisa't l' feu, p'i' un beau feu b'en amanché, mon vieux ! « Heille, ça vau' 'a peine, çâ ! »

Fa't qu'i' â marché pour enn' coupeul de s'main's de minm', lâ. I' a arrivé sur in farmier. « Bonjour, mecieu', i' dit, moé, j' m'appell' Ti-Jean, et p'is j' mange... j' me charch' d' l'ouvrage. Ça fa't b'en longtemps qu' j'ai pâs mangé comme i' faut, p'is j' me charch' d' l'ouvrage. Tout' c' que c'ést je d'mande, lâ, je d'mand'ra's pou'oèr manger.

— B'en, i' dit, mon vieux, i' dit, écout' b'en que'qu' chose, i' dit, moé, i' dit. Déjâ, i' dit, j' 'ta' t-in gros farmier, b'en dés vaches, p'is que'qu' chose, in gros roulant[14], b'en gros, p'i' i' dit, ça alla't vraiment b'en dans mon affaire. Mé', i' dit, lâ, asteur, i' dit, i' â enn' famill' géante à côté d' moé. P'i' i' dit, eux aut's, i' dit, i's prenn'nt to'jour' in aut' morceau d' terrain, in aut' morceau d' terrain, p'i' i's m' vol'nt dés vaches. Que j' fass', moé ? J' t-in p'tit homm', moé, p'is, eux aut's, c'ést du gros monde, més amis, p'i' i's veul'nt tout'... i's fonç'nt su' moé, 'cou' don, j' leu' donn', j' leu' donn', j' leu' donne. Ça fa't que, i' dit, j' f'ra's mieux qu' çâ. I' dit, si tu peux me r'donner, i' dit, mon la't, tout' çâ, lâ, m' âs t' donner ma fille en mariage. »

---

13. *Revolver* (angl.) : Pistolet.
14. *Roulant* : Ensemble de ce qui sert au transport, à l'exercice d'un métier ou à une exploitation.

Mé', le gârs sava't b'en, lui, que c'ta't impossib'e, tu comprends, i' s' pense... i' ria't dans sa barbe. « Ah ! ah ! Ti-Jean, 'oèr si i' ést capab' d' fair' que'qu' chose avec çâ ! »

Fa't qu' le lend'main, Ti-Jean pren 'és vaches, s'en vâ avec lés vaches. P'is lâ, i' ava'ent p'us d' manger, i' ava'ent p'us rien, b'en, la terr' 'ta't rendue trop p'tit' pour lés vach's qu'i' ava't, tu comprends ! Fa't que, i' aparçoé' in beau champ d'a'oène à côté, heille ! tu parl's in beau champ d'a'oène ! « Heille, i' dit, m' p'tit' corne, i' dit, fa' in trou dan 'a clôture ! »

La p'tit' corn' fa' in beau trou dans cleture, et p'is lés vache' en-'oueill' là-d'dans, lâ, la queue en l'air, heill', chose ! Fa't qu' lâ i' en mange' in bon rond d'a'oène, heill', chose ! Ça arriv', le soèr, le roi commence à tirer sés vaches, tir' lés vach's, b'en, tir' lés vach's, p'is du la't, p'is du la't, mé i' en ava't. « My Gosh ! I' dit, où c' t'â' été avec més vaches ?

– Ah ! C'ést r'guien, c'ést r'guien, i' dit, j'ai... b'en 'oés-tu, b'en, j' 'és ai fait' manger.

– B'en oui, mé' dé v'où ?

– Ah ! b'en, dans vot' boâs, là-bâs, lâ !

– Oué ? C'ést drôle, hein, j'ai jama's vu rien lâ, moé.

– Ah ! b'en, oui, mé' j' l'ai trouvé ! C'est enn' bloff enn' flok [fluke][15] comm' çâ, t' sé's.

– I' y en ress'-tu ?

– Non, i' en ress' p'us, i' ress' p'us r'guien, lâ ! »

C' fa't qu' le lend'main matin, i' arrive à in aut' place, lâ. « 'Gârdez-moé don çâ, in aut' beau champ ! » Mé' c'ta't in champ d' trèf' à c' coup-lâ. Ça fa't que, comm' qu'i' vient pour fair' le... non ! Comm' qu'i' vient pour fair' le trou dans... dan 'a clôture, i' arrive in... i' sor' in gros homme, in gros géant. « Ah ! ah ! C'ést toé, i' dit, qui coup's ma cleture, hein ! »

C' fa't que le gros géant dit : « O Ké, mon vieux, i' dit, m' âs t'en donné' une, toé, t' âs pâs d'affaire à couper ma clôtur' de minme. No way ![16] I' a pâs parsonn' qui peut m' bâsser [to boss][17] d' minme ! » Ça fa't qu'i' avanç' su' mon Ti-Jean, mon Ti-Jean prend sa p'tit' corn' d'dans sa poche en arriére : « O Ké, ma p'tit' corne ! Denn's-y enn' volée ! » Ah ! Sacrafice ! La p'tit' corn' sort d'dans sés mains, heille, p'i' 'a saut' su' l' géant ! Paff ! Paff ! Tu comprends, heille ! 'A 'i en a donné enn' môseuss' de bonn' volée. So, lâ, l' géant pouva't pâs courir assez vit', tu com-

15. *Fluke* (angl.) : Coup plus heureux qu'habile.
16. *Way* [no] (angl.) : Pas d'affaire ! Inutile !
17. *Boss* [to] (angl.) : Mener, conduire, donner des ordres.

prends, pour clair [clear][18] la p'tit' corne, hein ! « Let's go home ![19] » Icitte on court, mon vieux ! So, lâ, i' fa' in trou dans clôture, i' dit : « Ma p'tit' corne, fa' in beau trou dans cletur', lâ, pour lés vach's mang'nt du trèf'e aujourd'hui ! » Ah ! Viande ! lés vache' encôre un' aut' fois la queue en l'air, tu comprends. I's pouva'ent pâs mangé' assez, disons, disons, s' tu veux prend' ce journée-lâ, lâ, ça faisa't tell'ment longtemps qu'i' ava'ent pâs mangé c' pauvres vach's, tu comprends, i's mangea' avec un' bonne appétit.

Ça fa't que le lend'main... lâ, lâ, le soèr, quand i' a rem'né lés vaches, le roi commence à tirer lés vach' encôre, pluss' de la' encôre. « Mé', mon doux ! Où c' t'â' emm'né més vache' aujourd'hui ?

– B'en, j'ai 'té l'aut' bord du boâ' in p'tit peu, lâ, p'is j'ai trouvé in aut' pièç', lâ. B'en, c'ta't beau, çâ, c'ta't pâs b'en b'en grand, mé' c'ta' un beau p'tit rond.

– Oué, hein ? C'ést drôl' çâ, j'ai jama's vu çâ lâ... t' sé's, j'ai pâs vu çâ, lâ.

– B'en, c'ta't lâ, à matin. Mé' lâ, lâ, t' sé's, lâ, c'ést pâs mal tout' clairé, i' a ques'ment p'us r'guien lâ.

– Oué ? B'en, l'affaire ést môseusse ! J' sava's pâs qu'i' ava't r'guien lâ, b'en, anyway, ô Ké ! Fa's çartain qu' tu fa's pâs d' chicane avec le géant, lâ, par 'xemp', hein ! Parç' qu'i' dit, çâ, c' mond-lâ, i's peuv'nt tout faire, p'is sont tell'ment forts.

– Ah ! non, ah non, ah non ! I' â pâs d' dangé' avec le géant, moé, j' m'en occup' pâs. Moé, moé parsonnell'ment, j' m'en occup' pâs. »

Ça fa't que le lend'main matin, commence encôre, p'is marche encôre in aut' p'tit bout'. I' arrive à enn' place, i' ava' in beau p'tit crick [creek][20], lâ, t' sé's, p'is l'eau coula't tout calme, p'is c'ta't pâ' in affair' qui coula't vit', l'eau, t' sé's, c'ta't calme. Et p'i' encôr' lâ, c'ta't du mill' [mil] p'is du trèf' tout' mêlangé avec çâ. « C' riviér'-lâ, çâ, d' minme avec çâ, çâ, c'st in beau spot' [spot][21] pour lés vach's. Çâ, c'ést que'qu' chos' de sharp' [sharp][22], çâ. »

Ça fa't qu'i' dit : « Ah ! toé, ma p'tit' corn', lâ, fa' in trou dans clôture icitte ! » La p'tit' corne 'a s' dépêch' p'i' 'a fa' in trou. P'is pendant c' temps-lâ le p'tit gârs géant sort de d' lâ. « Hâ, hâ ! i' dit, c'ést toé qui fa's dés trous dans clôture, hein ! Qu' c'ést toé qui âs battu mon pére ! Ah b'en ! atten in p'tit peu, mon vieux ! Moé, j' su's b'en p'us vit' [vif] que mon pére, moé. P'is moé, j' su's pluss' de ton âge, moé, m'âs t'en sapré' un' bonn', moé. Atten in p'tit peu !

– B'en, ma p'tit' corne, en-'oeille, sapr's-y enn' volée ! » P'i' 'a gu'i en sapre enn' bonne, tu comprends. Pendant c' temps-lâ, lés vache', 'és aut's, i' ont mangé

---

18. *Home* [let us go] (angl.) : Retournons à la maison !
19. *Clear* [to] (angl.) : Se débarrasser de, échapper à...
20. *Creek* (angl.) : Ruisseau, petit cours d'eau. Vx. fr. Crique : Fossé autour d'une place assiégée.
21. *Spot* (angl.) : Endroit.
22. *Sharp* (angl.) : Élégant, qui a belle apparence.

comme i' faut duran 'a journée, p'i' i' ont bu d' l'eau en masse ! P'i' i' ramèn' çâ au roi, l' soèr. « Ah ! Mô'... encôr' du la't d' pluss' ! B'en, tabarouette ! i' dit, t' és b'en...

– B'en, t' sé's, lâ, i' a in p'tit creek, lâ, juss' au bout' de ta terre.

– Oué, pouè ?

– B'en, drett' lâ, lâ, i' ava' in p'tit spot' encôre, lâ. P'is c'ést lâ qu' j'ai pris çâ.

– Ah ! B'en, i' dit, fa's çartain[23], i' dit, qu' tu vâs pâs su' l' géant, lâ, par 'xemp', lâ, hein ?

– Ah ! non, ah ! non, ah ! non ! Moé, moé, j' vâs pâs su' l' géant, moé ! »

Of course ! lui, i' gu'y alla't pâs, c'é' [c'est] 'és vaches. B'en, anyway, i' disa't la vérité. Fa't qu' le lend'main, hein, i' r'pâr' encôre avec sés vaches. Et p'is lâ, lâ, ah ! c'ta't pâs b'en b'en loin d' l'écurie, çâ ; i' ava't pâs r'marqué çâ, c' spot-lâ. Çâ, c'ta't... çâ c'ta' in spot, oh ! vraiment riche, lâ, t' sé's. I' ava't d' l'org' là-d'dans, p'i' i' ava't du trèf', p'i' i' ava't du mill', i' ava't tout's sort's d'aff... tout's sort's d'affaires. P'i' à pârt de d' çâ, i' ava't du p'tit trèf' blanc du long d' la cleture. Çâ, du trèfl' blanc, çâ, lés vach's, i' aim'nt çâ que'qu' chos' de grave.

Fa't qu'i' di' à 'a p'tit' corne : « O Ké, ma p'tit' corne, en-'oeille, fa' in aut' p'tit trou dans cleture. Mé', i' dit, fa' attention pour pâs que l' farmier nou' 'oeill', par 'xemp'e. Pâs mal proch' d' l'écurie, icitt', lâ ! Ah ! Fa' in p'tit trou dans cletu-re ! La p'tit' vieille, 'a sort, la p'tit' vieill' géante. 'A ést p'tit' mé' ést pâs mal gran-de, par 'xemp'e, à côté d' Ti-Jean. « Ah ! ah ! C'ést toé qui fa's dés trous dans cle-ture, hein ! P'i' à pârt de d' çâ, t' âs battu mon mari p'is mon garçon. B'en, t' âs pâs féni, lâ, tu vâs rencontrer l' bœu'[24] drette icitte ! »

P'is lâ, 'a pâr' apras. « Heille, ma p'tit' corne, en-'oeille, sapr's-y enn' volée, tu comprends ! » La p'tit corne 'a sor' encôr' de sés poch's, tu comprends, p'i' en-'oeille, tâ, tâ, tâ, tâ, tâ, taw ! Bâ' [bat] 'a p'tit' vieille, mé' 'a gu'i en â donné deux t'oâs volées pour fair' çartain que... 'a s' farm' la yeule [gueule] c'tte all'-lâ, tu comprends !

P'is lâ, lâ, i' â fini d' fair' soègner sés vaches, et p'is lâ, i' s'st en r'tourné à... à l'écurie, l' soèr. Le roi commence à tirer sés vaches. « My Gosh ! qu'i' y â du la't ! Où c'ést qu' t' été aujourd'hui, lâ ?

– Pâs b'en b'en loin d'icitt' lâ, mecieu' le roi, pâs b'en b'en loin, pâs b'en b'en loin, i' ava' enn' bell' plaç' pâs b'en b'en loin p'is c'ta't beau. P'i' i' ont mangé b'en comme i' faut tout' la journée !

– Oué, hein ? »

---

23. *Certain* [faire] : Expression anglaise : Make sure, s'assurer.
24. *Bœuf* [rencontrer le] : Expression qui signifie rencontrer son maître, se mesurer à une difficulté inattendue.

Pendant c' temps-lâ qu'i' parla't d' minme, le géan arrive, la famill' géant. Ah ! b'en, heill', lâ, lui, l' géant lui-minme, i' ava' in black-aïll [black-eye][25], p'is l' p'tit géant, b'en i' ava' in brâs câssé, p'is, crime ! tout' 'ta't tout' tordu, p'is la p'tit' vieille, elle, b'en, i's l'on emm'née en chais' roulant', tu comprends. Fa't que, « My Gosh ! I' dit, bonjour, bonjour, vous aut's ! » Mé', i' 'n ava't pêur pareil !

I' dit : « Écoute, mon vieux, lâ, i' dit, on vient faire enn' bargaine[26] avec toé, lâ. On vâ t' donner not' terre, tout' not' terre, tout's nos animaux. On donn' tout' çâ à toé.

– P'i' i' dit, vous êt's pâs fous ?

– Ah oui, ah oui ! Ah ! non, non, non ! Lâ, lâ, lâ, i' dit, on comprend, lâ, p'i' i' dit, c'ést tout'...

– Mé', i' dit, pourquoi c'ést qu' vous fait's çâ ?

– Ah ! Laiss' faire ! »

P'is Ti-Jean, of course, i' 'ta't drett' lâ, lui, hein, avec sa p'tit' corne, i' a flatta't, tu comprends. « Ah ! non, non ! C'ést correck ! C'ést correck ! On s'en vâ, on s'en vâ, p'i' on veut p'us se r'mett'e lés pié' [pieds] icitte, on s'en vâ mecieu', on... p'is vous avez tout's... ô ké ! quiens, v'lâ les papiers, p'is c'ést à vous aut's, çâ ! »

Ça fa't qu' lâ, le roi i' dit : « J' comprends p'us r'guien, lâ. J' comprends p'us r'guien. C'ést c' mond-lâ qui m'ont tout' volé, p'i' i's m'arracha'ent dés vaches, i's m'arracha'ent tout's, p'is lâ, mon vieux, fair' d's affair's de minme ! J' comprends p'us çâ, moé ! »

Ça fa't que Ti-Jean dit : « Oué ! B'en, lâ, moé, j' comprends que'qu' chos' moé, asteur, lâ. Lâ, ça fa't pâs mal longtemps j' t-écitt', lâ, p'i' i' dit, 'gârd' tés vach's comment sont bell's, 'gârd' le pouel su' tés vaches, sont beaux... 'gârd' comment, du la't, du la't grâs, t' sé's lâ, avec d' la crème en masse. Ça vaut que'qu' chos', çâ, p'i' i' dit, tu m'âs promis ta... ta fille en mariage, c'ést pour çâ, t' sé's...

– Ah ! oué, b'en, oué, atten in p'tit peu, lâ, par 'emp'e. Çâ... le roi... j'ava's dit çâ, oué, mé', t' sé's b'en, lâ, atten in p'tit peu lâ. C'ést pâs tout' à fait' comm' tu comprends, tu comprends-tu c' que j' veux dir' lâ ? 'Oés-tu, b'en... j'aim'ra's qu' ma fille 'a marisse in avocât !

– B'en, oui, mé' c' pâs çâ tu m' âs di' au commenc'ment. Tu m' âs dit qu' tu m' la donn'ra' à moé.

– B'en oui, mé' tu peux pâs comprend' la situation lâ... t' sé's lâ...

---

25. *Eye* [black] (angl.) : Un œil au beurre noir.
26. *Bargaine* : Vx fr. *Bargaine, Bargain* : Marché.

– Ah ! b'en, c'ést b'en d' valeur, mé' i' dit, j' la prends pareil ! M'en vâ' avec, pareil ! Tu me l' âs promis, p'i' i' dit, moé, apras tout', j' calcula's de prend' la terr' voésin' de toé, lâ, p'i' i' dit, on pourra't fair' çâ ensemb'e.

– Ah ! non, non, non, non ! Tu prendrâs pâs ma fille en mariage nô wé [no way] ! »

P'is lâ i' éta't b'en décidé, p'is, lâ, la chican' prend comme i' fau' ent' lés deux. P'is, lâ, l' bonhomme avec un' fourch' mon... pâr' apras Ti-Jean. Mé' Ti-Jean ava't sa p'tit' corne, of course, hein ! « Heille, p'tit' corne, fa's-y pâs trop mal, mé' t' sé's, attach'-lé apras l' poteau qu'i' y â lâ. »

La p'tit' corne, 'a s' dépéche, 'a trouve in câb'e en que'qu' pârt, d'mandez-moé pâs de v'où, je l' sé's pâs si 'a l'â fait' ou quoi, mé' anyway... p'i' 'a l'attaché apras l' poteau, b'en comm' faut ! « Bon, i' dit, vâs-tu m' denner ta fille en mariage ?

– J' peux pâs !

– B'en, ma p'tit' corne, donn's-y enn' p'tit' volée ! »

Ta, ta, ta, ta, ta, ta ! Ah ! Sacrafice, heill', chose, heille ! « B'en, vâs tu m' denner... vâs-tu m' denner ta fille... en mariage ?

– Ah ! i' dit, non. Non, non, i' dit, j' peux pâs, j' peux pâs. I' dit, écoute, enn' menute, i' dit, tu joues pâs mal roff' [rough][27], i' dit, j' peux pâs fair' çâ !

– B'en, i' dit, ma p'tit' corne, i' dit, r'tourn's-y encôre ! Encôr' du pareil, mon vieux ! »

Ah ! Bonguienne ! Ah ! lâ, i' commença' à a'oèr chaud, l' bonhomm', tu comprends. I' dit : « J' peux pâs t' laisser ma fille en mariage encôre !

– B'en, i' dit, c' correck, i' dit, moé... ça m' fatiqu' pâs, çâ, moé. I' dit, ô Ké, ma p'tit' corne...

– Enn' menute, enn' menute, enn' menute. I' dit, ô Ké, ô Ké, ô Ké ! Prends-lâ ! I' dit, à pârt de d' çâ, i' dit, ça fa't longtemps qu' t' és t-écitt', lâ, p'i' i' dit, 'a veut to'jours t'a'oèr p'i' i' dit, moé, j' voula's to'jours... j' voula's pâs qu' 'a t' 'oeille. B'en, i' dit, vâs-y, 'a t'attend dan 'a maison, lâ. »

Fa't qu' lâ, Ti-Jean, i' a marié la fill' p'i' i' ont to'jours resté heureu' 'és aut' aussi !

27. *Rough* (angl.) [jouer] : Brutalement, durement.



BIOGRAPHIE

Béatrice Campeau naquit à Hanmer, Ontario, le 16 novembre 1911, de Joseph Campeau et de Lucie Ranger. M. Campeau était natif de Vaudreuil, Québec et son épouse, de Messines, comté de Hull.

Béatrice Campeau, devenue, en 1934, Madame Matte Larivière, nous apprend que sa mère était excellente conteuse. C'est d'elle et de son frère, Alphonse Ranger, que Béatrice apprit, au cours de sa jeunesse, la plupart de ses contes folkloriques.

Mère de six enfants, Béatrice intéressa ses jeunes plus d'une fois en leur redisant les contes de son jeune âge. L'occasion de raconter ces récits oraux se présenta encore plus souvent quand notre conteuse devint grand-mère.

L'abbé Ovila Campeau, frère de Béatrice, participa également à cette propagation de la tradition orale chez les jeunes, en racontant à ses scouts ou à ses campeurs les contes appris, trente ou quarante ans plus tôt, de sa mère, Lucie Ranger.

Madame Matte Larivière n'a pas le seul mérite d'avoir intéressé ses enfants d'une façon passagère, puisque l'un de ses fils, Gérard, est très bon conteur. Espérons que l'un des descendants de ce dernier puisse continuer à perpétuer le répertoire oral des deux ou trois conteuses des générations précédentes.

45 – BEAU SAUVAGE

Vous aimeriez entendre le conte de Beau Sauvage ? Je vous dirai d'abord que le nom du héros n'est pas Beau Sauvage, mais le Prince aux cheveux d'or. Mais passons !

En ce temps-là, des géants se promenaient dans la forêt et venaient dévaster les champs et les fermes. Les propriétaires étaient aux abois. L'un des géants, le plus gros de tous, était considéré comme le plus dangereux. On décida de s'en emparer et de le renfermer.

Deux ou trois citoyens, appuyés par le roi, bien inquiet lui aussi, arrêtèrent un plan. Il s'agissait d'abord de trouver une jolie fille de conduite irréprochable. Après de grandes recherches dans le village, on parvient à trouver une jeune fille correspondant aux exigences des organisateurs de l'entreprise.

On fait fabriquer un banc dont une partie est à bascule. La fille devait voir à s'asseoir sur la partie solide du banc et réserver l'autre bout pour le géant. On avait eu soin de dresser une table chargée de mets appétissants les plus variés.

Le gros géant, au cours de sa promenade en forêt, aperçoit cette table magnifique, mais en même temps il jette les yeux sur la jolie demoiselle, et oublie, pour un instant, l'abondance de la nourriture disposée sur la table. Il vient s'asseoir sur le banc à côté de la jeune fille. La bascule fonctionne aussitôt et lance le géant dans un piège dissimulé. De là, on conduit le gros homme dans une prison de ciment qu'avait fait construire le roi pour résister à la force du puissant géant. La prison n'avait comme ouverture qu'une grille d'acier permettant au détenu de parler aux gens de l'extérieur et de leur manifester ses volontés.

Un jour, le petit prince, le jeune fils du roi, décide d'aller jouer aux billes à une certaine distance du château. Il aboutit à un endroit où le géant pouvait le voir. En l'apercevant, le géant lui dit : « Viens ici, mon petit homme ! » L'enfant s'approche du prisonnier. « Tu sais comment je m'appelle, moi ? demande le géant.

– Oui, je le sais ! Nous t'appelons Beau Sauvage !

– Voudrais-tu apprendre à jouer aux billes, mon garçon ? Moi, je puis t'enseigner la technique de ce jeu en un temps très limité !

– Ah ! réplique le petit prince ; j'en serais tellement content ! »

L'enfant apporte ses billes à Beau Sauvage et ce dernier lui enseigne les principes de ce jeu. Après deux ou trois minutes d'enseignement théorique, le petit prince maîtrise parfaitement la technique du jeu de billes.

« Maintenant, commence Beau Sauvage, pour me récompenser de t'avoir enseigné le jeu de billes, il faut que tu me rendes un service !

– Eh bien ! quel service pourrais-je bien vous rendre ?

– Retourne près de ta maman et demande-lui de tuer les poux qui courent dans ta chevelure ! »

Il faut rappeler qu'à cette époque, les femmes portaient en tout temps un grand tablier, même les jours de fête comme le Premier de l'An. C'était une sorte de parure.

« Une fois près de ta mère, continue le géant, tu t'agenouilleras devant elle et tu lui demanderas de tuer tes poux. La clé du cadenas de ma prison, c'est ta mère qui la porte dans sa poche de tablier. Sans attirer son attention, tu t'empareras prudemment de cette clé dans la poche du tablier de ta maman, et tu viendras me libérer de ma prison au moyen de cette clé !

– Oh ! oh ! tu n'y penses pas ! S'il faut que je t'obéisse, ma vie est en jeu. Mon père a promis de faire pendre quiconque ouvrirait la porte de ta prison. Dès demain matin, je risque de me retrouver au bout de la corde de la potence à la porte du château !

– Ah ! non ; le roi te pardonnera, tu verras ! Maintenant, file vers ta mère et laisse-la entreprendre la chasse aux poux dans tes cheveux ! »

Le jeune prince se dirige vers le château en roulant ces gros problèmes dans sa tête. Il se jette à genoux devant la reine et la supplie de le libérer des poux qui lui trottent dans les cheveux. La maman se met à l'œuvre sans tarder. Pendant ce temps, l'enfant glisse sa main furtivement dans la poche du tablier et s'empare de la précieuse clé. Il laisse sa mère terminer sa chasse aux poux, revient à la prison de Beau Sauvage et rend la liberté à son puissant ami. « Promets-moi, dit l'enfant au géant, promets-moi de revenir !

– Non, répond le géant, je ne puis revenir ; je ne reviendrai pas ! Mais quand tu seras dans une situation difficile, n'oublie pas de me lancer un cri : « Beau Sauvage, à moi ! » Tu pourras m'appeler, quel que soit l'endroit où tu seras ! »

Le géant parti, le jeune prince ressent une immense inquiétude. Il rapporte la clé à la reine et lui raconte l'aventure de la libération du prisonnier. « Eh bien ! mon enfant, nous ne pouvons annoncer cette nouvelle à ton père ! Tu serais certainement pendu à la porte du château. Ce serait une catastrophe ! Je te conseille de t'exiler. . . »

La reine prépare au prince un léger paquet de hardes et de nourriture. L'enfant attrape le paquet et disparaît dans la forêt. Le jeune prince marche, marche

jusqu'au soir. Il commence à souffrir de l'ennui et de la peur, le soir, seul en pleine forêt ! Il se demande bien ce qu'il va devenir. . .

Tout à coup, il pense à la promesse de son ami : « Beau Sauvage m'a dit de l'appeler en cas de difficulté. Beau Sauvage, crie-t-il, à moi ! » Ces mots à peine prononcés, le géant apparaît. « Pourquoi, lui reproche Beau Sauvage, as-tu souffert si longtemps avant de m'appeler. Je t'avais promis de venir te secourir en cas de nécessité !

– Ah ! j'avais autre chose à penser. Mon père va chercher un coupable et va faire monter quelqu'un à la potence !

– Sois tranquille ! Le roi ne pendra personne. D'abord, il ne te trouvera pas. Ensuite, je vais immédiatement changer ton apparence ! »

Le géant soulève l'enfant et l'entraîne près d'une source à peu de distance de cet endroit ; il lui plonge la tête dans l'eau et l'en retire immédiatement. Le jeune prince a maintenant la tête garnie de beaux cheveux d'or, des cheveux qui lui descendent jusqu'à la hauteur des cuisses. « Mon Dieu ! s'écrie le géant, que tu as de beaux cheveux d'or ! » Les deux amis s'assoient à une table et prennent un excellent repas. Peu après, le géant dresse une tente où le prince et Beau Sauvage passent la nuit.

Le lendemain matin, le géant trace un programme au jeune prince. « Tu vas maintenant te rendre chez le roi voisin et tu vas lui demander un emploi.

– Je vais essayer de profiter de ton conseil, Beau Sauvage ! »

Au dernier instant, le géant fabrique une sorte de petit bonnet en écorce et le place sur la tête dorée du jeune prince, en lui recommandant de ne jamais exposer sa chevelure d'or aux yeux du public. Ce bonnet donnait au prince une allure de petit galeux.

Le jeune homme se dirige vers le château du roi voisin et va frapper à la porte : « Sire, n'auriez-vous pas un emploi à me donner ?

– En effet, répond le roi, je cherche un petit jardinier ! Va visiter tout mon terrain, et si tu acceptes le poste de jardinier, il faudra que ce coin de terre soit rempli de fleurs, demain matin, au lever du soleil !

– Doucement, Sire ! Vous en demandez beaucoup en peu de temps ! Je puis commencer à préparer le sol, mais de là à faire pousser les fleurs du jour au lendemain, c'est une tâche qui dépasse mes forces.

– Va, va, exécute mes volontés ou bien tu seras pendu à ma porte !

– Voilà qui n'est pas très encourageant ! »

Le jeune jardinier se retire dans la cabane que le roi lui a assignée comme demeure, et commence à pleurer en se disant : « Je ne pourrai jamais satisfaire aux volontés de ce roi ! Mais, j'y pense ! Beau Sauvage, à moi ! »

Sur les entrefaites le géant arrive à la cabane : « Pourquoi retardes-tu tant à demander mon aide ?

– Ah ! Beau Sauvage, je n'y pense jamais !

– Appuie ta tête sur mon genou, dit le géant, et à ton réveil, tu verras comme le temps a passé rapidement ! »

Le lendemain matin, le petit jardinier se réveille, tous les jardins étaient bien ordonnés, remplis de fleurs ; les pommiers et d'autres feuillus avaient une allure d'arbres déjà développés. C'était une merveille de beauté, veuillez m'en croire !

Les gens du château, en ce matin-là, ne pouvaient dissimuler leur surprise. Malgré le succès du jeune jardinier, ils se disaient : « Toutefois, ce n'est qu'un petit galeux, un teigneux, à en juger par sa piteuse chevelure. Il a l'air imbécile ; comment peut-il accomplir des tâches si étonnantes ?

– Il va falloir, dit le roi, surveiller de près ce petit bonhomme et en savoir plus long sur son comportement ! »

À proximité de la ville, vivaient des bêtes-à-sept-têtes, comme on disait autrefois. Une fois tous les sept ans, un de ces monstres s'introduisait dans la ville et menaçait de tout détruire, si l'on refusait de lui donner une princesse à dévorer. La bête ne se contentait pas d'une personne quelconque ; il fallait lui livrer une princesse. Le roi, qui avait accepté le petit galeux comme jardinier, était le père de deux princesses dont la plus jeune lui était très chère. Il ne pouvait se résigner à l'abandonner au monstre mangeur de princesses.

Le roi, ne sachant trop que faire, avait réuni une foule d'hommes pour les décider à combattre la bête-à-sept-têtes. Personne ne voulait entreprendre de faire face à ce monstre. Mais le petit jardinier, le petit galeux comme on l'appelait, avait été averti par Beau Sauvage de la situation malheureuse du roi : « Une bête va exiger qu'on lui donne la fille du roi en pâture ; personne ne voudra risquer sa vie contre le monstre. Offre-toi au roi pour combattre la bête. Je vais t'aider et tu vas réussir ! »

Le petit jardinier va trouver le roi et lui dit : « Vous cherchez des volontaires pour combattre la bête-à-sept-têtes ? J'irai, moi !

– Allons, allons, petit galeux ! La bête-à-sept-têtes a déjà détruit les armées que je lui ai opposées, et toi, tu te crois capable de la tuer ?

– Sire le roi, je puis tout de même essayer !

– Eh bien ! Soit ! Je n'ai rien à y perdre. J'accepte ton offre. Demain matin, sois prêt à partir à telle heure !

– Entendu, Sire ! »

Le petit jardinier appelle Beau Sauvage à son aide. Le géant lui donne un beau cheval noir, il revêt le jeune jardinier d'un habit noir galonné d'or, et enlève

le bonnet d'écorce qui lui donne l'allure d'un teigneux. Deux aides de camp montés sur deux chevaux lui sont donnés pour l'accompagner dans sa tentative périlleuse.

À l'heure indiquée par le roi, les gens du château se rassemblent pour voir partir le petit jardinier ; ils s'attendaient à ce qu'il ait la tête basse. Au contraire, ils voient trois chevaux et trois cavaliers s'élancer dans les airs, formant un spectacle d'une beauté remarquable.

Le petit galeux laisse les gens du roi analyser leur surprise et va rencontrer le monstre. Il abat deux ou trois têtes de l'animal et revient à sa demeure de jardinier, sans attirer l'attention des gens du roi. D'ailleurs, Beau Sauvage avait tout prévu pour tromper les curieux. Il avait remplacé la cabane par une sorte de réduit en verre que l'on appelait vide-bouteille. On pouvait observer le jardinier à travers les murs. Il y avait cependant un coin secret fermé à l'œil indiscret. Le petit galeux pouvait enlever son casque d'écorce, revêtir des habits de prince sans y être vu du dehors.

Le bruit se répand qu'un prince est allé combattre la bête-à-sept-têtes et qu'il lui a abattu trois têtes, lors de sa première rencontre.

Le petit galeux prendra trois jours pour détruire la bête. Le second matin, le jardinier revêt des habits blancs galonnés d'or, enlève son bonnet de teigneux et se prépare à rejoindre les chevaux blancs qui l'attendent derrière sa maisonnette. Mais la petite princesse, de ses yeux perçants, voit le galeux se préparer au départ. Elle savait que le petit jardinier avait obtenu la faveur de retourner affronter le monstre. Les gens du château, ne l'ayant pas vu partir, la veille, riaient de ce projet ambitieux.

Tout à coup, trois cavaliers vêtus de blanc, montés sur trois chevaux blancs, passent près du château et s'élancent dans les airs. Le jeune jardinier file à la rencontre du monstre et lui abat trois autres têtes. Il revient à sa petite demeure sans se faire voir. Il enlève ses habits princiers, remet son bonnet d'écorce. Personne ne le voit, sauf la petite princesse. Mais elle n'en souffle pas mot.

Le roi, averti du second succès du cavalier princier, commence à réfléchir. Il avait promis sa fillette en mariage à quiconque tuerait l'étrange bête. Six têtes avaient été abattues en deux jours !

Le troisième matin, le petit jardinier revêt des habits écarlates, laisse flotter sa chevelure dorée, monte un cheval roux portant une selle argentée, rejoint ses aides de camp et s'élance encore dans les airs en reflétant les mille feux du soleil. Tout le château, muet d'étonnement, voit partir ce merveilleux cortège princier. On se demande s'il abattra la dernière tête du monstre.

Aussitôt le cavalier mystérieux disparu, le roi lance sur les lieux de la bête-à-sept-têtes une armée de militaires avec mission expresse de lui ramener ce fameux cavalier, s'il est vainqueur du monstre. Le roi songeait à la récompense promise au héros qui tuerait la bête.

Le petit jardinier mit le monstre à mort en abattant sa dernière tête, sous les yeux des soldats du roi. Ces derniers s'élancent et tentent en vain de l'arrêter. En désespoir de cause, ils lancent une épée vers le cavalier déjà à quelques pieds dans les airs. L'épée pénètre dans la jambe du petit galeux, s'y brise et laisse un éclat d'acier dans la plaie, tandis que l'autre partie de l'épée tombe à terre au milieu de l'armée.

Le petit jardinier revient à son vide-bouteille en prenant une route légèrement détournée. Personne ne sait encore qui a tué le monstre. Le roi prend une décision rapide : « Il faut à tout prix retrouver le prince qui a accompli cette tâche héroïque. J'ai promis ma fille en mariage à quiconque tuerait le monstre dangereux ! Il faut trouver le prince qui mérite ma récompense ! »

Il fait proclamer une ordonnance enjoignant à tous les jeunes gens de la ville de passer par le château en vue de découvrir le héros portant dans sa jambe un fragment d'épée. Plusieurs se présentent au château pour faire analyser des blessures causées artificiellement par des couteaux ou autres lames. On prenait tous les moyens pour être jugé digne de la récompense royale. Mais personne n'apporta le fragment qui correspondait à la lame de l'épée brisée.

La jeune princesse dit au roi : « Papa, un seul homme ne s'est pas présenté à votre examen ! C'est le petit galeux !

– Ah ! ma fille, tu ne vas pas penser que le petit galeux est capable de cet acte d'héroïsme ! Allons ! Reviens sur la terre !

– Tout de même, faites-le donc venir ici pour subir l'examen. Il est le seul à avoir échappé à votre recherche !

– Eh bien ! Je sais que cette démarche est inutile, mais pour te faire plaisir, fais-le venir ! »

Le petit jardinier se présente au château. On retrouve un fragment d'acier dans sa jambe blessée. Ce fragment s'adapte exactement à l'autre partie de l'épée ! On découvre enfin le chevalier aux cheveux d'or !

Le roi lui donne, comme récompense, sa fille et une partie de son royaume.

Je terminerai comme le faisaient les vieux conteurs : ils m'ont donné un coup de pied quelque part, et ils m'ont envoyée vous raconter cette histoire !

BEAU SAUVAGE

Récit populaire raconté à Hanmer, Ontario, le 12 février, 1978, par M^me^ Matte Larivière (née Béatrice Campeau), âgée de 66 ans. Elle a appris ce conte, à l'âge de sept ans, de sa mère, Lucie Ranger.

Enregistrement n° 4650. Conte-type 502 I a (Beau Sauvage), II a, b, III a (bonnet d'écorce), b, IV, V a, b.

Bon ! B'en, si vous voulez que j' vous racont' le Beau Sauvage, lâ, premièr'ment, son nom c'ést pâs Beau Sauvage, c'ést le prince aux cheveux d'or. Correck ? Çâ c'éta't qu'est-c' qu'on appell' dans c' temps-lâ, lés gros... lés gros géants qui s' prom'na'ent dans lés forêts p'is dévasta'ent tout's lés champs, p'is lés habitants 'ta'ent tout en peine. Bon ! B'en, falla't fair' renfarmer le fameux gros... le gros géant.

Alors, pour çâ, folla't trouvé' un' demoiselle, falla't... c'st un plan de deux ou troâs hommes, p'is surtout i' ava't le roi qu' éta't lâ aussi, i' éta't b'en en pein' de sés affair's-lâ, lui aussi. Alors, folla't trouvé' un' demoisell' pure, quelque chos' de extraordinaire. On emmène... on charche par tout' le village, p'i' on vien à bout d'en trouvé' une.

Alors, lâ, on fa't faire un banc busculant [basculant]. On l' met dans la forêt, p'i' i' ava' un bout, lâ, où c' que la d'moisell' pouva't s'asseoir, p'is l'aut' bout c'ta't busculant. Folla't qu' 'a fass' b'en attention p' pâs aller s'asseoir lâ, elle. P'i' on fait mett' enn' bell' tab'e, tout c' qu'i' folla't su' 'a tab' pour manger.

Et p'is comm' le fameux gros géant s' prom'na't, i' s' promène, p'i' i' arrive au... à tab' p'i' i' aparçoit çâ, mé' i' aparçoit la bell' demoiselle. Çâ çal l'a accupé[1]. Alors, i' ést v'nu pour s'asseoir au côté d'elle, p'is comm' c'ta't un banc basculant, i' s'ést trouvé prisonnier. Le roi le fait' en... i' a fait' faire enn' prison en ciment, p'is çâ c'éta't que'qu' chos' de... i' pouva't pâs... i' éta't çartain qu'i' pourra't pâs pâssé' en travers. Et p'i' on fa't faire enn' porte en fer a'ec dés grill's, lâ, qu'i' pouva't juss' parler p'is d'mander son besoin.

---

1. *Occuper* : Intéresser, intriguer.

Ah ! To'jours b'en qu'un jour, le p'tit bonhomm' du roi, lâ, lui, le p'tit prince, i' voula't joué' aux billes. Pârt p'is s'en vâ pâs b'en loin où c' que le géant pouva't l' 'oèr. Le géant, on l'app'la't Beau Sauvag' par 'xemp'e. Et puis, on dit, i' dit : « Viens ici, 'tit bonhomme ! » 'Tit bonhomm' pârt p'i' i' s'en vâ l' voèr. I' dit : « Sé's-tu comment j' m'appelle, moé ?

– I' dit, oui j' sé's comment c' tu t'appelles !

– I' dit, veux-tu apprend'e à joué' aux billes ? I' dit, moé, j' m' âs t' montrer çâ, ça s'râ pâs long !

– Bon, i' dit, j' s'ra's b'en content ! »

Ça fa't qu'i' emmèn' sés billes, à la porte, lâ, p'is lui i' gu'i mont' comment joué' aux billes, p'is ça... dans deux t'oâs menutes, hein ! l'aut' sava't comment joué' aux bill's comme i' faut !

« Asteur, i' dit, faut qu' tu m' fass's quelque chose, i' dit, pour c' que j' t'ai montré à joué' aux billes, faut qu' tu m' donn's quelque chos' pour me r'marcier !

– B'en, i' dit, que c' c'ést j' f'ra's pour vous ?

– Va-t'en voèr ta maman, lâ, p'i' i' dit, fa's-toé charcher dés poux, p'i' i' dit – dés femm's dans c' temps-lâ, vous savez, i's por... i' ava'ent dés... i' ava'ent dés grands tabliers, lâ, dans c' temps-lâ, lés femm's porta'ent toujours çâ, l' dimanche, le jour de l'An, n'importe quel temps, i's porta'ent sés tabliers-lâ, hein ! C'éta't parur', çâ – p'i' i' dit, tu t' mettra' à g'noux devant ta mèr', lâ, p'i' i' dit, la clé de ma porte, i' dit, ést dans la poch' de son tablier. Alors, i' dit, vâ t' fair' charcher tés poux, p'i' i' dit, fa' [fais] 'oèr de r'guien, p'i' i' dit, tu... tu viendrâs m' débârrer 'a porte.

– Oh ! Mé' tu gu'y pens's pâs, i' dit, si faut qu' j' fass' dés affair's de minme, i' dit, moé, mon père, i' dit, i' a dit que ce'ui qui débârr'ra't le gros giant, lâ, qui s' f'ra't pend'e à sa port' le lend'main matin.

– Ah ! non, i' dit, i' f'râ pâs çâ. I' dit, vâ, tu vâ 'oèr, vâ, vâ t' laisser... vâ t' laisser charcher dés poux ! »

B'en, i' pârt p'i' i' s'en vâ, p'is ça... i' éta't pâs mal jongleux[2], mé'... I' s' ma' à g'noux d'vant sa mère, p'i' i' gu'i d'mand çâ. P'i' 'a commence à gu'i charcher dés poux, comm' de raison, t' sé's. Et p'i' i' gliss' sa main, hein, prend la clé, p'i' apras çâ, b'en i' ava't fini. Lâ, i' pârt p'is s'en vâ. Sort le beau géant : « Mé', i' dit, tu m' âs promis, lâ, tu r'viendra's.

– I' dit, j' peux pâs r'venir, je r'viendrai pâs. Mé', i' dit, quand tu vâ êt' mal pris, o'blie pâs de dire : « Beau Sauvage, à moé ! » n'importe v-où c' que tu vâ' êt'e ! »

2. *Jongleux* : Pensif, songeur.

Ah ! Mé' lâ l' p'tit bonhomm' 'ta't inquiète. Follu qu'i' r'tourn' la clé à sa mère, p'is lâ i' a tout' conté son histoère. P'is le roi, lui, lâ, i' char... La mère a dit : « B'en, 'a dit, on peut pâs dir' çâ à ton père, tu vâs t' fair' pend'e à porte, et p'i' i' dit, 'a dit, ça s'ra' pâs drôle ! »

To'jours que 'a gu'i fa' in p'tit paqu'ton[3], p'i' i' prend son p'tit paqu'ton, p'is folla't qu'i' prenn' le boâs. I' marche, p'is marche. Rendu au soèr, commence à dire : « C'ést pâs mal ennuyant p'is c'ést pâs mal épeurant dans l' boâs, hein ! » I' voula't pâs... i' aima't pâs b'en b'en çâ. B'en, i' dit : « Quo' c'ést j' vâ's faire ? » Tout d'in coup, i' pense. I' dit : « I' m'a dit d' dir' Beau Sauvage à moé ! » En disant : « I' m'â dit d' dir' Beau Sauvage à moé ! » l' Beau Sauvage arrive. « Pourquoi c' que c'ést qu' t'âs pâti si longtemps qu' çâ ? I' dit, j' te l'ava's dit de m'app'ler, i' dit, que j' viendra's.

– Mé', i' dit, j' pensa's pâs, lâ, i' dit, j' pensa's pâs. Mé', i' dit, qu'est-c' que c'ést... Mon pèr' vâ charcher quelqu'un p'i' i' va l' pend'e à sa porte.

– Ah ! non, i' dit, i' pendrâ pâs parsonne, i' dit, i' t' trouv'râ pâs. I' dit, premièr'men icitte, i' dit, j' vâs fair' que'qu' chose avec toé, lâ ! »

I' ava' enne r'sourc', lâ, pâs b'en b'en loin, p'i' i' a pris le p'tit bonhomme, p'i' i' l'â... il l'â saucé... i' gu'i â saucé la têt' dans l'eau, et p'is lâ... Quand i' a sorti la têt' de d'dans l'eau, i' éta't presque p'us r'connaissab'e, i' ava't dés beaux grands ch'veux d'or jusque en bâs dés cuiss's lâ. P'is « Mon Dieu qu' t' âs tés beaux ch'feux, 'steur ! » P'i' i' a fait' dressé' enn' tab'e, p'is lâ i' ont mangé, p'i' enn' tent' pour coucher. L' lend'main matin, b'en, lâ, i' dit : « Vâ falloèr qu' tu a'll's voèr le roi qu' ést su'... l'aut'e roi lâ, le prochain roi. Faut qu' tu rent's lâ p'is qu' tu d'mande' enn' djob [job][4] !

– Ouè ! »

B'en, quand i' a arrivé lâ, l' lend'main matin pour commencer, p'is... I' a parti p'is s'st en allé pour aller charcher sa job. I' arrive, frappe à 'a porte, p'is : « Sir' mon roi, vous avé' enn' job à fair' faire ?

– Oué, i' dit, j' cherch' justemen in p'tit jardinier, lâ, i' dit. Vâ voèr, i' dit tout' mon terrain, lâ, i' dit, que j'ai lâ, lâ, p'i' i' dit, asteur, avant, i' dit, le lever du soleil demain matin, i' dit, faut qu' ça seill' tout' fleuri, çâ !

– Oh ! i' dit, vou' en d'mandez gros tout d'in coup, i' dit. J' peux commencé' in jardin tranquill'ment, mé' i' dit, l'affair' d'a'oèr in jardin tout fleuri l' lend'main matin, c'ést... c'ta't p'us pareil !

– Ah ! i' dit, ça m' prend çâ ou b'en don, i' dit, tu vâs t' fair' pend'e à ma porte !

---

3. *Paqueton* : Paquet, havresac contenant les objets les plus essentiels à un voyageur.
4. *Job* (angl.) : Emploi, position, travail.

– I' dit, en v'lâ encôre in aut'e affaire. »

Fa't, i' s'en vâ dans sa p'tit' cabane, i' gu'i ava't donné enn' p'tit' cabane, lâ, p'is folla't qu'i' ress' là-d'dans. P'i' i' dit : « B'en, icitte, i' dit, j' pourrai pâs fair' çâ ! » P'i' i' s' ma' à pleurer. « Ah ! i' dit, Beau Sauvage, i' dit, j' pensa's p'us. Beau Sauvage ! »

Beau Sauvage, en disant çâ, Beau Sauvag' rent'e. I' dit : « Pourquoi tu d'mand's pâs mon aid' p'us vit' comm' çâ ?

– B'en, i' dit, j'y pensa's pâs !

– Couch'-toé su' mon g'nou lâ, p'is ça s'râ pâs long ! »

Quand le p'tit bonhomm' s'ést réveillé l' lend'main matin, tout's lés jardins 'ta'ent tout' faite et p'is tout' fleuris, p'is lés arb's p'is lés pommiers, p'is tout' çâ c'ta't tout' poussé. P'i' ah ! c'ta't pâs drôle, c'ta't beau, vous comprenez, hein !

Fa't qu'il dit... Ah ! mé', çâ, lés aut's, lâ, en d'dans l' lend'main matin, quand i' ont vu tout' çâ, lâ, c'ta't surprenant, c'ta't bien, tout çâ, mé' i' ont dit : « C'ést 'ienqu' in p'tit galeux, parç' qu'i' ont dit, i' â 'ienqu' in p'tit cass', lâ – i' ava't fait' in p'tit cass' avec dés... b'en d' l'écorç', lâ, p'i' i' ava't caché sés beaux ch'feux d'or en d'ssour, hein ! – I' dit, c'ést 'ienqu' in p'tit galeux, p'i' i' dit, i' a d' l'air d'ignorant comm' çâ, i' dit, comment c' qu'i' peut b'en fair' çâ ? To'jours b'en, i' dit, vâ folloèr faire... vâ folloèr sa'oèr qu'est-c' que c'ést qu'i' en ést de c'te p'tit bonhomm'-lâ ! »

To'jours que... dans pâs loin d' la ville, lâ, i' ava't qu'est-c' que c'ést qu'on appelle autrefois, lâ, lés bêtes-à-sept-têtes. P'is cés bêtes-à-sept-têtes-lâ v'na' à tout's lés sept ans pour enn' ville. Folla't leur donné' un' princesse à tout's lés jours pour v'nir à bout d' sauver tout l' monde. C'ta't dés princess's qu'i's voula' a'oèr, cés bêtes-à-sept-têtes-lâ. I's mangea' 'a princesse. Oui, mé' le vieux, lui, ce vieux roi-lâ, lâ, i' ava' 'ienque enn' coupeul [couple] de princesses, p'i' i' en ava' un' surtout, sa jeune, ah ! b'en i' pouva't pâs penser d' laissé' aller sa jeun' princesse, alle ést... c'ta't que'qu' chos' çâ, c'ta't...

Ça fa't que, i' dit : « Que c'ést que j' f'ra's b'en ? » I' ava't commencé' à app'ler dés homm's pour 'oèr si i' a'ra'ent pâs combatt' la bête-à-sept-têtes ! Ça fa't que l' p'tit prince... l' p'tit galeux lâ, i's l'app'la'ent l' p'tit galeux, lâ. I' ont dit : « P'tit galeux, i' ont dit... » I' dit : « Moé, i' dit, j' gu'ira's ! » Parç' que lâ, lui, Beau Sauvage ava' avarti : « I's vont fair' çâ, lâ, i' va arriver çâ, p'i' i' dit, tu m'appell'râs, p'is tu vâ 'oèr çâ, on vâ arranger çâ ! »

I' dit : « Moé, j' gu'ira's !

– Toé, i' dit, p'tit galeux, i' dit, tu vâ' êt' capab' d'aller batt'e, i' dit, enn' bête-à-sept-têtes, i' dit, de v-où c' que c'ést qu' j'envoyé dés armées p'is dés armées, p'i' i' dit, i's peuv'nt pâs v'nir à bout d' l'abatt'e.

– I' dit, j' peux to'jours m'asseyer.

– Ça fa't, qu' bon ! J'en pard'rai pâs 'ted b'en grand-chose, énéoué [anyway][5] ! I' dit c'ést correck, i' dit, j'accepte. I' dit, demain matin, i' dit, tu pâr' à telle heure, p'is...

– Bon, c'ést correck ! »

B'en, lui, d'mande à Beau Sauvag' de v'nir à son aide, hein ! I' gu'i emmène in beau cheval noèr, et p'i' i' sort sés beaux ch'feux d'or, p'i' enn' bel habit noèr, tout organisé en or, tu comprends. P'is lâ, i' ava't deux aid's de camp, lâ, i' ava't deux soldats sur deux ch'fau' eux aut' aussi. P'i' i' dit, ça...

Le lend'main matin, à telle heure, comm' tout's lés gens du roi éta'ent lâ, qu'i's voula'ent l' voèr partir, pensant qu'i' s'en ira' avec enn' p'tit' air piteuse, tu comprends b'en. I's voeill'nt partir çâ. Tout d'in coup, ouff ! ça gu'y vâ dans lés airs, tu comprends, c'ést que'qu' chos' de beau. Tout' surpris, p'i' i' s'en vâ, p'i' i' abât tant d' têtes.

I' r'vient. « Ah ! Mé', comment c' que c'ést qu'i' a fait' çâ ? » To'jours b'en que... mé' i' r'vient... d' la magniér' qu'i' r'vient, i' s'arrang' pour... i's l' voeill'nt pâ' arriver.

Mé', Beau Sauvage ava't prévu, suivi çâ, i' ava' amanché[6] çâ pour pâs qu'ils l' voeille' arriver, p'i' i' rent' dans son p'tit vir'-bouteille[7]. « Heille, i' dit, i' a in prince, i' ont dit, i' a in prinç' qu'i' a pâssé, p'i' i' ont dit, qui d'vè' aller batt' la bête-à-sept-têtes p'i' 'a déjà sept têtes ... 'a a pâs sept têtes, 'a ava't quelques têtes de... de battues, lâ, parç' que c'ta' un' bête-à-sept-têtes. »

Alors, ça fa't que... ça gu'i a pris troâs jour' avant... d'abatt' lés sept têtes. Mé' lâ, ça faisa't, disons qu'i' a'ra't pu batt' troâs têtes... Et p'is, to'jours b'en que i' s' cache, lui, en arriére, hein !

Mé', lés p'tits yeux d' p'tit's fill's çâ, ça voé' tout', c'ést pâs comm' lés aut's, hein ! La p'tit' princesse, le lend'main matin, 'a sava't qu'i' ava't d'mandé encôr' pour gu'y aller, i's ria'ent to'jours de lui chaqu' fois, parç' qu'i' l' voya'ent pâs partir.

L' lend'main matin, c'ta't dés ch'faux blancs, avec in habit blanche. P'is lâ, c'ta't tout' in... ah ! c'ta't pâs drôle. P'i' elle 'a l'a vu s'appareiller en arriér' de sa ... de son p'tit vir'-bouteill' qu'i' ava' en arriére, lâ ; i' app'la't çâ in p'tit vir' bouteill' parç' que Beau Sauvage à 'a plass' [place] de sa p'tit' cabane, i' ava't fait' in p'tit vir'-bouteill' qu'i' app'la't. Çâ, c'ést un' p'tit' caban' toute en vit'e, [vitre][8]. Mé', folla't... i' ava' 'ienqu' enn' p'tit' plaç' pour aller s' cacher p'is s' peigner pour qu' parsonn' le 'oeille, p'is mett' sés ch'feu' en d'ssour d' sa capuche. Mé', lâ, folla't qu'i' enlèv' sa capuch' pour s'appareiller, p'is, lâ, lés ch'faux l'attenda'ent.

5. *Anyway* (angl.) : De toute façon, quoi qu'il arrive.
6. *Amancher* : Agencer, disposer, arranger.
7. *Vide-bouteille* : Petite maison avec jardin.
8. *Vitre* : Verre.

P'is ça pârt dans lés air' encôre. I's s'en vont p'is batt'e... i's batt'nt deux aut's têtes... t'oâs aut's têtes, ça s' faisa't... non... sept têtes... non, i' ava't t'oâs aut's têt's que'qu' chos' comm' çâ, en tout câs.

I' dit... i' r'vien encôre. Ça fa't que, « Ah ! b'en lâ, i' dit, i' a que'qu' chose ! » P'i' i' faisa' in détour de magniér' qu'i' faisa't son détour, i' r'vena' encôr' p'i' i' 'oéya't pâ' en avant dans son p'tit vir'-bouteille, i' 'oeilla't pâ' en-d'dans. Mé', la p'tit' princesse, 'a l' voéya' elle, alle l'ava't vu. 'A parl' pâs, dit pâs l' mot.

À troâsièm' journée, lâ, c'éta't en rouge, on s'habille en rouge, avec dés ch'faux rouges, et p'is tout' enn' belle... encôre enn' belle att'lage en argent p'is ça shaïna't [to shine][9] en d'ssous du saleil. Ah ! c'ta't pâs drôle. Quand i' a parti, encôr' tout l' mond' le r'gârda't partir. I' ont dit : « Qu'est-c' qu'i' vâ faire à c' cou' icitte ? » Lâ, i' ach'va't la bête, i' ava't p'u' 'ienque... çâ, c'ta't p'u' 'ienque un' tête, lâ. Et p'is, quand i' a parti, lâ, çâ c'ta't p'u' 'ienque un' tête, lâ. Et p'is, quand i' a parti, lâ, bon b'en, i' ava't toute in armée... le roi se méfia't d' çâ, hein, i' ava't toute in armée, i' ava't tout' préparé in armée, lâ, lui, pour le guetter. P'i' i' ont dit : « Faut qu' vous l' po'gnié' absolument, faut que j' voeill' qui c' que c'ést qu' c'ést, fau' absol'ment je l'eille ! » Parç' que ce'ui-lâ qu' ést suppôsé de batt' la fameus' bête, ava't sa fille en mariage, sa jeun' fille en mariage. Fa't qu'i' dit : « Faut vous l' po'gniez ! »

Ah ! i' en a qui on asseillé, mé'... l'armée a asseyé, mé' i' ont pâ' été capab'e, i' ont garroché' in épée en l'air p'is l'épée a rentré dans sa jamb'e, p'i' 'a a câssé. L'aut'e, le morceau a tombé en bâs, mé' l' morceau a resté dans sa jambe.

Ça fa't que, lui, encôre a fait' son p'tit détour, p'i' i' a rentré dans son p'tit vir'-bouteille, p'i' i' 'n n-â encor' qui sav'nt pâs qui c' que c'ést qu' c'ést. Ah ! b'en, le roi a dit : « Faut trouver le prince, i' dit, qu' a fait' çâ, parç' qu'i' dit, la fille, i' dit, c'ést le gag' de la personn' qui d'va't tuer la bête-à-sept-têtes. »

Toujours que, i' fa't batt'e in ban, p'i' i' a emm'né tout's lés jeune' homm's du village. I' y en ava't qui s' câssa'ent dés morceaux d' couteaux dans la chair, i's faisa'ent tout's sort's de chos's pour asseiller que ça seill' eux aut's qui seill' le roi d' l'affaire, tu comprends, hein ! Mé', ça faisa't pâs.

To'jours b'en que, la p'tit' fille a dit, la jeun' princesse, 'a dit : « Popà, 'a dit, i' en a 'ienque in qu' ést pâs v'nu, p'i' 'a dit, çâ, 'a dit, c'ést le p'tit galeux.

– Ah ! i' dit, t' âs pâ' envie d' penser, i' dit, qu' c'ést l' p'tit galeux qu' â fait' çâ, 'oeyons, hein ! i' dit, r'viens-en !

– B'en, i' dit, 'a dit, asseillez-lé don pour voèr, 'a dit. I' a 'ienqu' lui qu' ést pâs v'nu.

– Ah b'en ! i' dit, co' minm' qu'on l'asseill'ra't, i' dit, j' sé's b'en qu' c'ést pâs lui, mé', i' dit, appell'-lé au banc ! »

---

9. *Shine* [to] (angl.) : Briller.

Ça fa't que, ils l'appelle' au banc, p'i' i' s'assit. P'i' en plaçant l' morceau . . . l' bout d' l'épée dans l'aut', l'aut'e épée ést r'venue. P'is c'éta't lui qu' éta't l' prince aux cheveux d'or.

Eh b'en ! Que c' c'ést qu'i' a eu pour gain pour tout çâ ? I' a eu la princesse et p'i' un' partie du royaume du roi, et p'is voilà.

J' pourra's vous dir' comm' lés vieux dis'nt, mé' je l' dirai pâs. B'en, moé, avec çâ, i' m'ont donné in coup d' pié' en que'qu' pârt pour m'envoyer vous conter c'tte histoèr'-lâ.

46 – LE PETIT MORVEUX

Un homme et une femme avaient trois fils. Le nom des deux premiers ne me reviennent pas à la mémoire actuellement, mais le cadet s'appelait Pierrot. Il souffrait d'une maladie humiliante que l'on nomme la morve. Il en était réellement affligé. De plus, il avait l'habitude de jouer dans la cendre du poêle. À cette époque, on disposait de poêles ou de fournaises pour chauffer la maison. Une certaine partie de la cendre de bois s'accumulait sur une sorte de tablette, à proximité de la porte du poêle. Pierrot prenait plaisir à jouer dans la cendre et à se barbouiller d'une façon lamentable.

Les deux aînés des fils annoncèrent un bon matin à la famille : « Nous allons quitter le foyer à la recherche d'un emploi rémunérateur. Notre père commence à en avoir assez de faire vivre ses trois garçons chômeurs. Pour le soulager, il nous faut trouver du travail à l'extérieur ! »

Les deux frères quittent donc la maison paternelle et marchent, marchent, marchant. Ils rencontrent bientôt une vieille qui les salue : « Bonjour mes petits ! Comment allez-vous ?

– Espèce de petite vieille, veux-tu nous laisser en paix, comme si nous étions trop jeunes pour...

– Ne le prenez pas sur ce ton, voyons ! N'auriez-vous pas une galette à partager avec moi ? »

Les deux jeunes voyageurs ne daignent même pas répondre. Ils tournent le dos à la vieille dans un geste de colère et continuent leur route.

Quelques jours plus tard, Pierrot-le-Morveux dit à sa mère : « Je trouve le temps long, tout seul à la maison ! Moi aussi, je veux aller me trouver du travail à l'extérieur.

– Quel travail pourrais-tu entreprendre, pauvre petit ? Tu es trop jeune, et ensuite cette maladie qui t'afflige... il faudrait d'abord te débarrasser de cette morve, avant de songer à travailler à l'extérieur !

– Ne vous inquiétez pas, maman ! Préparez-moi, dès à présent, un sac contenant quelques galettes, et je vais entreprendre un voyage et vous verrez comme je finirai par me tirer d'affaire !

– Pauvre petit, continue la mère, je peux bien te préparer un peu de nourriture, mais, sache-le bien, tu n'es pas forcé, toi, de te trouver un emploi à l'étranger !

– Ah ! maman, je veux tout de même essayer. Si je ne trouve aucun emploi, je reviendrai ici !

– Va, mon enfant ! »

Pierrot-le-Morveux place trois ou quatre galettes dans son sac, prend la route, et marche. Il rencontre, lui aussi, la même vieille : « Bonjour, mon enfant ! Comment vas-tu ?

– Très bien, grand-mère ! Très bien !

– J'en suis heureuse ! Écoute, je meurs de faim ! Tu n'aurais pas dans ton sac une galette ou deux à me donner ?

– Certainement, grand-mère ! j'en ai et je vais vous en faire manger ! »

Pierrot attrape le sac par le fond, éparpille les galettes sur le sol, et les deux amis commencent à mordre dans cette pauvre nourriture. « Toi, commence la vieille, tu as deux frères, et ils sont partis dans le but d'obtenir un emploi chez le roi.

– En effet, répond l'enfant, ils sont partis, ces derniers temps.

– Eh bien ! ils ne seront pas chanceux dans leurs démarches, tes frères ! J'ai causé avec eux, et ils ont refusé de me donner à manger. Toi, au contraire, tu as partagé ta nourriture avec moi. Pour te récompenser, je te donne cette petite canne. C'est une baguette merveilleuse. Quand tu voudras te procurer quelque chose, tu l'obtiendras, grâce à cette baguette. Tout ce que tu désireras, cette petite baguette te le procurera !

Bientôt, tu vas arriver chez un roi qui a comme ambition de se faire construire un bâtiment pouvant voguer sur terre et sur mer. Tes deux frères se sont attelés à ce projet, mais ils n'ont eu aucun succès. Mais toi, par la vertu de ta baguette magique, tu vas le construire ce fameux bâtiment et tu vas lui ramasser un équipage ! »

Pierrot-le-Morveux se rend chez le roi et entreprend de construire le bâtiment merveilleux. Au moyen de sa baguette, il touchait un arbre, l'arbre tombait et se réduisait en planches. En quelques jours, le bâtiment merveilleux était construit. Mais il lui fallait un équipage.

Pierrot monte sur son bâtiment et s'envole au-dessus de la contrée, tout en surveillant les groupes et les gens. Aucun citoyen n'attire d'abord son attention. Tout à coup, il aperçoit, au loin, un homme qui agite frénétiquement une chemise de toile. Pierrot immobilise son bâtiment sur terre et demande à cet original : « Pourriez-vous m'expliquer, monsieur, pourquoi vous agitez ainsi cette chemise ?

– Eh bien ! Je crée des remous dans l'air pour remettre en marche un moulin à vent qui n'a pas fonctionné depuis plusieurs années. Son mécanisme est tellement rouillé que ses ailes ne peuvent plus tourner. Mais, regarde-le bien ! Il commence à fonctionner !

– Ah ! tu es un homme précieux pour mon équipage ; monte à bord de mon bâtiment ! »

Chemise-de-Toile – c'est le nom du puissant homme – s'empresse de monter sur le bâtiment merveilleux. Ce dernier n'en voyage que plus rapidement à la faveur de la grande brise créée par Chemise-de-Toile.

À une courte distance de cet endroit, Pierrot voit un homme en train de se tourner à l'envers. Le bâtiment s'immobilise de nouveau : « Que faites-vous là ? demande Pierrot.

– Je puis ainsi faire changer le jour en nuit ou la nuit en jour !

– Tu peux donc faire partie de mon équipage. Je puis utiliser ton talent. Monte à bord, Vire-à-l'Envers ! »

Pierrot reprend les airs en compagnie de ses deux membres d'équipage. Il s'avance un peu plus avant dans la contrée. Il ne faut pas oublier que ce bâtiment vogue sur mer et sur terre. Pierrot survole le pays ; soudain il aperçoit un coureur chaussé de bottes de fer. L'équipage juge qu'il avance péniblement, mais en fait, sa vitesse est extraordinaire malgré le poids de ses bottes. « Dites-moi donc, lui demande Pierrot, pourquoi vous portez de si lourdes chaussures ?

– Ah ! Actuellement je poursuis des lièvres. Je suis forcé de chausser ces lourdes bottes ; autrement je dépasserais mes lièvres à une telle vitesse que je ne pourrais pas les attraper en passant !

– Eh bien ! à quelle vitesse avances-tu, une fois libéré de tes bottes ?

– À cent milles à l'heure !

– C'est bien ! Tu es un autre de ces hommes extraordinaires dont j'ai besoin ! Monte dans mon bâtiment ! »

Un peu plus loin, ils survolent un homme en train de lécher les douves d'un vieux tonneau. « Que faites-vous là ? lui demande-t-on.

– Je me délecte encore du goût du rhum que ce tonneau contenait, il y a cent ans !

– Oui ! Tu as le goût très développé ! J'ai besoin de toi sur mon bâtiment ! Monte avec nous, Ventre-Déboutonné ! »

On file au-dessus de la contrée. Pierrot découvre un autre personnage original qui, la tête penchée presque à terre, semble écouter de son oreille droite. « Qu'est-ce que vous écoutez là, l'ami ? lui crie Pierrot.

– J'ai semé du grain, et je commence à l'entendre germer. Les tiges sont à la veille de sortir de terre.

– Tu dois avoir l'ouïe développée !

– Oui, on m'appelle Fine-Oreille.

– Un instant ! J'ai besoin de toi dans mon équipage. Monte à bord ! »

Le bâtiment reprend les airs et file. Pierrot jette un coup d'œil sur son équipage pour bien se rappeler les originaux dont il dispose : Chemise-de-Toile, Cent-Milles-à-l'Heure, Ventre-Déboutonné, Fine-Oreille et Vire-à-l'Envers ! Il constate que son équipage est au complet. Il met le cap sur la mer et en avant ! Une fois la mer traversée, le bâtiment pique vers les montagnes et les grandes plaines entourant le château du roi.

Le roi, on le conçoit facilement, ne peut surveiller tout ce qui se passe aux abords de son château. Quand le bâtiment apparaît à l'horizon du domaine royal, le personnel du château, à la vue de ce monstre volant, s'attroupe à l'extérieur et manifeste son étonnement ; quelques-uns même vont jusqu'à s'évanouir.

On va avertir le roi de l'approche de ce monstre aérien étonnant. Sans savoir de quoi il s'agit, on pressent un visiteur peu ordinaire. Le roi accourt hors du château et constate avec surprise que l'objet bizarre ressemble à un bâtiment. Sur les entrefaites, le bâtiment merveilleux se pose dans la cour du château. Pierrot en descend et s'avance vers le roi : « Eh bien ! Sire, voici le bâtiment que j'ai inventé, pour combler vos désirs, un bâtiment qui peut voguer sur terre, sur mer, par-dessus les montagnes, là où l'on désirera. Je viens chercher la récompense promise à celui qui construirait ce bâtiment merveilleux. On m'a dit que la récompense n'est autre que votre princesse.

– Un instant ! l'ami. Ce n'est pas un problème que l'on peut régler à la légère. Nous allons devoir discuter un certain temps pour en arriver à un compromis. Écoute, j'ai un employé qui absorbe une quantité extraordinaire de nourriture. Si tu possèdes parmi ton équipage un homme qui puisse manger autant que le mien, alors, tu auras ma fille en mariage.

– Ah ! je crois pouvoir trouver un tel concurrent.

– Mais n'oublie pas, Pierrot, que mon ogre absorbe la mangeaille à la tonne !

– Ne vous inquiétez pas, Sire le roi, le mien mange aussi des quantités incroyables. Ventre-Déboutonné, viens ici ! »

Ventre-Déboutonné descend du bâtiment et s'approche de Pierrot. « Pauvre ami, j'ai accepté un concours qui me décourage. Il va s'agir de manger autant qu'un employé royal réputé par son appétit ! »

Le lendemain matin, à sept heures – dans les contes, le roi affectionne cette heure – donc, à sept heures le lendemain matin, une salle était préparée pour que les deux concurrents commencent à manger chacun une tonne de pain. Les deux

adversaires se mettent à la besogne. Ventre-Déboutonné passe à travers sa tonne de pain avant le concurrent du roi. Il crie au surveillant du concours : « Dis donc, l'ami ; en as-tu encore ?

– Tu me décourages, toi ! Tu en demandes encore ? Va aider l'autre à terminer sa ration ! »

Ventre-Déboutonné se précipite vers l'autre, s'assoit près de lui et engloutit la moitié de la demi-tonne de pain qui reste. Pierrot court vers le roi et lui annonce que son marin a gagné le pari ; donc, lui, Pierrot, a mérité la main de la princesse. « J'y tiens à la princesse ! réclame Pierrot.

– Un instant, jeune homme ! Même si tu ne reçois pas celle-ci immédiatement, nous pouvons conclure une autre entente ? J'ai un employé qui peut parcourir plusieurs milles en une heure. Si tu possèdes, dans ton groupe, un coureur capable de suivre le mien, je te donnerai ma princesse en mariage.

– En effet, je possède un bon coureur appelé Cent-Milles-à-l'Heure !

– Ton Cent-Milles-à-l'Heure ! que peut-il faire contre mon coureur ? »

Le coureur Cent-Milles-à-l'Heure se présente tout enthousiaste pour prendre part à la course proposée. On place la borne que doivent atteindre les coureurs, on nomme un contrôleur chargé de vérifier le passage des coureurs à la borne ; on avertit les concurrents qu'ils doivent aller toucher la borne et revenir. On décide que la course débutera à sept heures le lendemain matin.

En attendant cet événement, le roi dit à son coureur : « Il nous faut tirer des plans pour déjouer ton adversaire. Autrement, je vais perdre l'enjeu de la course. Tu vas te procurer une bouteille d'eau somnifère, et tu vas t'arranger pour arrêter ton adversaire et lui donner un verre contenant quelques gouttes de somnifère. Il va s'endormir, et toi, tu fileras en vitesse. »

Le coureur du roi s'apporte une bouteille d'eau somnifère et file vers la borne. Le long de la route, il accoste Cent-Milles-à-l'Heure et lui offre un verre de liqueur coupée d'eau somnifère. Le coureur du bâtiment merveilleux boit le verre. Le coureur du roi reprend sa course alors que Cent-Milles-à-l'Heure tombe par terre et commence à ronfler. Imaginez-vous que son adversaire file à toutes jambes.

En même temps, Pierrot-le-Morveux se dit : « Quelque chose, il me semble, ne va pas bien ; j'ai l'impression de me faire rouler. Ma petite baguette vibre et m'indique qu'il se passe certains faits assez louches. Que faudrait-il faire pour éclairer la situation ? Hé, toi, crie-t-il à Fine-Oreille, sois attentif et tâche de saisir certains bruits étranges ! »

Fine-Oreille approche son oreille du sol. « Ah ! grand Dieu, dit-il à Pierrot, votre grand coureur qui devait tenir tête à celui du roi... Je l'entends ronfler. Vite, vite, prenez les mesures qui s'imposent. Votre coureur ronfle. Je l'entends d'ici !

– Ah ! s'écrie Pierrot, je pressens une trahison ! Vite ! Chemise-de-Toile, provoque une tempête de vent ! »

Chemise-de-Toile se met à l'œuvre sans tarder. Un vent violent s'élève, agite les arbres... Le ronfleur entend le tapage et se réveille. Il se rend compte qu'il a dormi et que son adversaire a profité de ce sommeil pour déguerpir. Il saute sur ses pieds et il détale à la vitesse de cent milles à l'heure. À force d'efforts, il parvient à devancer le coureur du roi, rejoint le contrôleur de la borne et reprend la route du retour. Il ne manque pas de donner une taloche à son adversaire, au passage, et revient au point de départ.

Pierrot, appuyé par son équipage, retourne au château pour tenter de discuter avec le roi de la récompense plusieurs fois promise. « Écoute, Pierrot, dit le roi ; je te vois habillé comme un mendiant. Une trop grande différence existe entre toi et moi, entre toi et ma fille, pour laisser Pierrot-le-Morveux épouser une princesse. Tu comprends que la situation ne serait pas rose !

– Oui ! Je comprends votre objection. Puisque vous m'avez expliqué vos vues, je vais essayer de régler mon problème moi-même et d'une autre façon ! »

Pierrot regagne son bâtiment, et le roi, son château. Une fois sur son bâtiment, Pierrot réunit ses compagnons et leur fait part d'un plan : « Écoutez-moi ! Vire-à-l'Envers, toi, à midi sonnant, il va te falloir provoquer la nuit ; toi, Chemise-de-Toile, tu vas créer une tempête assez forte pour en faire craquer le château. Quant à toi, Cent-Milles-à-l'Heure, tiens-toi prêt à filer rapidement chez la princesse pour l'enlever de sa chambre. N'oublie pas qu'il va faire nuit à ce moment ! Ramène la princesse au bâtiment.

Dès que Cent-Milles-à-l'Heure sera de retour avec la princesse, toi, Vire-à-l'Envers, tu feras revenir le jour. Fais bien attention de ne pas ramener le jour trop tôt ; autrement, le roi pourra nous surveiller. Il ne faut pas que le roi nous voie ! Attends que tous les membres de l'équipage soient de retour au bâtiment avant de faire réapparaître le jour. Toi, Chemise-de-Toile, continue à entretenir un vent de tempête pour que la brise soit favorable au départ.

– Compte sur nous, Pierrot ! »

Midi sonne. Aussitôt, Vire-à-l'Envers se transforme et la nuit tombe sur le pays. Chemise-de-Toile se démène et suscite un vent épouvantable qui ébranle le château et renverse les arbres. Les gens se demandent ce qui se passe ; les gens du château et le roi sèchent de peur et cherchent en vain la raison de ce phénomène. Convaincus qu'il est minuit, ils sentent le besoin de se coucher. Cent-Milles-à-l'Heure va rapidement chercher la princesse et la ramène au bâtiment.

Une fois la princesse en sûreté dans le bateau, l'ordre se rétablit petit à petit. Même si Chemise-de-Toile continue à entretenir le vent pour favoriser le départ du bâtiment, Vire-à-l'Envers reprend sa forme normale et le jour réapparaît. Le bâtiment file déjà, toutes voiles déployées. Et essayez donc de poursuivre un navi-

re qui vogue indifféremment sur terre ou sur mer ? C'est impossible ! Et, à cette époque, il ne faut pas oublier que l'on n'utilisait que les chevaux.

Le roi et la reine se sont bien arrangés au château, pendant que la princesse et Pierrot-le-Morveux ont été heureux jusqu'à la fin de leur vie.

LE PETIT MORVEUX

Récit folklorique raconté à Hanmer, Ontario, le 12 février 1978, par M^me^ Matte Larivière (née Béatrice Campeau), âgée de 66 ans. Elle a appris ce conte à l'âge de sept ans, de sa mère, Lucie Ranger.

Enregistrement n° 4651. Conte-type 513 I a (vieille femme), b, c, II c, d, e, f (un des associés procure à volonté le jour et la nuit), III a, b, c.

B'en, i' y ava' enn' fois, i' y ava' in vieux p'i' enn' vieille, i' ava'ent t'oâs garçons. Et p'is, tu 'oés, lâ, j' me rappell' pâs du nom dés deux premiers, mé' l' dargnier s'app'la't Pierrot. Mé' i' éta't morveux, ah ! s'il vous plaît, qu'i' éta't morveux ! Et p'is pour se désennuyer, i' joua't dan 'a bavett'[1] du poêle, v's savez, dans c' temps-lâ, i' ava't dés fournais's p'i' enn' bavett', lâ, qui sorta't, lâ, b'en i' ava't d' la cend' là-d'dans, p'is pour s'amuser, hein ! i' s' débarbouilla't tout' avec çâ, p'is c'ta't pâs drôle.

Toujours que, lés deux premié' ont dit : « N'us aut' on s'en vâ, lâ, i' ont dit, s' trouver d' l'ouvrage : Fau' aller travailler ! » L'affair' du bonhomme, lâ, i' commençè' à êt' fatiqué, lui 'tou[2], travailler, fair' viv' cés t'oâs gârs-lâ, hein ! Folla't qu'i' a'll'nt travailler, folla't qu'i' a'll'nt trouver d' l'ouvrage.

Partent. S'en vont et p'is marche, marche, marche. Rencont'e un' vieille. P'i' i' ont dit. . . 'a dit : « Bonjour, més bons p'tits garçons ! 'A dit, comment ça vâ ?

– I' ont dit, p'tit' vieille, veux-tu b'en pâs nous achaler[3]. Voyons donc, voèr, si on ést pâs capab' de. . .

– B'en, 'oéyons don, 'a dit, t' a'ra's pâ' enn' galette à m' pâsser ? »

Ah b'en ! lâ, i's s' sont fâchés, p'i' i' ont r'parti p'is s' sont en-allés.

To'jours b'en, que'qu's jour' après çâ, Pierrot-Morveu' i' dit : « M'man, moé, i' dit, j' m'ennuie icitte, i' dit. Moé 'tou, faut j'a'll' travailler !

---

1. *Bavette* de poêle : Petite tablette de métal destinée à recevoir les tisons et la cendre près de la porte du poêle.
2. *Itou* : Aussi, pareillement.
3. *Achaler* : Importuner, embêter.

– Ouè ? B'en, 'a dit, qu'est-c' tu vâs fair' mon pauv' 'tit gârs ? T' és b'en trop jeune, p'i' 'a dit, à pârt de d' çâ, ton histoèr' de morvage[4], 'a dit, vâ falloèr, 'a dit, fair' pâsser çâ, 'a dit... tu peux pâs travaillé' ailleur' avec çâ.

– 'Ssez faire, m'man, i' dit, m' âs m'arranger ! Amanchez-moé[5] in sac, lâ, i' dit, avec que'qu's galett's là-d'dans, lâ, i' dit, j' vâs fair' le 'oéyage, p'is j' m' â' arranger çâ !

– Pauv' 'tit gârs, 'a dit, j' peux b'en fair' çâ, mé' 'a dit, t' és pâ' obligé, toé, d'aller travailler.

– Ah ! j' veu' y allé' 'oèr ! I' dit, j' m'en r'viendrai si ça fa't pâs.

– 'A dit, c'ést b'en correck ! »

Mat t'oâs quat' galett's dans son sac, p'i' i' pârt. Marche, marche. Rencont' la minm' p'tit' vieille. « Bonjour, mon p'tit gârs, 'a dit. 'A dit, comment ça vâ ?

– Ça vâ b'en, memére, ça vâ b'en !

– Bon ! 'a dit. 'Cout' don, 'a dit, j'ai b'en faim, t' a'ra's pâs, 'a dit, dans ton sac que'qu's galette' à m'...

– Ah ! i' dit, c'ést b'en çartain, memére, i' dit ! »

Po'gn' le sac p'is r'vir' çâ à l'envers dans l' sâb'e, p'is lés v'lâ qu'i's s' mette' à manger tout's lés deux là-d'dans, tu comprends. Et p'i' 'a dit : « Toé, 'a dit, t' âs deux frér's qui sont partis travailler, hein, sont partis travailler, 'a dit, su' le roi.

– I' dit, oui, i' dit, sont partis v'lâ pâs longtemps.

– Bon ! 'a dit, i' auront pâs d' chance, eux aut's. 'A dit, j' 'és ai rencontrés, p'i' 'a dit, i' ont pâs voulu m' donné' à manger. Toé, 'a dit, t' âs séparé tés galette' avec moé. Voici un' canne, p'i' 'a dit, oublie jama's, 'a dit, laiss'-la pâs d' côté c'tte cann'-lâ, c'st un' bayett' [baguette], çâ, p'i' 'a dit, c'st un' bayett' de fée. 'A dit, quand tu voudrâ' a'oèr que'qu' chose, 'a dit, ça vâ marcher. Tout c' que tu vâs vouloèr a'oèr, ça vâ marcher !

'A dit, à pârt de d' çâ, lâ, tu vâs... tu vâ' arriver chez un roi, lâ, p'i' i' ést en train de... de fair' faire un bateau qui vâ sur terre et sur mer. Et p'is, tés deux frér's sont allés lâ, lâ, p'i' i' font pâs grand-chos' de b'en. Mé' toé, tu vâs... avec ta bayette, lâ, tu vâs construir' c'te bateau-lâ, mé' tu vâs tout' ramâsser tés gens. Alors, lâ... comm' de raison, avec c'tte bayett'-lâ, lui, i' toucha' in arb'e, et p'is l'arb' tomba' à terr' p'is se construisa' en planche et p'is ça pâ' été long que l' bateau a été fait'. Mé', ça gu'i prena' in personnel pour mett' sur son bateau.

---

4. *Morvage* : État maladif caractérisé par une abondante sécrétion d'humeur visqueuse dans les narrines.

5. *Amancher* : Préparer.

Alors, i' a construit son équipage, pâs son équipag' mé' son bateau. Lâ, i' a fait' un bout', p'is march' p'is r'gârd' in p'tit peu alentour de lui, p'is ça alla't pâs tout' à fait' tout' à fait' comme i' a'ra't voulu.

Tout d'in coup, i' aparçoi' au loin in... quelqu'un qui fesa' allé' enn' jaquett'[6] de toèle. I' arrête : « Dit's-moé don, mecieu', i' dit, qu'est-c' que vous fait's lâ ?

– B'en, i' dit, j' t'après fair' partir... j' fa' aller ma jaquett' de toèl', lâ, i' dit, j' t-aprè' asseyer d' fair' partir in moulin à ven icitte ; i' dit, ça fa't nombre d'années qu'i' a pâs marché, c'ést rendu tout rouillé, p'i' i' dit, i' veut pâs marcher. 'Gârd-lé b'en, i' dit, i' s'en vâ, i' commence à marcher.

– Ah b'en ! i' dit, c'é' [c'est] in homm' pour moé, toé ! I' dit, embarque dans mon bateau ! »

Le gârs s' dépêche, tu comprends b'en, i' ava' enn' bonn' djob [job][7], hein ! i' rent' dans l' bateau. Tout d'in coup, lâ, i' marche encôre in p'tit peu plus loin, p'is marche, marche. P'i' avec çâ, lâ, la jaquett' de toèle, lâ, lui, i' aida't, lâ, au moulin... au bateau à s'en aller.

Apras çâ, i' a... aparçoi' in gârs qui ést r'viré à l'envers, i' r'vira' à l'envers. I' arrête : « Qu'e' c' tu fa's lâ, i' dit, toé ?

– Ah b'en ! i' dit, moé, i' dit, icitte, mecieu', i' dit, quand j' me r'vire à l'envers, i' dit, j' fa's la... soit l' soèr ou l' jour, i' dit, j' fa's la nuit ou b'e' don l' jour.

– Tu fa's çâ ?

– B'en, i' dit, oui.

– Heille, i' dit, moé, j'ai besoin d'in gârs d' minme, moé. Embarqu' dans mon bateau ! »

Et p'is lâ, i's parte' avec çâ, p'i' i's s'en von in p'tit bout plus loin. Et comm' c'te bateau-lâ i' marcha't... i' alla't sur mer et sur terre, lâ, i' s'en alla't su' 'a terre, tu comprends b'en. I' aparçoi' in gârs qui... qui coura't, heille ! i' ava't dés gross's bott's de fer, p'i' i' ava't d' la misère à marcher ; lés aut's, lâ, i's pensé' qu'i' ava't d' la misère à marcher. Mé' avec çâ, i' coura' à pe' pras juss'... c'ta' obligé d' se mett' dés gross's bott's. Mé', i' dit : « Dis-moé don, mecieu', pourquoi c' que vous courez ?

– B'en, i' dit, mecieu', i' dit, lâ, j' t-apras courir après més lguièv's, j' t-obligé d' me mett' dés bott's, parç' qu'i' dit, si j' me metta's pâs dés bott's, i' dit, j' courra's b'en trop vite, j' pourra's jama's lés po'gner.

– Ah ! Comment c' tu cours ?

– Ah ! i' dit, moé, i' dit, j' cours cent mille' à l'heure !

---

6. *Jaquette* : Chemise de nuit.
7. *Job* (angl.) : Position, emploi.

– Ouè ? i' dit, t' és t'-in aut' gârs, embarqu' dans mon bateau ! »

Ça fa't qu' l'aut'e... i' 'n ava't besoin d' d'aut's, lâ. Celui-lâ qui... ah ! oui, c'ést vrai... I' ont rencontré que'qu'un qui liché' [léchait] dés vieill's planch's de tonneau. « Dis-moé donc, i' dit, vous, i' dit, quo' c' que vous fait's lâ ?

– B'en, moé, icitte, i' dit, ça fa't cent ans, i' dit, qu'i' ont fait', i' dit, du rhum dans çâ, p'i' i' dit, j'en trouve encôre le goût.

– C'ést pâs mal capab' çâ, i' dit, embarqu' dans mon bateau, j'ai besoin d' toé aussi ! »

Et p'is, un p'tit peu plus loin, i' pârt p'i' i' s'en vâ, p'is marche, marche encôre. D'in coup, i' aparçoi' in gârs qui ava't l'oreill' drett' b'en près d' la terre, p'i' i' écouta't. Correck ! « Heille, mecieu', i' dit, qu'est-c' que vous écoutez lâ ? Qu'est-c' qu'i' â lâ ?

– Ah b'en ! i' dit, icitte, i' dit, on a sumé du grain ; p'is lâ, i' dit, j' t-apras, i' dit, écouter, i' dit, mon grain qu' ést apras germer, p'i' i' dit, i' vâ pousser b'en vite, lâ, i' dit.

– Wait a menute[8], lâ, i' dit, j'ai besoin de d' çâ, embarqu' dans mon bateau ! »

Ça fa't qu' le gâ' embarqu' dans son bateau, et p'i' i' prend l'air, p'i' i' s'en vâ, et p'is... Bon ! Lâ, asteur, i' ava' à pe' pras tout' son équipage, i' dit : « Lâ, i' dit, j'ai... Queue-d'-Chemis'-de-Toèle, Cent-Milles-à-l'Heure, Vent'-Déboutonné, l'Oreille-Fine, celui qui se r'vira' à l'envers lâ pour fair' la noèrceur avec la nuit lâ, p'is l' jour. Et p'is lâ, i' prend la mer... i' prend... lâ, i' pârt p'i' i' s'en vont su' l' bord... s'en vont su' l' bord de l'eau – comm' c'ta' un bateau qui alla't sur terre et sur mer – i' ont pris l' bord d' la mer, p'i' horrâ ! [hourrha] on s' dépêche ! On r'prend lés montagnes, i' s' dé... on s' dépêche, lâ. Après, on prend lés montagnes, p'is lâ, c'ta't dés grands champs, lâ, folla' arrivé' au château du roi. Et p'is comm' le roi, lui, b'en, comm' de raison, i' ést pâs toujour' à vue pour r'gârder tout's sort's de choses, c'ést tout' son monde, tout' son personnel qu'i' éta't tout' dehors quand i' on aparçu c'tte grosse affaire... c'tte bebite[9], i' on... i' en ava't qui tomba't sans connaissance, n'importe comment.

To'jours b'en qu'i's part'nt, s'en vont voèr le roi, p'i' i's disent : « Heille, v'nez voèr çâ qu'est-c' qu'i' s'en vient, c'st un' bebite épouvantab'e. On sé't pâs qu'est-c' que c'ést qu' c'ést, mé', i' a que'qu' chos' qui s'en vient ! »

To'jours b'en que le roi sort dehors, mé' tout' surpris p'i' i' aparçoit qu' c'ta't in espèc' de vaisseau, que'qu' chose. Et p'is lâ, ça arrêt' drett' chez eux, p'is le gârs s'en vien au roi, p'i' i' dit : « Bon, b'en, i' dit, mecieu', j' m'en viens, j'ai patenté[10]

---

8. *Wait a minute* (angl.) : Attends un instant ! Ne t'en va pas !
9. *Bebite* : Bête quelconque, dans le langage des enfants.
10. *Patenter* : Inventer.

c' que vous voulié' a'oèr, un bateau qui va sur mer, su' 'a terre, dans 'és montagnes, n'importé v'où. I' dit, j' m'en viens pour a'oèr la fille... la fill' du roi en mariage, parç' qu'i' dit, c'ést vot' fill' qu' ést en... la promis' pour c'tte... pour c'tte affair'-lâ.

– Heille ! Wait a minute ! i' dit, çâ, ça march' pâs d' minme, i' dit. Vâ folloèr, i' dit, qu'on bargain'[11] in p'tit brin[12]. I' dit, moé icitte, i' dit, j'ai in gârs, i' dit, qui mange, i' mang' b'en. P'is si t' â' in gârs, i' dit, dans ton vaisseau, qu' ést capab' d'arrivé' à mangé' autant comm' c' gârs-lâ, b'en i' dit, tu vâ' a'oèr ma fille en mariage.

– Ah ! i' dit, oui, j' peu' arrivé' à çâ.

– I' dit, ah ! c'st in gârs, i' dit, qui mang' par tonne, çâ, mon vieux.

– Ah ! i' dit, m' âs 'n n-a'oèr un, arrête un peu ! Vent'-Déboutonné, vien icitte ! »

To'jours que, Vent'-Déboutonné sort du bateau, p'i' i' dit : « Vent'-Déboutonné, çâ, c'ést décourageant ! » En tout câs, le roi, l' lend'main, vous savez, lés rois, ça march' toujours par sept heur's le matin – alors sept heur's le lend'main matin, la plaç' 'ta't prêt' pour que lés deux commence' à manger leur... chacun leur tonn' de pain qu' éta't b'en préparé pour chacun d'eux.

P'is lâ, çâ s' dépêche à manger. Mon Vent'-Déboutonné finit sa tonne avant. « 'Cout' don, chose, i' dit, 'n n-âs-tu encôre ?

– I' dit, i' ést décourageant c' gârs-lâ, i' dit... Ça a-tu du bon sens, i' dit, i' me d'mand' si j' 'n ai encôre. Eh b'en ! i' dit... »

I' s' dépêche, le Vent'-Déboutonné s' dépêche, s'en vâ à côté d' l'aut' p'i' i' gu'i aide à manger la mo'quié d' son aut' tonne. « Ah b'en ! i' dit, ça peut pâ' arriver d' minme !

– Heille, i' dit, tu m' âs promis, t' âs promis ta fille en mariage à celui-lâ, i' dit, qui pourra't rencontrer c' gârs-lâ, mon vieux, i' dit, c'ést çâ que j' veu' a'oèr, j' veu' a'oèr la fille en mariage.

– Heille ! 'Cou' don, chose, i' dit, quand minm' t' âs pâs cell'-lâ icitt' p' fair' tés affaires, lâ, i' dit, on peu' encôre barguiner in p'tit brin. I' dit, moé, i' dit, icitte, j'ai quelqu'un, i' dit, qui peut courir b'en dés mille' à l'heure. I' dit, si t' âs quelqu'un qui ést capab' de r'joind' c'tte personn'-lâ, i' dit, moé, i' dit, lâ, lâ, i' dit, m' âs tout' fait'... m' âs t' rend' ma fille en mariage.

– Oué, i' dit, j'ai quelqu'un. I' dit, Cent-Milles-à-l'Heure, viens don 'citte in p'tit brin !

---

11. *Bargain* [to] (angl.) : Marchander, discuter pour en arriver à une entente.
12. *Brin* (un petit) : Un peu, brièvement.

– Cent-Milles-à-l'Heure, i' dit, qu'est-c' qu'i' vâ faire avec çâ. »

I' dit... Cent-Milles-à-l'Heure arrive en... pimpant comm' tout' et p'i' i' éta't prêt. Bon ! b'en, lâ, i' ont mi' un... un' place où c' que c'ést qu'i's d'va' allé' arrêter, lâ, i' ava't quelqu'un qui lés attenda't lâ, p'is lâ, folla't qu'i' a'll'nt courir lâ p'is s'en r'venir. P'is çâ, c'ta't encôre à sept heures, l' lend'main matin.

Pendant c' temps-lâ, le roi i' dit : « Écoute, vâ folloèr amanché' un plan, i' dit, çâ ça peut pâ' arriver, i' dit, j' m' âs pard', lâ, i' dit, dans c'tte affair'-lâ. I' dit, tu vâs t'emporté' enn' p'tit' bouteill' d'eau d'endormitoère, p'i' i' dit, tu vâ' asseyer d' l'arrêter lâ, p'is tu vâ' gu'i pâssé in coup, p'i' i' dit, tu vâ' i' mett' qu'qu's goutt's d'eau d'endormitoère, p'i' i' dit, i' vâ dormir, p'i' i' dit, toé, tu vâs gu'y aller c' bord-lâ ! »

To'jours b'en que, comm' de fait', la p'tit' vieill' s'emmène in p'tit... in p'tit bouteill' d'eau d'endormitoère, p'i' i' dit, 'a pârt, p'i' 'a s'en vâ, i' s'en vâ l' long du ch'min, p'i' i' dit, 'a gu'i off'e in coup... i' offre in coup, 'a mat c'tte p'tit' goutt' d'eau d'endormitoèr' lâ, p'i' i' dit, elle, 'a court. P'is lâ, tout d'in coup, i' dit, l' gârs s' mat... i' tombe à terre, p'i' i' dit, i' s' ma' à ronfler, p'i' i' dit, tu comprends b'en, elle 'a court pendant c' temps-lâ.

I' dit : « Moé, lâ, i' dit, le gârs, lâ, le chose... comment c' t'appell's, lâ, Pierrot-Morveux, i' dit, me semb' qu'i' a que'qu' chos' qui vâ pâs b'en, lâ, i' dit. I' a que'qu' chose, i' dit, qui march' pâs b'en dans mon affaire, i' dit, m' semb' que j' su's joué' en que'qu' pârt, i' dit, ma bayette 'a branle, i' dit, 'a grouille, i' dit, faut qu'i' eill' que'qu' chose. Qu'est-c' que c'ést qu'on pourra't faire ? Heille, i' dit, toé, lâ, i' dit, qu' és capab' d'écouter, lâ, le grain l'ver, lâ, i' dit, vite, écout' çâ, 'oèr si tu pourra's pâ' écouter quet' chose ! »

I' s' mat l'oreille à terre. « Ah ! mon Dieu, i' dit, ton gârs, lâ, i' dit, qu' ést parti, i' dit, i' ronf'e, i' dit, i' vâ folloèr, i' dit, fair' quet' chos', vit', vit' fait', parç' qu'i' dit, i' ronf', j' l'entends ronfler d'idcitte.

– Ah ! i' dit, c'ést çâ qu'i' ont fait' ! »

P'is commence, à Jaquett'-de-Toèl' commence à fair' du vent, p'is vent' p'is vent', p'is lâ lés arb's sont mi' à s'escouer, p'i' i' ont réveillé l' gârs. P'is tout d'in coup, l' gârs comme i' s'st aparçu que... qu'i' éta't endormi, p'is qu' la p'tit' vieill' 'ta't partie su' c' bord-lâ, elle, lâ, a fallu qu'i' en faiz' du cent mille' à l'heure. Mé' i' ést v'nu à bout de la r'joind'e, p'i' i' a pâssé d'van elle, p'i' i' a été fair' signer son affaire, p'i' i' ést r'venu encôre. Ah ! p'is la p'tit' vieille i' gu'i donna' enn' claque en pâssant, p'i' i' s'en r'vient.

P'is lâ, i' s'en r'vien à l'équipage, et p'is lâ, b'en, naturell'ment que i' ont été encôr' pour asseyer de barguiné' avec le roi. Et p'is le roi : « Écout' don, chose, i' dit, j' te 'oés, lâ, t' és tout en guénille, p'is j' te garantis, mon vieux, que i' a pâs mal de diffarence avec toé p'is moé p'is ma fill', lâ, i' dit, l'affair' de fair' marier, i' dit, enn' fille, i' dit, avec un... avec un Pierrot-Morveux comm' toé, lâ, t' sé's, i' dit, c'ést pâs b'en b'en drôle.

– I' dit, ouè ? B'en, i' dit, c'ést b'en correck d'abord, puisque c'ést que c'ést d' minm' que vous voulez çâ, i' dit, on vâ asseyer de barguiner d'aut's choses ! »

Et p'i' i' a r'viré d' bord, p'is s'st en allé dans son équipage, p'is le roi dans son château. Fa't qu' lâ, rendu à son équipage, i' â rassemblé son... son monde, p'i' i' commence à dire : « Écoute, lâ, toé, lâ, Vire-à-l'Envers, lâ, à midi juss'e, vâ folloèr que tu te r'vire' à l'envers pour fair' la nuit, comprends-tu ; p'i' i' dit, toé, Queue-d'-Chemis'-de-Toèle, tu f'râs partir ta queue d' chemis' de toèl' pour fair' b'en du vent, assez pour le château 'n en craque. Et p'i' 'i dit, toé, i' dit, Cent-Milles-à-l'Heure, dépêch'-toé, p'i' i' dit, tu t'en vâs dans chamb', lâ, p'is tu vâ' aller charché' 'a princess' de d'dans tell' chamb'e, p'is tu vâ' aller charcher la princesse, parç' qu' lâ, i' dit, i' vâ fair' nuit dans chamb'e. Et p'is, lâ, i' dit, tu t'en r'viendrâ' au... à l'équipage, p'i' i' dit, toé, lâ, i' dit, qu'i' â... l'aut' qui r'vir' la nuit lâ avec le jour, lâ, i' dit, toé, Vire-à-l'Envers, lâ, i' dit, tu te r'virâ' à l'envers juss' mecqu' tu soeill's rendu dans l' bateau, i' dit, apras, parç' qu'i' dit, autrement... tu peux fair' fair' le jour, p'i' i' dit, lâ, le roi vâ nou' 'oèr. I' dit, faut pâs qu'i' nou' 'oeille, 'oés-tu. Mé' apras qu' tu serâs rendu dans l' bateau que tout' l'équipag' s'râ rentré dans l' bateau, bon b'en, i' dit, toé, tu f'râs l' jour, p'i' i' dit, toé, Queue-d'-Chemis'-de-Toèle, tu continuerâs ton vent pour qu'on peuve' a'oèr de l'air, p'i' i' dit, tout' vâ marcher comm' çâ.

– All right ! »

À midi juss' lâ, le gârs... le R'vire-à-l'Envers se r'vire à l'envers, p'is lâ, la nuit ! Toujours b'en que, bon, b'en, Queue-d'-Chemis'-de-Toèl' se mè' à fair' du vent, p'is ça fa't du vent, le château 'n en craque, lés arb'e' en tombe' tout c' que c'ést qu' vous voudrez, et p'is lâ, b'en, tout l' monde i's sav'nt p'us qu'est-c' que c'ést, le mond' du château, lâ, p'is le roi i' éta'ent rendus qu'i' ava'ent pêur, i's sava'ent pâs trop trop trop qu'est-c' qui s' pâssa't, mé' pourtant, i' ést b'en mainnuit, fau' aller s' coucher. Bon, lâ, Cent-Milles-à-l'Heur' s' dépêch' lui, vâ charcher la princesse, p'is hourrâ ! on l'amèn' dans l' bateau.

Apras qu' la princesse a été rendue dans l' bateau, lâ, b'en, lés chos's sont v'nue' à l'ord', comm' de raison, Queue-d'-Chemis'-de-Toèle a continué à fair' son vent lui pour aidé' à l'équipage à aller plus vite, et p'is Vire-à-l'Envers s'ést r'viré à l'endrett' [endroit] c' coup-lâ, et p'i' i' a fait' le jour. Et p'i' i' ont continué leur route. C'ést un affair' qui peut pâs... qu'i' ést pâs poursuivab'e, vous comprenez-vous, in affair' qui vâ sur mer et sur terre, allez don poursuir' çâ ! Dans c' temps-lâ, i' ava't to'jours b'en 'ienqu' dés ch'faux. Anyway[13], faut to'jours b'en gu'y penser.

Et p'is, eux aut's, b'en, le roi... la reine... la princesse et p'is Pierrot-Morveux, i' on été heureux tout' le restant d' leu' temps.

13. *Anyway* (angl.) : Quoi qu'il en soit ; de toute façon.

47 – LA BELLE ET LA BÊTE

Autrefois, un vieil homme vivait seul avec ses trois filles. Un bon matin, il fait part à ses enfants du programme de sa journée : « Aujourd'hui, il faut que j'aille faire des emplettes en ville ! » Les deux aînées étaient passablement mondaines. Elles se plaisaient à toutes sortes de vanités. Comme le papa allait en ville, elles lui demandent de leur acheter, à chacune, une robe. L'une d'elles désirait une robe couleur de lune, et l'autre, couleur de soleil.

Le papa a soin de demander à la cadette nommée Mignonne : « Que désires-tu que je t'apporte, à toi, Mignonne ?

– Ah ! papa, je me contenterai d'assez peu. Apportez-moi une simple grappe de raisin ; je ne demande rien de plus ! »

Le vieux papa se rend en ville et y fait ses emplettes. Au moment où il s'engage sur la route du retour, une violente tempête s'élève, une sorte de cyclone qui le jette en dehors de sa route. Tout à coup, il aperçoit un château derrière les broussailles, au bord de la forêt. L'idée lui vient d'aller demander asile dans cette demeure. Le voyageur frappe à la porte du château. Personne ne répond. Il entre, trouve une table couverte de nourriture, ce qui lui permet de satisfaire sa faim. Le repas terminé, notre homme traverse le jardin en vue de reprendre sa route. Il voit de belles grappes de raisin qui pendent à une vigne. Aussitôt, il s'exclame : « Ah ! Dieu ! ma pauvre Mignonne ! J'ai oublié de lui rapporter le raisin demandé ! Que vais-je faire ? Comme je ne vois personne à qui demander la permission, je vais cueillir une grappe de raisin ; j'en déposerai la valeur marchande sur un rocher et je m'éloignerai, la conscience en paix. »

Il dépose l'argent sur le rocher et casse une grappe de raisin. Au même instant, il voit s'avancer, derrière le rocher, une immense bête, une sorte de gorille qui marche à quatre pattes. Une horreur de monstre ! « Ah ! mon Dieu ! s'écrie le voyageur en tremblant.

– As-tu pensé à ce que tu viens de faire ? demande la bête. Tu ne t'aperçois pas que tu t'empares de mon bien ?

– Je ne voulais rien vous enlever ! D'ailleurs, j'ai déposé une somme d'argent sur le rocher en échange du raisin. Mais si vous exigez une plus grande quantité d'argent, je vais vous verser la somme que vous jugerez équitable. Dites-moi que faire pour réparer mon erreur ?

– Ah ! non ; je n'ai pas besoin d'argent ! J'exige que tu me donnes, d'ici un an et un jour, ta fille à laquelle tu destines cette grappe de raisin !

– Tu n'y penses pas ! proteste le vieux papa. M'imposer le sacrifice de ma pauvre Mignonne ! Non ; je ne puis consentir à un tel marché ! Je puis te satisfaire autrement. . . Prends-moi à la place de ma fille !

– Non ! C'est ta fille qu'il me faut, et d'ici un an et un jour ! »

Le voyageur quitte le jardin de la bête et revient chez lui, tout piteux, comme on peut bien le comprendre, et la larme à l'œil. Les deux aînées s'empressent d'attraper leur colis et d'essayer leurs robes ; elles n'ont d'attention que pour leurs propres intérêts. La cadette s'aperçoit de la tristesse de son père : « Dites-moi donc, papa, ce qui vous chagrine ainsi ?

– Ah ! ce n'est rien, ce n'est rien, ma belle ! Tiens ! Voici ta grappe de raisin ! »

Mignonne saute au cou de son père et commence à le caresser. Mais elle s'aperçoit bien que le papa est profondément affecté. Les jours passent, cette scène s'éloigne dans le temps, mais le papa demeure pensif. Chaque jour, il souffre de voir approcher l'anniversaire de sa malheureuse aventure.

Un bon jour, le vieux papa se décide de dire à sa fillette, Mignonne : « Bientôt, une bête va se présenter ici à cause d'une promesse que j'ai dû lui faire à ton sujet. . . » Et le pauvre homme lui raconte la scène de la grappe de raisin dans la cour du château. « Ah ! papa, ne vous attristez pas pour si peu ! Quand la bête apparaîtra ici, je la suivrai. Les conséquences ne seront pas si terribles que vous le croyez ! Ne vous affligez pas outre mesure ! »

Une journée avant la date fixée par le monstre pour sa rencontre avec la fillette, le pauvre papa ne peut détourner sa pensée de l'épreuve qui l'écrase. Finalement, le lendemain, il voit venir le monstre. Mignonne l'aperçoit, elle aussi. Le père et la fille ne peuvent contrôler le tremblement de leur peur. Ils se disent l'un à l'autre : « Qu'est-ce qui va se passer dans un instant ? »

La bête saute sur le perron de la maison et en fait vibrer toute la bâtisse. Ah ! Dieu ! l'émotion est à son comble. La fillette ne peut dissimuler sa peur. Elle sort de la maison, un petit paquet d'effets personnels à la main. Le monstre attrape la fillette, la lance sur son épaule et disparaît rapidement. Le père fond en larmes en déplorant cette malheureuse aventure. Quant aux aînées, elles ont une attitude plutôt hargneuse : « Enfin, Mignonne est partie ! Nous en sommes débarrassées ! » Il est évident qu'elles détestaient leur cadette.

La bête file vers son château. Après une longue marche, comme elle vient pour prendre place sur la galerie, la bête se trouve transformée en beau prince. Quelle heureuse surprise pour la jeune fille ! Elle croyait avoir affaire à une affreuse bête, et tout à coup elle se trouve en face d'un homme très joli. Stimulée

par tant de bonheur, elle demande au prince : « Comment expliquer ce changement ? Qu'est-ce qui est arrivé ?

– Eh bien ! j'ai été métamorphosé par une vieille fée. Il faut que je sois homme, la moitié du temps, et bête, le reste du temps. C'est à toi de choisir si je dois être homme la nuit ou le jour. Quand je vivrai sous la forme d'une bête, je ne quitterai pas le château où j'occupe une chambre pourvue d'une baignoire spéciale. Quand je suis dans cette chambre, je défends à qui que ce soit de me visiter, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. À toi de décider quand je serai homme et quand je serai bête.

– Eh bien ! répond Mignonne, je trouverais trop effrayant de te voir la nuit sous forme de bête. Je préfère demeurer avec toi, la nuit, alors que tu apparaîtras sous les dehors d'un homme. Tu vivras, le jour, sous les apparences d'une bête. »

On s'entendit de part et d'autre pour mettre cette décision en pratique. Pendant un an et un jour on respecta la règle établie au château. Les deux aînées de Mignonne, sans nouvelle de leur sœur, commencèrent à se dire : « Que fait-elle, là-bas, notre cadette ? Nous n'en entendons pas parler ; nous ne savons pas ce qu'elle devient ! Nous allons partir à sa recherche. Il devrait être possible de la trouver quelque part ! »

Quant à leur père, que lui est-il arrivé ? Je n'en sais rien !

Les deux sœurs quittent leur demeure et arrivent à un château ; elles y reconnaissent leur cadette. Comme celle-ci dormait durant le jour, à partir de six heures du matin, c'était sa nuit, à elle. Elle se sent fatiguée, mais à la vue de ses sœurs, elle semble heureuse. Elle les reçoit poliment et leur fait visiter son château. Lors de la visite des chambres, Mignonne passe devant l'une d'elles sans l'ouvrir. « Ne peut-on pas jeter un coup d'œil dans celle-ci ? demandent les deux visiteuses.

– Non ; impossible ! Défense de visiter cette pièce !

– Ah ! bon ; c'est défendu ! C'est défendu ! »

À la suite de leur sœur, les deux visiteuses reviennent à la salle à manger où elles prennent un léger goûter et une tasse de café. Tout à coup, Mignonne se sent gagner par le sommeil. Elle ne peut lutter longtemps contre ce besoin : elle tombe endormie sur sa chaise. Ses sœurs profitent de cette occasion souhaitée pour lui enlever ses clés de sa poche et filer vers la chambre interdite pour voir ce qui s'y brasse.

Mignonne dort ; ses sœurs tentent de percer le secret de cette chambre mystérieuse. Elles ouvrent la porte de la pièce interdite : la bête était à prendre son bain. Elle leur lance un grondement furieux et disparaît aux yeux des visiteuses. Mais la bête va rejoindre Mignonne et la tire de son sommeil. « On m'a trahi ! s'écrie le prince furieux.

– Que s'est-il passé ? demande la jeune fille avec étonnement.

– Deux femmes sont entrées dans ma chambre alors que j'étais dans le bain ! » répond le compagnon de la jeune fille.

Pendant ce temps, les deux sœurs reviennent, la tête basse, vers leur cadette. Elles sont émerveillées à la vue du beau prince qui se tient près de Mignonne. Celle-ci les reçoit rudement : « Vous deux, fichez le camp ! Je ne veux plus vous revoir ! Vous m'avez trahie ; quittez ce château au plus vite ! »

Les deux aînées chassées, le prince s'adresse à Mignonne : « À présent, il faut que je te quitte. Je ne puis continuer à vivre avec toi parce que notre secret a été éventé. Il faut que je m'absente au moins un an et un jour. Si je ne reviens pas d'ici un an et un jour, il te faudra ou bien m'oublier ou bien me retrouver ! »

Mignonne était très peinée de devoir préparer le sac de voyage du prince. Tout en s'affairant, elle lui fait une proposition : « Je vais tirer du sang d'une de mes veines pour en maculer le col d'une de tes chemises. Ce sang ne disparaîtra jamais. Quand tu reverras cette chemise tachetée de mon sang, tu te souviendras de moi !

– C'est un plan qui a du sens ! » conclut le jeune homme.

Le prince quitte son château, sa valise en main et prend la route. Au bout d'un an et un jour, Mignonne ne voit pas revenir son prince. Elle se dit : « Il faut que je me lance à la recherche de mon prince ! » Aussitôt, elle se précipite vers la maison paternelle et exige que ses sœurs lui donnent, pour réparer leur trahison, l'une, une robe couleur de soleil et l'autre, une robe couleur de lune. Elle ramasse ses petits bagages et s'engage à toutes jambes dans la forêt. Elle marche, marche, marche... Vers le soir, elle aperçoit une petite cabane. Une vieille est assise dans les degrés de l'escalier et s'affaire à préparer ses lampes. À cette époque, on n'utilisait pas encore la lumière électrique ; on s'éclairait au moyen de lampes à pétrole.

La jeune fille s'adresse à la vieille dame : « Bonsoir, grand-mère !

– Ah ! Bonsoir, ma petite ! D'où viens-tu de ce côté-là ?

– Eh bien ! j'arrive de mon village, situé là-bas... Je vais en voyage ; la nuit m'a surprise en pleine forêt !

– Ne pleure pas, ma chère ! Ne t'en fais pas. Je vais terminer le nettoyage de ma lampe et je m'occupe de toi. Mais, qu'as-tu à pleurer ?

– Ah ! j'ai une longue histoire à vous raconter !

– Un instant ! Je termine ce petit travail, je prépare ensuite le souper et, après le repas, nous causerons, nous nous entretiendrons de ta situation ! »

Le souper terminé, la petite voyageuse raconte à sa vieille hôtesse tous les événements qui l'ont amenée à chercher son prince. « Je n'en suis pas certaine, reprend la vieille, mais il me semble avoir vaguement entendu parler de ces événements. Quoi qu'il en soit, tu vas te coucher et te reposer. Demain matin, je te don-

nerai un cadeau et tu arriveras chez une autre de mes sœurs, comme ce soir, à la tombée du jour. »

La jeune fille va au lit et s'endort sans tarder, fatiguée qu'elle est par une longue journée de marche. Le lendemain matin, la vieille fée lui fait cadeau d'une boule dorée en lui disant : « Tu frotteras cette boule d'or ; c'est elle qui va te conduire chez ma sœur. Si la petite boule commence à chanter ou à jouer une mélodie, c'est que tu dévies de la bonne route. Dirige-toi alors dans une autre direction. »

La fillette pousse sa boule toute la journée devant elle et suit la route qui la conduit chez l'autre vieille dame. Elle aperçoit tout à coup une cabane de même style que la veille et une autre petite fée assise sur le bord du perron, occupée à préparer des lampes. Elle lui crie, en l'apercevant : « Bonsoir, grand-mère !

– Bonsoir, ma petite fille ! répond la vieille. Où vas-tu donc dans cette direction ? »

La fillette lui répond qu'elle a couché, le soir précédent, chez une autre vieille, sa sœur ; qu'elle est à la recherche de son prince qui l'a quittée à la suite de certains événements. « Eh bien ! ma fille, je vais te préparer à souper, nous allons prendre une tasse de thé, et après, tu me raconteras ton histoire. Je verrai ce que je puis faire pour t'aider ! »

Après le souper, naturellement, la fillette n'a pas d'autre souci que de raconter à la fée l'enchaînement de ses aventures. À la suite de ce récit, la fée intervient : « Ecoute-moi ! Il me semble que j'ai entendu parler de ces faits, mais je n'en suis pas certaine. Mais, ma sœur, une autre sœur que tu ne connais pas encore, mais qui reste là-bas, près du bras de mer, peut certainement te renseigner sur ce qui a trait à ton prince. Je suis passablement certaine qu'elle est au courant de ces événements.

Cependant, pour t'aider à repérer la demeure de ma sœur, je te donne ce petit dévidoir en or. Place-le sur ton bras et surveille-le. S'il cesse de tourner, c'est un signe que tu te trompes de route. Dès qu'il recommencera à fonctionner, sois sûre que tu es dans le bon sentier ! »

Le lendemain matin, la fillette reprend sa marche, tout en surveillant le mouvement de son petit dévidoir, comme nous le ferions, nous, avec une montre. Le soir venu, elle aperçoit une cabane, au bord de la forêt. Une autre vieille dame l'y attend en faisant la toilette de ses lampes. Les deux femmes s'échangent des salutations. Ensuite, la vieille hôtesse fait entrer la jeune voyageuse dans la maisonnette et lui demande de raconter l'histoire de son voyage. On prend le souper, puis, la fillette raconte à la fée ce qui l'oblige à voyager. « Oui, enchaîne la fée, j'en ai entendu parler de ton prince, tout dernièrement. Il demeure justement chez un roi, de l'autre côté du bras de mer. Il est à la veille de se marier. . .

– Ah ! non, s'écrie la fillette. Ne me dites pas qu'il va se marier !

– Oui, oui ! On prépare ses noces, au château. Ils ont précisément besoin d'une petite tapissière chez le roi. Je vais te procurer ce dont tu as besoin en fait de tapisserie ; je vais te donner un moyen de traverser le bras de mer, et tu vas aller offrir tes services au château. Tu te présenteras comme une petite tapissière – on le verra bien au rouleau de tapisserie que tu porteras – une tapissière dont on a requis le talent pour tapisser la chambre du prince qui va se marier.

Puis, ajoute la fée, les cadeaux reçus de mes deux sœurs, le mien aussi, tu les feras gagner. Par exemple, tu vas placer ta boule d'or dans la fenêtre, et on va te la demander à acheter. Tu répondras qu'elle n'est pas à vendre, ni à donner, mais qu'elle doit se gagner. Tout se passera de la même façon pour les trois cadeaux. Quant aux suites de ce marché, tu les constateras sans difficulté. En échange de ces cadeaux, exige de coucher en compagnie du prince ! »

La fillette reçoit, comme cadeau de la dernière fée, une branche de laurier chantant et une baguette magique pour l'aider à traverser le bras de mer. Elle monte dans un canot merveilleux et se retrouve sur l'autre rive du bras de mer, ses outils et son rouleau de tapisserie sous le bras. Elle se présente à la porte du château sans savoir qu'elle aurait affaire à une vieille reine passablement haïssable. Elle frappe au château : « Je sais, pour avoir lu votre annonce, que vous avez besoin d'une tapissière, et je suis venue vous offrir mes services !

– Certainement ! Nous avons justement besoin d'une tapissière. Entrez ! »

Les valets vont immédiatement lui montrer la chambre que l'on veut faire tapisser pour le prince. Naturellement, dans les demeures royales, on n'attend pas au lendemain pour mettre les employés à l'ouvrage. On commence le travail sur-le-champ. La fillette suit les valets qui la conduisent à la chambre du prince. Avant de commencer la tapisserie des appartements princiers, la fillette expose sa boule d'or dans la fenêtre de sa propre chambre.

Le lendemain, de grand matin, le soleil vient frapper la fenêtre de la petite tapissière et la boule d'or commence à lancer des feux éblouissants. Le roi, de la route des écuries, aperçoit cet objet resplendissant placé dans la fenêtre de la nouvelle employée. Il se dit à lui-même : « Quel objet la petite tapissière a-t-elle exposé dans sa fenêtre, ce matin ? Il nous faut en savoir plus long ! »

Le roi s'élance à la course, fait un faux pas, tombe, se relève... Il finit par se rendre au château et s'empresse de dire à la reine : « Hé ! j'ai vu dans la fenêtre de la petite tapissière, là-haut, un objet qui semble d'une grande richesse. Il faut aller voir de quoi il s'agit et l'obtenir, si possible. C'est peut-être un bijou capable de rehausser l'éclat des noces, dans quelques jours !

La reine s'élance naturellement à son tour vers l'étage supérieur du château pour interroger la petite tapissière. La pauvre reine s'embarrasse les pieds dans ses jupons et fait la culbute. De nouveau sur ses pieds, elle file vers la tête de l'escalier, appelle la tapissière et se précipite dans sa chambre, à bout de souffle et en

criant : « Qu'est-ce qui brille ainsi à ta fenêtre ? Quel objet exposes-tu ainsi en pleine lumière ?

– Majesté, c'est une boule d'or !

– Oh ! que ce serait original d'exhiber cette boule au cours des célébrations de la noce ! Combien d'argent demandes-tu en échange de cette boule ?

– Ah ! Majesté, elle n'est pas à vendre !

– Eh bien ! me la donnes-tu ? continue la reine.

– Je ne puis la donner, rétorque la petite tapissière. Elle n'est ni à vendre ni à donner ; il faut la gagner !

– Comment pourrais-je la gagner ? insiste la reine.

– Permettez-moi de partager le lit du prince !

– En voilà un plan d'allure cavalière ! Coucher avec le prince ! Ah ! peu importe ! Je te permets d'aller coucher, ce soir, avec le prince !

– Entendu ! Si vous me permettez l'accès de la chambre du prince, ce soir, je vous donne ma boule d'or ! »

La vieille reine réfléchit à la situation et élabore rapidement un plan. L'heure du coucher arrivée, elle va conduire la tapissière à la chambre du prince, mais, en même temps, elle apporte au futur marié un verre de vin coupé d'eau somnifère. Aussitôt que le prince a bu son verre de vin, il tombe endormi. La fillette n'avait pas eu connaissance du stratagème de la reine ; elle croyait que le prince l'entendait. Elle lui répète, en pleurant, les grandes lignes de sa vie.

Aux abords de la chambre des princes, on place toujours des équipes de gardiens et de valets au cas où le personnage princier aurait besoin d'aide. Les surveillants entendent le récit de la fillette et se disent l'un à l'autre : « Qu'est-ce qui peut bien se passer dans la chambre du prince ? »

Le lendemain matin, la vieille reine vient rencontrer le prince dans sa chambre et dit à la fillette : « Es-tu heureuse d'avoir couché avec le prince ? Quant à moi, j'ai gagné la boule d'or ! »

La fillette ne profère pas un seul mot de réplique. Après sa toilette, elle prend son déjeuner et retourne à son travail de tapisserie.

Ce matin-là, la fillette avait exposé dans sa fenêtre le petit dévidoir en or. De retour de la grange, le roi aperçoit cet autre bijou tout rutilant, puisqu'il fonctionnait sous les feux du soleil. Le monarque n'avait jamais observé un phénomène si extraordinaire. Rien d'étonnant si le roi en vient à trébucher. Il s'empresse d'avertir la reine du sujet de sa surprise à la vue d'un autre bijou exposé à la fenêtre de la petite tapissière. « Nous allons tenter de mettre la main sur cet autre bijou, mais comment faire ? se demande la reine. Je suppose qu'elle va encore exiger la faveur de coucher avec le prince ! Je réussirai bien à régler cet autre problème ! »

La reine monte de nouveau à la chambre de la fillette et lui propose d'acheter cet autre article de luxe. Elle reçoit la réponse de la veille : « Ce dévidoir n'est ni à vendre ni à donner ; il est à gagner !

– Que faut-il que je fasse pour le gagner ? demande encore la reine.

– Laissez-moi coucher avec le prince ! répond la fillette.

– Mais quel avantage trouves-tu à coucher avec le prince ? Ah ! après tout... je te l'accorde ! »

La reine reçoit le petit dévidoir de la tapissière et tourne les talons sans tarder, heureuse d'avoir gagné le bijou à si bon compte.

Le soir, la petite tapissière retourne à la chambre du prince ; la reine répète sa tricherie : elle sert au prince un verre de vin contenant un somnifère. Le prince, sans aucune méfiance, avale le vin et s'endort. La fillette recommence son histoire par le début et ajoute : « Il ne me reste plus qu'un objet rare à faire gagner. Si tu ne me parles pas, je vais utiliser mon poignard pour m'enlever la vie. Tu me trouveras noyée dans mon sang, un bon matin ! J'ai placé parmi tes habits une chemise tachetée de mon sang ; ce sang n'est certainement pas disparu de cette étoffe ! »

Les valets chargés de surveiller les appels du prince entendent les lamentations de la fillette et se disent : « Il se passe des choses bizarres. Il va nous falloir vérifier certains indices, demain matin ! »

La nuit se passe. La reine recommence son cérémonial de la veille ; elle vient chercher le prince dans sa chambre et l'accompagne au déjeuner. En passant, elle lance des propos railleurs à l'adresse de la jeune fille. Celle-ci ne dit pas un mot. Elle s'habille et se rend au déjeuner. Après le repas, elle file à sa chambre et dépose sur la fenêtre sa branche de laurier chantant, une branche verdoyante qui rend un chant harmonieux en plus de lancer des éclats d'une beauté remarquable.

Le roi aperçoit la branche de laurier, entend le chant qu'il trouve d'un art supérieur à tout chant de cette époque ! Il court vers la reine et lui raconte la cause de son émerveillement. Il renouvelle la suggestion d'acquérir cette autre merveille.

La reine monte encore rapidement à la chambre de la tapissière et attaque une autre discussion à propos de la branche merveilleuse. La vieille reine obtient cet objet extraordinaire en accordant à la fillette la permission de coucher avec le prince, le soir. La petite tapissière va continuer son travail dans les appartements du prince.

Pendant que le roi, la reine et la fillette voient à leurs intérêts, les valets du prince vont fouiller dans sa valise et y découvrent la chemise dont le col est maculé de sang. Ils s'empressent de rejoindre le prince et lui proposent de faire une excursion : « Prince, si vous le désirez, nous irons, tous ensemble, à la chasse aujourd'hui ! Est-ce que ce projet vous sourit ?

– Ah ! répond le prince, si vous y tenez, je puis y aller, mais je me sens fatigué !

– Eh bien ! rien de mieux pour vous sortir du tracas des noces qu'une excursion en forêt ! Nous allons vous divertir tout en allant à la chasse !

– Très bien ! Organisez l'excursion ; je vous accompagne ! »

Avant le départ, les valets font revêtir au prince, sans qu'il y porte attention, sa chemise au col maculé de sang. On appareille ensuite les armes, les provisions et l'on part pour la chasse. Après que le groupe eut chassé quelque temps, un des valets y va de sa suggestion : « Si nous nous arrêtions autour d'un petit feu pour casser une croûte, tout en nous racontant des histoires ! Ce serait une bonne distraction que d'entendre le récit d'un compagnon ! »

Les chasseurs font halte et les valets s'entendent pour demander au prince de leur raconter l'histoire de sa vie. « Ah ! commence le prince, je vis comme dans un rêve. Je suis perplexe à propos de cette jeune femme qui vient coucher dans mon lit, le soir. Je ne sais pas... Il me semble que je l'ai déjà vue auparavant.

– Eh bien ! ajoutent les valets, examinez donc le col de votre chemise !

– Ah ! s'écrie le prince après avoir aperçu les taches de sang, c'est ma petite Mignonne ! Oui, c'est elle !

– Pas un mot de plus ! s'exclament les valets. Demain, les noces ! Au cours du grand festin que le roi donnera, vous raconterez vos aventures, et tout finira à votre avantage. La petite tapissière ne sera pas invitée à ce banquet, mais vous exigerez qu'elle vienne vous y rejoindre !

– Très bien ! Nous verrons demain à l'exécution de ce plan ! continue le prince. Nous n'y manquerons pas ! »

Le soir, la fillette arrive encore à la chambre du prince en compagnie de la reine qui s'est mérité la branche de laurier chantant. Au moment où la fillette se présente dans sa chambre à coucher, le prince ne semble pas y porter attention. On lui présente un verre de vin ; le prince l'accepte, mais il éternue et souffle la chandelle dont on s'éclairait, à cette époque, avant l'apparition des lampes modernes. Plongé subitement dans l'obscurité, le prince verse son verre de vin sur sa chemise de nuit, se couche la tête sur son oreiller et se met à ronfler très fort. Sûre d'avoir réussi de nouveau son procédé trompeur, la reine se retire.

La fillette recommence à faire le récit de toutes ses aventures, et termine par une menace : « Si tu ne m'écoutes pas, dit-elle au prince, je me suicide ; ce sera la dernière fois, ce soir, que tu m'auras vue ! »

Très tôt le matin, la fillette se prépare à sortir de la chambre du prince. Celui-ci l'arrête : « Ne t'éloigne pas du château. Je sais maintenant qui tu es. Ne souffle pas un mot de ce que je vais te dire. Aujourd'hui, tu vas accomplir ton travail de tapissière comme à l'ordinaire. Demain matin, tu revêtiras ta belle robe aux tein-

tes de soleil, tu peigneras ta chevelure d'une façon raffinée et tu attendras. À l'heure du grand banquet de noces, je vais exiger que l'on prépare une place spéciale à ma droite. . . »

D'ordinaire, c'était la coutume de faire asseoir la fiancée à la droite du futur époux. Mais, en ce matin de la cérémonie, le prince exige qu'on laisse libre le siège placé à sa droite. La reine intervient sèchement : « Je voudrais bien savoir pourquoi vous n'observez pas la coutume ?

– Peu importe ! répond le prince. Moi, je veux qu'on laisse ce siège libre ! »

Les invités prennent place à table, même les employés du château. Le prince jette un coup d'œil autour de la table et dit solennellement : « Il en manque une !

– C'est vrai, répond quelqu'un, mais ce n'est que la petite tapissière qui loge là-haut !

– Oui, ajoute la reine, c'est une petite profiteuse qui ne mérite pas d'apparaître au banquet. Elle voulait, chaque soir, coucher avec le prince.

– Il faut que la petite tapissière vienne ici ! reprend vivement le prince en montrant du doigt la place réservée à sa droite.

– Eh bien ! Soit ! Si vous le désirez ! » répondent timidement les valets.

La princesse que la vieille reine destinait au prince était une sorte de laideron. Il avait décidé de l'épouser, mais il ne savait pas trop pourquoi il l'épousait.

La petite tapissière descend de sa chambre, vêtue de sa robe couleur de soleil, chaussée de souliers assortis ; elle est tellement belle qu'on ne reconnaît plus la petite tapissière dans un tel accoutrement. Le prince lui lance de loin : « Viens t'asseoir près de moi ! » Elle va s'asseoir à la droite du prince. Ce dernier croit devoir donner un semblant d'explication à ses invités : « C'est elle qui a tapissé ma chambre, elle a bien mérité l'honneur de s'asseoir à ma droite ! »

La princesse, fille de la vieille reine, n'était pas très heureuse naturellement de la présence de Mignonne. Elle se disait intérieurement : « Elle va finir par déguerpir dans quelques instants, et moi, je resterai avec le prince ! »

Tout à coup, une rumeur monte de la foule des convives : « Racontez-nous, prince, racontez donc une histoire !

– Puisque vous l'exigez, je vais vous en raconter une. Dans ma jeunesse, j'ai entrepris un long voyage. Je portais à mon bras une valise fermée à clé. Il m'est arrivé de perdre cette clé ; il m'était donc impossible d'ouvrir ma valise. Il a fallu que je requière les services d'un serrurier pour me faire fabriquer une autre clé. En revenant chez moi, j'ai retrouvé ma vieille clé le long de la route. Voici les deux clés en question ! Laquelle, d'après vous, devrais-je garder ? »

Tout en parlant, il dépose la clé authentique devant la petite tapissière et la clé de rechange devant la princesse. . . et attend une réponse de l'auditoire. Bien-

tôt, l'opinion se précise et parvient à l'oreille du prince : « Gardez la clé authentique, c'est la plus vieille, c'est la meilleure ! Oui ! la première clé est la meilleure ! Gardez-la !

– Eh bien ! Sire, dit le prince, en se tournant vers le roi, gardez votre princesse, et moi, je reprend ma première épouse ! »

Ainsi prend fin mon récit.

LA BELLE ET LA BÊTE

Récit folklorique raconté, le 3 mars 1978, à Hanmer, Ontario, par M^me^ Matte Larivière (née Béatrice Campeau), âgée de 66 ans. Elle a appris ce conte à l'âge de sept ou huit ans de sa mère, Lucie Ranger.

Enregistrement n° 4653. Conte-type 425 I b, d, d¹, (grappe de raisins), III b (ses sœurs la trahissent) IV b (boule, dévidoir, branche de laurier chantant), V a.

I' éta't un' fois, i' ava' in vieux qui ava't troâs filles. I' s' trouva' à rester t'ut seul avec sés troâs filles. Et puis, bon, un bon matin, i' s' décide, i' dit : « Moi, à matin, j'ai t-affaire à allé' en ville, faut j'a'll' magasiner[1] ! » Et puis sés deux filles, lés deux plus vieilles, i' éta'ent pâs mal... ah ! i' aima'ent b'en lés choses, et pui' i' aima'ent t'ut's sort's de chose' en minm' temps. Alors, i' ont denné leu's ord's, et pui' i' ont donné un' ord' comm' pour s' faire ach'ter checun un' robe, un' couleur de lune, et l'aut' couleur de soleil.

Et puis, i' ést arrivé à la plus jeun' qu'i' app'la't sa Mignonne. I' dit : « Toi, Mignonne, quo' c' c'ést qu' tu voudra' avoèr ?

– Ah b'en ! 'a dit, moé, pepà, 'a dit, j' veux pâ' avoèr grand-chose. 'A dit, tu m'apport'râ' enn' grapp' de raisin, c'ést tout c' que j' veu' avoèr ! »

Alors, le pepà i' pârt p'i' i' s'en vâ en ville. Mé' le... i' vâ fair' tout's sés magasinages, p'is quand i' ést pour le temps de r'venir, i' vien un' gross' tempêt' de quelque chos' qui... comme enne espèc' de cyclone, i' s' trouv' perdu. Tout à coup, i' aparçoi' in château, lâ, dans lés arbuss's, lâ, dans lés arb's dans l' bord d' la forat.

« 'Tit gârs, i' dit, vâ falloèr que j'a'll' voèr lâ, i' dit, si j' peux pâ' avoèr asile en que'qu' pârt. » I' arriv' lâ, i' frappe à la porte, p'i' i' ava't pâs parsonne. P'i' i' ava't du manger su' un' tab' lâ, p'i' i' ava't b'en faim. I' a mangé, p'i' i' se r'vir' de bord pour s'en r'tourner.

Mé', comme i' ést v'nu pour pâsser dans l' jardin pour s'en r'tourner, i' aparçoit dés bell's vignes, dés bell's grapp's de raisin qui penda'ent. I' dit : « Mon

1. *Magasiner* : Aller de magasin en magasin ; faire des emplettes.

Dieu ! ma pauv' Mignonne ! Je l' l'ai o'bliée, p'is j'ai pâ' emporté sés raisins. B'en, i' dit, quo' c'ést j' vâs faire ? I' dit, j' peux pâs voèr parsonne à l'entour, j' vâs 'n en prend'e une, p'i' i' dit, j' vâs mett' l'argent sur la roche icitte, lâ, et p'i' i' dit, j' m'âs m'arrangé' avec çâ ! »

Ça fa't qu'i' prend d' l'argent p'is la met su' 'a roche, p'is câss' la vigne. I' ava't pâ' aussitôt câssé la vign', qu'en arrièr' d' la roche, i' vien un' gross' bête, ques'ment comme on pourra' imaginé' enne espèc' de gorille, lâ. Mé', i' marcha' à quat' patt's. C'ta't pâs beau à 'oèr. « Ah ! My God ![2] i' dit...

– I' dit, que c'ést qu' tu pens's que t' âs fait' lâ ? I' dit, tu prends mon bien !

– Ah ! non, i' dit, Sire, i' dit, j'ai pâs pris vot' bien, i' dit, j'ai mis d' l'argent, i' dit. Mé' i' dit, si vous voulé' avoèr pluss', i' dit, j' peux vous en donner pluss'. I' dit, qu'est-c' que c'ést, i' dit, que j' pourra's fair' pour vous ?

– Non, i' dit, j'ai pâs besoin d'argent ! I' dit, j' veu' avoèr ta fille, laquelle, i' dit, éta't pour a'oèr la grapp' de raisin, dan un an et un jour.

– Le vieu' i' dit, t' és pâs fou, tu peux pâs m' fair' çâ, i' dit, ma pauv' Mignonne, i' dit, j' peux pâs... j' peux pâs t' fair' çâ, i' dit. Vâ falloèr, i' dit, que... j' pourra's fair' d'aut' chose, prends-moé à 'a place !

– Ah ! i' dit, non, i' dit, c'ést ta fille, i' dit, qu'i' m' faut, i' dit, dan un an et un jour ! »

Mé', le vieu' i' pârt, p'i' i' s'en vâ che' z-eux, tu comprends, p'i' i' éta't b'en en peine, p'i' i' fila't [to feel][3] b'en pour pleurer. I' arriv' che' z-eux, p'is sans sa... sés deux aut's fille' éta' assez pressées d'a'oèr leu' paquat p'is d'allé' asseyer leu's rob's p'is s'accuper d' leu's affaires. La p'tit' jeun' s'ést aparçue qu' son père ava't quelque chose, elle. 'A dit : « Dit's-moi don, pepà, 'a dit, que c'ést qu' vous avez ?

– Ah ! i' dit, c'ést r'guien, c'ést r'guien, ma belle, i' dit, tiens, i' dit, v'lâ ta grapp' de raisin ! »

Ah b'en ! 'a gu'i saute au cou, tu comprends b'en, p'i' 'a commence à caresser son père. Mé' 'a s'aparceva't qu'i' ava't que'qu' chos' qu'i' alla't pâs b'en.

To'jours que, ça... l'affair' s'éloègne, l'affair' s'en vâ à tous lés jours. Mé' le bonhomme i' ést pâs mal jongleux, à tout's lés jour' i' aim' pâs l'idée qu' la... que la... que l'année s' pâsse. P'is quand c'ést arrivé à un an, ah ! lâ, i' ava't p'u' 'ienque un' journée, lâ, i' éta't pâs mal pensive, lâ, j' te garantis.

Tout d'in coup, à un jour, la bête, i' aparçoit v'nir la bêt' dans l' chemin. I' ava't di' à sa p'tit' fill' par 'zemp', lâ. Quelques jour' avant, lâ, i' ava' été obligé d' dire à sa p'tit' fille, lâ : « Écoute, lâ, i' vâ v'nir un' bête-à-sept-têtes... pâ' un' bête-à-sept-têtes, un' bêt' qui vient pour te man... pour t'avoèr, par rapport... » Lâ i' a

2. *God* [my] (angl.) : Mon Dieu !
3. *Feel* [to] (angl.) : Ressentir, éprouver un sentiment.

raconté tout qu'est-c' que c'ést qu'i' éta't arrivé, tout' çâ pour l'affair' d' la grapp' de raisin.

P'i' 'a dit : « Ah ! pepà, 'a dit, fait's-vous-en pâ' avec çâ, 'a dit, mecqu'i' vienne, 'a dit, j' vâ' aller... c'ést pâs grand-chose, ça doit pâ' êt' grand-chose, v's savez, 'a dit, fait's-vous-en pâs ! » P'is tout d'in coup, alle aparçoit v'nir ce bêt'-lâ elle aussi, p'is j' te dis qu' 'a trembla't, hein ! P'i' all' l'â vue, c'tte bêt'-lâ p'is son pér' 'tou[4], lâ, lâ, ils l'ont vue v'nir. I' ont dit : « Qu'est-c' que c'ést qui vâ arriver lâ, hein ? »

To'jours, la bête arrive, t' sé's, p'i' i' saut' su' 'a gal'rie. Ah ! sa méson [maison] 'n en trembla't, c'ést b'en simp'e. Ah ! My God ! Lâ, c'ta't pâs drôle, t' sé's. La p'tit' fille ava't peur, hein ! Fa't qu' 'a ava't tout' préparé son p'tit paqu'ton[5], p'is quant' la bête a arrivé, lâ, quand 'a a sorti, il l'â po'gnée, prend su' son bras, p'i' il l'a j'tée su' son dos, p'i' i' pârt p'i' i' s'en vâ.

Mé' le père, lâ, lui, heille ! ça pleura't, hein ! c'ta't pâs drôle. Tant qu' pour lés deux filles, i' ont dit : « Ah b'en ! i' ont dit, 'a ést partie, on l'a'râ p'us dans l' chemin ! » Ils l'aima'ent pâs cell'-lâ, eux aut's.

Ça fa't que, quand i' arriv' che' z-eux, i' s'en allé, 'a marche, marche, marche, s'st en allé che' z-eux. En arrivant che'z-eux, comme i' vient pour sauté' 'a gal'rie, c'st in beau garçon, in beau prince. Ah ! b'en, lâ, 'a éta't contente ! Imagin'-toé, hein, 'a pensa't qu' c'ta' enn' gross' bêt' p'is c'ta't in bel homme ! Ah b'en ! lâ 'a éta't fière, mé' 'a dit : « Comment ça s' fa't ? Qu'est-c' qui m'arrive ?

— B'en, i' dit, moi, i' dit, j'ai 'té emmorphosé[6], i' dit, par enn' vieill' fée. I' dit, faut, i' dit, que j' soi' homme, soit la nui' ou le jour, c'st à ton désir. P'i' i' dit, quand... quand, i' dit, j' vâs t-êt' bête, i' dit, j'ai icitte, i' dit, lâ, enn' baignoère, dans mon château, lâ, p'i' i' dit, faut pâs que j' sois dérangé, de n'importe quelle heur' de jour, faut pâs que j' sois dérangé ; si tu m' prends le jour, si tu prends que je sois bêt' le jour. Ou b'en don, si tu prends la nuit, c'ést la minm' chose !

— B'en, 'a dit, j' trouv' que la nuit c'ést plutô' épêurant, tout' çâ, 'a dit, j' vâs prend' la nuit pour resté' avec toi, p'is le jour, b'en, tu s'râs bête. »

Bon ! B'en, c'éta' entendu, c'ést çâ qu'i' éta't pour faire. Ça fesa' à p'e pra' encore un an et un jour. Lés deux sœurs, lâ, qu'i' éta'ent lâ che' z-eux, i' ont commencé à dir', lâ : « Qu'est-c' que c'ést qu' 'a fa't b'en, la Mignonne, lâ ? On l'a pâ' entendue parler, p'i' on sé't pâs qu'est-c' qu'alle â ! »

Fa't qu'i's partent, ah ! i' ont dit : « On vâ allé' 'oèr, on vâ aller... on doé' êt' capab' de trouvé' en que'qu' pârt c' qu'alle ést ! » Et p'is, j' sé's pâs qu'est-c' qu' ést arrivé avec le vieux, mé', i' en parl' p'us, hein !

---

4. *Itou* : Aussi, pareillement.
5. *Paqueton* : Petit paquet contenant les effets les plus nécessaires.
6. *Emmorphoser* : Changer un homme en bête tout en lui conservant ses facultés intellectuelles.

En tout câs, lés deux fille' ont parti p'is s' sont en allées lâ, eux aut's. I' arriv'nt dans c'te château-lâ et p'i' i' on aparçu leu' sœur, p'is comm' de raison, comme 'a dormait l' jour, elle, b'en 'a éta't fatiguée en... en se l'van à six heur's du matin c'éta't sa nuit pour elle. Alors, 'a éta't fatiguée, mé' quant' 'a a vu v'nir sés deux sœurs, 'a éta't contente, p'i' alle 'és a b'en r'çues, alle 'és â tout's fait's visiter son château, p'i' apras çâ, b'en, alle a dit... quand i' on arrivé à enn' chamb' lâ, i' ont dit : « Ce chamb'-lâ, i' ont dit, on pourra't-tu la visiter ?

– 'A dit, non, 'a dit, c'ést défendu d' visiter cett' chamb'-lâ.

– Ah bon ! b'en, i' ont dit, 'cou' don, b'en, c'ést défendu, c'ést défendu ! »

To'jours que, 'a 'és ramèn' dans la salle à dîner p'i' 'a leur présente un' tâss' de café, p'i' un p'tit goûter. Mé' lâ, elle, 'a s'endorma't p'i' 'a s'endorma't. Tout d'in coup, 'a s'endormie su' 'a chaise. 'Es aut's, lâ, lés sœurs, lâ, i' ont dit : « Oui ! » I' ont pris sés clés dans sa poche, p'i' i' ont dit : « On vâ allé' 'oèr qu'est-c' qu'i' y â lâ ? »

Fa't qu'i'... pendant qu' 'a dorma't, i' ont parti p'i' i' ont été voèr la chamb'e aux secrets. Comme i' on ouvert la chamb'e aux secrets ; lui, éta't dans son bain, hein ! p'is lâ, i' guieu's â donné un grond'[7], hein ! Mé' lâ, i' â disparu, lâ, eux aut's, p'i' i' a r-apparu à sa femm' p'i' il l'â réveillée. Lâ, i' dit : « I's m'ont trahi, i' dit !

– Ah ! 'a dit, qu'est-c' qu'i' ést arrivé, lâ ? »

'A se réveille, tu comprends b'en, d'in air tout' tout'... toute étonnée. 'A dit : « Qu'est-c' c'ést qu'i' ést arrivé ?

– I' dit, i's vienn'nt de rentrer dan 'a chamb'e à bain ! »

P'is lâ, i's s'en r'vena'ent, eux aut's, tu comprends b'en, a'ec l'air bête, hein ! à 'oèr leu' sœur. P'is quand i' ont vu le beau gârs qu'i' ava't lâ, hein... i' en r'vena'ent pâs. Toujours b'en qu'i' ont dit, 'a dit : « Vous aut's, 'a dit, dehors, 'a dit, allez-vous-en, parç' 'a dit, j' veux p'us vous r'voèr, 'a dit, vous m'avez trahie, 'a dit, j' veux p'us vous r'voèr, 'a dit, allez-vous-en.

– P'is lâ, lui, dit, asteur, i' dit, moé, i' dit, faut que j' m'en a'lle, j' peux pâs resté' avec toé, parç' que j'ai 'té... parç' que t'â' été trahie, qu'on s'ést trouvé trahi, i' dit, faut qu' j' m'en a'lle, i' dit, pour le moins un an et un jour. I' dit, si tu m' vois pâs r'venir, lâ, i' dit, faudrâ, i' dit, que soit qu' tu m'o'blie' ou b'e' don qu' tu fass's dés recherches.

– B'en, 'a dit, j' vâs t' dir' quo' j' vâs faire ! »

Lâ, alle éta't b'en en peine ; folla't qu' 'a prépar' son linge, tu comprends b'en. 'A dit : « J' vâs m' coupé' enn' veine icitte, lâ, p'i' 'a dit, j' vâ's fair' sortir du sang, p'is j' vâ's mett' çâ su' l' collet d' ta ch'mise, p'i' 'a dit, quand tu verras... 'a dit, ça

7. *Gronde* : Grondement.

s' détach'râ jama's, çâ. P'i' 'a dit, quand tu verrâs lâ, lâ, 'a dit, que le... que cett' chemis'-lâ avec du san apras, tu vâs t' rapp'ler d' moé.

– Ça fa't que, ô ké ! »

Prend sa... i' empaqu' sa valise, p'i' i' pârt, p'i' i' s'en vâ. P'i' au bout' d'un an et un jour, i' r'vena't pâs. Fa't qu' lâ, 'a dit : « Faut que j'a'll' trouver mon mari, faut qu' j'aill' le trouver ! » All' l'app'la't pâs directement son mari, all' l'app'la't son prince. « Faut qu' j'aill' trouver mon prince ! »

To'jours qu' 'a pârt dans l' boâs. La v'lâ qui marche, marche, p'is marche. Te'jours b'en en arrivant su' l' soèr, i' y ava' enn' p'tit' caban' dans l' boâs... i' ava' enn' p'tit' caban' dans l' boâs, et puis, lâ, 'a aparçoé' enn' p'tit' vieille qui éta't assis su' l' bord d' l'escalier. 'A dit... 'a éta't apra' arranger sés lampes. Dans c' temps-lâ i' y ava't dés lampe' à l'huile, c'ta't pâs comme aujourd'hui a'ec l'électric'té. Et pui' 'a dit : « Tiens, bonsoèr memére !

– Tiens, bonsoèr, ma p'tit' fille. Où c' que tu d'viens par c'te ch'min-lâ ?

– B'en, 'a dit, je d'viens de ma place, lâ, p'i' 'a dit, j'éta's t-en ch'min, mé' 'a dit, lâ, i' s' fa't târd.

– B'en, mon Dieu ! 'a dit, c'ést pâs... fa's-toé z-en pâs, 'a dit, j' m'en vâs rach'ver d'arranger ma lampe, lâ, et p'i' 'a dit, qu'est-c' que c'ést qu' t' âs, 'a dit, à pleurer ?

– B'en, 'a dit, j'ai un' grant' histoère à vous conter.

– Ah b'en ! 'a dit, j' m'en vâ' arranger çâ, on vâ faire un lonnch [lunch][8] lâ, p'i' 'a dit, apras çâ, 'a dit, on vâ parler, on vâ jâser d' çâ c'tte affair'-lâ. »

To'jours b'en que, apras souper, lâ, 'a gu'i racont' son affaire, 'a gu'i cont' tout c' que c'ést qui s'éta't pâssé. « Ah ! mé' 'a dit, moé, 'a dit, lâ, j' su's pâs tout' à fait', 'a dit, au courant d' cés chos's-lâ, mé' 'a dit, me semb' j'attendu parler d' çâ. En tout câs, 'a dit, tu vâs t' coucher lâ, p'i' 'a dit, tu vâs dormir, p'is demain matin, 'a dit, j' vâs t' donné' in cadeau, lâ, p'i' 'a dit, tu t'en irâs su' mon aut' sœur, 'a dit, tu vâ' arriver juss' à la breunant' comm' t' â' arrivé icitte.

– Ah ! bon ! »

Fa't qu' la nuit, 'a s' couche, p'i' 'a dort, 'a éta't fatiguée, tu comprends b'en, marche, marche, march' tout' la journée, 'a éta't fatiguée, lâ. 'A s'ést couchée, p'i' 'a a dormi. L' lend'main matin, la vieill' fée gu'i donne enn' boul' d'or. P'is lâ, 'a commence à frotter sa boul' d'or. 'A dit : « Lâ, tu vâs frotter cett' boul' d'or-là jusqu'à temps c'ést ell' qui vâ t' conduir' chez ma sœur. 'A dit, quand 'a vâ faire... quand 'a vâ chanter, qu' 'a vâ jouer, lâ, c'ést parç' que t' âs pâs l' bon chemin, 'a dit, asseill' dan in aut' chemin. »

8. *Lunch* (angl.) : Repas léger.

Bon ! Ça fa't qu' pouss' la boule, pouss' la boul' tout' la journée. P'is l' soèr en arrivant, 'a aparçoé' encôr' le minm' p'tit camp' avec enn' minm' p'tite... avec in aut' p'tit' vieille assis su' l' bord du perron. Alle é' [est] encôre apra' arranger sés lampes.

Ça fa't que, bon, b'en : « Bonsoèr, memére !

– Et puis l'aut', b'en : bonsoèr, ma p'tit' fille. Mé', où c' que tu vâs de c' train-lâ ? »

Lâ, 'a 'i a dit qu' 'a v'na't su' sa sœur, p'i' ést en recherch' de son prince, et p'is comment c' que lés chose' éta'ent arrivées. « B'en, 'a dit, on vâ s' faire in p'tit lunch, on vâ faire in p'tit thé, p'i' 'a di' on... t'ut suite apras çâ, on vâ... tu vâs m' raconter c'tte histoèr'-lâ, p'is, 'a dit, m' â' 'oèr qu'est-c' que j' peux fair' pour toé ! »

Ça fa't qu' apras souper, tu comprends b'en, la promiér' dés choses, 'a gu'i racont' tout' son histoère encôre. P'is lâ 'a dit : « Écoute ! 'A dit, moé, 'a dit, me semb'e, j'entendu parler d' que'qu' chose, j' su's pâs çartaine, mé' 'a dit, ma sœur, 'a dit, l'aut' ma sœur, 'a dit, elle, 'a rest' tout' proch' du... du bras d' la mer. 'A dit, 'a vâ... elle 'a vâ... 'a vâ t' guider qu'est-c' qu'i' y â à faire. 'A dit, j' pâs mal çartain qu' 'a sé't... qu' 'a conna't tout' c'tte histoèr'-lâ. En tout câs, 'a dit, pour te rend' chez ma sœur, 'a dit, j' vâs t' donné' un' dévidoi' d'or. P'i' 'a dit, tu vâs l' mett' su' ton brâs, lâ, p'i' 'a dit, l' dévidoi', quand qu'i' vâ lâcher[9] d' marcher, 'a dit, c'ést parç' que tu t' tromp's de ch'min. 'A dit, arrang'-toé pour prend' le ch'min, 'a dit, quand i' vâ r'commencé' à marcher, ça s'râ l' bon ch'min. »

To'jours que l' lend'main matin, 'a fa' encôr' la minm' chose. Marche, marche, marche, p'i' 'a suit son dévidoi', tu comprends b'en, comme on suit not' mont' n'us aut's, hein ! Et p'is rendu au soèr, c'éta' encôr' la minm' chose. 'A voi' encôre in aut' p'tit' cabane, lâ, dans l' bord du boâs, p'i' i' ava' encôre in aut' p'tit' vieill', lâ, qui l'attenda't. Encôr' la minme affaire, 'a éta' 'pras laver sés lampes, p'i' arranger sés lampes.

To'jours que c'ést encôr' le minm' bonsoèr, i's s' sont dit bonsoèr, p'i' 'a lés fa't rentrer. P'i' 'a gu'i d'mand' de raconter son histoère. Apras leu' lunch pris, 'a gu'i racont' son histoère. « Oui, 'a dit, j' viens d' 'n attend' parler. 'A dit, i' ést justement, 'a dit, l'aut' bord d' la mer, lâ, 'a dit, justement, 'a dit, chez le roi qu'i' â lâ, lâ, et p'i' 'a dit, i' s' marie.

– Ah ! non, 'a dit, dit's-moé pâs, 'a dit, qu'i' vâ s' marier !

– Ah ! oui, 'a dit, i's font dés noces, 'a dit, i' ont justement besoin d'un' p'tit' tapissiér', lâ. 'A dit, tu vâs pou'oèr, 'a dit, m' âs t'arranger çâ, 'a dit, lâ, lâ. 'A dit, j' vâs t' denner de quoi pour êt' capab' de travarser le bras d' la mer, p'i' 'a dit, apras çâ, 'a dit, tu vâs... tu vâs t'engager, tu vâs t'en aller lâ, p'i' 'a dit, tu vâ' arri-

9. *Lâcher* : Cesser.

ver lâ avec in gros paquet d' tapiss'rie, lâ, p'i' 'a dit, tu vâs leur dir' que t' és t-un' p'tit' tapissiér', toé, p'is tu t'en viens pour... à leur demand' qu'i'... de quoi demand' d'a'oèr un' tapissiér' pour tapisser la chamb' du nouveau marié.

Ça fa't que... p'i' 'a dit, lés cadeaux qu' ma sœur t' â donnés, lâ, bon, b'en, 'a dit, tu vâs lés fair' gagner, p'i' 'a dit, lés mien aussi. 'A dit, tu vâs l' mett' dans l' châssis lâ, tu vâs mett' ta boul' d'or dans l' châssis, p'i' 'a dit, i's vont v'nir, p'i' 'a dit, i's vont te d'mander de l'ach'ter. 'A dit, çâ, 'a dit, c'ést pâ' à ach'ter, c'ést pâ' à donner, c'ést à gâgner. Ça fa't qu' 'a dit, tout's lés t'oâs cadeaux la minm' chose. Et p'i' 'a dit, on vâ voèr qu'est-c' que c'ést qu'i' vâ s' pâsser pour le restant d' l'affaire. Bon, p'i' 'a dit, tu d'mand'râs pour le gâgner, tu vâs couché' a'ec le prince ! »

Mé', la fille 'a s'ta't pâs méfiée d' la vieill' reine éta't pâs mal... éta't pâs mal haguissab' c'tte vieill' rein'-lâ. Ça fa't qu'alle a arrivé lâ, to'jours b'en, p'i' 'a s'annonce avec... elle 'a gu'i â donné un' branch' d'olivier chantan et p'i' enn' bayett' pour traverser la mer. 'A s'ést fait' in p'tit canot, p'i' 'a s'ést trouvé l'aut' bor' avec son p'tit paquet de tapiss'rie, p'is tout's sés affair's qu' 'a a eu d' besoin. P'is, rendu l'aut' bord... chez... quand 'a ést arrivée au château, elle a dit comm' çâ, 'a dit : « Vous avez d' besoin d'enn' tapissière, 'a dit, j'entendu l'annonce, et p'i' 'a dit, j' m'en viens, 'a dit, pour rend'e... pour m'engager pour la tapissière.

– Ah ! i' ont dit, c'ést b'en çartain, on a besoin justement d'un' tapissière, lâ, p'i' i' ont dit, justement, i' ont dit : Quiens ! »

I' on été gu'i montré' 'a chamb', tu comprends b'en. Cés rois-lâ, ça attend pâ' au lend'main pour fair' travailler l' monde. Quand i' 'oeille qu'i' l' fass' travailler, i' fa't travailler t'ut suite.

Ça fa't qu' 'a monte en haut, et p'is c'ta't la chamb' du prince. P'is, lâ, i' ont commencé à dire, b'en... 'a s'ést dépêchée à prend' sa boul' d'or p'is la mett' sur le châssis. Comm' c'éta't l' matin, grand matin, le soleil frappa't dans l' châssis. P'is le soleil frapp' sur la boul' d'or, c'éta't que'qu' chos' de brillant, c'éta't que'qu' chos' de beau.

I' ont dit... le roi s'en r'vena't de son étab'e, p'i' i' aparçoit c'tte bell' chos' dans l' châssis. « Mé' qu'est-c' que c'ést qu' la p'tit' tapissière a dans l' châssi' à matin ? I' faut l' savoèr ! » I' s' dépêch' pour courir, i' tombe à terre, i' s' ramâsse. Final'ment, i' vien à bout d' se rend'e au château, p'i' i' di' à sa femme : « Aye ! Aye !... la p'tit' tapissière, en haut, lâ, alle a que'qu' chos' de beau dans l' châssis, lâ, p'is... fau' 'oèr qu'est-c' qu'alle â, ça vâ êt' beau pour lés noces ! »

La reine, 'a monte en haut, tu comprends b'en, p'i' 'a s'enfarg' dans sa jup' p'is la v'lâ qui buscule, p'i' 'a se r'prend, p'is monte encôre. Rendue en haut, lâ, 'a appelle, p'i' 'a s'en vâ dan 'a chamb'e ; 'a arrive en criant dan 'a chamb'e, tout essoufflée. « Que c'ést qu' t' âs lâ, 'a dit, que c'ést çâ, c'tte affair'-lâ ?

– Çâ, c'st un' boul' d'or.

– Mé', 'a dit, çâ, ça s'ra't beau, 'a dit, pour lés noces, mé' 'a dit, comment quo' c' tu d'mand's pour çâ ?

– 'A dit, c'st pâ' à vend'e !

– B'en, 'a dit, m' la donn's-tu ?

– C'st pâ' à donner.

– B'en, 'a dit, qu'est-c' que tu veux pour ?

– B'en, 'a dit, c'st à gagner !

– B'en, 'a dit, qu'est-c' que tu veux pour ?

– 'A dit, j' veux couché' a'ec le prince.

– B'en ! T'en â' in allure, 'a dit, couché' a'ec le prince. B'en, 'a dit... tu peux b'en couché' a'ec le princ' pareil[10] ! »

Tu comprends, 'a a jonglé son affaire, elle, la vieille, hein ! « B'en, 'a dit, c'ést correck, 'a dit, si j' couche a'ec le prince, 'a dit, tu vâ' a'oèr la boul' d'or ! » Ça fa't qu' 'a gu'i donn' sa boul' d'or, p'is, l' soèr, c'éta't l' temps de s' coucher.

Lâ, alle emmèn' la p'tit' tapissièr' coucher dans l' lit du prince. Mé', en minm' temps, alle emmène un coup d'eau... de vin, p'i' alle ava' versé que'qu' chos' d'endormitoér' dans l' vin. Comme alle ést v'nue pour s' coucher, 'a gu'i donn' son verr' d'... son verr' de vin, p'is le prinç' prend son verr' de vin, p'is le v'lâ qui tombe endormi, p'i' i' dort.

P'is lâ, la p'tit' tapissiére, elle, 'a sava't pâs qu'i' ava't que'qu' chos' comm' çâ dans l' vin, 'a racont' tout' son histoère, p'i' 'a pleura't.

Alentour dés chamb's de princes, comm' çâ, lâ, i' a toujours, i' ont toujours dés escort's qui... qui ont dés hommes, lâ, pour a'oèr soin du prince, pour a'oèr soin en tout câs qu'il ait besoin. I' ont attendu çâ, i' ont dit : « Qu'est-c' que c'ést qui s' pâsse, pour l'amour ? »

Lâ, to'jours b'en que l' lend'main matin, 'a vient... la vieill' fée... la viell' reine, b'en, 'a s'en vient charcher le prince, p'i' 'a l' fa't sortir d' la chamb'e, et p'i' 'a dit : « Ça t' â denné que'qu' chose, d'avoèr couché' avec le prince. B'en, 'a dit, en tout câs, 'a dit, j'ai 'a boul' d'or ! »

Bon ! Ça fa't qu' 'a a pâs dit l' mot. 'A s'a habillée, p'i' alle â été déjeuner, p'i' apras çâ 'a partit, p'is s'st en-allée encôr' dans sa chamb' pour tapissé' encôre.

B'en, c'te matin-lâ, c'ta't l' dévidoi' dehors qu'i' falla't qui s' présente. Toujours b'en, qu' encor' le roi qui s'en vient d' la grange, tu comprends b'en, i' aparçoit çâ. Ah b'en ! Lâ, c'éta't pâs dés farces, heille ! I' s'enfargea't, c'ta't vra', p'is lâ, c'ta't... c'ta't que'qu' chos' de beau, ça marcha't p'is ça brilla't, c'ta't... i' ava't ja-

10. *Pareil* : Quand même, tout de même.

ma's vu pareill' chose. P'i' i' vient dire encôre à la rein' que' que c'ést qui s' pâssa't dan 'a chamb', lâ, ioù c' que c'ést qu' la p'tit' tapissére éta't. « On vâ s'organiser pour asseyer d'avoèr çâ encôre ! Comment faire ? hein ! Fa't qu' 'a dit, j' s'ppos' qu' 'a vâ vouloèr couché' a'ec le prince encôre. Ah ! 'a dit, j' vâ' arranger mon affaire ! »

'A monte en haut, p'i' 'a gu'i d'mande encôre. La p'tit' tapissière i' dit, que c'éta't pâ' à vend' ni à donner, c'éta't à gagner. « B'en, 'a dit, que' c' que tu veux ?

– B'en, couché' avec le prince.

– Hein ! 'a dit, que c' ça t' donn' de couché' avec le prince ? Ah b'en ! Tu pourra' couché' encôre avec le prince, si tu veux, mé' 'a dit... »

'A r'vir' de bord, p'i' avec son dévidoi' d'or, hein ! P'i' 'a éta't b'en content', la vieill', d'avoèr gagné çâ. L' soèr encôre, la minm' môseuss' de jouerie. 'A s'en vâ p'i' 'a gu'i donne in verr' de vin, p'is lui, l' pauvre diable i' l' sé't pâs, hein ! p'i' i' dort.

Ça fa't qu'elle, a dit, lâ, 'a dit : « Écoute, 'a dit, j'ai p'us r'guien, 'a dit, dans son histoère, 'a dit, j'ai p'us r'guien, 'a dit, un... un gage à fair' gagner. P'i' 'a dit, si tu m' âs pâs parlé, 'a dit, j'ai mon po'gnar' icitte, p'i' 'a dit, tu vâs m' trouver baignant dans mon sang, d'main matin ! » P'i' 'a gu'i conte, lâ, qu'i' ava' enn' chemis' qui éta't tachée d' son sang. P'is pourtant, c'te sang-lâ deva't pâ' avoèr détaché. P'is lés homm's qui garda'ent l' prince, eux aut's, i' ont dit : « Çâ, c'ést curieux, c'tte affair'-lâ, i' ont dit. Vâ fo'oèr travailler not'e affair' demain, on vâ arranger not'e affair' demain, n'us aut' itou ! »

To'jours b'en que, la nuit s' pâsse, p'is la vieill' reine a fa't comm' le... le matin d'avant, vient l' charcher, p'is, 'a fa't sortir la p'tit' tapissére... fa't sortir le prinç' de d'dans chamb'e, et p'i' 'a rit d' la p'tit' tapissiére, t' sé's. 'A gu'i en-'oeill' que'qu's bêtises, tu comprends b'en. P'is l'aut'e, 'a dit pâ' in mot, pâ' in mot, 'a s'habille, apras çâ, p'i' 'a pârt p'i' 'a s'en vâ déjeuner, p'i' 'a r'vient. P'is lâ 'a mat sa branch' d'olivier chantant dans la vitre. Çâ c'st un' branch' qui ést verte, p'is ça chante, imagin'-toé, ça chant' t'ut seul, ça fa't quelque chos' de beau, p'is c'ést brillan aussi. Ah !

To'jours b'en qu' le roi voét çâ encôre, p'i' i' entend chanter. C'éta't que'qu' chos' qui chanta't pâ' ordinaire du temps, tu comprends ! Fa't qu'i' s'en vien encôre, p'i' i' di' 'a minm' chose à reine.

La vieill' rein' monte en haut, p'is c'st encôr' la minme affaire, folla't qu' 'a l' gâgne. « Ah b'en ! 'a dit, tu couch'râ' encôre, 'a dit, avec le prince, 'a dit... »

Mé' lâ, avant çâ, par 'zemp'e, j'o'blié que'qu' chose. Lés hommes, eux aut's, dans l' jour, le matin, pendant l' temps qu' la p'tit' tapissiér' tapissa't, elle, i' ont dit : « Voulez-vous, i' ont dit, Sire, i' ont dit, on vâ aller chassé' à matin. Ça fa't que... ça vous tent'ra't-tu d'aller chasser ?

– Ah ! i' a dit, j' peux b'en gu'y aller, mé', i' dit, j' sé's pâs... »

I' fila't [to feel][11] pâs bien c'te matin-lâ. « B'en, i' ont dit, ça vâ vous r'poser dés aut's affaires, lâ, p'is ça vâ vous enl'ver lés idées d' vos noç's p'is tout' çâ, lâ. I' ont dit, on vâ allé' a'oèr du plaisir, p'i' on vâ aller chasser.

– Ah bon ! b'en, i' dit, c'ést b'en correck ! »

Fa't qu'ils l'appareill'nt p'i' ils l'emmèn'nt chasser, p'is l' prince i' pârt, s'en vâ chasser, tu comprends b'en. P'is... i' ont été fouiller dans sés affair's p'i' i' ont aparçu la ch'mise, eux aut's, lâ, avec le san [sang] apras. P'i' i' gu'i ont fait' mett' c'tte ch'mis'-lâ p'i' i' s'en ést pâ' aparçu. Mé', i' ont fait' mett' la ch'mise.

I's part'nt p'i' i's s'en vont chasser, tu comprends b'en. Mé', apras... quand minm' qu'i' ont chassé enn' p'tit' secousse, lâ, 'cou' don, i' en â un qui dit : « Ça s'ra' un' bonne histoère, c'st un' bonne affair' se conté' un' p'tite histoère un peu. On vâ s' faire un p'tit feu, p'i' on vâ mangé' in p'tit brin, i' dit, on vâ s' conter dés histoères. »

Lés v'lâ qui s' commence' à s' conter dés histoères. I' ont dit : « 'Cou' don, i' ont dit, vous, Sire, i' ont dit, que c'ést qu' éta't vot' vie, lâ, vot' commenç'ment d' vie.

– Ah ! i' dit, c'ést ques'ment comme un rêve. I' dit, moé, lâ, j' t-embêté avec c'tte p'tit' femm'-lâ qui couch' dans mon lit, qui ést to'jours dans mon lit, l' soèr. Sé's pâs, i' dit, me semb'e, i' dit, qu' j'ai déjâ vu c' parsonn'-lâ, avant.

– I' ont dit, b'en oui. R'gârdez-don apras vot' chemise, i' ont dit, apras le collet d' vot' chemise. »

I' r'gârde. « Ah ! i' dit, c'ést ma p'tit' Mignonne ! i' dit, oui, c'ést vrai ! » I' ont dit : « Chut', chut' ! demain, lés noces ! » P'is l' lend'main matin c'ta't l' grand festin. Alors, i' ont dit : « Tu... on vâ s'organiser, p'is vous cont'ré' enne histoère, lâ, p'is ça vâ b'en marcher. I' ont dit, la p'tit' tapissiére 'a s'râ pâs d'mandée au déjeuner, mé' i' ont dit, vâ folloèr qu' vous la d'mandez.

– Bon ! b'en, i' a dit, c'ést b'en correck ! I' a dit, on vâ arranger çâ d'main matin, arrête in peu ! »

Le lend'main soèr, lâ, c'ta't la branch' d'olivier chantant lâ, qu'alle emm'na't, lâ. Et p'is quand il l'a vue s' coucher dans son li' encôre, i' a pâs fa' 'oèr de r'guien, l' gârs t' sé's, p'i' i' a fa't... quand i's sont v'nus pour gu'i donner son verr' de vin, t' sé's, i' ava' 'ienqu' dés chandell's dans c' temps-lâ, c'ta't pâs dés lamp's comme aujourd'hui, hein ! Fa't qu'i' a fait' un gros « At ! Chou ! » P'i' i' â éteindu sa chandelle, et p'i' i' a pris son verr' de vin p'i' il l'a sapré dans sa ch'mise, p'i' i' s' couch' su' son orguier [oreiller] p'i' i' s' ma' à ronfler, fa' 'oèr qu'i' ronfla't b'en fort. La vieill' reine éta't sûr' de son coup, tu comprends b'en, p'i' 'a s'en vâ.

---

11. *Feel* [to] (angl.) : Se sentir, se porter.

Ça fa't qu' la p'tit' femme, 'a gu'i raconte encôr' tout' son affaire. P'is lâ, 'a dit : « Si tu m'écout's pâs, 'a dit, j' me tue, 'a dit, c'é' 'a dargniér' fois, 'a dit, que tu vâs m' voèr ! »

P'is comme 'a ést v'nue pour sortir... il l'arrête. I' dit : « Arrête un peu ! i' dit, j' sé's qui c' que t' és, lâ ! P'i' i' dit, parl' pâs, faut pâs qu' tu parles, dis pâ' in mot. I' dit, d'main matin, i' dit, tu tapiss'ras comm' d'habitude, p'i' i' dit... » Elle, quand 'a ava't parti, lâ, 'a ava't d'mandé à sés sœurs, alle ava' été 'oèr sés sœurs, p'i' all' lés ava't fait' donner leurs rob's couleur de lune, couleur de soleil parç' qu'ils l'ava'ent trahie.

Et p'is, lâ, i' dit : « Tu mettrâs demain matin, i' dit, tu mettrâs ta rob' couleur de soleil, p'i' i' dit, tu f'râs tel tel... tell' peigneure, p'i' i' dit, tu t'appareill'râs. P'i' i' dit, quand i' viendrâ l' temps du grand festin, lâ, i' dit, j' m'âs fair' mett' un' plaç' de pluss'. P'i' i' dit, cett' plaç'-lâ, i' dit, ça vâ êt'e à ma droite ». P'is d'habitude, i' fon asseoir la mariée, la nouvell' mariée, la future ést s'ppôsée d' s'assoir à la droette. Mé', lâ, lâ, l' matin-lâ, lui, i' réserv' la place à droette. La reine, 'a dit : « J' voudra's b'en sa'oèr pourquoi ?

– En tout câs, i' dit, moé, j' réserv' cett' place-lâ ! »

Et p'is, apras que tout's lés convive' ont tout' été à tab'e, tout's lés engagés, minm' tout çâ, i' dit : « I' en manque une !

– Ah b'en ! i' ont dit, la p'tit' tapissiére en haut, lâ ? I' ont dit, c'tte p'tit' bonne à r'guien-lâ, lâ, 'a vaut pâs la pein' de v'nir. 'A voula't couché' a'ec le prince à tou' 'és soèrs.

– Me faut la p'tit' tapissiére icitte ! C'ést icitt' qu' 'a s'en vient s'assir !

– Ah ! i' ont dit, c'ést comm' çâ ? Ah b'en ! 'cou' don ! »

P'is ça adenna't, lâ, qu' la reine qui... la princess' qu'i' maria't, lâ, 'a 'ta't laide, i' 'a maria't pareil, mé' 'a 'ta't laide. Mé' i' sava't pâs pourquoi qu'i' 'a maria't.

To'jours b'en qu' 'a descend, elle, imaginez-vous, dans c'tte bell' robe, dans ce bel acoutrement, p'is lés suguiers [souliers] tout's pareils, et p'is... Ah b'en ! i's r'connaissa'ent p'us la p'tit' tapissière en c'tte parsonn'-lâ, 'és aut's. I' ont dit... 'a pârt, p'i' 'a s'en vâ s'asseoir à côté du prince. I' a d'mandé, i' dit : « Viens t'asseoir icitte ! »

Ça fa't qu' 'a s'st assi' à côté du prince. I' dit : « C'ést b'en du moins, i' dit, qu' 'a s'assise, i' dit, à ma droite. Parç' qu'i' dit, c'ést ell' qu' a tapissé ma chamb'e, p'is tout' çâ, i' dit, c'ést elle, i' dit, qui mérite, i' dit, d' s'asseoir à ma droette. »

Fa't qu' la reine, la p'tit' princesse, la nouvell' princesse 'a éta't pâs b'en b'en content' de d' çâ, tu comprends b'en. « Mé', en tout câs, 'a dit : Elle, 'a vâ saprer son camp[12], hein ! t't à l'heure ! » P'is, elle, 'ta't pour resté' a'ec le prince.

---

12. *Saprer son camp* : Déguerpir, quitter rapidement.

Ça fa't qu'i' ont dit : « 'Cou' don, i' ont dit, Sire, i' ont dit, pourquoi c'ést qu' vous contez pâ' in histoère.

– Ah ! i' dit, j' peux b'en 'n en conté' une. I' dit, dans mon jeun' temps, i' dit, j' su's parti pour voyage, p'i' i' dit, j'ava's ma valise, p'i' i' dit, j'ava' in set' [set][13] de clés. Me v'lâ b'en pris, i' dit, j' pouva's p'us ouvrir ma valise. Mé' ça prena't que'qu' chos' pour ouvrir ma valise, a follu j'a'll' chez un orfèv'e, p'i' i' dit, me fair' faire in aut' set' de clés. P'i' i' dit, quand j' me su's t-en r'venu... ch'min revenant, i' dit, j' trouv' ma vieill' clé. Tiens ! i' dit, lés v'lâ tou' lés deuss'. Laquell' que c'ést, i' dit, que j' devra's prendre ? »

I' mat la clé su' l' bord... la vieill' clé su' l' bord d' la p'tit' tapissière, p'is l'aut' su' l' bord d' la princesse. Ça fa't qu'i' ont dit : « La vieille, la vieille, la vieille ! » Lés gârs, i' ont crié : « La vieille !

– B'en, i' dit, Sir' mon roi, prenez vot' princesse, p'i' i' dit, moé, j' gard' ma femme ! »

C'ést çâ qu' ést la fin d' l'histoère !

13. *Set* (angl.) : Trousseau, assortiment.

48 – CENDROUILLON

Cendrouillon faisait partie d'une famille dont le père avait épousé une veuve qui avait eu deux filles d'un premier mariage, Bella et La Belle. Cendrouillon, fille unique, portait à sa naissance un nom dont je ne me souviens pas. Le nom de Cendrouillon lui avait été donné par ses méchantes demi-sœurs, jalouses de sa beauté et qui lui réservaient les travaux les plus malpropres.

Bella et La Belle fréquentaient les réunions mondaines, mais elles se gardaient bien d'y amener Cendrouillon parce qu'elle ne disposait pas d'habits convenables. Le père ne s'apercevait pas des mauvais traitements dont on usait à l'égard de sa fille. Il est important de signaler que Cendrouillon avait une fée pour marraine.

Un jour, le prince fait publier un ban annonçant qu'il organisait une soirée pour y rencontrer une jolie fille et en faire son épouse. Le soir où avait lieu la fête, la fée apparaît à Cendrouillon et lui dit : « Tu vas faire ta toilette et tu vas te rendre au bal du prince !

– Ah ! doux Jésus ! vous n'y pensez pas ! Que diraient Bella et La Belle de me voir arriver tout à coup au château, affublée de mes haillons ?

– Ah ! ma filleule, ce n'est pas ainsi que tu vas prendre part à cette fête ! »

La fée portait à la main une baguette ; elle exprime un souhait, et, d'un signe de sa baguette, elle fait apparaître une robe, une merveille de robe ornementée de bijoux brillants, d'un style très raffiné. Une fois revêtue de ces atours, Cendrouillon n'était plus reconnaissable, tant elle était élégante. « Comment, demande la jeune fille, vais-je me rendre au château ? La distance est trop grande pour que j'y aille à pied !

– Ah ! ce n'est pas la fin de mes largesses ! Va me chercher une citrouille dans le jardin et regarde ce que je vais en faire ! »

Cendrouillon va au jardin potager et en rapporte une citrouille qu elle s'empresse d'évider. Tout à coup, la citrouille se transforme en une élégante voiture. Mais il manquait un cocher et un attelage de chevaux. La fée attrape cinq rats, dont elle fait un cocher et quatre chevaux. Une fois le brillant attelage organisé, la fée adresse un bref boniment à la fillette : « Écoute-moi bien, Cendrouillon ! Il faut que tu quittes le bal à minuit. Ne sors pas du château après le dernier coup de minuit !

– C'est promis, marraine ! » de conclure Cendrouillon.

La fillette monte dans la belle voiture et file au château. Le prince voit arriver cette jolie fille. Il la prend pour une princesse étrangère, ne l'ayant jamais rencontrée dans les parages. Il la demande comme partenaire de danse et jouit du talent de la danseuse. Ses deux demi-sœurs, Bella et La Belle, reconnaissent Cendrouillon, mais se retirent dans l'ombre pour cacher leur jalousie. Elles ne peuvent comprendre comment il se fait que Cendrouillon participe à ce bal, et surtout dans un accoutrement aussi séduisant.

La soirée se passa trop rapidement au gré du prince. Il était au comble d'un bonheur qui tenait de l'enchantement. Tout à coup, le premier coup de minuit se fait entendre. « Minuit ! s'écrie Cendrouillon ; il faut que je m'en aille !

– Non, non ! reprend le prince. Tu ne peux pas te retirer de la sorte sans me dire ton nom ! Il faut que je sache d'où tu viens, que je connaisse l'endroit de ta demeure ! Il est impensable de te laisser partir avec tant de précipitation !

– Excusez-moi ! Il faut que je m'en aille ! Il faut à tout prix que je m'en aille ! »

Les secondes passaient rapidement. Le dernier coup de minuit approchait. Dans sa précipitation, Cendrouillon perd l'un de ses souliers dans l'escalier et attrape l'autre qu'elle cache dans la poche de son tablier. Elle se précipite vers sa voiture, mais le dernier coup de minuit vient de sonner. La voiture redevient citrouille, le cocher et les chevaux redeviennent des rats, et Cendrouillon se retrouve vêtue de haillons. Elle n'a d'autre préoccupation que de se cacher et de s'enfuir.

La fillette reprend la route du retour pour parcourir cette longue distance à pied. Elle revient à la maison paternelle, seule et sans autre moyen de locomotion que ses jambes. Quand elle voyait venir une voiture sur la route, elle se cachait. De retour chez elles, Bella et La Belle s'aperçurent que Cedrouillon n'était pas à la maison. En effet, la filleule de la fée ne regagna le foyer qu'aux petites heures du matin. Elle eut très peu de temps pour se reposer et ressentait la fatigue de sa longue marche. Les autres sœurs avaient eu le temps de dormir.

Le lendemain, Bella et La Belle entreprennent de raconter à Cendrouillon quelques bribes de la soirée chez le prince : « Une très jolie princesse a fait son apparition au château hier soir ! » Les deux sœurs jalouses se regardaient l'une l'autre et auraient bien voulu faire compromettre Cendrouillon. Mais celle-ci usait d'une grande prudence : « Ah ! vraiment, une jolie princesse ! Je vous en prie, racontez-moi ce qui s'est passé chez le prince ! »

Les deux sœurs racontent certains détails sur la soirée, en vue de s'assurer si cette princesse n'était pas Cendrouillon. Et tout à coup, changeant de ton, les deux jalouses passent à l'attaque : « Comment se fait-il que tu te sois absentée hier soir ? Où étais-tu, hier soir ? Explique-nous comment il se fait que tu sois revenue aux petites heures, ce matin ! »

Et plusieurs autres questions tournent autour de cette absence. « Ah ! répond Cendrouillon, je ne suis pas allée très loin. Je suis allée visiter un ami malade ! » Elle ne voulut rien déclarer, de peur de se compromettre.

Le soulier perdu dans l'escalier par la princesse intriguait le prince. Il prit une décision : « Je vais faire battre un ban pour réunir toutes les filles du voisinage et leur faire essayer ce soulier. Celle dont le pied sera à l'aise dans cette chaussure sera la princesse que je cherche ! »

Le prince fait battre son ban ordonnant à toutes les filles d'essayer le petit soulier. Les deux demi-sœurs de Cendrouillon se précipitent comme bien d'autres vers le château pour essayer la chaussure. Mais celle-ci ne s'adapte au pied d'aucune fille. Le prince s'adresse alors aux deux sœurs pimbêches : « Vous ne connaîtriez pas, chez vous, une fillette du nom de Cendrouillon ?

– Eh bien ! Vous ne savez pas qui est Cendrouillon ! Même si nous vous présentions cette petite dinde, nous doutons fort que vous retrouviez chez elle le comportement de la princesse que vous recherchez ! »

Les deux demi-sœurs de Cendrouillon ne voulurent pas aider davantage le prince. Ce dernier envoie un carrosse pour permettre à Cendrouillon de se présenter, elle aussi, au château, et y tenter l'épreuve du soulier. La fillette parvient au château, vêtue de ses haillons et de ses nippes pitoyables. Pauvre Cendrouillon, elle n'avait pas d'autres habits !

En la voyant, le prince la reconnaît. Il se réjouit de retrouver cette délicate personne même sous d'abominables haillons. Cependant, le prince soupçonne là-dessous une pénible machination.

Le prince fait asseoir la fillette et lui glisse le soulier dans le pied. Le soulier s'ajuste parfaitement au pied. En même temps, Cendrouillon tire l'autre soulier de sa poche et apparaît au prince dans les parures que lui avait procurées sa fée-marraine. Ah ! Dieu ! Les deux méchantes sœurs ressentent alors un cuisant remords de leur inconduite à l'égard de Cendrouillon.

Quant au prince, il a épousé la filleule de la fée et ce couple a été heureux le reste de sa vie.

Et voilà ! Mon petit conte est terminé.

CENDROUILLON

Récit folklorique raconté, le 17 septembre 1978, à Hanmer, Ontario, par M^me^ Matte Larivière (Béatrice Campeau), âgée de 66 ans. Elle a appris ce conte, vers 1919, de sa mère Lucie Ranger (26 ans), qui est décédée en 1971 à l'âge de 78 ans.

Enregistrement n° 4654. Conte-type 510 I a, III a, IV a, V.

Cendrouillon, c'éta't un' jolie fill' qui... qu'apparemment, lâ, c'éta't la fill' du... du père, hein, de l'homme. C'st un coup' qui s'ést marié qu'éta'ent... c'ést, sont mariés deux... i' ava'ent checun leu's enfants, lâ. P'is, lui, i' ava't cett' fill'-lâ, et p'is c'ést pâs Cendrouillon son nom. C'éta't...

En tout câs, lés deux aut's, lés fill's d' la femme, lâ, 'és aut's, s'app'la' une, Bella, et l'aut'e, La Belle. Mé' ell' j' m'en rappell's p'us... en tout câs, on vâ l'app'ler Cendrouillon, pour le moment, mé' alle ava' in aut' nom, elle. Mé' c'ést 'és aut's qui gu'i ont donné c' nom-lâ, hein, lés filles, lâ, lés méchant's filles, lâ. I'... Parç' qu'i' éta'ent méchantes, lés filles, lâ. C' 'ta't... sont trouvées jalous's contre elle, hein ! Et p'is... parç' qu' 'a éta't beaucoup plus jolie que elles, et p'is, i' 'a t'na'ent te'jour' à l'ouvrage, pour... p'is... 'Es aut's, i's sorta'ent[1] p'is voula'ent pâs l'emm'né' avec elles, avec 'és aut's, parç' qu'ils l'habilla'ent pâs. P'is le pèr' s'aparceva't pâs, lâ, lui, que sa fill' 'ta't si maganée[2] qu' çâ, hein !

Mé', alle ava't pour marraine, un' fée. Alors, in bon soèr, i' y ava' un' soèrée d' fait' parç' que le prince ava't fait' batt'e, in ban, p'i' i' voula' a'oèr... i' a'ra't voulu avoèr un' bell' fille, p'i' i' voula' 'a trouver pour un' femme.

Et puis, la fée a r'ssout. 'A di' à Cendrouillon – all' l'app'la't par son nom, lâ, j' peux pâs vous dire – disant que : « Tu vâs t'habiller, p'is tu vâ' aller !

– Ah ! mon doux Seigneur ! 'a dit, comment j' vâs faire, 'a dit... »

L'aut', lâ, lés deux aut' en lés nommant, Bella p'is La Belle, lâ, éta'ent lâ et p'is : « Quoi c' qu'i's dira'ent d' la 'oèr r'ssoud' tout d'in cou' [coup] en... habillée en guenill' comme 'a éta't.

---

1. *Sortir* : Fréquenter les réunions mondaines ; occuper ses loisirs à l'extérieur de la famille.
2. *Magané* : Bafoué, maltraité.

– Ah ! 'a dit, c'ést pâs d' minm' ça vâ aller. »

'A gu'i fa't... alle ava't son... sa bayonnette [baguette], tu comprends b'en, p'i' 'a gu'i â souhetté enn' bell' robe, hein, chose ! P'is c'ta't p'us la minm' parsonn' pâ'-en-toute ; c'ta't tout brillant p'is c'ta't tout' que'qu' chos' de chic. Ça fa't que : « Mé', 'a dit, comment que j' vâ' aller lâ ? C'ést b'en qu' trop loin pour j'a'lle à pied.

– Ah ! C' pâs tout'. Vâ charcher un' citrouill' dans l' jardin, lâ, p'i' 'a dit, j' m' âs t'arranger çâ ! »

Fa't qu' 'a vâ charché' un' citrouill' dans l' jardin, et pui' 'a 'a creuse, et puis, tout d'in coup, la promièr' dés chos's qu' 'a a sue, c'ést un beau boghei[3], mé' i' ava't pâs de chevaux là-d'ssus p'i' i' ava't pâs de châr'tier don [donc] b'en, folla't que' chos' comm' çâ. Alors, â foulu qu' 'a attrap' quat' p'tit's souris... et puis... non ! deux... quat' râts, et... En tout câs, disons quat' râts, et p'i' i' 'n avè' in aut' pour... pour fair' le coché' avec. I' y en â in qui a fait' le cocher, p'is lés aut's quat' c'éta't pour lés ch'faux.

Et puis, to'jours b'en qu' apras que tout' l'organi... la cargaison a été préparée, c'éta't que'qu' chos' de beau, hein ! Fa't qu' 'a dit : « Écoute, lâ ! 'A dit, faut qu'à minuit, tu sort's de d' lâ, faut que... faut pâs que tu pâss's minuit sonnant.

– 'A dit, j' vous promats ! »

C' fa't qu'alle embarqu' dans l' beau... dans la bell' carriole, p'i' 'a s'en vâ jusqu'au château. Quant' le prince a vu arriver c'tte bell' princesse, tu comprends b'en, toé, étrangèr' pour lui, il l'ava't jama's vue dans la place, lui.

Ça fa't qu' lâ, i' commence à dansé' avec et p'i' i' a trouvé çâ bon de danser. Mé' lés aut's, lés aut's sœurs, sés aut's sœurs l'ont r'connue, 'és aut's, mé' i's sont r'tiré' in p'tit peu en arrière, p'i' i' aima'ent pâs b'en b'en çâ l'histoèr' que... que leur sœur vinssi'[4] êt' lâ, p'i' habillée dans c'te ling'-lâ. « Comment ça s' faisa't qu' 'a éta't lâ, elle ? »

Ça fa't qu' apras qu' la soèrée... la soèrée s'ést pâssée très bien, tu comprends, pour le prince ; lui, i' éta't b'en content, i' éta't b'en enchanté. Mé' à in moment denné, alle attend [entend] le premier coup d' minuit. « Ah ! My God ![5] 'a dit, çâ c'ést l' coup, faut j' m'en a'lle. » 'A a pâs dit « My God ! » parç' ça s' disa't pâs dans c' temps-lâ, mé' en tout câs. Alle a dit : « Faut j' m'en aille !

– Et p'is, lâ, l' prince i' dit : tu peux pâs t'en aller comm' çâ, i' dit, sans m' dir' ton nom, sans m' dir' d'où c' que tu d'viens. Faut j' sach' d'où c' que tu d'viens, toi, i' dit, ça a pâs d' bon sens !

– B'en, 'a dit, faut... faut j' m'en a'lle ! »

---

3. *Boghei* : Petit cabriolet découvert.
4. *Vinssit* : Pourrait se traduire par « *Parvienne à... En arrive à* ».
5. *God* [my] (angl.) : Dieu ! Mon Dieu !

P'i' alle a v'nu pour partir pour disparaît', mé' lés menut's pâssa'ent, hein ! Ça fa't que, alle a pardu son soulier dans l'escalier, et p'is lâ, juste apras, comme 'a ést v'nue pour son boghei, son boghei fa't... tout' rentourné' en citrouille, p'is lés affaire' éta'ent tout' r'tournées mal. Et p'i' elle, 'a s'ést r'trouvée avec sés guenilles, lâ. Ah ! foulla't qu' 'as' cache, hein ! foulla't qu' 'a s'en aille.

Fa't qu' 'a s'st en allée, alle a marché, alle a marché. Ça fa't que, c'éta't pâs mal loin, et p'is, alle a marché pour s'en r'tourner che' z-eu' à pied. Et p'is, l' lend'main, quant'... alle éta't pâs mal fatiguée, alle a pâ' eu l' temps d' se r'poser beaucoup. Lâ, lés aut's s'ta'ent en v'nues, 'és aut's, en boghei comm' de raison. I' ava' eu l' temps de s' coucher.

Mé' i' ont vu eux aut's qu' la p'tite 'a manqua't, en route, parç' qu' 'a éta't pâ' arrivée en tem [temps] avec lés aut's. 'A s' cacha't quand 'a 'oéya't que'qu' chos' pâsser, hein. To'jours que i' ont dit : « I' ést v'nu un' bell' princesse, hier à soèr lâ, à la soèrée ! » P'i' i' éta'ent lâ qui la r'gârda'ent, tu comprends. I' a'ra'ent b'en voulu la fair' parler. « Ah ! 'a disa't, oui ? Et's-vous capab's de m' donner dés nouvell's de tout' çâ, de qu'est-c' qui s'ést pâssé ? »

Fa't que, i's gu'i en donna'ent, mé' i' a'ra'ent voulu savoèr si c'éta't pâ' elle. « P'is comment ça s' fa't t' âs manqué, où c' que t'éta' hier à soèr ? Comment ça s' fa't t' â' arrivé à telle heure à matin ? P'is tout' çâ...

– J'ai pâ' été b'en loin, j'été voèr in... quelqu'un lâ, p'i' i' éta't malade, p'is... »

Oué ! B'en, alle a'ra't 'té coupab'e, tu comprends b'en, 'a voula't pâs déclârer r'guien, hein ! Ça fa't qu' le prince, lui lâ, c'tte affair' de suyer-lâ [soulier-là] qu'i' a trouvé dans l'escalier, çâ, ça l'â occupé, hein ! I' dit : « Oui, i' dit, j' vâs finir par faire batt'e in ban, p'is j' vâ' app'ler lés filles, p'i' i' dit, j' vâs m'arranger, i' dit, pour... lâ où c' que l' suyer vâ faire, i' dit, ça vâ marcher ! »

Quant' son suyé' ava't resté dans l'escalier... l'aut' suyer s'éta't pâs démanché. B'en, all' l'ava't mis dans sa poche, dans sa poche de tablier... Ça fa't que, quant', lâ, i' ont fa't batt' le ban, b'en, lés deux d'moèselle' éta'ent lâ, tu comprends b'en, 'és aut' aussi, p'i' i' ont toute' asseyé l' suyer, mé' l' suyer faisa't pâ' à parsonne.

Ça fa't que i' dit : « Vous avez pâs, i' dit... vous avez quelqu'un, i' dit, à vot' château, à vot' place, i' dit, vous aut's, lâ, i' dit, qui s'appell' Cendrouillon ?

– B'en, i' ont dit, vous savez... c' qu'alle ést ; emm'ner Cendrouillon lâ, hein ! i' ont dit, c'ést pâs c' p'tit' dind'-lâ qui peu' êt' la princesse ! »

Et p'i' i's voula'ent pâs s'en occuper pâ'-en-tout', t' sé's ! Fa't v'nir Cendrouillon. I' envoeille un boghei, que'qu' chose, pour qu' 'a peuv' s'en v'nir au château, elle aussi. P'i' alle arrive a'ec sés ha'llons p'is t'ut's sés affaires. Tu comprends b'en, alle ava't pâs d'aut's choses. Ça fa't que, lui, il l'a connue quand minme, hein ! I' éta't b'en content' d' la r'voèr parç' qu'il l'â r'connue malgré sous lés

haillons, qu' ça voudrâ i' s'ést b'en aparçu qu'i' y ava't que'qu' chos' qui clocha' en que'qu' pârt.

I' l'a fa' asseoir, p'i' en gu'i mettant l' suyer, l' suyer fa't, p'i' elle, 'a sort son aut' suyer d' sa poche. 'A s'ést trouvée tout d'in cou' [coup] encor' toute habillée comm' sa fée voula't. Ah ! My God ! Lâ sés deux sœurs s' sont trouvées b'en... b'en pincées de leur méchanc'té qu'i' ont eue avec leur p'tit' sœur. Et p'is lui, b'en, i' se sont mariés, p'i' i' ont été heureu' apras, tout' le restant de leu' vie.

C'ést çâ qu' ést mon p'tit conte !

LEXIQUE

ABORD (d') ; Puisqu'il en est ainsi, 206.
ACCOTER ; Appuyer, 248.
ACHALER ; Importuner, agacer, fatiguer, 62, 296.
AGRÈS ; Engin, outil, 75.
AMANCHER ; Agencer, disposer, arranger, 285 ; Préparer, 297.
ANYWAY (angl.) ; De toute façon, quoi qu'il arrive, 265, 285, 302.
ARRANGER ; Dépecer, nettoyer, 206.
ARÊCHE ; Arrête (de poisson), 206.
AUCUNE PLACE ; Formule anglaise : partout, en tout lieu, 19.
BACK (angl.) ; Sens général : arrière, retour au lieu ou à la situation dont il a été question. Il s'est recouché, 195 ; De nouveau. Idée de répétition..., 205.
BÂDRER (angl.) [to bother] : Embêter, ennuyer, embarrasser, inquiéter, 145, 178.
BARAUDER ; Aller çà et là : rôder, 130.
BARDA ; Vacarme, tapage, bruit, 220.
BARGAIN [to] (angl.) ; Marchander, discuter pour en arriver à une entente, 270, 300.
BARN [littery] (angl.) ; Ferme où on loue des chevaux, 49.
BARRÉ ; Fermé à clé, 99.
BAVETTE DE POÊLE ; Petite tablette de métal destinée à recevoir les tisons et la cendre près de la porte du poêle, 296.
BEAM (angl.) ; Poutre, 25.
BEANS (angl.) ; Fèves, 43.
BÉBITE ; Bête quelconque, dans le langage des enfants, 299.
BILLS (angl.) ; Billets, 43.
BLIND [venitian] (angl.) ; Stores vénitiens, jalousies, 31.
BLONDE ; Amie, jeune personne que l'on fréquente, 20, 122.
BOAT (angl.) ; Navire, bâtiment, embarcation, 31, 168.
BOEUF [rencontrer le] ; Expression qui signifie rencontrer son maître, se mesurer à une difficulté inattendue, 269.
BOGHEI ; Voiture assez légère, à quatre roues, 144, 331.
BOSS [to] (angl.) ; Mener, conduire, donner des ordres, 267.
BOTHER [to] (angl.) ; Ennuyer, déranger, 145, 178.
BOY (angl.) ; Garçon, 264.
BRIN [un petit] ; Un peu, brièvement, 300.
BUCK SAW (angl.) ; Scie manuelle pour débiter les billes de bois, 42.
C.P.R. (angl.) ; Canadian Pacific Railway, 15.
CAMPE ; Maisonnette de style primitif, dans la forêt, 20, 25, 42, 124, 126, 156, 190.
CARRELET ; Grosse aiguille dont se sert le bourrelier, 120.
CATALOGNE ; Tapis de parquet confectionné de retailles de guenilles, 157.
CERTAIN [faire] ; Expression anglaise. *Make sure* : s'assurer, 269.
CHAMPLURE ; Chantepleure ou robinet, 25.
CHANTIER ; Zône de la forêt soumise à l'exploitation du bois, 42, 126.
CHARGE [to] (angl.) ; Demander, exiger, 50.
CHASSIS ; Fenêtre, 31, 195.
CHEMIN (être dans le) ; Être pauvre au point de mendier, 148.
CHIQUER LA GUENILLE ; Bouder, se chicaner, être de mauvaise humeur, 19.
CHOQUER (se) ; S'impatienter, se mettre en colère, 116.

CHUMS (angl.) ; Copains, amis, 41.
CLEAR (angl.) ; Libéré, débarrassé, 97.
CLEAR [to] (angl.) ; Se débarrasser de, échapper à..., 268.
CO' MÊME ; Quand bien même, 206.
COLLEY ; Chien de berger d'origine écossaise, de bonne taille, 19.
CONTEST (angl.) ; Épreuve, concours, 265.
CONTRE ; Près de, 37.
COOK (angl.) ; Cuisinier, 25, 42.
COOKERY (angl.) ; Cuisine, lieu où l'on cuit la nourriture, 43, 192.
CORDÉE ; Pile (de bois), 76.
COTON (au) ; Forme superlative. À la limite ; en très grande abondance, 173, 190.
COURSE [of] (angl.) ; Naturellement, bien entendu, 265.
COUVERTURE ; Toit, 16.
CREEK (angl.) ; Ruisseau, petit cours d'eau. Vx fr. Crique : Fossé autour d'une place assiégée, 268.
CROW-BAR (angl.) ; Pince, tige d'acier, 30.
D'AVANCE (être) ; Expéditif, vif ; qui accomplit beaucoup de travail en peu de temps, 172.
DÉMORPHOSÉ ; Contraire de amorphosé. Une homme « amorphosé » [changé magiquement] en vache est dit « démorphosé », quand il reprend sa forme humaine, 130.
DEVANTURE ; Sur une propriété, la partie qui donne sur la route, 229.
DONDAINE ; Amante, amie, 119.
EMMORPHOSER ; Changer un homme en bête tout en lui conservant ses facultés intellectuelles, 316.
ENFACER ; Sens probable ; faire face à. Ici, *enfacer la vie* aurait le sens de *affronter la mort,* 263.
ÉQUIPOLLENT ; À proportion, 157.
EYE [black] (angl.) ; Un œil au beurre noir, 270.
FEEL [to] (angl.) ; Être dans telle disposition, être disposé à, 61, 315, 323.
FILER [ne pas] ; N'être pas de bonne humeur, 158.
FIRE PLACE (angl.) ; Foyer, âtre, 192.
FLASHLIGHT (angl.) ; Lampe de poche, projecteur, 19.
FLEUR ; Farine, 116.
FLUKE (angl.) ; Coup plus heureux qu'habile, 267.
FOREMAN (angl.) ; Contremaître, entrepreneur, 26, 42, 126.
FUN (angl.) ; Plaisir, 120. Expression : *Pour le fun* : pour rire, pour s'amuser, 42.
GARDER ; Être gardien, être responsable en l'absence du maître, 108.
GANG (angl.) ; Groupe, foule, troupeau, nombre, 31, 110, 171, 196, 209.
GARROCHER ; Lancer, projeter, 25, 38, 43, 248.
GIGOTER ; Remuer, en parlant des personnes, 158.
GOD [my] (angl.) ; Mon Dieu ! 315, 331.
GOING [We are not going in there] (angl.) ; On n'entre pas là, 30.
GOING ANYWAY (angl.) ; J'entre quand même, 30.
GRAFIGNER ; Égratigner, érafler, griffer, 38.
GRAFIGNURE ; Éraflure, égratignure, 60.
GRONDE ; Grondement, 317.
GUENILLE [chiquer la] ; Bouder, se chicaner, être de mauvaise humeur, 19.
GRILLADE ; Tranche de lard, 36.
HAUNTED HOUSE (angl.) ; Maison hantée, 30.
HIGHWAY (angl.) ; Grande route, 30.
HELL (angl.) ; Diable ! 30.
HOME [let us go] (angl.) ; Retournons à la maison, 268.
ITOU ; Pareillement, aussi, 26, 193, 209, 265, 296, 316 ;
JAM [to] (angl.) ; Bloquer, coincer, 31.
JAQUETTE ; Chemise de nuit, 298.
JOB (angl.) ; Tâche, occupation, travail, 72, 283, 298.
JONGLER ; Se concentrer, penser d'une façon intense, 20.
JONGLEUX ; Pensif, songeur, 282.
JOUQUER (se) ; Se percher, 37.
LÂCHER ; Cesser, 319.

LEVABLE ; Qui peut être levé, 197.
LINGE ; Vêtements, habits, 78.
LITTERY BARN (angl.) ; Ferme où on loue des chevaux, 49.
LOG (angl.) ; Poutre ; pièce de bois en grume, 88, 130, 190.
LOT ; Pièce de terre assez étendue et destinée à devenir une ferme, 229.
LOUP-GAROU ; Être changé en loup-garou signifiait, selon la croyance populaire, prendre la forme d'un animal quelconque, 131.
LUNCH (angl.) ; Repas léger, collation, 73, 190, 263, 318.
LUTTER ; Heurter, frapper, 38.
MAGANÉ ; Bafoué, maltraité, 330.
MAGASINER ; Aller de magasin en magasin ; faire des emplettes, 314.
MAL [pas] ; Assez, probablement, assez grand nombre, assez grande quantité, 59.
MASSE [en] ; En grande quantité, beaucoup, 14, 32, 87, 169.
MASTER MIND (angl.) ; Esprit supérieur, clairvoyant, 25.
MÂTER [se] ; Se dit d'un animal qui se dresse sur ses pattes postérieures, 122.
MAUTADIT ; Autre forme de maudit. Ici, le sens équivaut à : c'est passablement risqué, 265.
MENTERIES ; Mensonges, faussetés, 209.
MORVAGE ; État maladif caractérisé par une abondante secrétion d'humeur visqueuse dans les narines, 297.
MOVE [to] (angl.) ; Transporter, remuer, faire mouvoir, 172.
NOTCH (angl.) ; Entaille, coche, 42.
OCCUPER ; Intéresser, intriguer, 281.
OFFICE (angl.) ; Bureau, 43.
O.K. [ô ké] ; Façon populaire de dire « oui », ou de répondre en montrant son adhésion à une proposition, 14, 36, 76, 189, 205.
PACK-SACK (angl.) ; Havresac. Sac utilisé par un bûcheron pour transporter ses hardes ou de petits outils, 127.
PAL (angl.) ; Compagnon, copain. YOU ARE A REAL PAL : Un véritable ami, 264.
PAQUETON ; Paquet, havresac contenant les objets les plus essentiels à un voyage, 283, 316.
PAREIL ; Quant même, tout de même, 180, 321.
PARTY (angl.) ; Réunion mondaine, soirée, réception, 212.
PAS MAL ; Assez, probablement, assez grand nombre, assez grande quantité, 59.
PATENT [to] (angl.) ; Inventer, obtenir un brevet d'invention, 74.
PATENTER ; Inventer, 299.
PEDDLER (angl.) ; Marchand ambulant, colporteur, 110.
PIÈCES ; Poutres équarries pour en faire les murs d'une maison. *Maison de pièces* : maison dont les murs sont faits de poutres équarries à la hache, 148, 156.
PIER (angl.) ; Pilier, pont, 196.
PILER ; Marcher sur, fouler aux pieds, 157.
PLACOTER ; Parler à tort et à travers sans arrêt ; flâner, musarder, 174.
PLAINTS ; Plaintes, gémissements, 91.
POIGNET [tirer du] ; Jeu qui consiste à saisir la main d'un adversaire, coudes sur la table, et à lui tordre le poignet, en lui battant la main sur la table, 41.
POUSSER [se] ; Décamper en toute vitesse, 59, 198.
QUART ; Tonneau, baril, 238.
RAMASSER ; Cueillir (des fruits), 87.
RANG ; Suite de fermes s'échelonnant sur une partie de territoire, desservie par un chemin, 110, 175.
REMISE ; Endroit de la grange où l'on entrepose, 37.
REVOLER ; Jaillir, être lancé, projeté, se répandre à distance, 193.
REVOLVER (angl.) ; Pistolet, 266.
RIDE (angl.) ; Promenade en voiture, 174.
RIGHT [all] (angl.) ; Très bien ; entendu, 15, 19, 43, 88.
RIGHT THROUGH (angl.) ; De part en part, sans changer de direction, en droite ligne, 26.

ROLLWAY (angl.) ; Sorte de tréteaux où l'on empile les billots avant le charroyage, 43.

ROUGH (angl.) [jouer] ; Brutalement, durement, 271.

ROULANT ; Ensemble de ce qui sert au transport, à l'exercice d'un métier ou à une exploitation, 266.

RUN (angl.) ; Course, 126.

SANG ; Allusion à une sorte de rite consistant à faire jaillir d'un loup-garou un peu de sang pour le « démorphoser », 131.

SAPREMENT ; Autre forme du juron *sacrements*, 172.

SAPRER ; Autre forme de *sacrer*. Ici, *jeter*, 209.

SAPRER SON CAMP ; Déguerpir, quitter rapidement, 324.

SAW [buck] (angl.) ; Scie manuelle pour débiter les billes de bois, 42.

SECOUSSE ; Période de temps, 38, 193, 243, 264.

SÉPARATEUR ; Écrémeuse mécanique, 243.

SERRER ; Placer à l'endroit convenable, 37.

SET (angl.) ; Assortiment ; outil ou instrument comportant plusieurs pièces, 43, 325.

SHACK (angl.) ; bâtisse en forêt, habitation de style primitif, 157, 191.

SHANTY DISH (angl.) ; Sorte de bol qui peut servir à différents usages, chez les bûcherons, 25.

SHARP (angl.) ; Élegant, qui a belle apparence, 268.

SHARP (angl.) ; Sonnant, précis, 15.

SHED (angl.) ; Hangar, remise, abri, 190.

SHINE [to] (angl.) ; Briller, 286.

SHIP [to] (angl.) ; Expédier, envoyer (quelque chose), évincer éloigner, 190.

SLAM [to] (angl.) ; Se fermer avec bruit, 31.

SLEIGH (angl.) ; Sorte de traîneau à 4 patins pour transporter le bois, 43.

SMART (angl.) ; Gentil, prévenant, intelligent, 194.

SNACK (angl.) ; Festin, régal, repas copieux, 193.

SO (angl.) ; Ainsi, 264.

SORTIR ; Fréquenter les réunions mondaines ; occuper ses loisirs à l'extérieur de la famille, 330.

SOULEUR ; Peur, sensation de danger, 120.

SPOT (angl.) ; Endroit, 268.

STUFF (angl.) ; Bagage, biens, 190.

SUN-PORCH (angl.) ; Solarium, 31.

SÛR [faire] ; Expression anglaise : S'assurer, 195.

SWING [to] (angl.) ; Mouvement rythmé, oscillation, branle, répétition d'un mouvement oscillatoire, 195.

TANNANT ; Énervant, capable de faire perdre patience, 41.

TANNÉ ; Ennuyé, dégoûté, à bout de patience, 41, 77, 168.

TANNER [se] ; Se fatiguer, se lasser, 155.

TAPONNER ; Mettre en tapon, friper. Ici, VIVRE, 15.

TEAM (angl.) ; Attelage composé de deux chevaux, 124.

'TED B'EN ; Peut-être bien, 37.

TERRE EN BOIS DEBOUT ; terrain où le bois n'a pas été abattu, 232.

THROUGH [right] (angl.) ; De part en part, sans changer de direction, en droite ligne, 26.

TRAIL (angl.) ; Sentier, chemin à peine tracé à travers la forêt, 130.

TRAIN ; Tapage, vacarme, bruit, 191, 194, 244, 249.

TRAIN [faire le] ; Vaquer aux soins des animaux, 124.

TRANSPORTAGE ; Moyen de transport, 20.

TRÉCARRÉ ; Ligne qui sépare deux rangs dans une région de colonisation, 232. Ici, trécarré est pris dans le sens de bornes d'un terrain, 229.

TRIM [to] (angl.) ; Arranger, raboter. Ici : rosser, 192.

TROUBLE ; Ennui, embarras, souci, 220, 238.

VALEUR [de] ; Malheureux, regrettable, 77, 194.

VELIMEUX DE ; Sens superlatif, terrible, 193.

VENITIAN BLIND (angl.) ; Stores vénitiens, jalousies, 31.

VIDE-BOUTEILLE ; Petite maison avec jardin, 285.

VINSSIT ; Pourrait se traduire par « Parvienne à... En arrive à », 331.

VITE [bien] ; Bientôt, 193.

VITRE ; Verre, 285.

WAIT A MINUTE (angl.) ; Attends un instant ! Ne t'en va pas ! 299.

WATCH [to] (angl.) ; Surveiller, prendre garde, guetter, 210, 265.

WAY [no] (angl.) ; Pas d'affaire ! Inutile ! 267.

WHEEL-BARROW OF CHAIN (angl.) ; Une brouettée de chaînes, 31.

WILD (angl.) ; Farouche, étrange, 14.

INDEX ANALYTIQUE

ABATTIS ; Des fermiers procèdent au défrichement de leur terrain et brûlent les débris d'abattis, 147.

ABOIEMENTS d'un chien en signe de deuil, 137ss.

ABSENCE ; Un garçon s'absente à quelques reprises dans le but de trouver des cadeaux qui satisfassent la jeune fille dont il est amoureux, 93 à 95 ; Un prince doit s'absenter au moins un an et un jour, 306.

ACCIDENT ; Un homme se fracture le crâne en tombant d'un train. Plusieurs témoins assistent à l'accident, 47.

AGNEAU ; Un agneau bêle en signe de deuil, 139.

AIDE apportée à Ti-Jean par une princesse qui lui fait don d'une de ses jarretières, 164 ; Un prince reçoit l'aide d'un géant à chaque fois qu'il se trouve en situation périlleuse, 276ss ; Voir aussi MARRAINE.

AÎNÉ ; Un aîné de famille, surnommé l'Espiègle, est contraint de quitter le foyer familial afin de se trouver un emploi, 63.

ÂME : Un bûcheron vend son âme au diable, 125 ; Un voyageur croit être en présence d'une âme du purgatoire qui a besoin d'aide, 143 ; Un vieillard vend son âme au diable et retrouve, en échange, sa jeunesse, 235.

AMOUREUX ; Un jeune homme est follement amoureux d'une jeune fille qui n'éprouve aucun sentiment d'amitié pour lui, 93ss ; Un géant devient amoureux de la mère de Ti-Jean, 184.

ÂNE ; Voir PEAU-D'ÂNE.

ANIMAL monstrueux dont le devant ressemble à un cochon et l'arrière rappelle la forme d'un chien, 17 ; L'Espiègle nivelle des fossés en utilisant des carcasses d'animaux, 70 ; Voir aussi AGNEAU, BOEUF, CANARD, CANE, CHAT, CHEVAL, CHIEN, COQ, CORNEILLE, FOURMI, GRENOUILLE, GRIVE, LION, MOUTON, OISEAU, OURS, PIGEON, PORC, POU, PUCE, RAT, VACHE, VEAU.

APPARENCE ; Le géant Beau Sauvage aide un prince à modifier son apparence, 277.

ARBRE ; L'Espiègle participe à un concours de force organisé par un géant : chacun doit enfoncer son poing dans un arbre, 64 ; Rose-des-Bois grimpe dans un arbre dans le but de s'orienter en direction d'une lumière, 85 ; Un fermier met le feu aux arbres dans le but de libérer son terrain, 147.

ARGENT ; Ti-Jean quitte le foyer familial et part dans le but de gagner de l'argent, 33ss, 161 ; Un homme débourse une somme d'argent afin de louer une voiture et un cheval pour porter secours à un accidenté. Lors de l'apparition du mort, il lui fait don à tout jamais de cette somme, 47s ; Un homme décide de faire don d'une somme d'argent à l'un de ses débiteurs décédé, 213.

ARME ; Voir PISTOLET, ÉPÉE.

ARMÉE ; Ti-Jean réussit à vaincre une horde de barbares sans l'aide des armées du roi, 186s.

ASSOCIÉ ; Trois géants (Jean-de-l'Ours, Branle-Montagne et Tord-Chêne) s'associent et décident d'exploiter ensemble une forêt, 153ss.

AUMÔNE ; Un cultivateur donne en aumône, à un mendiant, un sac de farine, un sac de patates et un quartier de viande de bœuf, 115.

AVERTISSEMENT ; Peu avant sa mort, un homme avertit son épouse de ne pas aller couper du bois en forêt, 177 ; Le géant Beau Sauvage recommande à un prince de ne jamais exposer sa chevelure dorée aux yeux du public, 277 ; La marraine de Cendrouillon avertit la jeune fille de quitter le bal au premier coup de minuit, 327.

BAGUE ; Peau-d'Âne égare une bague dans la pâte d'un gâteau ; elle promet d'épouser celui qui trouvera le bijou précieux, 96.

BAGUETTE ; Pierrot-le-Morveux possède une baguette magique qui lui permet d'obtenir tout ce qu'il désire, 290 ; Baguette magique qui permet à une jeune fille de traverser la mer, 308 ; Au moyen de sa baguette magique, une fée fait apparaître des vêtements pour Cendrouillon, 327.

BAL ; Cendrouillon assiste à un bal organisé par un prince qui est à la recherche d'une épouse, 328.

BALLE en or qui, une fois lancée, émet une douce musique, 133.

BAN ; Un prince fait publier un ban annonçant qu'il organise une grande fête dans le but de se trouver une épouse, 327 ; Un prince fait battre un ban pour réunir les filles du village et leur faire essayer un soulier, 329

BANC merveilleux qui transporte rapidement un jeune bûcheron depuis la forêt jusqu'à la maison de sa fiancée, 18 ; Banc à bascule conçu pour projeter un géant dans un piège dissimulé, 275.

BARBARE ; Une horde de barbares tentent de s'emparer du château d'un roi, 186.

BATAILLE ; Un nain engage une bataille avec des géants dans le but de voler leur chaudron de soupe, 54 ; Bataille entre Ti-Jean et la bête-à-sept-têtes, 200s ; Le petit bœuf de Ti-Jean doit se battre contre des bœufs noir, roux et blanc, 255s ; Le prince aux cheveux d'or entreprend une bataille contre la bête-à-sept-têtes. Le combat se poursuit durant trois jours consécutifs, 279.

BATEAU ; Un homme est propriétaire d'un bateau qui peut voyager par mer et par terre, 161.

BÂTIMENT ; Grâce à sa baguette merveilleuse, Pierrot-le-Morveux construit un bâtiment pouvant voyager sur terre et sur mer, 290.

BEAU SAUVAGE ; Un géant nommé Beau Sauvage est emprisonné non loin d'un château. Aidé par le fils du roi, il réussit à prendre la fuite. Il promet au jeune prince de l'assister dans toute entreprise périlleuse, 275ss.

BÉNÉDICTION ; Afin de faire cesser des bruits étranges, un homme et une femme décident de faire bénir leur maison, 240.

BÊTE ; Une bête monstrueuse qui ressemble à la fois à un cochon et à un chien apparaît à un garçon qui se vente d'ignorer la peur, 17 ; Un prince est condamné à vivre en bête le jour et en homme la nuit, 305.

BÊTE-À-SEPT-TÊTES exige qu'on lui livre la fille du roi, 200 ; Une bête-à-sept-têtes réclame une princesse à tous les sept ans, 278.

BIJOUX ; Une jeune fille est comblée de bijoux par un garçon qui désire ardemment l'épouser, 94.

BILLE ; Un géant enseigne à un prince la technique d'un jeu de billes, 276.

BILLOT ; Vu sa force peu ordinaire, Ti-Jean lance des billots à bout de bras, 40.

BLÉ ; Jean de Calais jette du blé à la mer afin d'empêcher une nuée de fourmis d'atteindre son bâtiment, 163.

BOEUF ; Un bœuf mugit en signe de deuil, 138 ; Jean de Calais jette du bœuf à l'eau afin d'apaiser un troupeau d'ours qui se dirigent vers son bateau, 163 ; Après avoir combattu un bœuf roux, un noir et un blanc, le petit bœuf de Ti-Jean donne ses recommandations au garçon avant de mourir, 255ss ; Ti-Jean accepte la compagnie d'un bœuf sur sa route, 33.

BOIS ; Un garçon nommé l'Espiègle, bûche du bois dans la forêt d'un géant, 63 ; L'Espiègle échappe à la mort en plaçant sur son oreiller une bûche de bois imitant la tête d'un dormeur, 68 ; Une femme aide ses deux fils à couper du bois en forêt malgré l'avertissement de son mari, 177.

BOISSON ; Un clairvoyant utilise un couteau en guise de robinet de taverne et il sert à des bûcherons plusieurs sortes de boissons, 23.

BONNET ; Un prince porte un bonnet d'écorce qui lui donne une allure de petit galeux, 277.

BORNE ; Pour gagner une course, des coureurs doivent toucher une borne et revenir ensuite au point de départ, 293.

BOTTES ; Un coureur doit chausser de lourdes bottes de fer afin de réduire sa vitesse, 291.

BOUCLIER ; Avant de partir à la guerre, Ti-Jean s'empare de la porte d'une ville et s'en sert comme bouclier, 187.

BOUILLIE ; Une puce se noie dans un chaudron de bouillie, 137.

BOULANGER ; Un boulanger pénètre dans une maison : en touchant une empreinte magique sur le cadre de porte, il se met à danser au rythme de ce refrain : « C'est trop, c'est pas trop ! », 106.

BOULE ; Une vieille fée offre une boule d'or à une jeune fille ; cette boule lui permettra de trouver le chemin pour se rendre à un château, 307.

BOUTON-D'OR ; Une princesse nommée Bouton-d'Or s'éprend d'amitié pour une grenouille ; ce petit animal est un prince qui a été métamorphosé par une mauvaise fée, 133s.

BRANLE-MONTAGNE ; Un homme porte le nom de Branle-Montagne parce qu'il est capable de saisir une montagne et de la secouer en tous sens. Il s'associe à Jean-de-l'Ours, 53.

BRUITS de chaînes et de portes dans une maison abandonnée, 27 ; Des bruits de toutes sortes effraient des voyageurs qui se sont réfugiés dans une maison abandonnée, 111 ; Bruits de chaînes qui effraient un voyageur la nuit, 143 ; Revenant sous forme de bruits : un métier à tisser s'active de lui-même dans un grenier, 217 ; Des bruits étranges se font entendre dans une maison : des pas au second étage, pompe et écrémeuse qui s'activent d'elles-mêmes, 239.

BÛCHE ; Parce qu'il craint d'être tué par un géant, l'Espiègle installe une bûche de bois sur son grabat et une autre à la place de son oreiller, 68.

BÛCHERON ; Un bûcheron indique à un jeune homme comment quitter la forêt afin de se rendre rapidement chez sa fiancée, 18 ; Un clairvoyant prédit à un bûcheron qu'il mourra au printemps lors de la drave, 23 ; Ti-Jean trouve un emploi dans un camp de bûcherons, 40 ; Un bûcheron vend son âme au diable et promet à celui-ci de courir autour du camp, sous la forme d'un cheval, 125.

CABANE ; Durant son voyage, une jeune fille trouve l'hospitalité chez trois vieilles fées qui habitent dans de petites cabanes, 306.

CADEAU ; Trois vieilles offrent des cadeaux à une jeune fille : la première lui donne une boule d'or, la seconde un dévidoir en or et la troisième lui offre une branche de laurier chantant 307s.

CAMELOT ; Un camelot pénètre dans une maison où il est entraîné contre son gré dans une danse à laquelle participent plusieurs danseurs, 106.

CAMP ; Dans un camp de bûcherons, un travailleur indique à un compagnon un moyen mystérieux de se rendre rapidement chez sa fiancée, 18 ; Un clairvoyant se distingue par sa présence dans un camp de bûcherons, 23 ; Ti-Jean s'engage dans un camp de bûcherons, 40 ; Dans le camp où il travaille, un charretier remarque deux hommes au comportement étrange, 123 ; Des travailleurs forestiers entendent galoper un cheval autour de leur camp, 125.

CANARD ; Un canard piaille en signe de deuil, 138s ; Une sorcière présente trois princesses à Ti-Jean, mais elles apparaissent au garçon sous la forme de deux canards et d'une cane, 165.

CANE ; Une princesse transformée en cane par une sorcière, est reconnue par Ti-Jean, 165.

CANOT ; Guidée par une vieille fée, Mignonne monte dans un canot merveilleux et traverse la mer, 308.

CARREFOUR ; Au carrefour de quatre chemins, un homme est attaqué par un grand chien noir, 121.

CARRELET ; Deux carrelets piqués en croix sur une clôture attirent des lumières identifiées sous le nom de « feux-follets », 118.

CARROSSE ; Une sorcière fait monter Ti-Jean dans un carrosse royal et le conduit au pied d'une montagne, 164s ; Ti-Jean monte dans un carrosse et retourne dans son village natal afin d'y chercher sa mère, 166.

CARTE ; Un employé dans un camp de bûcherons prédit à l'aide de cartes, l'avenir d'un de ses compagnons, 23.

CARTOMANCIEN ; Un travailleur dans un camp de bûcherons s'improvise cartomancien, 23.

CAVALIER ; Deux cavaliers assistent le prince aux cheveux d'or lors de son combat contre la bête-à-sept-têtes, 279.

CENDRE ; Sur le conseil de sa marraine, Rose-des-Bois sème sur sa route des pincées de cendre dans le but de retrouver aisément le chemin de la maison familiale, 83 ; Pierrot-le-Morveux a la mauvaise habitude de jouer dans les cendres et de se barbouiller, 289.

CENDROUILLON ; Grâce à l'aide de sa marraine, une pauvre fille, nommée Cendrouillon, participe à un bal organisé par le prince, 328.

CENT-MILLES-À-L'HEURE ; Un coureur nommé Cent-Milles-à-l'Heure est membre d'équipage sur un bâtiment voyageant sur mer et sur terre, 291.

CHAÎNE ; Les chaînes de stores vénitiens effraient des hommes réfugiés dans une maison qu'ils croient hantée, 28 ; Des bruits de chaînes effraient un voyageur qui retourne chez lui, à travers bois, 143.

CHAIR ; Un pêcheur donne la chair d'un poisson à sa femme ; celle-ci donnera naissance à trois enfants identiques, 199.

CHAMBRE ; Après sa journée de travail, Peau-d'Âne se retire dans sa chambre et se revêt de ses plus beaux vêtements, 95 ; Quand il est sous la forme de bête, un prince occupe une chambre dont il interdit l'accès, 305 ; Une jeune fille s'engage dans un château : elle se voit confier la tâche de tapisser la chambre du roi, 308.

CHAMP ; Un cultivateur ayant semé du grain le dimanche voit son champ se couvrir de roches, 45 ; Ti-Jean fait paître son troupeau de vaches dans un beau champ d'avoine appartenant à des géants, 258.

CHANSON ; Un cordonnier et une fileuse travaillent au rythme de chansons, 101s.

CHANT ; Une reine et un roi convoitent une branche de laurier chantant, 30.

CHANTIER ; Ti-Jean quitte l'école et trouve un emploi dans un chantier de bûcherons, 310.

CHARBONNIER ; Des charbonniers tentent de convaincre un roi qu'ils ont vaincu la bête-à-sept-têtes, 201.

CHARITÉ ; Un homme recueille par charité une jeune fille malade, 217.

CHASSE-GALERIE un peu modifiée : un bûcheron utilise non pas un canot mais un banc magique pour aller visiter au loin sa fiancée, 18.

CHAT d'une longueur démesurée qui se faufile comme un éclair. Ses agissements sont en relation avec ceux d'une sorcière, 12 ; Un chat décide de suivre Ti-Jean et ses compagnons qui partent dans le but de gagner de l'argent, 33 ; Un chat manifeste, en miaulant, sa sympathie à un pou en deuil, 137ss.

CHÂTEAU ; Une jeune fille riche se vêt d'une peau d'âne et s'engage dans un château où on lui assigne des tâches répugnantes, 95 ; Un roi et une reine vivent dans un riche château en compagnie de leur fillette nommée Bouton-d'Or, 133 ; Château habité par un roi et ses trois filles et dont la garde est confiée à une sorcière, 162 ; Après avoir été blessé par des géants, Ti-Jean est recueilli par une princesse et amené dans un château, 185 ; Un roi fait construire un château pour Ti-Jean et son épouse, 188 ; Ti-Jean se rend au château d'un roi, afin de rétablir la vérité sur la mort de la bête-à-sept-têtes, 201 ; Un roi installe un pêcheur dans un grand château, 204 ; Un prince décide de fuir le château de son père parce qu'il a désobéi au roi. Il s'engage comme jardinier dans un autre château, 276 ; Pierrot-le-Morveux fait atterrir son bâtiment dans la cour du château d'un roi, 292 ; Un prince, victime d'un mauvais sort, habite dans un château en compagnie d'une jeune fille, 303 ; Une jeune fille nommée Mignonne s'engage comme tapissière dans un château, 308 ; Cendrouillon se rend au château afin de participer à un bal organisé par un prince qui désire se trouver une épouse, 327s.

CHEMISE ; Une jeune fille tache de sang le col de chemise de son fiancé, 306.

CHEMISE-DE-TOILE ; Un homme nommé Chemise-de-Toile a la possibilité d'agiter les vents à volonté, 291.

CHÊNE ; Un homme est doué d'une grande force. Il peut saisir un chêne et le tordre facilement, 53 ; Voir aussi TORD-CHÊNE.

CHEVAL ; Deux hommes, changés en loups-garous, se nourrissent de chevaux morts, 123 ; Un cheval galope, tous les soirs, autour du campement d'un groupe de travailleurs forestiers, 125 ; Un cheval se joint à un cortège organisé à l'occasion de la mort d'une puce, 138s ; Aidé de son cheval et de son chien, Ti-Jean vainc la bête-à-sept-têtes, 200 ; Des jeunes hommes sellent leurs chevaux pour partir à la recherche de leur frère, 200 ; Un prince monte sur des chevaux dont les couleurs (noir, blanc, roux) s'harmonisent avec ses vêtements, et il va combattre la bête-à-sept-têtes, 278s ; La marraine de Cendrouillon fournit à la jeune fille des chevaux pour se rendre au château, 327.

CHEVEUX ; Une sorcière conseille à ses visiteurs d'attacher leur chien avec un de ses cheveux, 202 ; Un prince demande à sa mère de le libérer des poux qui trottent dans ses cheveux, 276 ; Après avoir plongé sa tête dans l'eau d'une source, un prince possède des cheveux d'or, 277.

CHICANE d'un couple au retour du voyage de noces : ni l'un, ni l'autre ne veut faire la soupe, 101.

CHIEN ; Un chien se joint au groupe de Ti-Jean afin de gagner de l'argent, 33 ; Un mendiant recueille des aumônes en compagnie de son chien qui tire un traîneau, 115 ; Un gros chien noir a l'habitude de suivre un homme qui a la réputation d'être grand sacreur, 121 ; Un chien aboie en signe de deuil, 137ss ; Naissance de trois chiens identiques. Chacun d'eux accompagne son maître dans des entreprises périlleuses, 199.

CHIENNE ; Un pêcheur donne la tête du roi des poissons à sa chienne. Au bout d'un an, la chienne met au monde trois petits chiens parfaitement identiques, 199.

CITROUILLE ; Une fée transforme une citrouille en une élégante voiture, 327.

CLAIRVOYANT ; Un clairvoyant vit dans un camp parmi les bûcherons, 23.

CLÉ ; Un prince dérobe la clé permettant d'ouvrir la prison du château, 276 ; À son festin de noces, un prince demande à ses invités s'il doit garder la clé authentique d'une valise ou conserver plutôt la seconde clé fabriquée après la perte de la première, 312.

CLÔTURE ; Au moyen de sa corne magique, Ti-Jean ouvre un passage dans une clôture et fait paître ses vaches dans des champs appartenant à une famille de géants, 258s.

COCHER ; Avec sa baguette magique, une fée transforme un rat en cocher, 327.

COFFRE ; Un garçon offre à celle qu'il aime un coffre volant. La jeune fille décide de prendre la fuite en utilisant ce coffre magique, 94s.

COLÈRE de trois ours quand ils constatent la présence d'une intruse dans leur maison, 154 ; Voir aussi INDIGNATION.

COLPORTEUR ; Des colporteurs ont enlevé trois enfants qu'ils ont vendus plus tard sur un bâtiment, 45 ; Après avoir touché une empreinte magique sur le cadre de porte d'une maison, un colporteur est emporté dans une danse folle, 105s.

CONCOURS ; Un géant propose à un garçon, nommé l'Espiègle, des concours de force : enfoncer son poing dans un arbre, cracher le plus loin possible, et enfin soulever une masse de géant, 64ss ; Un roi propose à Pierrot-le-Morveux différents con-

cours : il retarde ainsi une échéance, celle de lui donner la princesse en mariage, 292.

CONSEILS d'une mère à sa fille qui veut se débarrasser d'un prétendant, 93s ; Grâce au conseil de sa marraine, Ti-Jean réussit à retrouver son ruban vert, 185 ; Une reine conseille à son fils de quitter le château, 276.

CONTREMAÎTRE ; Un contremaître congédie un de ses bûcherons parce que cet employé a vendu son âme au diable, 125.

CONVERSATION ; En écoutant une conversation tenue par ses parents, Rose-des-Bois apprend qu'ils ont l'intention d'abandonner leurs enfants en forêt, 81.

COQ ; Ti-Jean et ses compagnons rencontrent un coq. Ils acceptent celui-ci dans leur troupe, 33 ; Un coq témoigne de la sympathie à un pou en deuil, 137ss.

CORDONNIER ; Un cordonnier engage un garçon nommé l'Espiègle. Il confie au jeune homme des tâches difficiles dans le but de s'en débarrasser, 63ss ; Un cordonnier en désaccord avec sa femme propose à cette dernière une entente : le premier qui parlera devra faire cuire la soupe, 101.

CORNE ; Après la mort de son petit bœuf blanc, Ti-Jean scie la corne gauche de l'animal. Cette corne possède des vertus merveilleuses, 257.

CORNEILLE ; Une corneille croasse en signe de deuil, 138s.

CORTÈGE ; Lors du décès d'une puce, un cortège d'animaux se forme pour accompagner le pou en deuil, 137.

COULEUR ; Robes couleur de firmament, de lune et de soleil, 93s ; Deux filles désirent des robes couleur de lune et de soleil, 303 ; Une petite tapissière porte une robe de couleur de soleil, 312.

COUREUR ; Un homme, nommé Cent-Milles-à-l'Heure, met ses qualités de coureur au service de Pierrot-le-Morveux, 291.

COUTEAU ; Un clairvoyant a le pouvoir de transformer un couteau en un robinet de taverne, 23 ; Un homme, effrayé par une lumière qui fonce sur lui, tire son couteau de poche et le dirige vers la lueur, 117.

CRACHAT ; Un géant propose à l'Espiègle un concours : tous deux devront se cracher au nez, 66.

CUIR ; Un cordonnier confie une tâche à son employé : celui-ci doit confectionner des souliers en utilisant uniquement du cuir, 70.

CUISINE ; La mère de Ti-Jean accepte de faire la cuisine pour trois géants, 183.

CULTIVATEUR ; Un cultivateur voit son champ produire uniquement des roches après avoir travaillé le dimanche, 45 ; Un cultivateur donne une aumône importante à un mendiant, 115.

CURÉ ; Un curé promet à l'un de ses paroissiens de le nommer dans sa préface du dimanche, 227s ; Un curé consent à nommer l'un de ses paroissiens, le seigneur d'Aberville, dans sa préface du dimanche, 231.

DANSE ; Après avoir touché une empreinte magique sur le cadre d'une porte, diverses personnes sont entraînées dans une danse interminable, 105s ; Une jeune fille se rend à une soirée de danse malgré l'interdiction de ses parents, 179.

DÉ ; Une puce cuit sa nourriture dans un dé de métal. Un jour, elle s'y noie, 137.

DÉFENSE ; Voir INTERDICTION.

DÉFRICHEMENT ; Un homme procède au défrichement de son terrain, 147.

DÉSOBÉISSANCE ; Une jeune fille désobéit à ses parents en se rendant à une soirée de danse, 179.

DETTE ; Après sa mort, un homme apparaît à l'un de ses créanciers dans le but d'être exonéré d'une dette, 213.

DEUIL ; Un pou en deuil reçoit des marques de sympathie de plusieurs animaux, 137ss ; Période de grand deuil dans une ville où la bête-à-sept-têtes exige qu'on lui livre la fille du roi, 200.

DÉVIDOIR ; Une vieille fée offre un dévidoir en or à une jeune fille ; le dévidoir lui indiquera la route à suivre pour se rendre à un château, 307.

DIABLE ; Des ouvriers qui ont trouvé asile dans une maison abandonnée craignent d'y rencontrer le diable, 27 ; Un bûcheron est chassé du camp où il travaille parce qu'il a vendu son âme au diable, 125 ; Présence du diable à une soirée de danse, 179 ; Le diable propose à un vieillard de lui redonner sa jeunesse en échange de son âme, 235.

DIAMANT ; Une jeune fille laisse croire à une jeune homme qu'elle l'épousera s'il offre un diamant à chaque membre de sa famille, 94.

DIMANCHE ; Un cultivateur sème et récolte même le dimanche. Il s'en trouve puni, 45.

DRAP ; Un homme tente d'effrayer un garçon endurci en se déguisant en fantôme au moyen d'un drap blanc, 237.

DRAPEAU ; En signe de deuil, des drapeaux noirs flottent dans une ville, 200.

DRAVE ; Un clairvoyant prédit à un travailleur qu'il mourra en faisant la drave. Sa prédiction se réalise, 23.

EAU ; Un coureur trahit son partenaire dans une course en lui faisant boire un verre d'eau somnifère, 293.

ÉCHANGE ; Une jeune fille réussit à coucher dans le lit d'un prince en échange d'objets magiques donnés à la reine, 309s.

ÉCHELLE ; Ti-Jean se procure une échelle afin de pénétrer dans la maison de trois géants, 185.

ÉCOLE ; Ti-Jean décide de quitter l'école après avoir découvert sa force peu ordinaire, 39.

ÉCORCE ; Un géant fabrique un bonnet en écorce et en coiffe la tête dorée d'un prince, 277.

ÉCRÉMEUSE ; Une femme constate que l'écrémeuse mécanique fonctionne d'elle-même 239.

ÉCURIE ; Jean de Calais et Ti-Jean sont contraints de vider une écurie de son fumier, au moyen d'une fourche à un seul fourchon, 164 ; Après avoir fait sa tournée habituelle, un fermier se retrouve enfermé dans son écurie, 247.

EMPLOI ; Après avoir mis ses capacités à l'épreuve, un contremaître accepte de donner un emploi à Ti-Jean dans un camp de bûcherons, 40 ; Un garçon, nommé l'Espiègle, trouve un emploi chez un cordonnier. Pour obéir à sa femme, le cordonnier confie au nouvel employé des tâches où sa vie est en jeu, 63 ; Une jeune fille vêtue d'une peau d'âne se trouve un emploi dans un château, 95 ; Ti-Jean trouve un emploi chez un fermier qui lui confie la responsabilité du troupeau de vaches, 258 ; Un prince en exil trouve un emploi de jardinier au château d'un roi, 277 ; Les trois garçons d'une famille quittent le foyer familial afin de se trouver un emploi, 289ss.

EMPREINTE ; Une empreinte laissée par une sorcière sur le cadre de porte d'une maison, amène ceux qui touchent cette marque à danser sur le refrain : « C'est trop, c'est pas trop », 105 ; Empreintes de deux semelles entourées de neige sur un tapis, alors qu'aucun visiteur n'est en vue, 251.

ENFANT ; Des colporteurs enlèvent trois enfants dont les parents n'ont pas été gentils avec eux, 45 ; Après avoir ardemment désiré un enfant, un roi et une reine ont une fillette qu'ils nomment Bouton-d'Or, 133s.

ÉNIGME de la clé perdue et retrouvée, 312.

ENLÈVEMENT de trois enfants par des colporteurs, 45 ; Des jeunes filles se plaignent d'avoir été enlevées et faites prisonnières dans un souterrain où elles sont gardées par des nains, 57 ; Pierrot-le-Morveux réussit à enlever une princesse grâce à ses amis Vire-à-l'Envers, Chemise-de-Toile et Cent-Milles-à-l'Heure, 294.

ENVOL ; Une jeune fille s'envole dans les airs grâce aux vertus d'un coffre magique, 95 ; Le prince aux cheveux d'or et deux cavaliers s'élancent dans les airs vers le lieu où se trouve la bête-à-sept-têtes, 78s.

ÉPÉE ; Longue épée fabriquée par un forgeron et qui permet à Ti-Jean de vaincre une horde de barbares, 187 ; Trois épées poussent sur des rosiers. Ces épées sont magiques et peuvent vaincre n'importe quel adversaire, 199ss ; Les soldats du roi lancent une épée dans la direction du prince aux cheveux d'or, 280.

ÉPICIER ; Un épicier pénètre dans une maison où il est entraîné dans une danse à laquelle participent plusieurs personnes, 106.

ÉPINETTE ; Ti-Jean abat et débite une épinette afin de montrer sa force au contremaître dans un camp de bûcherons, 40.

ÉPREUVE ; Jean de Calais et Ti-Jean se soumettent à des épreuves, afin de gagner la main d'une princesse, 163ss.

ÉQUIPAGE ; L'équipage d'un bâtiment est composé d'hommes qui possèdent des dons extraordinaires, 290ss.

ESPIÈGLE ; Un garçon, nommé l'Espiègle, s'engage chez un cordonnier. Il se voit confier des tâches difficiles qu'il réussit, au grand désespoir du cordonnier et de sa femme, 63ss.

ESPRIT ; Des hommes croient que l'esprit d'une femme et de ses jumelles hantent la région où elles ont vécu, 117.

ÉTRANGER ; Un inconnu s'adresse à un cordonnier pour obtenir des renseignements sur le prochain village, 101s ; Un étranger subtilise la vache d'un fermier et fait croire à celui-ci que l'animal était en réalité un homme métamorphosé, 129.

EXCURSION ; Des valets suggèrent à un prince de faire une excursion de chasse, 310.

FAIM ; Une fillette, perdue en forêt, soulage sa faim en mangeant la soupe trouvée dans une maisonnette habitée par trois ours, 152.

FANFARE ; Jean de Calais ordonne à sa fanfare de jouer une belle pièce de musique afin de distraire une sorcière, 162s.

FANTÔME ; Un homme se déguise en fantôme afin d'effrayer le fils de son voisin, 237.

FATIGUE ; Entraînées dans une danse interminable, plusieurs personnes ressentent de la fatigue et de l'épuisement, 106.

FÉE ; Rose-des-Bois reçoit l'aide de sa marraine qui est aussi une fée, 81ss ; Une méchante fée transforme un prince en grenouille, 134 ; Une fée donne à son filleul Ti-Jean

un ruban vert qui lui confère une grande force, 181 ; Une mauvaise fée métamorphose un prince : celui-ci est ainsi contraint d'être homme la nuit, et bête le jour, 305 ; Trois vieilles fées aident une jeune fille à retrouver son fiancé, 306 ; Une fée offre à Cendrouillon la possibilité de se rendre à un bal organisé par le prince. Elle lui fournit les vêtements ainsi qu'une élégante voiture conduite par un cocher, 327.

FEMME ; Une femme interdit à ses deux fillettes d'ouvrir la porte à des passants durant son départ, 105 ; Une femme décède avec ses deux jumelles. On les soupçonne de revenir dans les lieux sous formes de lumières, 117 ; La femme d'un pêcheur conseille à son mari de ne pas jeter à l'eau le roi des poissons, 199.

FENÊTRE ; Une fillette quitte la maison de trois ours en sautant d'une fenêtre, 154 ; Une femme voit la fenêtre de sa chambre se lever et se baisser trois fois, 177.

FER ; Bottes de fer qu'un coureur chausse afin de réduire sa vitesse, 291.

FERMIER ; Un fermier confie à Ti-Jean son troupeau de vaches en vue de l'exploitation du lait. Il promet de donner sa fille en mariage au vacher si celui-ci augmente la production laitière, 258.

FERMIÈRE ; En pénétrant dans une maison, une fermière touche une empreinte magique sur le cadre d'une porte et se met à danser au rythme du refrain : « C'est trop, c'est pas trop », 106.

FESTIN organisé à l'occasion du mariage d'une princesse et pour honorer les charbonniers qui ont vaincu la bête-à-sept-têtes, 201 ; Un prince convie à son festin de noces la jeune tapissière du château, 312.

FEU ; Pour défricher son terrain, un fermier met le feu directement aux arbres, 147.

FEUX-FOLLETS ; Un fermier aperçoit des lumières qui se promènent souvent autour de sa maison. Il les identifie sous le nom de feux-follets, 117.

FIANCÉE ; Une fiancée reçoit la visite d'un forestier qui a voyagé sur un banc merveilleux, 18.

FILEUSE ; Une fileuse refuse de faire de la soupe à son mari sous prétexte qu'elle ne s'est pas mariée pour faire la cuisine, 101.

FILLE ; Des jeunes filles sont prisonnières dans un souterrain gardé par des nains d'une grande force, 56s ; Une jeune fille demandée en mariage par un jeune homme, s'invente mille et un prétextes pour décourager le garçon, 93 ; Une jeune fille se rend à une soirée de danse malgré l'interdiction de ses parents, 179 ; Malgré sa promesse, un fermier refuse de donner sa fille à Ti-Jean, 261 ; Un géant est attiré par une jeune fille assise sur un banc à bascule, près d'une table garnie de mets appétissants, 275 ; Un père a trois filles, mais la cadette nommée Mignonne est sa préférée, 303.

FILLETTE ; Des parents abandonnent leurs trois fillettes en forêt, parce qu'ils sont incapables de les nourrir, 82ss ; Deux fillettes hésitent à nourrir une sorcière qui vient frapper à la porte de leur maison, 105 ; Une fillette part à la cueillette de fleurs. Elle s'égare en forêt et trouve refuge dans une maison habitée par trois ours, 151s.

FILS ; Le fils d'un seigneur devient amoureux d'une jeune fille vêtue d'une peau d'âne, 95s.

FINE-OREILLE ; Un homme, nommé Fine-Oreille, a l'ouïe tellement développée qu'il peut entendre le grain germer, 292.

FLEURS ; Une fillette s'éloigne de la maison familiale pour aller cueillir des fleurs, 151s ; Ti-Jean prévient ses frères que, s'il lui arrive malheur, la fleur de son rosier va se faner, 200.

FOIN ; Un incendie se propage dans des veillottes de foin, 147 ; Pour échapper à trois ours, une fillette saute d'une fenêtre et tombe sur une charge de foin conduite par un fermier, 154.

FORCE ; Après avoir gagné plusieurs paris de tir au poignet, Ti-Jean se rend compte qu'il est doué d'une force exceptionnelle, 39 ; Trois hommes doués d'une grande force décident de s'associer dans le but de faire fortune, 53ss ; Nain doué d'une force incroyable ; il blesse deux géants, 54 ; Un géant propose à un garçon, nommé l'Espiègle, des concours de force, 64 ; Un jeune garçon, nommé Ti-Jean, bénéficie d'une grande force, grâce à un ruban vert qu'il porte autour de ses reins, 181 ; Le bœuf de Ti-Jean doit combattre d'autres bœufs doués d'une grande force, 250ss.

FORÊT ; Monté sur un banc merveilleux, un bûcheron quitte la forêt et rend visite à sa fiancée, 18 ; Trois géants prennent possession d'une maison inhabitée et ils décident d'exploiter la forêt avoisinante, 53 ; Un cordonnier confie à un jeune garçon, nommé l'Espiègle, la tâche d'aller bûcher du bois dans la forêt d'un géant, 63 ; Des parents abandonnent leurs trois fillettes en forêt parce qu'ils sont incapables de les nourrir, 82ss ; Alors qu'elle cueille des fleurs, une fillette s'égare en forêt, 151s ; Un mari interdit à sa femme d'aller couper du bois en forêt, 177 ; Accompagné de son petit bœuf blanc, Ti-Jean quitte sa famille et s'en va en forêt, 255.

FOSSE ; Ti-Jean creuse une fosse pour enterrer son petit bœuf blanc, 257.

FOSSÉ ; L'Espiègle se voit confier la tâche de remplir des fossés en n'utilisant ni terre, ni eau, ni vêtements, ni pierres, 69.

FOURMI ; Un pou croit que son épouse est allée rendre service à une fourmi, 137 ; Une sorcière envoie une nuée de fourmis pour déchiqueter le navire de Jean de Calais, 163.

FRAYEUR ; Un homme éprouve une certaine frayeur à passer devant la demeure d'un homme décédé tragiquement, 47.

FRÈRE ; L'Espiègle fait croire au géant qu'après avoir soulevé sa masse, il la lancera dans la direction de ses frères, 67 ; Ti-Jean et ses frères se ressemblent tant qu'ils peuvent se substituer l'un à l'autre sans que quiconque s'en aperçoive, 199ss ; Deux frères sont les pionniers dans une nouvelle paroisse de colonisation, 227 ; Trois frères quittent le foyer familial et partent à la recherche d'un emploi, 289s.

FUITE ; Après avoir été puni par Jean-de-l'Ours, un nain prend la fuite dans la direction d'une retraite souterraine, 56 ; Une jeune fille fuit son amoureux en s'envolant dans un coffre magique, 95 ; Peau-d'Âne et le fils d'un seigneur s'enfuient dans un coffre magique, 96.

FUMÉE ; Une fillette égarée en forêt aperçoit une petite fumée au loin, 152.

FUMIER ; Épreuve imposée par une sorcière aux prétendants de trois princesses : ils doivent vider une écurie de son fumier au moyen d'une fourche à un seul fourchon, 163ss.

GALETTE ; Avant de partir en voyage, Ti-Jean demande à sa mère de lui préparer un sac de galettes, 161 ; Contrairement à ses frères, Pierrot-le-Morveux partage sa ration de galettes avec une vieille rencontrée sur la route, 290.

GALEUX ; Un prince en exil porte un bonnet d'écorce qui lui donne l'allure d'un petit galeux, 277.

GARÇON ; Un garçon, menant une vie désordonnée, donne beaucoup de soucis à son père, 237.

GARDE-MALADE ; Une garde-malade épouse, sans le savoir, un vieillard qui a retrouvé sa jeunesse grâce à l'intervention du diable, 235.

GÂTEAU ; Après avoir préparé de la pâte à gâteau, Peau-d'Âne constate qu'elle a égaré sa bague, 96.

GÉANT ; Trois géants, Jean-de-l'Ours, Tord-Chêne et Branle-Montagne s'associent dans le but de faire fortune, 53s ; Un géant rencontre un jeune garçon nommé l'Espiègle qui bûche dans la forêt. Il entreprend avec lui des concours de force, 63ss ; Des géants sont contraints d'héberger Ti-Jean et sa mère. L'un d'eux parvient toutefois à découvrir le secret de la force du garçon, 182s ; Une famille de géants empêche un cultivateur d'exploiter sa propriété en lui réclamant sans cesse des portions de terrains, 258 ; Un géant offre son aide à un prince qui lui a permis de s'enfuir de la prison royale, 276.

GÎTE ; Ti-Jean trouve un gîte pour lui et ses compagnons dans une maison habitée par une ville femme, 34.

GRAIN ; Afin de retrouver facilement le chemin de la demeure paternelle, Rose-des-Bois laisse tomber des grains sur la route. Toutefois, le lendemain, les oiseaux ont mangé tous les grains semés par la fillette, 84s.

GRANGE ; Après s'être enfuie dans un coffre volant, une jeune fille atterrit près d'une grange, 95.

GRENOUILLE ; Un prince métamorphosé propose à Bouton-d'Or de partager sa vie en récompense d'un service rendu, 133s.

GRIVE ; Une grive, qui a pour mission, de répandre la joie autour d'elle, s'enquiert des malheurs d'un pou, 139.

GUENILLE ; Pour annoncer l'heure du repas, trois géants conviennent d'un signal : le cuisinier hissera une guenille au faîte d'un arbre, 54.

GUERRE ; Un roi est contraint de partir à la guerre parce qu'une horde de barbares veut s'emparer de son château, 186.

GUET ; Contraintes de passer la nuit dans la forêt avec leurs parents, des fillettes font le guet afin que ceux-ci ne les abandonnent pas, 85.

HANTÉE ; Voir MAISON.

HOMME ; Un jeune homme qui prétendait ne pas connaître la peur rencontre un animal monstrueux, et plus tard est poursuivi par une poche apparemment remplie de foin ou de laine, 17s ; Dans l'espoir d'épouser une jeune fille dont il est amoureux, un jeune homme tente de combler tous les désirs de celle-ci, 93ss ; Après avoir vendu son âme au diable, un homme promet de courir autour du camp où il travaille, sous la forme d'un cheval, 125 ; Un fermier s'apprête à traire sa vache, mais il trouve à la place de l'animal un homme qui dit avoir retrouvé sa forme humaine, 129 ; Ti-Jean rencontre un homme riche nommé Jean de Calais, 161 ; Un homme au teint noir et dont les pieds ressemblent à des sabots de cheval accompagne une jeune fille à une soirée de danse, 179 ; Un homme revient, après sa mort, dans le but d'être exonéré d'une dette, 213 ; Un homme promet à une jeune fille malade de lui faire chanter une grand-messe après sa mort, 217 ; Un homme est contraint de donner sa fille cadette à une bête, dans un délai d'un an et un jour, 304 ; Un prince, victime d'une mauvaise fée, est bête le jour et homme la nuit, 305.

HOMMES EXTRAORDINAIRES ; Voir CENT-MILLES-À-L'HEURE, CHEMISE DE TOILE, VENTRE-DÉBOUTONNÉ, VIRE-À-L'ENVERS.

HOMMES FORTS ; Voir JEAN-DE-L'OURS, BRANLE-MONTAGNE, TORD-CHÊNE.

HORLOGE ; Une horloge dépourvue de sonnerie et de tout mécanisme sonne soixante-douze coups, 45.

IMAGE ; Une femme place des images pieuses sur sa maison afin de freiner un incendie, 147.

IMPOSTURE ; Voir CHARBONNIER.

INCENDIE ; Un fermier provoque un incendie lors du défrichement de son terrain, 147.

INDIGNATION d'un mendiant qui trouve que son bienfaiteur lui a donné une aumône trop lourde pour la capacité de son chien, 115.

INTERDICTION ; Une femme interdit à ses deux fillettes d'ouvrir la porte à des passants durant son départ, 105 ; Un prince qui vit sous la forme d'une bête interdit à quiconque de pénétrer dans sa chambre, 305.

INQUIÉTUDE d'une fillette qui s'est égarée en forêt, 152.

JALOUSIE ; Deux filles sont jalouses de la beauté de leur demi-sœur nommée Cendrouillon, 327.

JARDINIER ; Un prince accepte un poste de jardinier dans un château, 277.

JARRETIÈRE ; Une princesse donne une de ses jarretières à Ti-Jean. Elle lui dit de prononcer cette formule quand il aura besoin d'aide : « Ma petite Jarretière-Verte, viens à mon secours ! », 164ss.

JEAN DE CALAIS ; Un homme riche nommé Jean de Calais possède un bateau qui peut voyager par mer et par terre. Il traverse un lac et parvient à un château gardé par une sorcière. Il distrait celle-ci par la musique et aborde sur la rive. La sorcière le soumet à une tâche qu'il ne peut accomplir. Il est pendu à la porte du château, 161 à 164.

JEAN-DE-L'OURS ; Un géant, dont le corps est couvert de poils, porte le nom de Jean-de-l'Ours. Il s'associe à deux hommes forts, Branle-Montagne et Tord-Chêne, et décide avec eux d'exploiter une forêt, 53 à 57.

JEUNESSE ; Un vieillard retrouve sa jeunesse grâce à l'intervention du diable, 235.

JOIE ; Une grive donne une compagne à un pou devenu veuf, 139.

JOUR ; Un homme nommé Vire-à-l'Envers a la possibilité de changer le jour en nuit et la nuit en jour, 291 ; Victime d'un mauvais sort, un prince est bête le jour et homme la nuit, 305.

JOUR DE L'AN ; La veille du jour de l'an, un homme révèle ses pouvoirs de sorcellerie dans un camp de bûcherons, 23.

JUMELLE ; Une femme meurt en même temps que deux jumelles, à leur naissance. Leur entourage croit qu'elles reviennent sous formes de lumières, 117.

JUMENT ; Un pêcheur donne l'ossature du roi des poissons à sa jument. Un an plus tard, sa jument donne naissance à trois poulains identiques, 189.

LAC ; Ti-Jean fait une pause au bord d'un lac pour dîner et se reposer, 161 ; Jean-de-Calais et Ti-Jean traversent un lac dans le but de parvenir à un château gardé par une sorcière, 162.

LAINE ; Afin de retracer son chemin en forêt, Rose-des-Bois déroule un peloton de laine, 81s.

LAIT ; Après avoir refusé de fournir du lait à une voisine, un fermier trouve ses vaches sans vie, 11 ; Après avoir confié ses vaches à Ti-Jean, un fermier constate que la production de lait est très abondante, 258.

LAITIER ; Un laitier pénètre dans une maison : en touchant une empreinte magique sur le cadre de porte, il se met à danser sur le refrain : « C'est trop, c'est pas trop », 105.

LAMPE ; Trois vieilles qui s'affairent à réparer des lampes donnent l'hospitalité à une jeune fille nommée Mignonne, 306ss.

LANGUE ; Ti-Jean extrait les sept langues de la bête-à-sept-têtes et les conserve dans un grand mouchoir, 200.

LAURIER ; Une vieille donne une branche de laurier chantant à une jeune fille, 308.

LION ; Un troupeau de lions transporte des roches et voit au terrassement d'une route construite dans une montagne, 165.

LIT ; Dans une maison où il a trouvé refuge, Ti-Jean doit se cacher sous le lit, à l'arrivée inattendue du mari, 34 ; Trois fillettes retrouvent le chemin de la demeure paternelle et décident de se cacher sous un lit en attendant leurs parents, 82 ; Une fillette s'endort dans le lit d'un petit ours, 153 ; Mignonne obtient la permission de dormir dans le lit du prince qui était autrefois son fiancé, 309.

LOUP-GAROU ; Un charretier, employé dans un camp de bûcherons, aperçoit deux hommes devenus loups-garous, 123.

LUEUR ; Guidé par une faible lueur, l'Espiègle aboutit à la maison d'un cordonnier, 63.

LUMIÈRE ; Après avoir quitté une maison qu'ils croient hantée, des ouvriers aperçoivent une intense lumière autour de la bâtisse, 28 ; Perdue dans la forêt avec ses sœurs, Rose-des-Bois grimpe dans un arbre dans le but d'apercevoir une lumière qui guidera leur marche, 85 ; Un homme remarque à maintes reprises la présence de trois lumières qui se promènent non loin de sa maison, 117 ; Des lumières s'échappent du corps de deux hommes devenus loups-garous, 123 ; De la chambre d'une princesse, Ti-Jean et ses frères aperçoivent une lumière mystérieuse, 202s.

LUNE ; Robe couleur de lune, 306.

MAIN ; Une femme porte une marque de naissance qui rappelle l'empreinte d'une main, 147.

MAISON ; Des ouvriers se réfugient dans une maison qu'ils croient hantée, 27 ; Après avoir longtemps marché sur la route, Ti-Jean trouve un refuge dans une maison habitée par une vieille femme, 34 ; Trois géants prennent possession d'une maison inhabitée, 53 ; Rose-des-Bois et ses sœurs trouvent refuge dans une maison habitée par une petite vieille très malade, 86 ; Une sorcière s'introduit dans une maison et demande un peu de nourriture, 105 ; Au cours d'une pluie intense, des voyageurs se réfugient dans une maison abandonnée. Des bruits de toutes sortes les obligent à quitter cette maison qu'ils croient hantée, 111 ; Une fillette égarée en forêt, se réfugie dans une maisonnette, propriété d'une famille de trois ours, 152 ; Les habitants d'une maison sont dérangés par des bruits de toutes sortes, 239.

MALADIE ; Décès d'une jeune fille atteinte d'une maladie incurable, 217 ; Le cadet d'une famille souffre d'une maladie humiliante nommée la morve, 289.

MALHEUR ; Une fleur fanée au rosier du jardin indique aux frères de Ti-Jean que celui-ci est en danger, 202.

MARI ; En l'absence de son mari, une vieille femme héberge Ti-Jean et ses animaux. Toutefois, le mari revient plus tôt que prévu, 34.

MARIAGE ; Une jeune fille décline constamment les offres de mariage qu'elle reçoit d'un prétendant, 93s ; Le fils d'un seigneur a l'intention d'épouser Peau-d'Âne, 96 ; Mariage de la princesse Bouton-d'Or avec un prince, 134 ; Plusieurs amoureux tentent de parvenir à un château avec l'intention d'épouser une princesse, 161s ; Mariage de Ti-Jean avec une princesse, 166 ; Après avoir vaincu une horde de barbares, Ti-Jean épouse la fille d'un roi, 188 ; Après avoir vaincu la bête-à-sept-têtes, Ti-Jean obtient une princesse en mariage, 201 ; Mariage des frères de Ti-Jean avec des princesses, 204 ; Mariage d'une garde-malade et d'un vieillard redevenu jeune, 235 ; Mariage du prince aux cheveux d'or avec une princesse qu'il a délivrée de la bête-à-sept-têtes, 280 ; Un fermier promet de donner sa fille en mariage à celui qui améliorera la qualité de son troupeau de vaches, 258 ; Un roi promet de donner sa fille en mariage à celui qui pourra construire un bâtiment qui va sur terre et sur mer, 292 ; Une jeune fille s'engage à tapisser la chambre d'un prince qui est à la veille de se marier, 308 ; Mariage de Cendrouillon avec un prince, 329.

MARINGOUIN ; L'Espiègle laisse croire à un géant qu'il a été piqué par des maringouins alors que celui-ci croit lui avoir donné un coup de masse sur la tête, 68.

MARQUE ; Une femme porte derrière sa tête une marque de naissance, 147.

MARRAINE ; La marraine de Rose-des-Bois indique à la fillette comment retrouver facilement son chemin en forêt, 81ss ; Ti-Jean reçoit de sa marraine un ruban vert qui lui confère une grande force, 181 ; La marraine de Cendrouillon utilise son pouvoir de fée et elle permet à la jeune fille d'assister à un bal organisé par un prince, 327s.

MASSE ; L'Espiègle participe à un concours de force : il doit soulever une masse de géants et la lancer dans les airs, 67.

MATELOT ; Des enfants enlevés par des colporteurs sont vendus comme matelots sur un bâtiment, 45.

MÉDÉRIC ; Un revenant du nom de « Vieux Médéric », 213.

MENACE ; Une sorcière menace de faire danser des gens toute une journée si ceux-ci ne consentent pas à lui donner de la nourriture, 107.

MENDIANT ; Un mendiant reçoit une aumône d'un cultivateur, 115.

MER ; Bateau qui peut voyager par mer et par terre, 162 ; Une sorcière lance un troupeau d'ours à la mer à la rencontre d'envahisseurs, 163 ; Bâtiment pouvant voyager sur terre et sur mer, 290.

MÈRE ; Avant le départ de son fils, la mère de Ti-Jean prépare une tranche de lard et un morceau de pain, 33 ; Un cordonnier confie à un garçon nommé l'Espiègle le soin de laver sa mère, 70 ; Une mère indique à sa fille comment se débarrasser d'un prétendant, 93 ; Une mère autorise sa fillette à cueillir des fleurs dans le champ voisin, 151 ; Ti-Jean revient au foyer familial pour y chercher sa mère qui vit dans la pauvreté, 166s ; La mère de Ti-Jean accepte de s'installer avec son fils dans la maison de trois géants. Elle devient la cuisinière du groupe et l'un des géants tombe amoureux d'elle, 183.

MESSE ; Un homme faire dire une messe afin d'aider une âme du purgatoire, 143 ; Dérangé la nuit par des bruits insolites, un homme fait chanter une grand-messe, 218 ; À la suite d'une bamboche, des moines ne se sentent pas en état de célébrer la messe conventuelle, 221 ; Un homme fait chanter des messes pour les anciens propriétaires de sa maison, 239.

MÉTAMORPHOSE ; Un fermier constate la disparition de sa vache et trouve, à la place de l'animal, un individu qui dit avoir retrouvé sa forme humaine, 129 ; Un prince, changé en grenouille par une mauvaise fée, reprend sa forme humaine grâce à l'amour d'une princesse, 134 ; Trois princesses sont transformées en cane et en canards par une sorcière, 165 ; Un prince métamorphosé par une vieille fée est bête le jour et homme la nuit, 305.

MÉTIER ; Le métier à tisser d'une jeune fille s'active de lui-même après le décès de celle-ci, 217.

MIAULEMENT d'un chat en signe de deuil, 137.

MIGNONNE ; Une jeune fille nommée Mignonne habite avec un prince qui vit en homme la nuit et en bête le jour, 305s.

MINUIT ; Après avoir quitté le bal au dernier coup de minuit, Cendrouillon se retrouve vêtue de haillons, 328.

MOINE ; Un moine chante une messe, et tente, durant la préface, de livrer un message en latin à un visiteur canonique qui assiste à la cérémonie, 221.

MONTAGNE ; Un homme est tellement fort qu'il peut saisir une montagne et la secouer en tous sens, 53 ; Ti-Jean est contraint par une sorcière de transformer une montagne en route carrossable pour la voiture du roi, 165 ; Ti-Jean s'installe sur le haut d'une montagne dans une bâtisse habitée par trois géants, 182 ; Voir aussi BRANLE-MONTAGNE.

MORT (la) ; Un fermier voit ses vaches mourir sans en discerner la cause, 11 ; Mort simultanée d'un chat et d'une sorcière, 12 ; Mort d'un homme à la drave, 23 ; Mort d'une vieille dame chez qui Rose-des-Bois et ses sœurs avaient trouvé refuge, 86 ; Décès d'une jeune fille atteinte d'une maladie incurable, 217 ; Le petit bœuf de Ti-Jean trouve la mort lors d'un combat contre un autre bœuf, 257.

MORT (un) ; Des gens prétendent voir des morts ou des gens privés de tête ou de bras rôder autour d'une maison abandonnée, 27 ; Voir aussi REVENANT.

MORVE ; Un garçon souffre d'une maladie humiliante que l'on nomme la morve, 289.

MOUCHOIR ; Ti-Jean conserve les sept langues de la bête-à-sept-têtes dans un grand mouchoir, 200.

MOULIN ; Un homme nommé Chemise-de-Toile crée des remous dans l'air afin de remettre en marche un moulin à vent, 291.

MOUTON ; Un mouton décide de suivre Ti-Jean dans son voyage pour gagner de l'argent, 33.

MUSIQUE ; Un capitaine de bâtiment ordonne à sa fanfare de jouer une belle pièce de musique pour adoucir une sorcière, 162s.

NAIN ; Un nain s'introduit dans la maison de trois géants. Il réussit à vaincre Branle-Montagne et Tord-Chêne, mais il est poursuivi par Jean-de-l'Ours jusque dans sa demeure souterraine, 54s.

NAISSANCE ; Une femme porte derrière sa tête une marque de naissance attribuée à un événement survenu pendant la grossesse de sa mère, 147 ; La femme d'un pêcheur donne naissance à trois bébés identiques. Au même moment, la jument met au monde trois poulains et la chienne, trois chiens semblables, 199.

NEIGE ; Empreintes de deux semelles entourées de neige sur le tapis d'entrée d'une maison, 251.

NETTOYEUR ; Un nettoyeur d'habits est entraîné contre son gré dans une danse à laquelle participent plusieurs personnes, 106.

NEZ ; Un garçon nommé l'Espiègle s'invente un lance-pierres pour participer à un concours où il est question de cracher le plus loin possible, 66.

NIVELAGE ; Un cordonnier confie à l'Espiègle la tâche de niveler des fossés en n'utilisant ni terre, ni eau, ni vêtements, ni pierres, 69.

NOCE ; Querelle d'un cordonnier et d'une fileuse au retour de leur voyage de noces, 101.

NOURRITURE ; Deux fillettes ne s'entendent pas sur la quantité de nourriture à donner à une sorcière qui demande l'aumône, 105 ; Ti-Jean trouve de la nourriture pour sa subsistance dans l'oreille gauche de son petit bœuf blanc, 257.

NOYADE d'un draveur, 23 ; Noyade d'une puce dans un dé contenant de la bouillie, 137.

NUIT ; Des fillettes attendent la venue de la nuit pour reprendre leur marche en forêt, 85 ; Un homme a la possibilité de changer le jour en nuit et la nuit en jour, 291 ; Victime d'un mauvais sort, un prince vit en homme la nuit et en bête le jour, 305.

OBJETS MAGIQUES ; Voir BAGUETTE, BANC, BÂTIMENT, BOULE, CANOT, COFFRE, CORNE, DÉVIDOIR, EMPREINTE, ÉPÉE, JARRETIÈRE, LAURIER, RUBAN.

OISEAU ; Des oiseaux mangent les grains semés le long de la route par Rose-des-Bois, 84.

OR ; Princesse nommée Bouton-d'Or en raison de la couleur dorée de ses cheveux. Elle reçoit de ses parents, une balle en or qui, une fois lancée, émet une douce musique, 133 ; Ti-Jean monte dans un carrosse en or pour aller chercher sa mère dans son village natal, 166 ; Prince aux cheveux d'or, 277 ; Un prince revêt des habits galonnés d'or pour aller combattre la bête-à-sept-têtes, 278s.

ORDONNANCE ; Un roi proclame une ordonnance qui oblige tous les jeunes gens de la ville à se rendre au château. Il veut ainsi retrouver celui qui a réussi à abattre la bête-à-sept-têtes, 280.

OREILLE ; Après la mort de son petit bœuf blanc, Ti-Jean trouve de la nourriture dans l'oreille gauche de l'animal, 257 ; Voir FINE-OREILLE.

ORPHELINE ; Une orpheline fait promettre à son bienfaiteur de lui faire chanter une grand-messe après sa mort, 217.

OSSATURE ; Un pêcheur donne l'ossature du roi des poissons à sa jument qui donnera naissance à trois poulains identiques, 199.

OUÏE ; L'ouïe d'un homme est tellement développée qu'il entend le grain germer, 292.

OURS ; Une fillette égarée en forêt se réfugie dans une maisonnette, propriété d'une famille de trois ours, 152 ; Une sorcière envoie un troupeau d'ours à la mer dans le but d'anéantir l'équipage d'un bâtiment, 163 ; Voir aussi JEAN-DE-L'OURS.

PAIN ; En guise de nourriture, une fillette donne un croûton de pain à une sorcière, 105 ; Avec son panier de pains au bras, un boulanger est emporté dans une interminable danse, 106 ; Ventre-Déboutonné participe à un concours organisé par le roi : il doit manger une tonne de pain et terminer sa ration le premier, 292s.

PARENTS ; Des parents, dont les enfants avaient été enlevés, n'ont revu plus tard qu'un seul de leurs fils, 45.

PAS ; Les habitants d'une maison entendent des bruits de pas venant du second étage, 239.

PATTE ; Après le décès d'un vieillard, ses proches constatent que ses deux jambes ont pris la forme de pattes de cheval, 235.

PAUVRETÉ ; Des parents contraints par la pauvreté décident d'abandonner leurs trois fillettes en forêt, 81 ; Ti-Jean et sa mère vivent dans une extrême pauvreté, 161, 181 ; La famille de Ti-Jean vit dans une pauvreté si grande qu'elle n'a qu'une vache pour tout bien, 255.

PEAU D'ÂNE ; Une jeune fille fuit son amoureux en s'envolant dans un coffre magique. Comme elle veut garder son anonymat, on la nomme « Peau d'Âne » à cause de la peau dont elle est vêtue, 93ss.

PÊCHEUR ; Un pêcheur attrape le roi des poissons. Sur le conseil de ce dernier, il partage sa pêche avec sa femme, sa chienne, sa jument, et il dépose les viscères du poisson dans le jardin, 199.

PENDAISON ; Jean de Calais est condamné à la pendaison, 164.

PÈRE ; Un père conseille à son fils aîné de quitter le foyer familial afin de se trouver un emploi, 63.

PEUR ; Sentiment de peur d'un jeune homme à la vue d'un animal monstrueux, 17 ; Sentiment de peur qu'éprouve un groupe d'hommes qui ont trouvé refuge dans une maison abandonnée, 27 ; Multiples sentiments de peur d'un homme qui rencontre d'une façon inattendue, plusieurs animaux, 35 ; Un homme, en voyage sur une route à travers la forêt, entend des bruits de chaînes et est saisi d'une peur qui lui fait penser à sa mort, 143 ; Peur d'un père et de sa fille à la vue d'une bête, 304.

PIERRE ; L'Espiègle fabrique un lance-pierres dans le but de cracher au nez d'un géant, 66 ; Voir aussi ROCHE.

PIERROT-LE-MORVEUX quitte le foyer familial et part à la recherche d'un emploi. Il rencontre une petite vieille avec qui il partage sa ration de galettes. Pour le remercier, la vieille lui donne une baguette merveilleuse. Il peut ainsi se construire un bâtiment qui voyage par terre et par mer, 289s.

PIGEON ; Un pigeon manifeste, en roucoulant, sa sympathie à un pou en deuil, 138s.

PLAN ; Plan conçu dans le but d'attirer un géant et l'enfermer à la prison du roi, 275.

PLANCHE ; Un homme décède dans un accident. Son corps est exposé sur un tréteau de planches, 47.

POCHE ; Un jeune homme est poursuivi par une grosse poche apparemment remplie de foin et de laine, 18.

POÊLE ; Une vieille femme accepte d'héberger Ti-Jean. Celui-ci décide de dormir près du poêle, 34.

POIGNET ; Ti-Jean sort vainqueur de concours de tir au poignet, 39.

POIL ; Un homme porte le nom de Jean-de-l'Ours en raison de sa stature et du poil dont son corps est couvert, 53.

POING ; Un géant propose à l'Espiègle un concours de force : chacun devra enfoncer son poing dans un arbre, et la victoire ira à celui qui l'enfonce le plus profondément, 64.

POISSON ; Un pêcheur attrape un poisson merveilleux qui lui fait d'abondantes promesses, 199.

POMPE ; Une pompe s'active d'elle-même au grand étonnement des gens de la maison, 239.

PORC ; Un porc grogne en suivant une manifestation de sympathie pour un pou en deuil, 139.

PORTE ; La porte d'une maison abandonnée bat au vent ; des hommes tentent en vain de l'immobiliser avec une tige de fer, 27 ; Avant d'aller faire ses emplettes, une mère interdit à ses deux fillettes d'ouvrir la porte à des inconnus, 105 ; Une sorcière à qui on a refusé l'aumône, laisse une empreinte sur le cadre de porte d'une maison, 105 ; Ti-Jean utilise la porte d'une ville en guise de bouclier, 187 ; Un fermier faisant sa tournée habituelle dans l'écurie voit la porte se refermer d'elle-même et se verrouiller solidement, 247 ; La porte d'une maison s'ouvre et se referme sans qu'aucun visiteur n'apparaisse, 251.

POU ; Après le décès de son épouse, la puce, un pou quitte son logis. Il rencontre d'abord des animaux qui s'apitoient pour son malheur, mais une grive lui redonne la joie en lui trouvant une nouvelle puce, 137 à 139 ; Un prince demande à sa mère de le libérer des poux qui trottent dans sa chevelure, 276.

POULAIN ; Une jument donne naissance à trois poulains identiques, 199.

POUTRE ; Un clairvoyant prédit qu'une poutre du toit s'effondrera. Sa prédiction se réalise, 24.

PRÉDICTION ; Un clairvoyant prédit la mort d'un draveur, 23 ; Un clairvoyant prédit qu'une poutre du toit s'effondrera. Sa prédiction se réalise, 24.

PRÉFACE ; Un paroissien, dont le frère se nomme Salutaré, se plaint à son curé de n'être jamais nommé dans la préface, le dimanche, 227 ; Le seigneur d'Aberville aimerait bien que le curé mentionne son nom dans la préface dominicale, 231.

PRÉMONITION ; Une femme apprend le décès d'un de ses parents. Elle l'avait pressenti deux jours auparavant, 253.

PRIÈRE ; Les habitants d'une maison récitent des prières afin de faire cesser des bruits insolites, 239.

PRINCE ; Un prince qui a été métamorphosé en grenouille, reprend sa forme d'homme grâce au geste de Bouton-d'Or qui lui a percé la gorge, 134 ; Contraint de s'exiler, un prince s'engage comme jardinier au château d'un roi. Il reçoit l'aide d'un géant nommé Beau Sauvage qui le conseille dans toutes ses entreprises, 277s ; Un prince métamorphosé par une vieille fée, est bête le jour et homme la nuit. Il vit en compagnie d'une jeune fille nommée Mignonne. Contrait de s'absenter au moins un an, il vit dans un château et semble avoir complètement oublié son passé. Il projette même de se remarier, 305 à 311 ; Un prince fait publier un ban annonçant qu'il organise une grande fête dans le but de se trouver une épouse, 327.

PRINCESSE ; Une princesse nommée Bouton-d'Or se lie d'amitié avec une grenouille. L'amour qu'elle porte ensuite à l'animal change celui-ci en un beau prince, 134 ; Trois princesses habitent un château où elles sont gardées par une sorcière, 161s ; Une princesse recueille Ti-Jean alors qu'il est endormi sur le bord d'un cours d'eau. Elle deviendra plus tard l'épouse du jeune homme, 185 ; Après avoir vaincu la bête-à-sept-têtes, Ti-Jean épouse une princesse. Celle-ci le prévient des pouvoirs maléfiques d'une sorcière, 201ss ; Une bête-à-sept-têtes réclame une princesse à tous les sept ans. Celui qui réussira à anéantir le monstre, obtiendra la princesse en mariage, 278 ; Malgré sa promesse, un roi refuse de donner sa fille à Pierrot-le-Morveux. Celui-ci décide donc d'enlever la princesse et de l'épouser, 292 ; Une princesse n'apprécie pas la présence de la jeune tapissière du château à son festin de noces, 312.

PRISON ; Des jeunes filles sont en captivité dans une prison souterraine surveillée par des nains, 56s ; Un géant nommé Beau Sauvage est enfermé dans une prison sise près d'un château, 275s.

PRISONNIÈRES ; Voir FILLE.

PROMENADE ; Après avoir vendu son âme au diable, un bûcheron promet de faire une promenade tous les soirs, autour du camp où il travaille, 125 ; Lors d'une promenade nocturne, un homme rencontre un voyageur, mais celui-ci s'empresse de se cacher dans un buisson, 213.

PROMESSE ; Peau-d'Âne promet d'épouser celui qui trouvera sa bague égarée dans la pâte d'un gâteau, 96 ; Un bûcheron promet au diable de faire une randonnée tous les soirs, sous la forme d'un cheval, autour du camp où il travaille, 125 ; Bouton-d'Or promet à une grenouille de lui faire partager toutes les activités de sa vie quotidienne, 133 ; Un prince promet bonheur et fidélité à la princesse Bouton-d'Or, 134 ; Le roi des poissons promet à un pêcheur une excellente pêche, 199 ; Un roi promet de donner sa fille en mariage à celui qui tuera la bête-à-sept-têtes, 200 ; Un homme promet à une jeune fille de lui faire chanter une grand-messe après sa mort, 217 ; Un moine promet à son supérieur de ne rien dévoiler, à personne sur terre, sur la vie de la communauté, 221 ; Un curé promet au seigneur du village de le nommer dans sa Préface, à la messe du dimanche, 227 ; Un paroissien promet de donner une longue bande de terrain à son curé si celui-ci le nomme dans sa préface dominicale, 231 ; Un fermier promet de donner sa fille à celui qui réussira à améliorer la qualité de son troupeau de vaches, 258 ; Un roi honore sa promesse en mariant sa fille avec celui qui a réussi à anéantir la bête-à-sept-têtes, 280.

PUCE ; Une puce se noie dans un chaudron de bouillie. Son mari, le pou, au désespoir, parcourt la région en compagnie de plusieurs animaux sympathiques. La grive trouve une puce dans le poil d'un chien et la donne pour épouse au pou en deuil, 137 à 139.

PUITS ; En allant chercher de l'eau au puits, un jeune homme rencontre un animal monstrueux, 17.

PUNITION ; Un cultivateur est puni d'avoir travaillé le dimanche : il voit son champ se couvrir de roches, 45.

QUEUE ; Un chat dont la queue est très longue est soupçonné d'être le double d'une sorcière, 12.

RÂCLÉE ; Un géant donne une râclée à Ti-Jean après lui avoir enlevé un ruban vert qui procure une grande force, 184.

RAISIN ; Un homme cueille une grappe de raisin dans le jardin d'un château, 303.

RAT ; De sa baguette magique, une fée transforme des rats en chevaux et en cocher, 327.

RÉCIT ; Une jeune tapissière réussit à dormir dans le lit d'un prince et lui fait le récit des grandes lignes de sa vie, 309s.

RÉCLUSION ; Un moine est condamné à la réclusion parce qu'il tient à observer fidèlement la règle monastique, 221.

RECOMMANDATION ; Une mère recommande à sa fillette de ne pas trop s'éloigner de la maison, 151.

RÉCOMPENSE ; Un roi est à la recherche du prince qui a vaincu la bête-à-sept-têtes afin de lui donner la récompense promise, 280 ; Un roi promet une récompense à quiconque réussira à construire un bâtiment qui va sur terre et sur mer, 292.

REFUGE ; En route vers les États-Unis, des voyageurs trouvent refuge dans une maison abandonnée afin d'y passer la nuit, 111.

REGRET ; Une mère regrette d'avoir abandonné ses trois fillettes en forêt, 82s.

REINE ; Un roi et une reine ont une petite fille blonde qu'ils nomment Bouton-d'Or, 133 ; Une reine conseille à son fils de quitter le château afin d'éviter la colère du roi, 276 ; Une reine engage une jeune tapissière. Elle convoite différents objets appartenant à la jeune employée, 308.

REMORDS ; Une mère est pleine de remords à la pensée d'avoir abandonné ses trois fillettes en forêt, 82.

RENSEIGNEMENT ; Un inconnu tente d'obtenir des renseignements auprès d'un cordonnier et d'une fileuse, mais ceux-ci ne lui répondent qu'en chansons, 101s.

REVENANT ; Un défunt revient sur terre afin de se faire libérer d'une dette, 48 ; Un voyageur effrayé par des bruits de chaînes derrière sa voiture croit être en présence d'un revenant, 143 ; Un mari revient, après sa mort, rappeler à son épouse un avertissement qu'il lui a fait avant de mourir, 177 ; Un revenant se présente auprès d'un de ses créanciers dans le but probable de faire annuler une dette, 213 ; Revenant sous forme de bruits : un métier à tisser s'active de lui-même dans un grenier, la nuit, 217 ; Revenant sous forme de bruits, 239s ; Un homme, qui s'est retrouvé enfermé dans son écurie, croit avoir été victime d'un revenant, 247.

ROBE ; Afin de décourager un homme follement amoureux d'elle, une jeune fille demande au garçon de lui trouver une robe couleur de firmament, de lune et de soleil, 93s ; Un père promet à chacune de ses filles une robe, une couleur de lune et l'autre couleur de soleil, 303 ; Une jeune tapissière invitée au festin organisé en l'honneur du mariage d'un prince revêt une robe couleur de soleil, 312.

ROBINET ; Un clairvoyant utilise un couteau en guise de robinet de taverne, 23.

ROCHE ; Après avoir travaillé le dimanche, un cultivateur voit son champ produire uniquement des roches, 45.

ROI ; Un roi et une reine ont une fillette blonde qu'ils nomment Bouton-d'Or, 133 ; Un roi, père de trois jolies princesses habite un grand château situé sur la rive d'un lac, 162 ; Ti-Jean se voit confier la tâche de faire une route carrossable pour la voiture du roi, 164s ; Un roi éprouve de l'amitié pour un jeune homme nommé Ti-Jean, 185 ; Un pêcheur attrape un poisson. Ce dernier lui indique comment diviser son corps, 199 ; Un roi est contraint de livrer sa fille à la bête-à-sept-têtes, 200 ; Un roi et quelques-uns de ses sujets conçoivent un plan afin d'emprisonner un géant, 275 ; Un roi engage un jeune homme et lui assigne la tâche de jardinier. De plus, il accepte que le garçon se joigne à ses armées afin de combattre la bête-à-sept-têtes, 277ss ; Un roi a l'ambition de se faire construire un bâtiment pouvant aller sur terre et sur mer. Il promet de donner sa fille en mariage à celui qui réussira cette entreprise, 290ss ; Une jeune fille s'engage comme tapissière chez un roi. Celui-ci est émerveillé des objets resplendissants qu'elle place dans sa fenêtre, 308ss.

ROSE-DES-BOIS ; Des parents projettent d'abandonner leurs enfants en forêt. Leur cadette, Rose-des-Bois, entend leur conversation et fait appel à sa marraine-fée dans le but d'implorer son aide, 81ss.

ROSIER ; Les trois rosiers du jardin d'un pêcheur sont porteurs de trois épées identiques. De plus, les fleurs de chaque rosier se fanent quand un des fils du pêcheur est en danger, 199s.

RÔTI ; Le chien de Ti-Jean s'empare du plus beau rôti sur la table d'un roi, 201.

ROUE ; Bateau muni de roues qui peut voyager par terre et par mer, 162.

ROUET ; Une fileuse actionne son rouet en rythmant son travail par des chansons, 101.

ROUTE ; La petite Jarretière-Verte envoie un troupeau de lions pour aider Ti-Jean à faire une route carrossable, 165.

RUBAN vert qui confère à Ti-Jean une grande force, 181.

RUSE ; Diverses ruses utilisées par un garçon, nommé l'Espiègle, dans le but de gagner des concours de force organisés par un géant, 64ss ; Des étrangers imaginent une ruse afin de voler la vache d'un fermier, 129 ; Afin d'attirer l'attention du roi, Ti-Jean envoie son chien dérober le plus beau rôti, lors d'un festin royal, 201.

SAC ; Avant de quitter la maison familiale, Ti-Jean empile son linge dans un sac, 39 ; Après avoir travaillé dans un chantier, Ti-Jean remplit son sac de billets d'un dollar, 40.

SACREUR ; Un homme, réputé pour être un grand sacreur, est suivi le soir par un gros chien noir, 121.

SALUTARÉ ; Un homme portant le nom de Salutaré est l'un des pionniers d'une paroisse de colonisation. Malgré sa pauvreté, il est généreux envers sa paroisse, 227 ; Un bedeau porte le nom de Salutaré, 231.

SANG ; Un homme lance des cartes dans la direction d'une horloge ; les cartes retombent l'une après l'autre comme des gouttes de sang, 23 ; Un homme montre à un fermier le sang qu'il a sur la main ; il tente ainsi de le convaincre que cette éraflure lui a permis de retrouver sa forme humaine, 129 ; Une grenouille demande à la princesse Bouton-d'Or de répandre son sang en lui perçant la gorge, 134 ; Une jeune fille macule de sang le col de chemise de son fiancé. Cette tache ne disparaîtra jamais, 306.

SAUVAGE ; Voir BEAU SAUVAGE.

SCIE ; Avec une petite scie trouvée dans l'oreille d'un bœuf blanc, Ti-Jean coupe la corne gauche de l'animal, 257.

SECRET ; Ti-Jean ne doit révéler à quiconque le secret de sa force, 181.

SEIGNEUR ; Le fils d'un seigneur devient amoureux d'une servante nommée Peau-d'Âne, 96 ; L'un des pionniers d'une paroisse s'enorgueillit du titre de seigneur qu'on lui donne en raison de ses richesses, 227 ; Un seigneur est jaloux d'entendre le nom de son bedeau Salutaré dans la préface dominicale, 231.

SERRURE ; Le fils d'un seigneur observe Peau-d'Âne par la serrure de sa porte de chambre, 95.

SIÈGE ; À son festin de noces, un prince réserve un siège placé à sa droite. Il le destine à la jeune tapissière du château, 312.

SIGNAL ; Des géants conviennent d'un signal pour annoncer l'heure du repas : le cuisinier hissera une guenille dans le faîte d'un arbre, 54.

SOEUR ; Une jeune fille contrainte de vivre avec une bête reçoit la visite de ses deux sœurs au château où elle habite, 305.

SOLDAT ; Ti-Jean réussit à vaincre une horde de barbares avant l'arrivée des soldats du roi, 187 ; Des soldats ont pour mission de ramener au roi celui qui a réussi à vaincre la bête-à-sept-têtes, 279.

SOLEIL ; Robe couleur de soleil, 306.

SOMMEIL ; Des parents profitent du sommeil de leurs enfants pour les abandonner en forêt, 81 ; Une fillette s'endort dans une maisonnette, propriété de trois ours, 153 ; Ti-Jean tombe dans un profond sommeil au moment où la petite Jarretière-Verte lui offre son aide, 164s ; Après avoir lavé ses blessures, Ti-Jean tombe dans une sorte d'inconscience semblable au sommeil, 185 ; Pendant le sommeil du prince aux cheveux d'or, le géant Beau Sauvage aménage un jardin, 278.

SOMNIFÈRE ; Un coureur endort son partenaire dans une course en lui donnant de l'eau somnifère, 293 ; Avant de se coucher, un prince boit un verre de vin contenant de l'eau somnifère, 309s.

SONNERIE ; On entend la sonnerie d'une horloge pourtant dépourvue de tout mécanisme, 45.

SORCELLERIE ; Un clairvoyant pratique la sorcellerie dans un camp de bûcherons, 23.

SORCIER ; Un contremaître refuse d'accepter comme travailleur un homme qu'il croit sorcier, 23 ; Voir CLAIRVOYANT.

SORCIÈRE ; Des fermiers soupçonnent leur voisine d'être une sorcière. Celle-ci prend aussi l'aspect physique d'un chat, 12 ; Une sorcière punit deux fillettes parce que celles-ci refusent de lui faire une aumône généreuse, 105 à 107 ; Une sorcière garde un château sis sur la rive d'un lac. Elle fait périr bateaux et équipages qui tentent de se rendre au château, 162 ; À un simple contact, une sorcière change ses visiteurs en statue de sel. Elle est toutefois vaincue par le frère de Ti-Jean, 202s.

SORT jeté par une sorcière aux habitants d'une maison : ils doivent danser sans arrêt en attendant que la sorcière change d'attitude, 105s.

SOUCI ; Par sa conduite désordonnée, un garçon donne beaucoup de soucis à son père, 17.

SOULIER ; L'Espiègle est contraint de fabriquer des souliers en utilisant uniquement du cuir, 70 ; En quittant précipitamment le château, Cendrouillon perd l'un de ses souliers, 328.

SOUPE ; Trois géants conviennent d'une entente : pendant que deux d'entre eux travailleront en forêt, l'autre restera à la maison pour préparer la soupe, 54 ; Un cordonnier et une fileuse font une entente : le premier qui parlera devra faire cuire la soupe, 101 ; Trois ours, partis en promenade, ont laissé refroidir leur soupe sur la table, 152.

SOURCE ; Après avoir plongé sa tête dans l'eau d'une source, un prince possède une chevelure d'or, 277.

SOUTERRAIN ; Trois géants s'engagent dans un souterrain à la poursuite d'un nain, 56.

STATUE ; Une sorcière change ses visiteurs en statue de sel, 202s ; Une statue représentant un homme affublé de pattes de cheval a été conçue pour rappeler l'histoire d'un vieillard qui a vendu son âme au diable, 235.

SYMPATHIE ; Plusieurs animaux témoignent de la sympathie à un pou qui a perdu sa puce, 137ss.

TABLE garnie de mets appétissants afin d'attirer un géant, 275.

TABLIER ; Une reine garde dans sa poche de tablier la clé de la prison du château, 276.

TÂCHE ; Pour obéir à sa femme, un cordonnier confie à son employé des tâches difficiles : bûcher du bois dans la forêt d'un géant, combler les fossés d'une ferme, faire des souliers, laver sa mère à l'intérieur et à l'extérieur, 63 à 71 ; Une jeune fille se revêt

d'une peau d'âne et trouve un emploi dans un château où on lui assigne les tâches les plus répugnantes, 95 ; Tâches difficiles imposées par une sorcière à des envahisseurs rusés : vider une écurie de son fumier, niveler une montagne, choisir une princesse, dans un défilé de trois canards, 161ss ; Un roi impose à son jardinier une tâche difficile : celle d'aménager en une seule nuit le jardin du château, 277.

TAPISSIÈRE ; Une jeune fille à la recherche de son fiancé s'engage comme tapissière au château d'un roi, 308.

TÉMOIN d'un accident de train, un homme se porte volontaire pour aller chercher le prêtre et le médecin, 47.

TEMPÊTE ; Un homme du nom de Chemise-de-Toile a la capacité de provoquer des tempêtes à volonté, 291-294 ; Une violente tempête oblige un voyageur à trouver asile dans un château, .

TERRE ; Bateau qui peut voyager par terre et par mer, 162 ; 290.

TÊTE ; Un pêcheur donne la tête d'un poisson à sa chienne, 199 ; Sept charbonniers s'emparent des têtes d'un monstre et tentent de faire croire au roi qu'ils ont vaincu la bête-à-sept-têtes, 201 ; Le prince aux cheveux d'or abat trois des têtes d'un monstre le premier jour du combat, 279 ; Voir aussi BÊTE-À-SEPT-TÊTES.

TI-JEAN part dans le but de gagner de l'argent. Il rencontre en chemin différents animaux qu'il accepte comme compagnons de route, 33ss ; Après avoir découvert sa force peu ordinaire, Ti-Jean décide de quitter l'école et de s'engager dans un camp de bûcherons, 39ss ; Ti-Jean quitte la maison familiale et part dans le but de gagner de l'argent. Il rencontre un homme riche nommé Jean de Calais. Il entreprend avec lui la traversée d'un lac dans le but de parvenir à un château où une sorcière garde trois princesses prisonnières, 161ss ; Ti-Jean reçoit de sa marraine un petit ruban vert qui lui confère une grande force. Accompagné de sa mère, il quitte le foyer et va s'établir dans une bâtisse habitée par trois géants, 181 ; Aidé de son chien, Ti-Jean réussit à vaincre la bête-à-sept-têtes. En guise de récompense, il épouse la fille du roi. Par la suite, une sorcière le change en statue de sel, mais ses frères viennent le délivrer, 200ss ; À la mort de son petit bœuf blanc, Ti-Jean s'engage chez un fermier. Il s'occupe de faire paître le troupeau de vaches et il se crée des tracas en rencontrant une famille de géants, 258s.

TONNE ; Pour gagner un concours, Ventre-Déboutonné doit manger une tonne de pain, 292s.

TORD-CHÊNE ; Un géant portant le nom de Tord-Chêne s'associe à deux autres hommes forts : Branle-Montagne et Jean-de-l'Ours, 53.

TRACE ; Une bête monstrueuse ne laisse aucune trace après son passage, 17.

TRAHISON ; Un coureur endort son partenaire dans une course en lui donnant de l'eau somnifère, 293 ; Deux filles désobéissent à leur sœur et pénètrent dans une chambre dont elle leur a interdit l'accès, 305.

TRANSPARENCE ; Un jardinier habite une maisonnette en verre et il est possible de l'observer à travers les murs, 279.

TRAPPE ; Un nain surgit dans la maison de trois géants par une trappe qui s'ouvre dans le parquet de la cuisine, 54.

TRISTESSE de Bouton-d'Or après avoir échappé une balle dans la piscine du château, 133 ; Tristesse de Bouton-d'Or à la pensée qu'elle doit percer la gorge de son amie, une grenouille, 134 ; Tristesse d'un pou lors du décès de son épouse, la puce, 137 ;

Tristesse de Ti-Jean à la mort de son petit bœuf blanc 257 ; Tristesse d'un homme à la pensée qu'il doit livrer sa fille à une bête, 304.

VACHE ; Des fermiers sont incapables de garder leurs vaches à cause de l'influence maléfique d'une voisine, 11 ; Des étrangers imaginent une ruse afin de voler l'unique vache d'un fermier, 129 ; Une vache se joint à une manifestation de sympathie à l'occasion du deuil d'un pou, 138 ; Une vache donne naissance à un petit veau d'une blancheur immaculée, 255 ; Ti-Jean s'occupe de faire paître le troupeau de vaches d'un fermier, 258ss.

VAINQUEUR ; Ti-Jean sort vainqueur de plusieurs concours de tir au poignet, 39.

VALET ; Des valets aident un prince à se souvenir de son passé en lui montrant une chemise dont le col est maculé de sang, 310s.

VEAU ; Une vache met au monde un veau d'une blancheur immaculée, 255. Voir aussi BOEUF.

VEILLOTTES ; Un champ couvert de veillottes de foin est rasé par le feu, 147.

VENGEANCE ; Une sorcière se venge d'un accueil peu charitable que lui font deux fillettes, 105.

VENT ; Le vent attise un feu qui se répand dans un champ couvert de veillottes de foin, 147 ; Une sorcière qui a le pouvoir de faire lever le vent empêche un bateau d'accoster sur la rive d'un lac, 162.

VENTRE-DÉBOUTONNÉ ; Un homme du nom de Ventre-Déboutonné a le goût tellement développé qu'il lèche les douves d'un vieux tonneau et se délecte du vin qu'il contenait il y a cent ans, 291.

VERRE ; Beau Sauvage remplace la cabane du prince aux cheveux d'or par une sorte de maisonnette en verre, 279.

VÊTEMENT ; Voir ROBE.

VEUVE ; Un père de famille épouse une veuve qui a déjà deux filles, 327.

VICTOIRE ; Un petit bœuf blanc remporte la victoire dans un combat contre un bœuf roux et un bœuf noir, 256ss.

VIDE-BOUTEILLE ; Un prince, ayant l'aspect d'un jardinier, se retire dans une sorte de réduit en verre appelé vide-bouteille, 279.

VIEILLARD ; Afin de retrouver sa jeunesse et épouser sa garde-malade, un vieillard accepte de vendre son âme au diable, 235.

VIEILLE ; Une vieille héberge Ti-Jean dans sa maison : elle lui offre d'abord de dormir près du poêle et l'invite ensuite à partager son lit, 34 ; Après avoir été abandonnées par leurs parents, Rose-des-Bois et ses sœurs se réfugient chez une vieille dame malade à qui elles redonnent la santé, 86 ; Une vieille donne à Pierrot-le-Morveux une baguette merveilleuse, 290 ; Voir aussi FÉE, SORCIÈRE.

VIN ; Une reine endort un prince en lui donnant un verre de vin contenant de l'eau somnifère, 309s.

VIRE-À-L'ENVERS ; Un homme du nom de Vire-à-l'Envers change le jour en nuit et il permet ainsi à Pierrot-le-Morveux d'enlever la fille d'un roi, 291.

VISCÈRES ; Un pêcheur enterre les viscères d'un poisson merveilleux dans son jardin, 199.

VOISIN ; Un homme dont le fils mène une vie désordonnée reçoit l'aide de son voisin, 237.

VOISINE ; Un fermier croit que sa voisine est responsable de la mort de ses vaches, 11.

VOITURE ; Un voyageur entend des bruits de chaînes apparemment attachées à sa voiture, 143 ; Une fée offre à Cendrouillon une voiture pour se rendre au château, 327.

VOIX ; Effrayé par une voix sortant des ténèbres, un jeune garçon croit que les morts lui en veulent, 237.

VOL ; Un nain s'introduit dans la maison de trois géants pour voler leur chaudron de soupe, 54 ; Un étranger vole la vache d'un fermier et il fait preuve de ruse pour cacher son larcin, 129.

VOYAGE ; À l'aide d'un banc merveilleux, un jeune homme effectue un voyage jusqu'à la maison de sa fiancée, 18 ; Au retour de leur voyage de noce, un cordonnier et une fileuse se querellent pour savoir qui fera cuire la soupe, 101 ; Au cours d'un voyage, des hommes se réfugient dans une maison abandonnée afin d'y passer la nuit, 111 ; Une jeune fille part en voyage afin de retrouver son fiancé absent depuis un an et un jour, 306.

VOYAGEUR ; Des voyageurs sont contraints de quitter une maison hantée, 111 ; Effrayé par des bruits de chaînes, un voyageur croit être en présence d'un revenant, 143.

TABLE DES MATIÈRES

Présentation .....

Contes, légendes et croyances

1 – La sorcière ou le chat à longue queue
Texte remanié 11
Texte original 14

2 – Loup-garou et chasse-galerie
Texte remanié 17
Texte original 19

3 – Un sorcier qui connaît l'avenir
Texte remanié 23
Texte original 25

4 – Une maison hantée
Texte remanié 27
Texte original 30

5 – Voyage de Ti-Jean pour gagner de l'argent (conte-type 130)
Texte remanié 33
Texte original 36

6 – Ti-Jean très fort (conte-type 650)
Texte remanié 39
Texte original 41

7 – Trois légendes
Texte remanié 45
Texte original 46

8 – Histoire de revenant
Texte remanié 47
Texte original 49

9 – Jean-de-l'Ours (contes-types 650, 301)
Texte remanié 53
Texte original 58

10 – L'Espiègle (contes-types 1085, 1063, 1115)
Texte remanié 63
Texte original 72

11 – Rose-des-Bois (conte-type 327)
Texte remanié 81
Texte original 87

12 – Peau-d'Âne (contes-types 510, 653)
Texte remanié 93
Texte original 97
13 – Le cordonnier et sa femme (conte-type 1351)
Texte remanié 101
Texte original 103
14 – C'est trop, c'est pas trop (conte-type 571)
Texte remanié 105
Texte original 108
15 – Maison hantée
Texte remanié 111
Texte original 113
16 – Sentiments bizarres d'un mendiant
Texte remanié 115
Texte original 116
17 – Les feux-follets
Texte remanié 117
Texte original 119
18 – Rencontre du grand chien noir
Texte remanié 121
Texte original 122
19 – Deux hommes devenus loups-garous
Texte remanié 123
Texte original 124
20 – Un homme devient cheval noir
Texte remanié 125
Texte original 126
21 – La vache démorphosée
Texte remanié 129
Texte original 130
22 – La princesse et la grenouille (conte-type 440)
Texte remanié 133
Texte original 135
23 – Le pou et la puce
Texte remanié 137
Texte original 140
24 – Histoire de revenant
Texte remanié 143
Texte original 144
25 – Marque de naissance
Texte remanié 147
Texte original 148
26 – La fillette et les trois ours
Texte remanié 151
Texte original 155

27 – Jean de Calais [Décollais] et Jean-la-Cane (conte-type 313)
Texte remanié 161
Texte original 168
28 – Histoire de revenant
Texte remanié 177
Rexte original 178
29 – Le diable danseur
Texte remanié 179
Texte original 180
30 – Ti-Jean et le ruban vert (conte-type 590)
Texte remanié 181
Texte original 189
31 – Le pêcheur et le roi des poissons (contes-types 555, 303, 300)
Texte remanié 199
Texte original 205
32 – L'apparition du vieux Médéric
Texte remanié 213
Texte original 214
33 – L'orpheline
Texte remanié 217
Texte original 219
34 – La préface du moine
Texte remanié 221
Texte original 223
35 – Préface de moine 225
36 – La préface du curé colonisateur
Texte remanié 227
Texte original 229
37 – Légende et préface
Texte remanié 231
Texte orignal 232
38 – Légende de Méphisto et de la garde-malade
Texte remanié 235
Texte original 236
39 – Histoire de revenant
Texte remanié 237
Texte original 238
40 – Histoire de revenant
Texte remanié 239
Texte original 242
41 – Histoire de revenant
Texte remanié 247
Texte original 248
42 – Histoire de revenant
Texte remanié 251
Texte original 252

43 – Prémonition de mort
Texte remanié 253
Texte original 254
44 – Le petit bœuf blanc (contes-types 511, 314)
Texte remanié 255
Texte original 263
45 – Beau Sauvage (conte-type 502)
Texte remanié 275
Texte original 281
46 – Le petit morveux (conte-type 513)
Texte remanié 289
Texte original 296
47 – La belle et la bête (conte-type 425)
Texte remanié 303
Texte original 314
48 – Cendrouillon (conte-type 510)
Texte remanié 327
Texte original 330
Lexique 335
Index analytique 341

Achevé d'imprimer à Montréal par les Presses Elite Inc.
pour le compte des Editions Bellarmin,
le quatorzième jour du mois de novembre
de l'an mil neuf cent quatre-vingt.

Pendant longtemps, le peuple a tourné les yeux vers l'université comme vers la source du haut savoir. Au cours du dernier demi-siècle, l'université s'est à son tour tournée vers la mémoire du peuple, pour recueillir une masse de documents qui avaient échappé aux écrivains et aux savants.

Depuis 30 ans, Germain Lemieux a interrogé avec ferveur des paysans du Nouvel-Ontario, de la Gaspésie, de l'Acadie et du Manitoba, pour compléter ses études et son enseignement universitaire. Gaspésien de naissance, ancien élève et collaborateur de Luc Lacourcière, le directeur de cette collection a consacré le meilleur de son énergie à recueillir le folklore canadien-français. Il a fondé le CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE dont les archives sonores, dans le cadre de l'Université de Sudbury, commencent à alimenter la collection LES VIEUX M'ONT CONTÉ.

Le présent volume est le quinzième d'une longue série qui sortira des presses d'ici quelques années. Savants et chercheurs seront heureux de trouver dans les bibliothèques cette documentation que les paysans ont léguée à l'universitaire au cours de leurs multiples rencontres amicales.

En feront également leur profit, les artistes, les étudiants à tous les paliers, aussi bien que les rentiers ou les pensionnés en quête d'un délassement de caractère culturel. Savants, chercheurs, spécialistes, étudiants ou artistes avides d'inspiration, si cette littérature orale vous plaît, prenez patience ! Vous serez servis à souhait, quand le rythme de publication de nos contes aura pris son élan définitif.



La maquette de la couverture, création graphique de Pierre Peyskens, pourrait être le symbole du conte folklorique redonné au peuple par le folkloriste : les bribes de la tradition sont happées par un monstre vorace qui les emmagasine dans des rubans sonores. Ces derniers se transforment en deux yeux qui scrutent infatigablement l'univers merveilleux qui va du fond des abîmes aux donjons des châteaux suspendus entre le ciel et la terre.

Ces deux yeux dilatés, au cœur de notre symbole, invitent le lecteur à regarder longuement les richesses poétiques de notre folklore littéraire.